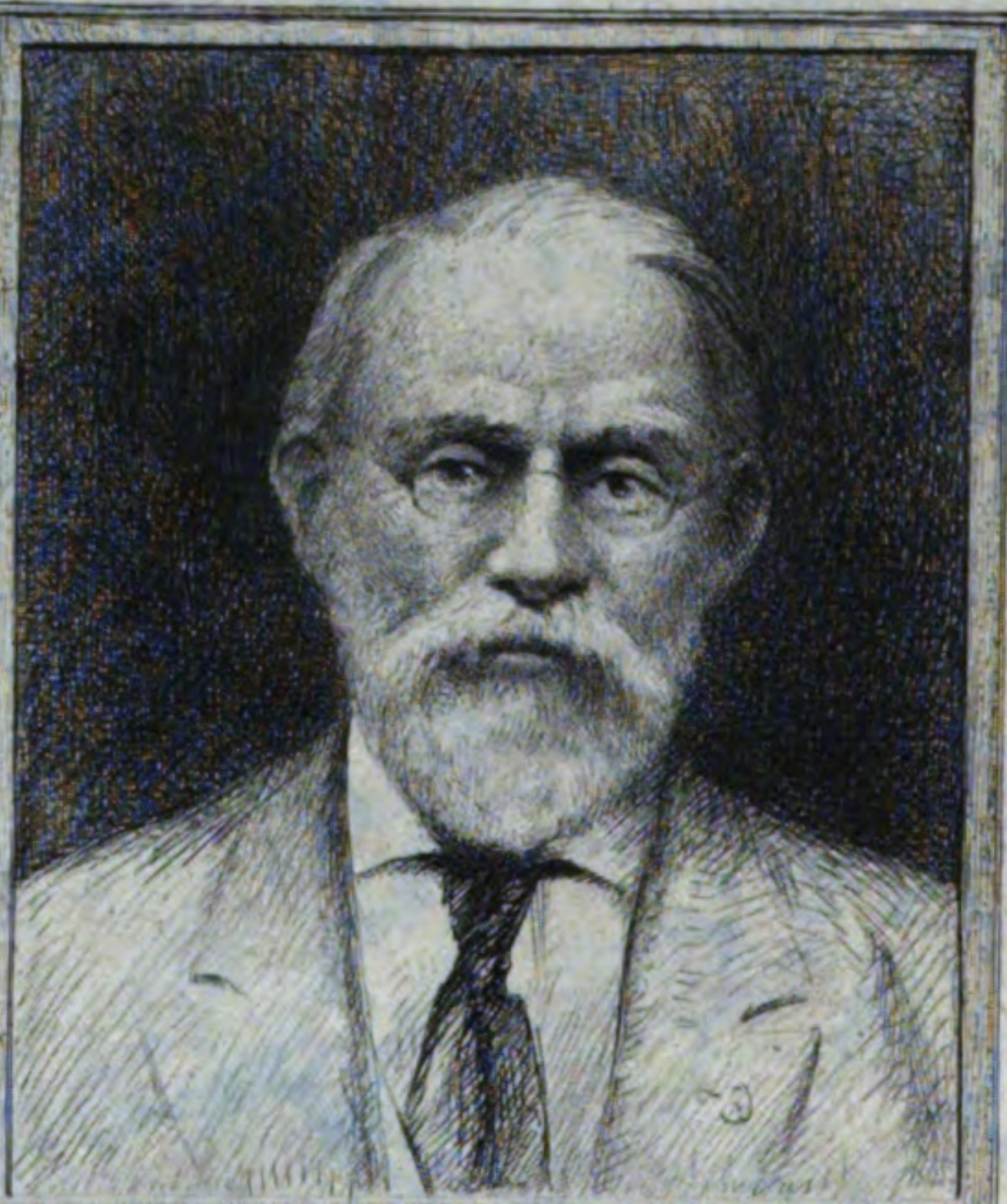


**B** 376565





SILAS WRIGHT DUNNING  
BEQUEST  
UNIVERSITY OF MICHIGAN  
GENERAL LIBRARY

*Wm. R. R. 1930*







all  
in  
file.



AS  
161  
.R456.







# REVUE DU MIDI



u4n11



13<sup>m</sup>. ANNÉE — 1<sup>er</sup> SEMESTRE

---

# Revue du Midi

---



CINQU  
TOME VINGT-~~SE~~MIÈME



**NIMES**

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, RUE DE LA MADELEINE, 21

—  
1896







Dunning  
1916  
852-33  
26766

# LA LOI MORALE ET LE SENTIMENT RELIGIEUX

DANS L'ÉDUCATION UNIVERSITAIRE (1)

.....  
Comme conséquence donc de l'extrême division des opinions morales et des croyances religieuses parmi les Français, l'État moderne a dû se rendre indépendant d'elles et poser en principe sa neutralité. Pas plus qu'une religion d'État, il ne peut y avoir de morale d'État.

Mais l'État, désireux d'assumer la responsabilité de l'éducation de la jeunesse, se trouve obligé, encore par voie de conséquence, à appliquer à cette éducation la même neutralité qu'il observe dans ses rapports avec les citoyens. A cet effet il s'est créé un organe, l'Université, lequel n'aura ni religion ni morale positives officielles.

Je dis *positives*, car du moment qu'il faut à toute éducation un principe qui la fonde, et que ce principe ne peut être que d'ordre moral, il est inadmissible que l'Université demeure étrangère à toute morale.

Laquelle donc sera la sienne ? Aucune en particulier, mais ce qui est au fond de toutes sans exception, ce qui s'adapte à toutes et ne répugne à aucune, et

(1) Extrait d'un ouvrage qui va paraître dans le courant de ce mois chez Plon, Nourrit, éditeurs à Paris, sous le titre : *l'Éducation morale au lycée*.



sur quoi toutes, religieuses ou philosophiques, sont venues plus ou moins se greffer : le sentiment du devoir, la loi morale. Quelle église, quelle école en pourrait prendre ombrage, puisque, au gré des parents, n'importe laquelle s'y ajustera de plain-pied?

La loi du devoir, dont je ne m'exagère pas outre mesure la vertu intrinsèque, a tout au moins cet avantage qu'elle n'est la propriété exclusive d'aucune confession. Elle n'est pas une science proprement dite : elle est en nous, et d'elle-même elle se révèle, elle s'impose, elle oblige, au moins les cœurs droits et apaisés. Elle n'attend pas, pour faire entendre sa voix, que l'homme soit mûr et instruit. Elle « chuchote à la conscience de l'enfant des ordres dont la violation le fait rougir (1) » et qui ne gagneront par l'âge qu'en précision et en autorité.

La preuve de sa puissance et de son universalité, c'est qu'il n'y a pas une seule église ou école qui ne s'en fasse honneur et dont elle ne constitue un des éléments les plus solides de force et de durée. On n'est pas d'accord sur son origine, que les uns appellent divine et les autres naturelle, mais son caractère impératif subsiste parmi les diverses interprétations.

Et de là même découle un avantage fort appréciable à une époque comme la nôtre de critique implacable et universelle. C'est que si plus tard l'enfant ainsi élevé venait à perdre ses croyances religieuses, la loi morale tout au moins aurait des chances de survivre au naufrage, parce que son sort n'aurait pas été lié de tout temps à leur sort et qu'on l'aurait seulement fondée sur la raison.

(1) Vessiot, *l'Education à l'école*.



Je sais bien que M. Maurice Barrès nous a accusés dans les *Déracinés* d'abuser de cette loi morale dans un intérêt de parti. L'universitaire-type qu'il a mis en scène professe que la loi du devoir n'est pas autre chose que la loi de l'État ; et l'État, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, ses supérieurs hiérarchiques, — il les méprise, — c'est lui, c'est son parti, c'est sa philosophie. Ce républicain a chaussé les bottes de Louis XIV. « Il faut une philosophie obligatoire. L'instituteur est le représentant de l'État, il a mission de donner la réalité de Français aux enfants nés sur le sol de la France... Sans philosophie d'État, pas d'unité nationale réelle. » S'il était vrai que l'Université l'entendit ainsi, je serais le premier à reconnaître avec M. Barrès qu'à enseigner aux jeunes gens pareille contrefaçon de la loi morale, elle les déracinerait des croyances morales et religieuses traditionnelles de leur pays et de leur famille pour en faire des jacobins ou des révolutionnaires, des anarchistes ou des despotes, suivant que leur doctrine serait au pouvoir ou hors du pouvoir. Mais c'est là justement que M. Barrès s'est trompé. Nous n'incarnons pas la conscience humaine dans une constitution. Ce qui le prouve, c'est que nous ne nous gênons pas à l'occasion — quelquefois même sans y avoir assez réfléchi, — pour dénoncer leur désaccord ou pour prendre parti contre l'État. Nous sommes avec Socrate contre ses juges, avec les peuples asservis contre le Sénat romain, avec les protestants contre Louis XIV, avec les victimes de la Terreur contre Robespierre et Marat, avec le duc d'Enghien, avec Mme de Staël, avec les Espagnols contre Napoléon, avec Ney lui-même contre Louis XVIII. Notre loi morale est donc indépen-



dante de l'Etat. Elle n'a d'ailleurs rien de nouveau, elle n'affecte aucune originalité louche ; c'est la bonne vieille distinction traditionnelle du bien et du mal, telle que l'ont faite plusieurs siècles de christianisme et de civilisation.

A la base donc de l'éducation universitaire, sans emphase, comme sans timidité, avec un dogmatisme entamé par aucune ironie élégante, nous placerons la loi morale. Par respect pour notre jeune auditoire sans défense et d'opinions très mêlées, nous ne la rattacherons devant lui expressément à aucune église ou à aucune école, nous la fonderons seulement sur la voix de la conscience, dont les progrès de l'espèce humaine rendent l'éveil de plus en plus précoce chez l'enfant. De cette loi nous ferons découler tout le reste de notre enseignement moral : l'amour du vrai et du bien, le respect d'autrui, l'estime des belles actions et des nobles sentiments, les devoirs envers soi-même, envers les parents, envers la patrie et l'humanité, envers cet idéal de justice et de vertu que les hommes se représentent sous le nom de Dieu.

Mais cet enseignement, pour être efficace, ne devra pas rester purement intellectuel. Il y a longtemps qu'Aristote l'a dit : la droite conduite dépend moins des idées que l'on a que des habitudes que l'on prend. Elle est le fruit principalement d'une éducation sentimentale. En ce qui concerne la loi morale, nous ne croirons pas avoir tout fait quand nous aurons inculqué à l'esprit de nos élèves un système logiquement enchaîné de préceptes, reliés à un principe métaphysique, où rien ne heurte la raison. Nous n'aurons rien fait du tout tant que de l'esprit notre beau système n'aura pas gagné le



cœur. Il faut parler au cœur des enfants. Les purs esprits pourront sourire; c'est la vérité tout de même. Il faut que, de la classe enfantine à la philosophie, dans le choix des sujets de devoirs, des livres à recommander, des extraits des classiques, on s'inspire de cette vérité psychologique. Il faut que tous les maîtres comptent avec le sentiment, qu'ils le cultivent, le développent et y fassent des appels fréquents (1). C'est quand l'enfant a non seulement compris, mais goûté et aimé le bien qu'il ne peut plus faire le mal, ou ne le faire que malgré lui.

Ce résultat atteint, notre tâche est terminée.

C'est à la famille, et à la famille seule — et aux aumôniers, leurs délégués — que revient la charge et la responsabilité d'aller plus loin, d'inculquer aux adolescents telles opinions et telles croyances qu'elle préférera. Elle en a le droit, puisque ses enfants lui appartiennent et n'appartiennent qu'à elle — la prétention contraire est une mauvaise plaisanterie de vieux garçon; — elle en a la possibilité, puisqu'à l'unité de doctrine elle joint le précieux appoint de l'exemple. S'il se trouve donc des parents — et c'est le cas de presque tous, et je ne cache pas que j'en suis — qui pensent qu'en enlevant tout support religieux à la morale, on lui enlève du même coup toute efficacité; que le plaisir et les passions parlent plus haut chez nous, surtout dans la jeunesse, que l'idée abstraite et froide du devoir, et que pour animer cette idée, pour l'expliquer, pour lui donner la puissance d'agir sur toutes nos facultés, il est besoin de l'incarner dans la personnalité d'un Dieu, cause première et fin dernière de tout ce

(1) M. Félix Thomas vient de consacrer à ce sujet tout un ouvrage, *l'Éducation des Sentiments* (Alcan, édit.)



qui existe, il faut qu'ils puissent réaliser leur désir, et pour cela il est indispensable que les professeurs ne l'aient pas rendu d'avance irréalisable en démontrant l'absurdité de « l'hypothèse Dieu » ou même seulement son inutilité.

Ils enseigneront donc, en dehors ou à côté des doctrines particulières, le fonds commun à toutes, le minimum métaphysique et moral qui se retrouve indifféremment dans toutes les églises et dans toutes les écoles, se gardant avec soin de toute hostilité contre aucune et observant à l'égard de toutes, sans exception, non pas une abstention dédaigneuse et qui équivaldrait à une négation, mais une neutralité parfaite, ni mesquine, ni oblique, mais sincère et plutôt bienveillante.

## II. — LE SENTIMENT RELIGIEUX

Voilà donc la loi morale, la loi du devoir implantée dans l'âme de l'enfant, la voilà souveraine maîtresse de ses mouvements et de ses actes, en conflit plus d'une fois avec les passions viles et les mauvais instincts, mais le plus souvent victorieuse par sa vertu propre et par celle aussi des croyances confessionnelles dont on l'aura fortifiée.

J'irais plus loin : sans violer la neutralité imposée, je chercherais à lui donner l'appui et l'aiguillon du sentiment religieux.

Le sentiment religieux, *substratum* de toutes les religions, ne se confond pas avec elles. Une religion est un faisceau de dogmes, une discipline particulière : il est, lui, une intuition du divin, un acte de foi envers un Être qui nous dépasse, qui est



meilleur que nous, qui nous aide à nous rendre compte de nous-mêmes et de l'univers (1). Il jaillit chez l'homme mûr de la réflexion philosophique et des expériences douloureuses de la vie. Peu d'hommes lui sont réellement étrangers. Le positiviste qui croit au progrès, l'évolutionniste qui fléchit le genou devant le mur de l'Inconnaissable le confessent à leur manière. A plus forte raison, est-il au fond de n'importe quel idéalisme, puisque, en fin de compte, il n'est pas autre chose que la révélation intérieure et la reconnaissance implicite de l'Absolu.

Sa genèse chez l'enfant est la même que chez l'homme mûr, avec moins de netteté dans la perception, c'est toute la différence. La contradiction, essentielle à notre nature, dont a parlé si éloquemment Pascal, n'est pas une création artificielle de la logique, elle constitue, à l'origine comme à la fin, la vie humaine. Pour la constater et pour en souffrir, l'homme n'a pas besoin d'être devenu philosophe. De même que dans les terreurs du sauvage devant certains phénomènes de la nature, elle se manifeste, chez l'enfant, dans ses étonnements naïfs, dans ses *pourquoi* insatiables, dans ses peurs et dans son impatience de souffrir. La perception et l'expression de l'énigme diffèrent selon l'âge et selon la culture, le frisson religieux est au fond identique.

Notre rôle à nous, parents et éducateurs, sera de le saisir au passage pour y arrêter l'attention de l'enfant, pour lui en donner une conscience aussi claire et raisonnée que le comportent son âge et son avancement intellectuel. Non pas, certes, dans

(1) Voir là-dessus *l'Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire* par M. Aug. Sabatier (Fischbacher édit).



le but de le décourager ou de l'asservir ! Il n'est question que de lui ouvrir le sens de la vie, de lui révéler en même temps que ses limites sa tragique grandeur, de lui apprendre insensiblement à porter les yeux en haut et à s'élever au-dessus du terre-à-terre des préoccupations habituelles jusqu'à la noble inquiétude de ces insondables mystères qui constituent à la fois notre misère et notre dignité. Les moyens ne nous manqueront pas.

L'histoire d'abord. Le sentiment religieux a été de tous les temps et de tous les pays. Nous le montrerons attesté successivement par le fétiche du sauvage, par les oracles de l'Apollon grec et de la Sibylle latine, par le chêne druidique et par les voix de Jeanne d'Arc.

Ensuite la science. La science n'est possible qu'ayant à la base un acte de foi dans l'Absolu. Nous ne laisserons pas ignorer qu'elle n'a pu être entreprise que parce qu'on a cru à la réalité objective de l'univers et à l'harmonie de cet univers avec notre pensée, et qu'elle n'est continuée que parce que les savants continuent à consentir cette croyance. Les premiers principes de toutes les sciences, aussi bien naturelles que mathématiques, sont inexplicables à la raison, *impensables*, dit Spencer ; et les inductions ou déductions fondées sur eux n'ont de certitude que dans la mesure où l'on en accorde à ces principes. Rien n'est donc plus légitime que d'affirmer que par leurs racines mêmes les sciences baignent dans le mystère, qui, celui-là, ne sera jamais éclairci, car pour qu'il le fût, il faudrait que la constitution intime de notre esprit changeât, ce qui est contradictoire. Et il en est des résultats des sciences comme de leurs prémisses. Leur cercle a



beau s'étendre, le mystère reparaît toujours à la circonférence, et ce n'est pas pour avoir nommé la lumière, l'électricité, la pesanteur, la vie, que nous savons davantage les définir.

Comme la science, l'art repose sur une intuition immédiate, l'intuition du beau. Le beau est une croyance qui n'est fournie ni par l'observation ni par l'expérience. Quand l'artiste cherche à réaliser l'image qu'il s'en représente dans sa pensée et quand j'en aperçois des lueurs partielles dans son chef-d'œuvre, nous portons également l'un et l'autre témoignage d'une vision intellectuelle d'ordre, d'harmonie, dont le reflet seulement arrive jusqu'à nos faibles yeux, mais qui échappe à nos prises dans son parfait achèvement. Or notre mission consistant précisément à faire éprouver à nos élèves le plus souvent possible, par les merveilles des lettres et des sciences, ce sentiment du beau, quand nous les verrons gagnés par l'admiration, soulevés au-dessus d'eux-mêmes, portés à la hauteur de ce qu'ils admirent, améliorés et élargis par un enthousiasme inconnu, le moment sera venu de leur indiquer en passant que tout cela n'est plus de la terre et des sens, qu'ils se trouvent en contact momentané avec une réalité invisible, mais devinée, qu'ils ont l'intuition directe de la beauté, du divin.

Ce qui est vrai de la science et de l'art l'est encore plus de la morale ; celle-ci repose sur une série d'actes de foi : foi à la nature humaine, foi à la conscience, foi en la valeur absolue de la loi morale, foi au bien et au juste, foi au devoir même sans punitions ni récompenses, même sans autre sanction que celle de la joie de l'âme ou du remords, foi en dernière analyse, qu'au-delà de ce



monde, au delà de l'humanité, au delà du temps et de l'espace existent • des réalités ignorées dont l'âme humaine a le pressentiment, lorsque, sous le seul aiguillon du devoir, elle tend de toutes ses forces vers cet idéal (1). » Idéal du bien, qui, loin d'avoir rien de commun avec ce que nous voyons ici-bas, en est souvent la contradiction, mais qui n'en ravit pas moins l'âme qu'il a touchée, au point qu'elle ne peut plus faire le mal, ou ne le fait que malgré elle. Chaque fois qu'à travers l'histoire et la poésie nos élèves se rencontreront avec lui, chaque fois qu'ils réchaufferont leurs cœurs au contact de tant de grandes existences dépensées pour la patrie et l'humanité, de tant de types héroïques créés par les génies de tous les âges, nous n'aurons pas de peine à les convaincre, en leur faisant faire un retour sur eux-mêmes, que là encore ils se trouvent en face de nobles expressions du divin, en face d'une lumière venue d'un foyer mystérieux, discernable seulement à son rayonnement et à sa chaleur.

Enfin, n'est-ce pas un jeu de démontrer que ce qui est le plus nécessaire aux hommes, l'institution sociale, avec ce qui la caractérise essentiellement, la famille et la patrie, dépasse la portée de notre raison et réclame un acte de foi pour se soutenir ? La preuve, c'est que ses adversaires n'ont pas recours à d'autres armes pour essayer de la démolir. Et il est bien certain que la famille et la patrie étant fondées sur la subordination de l'individu à l'intérêt commun, cette subordination ou ce sacrifice ne peut pas nous être dicté par la raison, qui nous sollicite à penser surtout à nous, ou qu'il ne nous sera

(1) Ferd. Buisson, *Revue pédagogique*, février 1898.



conseillé par elle que si nous devons y trouver notre intérêt particulier. Pour nous élever jusqu'au sacrifice, il faut plus que la raison, plus que la tradition et la coutume, il y faut l'élan du cœur, et le cœur ne prend d'élan qu'en s'appuyant sur la relation où il se sent, par une intuition immédiate et directe, avec la bonté et la justice infinies.

Science, art, morale, vie sociale, tout cela est donc l'expression d'une réalité hors de notre portée, la vision entrevue d'une vérité transcendante, l'inconnu et le mystère, objets par conséquent à leur base d'une série d'actes de foi. Et je ne vois pas pourquoi il serait entendu tacitement que l'acte de foi dans l'harmonie existante entre l'univers et notre esprit qui le connaît serait valable, tandis qu'il faudrait rejeter comme arbitraire et faux l'autre, celui qui affirme une harmonie analogue entre cet univers et d'autres éléments de notre nature, qui sont précisément tout ce qu'il y a en elle de plus noble et de plus élevé. La vérité, c'est que l'absolu, le divin nous environnent de toutes parts, et qu'ils donnent à la vertu, à la morale, à la beauté une certitude qui, pour être d'un autre genre que celle de la science, n'en est pas moins inattaquable et infrangible (1). Cette intuition de l'absolu, cette affirmation du divin, voilà de quoi est fait le sentiment religieux.

Qu'il risque, livré à lui-même, de se dissiper sans résultat, ou, laissé en contact avec l'air extérieur, de céder aux souffles hostiles, je n'entends pas y contredire. Une religion positive sera ou le « globe d'albâtre » qui empêche la lampe de s'éteindre, ou

(1) C'est ce qu'a parfaitement démontré M. Balfour dans *Les Bases de la Croyance*, préface de M. Brunetière.



le canal qui ramasse et comprime l'eau pour la lancer plus puissamment et à une plus grande hauteur. Mais de s'engager dans cette voie ne regarde plus le maître universitaire, lié par obligation professionnelle à une loyale neutralité. J'ai voulu dire seulement que la culture du sentiment religieux était de son domaine et qu'il pouvait, s'il le voulait, en tirer un excellent parti pour élever les regards des jeunes gens, pour toucher leur cœur et en faire jaillir la vie morale.

JACQUES ROCAFORT.



## PROJET DE RÉUNION

### DES COMMUNIONS CHRÉTIENNES (1)

Malgré les ferments de haine et de discorde que les guerres de religion et les passions révolutionnaires avaient semés dans le Gard, la paix et le calme s'étaient établis dans ce département, dès le commencement du Consulat. Le premier préfet, M. Dubois, avait employé ses soins et son habileté à l'œuvre de la pacification civile et religieuse. Il ne tarda pas à réussir, et, dix-huit mois après son installation, il pouvait, en écrivant au Ministre de l'Intérieur, se féliciter des résultats obtenus :

« Le département dans lequel je suis placé, disait-il, est peut-être celui de tous les départements qui doit fixer plus particulièrement l'attention du gouvernement relativement au culte. Grâce au système de justice, d'indulgence et d'impartialité suivi par le gouvernement, je n'ai eu que des rapports satisfaisants à vous faire. Il est même remarquable qu'un département où le fanatisme a toujours eu tant d'influence, où deux cultes, qui ont des partisans presque aussi nombreux, se surveillent continuellement, où la différence des opinions religieuses a produit

(1) Nous sommes heureux d'offrir aux lecteurs de la *Revue du Midi* ce chapitre d'une étude biographique en préparation sur Jean-François Perier, évêque d'Avignon, à l'époque où le Gard fut réuni au département de Vaucluse pour former un seul diocèse (1802-1821) A. D.



de si grands malheurs, soit précisément le département le plus tranquille de la République, sous ce point de vue, surtout depuis près d'un an ». (26 vendémiaire an x, 18 octobre 1801) (1).

Mais le même rapport montrait quelle prudence était nécessaire aux administrateurs, et combien il eût été facile de réveiller les passions religieuses momentanément assoupies.

Le Préfet sut prévenir les dissensions et les troubles. Son successeur, M. d'Alphonse (1804-1810), poursuivit le même but, avec le même zèle, sinon avec la même prudence et la même impartialité.



L'autorité civile fut heureusement secondée, dans son travail d'apaisement, par les chefs du clergé catholique. A Nîmes même, M. de Rochemore, ancien vicaire général de MM. Becdelièvre et Cortois de Balore, nommé par l'évêque d'Avignon vicaire général pour le Gard et curé de la paroisse Saint-Castor, avait refusé l'évêché de Montpellier pour se consacrer au bien de son pays natal. Au dire du Préfet, « il pouvait être regardé, par ses vertus, sa « conduite et la prépondérance immense qu'il avait « sur le clergé, comme un ange de paix conservé à « ce département. Sans lui, ajoutait M. Dubois, mes « efforts multipliés auraient été inutiles, et ce département serait peut-être devenu le théâtre de nouvelles dissensions religieuses ». (13 vendémiaire an xii, 6 octobre 1803) (2).

(1) *Archives départementales du Gard*, 1, V, 2.

(2) *Archives départementales du Gard*, 1, V, 2.



Les intentions pacifiques du vicaire général, comme celles du préfet, s'accordaient avec la modération et l'esprit conciliant de l'évêque d'Avignon, M. Perier. Ce prélat avait pour règle cette maxime que nous trouvons plusieurs fois énoncée dans sa correspondance administrative : « *La tolérance civile est une conséquence de la charité chrétienne* ». Chose peu commune, sa conduite fut conforme à ses principes. Tout en maintenant avec fermeté les droits des catholiques, il montra, à l'égard des protestants, de l'urbanité et de la bienveillance, eut toujours avec eux d'excellents rapports, s'appliqua à éviter tout ce qui aurait pu les froisser ; il chercha même à les faire entrer par la douceur dans le giron de l'Église romaine. Leurs réclamations avaient parfois arrêté le grand travail qu'il avait eu à accomplir, dès le début de son épiscopat : le relèvement des autels et la reconstitution du service paroissial. Le 21 frimaire an xii, (12 décembre 1803), l'évêque d'Avignon écrivait au préfet, M. Dubois : « Tout va bien, grâce à Dieu, dans Vaucluse ; il y avait beaucoup plus de difficultés dans le Gard ; avec le temps et la patience, on les surmontera ».

Ces difficultés, on le conçoit, avaient pour origine la co-existence, dans notre pays, de deux communions rivales et la nécessité politique qui s'imposait à l'administration de satisfaire l'une et l'autre, dans la réorganisation religieuse, dans l'attribution des édifices consacrés au culte et des maisons destinées au logement de ses ministres. Pour faire accepter à tous une solution, oui, il fallait le temps qui calme les passions bouillantes et la patience qui supporte les critiques, prête l'oreille à toutes les opinions, examine les questions avec maturité et attend le moment favo-



nable. Ce temps, l'évêque sut le prendre, et cette patience, il la posséda. Que de différends il parvint ainsi à prévenir et à concilier ! Son amour de la paix n'alla pas cependant jusqu'à sacrifier les droits de ses ouailles.

Le décret du 30 mai 1806 régla que les églises et les presbytères supprimés par suite de la nouvelle organisation ecclésiastique faisaient partie des biens qui devaient être restitués aux fabriques et qu'ils étaient réunis aux cures et succursales existantes. Mais çà et là des requêtes se produisirent à l'effet d'obtenir aux protestants des édifices qui, en vertu de ce décret, redevenaient la propriété de leurs anciens maîtres. A ce sujet, l'Evêque d'Avignon écrivait au Préfet du Gard :

« Ces églises et ces presbytères appartiennent  
« donc aux catholiques : il serait contre toute équité  
« et même contre toute bonne politique de les en  
« priver... S'il existe dans le Gard quelque temple  
« construit par les protestans et qu'on leur ait en-  
« levé lors de la révocation de l'Édit de Nantes, je  
« serai le premier à m'intéresser pour qu'il leur soit  
« rendu. Mais aussi je désire que les catholiques  
« conservent ce qui leur appartient. » (28 février 1807 (1).

C'était le langage de la fermeté et de la modération. M. Perier savait parler aussi celui de la prudence et il n'hésitait pas à le faire entendre aux représentants du pouvoir civil. Le 1<sup>er</sup> janvier 1807, M. d'Alphonse préfet du Gard, adressa à tous les curés, desservants, pasteurs, juges de paix et maires de son département, une circulaire imprimée dans laquelle

(1) *Archives du Gard*, 1. V. 6. — Bibliothèque Calvet d'Avignon, ms 1679, an 1807, n° 143.



il leur proposait diverses questions sur le moyen de parvenir à une meilleure circonscription des succursales, annexes, églises consistoriales, etc. L'Évêque d'Avignon n'avait pas été prévenu par le Préfet, mais il fut aussitôt averti par M. de Rochemore et par les doyens du Gard, qui lui manifestèrent les craintes des catholiques. Convaincu que soulever de pareilles questions était compromettre la paix religieuse, M. Perier s'empressa d'écrire à M. d'Alphonse :

« Votre intention est très bonne sans doute, votre  
 » lettre d'envoy est très adroite, mais les circon-  
 « ces ne me paraissent pas favorables pour demander  
 « si généralement pareils renseignements. Rappé-  
 « lons-nous le résultat de semblables demandes sur  
 « la forme et la convocation des Etats-généraux : pre-  
 « nons garde de réveiller, sans le vouloir, d'ancien-  
 « nes querelles entre les catholiques et les protes-  
 « tants ou d'en provoquer de nouvelles. La plus pe-  
 « tite étincelle peut allumer un grand incendie qu'il  
 « serait peut être bien difficile d'éteindre.

« Tout est en paix dans votre département, Mon-  
 « sieur le Préfet, grâce à Dieu et à vos soins. Il y a  
 « beaucoup de réclamations, je le sais, mais on les  
 « fait tranquillement ; encore un peu de patience ;  
 « attendons un moment plus opportun pour une  
 « nouvelle circonscription : attendons la paix géné-  
 « rale que j'aime à croire peu éloignée. Alors nous  
 « aurons bien plus de moyens pour satisfaire les  
 « catholiques et les protestants. » (29 janv. 1807) (1).

Trois semaines après, l'évêque écrivant une lettre d'affaires au Préfet du Gard revient dans un *Post-Scriptum*, sur cette même question :

(1) Bibliothèque Calvet, ms. 1679, an. 1807, n° 134.  
 T. XXVI, 1<sup>er</sup> Janvier 1899.



« Pour vous donner, Monsieur le Préfet, une  
 « preuve de ma confiance, je vous dirai que l'on  
 « m'écrit sans cesse, depuis votre lettre circulaire  
 « sur la circonscription des succursales, églises  
 « consistoriales, etc. Les catholiques sont singulière-  
 « ment effrayés : ils me marquent que les protes-  
 « tants, comptant sur votre protection, s'assemblent,  
 « décident sur les deux cultes et triomphent déjà. Je  
 « rassure les catholiques sur votre sagesse, sur vo-  
 « tre prudence, sur la pureté de vos vues et de vos  
 « intentions : il n'en est pas moins vrai, comme j'ai  
 « eu déjà l'honneur de vous l'écrire, que le moment  
 « d'une guerre lointaine n'étoit pas propre pour pu-  
 « blier une pareille lettre-circulaire et proposer pa-  
 « reilles questions. » (19 février 1807) (1).

L'émotion causée par l'enquête préfectorale ne se calme pas et, un mois plus tard, l'Evêque d'Avignon fait de nouvelles représentations à M. d'Alphonse :

« Je suis accablé de lettres, lui écrit-il le 16 mars :  
 « il paroît que la terreur est répandue parmi les ca-  
 « tholiques du Gard, excepté parmi ceux qui habi-  
 « tent le long du Rhône, parce qu'il n'y a point de  
 « protestans dans leurs cantons. Je rassure les  
 « fidèles de tout mon pouvoir. Je tâche de les per-  
 « suader de vos bonnes intentions. Mais il y anroit  
 « un moyen plus efficace encore, ce seroit que vous  
 « eussiez la complaisance d'écrire aux sous-pré-  
 « fets, maires, etc. de surseoir à toute information  
 « jusqu'à la paix générale. Rappelés-vous, je vous  
 « prie, Monsieur le Préfet, que la guerre des Cé-  
 « vennes eut lieu dans le temps des plus grands  
 « embarras de Louis XIV : quel affreux malheur, si

(1) Bibliothèque Calvet, ms, 1769, an 1807, n° 139.



« dans le moment d'une guerre lointaine, on don-  
« noit le plus léger prétexte à pareille calamité (1). »

Mais le prélat a tant à cœur la paix de son vaste diocèse qu'il n'hésite pas à recourir à une autorité plus haute. Le 1<sup>er</sup> avril, il écrit, au sujet de cette affaire, au Ministre des cultes et au Ministre de la police ; il les informe des craintes et du trouble que soulève la circulaire préfectorale. Il revient sur les mêmes arguments.

« Rappelons-nous, Monseigneur, la guerre des  
« Cévennes, ce qui s'est passé dans le Gard au com-  
« mencement de la révolution et toutes les fois que  
« le gouvernement a été dans l'embarras, et l'on  
« verra qu'il falloit plus de prudence ; on verra que  
« le fanatisme n'est pas éteint, quoi que puisse dire  
« M. d'Alphonse. Il ne faudroit peut-être qu'une  
« étincelle pour le rallumer, surtout dans la cir-  
« constance d'une guerre critique et lointaine.  
« Grâce à Dieu, tout étoit en paix dans le Gard : le  
« Préfet ne devoit-il pas prévoir que sa lettre déplai-  
« roit aux catholiques ? Ces catholiques me font part  
« de leurs alarmes. C'est naturel : ils se garde-  
« roient bien de s'adresser au Préfet, qui s'oppose à  
« tous les adoucissements que les communes vou-  
« droient accorder aux prêtres » (2) !

Cette correspondance, malgré ses redites, nous montre chez l'évêque une grande clairvoyance et un vif désir de pacification religieuse.

M. Perier n'était pas moins préoccupé d'éloigner ou de prévenir tout ce qui pourrait blesser la susceptibilité des protestants. Il va même jusqu'à adres-

(1) Bibliothèque Calvet, *loco citato*, n° 117.

(2) *Idem, ibidem* n° 153.



ser à cet effet, des remontrances au ministre des cultes. Celui-ci, dans la lettre où il demandait aux évêques de chanter le *Te Deum* en actions de grâces de la prise de Dantzick, employa une expression qui parut imprudente au sage prélat et qui l'engagea à écrire à ce haut fonctionnaire dans les termes suivants :

« Je ne vous dissimulerai pas qu'une phrase de cette  
« lettre m'a singulièrement étonné : ce cabinet, dit-on,  
« parlant des Anglais, *persécuteur de notre sainte*  
« *religion*, tout autant qu'ennemi éternel de notre  
« nation. Cela n'est que trop vrai, mais falloir-il,  
« politiquement parlant, appeler ce cabinet *persécu-*  
« *teur de notre sainte religion*, pendant que les pro-  
« testans répandus en France et qu'on doit ménager,  
« l'appellent *protecteur de leur sainte religion*. Si  
« vous envoyez la même lettre aux protestans, qu'en  
« penseront-ils ?

« Je me trouve dans un diocèse, où il y a, dit-on,  
« cent mille protestans. Je voudrois les réunir avec  
« nous, ce seroit sans contredit le plus grand bien  
« pour la religion et pour l'état.

« La phrase précitée ne peut qu'exciter leur dé-  
« fiance et contrecarrer mes intentions.

« Je soumets ces réflexions à votre sagesse :  
« peut être seront-elles de quelque utilité à l'ave-  
« nir. » (15 juin 1807) (1).

Le soin que prenait Perier à écarter tout sujet de mécontentement chez les disciples de la Réforme augmenta chez eux les sympathies pour sa personne, que lui avaient déjà conquises sa réputation, son attachement aux principes de 89 et son adhésion à

(1) Bibliothèque Calvet d'Avignon, ms. 4679, an 1807, n° 175.



à la constitution civile du clergé. Dès le début, ce n'est pas sans une certaine joie qu'ils avaient appris sa nomination à l'évêché d'Avignon. Le 25 germinal an x (15 avril 1802), Rabaut-le-jeune écrivait à l'un de ses coreligionnaires de Nîmes : *Nous avons vu « M. Perier, évêque du Gard, dont nous sommes très « contents. Il était évêque constitutionnel du Puy-« de-Dôme, et ci-devant Oratorien. Il pense très « bien (1). »* Aussi dans la visite pastorale de son diocèse, qu'il acheva dans le cours de l'année 1807, le prélat fut-il partout accueilli par les dissidents avec des témoignages de déférence et de respect. Leur courtoisie lui fit entrevoir la possibilité de réaliser un projet qu'il caressait depuis un certain temps : la réunion des diverses communions chrétiennes.

\*  
\* \*

L'évêque d'Avignon n'était pas un initiateur, ni un de ces génies qui devancent leur époque ; mais politique habile, il savait discerner l'opinion en vogue et embrasser le parti vainqueur. Lui, ancien élève des jésuites, il avait professé la plupart des erreurs gallicanes ; prêtre catholique, il avait prêté un serment condamné par le souverain Pontife ; partisan chaleureux de la constitution de 1791, il avait salué Bonaparte avec le même enthousiasme qu'il affichera plus tard à l'égard des Bourbons. En s'occupant de la réunion des communions chrétiennes, il prenait part à un mouvement d'opinion, créé en dehors de lui, mais qui s'accordait avec son

(1) Archives du consistoire de Nîmes, in *Documents sur la négociation du Concordat* publiés par le comte Boulay de la Meurthe, tome v, p. 430.

amour évangélique de la paix, répondait à son secret désir de jouer le rôle de conciliateur et qui, en même temps, flattait l'esprit dominateur et despotique du vainqueur de Marengo et d'Austerlitz. A diverses époques, les souverains ont, plus d'une fois et chez plus d'un peuple, essayé par des moyens violents d'opérer, après l'unité politique, l'unité religieuse. Mais sous l'Empire, ce n'était pas la persécution que rêvaient les pacificateurs : ils songeaient à une réunion volontaire des diverses communions, encouragée plus ou moins ouvertement, mais non imposée, par le pouvoir civil.

Catholiques et protestants s'ingénient alors à former des projets. M. de Bonald est un des premiers à proposer un plan de réunion, dans deux articles publiés par le *Mercur*, en 1804. L'archevêque de Besançon, l'ancien constitutionnel Lecoq, aborde ce sujet dans une lettre adressée à MM. Marron, Rabaut-Pomier et Mestrezat, ministres du culte protestant à Paris (17 brumaire an xii, 8 novembre 1804). C'est une invitation pressante aux Réformés de se jeter dans les bras de l'Église catholique : ils feront ainsi plaisir au souverain Pontife, qui va venir en France, et au nouvel empereur.

Dans leurs réponses à Lecoq, les ministres réformés assurent l'archevêque qu'ils sont à l'unisson de ses sentiments et de ses vœux ; mais en même temps ils montrent combien la réunion est lointaine et difficile. M. Marron, président du Consistoire de Paris, rappelle les vers qu'il adressa au vénérable cardinal de Belloy, avec son *Discours sur le Rétablissement du Culte* :



Sous des drapeaux divers, servant le même Maître,  
Gardons-nous d'isoler nos communs intérêts :  
La gloire de Sion de sa paix doit renaître,  
Et la douce concorde accomplir nos souhaits.

Mais pour lui, ce n'est pas l'unité de croyance qui est nécessaire ; il suffit d'avoir l'unité d'affection, l'harmonie des esprits et des cœurs dans la charité. MM. Rabaut - Pomier et Mestrezat admettent qu'il existe des points de contact entre l'Église romaine et l'Église réformée ; mais, d'après eux, aucune réunion ne pourra avoir lieu, si l'on ne laisse aux communiants la liberté de croire qu'ils participent à l'Eucharistie en figure ou en réalité. M. Molines, pasteur d'Orange et président du Consistoire de Vaucluse, ne voit de réunion possible que dans l'unanimité des sentiments du cœur et dans la morale : « Je retrouve un chrétien, dit-il, dans l'homme  
« qui adore un Dieu, croit au divin envoyé, par qui  
« il se manifesta, espère un avenir rétributeur, fuit  
« le mal, fait le bien et obéit aux lois : si, dans les  
« détails de la foi de cet homme, il est des nuances  
« que ma raison repousse, à travers ces nuances,  
« mon cœur cherche son cœur (1) ».

Ces divers principes, comme chacun sait, ne concordent pas avec ceux de l'Église catholique, pour laquelle la foi intégrale est une vertu fondamentale, absolument indispensable au salut. Aucune base d'accommodement n'était donc encore trouvée. Les autres conciliateurs ne réussirent pas mieux. M. de Beaufort, dans son *Projet de Réunion de toutes les Communions chrétiennes*, voudrait voir

(1) Rabaut le jeune, *Détails historiques et recueil de pièces sur les divers projets de réunion de toutes les Communions chrétiennes*, Paris, in-8°, 1806.

Napoléon cumuler sur sa tête, comme Auguste, la double qualité d'empereur et de pontife, et il va jusqu'à lui attribuer la puissance du Créateur; il propose l'adoption de la confession d'Augsbourg, comme profession de foi universelle.

D'autres projets arrivent de Genève, de Berlin, d'Iéna, de la Hesse-Darmstadt : la réunion d'un concile, l'abolition du célibat ecclésiastique, l'intervention de la puissance temporelle sont tour à tour invoquées comme moyen de pacification.

Une ville comme Nîmes, qui compte tant de protestants, ne devait pas rester en dehors de ce mouvement d'idées conciliatrices. Un de ses citoyens, M. Pons, exposa un plan dans ses *Réflexions philosophiques et politiques sur la tolérance religieuse*. Imbu des doctrines rationalistes, il prétend établir les points suivants : il ne saurait y avoir de religion exclusivement excellente, pas même celle de Jésus-Christ ; dans l'état de civilisation, la réunion ne pourrait s'opérer que par l'abnégation des principes de chaque secte, l'unité de croyance n'existe que chez les peuples sauvages ; les religions positives ne présentent que des idées purement philosophiques et indifférentes ; il faut les laisser toutes en repos, pourvu qu'elles ne portent pas atteinte à la saine morale, qui est la seule véritable religion, le seul point de réunion, parce que là seulement se trouve l'unité de croyance (1).

Un auteur, qui se proposait uniquement de raconter les diverses tentatives de ses contemporains et de ses devanciers, émit un vœu qui parut à plu-

(1) Cf. Tabaraud, *Histoire critique des projets formés depuis trois cents ans pour la réunion des communions chrétiennes*, Paris, in-8°, 1824.



sieurs le principe à suivre pour procéder à l'œuvre de la réconciliation. Dans ses *Détails historiques et recueil de pièces sur les divers projets de réunion de toutes les communions chrétiennes*, Rabaut le jeune exprime le désir que, « sans s'occuper du for intérieur de chacun, les chrétiens de toutes les communions célèbrent en commun le culte divin (1) ».

C'est cette idée qu'allait reprendre l'évêque d'Avignon. Le plan du prélat se rapprochait du projet proposé par Molanus à Bossuet. Le doux et conciliant abbé de Lokkum demandait, en effet, d'admettre les ministres protestants à la communion romaine, sans renoncer à leurs erreurs, jusqu'à ce que les questions controversées eussent été débattues, dans des conférences particulières, puis définitivement condamnées, dans un nouveau concile où les députés de la confession d'Augsbourg auraient voix délibérative. Bossuet, au contraire, dans ses négociations avec Molanus et Leibniz, tout disposé qu'il fût aux plus grandes concessions pour la discipline, exigea toujours, comme condition de la réunion des Réformés, leur adhésion formelle au dogme catholique (2).

C'est au commencement de 1807, qu'il est fait allusion pour la première fois, dans la correspondance de l'évêque d'Avignon, à un projet de conciliation entre les catholiques et les protestants : « Vous n'ignorez pas, dit-il au préfet, qu'on s'occupe à Paris d'une réunion : il me semble très prudent de laisser les choses *in statu quo*, jusqu'au résultat

(1) Rabaut le jeune, *Détails historiques*, avant-propos, page XIV,

(2) Cf. in, *Œuvres complètes* de Bossuet, tom. XVI, édition Paul Mellier, 1851, *Le Projet de Molanus et les Réflexions de l'évêque de Meaux* ; — tom. XVII, correspondance avec Leibniz.

« de cette entreprise. Quel bien pour la Religion,  
 « pour l'État, si elle pouvait réussir ! J'y donnerai les  
 « mains *toto corde et animo*. » (29 janvier 1807) (1).

Cette noble entreprise, en effet, M. Perier ne la perd pas de vue ; il la médite autant qu'il la désire ; l'accueil flatteur qu'il reçoit des dissidents, pendant sa tournée pastorale dans les Cévennes, lui donne l'espoir de la voir couronnée de succès. Il mûrit alors son plan : qu'on écarte tout obstacle comme toute contrainte ; qu'on n'impose aux protestants aucune condition ; qu'on leur ouvre l'Église toute grande : tel est le résumé de son projet tel qu'il l'envoie au ministre des cultes, le 2 juin 1807 :

« Monseigneur,

« Je viens d'achever la visite de ce trop vaste  
 « diocèse. J'ai donné la confirmation cette année, ou  
 « les années précédentes, à plus de cent mille person-  
 « nes. Dans les Cévennes, que je viens de parcourir,  
 « je n'ai eu qu'à me louer et des catholiques et des  
 « protestans. Parlant sans cesse aux uns et aux autres  
 « de réunion, j'ai vu avec la plus vive satisfaction  
 « tous les protestans qui ont reçu de l'éducation, la  
 « désirer. Quoiqu'on en dise, et quelques (*sic*) inutiles  
 « qu'aient été les efforts faits jusqu'ici, cette réunion  
 « ne me paroît point impossible. Que notre empereur  
 « l'entreprenne dès que nous aurons la paix, il réus-  
 « sira, du moins je l'espère et le souhaite de tout  
 « mon cœur ; ce seroit le plus beau fleuron de sa  
 « couronne. Il s'agit de prendre un mode de réunion  
 « qui ne choque point les protestans, qui ne les éloi-  
 « gne pas, au lieu de les attirer. La religion se per-

(2) Bibliothèque Calvet d'Avignon, ms. 1679, an. 1807, n° 134.



« suade et ne se commande point ; ainsi, loin de nous  
 « toute violence. Point de dispute, point de contro-  
 « verse, point de conférence où l'on discute les dog-  
 « mes : jamais on n'y chercha la vérité : on ne veut  
 « que briller, que remporter la victoire ; chaque parti,  
 « chaque champion se l'attribue toujours ; une mal-  
 « heureuse expérience ne l'a que trop appris. Point  
 « d'abjuration, de rétractation etc., etc. ; ces moyens  
 « choquans pour l'amour-propre dont tout homme est  
 « pétri, n'ont jamais réussi, ne réussiront jamais.

« Les protestans sont sortis de chez nous : c'est  
 « un fait incontestable, qu'ils rentrent chez nous :  
 « qu'on n'élève plus autel contre autel ; qu'ils revien-  
 « nent dans nos églises. Quiconque assiste à notre  
 « service divin, quiconque vient à nos instructions,  
 « quiconque demande et reçoit avec respect nos sa-  
 « crements et nos bénédictions est censé catholique  
 « *ipso facto*. Ce moyen doux et pacifique déplaira  
 « sans doute aux zélés ; néanmoins, c'est à mon avis,  
 « le plus simple, le moins difficile et même le seul  
 « propre à réussir. Depuis la révocation de l'édit de  
 « Nantes, à quoi aboutissoient les abjurations, rétrac-  
 « tations, signatures de professions de foi et autres  
 « épreuves exigées des protestans, lorsqu'ils vou-  
 « loient posséder quelque charge, ou se marier en face  
 « l'Église ? On ne le sait que trop ; toutes ces forma-  
 « lités n'aboutissent qu'à faire des hypocrites et des  
 « parjures. Dès qu'ils avoient obtenu ce qu'ils dési-  
 « roient, ils retournoient au prêche, ils élevoient leurs  
 « enfans dans la religion protestante, quoiqu'ils eus-  
 « sent promis aux pieds des autels de les élever dans  
 « la religion catholique. Qu'on reçoive donc *purement*  
 « *et simplement* les protestans dans nos églises. On  
 « conviendra du moins que ce mode procureroit, à

« l'avenir, le plus grand bien ; tous les enfans seroient  
 « instruits dans nos principes : les pères professe-  
 « roient bientôt sincèrement notre religion ; il n'y  
 « auroit plus qu'un seul bercail, un seul pasteur, le  
 « plus grand bien possible et pour l'Église et pour  
 « l'Etat. Je dis pour l'*État*, car les principes démocrati-  
 « ques du culte calviniste s'étendent facilement *au*  
 « *civil*, grand inconvénient dans une monarchie. » (1).

A la lecture de ce document, le libéral applaudira sans doute avec enthousiasme aux principes du prélat ; le politique, nous semble-t-il, louera discrètement l'ingéniosité d'un esprit fécond en ressources ; mais le théologien craindra que l'Église du Christ, au lieu de rester une dans sa foi, ne se transforme en une Babel de toutes les croyances ; peut-être raillera-t-il la rigueur janséniste, qui tout d'un coup adoucie en un laxisme accommodant, réserve toute son indulgence pour les réformés et les admet à la communion, avec des facilités impitoyablement refusées aux fidèles. L'étonnement de tout observateur sérieux ne sera pas moins grand que celui du théologien. Tout homme qui connaît la violence des passions religieuses, surtout au lendemain des dissensions civiles, sourira de voir un évêque accepter des témoignages de politesse comme des signes d'une conversion probable et l'heureux présage d'un prochain retour à l'Église catholique. Quant au protestant instruit et bien élevé, n'aura-t-il pas la tentation de s'approprier la réponse du président du Consistoire de Paris à M. Lecoq, pour dire à l'évêque d'Avignon :

(1) Bibliothèque Calvet, ms. 1679, année 1807, n° 167.



« Vous l'avouerez-vous ? Votre projet me paroît le  
 « rêve d'un homme de bien... ou plutôt d'un ange.  
 « Vous nous invitez assez explicitement à embrasser  
 « la religion catholique, n'avons-nous pas le même  
 « droit de vous inviter à embrasser la religion ré-  
 « formée ? »(1)

Tout homme sincère, sans se faire illusion sur le résultat final, rendra hommage aux intentions pacificatrices du prélat, à la noblesse de ses efforts. La bonne volonté de l'Evêque d'Avignon devait lui mériter les éloges du pouvoir civil. Le Ministre des cultes, qui déjà l'avait félicité de l'harmonie et de l'union qui régnaient entre les catholiques et les protestants dans son diocèse (27 mai 1807), lui adressa une réponse des plus flatteuses au sujet de son projet d'union (24 juillet 1807). Encouragé par une si haute approbation, Perier n'entrevoyait pas sans doute de trop grandes difficultés à la réalisation de ses désirs. En tout cas, il comptait sur la puissance du glorieux Empereur autant que sur les concessions, pour lever tous les obstacles. Poursuivant toujours son plan, il tient à en expliquer parfaitement tous les principes au Ministre des cultes et, le 30 juillet, il lui écrit de nouveau :

« Je me ferai toujours gloire de marcher sur les  
 « traces de l'illustre Bossuet et de le suivre, quoi-  
 « que de bien loin. Son plan de réunion des protes-  
 « tants est admirable : il est pourtant un article sur  
 « lequel il me paroît qu'il ne faut pas insister, celui  
 « de la soumission la plus absolue aux décisions du  
 « concile de Trente, ou du moins de l'admission des

(1) Rabaut le jeune, *Détails historiques*, p. 167.

« décisions de ce concile, que les protestans ren-  
« doivent *leur* par l'acceptation, comme les évêques  
« d'Espagne rendirent leur le sixième concile gé-  
« néral, par l'acceptation qu'ils en firent. Ce sont  
« les expressions de Bossuet.

« Jamais la réunion n'aura lieu sous pareilles con-  
« ditions. Jamais les protestans n'accepteront le  
« concile de Trente dans son entier. Molanus pro-  
« posoit à peu près le même système dont je vous  
« ai parlé dans ma lettre du 2 juin. Leibnitz et quel-  
« ques zélés s'en mêlèrent ; chacun fut opiniâtre et  
« la réunion n'eut pas lieu. Elle manqua pour la  
« même raison avec l'église russe, lorsque les doc-  
« teurs de Sorbonne l'entreprirent sous le règne de  
« Pierre-le-Grand. Ainsi je continue de penser qu'il  
« faudroit s'en tenir à ce que je propose dans ma  
« lettre du 2 juin.

« Supposé que l'affaire ne soit pas encore mûre,  
« elle pourra, à mon avis, l'être bientôt, du moins  
« s'il faut s'en rapporter à ce que j'ai entendu dire  
« aux protestans du Gard qui ont reçu de l'éduca-  
« tion.

« Voici la paix : que notre empereur entreprenne  
« ce grand œuvre, que l'on s'en tienne aux prin-  
« cipes français antérieurs aux fausses décréta-  
« les et la chose réussira, du moins je le crois et  
« j'aime à le croire, afin de voir régner l'unité dans  
« l'Eglise et dans la monarchie. La réunion avec les  
« Luthériens présente moins de difficultés, puisqu'ils  
« croient la présence réelle ; mais la réunion avec les  
« Calvinistes est plus nécessaire, politiquement par-  
« lant, vu leurs principes démocratiques » (1).

(1) Bibliothèque Calvet, ms, 1679, an 1807, n° 184.



Ainsi l'évêque ne perd pas de vue son projet. Il en verrait avec plaisir l'exécution entreprise par l'Empereur ; en attendant, il désire que les prêtres du Gard, se montrent plus conciliants à l'égard des réformés. C'est ce qu'il écrit à M. de Rochemore, son vicaire général.

« Il n'est que trop vrai, dit-il, qu'ils tiennent trop  
 « fortement à des préjugés contraires à l'esprit  
 « d'union qui fait la base de la société. Si chacun  
 « conserve *mordicus* son opinion sur des disputes  
 « de mots, sur des systèmes purement scolastiques,  
 « comment pourra avoir lieu cette union des es-  
 « prits et des cœurs, si désirable et si désirée ? S'il  
 « s'agit d'un article de foi, il n'y a pas à composer,  
 « mais il est beaucoup d'objets sur lesquels on  
 « pourroit se relâcher afin de favoriser l'union des  
 « protestans avec les catholiques. Bossuet en con-  
 « venoit. La loi de Dieu est seule immuable, tout  
 « ce qui est d'institution humaine peut changer et  
 « varier selon les temps, les lieux et les circons-  
 « tances : la politesse, l'honnêteté mutuelle, le rap-  
 « prochement dans la société, les visites amicales  
 « sont encore un grand acheminement à l'union ; j'ai  
 « vu avec peine le trop grand éloignement de plu-  
 « sieurs ecclésiastiques pour les protestans ; ce n'est  
 « pas le moyen de leur faire entendre raison, de les  
 « convertir. On a approuvé à Paris le mode d'union  
 « que j'ai proposé, mais on m'a marqué que l'affaire  
 « n'étoit pas encore mûre : néanmoins le gouverne-  
 « ment s'en occupe. Dieu veuille faire réussir cette  
 « grande affaire. » (9 novembre 1807) (1).

C'est elle en effet qui semble devenir l'objet prin-

(1) Bibliothèque d'Avignon, ms, 1679, an 1807. n° 207.

cial des préoccupations de l'évêque. Qu'il écrive au Ministre des cultes au sujet du rétablissement du siège de Nîmes, ou à l'occasion du nouvel établissement des succursales, il trouve moyen de revenir à son idée favorite.

Il donnera volontiers son consentement à l'érection d'un évêché à Nîmes, que vient de solliciter le Conseil général du Gard : « Mais il faudra faire attention, dit-il, de ne point y nommer un évêque du sentiment qu'on appelle ultramontain : il est nécessaire qu'il soit persuadé que la tolérance civile est une conséquence de la charité chrétienne, que le véritable moyen de rappeler à nous les protestans tient uniquement à la politesse, à la douceur, au bon exemple, à l'instruction. » (13 novembre 1807) (1).

Trois jours après, il accuse au Ministre réception des feuilles à remplir pour dresser un nouveau tableau des succursales. Il lui dit à ce propos :

« Combien seroit à souhaiter pour l'Église, pour l'Etat, une circonscription qui renfermât dans les mêmes temples les catholiques et les protestans ! J'ai envoyé à Paris un mode de réunion *bien simple et doux* : il réussiroit certainement si notre Empereur vouloit y mettre la main. Dès que les protestans conviennent que l'on peut se sauver dans la religion catholique, pourquoi élever aucun tel contre autel ? qu'ils viennent chez nous, ils seront reçus à bras ouverts, purement et simplement, sans qu'on exige aucune formalité : quiconque se présente dans nos églises avec décence et respect est censé catholique, *ipso facto* (2).

(1) *Idem, Ibidem*, n° 208.

(2) Bibliothèque Calvet, ms, 4679, an 1807, n° 210.



Néanmoins le travail de la nouvelle circonscription religieuse offrait à l'Evêque beaucoup de peine; mais il n'en était pas découragé :

« Ce mélange de catholiques et de protestans,  
« écrit-il au Ministre des cultes, donne beaucoup  
« d'embarras. Les catholiques se plaignent amère-  
« ment de voir passer les églises construites par  
« leurs pères aux protestans: ceux-cy en deman-  
« dent sans cesse quoiqu'ils en aient au-delà du  
« nécessaire. On vient de leur donner l'église de Lé-  
« dignan ; ils demandent celle de Calvisson. Est-il  
« juste, Monseigneur, que les catholiques, quoi-  
« qu'en moindre nombre, soient privés de leurs  
« églises et des secours spirituels ?

« Pendant ma visite dans le Gard, je me suis sans  
« cesse occupé des moyens les plus doux pour la  
« réunion des protestans aux catholiques.

« Les protestans qui ont reçu quelque éducation,  
« n'en sont point éloignés, et même la désirent. »  
(7 mai 1808) (1).

C'est sur ses bons rapports avec les Réformés que Perier fondait ses plus grandes espérances. N'avait-il pas déjà écrit au Préfet du Gard :

« Dans les Cévennes, les catholiques et les pro-  
« testans se sont réunis pour me faire politesse et  
« honnêteté : ces derniers ont assisté à nos dis-  
« cours, à nos cérémonies ; ainsi la réunion ne me  
« paroit pas aussi difficile qu'on le pense. Dieu  
« veuille l'opérer ! » (2 juillet 1807) (2).

(1) Bibliothèque Calvet, ms, 1679, année 1808, n° 21.

(2) *Idem, ibidem*, année 1807, n° 180.

T. XXVI, 1<sup>er</sup> Janvier 1899.

Toujours plein d'espoir dans le succès, M. Perier profite de toutes les circonstances pour entretenir le Ministre de son projet. Répondant à la lettre dans laquelle il est informé que la mission du cardinal Caprara est terminée, il préconise le rétablissement de ce que l'école gallicane appelait les maximes antérieures aux fausses décrétales. « Ce retour aux anciens principes seroit le moyen le plus puissant pour réunir les protestans aux catholiques, réunion que doit désirer tout vrai chrétien, tout bon citoyen ; réunion moins difficile qu'on ne pense, réunion nécessaire pour établir une parfaite unité, une tranquillité durable dans l'état. » (24 mai 1808) (1).

Amoindrir le magnifique édifice de la doctrine catholique, le découronner en diminuant l'autorité pontificale, dont le Concordat vient de montrer la nécessité et de proclamer la puissance, apparaît au prélat comme le moyen le plus efficace pour attirer les Réformés. Etrange illusion dont ce conciliateur ne cessera d'être le jouet jusqu'à la fin ! Pendant un certain temps, il est vrai, sa correspondance reste muette sur le projet de réunion. Est-ce à dire qu'il a renoncé à son idée ? Certainement non. Le 21 novembre 1809, il envoie son mandement au Ministre et il lui parle encore de son fameux plan : il réédite les idées qu'il a déjà énoncées.

« Comme il se trouve plus de cent mille protestans dans mon diocèse, écrit-il, je dois m'occuper de leur réunion avec les catholiques. Le moment me paroît favorable et la chose ne me semble

(1) *Idem, ibidem*, année 1807, n° 22.



« pas si difficile, comme on le croit communément,  
 « pourvu que l'Empereur témoigne la désirer, que  
 « l'on revienne aux anciens et vrais principes sur l'au-  
 « torité légitime du Pape, qu'on n'exige rien qui  
 « puisse choquer l'amour-propre des protestans  
 « comme abjuration, rétractation, etc., etc., etc.;  
 « conformément au projet que j'ai envoyé à votre  
 « prédécesseur, à vous même. » (*loco citato*, an 1809,  
 n° 78).

Cette lettre est la dernière où l'Evêque fasse mention de son projet. L'Empereur l'avait-il encouragé? Nous l'ignorons. En tout cas, absorbé alors par sa lutte contre le Pape et contre les puissances de l'Europe, le conquérant ne fit rien pour réunir les communions chrétiennes. Il nous a paru toutefois que le projet de M. Perier ne devait pas rester dans l'ombre, mais qu'il constituait un document important pour l'histoire des idées religieuses, au commencement du xix<sup>e</sup> siècle. La valeur des choses et des hommes ne se mesure pas au succès. Si le prélat ne réussit pas, si certains de ses principes sont discutables ou peu conformes à une saine théologie, il eut le mérite de poursuivre un but noble et élevé, l'union des esprits et des cœurs, l'objet même des désirs du Christ : *Ut sint unum sicut et nos unum sumus*. (Joan. XVII, 22).

ALBERT DURAND.

# L'INSCRIPTION PHÉNICIENNE

## D'AVIGNON

En septembre 1897, M. Henri Menier, entrepreneur à Avignon, trouvait une inscription phénicienne dans les fouilles faites à la limite de sa propriété, quartier de Champfleury, près de la gare des marchandises d'Avignon. Le 19 novembre suivant, M. Philippe Berger communiqua cette heureuse et bien inattendue trouvaille à l'Académie des Inscriptions, et depuis, M. Clerc, conservateur du musée d'archéologie de Marseille, ou musée Borély, a acquis la précieuse pierre pour ce bel établissement, déjà si riche. Elle y figure sous le numéro 3110 de l'inventaire manuscrit.

L'inscription se compose de quatre lignes, gravées sur un petit bloc de calcaire schisteux. La hauteur du bloc est 0<sup>m</sup>14 et sa largeur de 0<sup>m</sup>16. Il a été trouvé à 3<sup>m</sup>45 au-dessous du niveau du sol. M. Nicolas, conducteur des Ponts-et-chaussées à Avignon, a démontré, par une étude rigoureuse des conditions de la découverte et des couches du sol, que la pierre reposait, depuis de longs siècles, sous plusieurs dépôts *non remaniés* d'alluvions du Rhône (1).

Peu après la découverte, M. Mayer Lambert (2) et

(1) *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 1897, pages 370 à 374.

(2) *Journal asiatique* de nov.-déc. 1897.



M. l'abbé J. Méritan (1) ont publié, chacun de son côté, une traduction et un commentaire de l'inscription. M. Philippe Berger (2) a présenté quelques remarques, à son tour, sur ce texte, en visant surtout la manière dont M. Mayer Lambert l'a établi.

« La deuxième moitié de la première ligne a souffert, et quelques lettres de la troisième sont aussi un peu effacées, dit M. Lambert.

» Les caractères ressemblent beaucoup à ceux qui sont employés dans les inscriptions de Carthage et de Marseille. L'*alef* présente cette particularité que le trait oblique supérieur se termine par un crochet qui rejoint le trait oblique inférieur. Le jambage vertical ne traverse pas les traits obliques.

M. Lambert propose la traduction suivante :

L. 1. Tombeau de Zaybaqat, prêtresse de la maîtresse de... Elle est la fille de

L. 2. Abdeschmoun, fils de Baalyatan, fils d'Abdeschmoun, femme de

L. 3. Baalhanno, érecteur (?) de dieux, fils de Abmelqart, fils de

L. 4. Himilcat, fils d'Abdeschmoun. Ne pas ouvrir (ce tombeau).

Baalhanno, le mari de la prêtresse, aurait donc été un fabricant d'idoles. Chacun des époux descend d'un Abdeschmoun.

M. Ph. Berger déclare que l'examen paléographique de l'inscription ne peut laisser aucun doute sur son authenticité. « Les caractères sont très fins et très élancés, tracés avec une grande sûreté de main, et ils présentent les traits distinctifs de l'écriture punique, telle que nous la trouvons employée

(1) *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 1897, p. 364 à 369.

(2) *Journal asiatique* de nov.-déc. 1897.

dans le bassin occidental de la Méditerranée, à Gaulos, en Sicile et en Sadaigne, comme à Carthage ». Il remarque que le nom propre transcrit Zaybaqat par M. Mayer Lambert, se trouve déjà comme nom d'homme sur le lion du Sérapeum de Memphis (C. I. S., n° 97). Peut-être est-ce un nom étranger.

« La formule « Ne pas ouvrir » rappelle, dans sa concision..., les imprécations portées sur les inscriptions d'Eschmounazar et de Tabnit contre ceux qui violeraient leur sépulture ».

Quant à la date de l'inscription, « les caractères sont ceux que nous sommes habitués à rencontrer sur les monuments du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne. L'écriture ne porte aucune des traces d'altération propres au néo-punique. L'*alef* est très élancé et la tête de la lettre partage la hampe en deux parties. Le *tau* est surmonté d'une aigrette comme à Carthage ».

Il reste à déchiffrer le nom de la déesse dont Zaybaqat était prêtresse.

Dans la séance de l'Académie des Inscriptions du 10 juin 1898, M. Clerc a communiqué une note sur la provenance de la pierre (1). Son origine africaine ne fait plus de doute. M. Vasseur, professeur de géologie à l'université d'Aix-Marseille, a constaté que cette pierre, qu'on avait d'abord prise pour du marbre noir, est un calcaire schisteux, provenant de terrains secondaires. « Ce calcaire particulier existe bien dans le département de l'Hérault et dans les Alpes, mais il fait totalement défaut dans toute la Provence. Par contre, il est extrêmement fréquent en Algérie et en Tunisie ».

(1) *Comptes rendus* de 1898, p. 446 à 452.



Après la discussion de tous les faits connus au sujet de la découverte de l'inscription, M. Clerc conclut que la pierre a été apportée d'Afrique à une époque fort reculée. Cela n'est pas contestable.

« Maintenant, a-t-elle été embarquée par hasard et comme lest à bord d'un bateau phénicien, et déchargée sur le rivage ? ou a-t-elle été gravée et expédiée exprès pour être encastrée dans le tombeau d'une prêtresse phénicienne morte à Avignon ? La question reste toujours insoluble jusqu'à nouvel ordre.

» On sait que les mêmes doutes ont déjà été exprimés à propos de l'inscription phénicienne trouvée à Marseille, et que tout d'abord on a été tenté d'attribuer au hasard sa présence près de l'emplacement de la cathédrale actuelle. Cette opinion ne peut plus se soutenir aujourd'hui, après les recherches si précises et si probantes de M. Blancard, et les savants éditeurs du *Corpus inscriptionum semiticarum* (t. 1, p. 222) n'hésitent pas à déclarer qu'il faut y renoncer.

« Aujourd'hui que nous sommes en possession d'un second texte, d'un intérêt moindre assurément, mais grand encore, vu la sécheresse et le laconisme ordinaire des inscriptions phéniciennes, l'hypothèse paraît plus insoutenable encore ; ce serait un hasard étonnant que celui qui aurait fait apporter, puis découvrir en Gaule, deux textes phéniciens seulement, et tous deux d'une telle importance. »

Cela vient à l'encontre du scepticisme de M. l'abbé J. Méritan, qui raille fort joliment « la mésaventure arrivée à quelques sémitisants empressés, à propos de la table sacrificiale de Marseille, trouvée en 1844, non loin du cimetière de la Major, en creusant les fon-

dements d'une maison, et également par trois mètres de profondeur. L'analyse spectrale démontra chimiquement qu'elle était en tout semblable aux pierres apportées de Carthage. C'était le tarif des sacrifices et des offrandes dans un certain temple de Baal. Malgré toutes les recherches, on ne put trouver la trace du temple, et on ne put ramener que quelques vieux débris d'un âge différent. Il fallut bien admettre que cette inscription brisée avait été apportée en deux parties de Carthage et abandonnée non loin du rivage par quelque navire retournant en Afrique.»

Nous ne voyons plus les marins lester leur navires avec des inscriptions. Ils se servent aujourd'hui de sable ou de terres meubles, infiniment plus commodes à manier et plus faciles à trouver. Il faut convenir que les marins de l'antiquité, s'ils avaient l'habitude de transporter des monuments archéologiques en guise de lest, et de les abandonner ensuite sur les rivages gaulois, méritent toutes les bénédictions des archéologues français. L'Académie des Inscriptions ne leur tressera jamais assez de couronnes.

Ed. BONDURAND.



## LE LIT DU MUSÉUM ARLÉSIEN (1)

Il y a dans la vie de ces heures tellement radieuses, qu'elles dissipent tout à coup la sombre épaisseur des nuages, effroyablement amoncelés au milieu des tonnerres et des éclairs : soudain, surabondant d'une sève nouvelle, le cœur se rouvre à l'or si pur des soléillées.

Il éprouve la joie de vivre.

Une de ces heures a tinté pour moi : Bénie soit-elle !

Voici : J'étais entrain de tirer au clair un tout petit baril de ce jus de la vigne, qui, tout en réjouissant, l'homme, ne saurait contrister la Femme ; lorsque, dr-r-r-in ! din ! din ! la sonnette de ma boutique retentit plus joyeusement qu'à l'acoutumance.

Morbleu ! gromelai-je en pestant ; cette sata-née-là prend donc plaisir à m'agacer ! — et, sur ce ton, je continuai de plus belle. Cependant, il faut obéir ou quitter l'habit : pas de juste milieu possible ! et puis, voyons un peu, et le Pain, qui donc l'apporterait sur la table ?

Passé le temps où les cailles d'en-haut tombaient toutes rôties : secourez-moi donc, les plumines aux fainéants de toute espèce.

*Quàu voù de peï que bagne l'àrpi !* ajoutai-je à demi résigné, si ce n'est totalement. Or, blouse

(1) Traduit du texte Provençal.

maculée de vin sur l'échine, dans l'officine j'accouru, heureux, par la saine philosophie des choses.

Tableau !

Mistral, souriant, m'attendait là, savez-vous si je restai là *bouche-bée* !

Le maître glorieux et le tout petit disciple se regardèrent ; ensuite dans un serrement de main, ils s'embrassèrent.

Mais Lui :

— Encore je t'y prends ! capon ! tiens, va, Oui le bon vin fait le bon sang : et puis de rire. Le Rire, hélas ! comme tant d'autres choses, — s'abâtardit de plus en plus. Ombre de Rabelais, voile toi donc la face !

Tout aussitôt la livrée de travail rapidement jettée dans un tout petit recoin ; ablution faite, et coups de brosse à la hâte donné des pieds à la tête, nous nous dirigeâmes vers le gîte aux vieux meubles : mais là, rien !

..

— Où découvrirai-je donc la belle litoche de nos ancêtres, si souvent entrevue dans l'azur de mes rêves ? C'est qu'il me la faut à tout prix pour le *Muséum arlésien* ! mon œuvre : — J'ai fouillé et refouillé ! — et pourtant il me la faut !

Ah !... cet *il me la faut* !... Je ne saurais l'oublier de ma vie ; dût-elle être aussi longue que celle de *Mathusalem*.

Il dit :

— Dans ses regards se refléta ton âme : oui ! cet âme de tout un peuple ! d'un peuple de héros qui veut ne point mourir. Peuple de *Provence* et de *France* :



Tout me disait :

Nous la trouverons ; nous la trouvâmes : et voici comment :

O ! toute puissance des fées, protège-nous ! ainsi m'écriai-je : et le *tonnerre de Dieu* m'enflamma.

Narrines au vent ouvertes, je conduisis le père de notre incomparable *Mireille*, chez mon ami Jacques Guiot, un menuisier artiste. Combien grande fut la surprise de celui-ci en reconnaissant l'*Aède* auquel il répondit :

— S'il m'est momentanément impossible de m'occuper d'une œuvre pareille, nous avons ici un confrère qui s'en tirera tout aussi bien, si ce n'est mieux que moi.

— Par exemple, en voilà un de la bonne trempe, et qui se trouve loin d'être un orgueilleux d'une écœurante vulgarité ; pensâmes-nous, tout en nous dirigeant chez Noailles, rue de la Placette.

— Et bonne vesprée ! braves gens ! — dit le *Mail-lannais* illustre, en franchissant le seuil de la maison ouvrière.

— *Grandi Santo* ! Monsieur Mistral, s'écria, en rougissant comme une cerise, la fille du vaillant ciseleur, encore aussi droit qu'un i, malgré ses soixante-quinze ans révolus.

Toute la maisonnée salua le génie.

A mes yeux l'atelier s'illumina d'une lueur *d'en-haut* venue : et que n'avoir en main le pinceau d'un grand maître ! Vous verriez voir !... Mais, hélas !...

Que se répandit-il dans l'air ? Mystère ! en communions d'idées nous fraternisâmes tous à la coupe du *Beau*.

Tout-à-coup le *Virgile Rhodanien*, avec ce charme dont l'influence magique s'épand à son entour, de-

manda : — N'auriez-vous par hasard un vieux lit d'origine provençale ? Lors , et par le feu sacré rajeuni, le sculpteur-ébéniste répondit ainsi : et, d'un geste :

— Tenez !... et alors, tout comme si la main d'une invisible fée nous eût conduit dans un recoin du sanctuaire de ce modeste gagnant de pain, d'art littéralement enfiévré, nous admirâmes le meuble envié par le créateur du *Museum d'Arles*.

Comme ses yeux le carressaient :

— *Santo Estello !* soit bénie, s'écria-t-il, soudainement illuminé de joie. C'est bien celui que je cherchais : il vient de m'apparaître ; donc, à partir de ce moment, je le fais nôtre ! — Ainsi soit, ajouta l'ouvrier transfiguré aussi ; et puis :

— Voyons un peu, combien en voulez-vous ?

— J'en veux ? J'en veux ? et pardienne, tout simplement ce qu'il m'a coûté de labeur !

Et la main de Mistral serra celle de Noailles : et tous nous pleurâmes de joie.

— C'est pour rien, ajoutai-je *in petto*, quelle trouvaille !

La belle scène, mes beaux et bons amis de Dieu ! Quelque chose de grand s'accomplissait là, sous mes yeux ; et ceci est d'une beauté telle, que je ne saurais en donner autre chose qu'une bien faible idée...

Deux hommes étaient devant moi : l'*Empereur de la Poésie* avec l'incarnation du Peuple ; Roi ! au milieu des rabougris : et oui ! le Peuple Roi ! par l'amour de sa race libertaire, qui enfante l'Héroïsme !

Cela m'émut profondément ; puis, nous sortîmes.



\*  
\* \*

Les oisillons chantaient sur les rives du fleuve, et le soleil, au loin, derrière les ondulations des collines, couvertes de vignes et d'oliviers, en se couchant, brilla plus beau.

Dans l'air limpide et de parfums sursaturé, l'éternelle harmonie qu'exhale la Nature, s'élevait aérienne, ainsi qu'un doux frolement d'ailes.

Clochers, tours et châteaux de nos deux villes-sœurs, Tarascon et Reaucaire, prirent des teintes d'or, en s'élançant plus haut encore.

Muets, nous cheminions l'un à côté de l'autre.

— Eh bien ! vois-tu, mon bel ami, me dit soudainement notre *Poète national*, de cette voix à l'incantation si pénétrante, je viens de vivre une belle heure !

— Maître, et moi donc ? lui répondis-je.

Et dans l'apaisement du soir, mais du soir automnal, suggestif comme aucun ; cependant que nous franchissions l'immense largeur de notre *Rhône impétueux* : là-haut, tout au milieu de l'espace, nous entrevîmes la *Provence* ressuscitée ; et puis, merveilleusement belle, sourire à la *France*, sa sœur jumelle, à la veille d'être étiolée par l'orgueil insensé d'une *moucheronnée de nains* !

Qu'un souffle au plus loin les emporte !

\*  
\* \*

Et j'écrivis, à la veillée :

— Harpes ! retentissez sans cesse, — Dans les

célestiales profondeurs ! — Si, au temps sombre des orages, — A l'abri tutélaire du *Félibrige*, — Vivaient les cœurs pleins d'épouvante : — *Gloire !* clamons-nous, à ses apôtres ! — Ils ont triomphé ! dans leur poitrine — Brûle l'*Amour de la Beauté !*

Le 11 octobre 1898,  
Jour où Mistral vint à Beaucaire.

ANT. CHANSROUX.



# LÉGISLATION GÉNÉRALE

## DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE EN FRANCE

Avant 1789, il existait en France des universités, des collèges et des petites écoles ; mais l'enseignement primaire proprement dit n'était pas encore né. L'idée d'une instruction publique, ou mieux d'une éducation nationale, date d'un siècle à peine, et la constitution de 1791, est la première charte du monde civilisé qui mentionne l'obligation de « créer et organiser une instruction publique, commune à tous les citoyens. » Nous assistons, de nos jours, à l'épanouissement complet de cette idée et l'enseignement primaire est, à l'heure actuelle, le service le plus important de l'Université. Il possède, tout comme ses aînés, l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur, une législation spéciale que nous allons étudier ici-même.

Trop souvent, on se représente cette législation comme un fouillis inextricable, comme un amas confus de textes sans lien et sans esprit de suite ; trop souvent aussi, on la critique et la dénigre même, sans penser au mérite de ceux qui l'ont conçue, défendue, votée et appliquée.

Nous allons essayer de montrer que nos lois scolaires ne sont pas un fouillis, qu'elles présentent entre elles un lien étroit et prouvent les vues élevées et l'esprit de suite de leurs auteurs.

Voyons à cet effet :

1° Quels grands principes dominant notre législation ;

2° Comment ces principes ont passé dans nos lois scolaires et analysons les principales d'entre elles.

Nous verrons mieux alors ce qu'il nous faut penser du gouvernement et des hommes à qui ces lois sont dues.

## I

Les grands principes que nous allons passer en revue se sont fait jour, pour la plupart, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et sont nés d'une nouvelle conception de l'Etat, de ses droits et de ses devoirs.

L'Etat, autrefois, s'incarnait dans un seul homme, dont le pouvoir relevait de Dieu seul. Ce pouvoir, cependant, ne s'étendait guère qu'aux questions temporelles, le roi laissant à l'Eglise le soin de régenter les questions spirituelles et morales. C'est ainsi que l'instruction, ou plutôt l'éducation de la nation, relevait de l'Eglise et non l'Etat.

A plusieurs reprises, les parlements et les rois affirmèrent la suprématie du pouvoir civil sur le pouvoir religieux en matière d'éducation, et lorsqu'en 1764, les Jésuites furent expulsés de France, La Chabotais, qui avait contribué à leur expulsion, s'occupa d'organiser les établissements d'instruction et confia les collèges de l'Etat à des maîtres laïques, c'est-à-dire à des membres de l'Etat. Ainsi, l'éducation devenait, selon le mot de Voltaire, une « œuvre de gouvernement. »

Avec la Révolution française, l'Etat est la nation elle-même. Il a des devoirs et des droits nettement déterminés par la Constitution qui mentionne en première ligne, nous l'avons vu, l'obligation de « créer et d'organiser une instruction publique commune à tous les citoyens. » Condorcet, chargé de préparer un projet de décret dans ce sens, commence ainsi le rapport qui précède son projet. « L'instruction nationale doit offrir à tous les citoyens les moyens de pourvoir à leurs besoins, d'assurer leur bien être, de connaître et d'exercer leurs droits, d'entendre et de remplir leurs devoirs : elle est pour la puissance publique, un devoir de justice, un devoir imposé par l'intérêt commun de la société et par celui de l'humanité entière. »



Ainsi, fut nettement posé et établi, le principe qui fait de l'enseignement primaire un service national ; et cependant, respectueux de la liberté individuelle, Condorcet n'osait point imposer au père de famille, le devoir d'instruire ou de faire instruire ses enfants, et le principe de l'obligation ne figurait point dans son rapport.

Enoncé pour la première fois en France aux Etats-Généraux d'Orléans, en 1560, ce principe se rencontre aussi dans les écrits de Diderot, d'Helvétius et de La Chalottais. Inscrit dans la loi du 29 frimaire an II, il n'a été définitivement appliqué que de nos jours. Déjà, cependant, en 1833, V. Cousin avait donné les raisons qui le justifient et son discours, à ce propos, serait à citer en entier. Pour lui, l'Etat a le droit d'obliger à s'instruire comme il a le droit d'exproprier pour cause d'utilité publique et d'imposer le service militaire. D'ailleurs, dit-il, « à quoi bon contraindre les communes à construire des écoles, si on n'oblige pas les enfants à les fréquenter. » A ceux qui se posaient en défenseurs de la liberté individuelle, V. Cousin répondait : « La vraie liberté n'est pas l'ennemie de la civilisation, elle en est l'instrument, et de plus, l'ignorance est un mal pour l'individu et pour la société, et celle-ci a le droit de se défendre. » A ceux-là, on peut répondre encore que le Code civil oblige le père de famille « à nourrir et à élever » ses enfants. Or qu'est-ce que les élever sinon les moraliser et les instruire.

A l'heure actuelle, le principe de l'*obligation* est accepté par tous et la plupart des nations civilisées l'ont inscrit dans leur législation scolaire.

Ce principe conduit naturellement à celui de la *gratuité* (1), Aussi, la Constitution de 1791 dit-elle que l'instruction publique sera « gratuite à l'égard des parties de l'enseignement nécessaires à tous les hommes. » La gratuité absolue, réclamée déjà par Diderot, inscrite dans les projets de Talleyrand et de Condorcet, comme aussi dans la première Cons

(1) Les Anglais cependant prétendent que le père étant obligé de nourrir et élever les enfants doit payer leur nourriture et leur éducation.

titution, ne date cependant que de notre époque. Elle n'était accordée, autrefois, qu'aux indigents, dans une proportion déterminée par la loi. Cette proportion s'éleva, il est vrai, après 1867, jusqu'à 50 0/0 de l'effectif total des élèves. Mais la gratuité ainsi entendue, était une aumône faite à l'individu, et non un droit qu'on lui reconnaissait. Il s'en suivait des froissements pour les parents et les enfants, des ennuis et une certaine humiliation pour les maîtres, des complications financières pour les communes et l'Etat. En 1881, les partisans de la charité furent battus par ceux de l'égalité et la gratuité absolue de l'instruction fut étendue à l'enseignement primaire tout entier, depuis l'école maternelle jusqu'à l'école normale primaire supérieure.

L'instruction est ainsi considérée comme un service public, de même que la magistrature, l'armée et les cultes, et à ce titre, les dépenses doivent en être supportées par tous. Mais, si l'Etat donne à tous l'enseignement primaire, il doit le donner en dehors de toute croyance qui attenterait à la liberté de conscience, et c'est pourquoi cet enseignement doit être laïque. De là, naît le principe de la « *laïcité* des programmes. » Principe nouveau on peut dire, mais qui se justifie de lui-même par ce seul fait que « l'Etat étant laïque, l'enseignement qu'il donne doit l'être aussi (2). » D'ailleurs, l'enseignement laïque n'est point, comme d'aucuns l'on dit, un enseignement athée et matérialiste ; c'est un enseignement en dehors de toute confession religieuse et de toute école philosophique.

Le principe de la laïcité a été appliqué en France au personnel des écoles primaires comme il l'était déjà au personnel des facultés, des lycées et des collèges.

Un dernier principe domine encore notre législation scolaire : c'est celui de la *liberté de l'enseignement*. Inconnu sous l'ancien régime, ce principe ressort nettement de la déclaration des Droits de l'homme dont l'article 11 est ainsi conçu : « La libre communication des pensées et des opinions est un

(2) Discours de M. Goblet,



des droits les plus précieux de l'homme; tout citoyen peut donc parler, inscrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans le cas prévu par la loi. » Aussi, bien qu'il voulût réserver le soin d'instruire la nation à une Université autonome, Condorcet admet que « tout citoyen pourra former librement des établissements d'instruction. »

La liberté de l'enseignement est consacrée par tous les projets de la Révolution française, et les gouvernements qui se sont succédé depuis cette époque, l'ont maintenue dans nos lois, à l'exception du premier Empire, qui accorda à l'Université seule, le droit et la liberté d'enseigner. De nos jours, la loi admet des écoles publiques et des écoles privées et permet à tous les Français d'y enseigner librement, s'ils présentent les conditions d'âge, de moralité et de capacité exigées d'eux, dans l'intérêt des enfants et de la société.

*Obligation, gratuité, laïcité et liberté de l'enseignement*, tels sont donc les grands principes qui ont inspiré notre législation scolaire, qui la dominent, qui en forment le lien et lui donnent de l'unité. Voyons comment et par quelles étapes successives, ils ont pénétré dans nos lois. A cet effet, analysons les principales d'entre elles en les divisant en deux périodes, dont la première va de 1789 à 1870 et la seconde s'étend de 1870 à 1889.

## II

*Première période.* — Parlant de la Révolution française, un historien de l'Education en France (1), s'exprime ainsi : « On n'étudie pas le vide, on n'analyse pas le néant. » Il a peut-être raison, s'il entend par là que la période révolutionnaire n'offre aucune organisation solide et durable de l'enseignement ; mais il s'abuse et nous abuse étrangement, s'il veut dire que cette époque ne compte pas dans l'histoire de l'éducation.

Déjà sous la Constituante, Talleyrand avait préparé un projet « d'éducation nationale » ; mais l'examen en fut renvoyé à l'assemblée suivante.

(1) M. Théry.

## REVUE DU MIDI

Dans le rapport qui précède son projet, l'auteur critique l'éducation ancienne et propose une éducation nouvelle d'accord avec les principes d'égalité et de liberté, inaugurés par la Révolution. Pour lui, l'instruction est due à tous, elle peut être donnée par tous et doit s'étendre à toutes choses. Plus timide en ce qui concerne l'éducation des femmes, il pense, avec Mirabeau, que « leur rôle est d'enchaîner à leurs pieds toutes les forces de l'homme par la puissance irrésistible de leur faiblesse. »

L'Assemblée législative décréta l'établissement d'un comité de l'Instruction publique. Condorcet, chargé de préparer un projet de décret, se mit à l'œuvre aussitôt et le présenta le 21 avril 1792. La guerre avec l'Autriche, empêcha l'Assemblée de le discuter et il eut le même sort que celui de Talleyrand. Tout serait à citer dans ce projet : Le but élevé que l'auteur propose à l'instruction, le respect qu'il professe pour les croyances et les opinions de chacun, les idées qu'il émet sur l'éducation des femmes, le rôle qu'il assigne aux instituteurs et jusqu'aux instructions qu'il donne relativement aux cours d'adultes, aux livres et aux méthodes d'enseignement. Partisan de la gratuité absolue à tous les degrés de l'Université, Condorcet veut, en outre, assurer l'indépendance des professeurs de tous ordres en les laissant s'organiser entre eux.

La Convention reprit le projet de Condorcet, le discuta, puis l'abandonna sans le voter, la discussion ayant été interrompue par une intervention brutale de Marat. Après la Constitution de 1793, on reprit l'organisation de l'Instruction publique et discuta le beau rapport de Lakanal, dont se sont certainement inspirés les auteurs de la législation actuelle. Les premières notions devaient être données aux garçons et aux filles par des institutrices ; le traitement proposé pour les maîtres était de 1.200 francs pour les hommes et 1.000 francs pour les femmes. Il devait être créé, comme on l'a fait de nos jours, une école primaire par commune et une école normale par département.

Vivement combattu, ce projet fut retiré, et la Convention lui préféra et vota celui de Le Pelletier



Saint-Fargeaud, que présenta Robespierre. Michelet admire sans réserves cette œuvre despotique et violente, dans laquelle la liberté individuelle était complètement méconnue et où régnait un esprit jacobin et dictatorial qui eût ramené la France au temps de Lacédémone (1). Les filles et les garçons, enlevés à la famille, devaient être élevés dans des internats communs, où le régime, le travail, et jusqu'au costume, seraient identiques. On pensait arriver par là à l'égalité complète des citoyens dans la société, et former des générations franchement républicaines. Ce projet marque la période violente de la Convention, qui revint bientôt à des vues plus sages et plus sensées. Vers la fin même elle adopta un projet de Daunou, en opposition avec ses premiers principes, et ne contenant plus qu'un vague désir d'une éducation nationale.

Les régimes qui suivirent reléguèrent cette éducation au rang des utopies révolutionnaires. Le Directoire ne s'occupa nullement des écoles primaires ; le Consulat fit voter une loi qui ne fut jamais appliquée ; le gouvernement de Napoléon I<sup>er</sup> établit des écoles militaires pour former des officiers ; quant aux soldats, il les laissa sans instruction, leur ignorance étant un gage de leur soumission. La Restauration des Bourbons et leur chute se passèrent sans qu'on eût rien fait pour l'instruction primaire. Enfin, après la Révolution de 1830 et le réveil des idées libérales, la loi de 1833 réalisa, au moins en partie, le rêve de Condorcet et établit, selon le mot de Guizot, « l'instruction primaire universelle comme une garantie de l'ordre et de la stabilité sociale ».

La loi de 1833 est la première loi organique de l'enseignement primaire en France. Elle crée une école primaire par commune, une école primaire supérieure par canton et une école normale par département. Elle qualifie l'instituteur de fonctionnaire public, le soumet à des autorités compétentes et désintéressées, réduit l'influence du clergé à la sur-

(1) Tout ne nous déplaît pas dans ce projet, cependant. Nous avons exposé ici même nos idées relatives à l'organisation d'un enseignement vraiment national. (*Revue du Midi*, n<sup>o</sup> du 1<sup>er</sup> septembre 1898).

veillance de l'enseignement religieux, assure au personnel un logement convenable et un traitement minimum de 200 francs dans les écoles primaires et de 400 francs dans les écoles primaires supérieures. Les écoles de filles, toutefois, ne sont pas mentionnées dans cette loi qui n'établit que des écoles mixtes. De plus, elle n'admet, ni le principe de la gratuité, ni celui de l'obligation ; mais elle s'attache à rendre ses prescriptions efficaces par l'obligation qu'elle impose aux communes de construire des écoles, dans certaines conditions déterminées. Sous le coup de cette loi, de 1834 à 1848, l'instruction primaire gagna 20.396 écoles et 1.594.511 élèves. Le budget de l'Etat, pour cet ordre d'enseignement, ne s'élevait cependant encore qu'à 2.959.537 francs.

Le Gouvernement provisoire de 1848 reprit, en matière d'instruction, les traditions de la Révolution française. Carnot et Barthélemy Saint-Hilaire s'inspirèrent, dans leurs projets, des grands principes que nous avons indiqués et que la Monarchie de Juillet n'osa pas faire revivre. Ces projets, malheureusement, ne furent pas même votés, car la Révolution de 1848 fut bien vite étouffée par la réaction politique qui suivit l'élection du prince Napoléon à l'Assemblée législative.

. . . . .

A. CARAYON.



## L'ANTISEPSIE DANS L'ALLAITEMENT <sup>(1)</sup>

On écrirait tous les jours des pages et des pages sur cet abîme d'erreurs au fouillies inextricable, qui a nom Allopathie. C'est une mine inépuisable d'absurdités que l'on découvre dans la pratique courante, pratique assaillant tous les jours le médecin homeopathe et et dans les maisons les plus orthodoxes ! Comment saisir ce nouveau Briarée, cet hydre aux cent têtes, dont la spécialité consiste à être tout ce que l'on voudra, excepté l'application de la loi naturelle ? Voici maintenant notre mode chimique s'attaquant à l'enfant dès le berceau ! Les bonnes gens de l'antiquité et du moyen-âge s'imaginaient que, pour nourrir un enfant, il fallait absolument une nourrice, et nos bonnes grand'mères se croyaient perdues quand la mamelle de la femme refusait d'exécuter ses fonctions. Craintes puériles ! La cornue de nos matérialistes a changé tout cela. Comment voulez-vous que la femme moderne, celle de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ait la force et le temps de s'occuper de cette billevesée, de soulever ce lourd fardeau ? Et quand on n'a pas de femme de ménage, il faut bien soigner son pavé et exposer ses victimes à se casser le cou, chez un artisan comme chez un ministre. Voilà bien l'argument : « *Nos femmes n'ont plus la force d'allaiter !* » — Ah ça ! ont-elles encore la force

(1) (Extrait de l'ouvrage sous presse : « Les virus, remèdes internes ). »

d'accoucher ? — Il paraît que non, et qu'elles ont déjà si bien répondu qu'on a proposé des moyens très ingénieux. quelque machine d'Archimède, pour les faire enfanter sans douleur. Siècle prodigieux et fertile en renversements de tout genre ! On nous fait bien digérer dans l'assiette avec des peptones, des elixirs aux sucs digestifs (Diastase, Pepsine, Paucréatine) ? On nous fait bien dormir avec cent drogues chimiques, plus meurtrières les unes que les autres ? On nous permet bien, grâce aux anesthésiques, de dire, comme Brutus, à la douleur « tu n'est qu'un mot », et de n'avoir plus rien à envier à l'ivrogne, insensible aux mutilations ? Il ne reste plus qu'à fournir à la femme des organes de carton ou de papier mâché. Patience ! On fait déjà des wagons et des maisons par ce moyen ! Ainsi bientôt, par un excès de galanterie, nous supprimerons la grossesse, cet insidieux et pénible prélude à tous les maux, à toutes les crucifixions infligées aux filles d'Eve par une loi trop barbare.

N'avons-nous pas déjà les couveuses (qui ne subviennent, il est vrai, jusqu'ici qu'aux défaillances forcées de la nature) ? Mais qui empêchera nos complaisants modernistes d'imiter les vivisectionneurs de Paris (ceux-là plus radicaux, mais plus brutaux), en provoquant des accouchements prématurés ? Nos morticoles provinciaux se mettront vite au niveau de ceux de la capitale. Mais prenez garde ! *Si vous supprimez la peine, vous supprimerez aussi le plaisir.* Qu'est-ce qui fait l'attrait de la vie mondaine, du théâtre, du bal, des romans, des soirées (je ne dis pas tout l'attrait, mais le principal attrait pour la généralité des femmes) ? N'est-ce pas tout ce qui converge vers la fonction de parturition, de



renouvellement de l'espèce humaine ? Il y a longtemps que nos maîtres accoucheurs nous l'ont dit : *La femme doit parcourir le cercle complet* de ses fonctions. Si vous supprimez l'allaitement, vous ne supprimez pas seulement le plaisir de ce contact intime avec la progéniture, où la succion de l'enfant amène, par voie réflexe, un épanouissement général de la vie nerveuse et nutritive, mais vous engendrez la *fatigue* de l'égoïste *refoulement* des forces progressives, dont l'expansion se trahit par la fièvre de lait. Oui, la vraie fatigue pour la femme en couches est engendrée par cet acte d'Harpagon, qui consiste à rengainer son trésor lacté, à imposer à sa mamelle le knout des antilaiteux. Le refoulement du produit physiologique n'entraîne pas seulement les engorgements lactés, les inflammations du sein et les abcès consécutifs, mais un refoulement parallèle des *forces galactogènes* (productrices du lait), car il faut toujours en venir là. A côté de la matière élaborée par l'être vivant, il faut voir la force élaborante, engendratrice. La physique nous l'enseigne, même pour la matière dite inerte. Comment comprendre les phénomènes de la *vie*, si l'on ne remonte à cette vie elle-même ? C'est à la lumière du spiritualisme et du spiritualisme seul qu'il faut étudier l'être humain. Et comment se révèle ce refoulement des forces productrices du lait ? Par les accidents du sein d'abord, par ceux des organes internes ensuite, en un mot, par les accidents locaux, de voisinage et généraux. • Mais, dira-t-on, tout ceci n'est applicable qu'à la femme saine, à celle dont tous les organes intacts ne demandent qu'à fonctionner, dont les forces vitales sont en état d'intégrité. Mais que ferez-vous si votre accouchée est dans un tel état

de débilitation, d'irritation ou de perversion nutritive, que la mamelle se refuse absolument à remplir sa tâche ? C'est ici que nous triomphons ! Une admirable découverte vient d'être faite. On prend le lait délicieux des vaches Suisses ou Béarnaises, et ce produit crémeux des pâturages alpins ou pyrénéens, on le concentre, on le stérilise (tout comme le jus de viande et les conserves végétales) et l'on obtient un produit inaltérable qu'on peut délayer à volonté au moment de s'en servir, le ramenant ainsi facilement à l'état de lait frais ». — « ET LE BÉBÉ, QU'EN FAITES-VOUS ??? » — « Comment, ce que j'en fais ? Mais je lui fais boire ce lait, et il le trouve délicieux, et voici plusieurs bébés qui s'en sont trouvés admirablement bien ! Et vous voulez nier l'évidence ? Et vous êtes assez fanatique pour vouloir élever vos théories au-dessus de l'écrasante réalité des faits ? » — « Tout doux, Madame ! pardonnez-moi ce cri du cœur (1) ! » cœur d'un praticien, doublant le cœur d'un philosophe, qui n'a pas seulement la charge de vos bébés. Il faut à ce praticien un horizon plus étendu et plus net que le vôtre, non des faits particuliers plus ou moins nombreux, mais une généralité s'élevant à la hauteur d'une loi. N'avez-vous jamais entendu dire que le bouillon frais valait mieux que les infusions de Liebig ? Ceci n'a pas été dit par les estomacs robustes qui « digéreraient des pierres », suivant le dicton populaire, mais par les seuls estomacs que le médecin doit consulter, s'il veut connaître la vraie note de son

(1) Un général interrompt un jour, à la Chambre des Députés, la discussion d'une loi militaire par cette acclamation : « Et le pauvre sous-lieutenant, sacrebleu ! »



suffrage universel. Le Christ n'est pas venu pour les âmes en santé. Le vrai médecin non plus ne prendra jamais l'avis de ces hâbleurs de boulevard, de ces féroces consommateurs d'absinthe et de tabac, de ces coffres de fer, qui semblent défier les observations les plus certaines de notre ligue antialcoolique. Il s'adressera aux souffrants, aux délicats, et leur demandera comment ils se trouvent des produits artificiels de nos chimistes et de nos physiiciens. Il constatera qu'en pleine canicule et au sein d'une atmosphère plutôt fade et sèche (Nîmes) que tonique et humectée par les effluves marines (Cette), les enfants, surtout ceux dont les mères n'ont pu encore aborder la plénitude de l'effort maternel, sont si éprouvés par l'usage du lait concentré qu'ils en contractent une inflammation très redoutable des voies digestives, celle que le peuple a dénommée « mal blanc », le Muguet ou Stomatite crémeuse des médecins. Les pauvres bébés sont saisis de coliques violentes et d'une intolérance absolue pour cette nourriture artificielle, tolérée seulement dans des conditions exceptionnelles. Tout, dans la nature, suit l'ordre que Dieu a établi, depuis les astres gigantesques jusqu'aux êtres microscopiques. L'homme seul, désirant être indépendant, croit pouvoir se tracer des voies meilleures. Et pourtant, ici comme partout, la nature est inimitable. Sans entrer dans les détails de la composition du lait vivant, qui tient en suspension jusqu'aux éléments de la formation des os, quelle *harmonie préétablie* entre la mère et l'enfant, recevant sur la gouttière de sa langue le mamelon nourricier ! La *succion*, imposée au bébé à la place de la libation de l'adulte, est un mode d'introduction nécessaire,

car il détermine une insalivation simultanée, de telle sorte que le lait commence à être digéré dans la bouche par la diastase salivaire, transformant en sucre la partie amylacée de cette liqueur. Il est ainsi introduit par petites portions dans l'estomac, pour y subir une seconde digestion. La même fugue, pratiquée à l'égard des lois physiologiques de la nature, l'est à l'égard des lois thérapeutiques. En physiologie, nous avons depuis longtemps cet axiome posé : « Mère, nourrice, animal vivant, biberon, telle est la progression descendante des moyens d'allaitement du nourrisson ». Plus on s'éloigne de la nature, plus on se jette dans le domaine aventureux de l'artificiel, et plus on s'expose à des accidents funestes. Il n'est pas possible que les progrès de la science consistent à renverser les lois de la nature.

« Audax omnia perpeti,

« Gens humana ruit per vetitum nefas ». (Horace).

« Audacieux pour tout affronter, le genre humain se précipite à travers le malheur défendu. »

Je ne parle pas ici des innocents laïques, entraînés inconsciemment par les séductions de la mode régnante, mais du corps enseignant, criminel, sans entrailles, sacrifiant tous les jours des hécatombes nouvelles sur l'autel du Dieu inconnu (la thérapeutique imaginaire). Et la fugue thérapeutique ? Il est vrai qu'on ne croit pas fuir, puisque l'on n'a rien vu. Je l'ai déjà dit : *l'idée médicale est absente*, l'idée du médicament n'existe pas ; cette indifférence à des causes si éloignées qu'elle est absolument inconsciente. Dites à une mère qu'il y a des remèdes agissant *dans le sein* et sur ses forces sécrétoi-



res, quand on les a absorbés par la bouche, et que, sans se purger, on peut tarir le lait ou l'obliger à être plus abondant en suçant des globules : elle n'y comprendra rien le plus souvent. C'est trop rationnel et trop simple ! Dites-lui aussi que la purgation est un empoisonnement et que la nature se débarrasse du poison en le chassant par les entrailles, *qu'il n'y a aucun rapport entre les entrailles et la mamelle*, etc., c'est un langage insolite : elle n'y comprendra rien non plus. Mais comme on a de tout temps travaillé à tarir le lait par des purgatifs (comme qui dirait coiffer les gens avec des souliers), elle comprend très bien cela, c'est très juste, puisque de tout temps tout le monde l'a fait. O moutons de Panurge ! et, comme le dit Molière, *on préfère mourir dans les règles que de guérir en dehors d'elles*. Aujourd'hui, on ne voit plus le malade, mais seulement la cornue ; le laboratoire remplace la clinique, et le malade *doit* toujours guérir, parce que la Faculté l'a dit.

Il y a donc des remèdes agissant directement sur le sein, sur la glande mammaire, préposée à la sécrétion du lait. Ces remèdes, donnés à la femme saine, engendrent chez elle toutes sortes de perturbations de cette sécrétion lactée. De là, le nom de *Galactogènes* (engendreur de lait) et *Galactofuges* (chasseurs de lait) qui leur a été imposé.

Tels sont le *Solanum oleraceum*, le *Vitex agnus castus* ou Gattilier, la Fraise, l'Ortie, le Ricin, l'Ergot de seigle ou virus du seigle, l'Aconit, l'Asa foetida, la Belladone, la Bryone, la Chélidoine, le Quinquina, le Café, la Douce-Amère, le Jaborandi, la Noix vomique, la Pulsatille, la Rhubarbe, le Sumac, le Stitla dans le règne végétal ; la peau de bœuf calci-

née, le venin de fourmi, le lait de vache défloré, le venin du serpent Lachesis, celui du serpent à lunettes, l'écaille d'huîtres dans le règne animal ; l'esprit alcalin, le mercure, le soufre, le zinc, le plomb dans le règne minéral : tout autant de Galactogènes. Comme Galactofuges, dans le règne minéral, le Borax, l'Iode, le Phosphore, la Silice ; dans le règne végétal, la Belladone, la Bryone, le Quinquina, la grande Cigüe, le Lycopode, le Sumac, la Stramoine, la Phytolaque, le Laurier-Rose, la Fève Saint-Ignace, le charbon végétal, la Laitue, la Spirée ulmaire ou reine des prés ; dans le règne animal enfin, l'écaille d'huître, la peau de bœuf calcinée, l'encre de Seiche. Sans parler des remèdes se rapportant aux perversions du lait.

Puisque je suis en train d'énumérer, signalons en passant un remède curieux du muguet : la myrrhe. Nous avons, grâce aux auteurs américains, la clé de ce passage de l'Ecriture Sainte : « Et les Mages, ouvrant leurs trésors, offrirent à l'Enfant Divin de l'encens et de la myrrhe. »

N. B. — Il serait trop long d'énumérer les remèdes employés par l'Ecole homœopathiste pour combattre les maladies de la grossesse, les troubles pathologiques de l'accouchement et de ses suites, tous les rythmes des contractions puerpérales désaccordées, imités et corrigés comme des rouages d'horlogerie, ceux de la menstruation irrégulière et les maladies organiques terminales de la parturition. Le médecin homœopathe est lui-même étonné des résultats qu'il obtient dans ces cas-là (je parle du praticien européen, car en Amérique cette pratique a lieu sur une vaste échelle). C'est ainsi que j'ai vu des inerties de douze heures vaincues par trois doses de nos globules, et quand j'apportais le forceps au bout d'une heure, l'enfant était emmaillotté ; des états de



contracture provoqués par le café et durant depuis quatre heures, vaincus en un quart d'heure par deux doses de globules ; des cas de stérilité durant depuis sept ans, vaincus par le même traitement, triomphant ultérieurement des vomissements incoercibles de la première grossesse et cela par les mêmes médicaments. Et dire que tous ces cas seraient devenus la proie malheureuse de la chirurgie, à défaut de médecine sérieuse ! Ceci soit dit pour justifier la façon ironique dont je parle plus haut de l'accouchement et de l'emploi des anesthésiques pour supprimer une douleur physiologique et nécessaire

La conclusion de cet article s'impose : traitons les femmes en couches et les femmes enceintes, et nous n'aurons pas besoin des laits artificiels.

D<sup>r</sup> H. KRUGER.

## ILS SONT ENTRÉS !!! (1)

Ils sont entrés assurément,  
Mais d'une façon si piteuse,  
Que la vieille Augusta, vraiment,  
En l'apprenant sera honteuse.

Au lieu de marcher le front haut,  
Superbes de gloire et d'audace,  
On eût dit des vaincus plutôt  
Qui défilaient l'oreille basse.

Pas de fanfares !..... sur leurs pas  
Nulle emblème, nulle guirlande,  
Ils semblaient se dire tout bas :  
« C'est un succès de contrebande ! »

N'as-tu pas vu parfois, lecteur,  
Un troupeau de moutons qui passe ?  
Or tu sais comme il a grand'peur  
Du moindre objet qui le menace ?

Il s'effare ; — chaque mouton  
Contre un autre mouton se presse  
Pour fuir la pierre ou le bâton  
Qu'il suppose être à son adresse ?

(1) Extrait d'un volume de vers, *les Etrivières*, de notre collaborateur Alexandre Ducros, qui vient de paraître chez Gautherin, éditeur à Paris, et dont il sera rendu compte dans notre *Bibliographie*. Cette pièce donne une idée assez nette du recueil composé de poésies écrites presque toutes pendant l'année terrible et avec la même flamme, avec la même généreuse indignation.



Malgré le berger et les chiens  
L'humble troupeau n'est pas tranquille ?...  
Ainsi défilaient les Prussiens  
Le premier mars dans la grand'Ville,

Ou plutôt, dans un petit coin,  
Un petit coin qu'on leur accorde,  
Où, pour qu'ils n'aillent pas plus loin,  
Les vaincus ont mis une corde ! (1)

Ils sont parqués, claquemurés,  
Comme des renards pris au piège !  
Si c'est pour ça qu'ils sont entrés,  
Qu'ils doivent regretter leur siège !

Ils avaient dit : — « Nous foulerons  
Le sol de cette Capitale ;  
Parisiens, nous entrerons  
D'une manière triomphale !

« A nous, vos immenses bazars,  
Vos femmes, beautés sans pareilles !  
O cité, paradis des Arts,  
A nous, tes splendides merveilles ! »

Vous n'êtes pas assez hardis,  
Et trop de zèle vous emporte !  
Oui, vous êtes au paradis.....  
Mais vous demeurez à la porte !

Nous pouvons relever le front ;  
Notre page est encore blanche !  
Et vous, pour laver votre affront,  
Vous n'avez pas eu de revanche !

(1) A proprement parler, les soldats de Guillaume n'entrèrent point dans Paris ; ils furent relégués au quartier de l'Etoile, où un cordon de gardes nationaux, l'arme au bras, les empêchait de franchir les cordes tendues pour limiter leur emplacement.

Allons, souvenez-vous, enfin,  
De nos succès non éphémères  
Quand nous entrâmes dans Berlin.....  
Demandez-le donc à vos mères !

Elles se mettaient aux balcons,  
Pour mieux admirer nos cohortes  
Et devant nos fiers bataillons,  
Elles ne fermaient point leurs portes.

Nous ? nous fouettons celles qui vont  
Se placer sur notre passage ;  
Ce sont deux filles » ! elles ont  
L'honneur — comme vous le courage !

A Davoust, d'un pas diligent,  
Vos magistrats, clique servile,  
Venaient, sur un plateau d'argent,  
Présenter les clés de la Ville.

A votre tour, vainqueur surpris,  
Aux palais ainsi qu'aux mesures,  
En fait de clés vous n'avez pris  
Que des empreintes de serrures !

Vous aviez dit superbement :  
— « Nous volerons tous à la gloire ! »  
Vous avez volé, — seulement !....  
Il ne faut pas fausser l'histoire.

Soyez fiers de votre succès,  
Si vous y trouvez votre compte.....  
Mais, sachez-le, pour nous, Français,  
Ce succès serait une honte !

Paris, 3 mars 1871.

ALEXANDRE DUCROS.



DES CAUSES DU DISSENTIMENT EXTÉRIEUR  
ENTRE LA SCIENCE ET LA FOI  
DANS LES TEMPS ACTUELS (1)

C'est en entier que nous aurions voulu reproduire ce discours dont nous savons que ceux qui l'ont entendu ont emporté une profonde impression. Le sujet est des plus actuels ; il n'en est pas de plus important au point de vue catholique. Mgr Béguinot l'a traité avec une force et une ampleur peu communes, avec une science et dans un ton qui convenaient parfaitement à un milieu académique et qui lui assurent le suffrage des lecteurs même profanes.

*Euntes docete*, tel est le texte. L'orateur montre comment l'Eglise fut toujours fidèle à sa mission :

En fait, l'histoire l'atteste, l'Eglise héritière des promesses s'employa sans relâche au grand œuvre de l'enseignement ; elle recueillit sur ses genoux maternels l'esprit humain tout froissé des déchéances païennes, elle le réchauffa, lui rendit conscience de ses droits ; elle fut pour lui une institutrice active, persévérante, plus que cela, une mère. Rien n'échappa à son action, ni les arts, ni les sciences, ni les lettres, pas plus que l'enseignement de la philosophie, de la morale, et

(1) Discours prononcé à l'église primatiale de Saint-Jean de Lyon, le 16 novembre 1898, par Mgr Béguinot, évêque de Nîmes (Michel-Artaud, éditeur).

des dogmes qui éclairent les croyances. Aussi, lorsqu'après une longue évolution, l'Eglise, par son enseignement, aura fait gravir à l'esprit humain l'un des plus hauts sommets intellectuels, l'humanité reconnaissante formulera son admiration en disant : « le siècle de Léon X, » comme elle avait dit autrefois : le siècle de Périclès et d'Auguste.

Cependant, continue l'orateur, on conteste aujourd'hui à l'Eglise ce droit d'enseigner, sous prétexte qu'il y a incompatibilité entre la science et la foi. C'est à ce conflit prétendu et à ses causes que l'éminent prélat va maintenant s'attaquer.

Il y a d'abord une cause générale, qui est l'éternel orgueil humain, cette tare diabolique qui a suscité dans les siècles précédents une série ininterrompue d'hérésies et qui a pris de nos jours une forme scientifique :

Notre siècle pouvait-il donc se soustraire à cette loi générale, qui s'applique à tous les temps ? Il faudrait une expérience absolue de la vie, pour le croire.

Aussi, comment nous étonner que la science, arme de précision, très perfectionnée et autrement pénétrante que le sarcasme et l'ironie du dernier siècle, se soit offerte comme d'elle-même, afin de perpétuer la lutte sans trêve, entre la raison et la foi, et qu'elle ait servi de cri de ralliement aux générations contemporaines, pour reprendre à leur tour le mot d'ordre des antiques révoltes : « Il faut, nous aussi, que nous soyons comme des dieux, ayant la science parfaite du bien et du mal. *Eritis sicut dii scientes bonum et malum.* »

Mais, observe l'orateur, cette cause générale n'explique pas à elle seule le dissentiment actuel entre la science et la foi. Il y en a d'autres, plus particulières, qu'il va falloir aborder, et les termes dans lesquels l'Evêque de Nîmes l'annonce disent



trop, en même temps que la bonté de son cœur, l'ouverture de son intelligence aux besoins de notre pays et de notre temps, pour que nous ne cédions pas au plaisir de les citer :

Il est donc indispensable de descendre au plus intime de la question contemporaine et de sonder, dans ses plus secrets replis, cette plaie que plusieurs, dont je repousse avec indignation le pessimisme, proclament incurable. Je le ferai, Messieurs, avec le respect et le dévouement fraternel d'un cœur indissolublement attaché à l'Eglise et qui aime tendrement son pays et son temps, en dépit de ses erreurs, peut-être même en raison de ses erreurs, qui sollicitent une plus large effusion de charité et de pardon.

Les motifs du dissentiment extérieur entre la science et la foi se rapportent à quatre chefs principaux.

Et d'abord, les origines de la science contemporaine, née avec la Révolution, dans une période de mépris ou de haine contre l'Eglise, devaient, lui communiquer une irrésistible impulsion vers le rationalisme et l'irréligion. C'est à ce moment précis, en effet, que sont fondées nos grandes institutions scientifiques et les grandes écoles de l'Etat :

Quelle pouvait être, je le demande en toute sincérité, la place faite aux exigences de la foi, dans le nouvel état de choses, sous l'empire duquel l'esprit humain, sollicité par l'intérêt et aiguillonné par le succès, allait produire la somme du travail le plus heureux, qui se soit vu dans l'histoire de l'activité humaine ?

Le vaisseau qui portait la science séparée de la foi, voguait à pleine voiles, tandis que l'humble barque, qui portait les destinées religieuses de la France, était vouée à tous les périls et lancée en pleine tempête, sur les écueils qui devaient,

semble-t-il, broyer l'esquif et engloutir avec lui, pour toujours, la foi catholique.

Mais, si de cette vue claire des dispositions générales de l'opinion à l'égard de la foi, nous passons à l'étude des sentiments personnels, à ce qu'on nomme aujourd'hui l'état psychologique de ceux qui, dans ces conjectures critiques, allaient prendre en main la direction des esprits et donner à la science son orientation, nos constatations ne seront pas moins précises.

Du personnel de tous ces vieux maîtres, qui avaient enseigné dans les universités déchues, il ne restait plus un vestige. La plupart d'entre eux étaient morts et d'ailleurs, par une sélection impitoyable, on avait écarté des listes nouvelles tout nom suspect et entaché d'incivisme. Je m'en voudrais, Messieurs, d'émettre un jugement sévère sur des hommes qui eurent le malheur de naître à une époque troublée et qui ne purent pas ou ne surent pas se dégager des entraînements du milieu impie d'où ils émergeaient. Mais, serait-il injuste, tout en rendant hommage aux esprits droits, honnêtes et sincères, égarés dans cette multitude, de s'en remettre, pour établir un jugement, au Rapport adressé par Portalis, au Corps législatif, sur l'état du personnel enseignant, au moment même où ce personnage écrivait. Or, ce document de premier ordre note l'abaissement complet de l'idée religieuse chez les maîtres d'alors, chez ceux-là même qui furent les initiateurs autorisés de la science contemporaine et je n'ai jamais su qu'une contradiction sérieuse et appuyée sur des faits ait été opposée à ce jugement impartial et éclairé.

Mais, peut-être la jeunesse ingénue, facilement accessible aux choses de la foi, quand elle n'a pas encore abusé des choses de la vie, peut-être la jeunesse sera-t-elle le refuge de l'idée religieuse, dans ces temps, qui préparèrent l'époque contemporaine ?

En 1802, depuis quatorze ans, la jeunesse a cessé d'être baptisée et catéchisée, et les jeunes hommes, qui ont vingt ans, n'ont entendu prononcer le nom de Dieu qu'à voix basse, comme on le fait pour le nom d'un proscrit, en re-



doutant d'être entendus par le délateur, qui espionne la vie intime de la famille. Au surplus, cette jeunesse ignorante de Dieu a reporté ses ardeurs vers les choses nouvelles, si indulgentes aux passions du cœur. Au dehors d'ailleurs, le canon gronde et règle brutalement les intérêts internationaux en fauchant sans merci les jeunes générations. L'âme de la jeunesse est donc laissée à elle-même, accessible à toutes les suggestions de la science irréligieuse et l'on sait avec quelle impétuosité les germes mauvais de l'impiété se développent dans un cœur de jeune homme exposé sans armes à la lutte, toujours ardente quand on a vingt ans. Rien du côté de la jeunesse pour la défense ou la propagation de l'idée religieuse, en butte à tout l'effort de la science sécularisée et publiquement hostile.

Mais, sans doute, la défense s'affirmera du côté d'où elle est toujours venue, de la part de cette Église de France, de tout temps si vaillante pour revendiquer l'honneur de protéger les saintes croyances, contre ceux qui les combattent ? Le Clergé de France ! Hélas, il n'existe plus. Il est bien vrai, qu'après un interrègne de quinze ans, le Culte vient d'être rétabli par l'acte si réparateur de 1802, par ce Concordat, dont le Saint-Siège se réserve le jugement définitif, avec tant de sagesse et comme un droit de sa suprême juridiction ; par ce Concordat, qui a relevé les autels en France et à la faveur duquel se sont opérées tant et de si merveilleuses résurrections. La signature de ce grand acte a rétabli le culte catholique dans 36,000 communes de France, mais quel sera le personnel, à la hauteur de cette immense tâche, qui consiste à réorganiser tout, au point de vue matériel, spirituel et moral ?

Écoutez encore Portalis, dans son rapport sur le Concordat. Douze mille prêtres sont revenus de l'exil, il s'en retrouve trois à quatre mille, qui sont demeurés sur la brèche par un prodige d'héroïsme ; on réussit à en replacer dans le rang cinq à six mille autres, par un repêchage plus habile qu'heureux pour la foi. C'est tout ; vingt mille prêtres, c'est-à-dire un prêtre par trois paroisses à reconstituer. Ces

prêtres sont d'ailleurs âgés pour la plupart, ils sont brisés par l'exil et la déportation et sans espérances immédiates d'avenir, puisqu'il n'existe plus de Séminaires et que tout recrutement est supprimé depuis quinze ans. Il fallait, avant tout, songer à baptiser, à catéchiser les multitudes, à rendre un peu de vie religieuse à quinze générations élevées dans l'apostasie et, pour le surplus, s'efforcer de recueillir, d'instruire et de préparer au Sacerdoce les rares jeunes hommes ayant la vocation et que la guerre impitoyable oubliait au foyer dévasté.

Ils firent des prodiges, ces hommes chez qui la foi vaillante se mêlait à d'invincibles espérances.

Inclinons-nous, Messieurs, devant cette génération de héros, qui, au prix des plus rudes sacrifices, relevèrent de ses ruines notre belle Église de France.

Mais enfin, vous n'allez pas demander à ces hommes écrasés de travail et qui manquaient de tout, d'écrire des apologies savantes ou encore de se mêler activement au mouvement scientifique, quand ils n'avaient ni le temps, ni la sécurité matérielle, ni les outils nécessaires à de semblables besognes, puisque les bibliothèques elles-mêmes, comme tous les autres biens d'Église, étaient passées aux mains de l'adversaire.

Au surplus, les Religieux, ces corps auxiliaires spécialement organisés pour les travaux de longue haleine et qui jusque-là avaient soutenu si brillamment le drapeau de la science, n'avaient pas trouvé grâce, même après le Concordat, et on ne pouvait compter sur leur savoir pour soutenir la lutte scientifique, aux péripéties de laquelle ils sont merveilleusement préparés par tout l'ensemble de leur vie.

Aussi, lorsqu'après les mauvais jours, parut la première apologie catholique, comme un rayon de lumière, dans le sombre azur du ciel de la Patrie, lorsque l'auteur du *Génie du Christianisme* vint enfin parler avec respect du vieux culte bafoué et proscrit au tribunal de l'opinion régnante, ce fut un cri de joie et d'admiration universelle. Un vrai souffle de Pentecôte semblait passer sur la terre de France, mais cette



noble apologie, cependant superficielle et insuffisante pour parer aux besoins religieux du temps, n'était pas l'œuvre d'un prêtre, elle tombait de la plume éloquente d'un homme du monde, le vicomte de Châteaubriand.

Puis viennent les grandes découvertes de la science. Mgr Béguinot les énumère avec satisfaction, mais il ne constate pas moins le préjugé, enraciné autant que gratuit, par lequel le monde superficiel présente la foi comme réfractaire au progrès de la science :

Mais, de dire que l'Eglise condamne les inventions de la science moderne, agissant dans son domaine, qu'elle les décapprime et les poursuit d'anathèmes, c'est la plus cruelle des calomnies. On a souvent porté le défi : que l'on cite un seul acte positif et authentique de sa part, ou même une tendance, à l'encontre de ce que le monde moderne a fait et inventé de légitime et d'honnête ? Or, ce défi n'a pas été relevé et ne pouvait l'être sans outrager la vérité.

Que, durant ce siècle, l'Eglise ait été parfois surprise et peut-être alarmée du développement inouï donné aux intérêts matériels, au détriment des intérêts plus élevés des âmes ; qu'elle ait prêché la modération, la justice, la tempérance, à un temps qui foulait aux pieds ces vertus ; qu'elle ait combattu et flétri l'idole de la jouissance devant laquelle les peuples sont prosternés ; qu'elle ait signalé depuis longtemps le péril de cette question sociale, péril que l'on niait hier et devant lequel on tremble aujourd'hui, qui pourrait s'en étonner et qui oserait lui reprocher sa clairvoyance ? Mais de dire, qu'en agissant de la sorte, elle ait prétendu enrayer le mouvement des découvertes, c'est avancer contre elle la plus noire et la plus injuste des imputations. Cependant, Messieurs, le fait est là.

L'ignorance profonde de nos contemporains en matière de religion explique encore le conflit actuel entre la science et la foi. Il est invraisemblable que

tandis que la plupart de nos intellectuels seraient honteux de n'avoir pas lu la Baghavad-Gita, ils ignorent presque l'Evangile et ont certainement peu ouvert saint Thomas :

Comment pourrait-il en être autrement, si l'on considère l'éducation religieuse, telle qu'elle est donnée à notre génération et plus spécialement la formation religieuse, sauf exception, de ces hommes, d'ailleurs intelligents, qui affrontent le rude labeur qu'impose l'acquisition de la science. Mais cette ignorance religieuse a produit des résultats faciles à prévoir, au point de vue de la logique des idées, elle a créé un déplacement général des notions jadis acceptées par tous les esprits cultivés.

Le mot de Science, par exemple, dont on fait aujourd'hui un drapeau contre l'idée de Foi, comprenait autrefois dans sa notion tous les ordres de connaissances, le terme de science ne s'appliquait pas d'une manière exclusive à un objet spécial, c'était vraiment la synthèse de l'ensemble des connaissances de l'intellect humain. Il suivait de là, que le mot de savant avait une acception qui en rendait l'accès difficile au grand nombre, et qui, du moins, ne permettait pas d'adapter le nom de science à la première connaissance venue, et le nom de savant à la plus vulgaire prétention qui s'en pare.

Je demande à élucider ma pensée par un exemple qui la rendra plus nette et plus limpide. Je choisis pour cela un nom qui ne sera pas contesté par l'adversaire, précisément en raison de ce qu'il a de contestable, je veux nommer Blaise Pascal. Pascal était un savant. Il était mathématicien presque d'intuition, il a vu le calcul intégral, poussé si loin après lui ; il était littérateur, personne mieux que lui n'a connu la puissance du mot et le foudroyant effet d'une énumération bien établie ; il était philosophe, c'était, peut-être, comme pour tant d'autres, le côté faible de son génie ; il était penseur, historien, et muni d'une science théologique suffisante très



complète si on la compare à celle des savants prétendus de notre temps.

C'était donc un vrai savant et s'il n'y eut pas justice et bonne foi dans plusieurs de ses polémiques, on ne peut nier sa compétence.

Mais qu'arrive-t-il aujourd'hui ? On a créé la spécification, non seulement des branches du savoir, ce qui est nécessaire, mais encore la spécification de chacune des questions multiples d'une même science, divisée jusqu'à l'infini.

Or, de la spécification est né le spécialiste, la gloire de notre époque, celui qui a supplanté le savant, tout en revendiquant pour sa spécialité les droits qui n'appartiennent qu'à la science totale.

Je ne dis pas que, comme méthode de travail, la spécification ne soit préférable, si l'on vise à de plus prompts résultats ; mais ce qui ne peut se tolérer, ce sont les agressions prétentieuses du spécialiste contre l'idée religieuse, et cela au nom même de la science.

Vous êtes chimistes, et vous avez trouvé quelque formule heureuse, qui vous apporte honneur et profit ; jouissez de cette bonne fortune, personne n'y contredit, mais en quoi cette spécialité, où vous excellez, vous confère-t-elle le droit d'envahir le domaine religieux, que vous ignorez, ou vous autorise-t-elle à fermer votre esprit aux lumières de la foi, sous prétexte que cette foi serait un obstacle à votre progrès scientifique ?

En quoi la découverte de toutes les lois qui régissent la matière emporterait-elle le droit de révolte vis-à-vis de Dieu qui les a faites ; en quoi toutes les énergies de la nature, mises au service de vos besoins, vous permettraient-elles de refuser justement votre hommage à Celui qui les a créées ?

Toutefois, par ce temps d'ignorance religieuse qui sévit à outrance, il en est ainsi. Au nom de la science de l'homme, on limite la science de Dieu et, pour quelques points inexplicables et peut-être inexplicables à notre science trop incomplète, et sur lesquels il conviendrait de suspendre son jugement, on conclut sans réserve et sur tous les points à l'op-

position de la science et de la foi. Ainsi, le spécialiste affirmant comme scientifiques ses assertions, dictées par l'ignorance religieuse et comptant sur la docilité d'un auditoire non moins ignorant, on voit s'amonceler, au nom de la science, des nuages qu'une instruction religieuse plus développée dissiperait sans peine et quoi de plus attristant ; que ce spectacle de l'ignorance de l'homme proclamant l'insuffisance de la science de Dieu ?

Enfin, on n'a pas laissé à l'Église, durant ce siècle, toute la liberté qui lui eût été nécessaire pour rendre son action féconde :

Mais, est-il vrai d'affirmer que depuis cent ans, l'Église ait été mise en pleine possession de la liberté, dont la jouissance tranquille permet les études approfondies et continues, d'où naissent les éclaircissements, les explications et les apologies sur toutes les questions nouvelles, intéressant la foi, lesquelles viennent à chaque heure solliciter l'attention du penseur, dans un siècle agité comme le nôtre ?

On me répond : depuis cent ans, n'avez-vous pas joui de la pleine liberté de la chaire et de la catéchisation du peuple ? J'en conviens, bien qu'il soit à propos de faire sur ce point de nombreuses réserves, mais la liberté de la chaire elle-même, malgré son prix, est incomplète et insuffisante, sans la liberté d'enseignement et d'éducation à l'égard de l'enfance. En effet, pour parler utilement en chaire, il faut un auditoire assidu et qui comprenne ; or, l'auditoire de la chaire se forme à l'école. On le voit bien dans la pratique, car, là où l'école est irreligieuse, la chaire est désertée et l'exposé des dogmes et de la morale ne trouve aucun écho dans ces âmes mal préparées.

Cependant, Messieurs, sans exagération oratoire et simplement pour rendre hommage à la vérité, ne doit-on pas affirmer que, depuis le commencement de ce siècle, l'Église n'a pas été dotée de la liberté d'enseigner telle qu'il la lui faut pour éclairer les intelligences et dissiper les nuages amoncelés par la science violemment séparée de son centre qui



est Dieu ? Pour démontrer cette assertion, je ne veux citer que trois dates, qui seront convaincantes pour les esprits non prévenus. La liberté plénière d'enseignement primaire date de 1848, il y a juste cinquante ans. Jusque-là, les esprits les meilleurs et les hommes d'État éminents n'avaient rien gagné sur cette question, cependant élémentaire, d'assurer au père de famille la liberté d'élever ses enfants comme il l'entend.

La liberté d'enseignement secondaire date de 1850 ; jusqu'à cette époque, le monopole avait pesé de tout son poids sur la liberté des consciences catholiques.

La liberté d'enseignement supérieur date d'hier, et quelle n'est pas son insuffisance, puisque nous n'avons ni les programmes, ni les jurys, ni la collation des grades ?

Cependant, Messieurs, admirez les résultats de cette liberté si récente et mesurée avec tant de parcimonie. Nous faisons grande figure dans l'enseignement primaire, nous devenons inquiétants dans l'enseignement secondaire, et quant à l'enseignement supérieur, peut-on lui demander encore des résultats, lorsqu'on sait qu'il faut des siècles pour réaliser une évolution complète de l'esprit humain, que nous voyons si fortement orienté à l'heure actuelle, vers les théories rationalistes et les négations matérialistes et athées.

Toutefois, quel beau chemin parcouru, grâce à la liberté, depuis cinquante ans ! Ce n'est pas le temps d'en parler, mais le thème est fécond et solliciterait un développement spécial, qui n'appartient pas à mon sujet.

La conclusion s'impose. Entre la science et la foi il ne peut y avoir et il n'y a pas en effet de contradiction réelle, mais un dissentiment apparent et tout de surface. Il ne peut y en avoir, puisqu'elles ont toutes deux la même source et la même origine, Dieu. Il n'y en a pas, l'orateur en appelle sur ce point à tous les hommes instruits et consciencieux :

Que sur des points secondaires, je l'ai noté plus haut, il

demeure des choses actuellement inexpliquées, on peut en convenir et cela n'intéresse en rien l'intégrité de la doctrine. Mais que la science, égarée dans la voie d'un rationalisme audacieux, après avoir parcouru tout le cycle des négations, ait produit une seule affirmation bien démontrée et qui soit en contradiction avec la foi, cela n'est pas, et si cela était, le chant de victoire serait autrement triomphal chez l'adversaire !

Cela n'est pas, loin de là, le soleil monte à l'horizon de notre génération scientifique, et déjà, à plus d'un signe, on constate que de larges trouées de lumière percent l'épaisseur des ténèbres.

Que de nobles esprits, de vrais savants ceux-là, viennent à nous et avouent, que ces prétendues contradictions entre la science et la foi, ressemblent fort à ces fantômes de la nuit, que la peur grandit et qui inquiètent, mais qui s'évanouissent à la clarté du jour !

Il n'en est pas moins indispensable de travailler sans relâche, par une large diffusion de la lumière, à faire cesser cette prétendue contradiction. Et il faut y travailler avec joie et avec espérance. C'est sur cette exhortation que l'orateur termine son discours par une péroraison pleine d'un optimisme vaillant et éclairé, emportée d'un souffle chaud et généreux :

Regardez cette science dirigée, de parti-pris, sur une ligne parallèle à nos croyances, je la vois qui s'incline lentement vers la ligne convergente, au bout de laquelle se trouvent les rencontres inévitables. Déjà les négations sont moins vives, les affirmations de séparation moins absolues, des ponts construits par le génie chrétien et la charité sont jetés de toutes parts sur les abîmes, la raison contemporaine les franchit sans terreur, un grand mouvement intellectuel et chrétien se dégage du chaos des négations, et s'affirme. L'âpreté même des assaillants démontre que la vérité catho-



lique est redevenue une puissance vivante, agissante et militante, car on ne se rue pas avec cette violence sur les cadavres et on ne lutte pas désespérément contre le silence et l'inertie des tombeaux.

Nous cheminons vers des jours meilleurs, et je vous félicite, jeunes gens, vous qui verrez ces nobles réconciliations de la science et de la foi, dont nous saluons si joyeusement la radieuse aurore, nous, qui avons vieilli au service du Christ et de son Église et qui avons tressailli, dès nos jeunes années, sous le souffle de cette voix qui ne trompe pas et qui nous disait : « Va ! Enseigne, je suis la vérité. » *Euntes docete ! Ego sum veritas.*

Messeigneurs et Messieurs, le Dante, farouche et assiégé des plus noires pensées, avait parcouru tous les cercles de la Géhenne infernale ; son large front, pâli par l'effroi et sillonné de rides profondes, s'était encore assombri. Tout à coup, le doux poète de Mantoue, qui l'escortait dans sa course au milieu des ténèbres, poussa un cri de joie, car un rayon lumineux éclairait la face du Florentin convulsée par la douleur. Qu'est-ce donc, s'écria le vieux Dante perdu dans l'obscurité ? Regarde, dit Virgile, c'est la clarté divine des champs Elyséens ; nous marchons vers la lumière, et l'épreuve s'achève.

Ainsi, Messeigneurs et Messieurs, puisque nous sommes des hommes de foi, de labeur et d'espérance, cheminons avec une intrépide confiance, nous marchons vers la lumière, l'heure des ténèbres profondes est passée. Saluons cette aurore, car bientôt la science et la foi réunies, comme deux sœurs, l'une fille de la terre, l'autre sa sœur du Ciel, entraîneront le char victorieux, qui porte les destinées du monde. Alors, les générations joyeuses chanteront l'hymne de victoire, tout en s'armant pour d'autres combats, et la parole du Christ à son Église retentira plus écoutée par tous les peuples de ta terre : « Va ! Enseigne toutes les nations ! » *Euntes docete omnes gentes. — Amen.*

Tel est ce discours magistral, qui a émerveillé le public d'élite qui l'a entendu, que tous les catholi-

ques du diocèse voudront lire, et qu'il ne déplaira certainement pas aux hommes de toutes les croyances et de tous les partis d'avoir lu. Il fait le plus grand honneur à celui qui l'a composé, il le place dans la tradition des Plantier et des Besson, il nous réjouit tous indistinctement dans le sentiment de fierté que nous inspire de vieille date l'illustre siège épiscopal de Nîmes.

CHRISTIAN.



## MONOGRAPHIES PAROISSIALES <sup>(1)</sup>

Après avoir lu, je dirai bientôt avec quelle utilité et quel agrément, les *Monographies paroissiales* de l'archiprêtré de Nîmes, que vient de publier en deuxième édition, M. l'abbé Goiffon, vicaire général, j'éprouve une grande satisfaction à présenter cet ouvrage aux lecteurs de la *Revue du Midi* et à écrire, en quelque manière pour eux, la préface que par humilité, sans doute, nous a refusée l'auteur. Lorsqu'il est question d'un ouvrage d'érudition plein de faits et de dates, qui renferme des recherches dans une portion très bornée de territoire, on sait par avance que beaucoup de lecteurs, même parmi les intelligents et les curieux, reculent devant les promesses du titre. Le nombre des courageux que cette érudition attire et met en joie, devient cependant tous les jours plus considérable. Ce sont les amis de l'histoire locale, les scrutateurs empressés d'un passé qui est celui de leur région, de leur famille, de leur foi religieuse. Le livre qui traite de ces matières leur appartient en quelque sorte ; il répond à leurs désirs ; de leur côté, ils s'en montrent glorieux, comme si eux-mêmes avaient travaillé à sa rédaction.

A ceux-là nous pouvons dire que l'ouvrage de M. Goiffon est de nature à les satisfaire. Ils y trouveront, mis en place, cités avec précision, exploités selon les exigences d'une saine critique, les nombreux documents, pour la plupart inédits, qui permettent d'établir l'histoire religieuse, politique et sociale des paroisses comprises dans l'archiprêtré de Nîmes.

Il nous semble que le premier intéressé, dans la publication de ces monographies paroissiales, est le curé actuel

(1) *Paroisses de l'archiprêtré de Nîmes, d'après les documents originaux*, par M. l'abbé Goiffon, vicaire général de Nîmes, 2<sup>e</sup> édition, 1898.

de chacune de ces paroisses. Nous croyons être dans le vrai en affirmant que chacun d'eux, dès le jour de sa nomination, non seulement a pris intérêt à l'état présent de sa nouvelle paroisse, mais qu'il a désiré connaître son passé. C'est là une curiosité légitime et bien naturelle chez un nouveau titulaire. Il arrive souvent d'une partie éloignée du diocèse et tombe dans l'inconnu. Il interroge et n'obtient pour l'ordinaire, sur l'histoire de sa paroisse, que des renseignements vagues et très incomplets.

A peine en possession de son poste, il veut, par des recherches personnelles, satisfaire un désir qui prend désormais pour lui la forme d'un devoir. Il se met donc en quête de ses livres de paroisse. Leur lecture attentive fait passer devant lui la dernière génération et lui donne la connaissance d'une foule de petits événements, quelquefois aussi d'événements de grande importance qui intéressent ses paroissiens et appartiennent au passé de son église. Les livres de naissances et de l'administration des sacrements, de baptême, de confirmation, de mariage, le livre des funérailles, indiquent chacun à sa manière le mouvement de la population, mouvement de nombre, mouvement d'extension catholique ; le livre du conseil de fabrique, et surtout le livre de l'état des âmes, s'il a été bien tenu, est pour le nouveau curé une révélation, une lecture reconfortante, je dirais volontiers un conseil et une direction. Il y trouve consignés, année par année, pour un passé plus ou moins long, toujours trop court, la foi des fidèles et le zèle des pasteurs.

Tout cela est une partie intime, nécessaire, bien intéressante de l'histoire d'une paroisse. Mais ce n'en est qu'une partie, et encore arrive-t-il au nouveau curé de la trouver incomplète, mutilée, imposant à toute ses pages des regrets qui viennent des réticences volontaires, des oublis, assez souvent des négligences de rédaction. Les livres, d'ailleurs, seraient-ils mieux tenus encore, ils ne remontent pas bien haut, et pour les époques qu'ils rappellent, ils fournissent des indications abrégées, des nomenclatures de faits et de noms, qui demanderaient un commentaire pour former récit et offrir de l'intérêt.

L'examen du monument qui est l'église paroissiale,



quelquefois celui de quelque chapelle rurale et du vieux presbytère, peut fournir des révélations précieuses. Le curé fait appel à des notions d'archéologie et se livre à une étude minutieuse de son église. La façade, la nef, le chœur, les chapelles, puis chacun des murs à l'intérieur et à l'extérieur, les ouvertures en état et celles qui ont été fermées, le pavé, la voûte, la couverture, il n'oublie rien ; le moindre détail d'architecture, les particularités de la nature des matériaux, de leur forme, de leur disposition, font tour à tour l'objet de ses observations. Il constate les parties qui sont du plan primitif, il marque les transformations, les embellissements, hélas ! aussi les dégradations et démarcations de style.

On sait beaucoup après avoir opéré cette autopsie du monument, j'entends si on est suffisamment outillé par des études préalables et si on a l'œil exercé. Mais, tout cela encore sur beaucoup de points, n'est-ce pas l'impression artistique et en quelque manière l'histoire avant la lettre ? On entrevoit, on pressent, on soupçonne des dates, on remarque la trace de catastrophes funestes et d'interventions heureuses et réparatrices. Mais qui dira les noms, les dates positives, la nature des événements, leurs rapports avec l'histoire générale, leur importance dans l'histoire de la localité ?

il faut avoir recours aux anciens documents, se dit alors le curé devenu passionné à son œuvre et infatigable. Allons à la mairie où se trouve un vieux fond, pénétrons chez le notaire, voyons si les armoires de la sacristie ne cachent pas dans leurs profondeurs depuis longtemps inexplorées, quelque pièce de valeur. Je suppose, et certes je le souhaite de grand cœur, que le curé, dans tous ces bons endroits fera une ample moisson. Mais, j'ai déjà tant supposé à son sujet que voulant retomber dans la réalité bien positive, je suis obligé de reconnaître qu'il a fourni un travail considérable, à la portée de quelques-uns, ne pouvant pas convenir à tous, travail de patience, d'observation, demandant des loisirs et des moyens matériels qui ne se présentent pas partout.

Grâce à Dieu, et nous le disons avec une extrême satisfaction, sans crainte d'être démenti, le travail n'est plus à

faire, au moins pour les paroisses que comprend l'archiprêtré de Nîmes. Dans les Monographies paroissiales de M. Goiffon, nous le trouvons complet, appuyé de solides autorités, puisant ses preuves dans les documents la plupart inédits que renferment les grands dépôts de nos archives, mettant à contribution tout ce que peut fournir d'utiles renseignements la science archéologique et les traditions locales.

Le curé ne sera pas seul à puiser dans ce recueil. Il n'est pas de paroisse qui ne puisse fournir un groupe de lecteurs que le passé intéresse et qui saisiront avec empressement le moyen de s'en instruire. Le passé de la paroisse, c'est en somme la vie religieuse et politique de leurs ancêtres. Le récit qui en est fait dans le livre de M. Goiffon, a pour eux le prix d'une histoire de famille.

Le même ouvrage considéré dans l'ensemble des documents qu'il résume, peut donner lieu à des observations de grand intérêt pour l'histoire générale de nos régions, histoire religieuse, histoire politique. Il s'y prêtera mieux sans doute et donnera des fruits plus abondants, lorsque nous le posséderons complet, et qu'il s'étendra à toutes les paroisses du diocèse. Mais, dès maintenant, dans la sphère restreinte qu'il s'impose, il permet de grouper des faits d'importance et d'en tirer conclusions.

N'est-il pas intéressant par exemple de suivre à travers nos régions catholiques, les torrents dévastateurs qui se sont appelés l'hérésie albigeoise, le protestantisme et enfin la Révolution ? L'histoire de ces grandes calamités est inscrite sur les vieilles églises de nos villes et de nos paroisses rurales. Si nous ne découvrons que des ruines, nous aurions à gémir sur les malheurs et aussi sur la faiblesse de nos pères. La dévastation fut grande à ces époques désolées, mais nous avons la satisfaction de constater par les récits de l'histoire locale et par certains détails d'architecture, que la résistance fut héroïque et que la réaction suivit de près le désastre. Dès le lendemain de l'épreuve, les brèches sont réparées ; si le monument ne présente plus guère que des ruines, il est reconstruit. Le même fait, dans le même pays, se reproduit souvent à cinq ou six reprises. Les populations catholiques sont



écrasées par le nombre, mais elles rassemblent leurs débris, et bientôt se redresse au milieu de la paroisse reconstituée, le monument de foi qui est l'église.

Une étude d'un autre genre, mais qui est également de nature à piquer la curiosité, serait celle des mutations incessantes qui se produisaient dans les rangs du clergé, pour l'occupation des titres paroissiaux. Nous voyons des paroisses, et beaucoup sont dans ce cas, où les curés qui se succèdent, semblent arriver de tous les points de l'horizon. Dans les siècles qui ont précédé le nôtre, les voyages sont pénibles et ne s'accomplissent que lentement : jamais cependant le clergé paroissial ne paraît avoir plus voyagé. On vient prendre possession d'un poste pour six mois, pour un an, quelquefois de très loin, et c'est pour s'en aller bientôt plus loin et dans une autre direction. Les prêtres girovagues qui s'en vont ainsi de paroisse en paroisse, sont pour l'ordinaire des hommes de devoir, on le voit à leurs œuvres, mais ils semblent avoir en dégoût la stabilité. Ils trouvent dans les règlements ecclésiastiques des facilités pour passer d'un diocèse dans un autre. Lorsqu'ils savent vacant un bénéfice qui leur plaît, cure, canonicat, prébende ou vicairie, ils s'efforcent de l'obtenir selon le cas, par voie de concours, par intrigue d'influence, par désignation de Rome, de l'autorité diocésaine ou des fondateurs. Il peut aussi leur être dévolu par le titulaire désigné pour eux en cour de Rome et leur cède le titre avec ou sans réserve pécunière.

Tout cela est dans l'ouvrage, un peu partout il est vrai, et seulement pour les curieux qui savent ouvrir un livre aux bons endroits. Lorsque nous posséderons l'ouvrage entier, avec ses tables analytiques, chacun pourra se délecter dans les curiosités historiques que j'aurais pu indiquer en nombre, après les deux que j'ai prises un peu au hasard comme exemples.

Il est temps d'ailleurs, pour moi de conclure. Je le ferai en invitant, ainsi que je l'ai fait déjà au commencement de cet article, les amis de nos histoires locales, à la lecture des *monographies paroissiales* qui se présentent à eux comme un ouvrage de solide et patiente érudition, de recherches intelligentes, de rédaction sobre, claire, précise.

\*

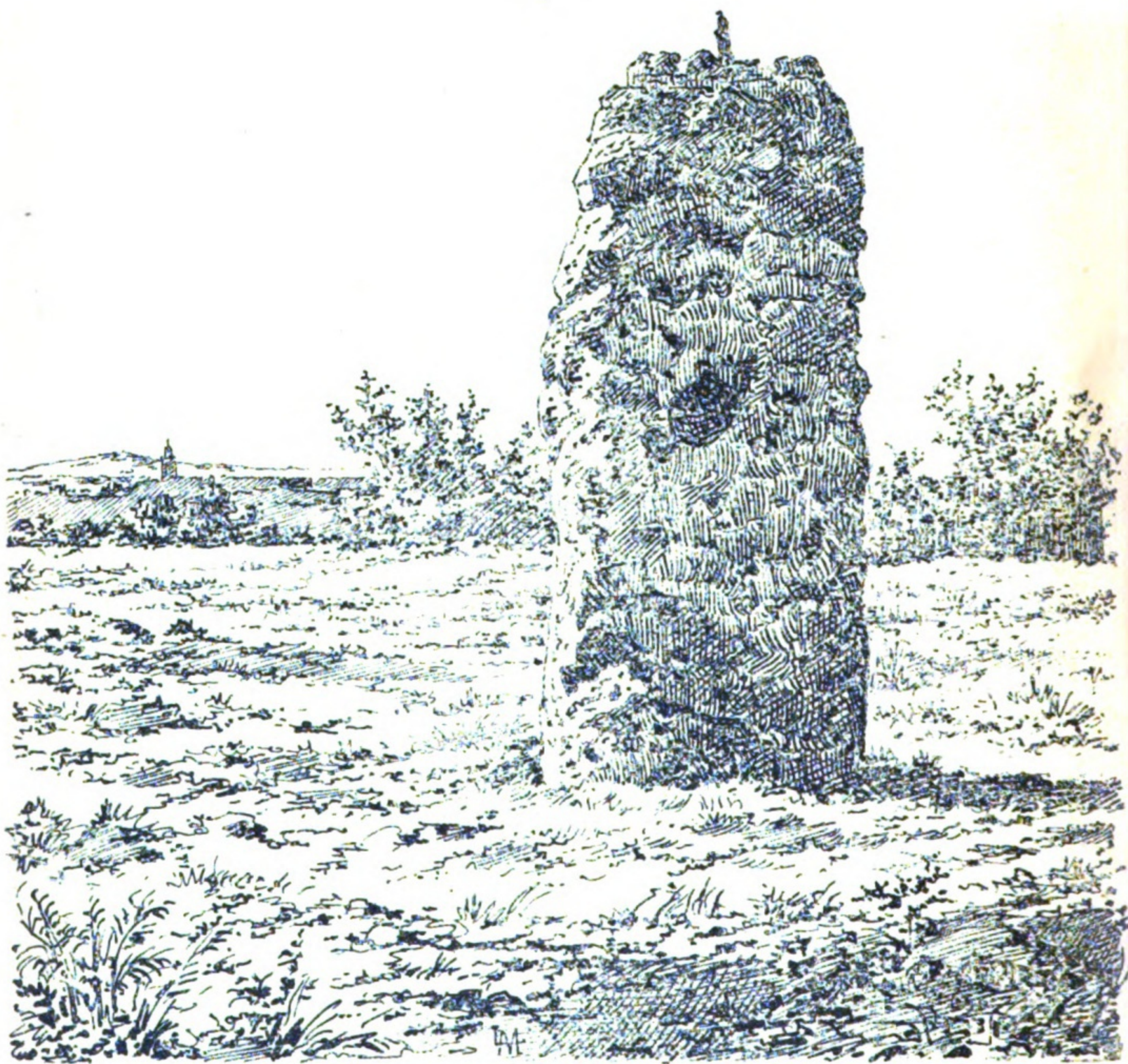
Il faut avoir mis la main à des travaux de ce genre, pour en apprécier les difficultés et le mérite. Cinq cents pages de faits, de noms propres, de dates, de détails techniques, qui ont été recueillis un à un, discutés, mis en présence, rassemblés dans un récit qui ne sent pas la fatigue et surtout ne l'impose pas, c'est bien là une œuvre rare et de sérieuse valeur.

G. CONTESTIN.









Le menhir de Caux . ( Hérault )  
d'après une photographie de M. Boissier .



## SIMPLE PROMENADE

La petite ville de Caux (Hérault) est dominée au levant par des plateaux basaltiques dont l'œil peut suivre les prolongements jusqu'à Agde sur le bord de la Méditerranée.

La coulée noire s'est épanchée à travers un cratère dont on aperçoit au loin, vers le Nord, la masse rouge étrangement découpée. Par la couleur pourpre de ses laves caverneuses, ce sommet, qui domine les autres reliefs, contraste avec le ton très noir des collines que le basalte à recouvert et sur ce fond dont l'éclat du soleil estival accentue les couleurs heurtées se découpent les taches vertes des vignes étagées.

Ce paysage m'attirait, promettant avec le plaisir d'une promenade, sans doute aussi des reconnaissances géologiques pleines d'intérêt. C'est un double agrément de joindre à la contemplation d'un beau panorama l'étude des causes qui ont engendré les objets de notre admiration.

Le sentier qui permet d'atteindre le sommet basaltique le plus rapproché de la ville, suit d'abord les assises d'un calcaire crayeux d'origine marine qui fait partie des formations d'âge miocène. De nombreux fossiles, huîtres, pectens, polypiers apparaissent emprisonnés dans la roche grise, témoins innombrables de cette mer qui occupait dans les temps tertiaires de larges étendues dans la zone appartenant

T. XXVI, 1<sup>er</sup> Février 1899.

à nos départements méditerranéens et qui s'avancait en golfes profonds à travers les reliefs des continents. Les géologues ont délimité l'extension de ses rivages, ils ont étudié sa faune marine en publiant pour diverses régions d'excellentes monographies qu'il faut lire pour mieux apprécier sur les lieux la précision que ces études ont pu atteindre.

Des couches marneuses alternent avec la molasse, (calcaire coquillier) tandis que le sentier se poursuit encaissé entre deux collines.

A ces bancs stratifiés succèdent des amas de cailloux roulés couronnant l'assise la plus haute des sédiments marins dont les couches sont sensiblement inclinées tandis que les alluvions mélangées de limon argileux rouge ont une stratification horizontale.

Ces indices témoignent des faits que voici :

Après la formation des assises miocènes (sédiments déposés en couches étalées horizontalement sur les fonds du bassin marin), un mouvement du sol a relevé la cuvette marine en imprimant aux dépôts sous-marins accumulés, une inclinaison, tout en les déplaçant dans le sens vertical et en les exondant (1).

Sur ces territoires détachés du domaine marin les vents et les pluies ont disséminé des germes féconds.

Des cours d'eau sillonnaient ce nouveau monde

(1) Une tête de mastodonte (*Mastodon arvernensis*) découverte dans ces graviers a permis de les considérer comme appartenant au pliocène supérieur ; durant cette époque prospérait aussi l'éléphas méridionalis dont un squelette entier (actuellement installé dans les nouvelles galeries du museum) a été recueilli à Durfort (Gard).

Note sur le pliocène et sur les alluvions basaltiques des vallées de l'Orb et de l'Hérault, par M. C. Deperet in bull soc geol France 1897.



ainsi que l'attestent les alluvions qui recouvrent les assises marines presque au sommet de la colline. On pourrait suivre les traces de cette rivière jusqu'à son origine par l'examen des roches que ses eaux ont roulées. En brisant quelques cailloux nous aurons bien vite reconnu que ceux-ci ont été détachés de terrains très différents de celui sur lequel coulait le cours d'eau au point que nous visitons. Ce sont des quartz ou autres roches siliceuses que l'on retrouve en place dans le massif montagneux développé plus au nord.

Nous voici presque au sommet du plateau. Au-dessus des alluvions dont l'épaisseur a cinq mètres environ, le basalte s'étend en couche massive.

Tandis que le fondeur sait diriger le métal embrasé jusqu'aux moules qu'il a disposés pour le recevoir, un caprice aveugle a versé la coulée destructrice de basalte à travers les forêts, comme dans le lit des rivières pliocènes.

Après avoir comblé les dépressions, où il pénétrait aisément grâce à sa densité, le basalte s'est étalé en nappes à la surface des collines en leur donnant un aspect tabulaire particulier.

Sur le plateau où nous conduit l'étroit sentier, des vignes d'une belle tenue cachent sous leurs pampres une terre de couleur très noire. La teinte n'est pas celle des sols riches en humus mais celle du basalte noir d'encre dont la désagrégation a formé la couche arable. La composition des sols de cette origine est très favorable à la vigne. Ils produisent des vins estimés dont les qualités sont encore dues à la bonne exposition. Ce type de terrain est d'ailleurs, on le conçoit, uniquement restreint à la zone occupée par les basaltes.

Aux parties cultivées succèdent des espaces négligés à cause de leur sol constitué par des fragments de basalte, au sein desquels quelques bouquets de chênes yeuses ont implanté leurs racines.

Une pierre dressée attira mon attention. Ce menhir, dont la forme très nettement se détachait, était visible de loin, sa couleur blanche tranchant sur la teinte sombre d'un mur en basalte. En me rapprochant, je constatai qu'il n'était pas d'un seul bloc, mais de plusieurs morceaux rapprochés coïncidant très exactement quant aux lignes de fracture, et dont la hauteur totale atteignait deux mètres et demi. On dirait qu'après avoir brisé un monolithe, l'ouvrier a rapproché tous les fragments pour rétablir la forme primitive. Les vides, peu apparents entre les portions juxtaposées, ont été soigneusement fermés avec du mortier, où la chaux n'a pas été ménagée ; quelques morceaux de basalte ont été employés pour consolider la base de cette œuvre étrange.

Pourquoi a-t-on transporté de plusieurs centaines de mètres sur ce point inaccessible aux véhicules, ces roches détachées d'un banc de calcaire coquillier miocène, alors qu'il suffisait d'utiliser, pour une telle construction, les roches basaltiques si abondantes sur place ?

On connaît de nombreux menhirs amenés de loin par les populations préhistoriques qui nous ont laissé ces monuments, dont la destination est d'ailleurs énigmatique. La liste des mégalithes, constitués par des roches étrangères au sol qui les porte, serait longue à dresser. Aujourd'hui, l'ouvrier qui n'a en vue que sa plus grande commodité, prend sur place ses matériaux chaque fois qu'il les y trouve.



Une statuette de la Vierge, un bouquet de fleurs fanées posés sur le sommet du menhir indiquaient des intentions pieuses, mais n'expliquaient rien de ce qui m'intriguait.

De retour à Caux, je manifestai mon étonnement à mon ami P..., en sollicitant ses explications. Interrogeons, me dit-il, le propriétaire du champ où se trouve la pierre plantée.

Très négligemment, après avoir parlé d'autre chose, je dis au villageois que nous rencontrâmes chez lui : J'ai vu hier, en me promenant sur les collines, *dans la direction du levant*, une grande pierre blanche ; pourriez-vous me dire dans quel but elle a été dressée à cet endroit ?

Le paysan hésitait à répondre. Je venais de raviver à sa mémoire de pénibles souvenirs. Il parla cependant, les malheureux éprouvant une satisfaction dans le récit de leurs infortunes.

« Bien des fois, quand j'allais à mon bois, la vue  
• de cette pierre m'avait choqué sans que je puisse  
« dire en vérité pourquoi. Décidé à l'abattre j'em-  
« portai un jour à cet effet les outils nécessaires.  
« La roche ne céda qu'après des coups répétés ;  
« en s'écroulant elle faillit m'atteindre.

« Tandis que je me livrais à ce travail, une voix  
• intérieure me disait : tu ferais bien mieux de ren-  
« trer chez toi où tu as des œuvres plus utiles à ac-  
« complir que de t'acharner après ce roc qui ne gêne  
• assurément en rien tes travaux puisqu'il est situé  
« sur un terrain stérile. Hélas ! Monsieur, je ne  
• croyais pas penser aussi vrai. Revenu sous mon  
« toit, je trouvai ma femme gravement malade. Elle  
« mourut peu de jours après. Je perdis ensuite mon  
• mulet ; d'autres malheurs suivirent, un mauvais  
• sort m'avait été jeté.

« Je fus consulter une somnambule dont la sage-  
« gesse avait utilement conseillé plusieurs de mes  
« amis, je lui expliquai mon cas en ajoutant : depuis  
« que j'ai détruit une grande pierre qui était plantée  
« au milieu de mon terrain, tous ces malheurs me  
« sont survenus.

« Évidemment, me dit-elle, tout le mal vient de  
« là ; si je ne peux rien contre les faits accomplis, du  
« moins, si tu suis mon conseil, l'avenir te sera plus  
« favorable. Recherche tous les fragments de la  
« pierre que tu as brisée, rapproche-les très exacte-  
« tement pour qu'en les réunissant avec du mortier,  
« la forme première soit rétablie.

« Convaincu je me mis à l'œuvre dès le lendemain  
« et j'eus beaucoup de peine à remettre à leur vraie  
« place chacune des portions éparses sur le sol.  
« Pour couronner l'œuvre et mieux conjurer le sort,  
« j'ai placé au-dessus de ma construction une statue  
« de la vierge. Depuis lors, rien de fâcheux ne m'est  
« advenu. La somnambule avait raison : il ne faut  
« pas détruire les pierres plantées. »

— Tous les archéologues sont de cet avis, mais souhaitent que des motifs plus nobles qu'une crainte superstitieuse préservent désormais de la destruction ces mégalithes, souvenirs des aïeux, dignes par conséquent de notre respect malgré la rudesse de leur silhouette.

GABRIEL CARRIÈRE.



## DOCUMENTS

### POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA CONSTRUCTION DU THÉÂTRE DE NIMES

M. Ch. Liotard a raconté (1) dans quelles conditions une compagnie d'actionnaires s'était constituée à Nîmes pour construire une salle de spectacle sur un emplacement cédé par la ville et qui avait, avant la Révolution, appartenu à la Communauté des Récollets. Mais il s'est trompé lorsque, après avoir raconté les divers incidents qui ont accompagné les pourparlers entre la municipalité de Nîmes et les actionnaires de la salle, il a écrit : « La salle de spectacle actuelle, élevée sur les plans de Meunier par une compagnie d'actionnaires, était terminée au début de notre siècle ; un avis publié par la municipalité, daté du 13 pluviôse an VIII (1<sup>er</sup> février 1800), informe le public qu'avant d'autoriser les actionnaires, qui ont annoncé l'intention de l'inaugurer le lendemain, 14 pluviôse, elle a pris la précaution d'en faire constater la solidité qui est attestée par un rapport de la commission des travaux publics, à laquelle l'administration centrale a adjoint M. Grangent, ingénieur en chef du département. »

En réalité, à cette date, l'édifice était loin d'être

(1). Ch. Liotard, *le Culte de la Musique à Nîmes dans les Mémoires de l'Académie de Nîmes*, 1881.

achevé : la salle pouvait bien être ouverte au public, mais il manquait encore un certain nombre de constructions pour que le plan primitif soit complètement exécuté ; la salle elle-même n'était pas encore complètement décorée ! Ces travaux ne furent accomplis que plus de six ans après, grâce à l'intelligente et énergique persévérance du Préfet du département du Gard et du Maire de Nîmes. C'est ce qui ressort de documents que nous avons eu la bonne fortune de trouver aux Archives départementales du Gard, dans un dossier de pièces relatives au théâtre de Nîmes pendant le Consulat et l'Empire (1). Ce sont des lettres du Préfet du Gard, du Maire de Nîmes et de l'architecte Meunier : nous les donnons ici dans leur ordre chronologique.

Ces documents, du reste, ne présentent pas seulement un grand intérêt pour un fait important de l'histoire locale ; ils peuvent être envisagés à un point de vue plus général. Ils mettent, en effet, en lumière la physionomie du second préfet du Gard, le baron d'Alphonse, administrateur d'un rare mérite, qui fut un véritable bienfaiteur pour le département dont il organisa avec une rare compétence et une intelligence remarquable les différents services administratifs. Il serait extrêmement intéressant d'étudier dans son ensemble son administration dans le département, où il séjourna huit ans de 1804 à 1812. Si les documents que nous publions aujourd'hui n'avaient d'autre résultat que de provoquer une semblable recherche, nous nous estimerions heureux d'avoir ainsi contribué à faire connaître un de ces grands administrateurs dont Napoléon 1<sup>er</sup>

(1) *Archives départementales du Gard*, 8, T. 1.



avait su s'entourer et qui ont contribué, mieux que les institutions elles-mêmes, à *faire envier par l'Europe l'administration française*.

AD. CRÉMIEUX.

# I

Nîmes, le 25 floréal an xiii (24 mai 1805).

LE MAIRE DE LA VILLE DE NIMES A M. LE PRÉFET DU  
GARD, COMMANDANT DE LA LÉGION D'HONNEUR

MONSIEUR, voici les renseignements qui sont en mon pouvoir ou que je me suis procuré sur la construction de la salle des spectacles de cette ville et les causes qui ont empêché de la finir. Lorsqu'en l'an vi, un incendie eut consumé la salle des spectacles, située près les Casernes, les actionnaires de cette salle demandèrent à la municipalité que l'on cédât le terrain sur lequel a été construite celle qui existe aujourd'hui. On reconnut combien une salle de spectacle était nécessaire en cette ville, et dès lors les administrations cherchèrent à favoriser de tout leur pouvoir le projet des actionnaires. En conséquence, la cession de terrain dont il s'agit leur fut consentie le 18 nivôse an vi, en vertu de l'arrêté de l'administration centrale de ce département (1) du 17 du même mois. J'ai eu l'honneur de vous adresser un extrait de cette décision.

Les actionnaires de la salle incendiée n'ayant pas commencé les travaux auxquels ils avaient été soumis par cette cession, il se forma de nouveaux actionnaires, lesquels demandèrent d'être substitués

(1) L'*Administration Centrale du département*, composée de cinq administrateurs élus, avait été substituée en 1795, au *Directoire du Département*, institué par la Constitution de 1791, qui était le pouvoir permanent établi à la tête de l'Administration départementale.

aux premiers. L'Administration municipale prit, sur leur demande, l'arrêté du 24 ventôse par lequel, tout en maintenant ceux-ci dans la cession qui leur avait été faite, elle laissa néanmoins à ceux-là la faculté de commencer de suite sur le terrain cédé la construction d'une nouvelle salle de spectacles, à condition cependant que si, dans le courant de deux mois, les premiers actionnaires recevaient du gouvernement la somme qu'ils réclamaient en indemnité de leurs pertes (1), ils pourraient, en remboursant aux seconds ou nouveaux actionnaires les dépenses qu'ils auraient faites, se charger seuls de continuer la construction commencée en se soumettant toutefois à suivre le plan adopté par les premiers exécuteurs de l'entreprise. Il fut disposé, en outre, que si, à l'expiration des deux mois, les premiers actionnaires n'avaient pas reçu du gouvernement l'indemnité qu'ils réclamaient, ils seraient déchus de toutes prétentions sur le terrain cédé, ainsi qu'ils l'avaient offert, et que, les nouveaux actionnaires leur étant alors substitués, ceux-ci demeureraient chargés de l'entreprise et de la construction de l'édifice, d'après le plan que le directeur des travaux publics de la ville fut chargé de dresser. J'ai eu l'honneur de vous adresser une ampliation de cet arrêté; l'Administration centrale l'approuva le même jour.

Les anciens actionnaires n'ayant pas obtenu ,

(1) L'indemnité dont il s'agit fut sollicitée par les actionnaires de la salle incendiée, en dédommagement des pertes que cet incendie leur avait fait subir. Cette demande fut adressée à l'administration municipale, le lendemain même du sinistre (12 nivôse an vi). Après une enquête faite sur son ordre par l'architecte Meunier et le juge de paix du 2<sup>m</sup>e arrondissement, l'administration municipale fixa cette indemnité à 150.000 francs, à prendre sur les centimes additionnels de l'an vi et de l'an vii. (Cf. ch. Liotard, *loc. cit.*)



dans le délai fixé ni depuis lors, l'indemnité qu'ils réclamaient, les nouveaux actionnaires leur restèrent définitivement substitués dans la cession du terrain et dans l'entreprise de la salle des spectacles. Le ministre des finances confirma cette cession, en chargeant les cessionnaires de payer la valeur du terrain cédé sur estimation d'experts. Un arrêté du Conseil de Préfecture du 28 thermidor an VIII les avait astreints de verser, dans la Caisse du Domaine, une somme de 8.630 francs pour cet objet ; mais sur les réclamations qu'ils firent contre cet arrêté et sur les observations de la municipalité, un second arrêté du Conseil de Préfecture du 29 vendémiaire suivant rapporta le premier, et, maintenant ceux de l'administration centrale des 17, 24 ventôse et 9 fructidor an VI, approubatifs des actes de la commune de Nîmes relatifs à la cession gratuite de ce terrain, chargea les actionnaires de se conformer en tous points et dans le temps prescrit aux clauses de leur traité, me chargeant de tenir strictement la main à leur exécution.

Cet arrêté me fut adressé le 6 brumaire suivant, et, le 25 du même mois, j'en fis la notification administrative aux actionnaires, et je les engageai fortement à en exécuter les dispositions. On recommença, à cette époque, les travaux qui avaient été suspendus ; on fit alors le perron et quelques autres travaux relatifs (?) ; mais ils n'ont pas été continués.

Par sa lettre du 5 brumaire an X, votre prédécesseur (1) s'était plaint de la non-exécution des actes

(1) Le prédécesseur du baron d'Alphonse fut le premier préfet du Gard, Jean-Baptiste Dubois, qui resta à la tête du département, après la création des prefectures par la loi du 28 pluviôse an VIII, depuis le 11 ventôse an VIII, jusqu'au 23 germinal an XII, date de l'arrêté consulaire qui le nommait directeur des Droits réunis dans le département de l'Allier.

administratifs dont j'ai déjà rendu compte, de ce que les actionnaires avaient distrait de sa destination une partie du péristyle, en construisant une salle de billard sur l'emplacement réservé pour l'un des escaliers et pour l'établissement d'un cabinet littéraire du côté du nord. Je m'empressai d'en instruire les actionnaires et de les engager, d'une part, à remplir leurs engagements, et de l'autre à cesser les constructions qu'ils avaient commencé d'effectuer sur l'emplacement du péristyle qui doit être construit sur le côté gauche du perron. Je leur demandai en même temps les plans qui avaient été approuvés par l'autorité supérieure, afin que, les ayant sous les yeux, je puisse en surveiller l'exécution. Ma lettre est du 11 brumaire an x; ces plans ne m'ont pas été remis.

Quelques autres lettres furent encore écrites par moi, en réponse à celles des actionnaires, et, le 17 du même mois de brumaire, je transmis copie des unes et des autres à votre prédécesseur, en lui observant que, si son intention avait été de me charger uniquement de surveiller les travaux de la salle, je le priai de me donner communication des plans qui ont été dressés, afin que je puisse agir avec connaissance de cause. Je n'ai pas reçu ces plans, et les choses en sont restées là. Avec la meilleure volonté du monde, il m'a été impossible de presser l'achèvement d'un édifice, tandis que le plan, d'après lequel il doit être construit, ne m'est pas connu.

D'autres motifs et considérations ont encore déterminé la suspension des travaux. Ces motifs sont personnels aux actionnaires, il est vrai, mais ils sont de nature à faire excuser le retard que ceux-ci ont mis jusqu'à présent dans l'accomplisse-



ment de leurs engagements envers la ville. Le devis estimatif des frais de construction de la salle des spectacles portait la dépense de 160 à 170.000 francs. Pour parer aux dépenses non prévues, il fut décidé de former quarante actions de 5.000 francs chacune, ce qui devait produire une somme de 200.000 francs. Sur ces quarante actions, vingt-quatre seulement ont été remplies. Cependant, il a été dépensé, jusqu'au 30 germinal an xi, une somme de 382.815 fr., au lieu de celle de 200.000 francs à laquelle on avait évalué l'entière dépense, indépendamment de 300.000 francs qu'il en a coûté aux actionnaires pour entretenir la troupe pendant l'année théâtrale du 30 germinal an xi au 30 germinal an xii. Sur les sommes déjà dépensées, les actionnaires doivent 100.000 francs, dont l'intérêt est une dépense de plus à ajouter, lorsque le revenu de la salle est nul, comme il l'a été l'année dernière, au moyen de la perte d'une somme de 6.000 francs, dont ils avaient fait l'avance au nommé Duguay pour lever une troupe. Le sieur Duguay a disparu avec cette somme.

Sans prétendre excuser les actionnaires, on peut dire pourtant qu'ils ont déjà fait beaucoup. La position dans laquelle se trouve la presque moitié d'entre eux, par les pertes qu'ils ont éprouvées dans leur commerce, les met dans l'impossibilité de faire la moindre dépense, et cette considération a forcé les autres actionnaires de laisser pour le moment le bâtiment incomplet, nonobstant que leur intention, et leur intérêt même, semble leur faire désirer de terminer le plus tôt possible.

Tels sont, Monsieur le Préfet, les renseignements que je puis vous donner, tant sur la cons-

truction de la salle des spectacles, que sur les causes qui ont empêché de la finir. L'intérêt de la ville exige sans doute que cet édifice ne reste pas éternellement incomplet, mais soumettre les actionnaires à la parachever dans ce moment, serait peut-être exiger une chose au-dessus de leurs forces et de leurs moyens. S'il était possible de concilier l'intérêt général avec l'intérêt privé par un juste tempérament, je pense que l'autorité devrait s'y prêter et qu'une conférence avec les actionnaires pourrait peut-être amener à un résultat satisfaisant pour tout le monde. Je ne vous propose cette conférence qu'autant qu'elle vous sera agréable.

Salut et respect.

« CASIMIR FORNIER ».

## II

Nîmes, le 7 Prairial an xiii (26 mai 1805).

LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT DU GARD,

Vu l'arrêté de l'administration municipale de la ville de Nîmes du 16 nivôse an vi ;

Vu l'arrêté de l'administration centrale du département du Gard du 17 du même mois ;

Vu un autre arrêté de l'administration municipale de la ville de Nîmes du 18 nivôse an vi ;

Vu autre arrêté de l'administration municipale de la ville de Nîmes du 24 ventôse an vi ;

Vu l'arrêté de l'administration centrale du même département et du même jour ;

Vu l'acte de société passé entre les actionnaires de la salle de spectacle de la ville de Nîmes, le 21 fructidor an vi ;



Vu le traité passé entre lesdits actionnaires et le sieur Meunier, architecte, le 1<sup>er</sup> vendémiaire an vii ;

Vu la lettre de S. E. le ministre de l'Intérieur du 8 vendémiaire an viii ;

Vu la lettre du Maire de ville de Nimes du 25 floreal dernier ; ensemble, la copie certifiée par le sieur Meunier du plan de la salle des spectacles de ladite ville de Nimes ;

Considérant que, par cet arrêté du 16 nivôse an vi, l'administration municipale de la ville de Nimes a été d'avis qu'il fût accordé aux actionnaires de la salle des spectacles incendiée, sur la place des Cévennes, le terrain nécessaire pour la construction d'une nouvelle salle des spectacles destinée à faire le pendant de l'antique et magnifique édifice de la Maison Carrée de Nimes ;

Considérant que, par arrêté de l'administration centrale du 17 de ce même mois de nivôse an vi, l'administration municipale de la ville de Nimes a été autorisée à céder auxdits actionnaires de la salle des spectacles incendiée le terrain par eux demandé, à la charge d'y construire dans le délai d'une année une salle de spectacle ayant les dimensions convenables à un édifice de ce genre dans une grande commune et à la charge aussi que la façade en serait soignée de manière qu'elle répondît à l'antique édifice dont elle devait faire le pendant ;

Considérant que , par autre arrêté du 18 du même mois de nivôse an vi, et en exécution de l'arrêté de l'administration centrale du jour précédent, l'administration municipale a cédé aux sieurs Antoine Allut, J. Bresson, Marc Ribot, A. Timpré, Roustan, Terme, Bruguière et Fabre, propriétaires de la salle incendiée, la quantité de six-cent-vingt-

trois toises, à prendre sur la place dite des Cévennes établie dans l'Enclos des ci-devant Récollets acquis par ladite commune, pour, par lesdits propriétaires, jouir conformément au plan adopté par les administrations centrale et municipale des 623 toises à eux cédées, à la charge d'y construire une salle de comédie dont la façade principale, vis-à-vis la Maison Carrée, aurait vingt toises de largeur et les parties latérales trente-et-une toises de longueur, donner à cette salle les dimensions convenables à un édifice de ce genre dans une grande commune, d'en terminer la construction dans le délai d'une année, et d'en soigner la façade de manière qu'elle fût comme un pendant à l'antique et magnifique édifice de la Maison Carrée ;

Considérant que, par arrêté de l'administration centrale du 24 nivôse an vi, à défaut par les actionnaires de la salle incendiée d'avoir commencé dans le délai qui leur avait été accordé la nouvelle salle pour laquelle cession leur avait été faite du terrain nécessaire, les sieurs Borie, Laurent, Claude Verdier, Boyer de Villars, Artier aîné, Renouard et autres de la commune de Nîmes furent sur leur propre demande substitués auxdits actionnaires de la salle incendiée dans la cession du terrain faisant partie de la place des Cévennes, à la charge pour eux d'y construire une salle des spectacles dont le plan dressé par le directeur des travaux publics de Nîmes serait soumis à l'approbation de l'administration centrale, de commencer les travaux de ladite salle dans un délai de deux mois à compter du jour 24 nivôse an vi et d'en terminer la construction dans le délai d'une année ;

Considérant que, par acte du 21 fructidor an vi,



les actionnaires de la salle de spectacle ont formé une société pour construire un théâtre à Nîmes sur le terrain accordé par l'administration centrale en face de la Maison Carrée, conformément au plan fait par le sieur Meunier, architecte ; qu'il a été stipulé par ledit acte, entre autres conventions, que pour faciliter les moyens d'exécution, il serait créé des actions dont le prix, le mode de paiement et les privilèges en résultant ont été réglés par ledit acte, qu'aux termes d'icelui le produit du théâtre mis en activité devait être employé à la confection du péristyle, café et boutique faisant partie du plan général, que des membres de ladite société ont été chargés de se concerter avec le sieur Meunier, architecte, pour la construction du théâtre et de ses accessoires ;

Considérant que, par acte du 1<sup>er</sup> vendémiaire an vii, il a été fait acte entre les membres de ladite société délégués et le sieur Meunier, architecte, pour être remis par lui sans délai un plan général du théâtre, de sa coupe et de son élévation, ainsi que pour faire tous les plans accessoires, tous les dessins des coupes, pour diriger et surveiller la construction en la réduisant néanmoins à l'enceinte de la salle et du café, et en renvoyant à un autre temps la construction du vestibule, du chauffoir et du péristyle ;

Considérant que, par sa lettre du 8 vendémiaire an viii, le ministre de l'Intérieur a approuvé l'arrêté de l'administration centrale du 24 ventôse an vi, par lequel les sieurs Borie, Laurent, Verdier, Boyer de Villars, Artier aîné, Renouard et autres de la commune de Nîmes ont été substitués aux actionnaires de la salle incendiée dans la cession du terrain des-

tiné à la nouvelle salle du spectacle et aux mêmes charges, clauses et conditions dudit acte de cession ;

Considérant que, par arrêté du Conseil de prélecture du 29 vendémiaire en ix, en rapport de celui du 28 thermidor an viii, la ville de Nîmes a été reconnue propriétaire du terrain cédé pour l'emplacement de la salle de spectacle, la cession dudit terrain véritablement faite et les actionnaires de ladite salle déchargés du paiement de l'emplacement à eux concédé et auquel ils avaient été astreints par l'arrêté du 28 thermidor an viii ;

Considérant que, par le même arrêté du 29 vendémiaire an ix, le maire de la ville de Nîmes a été chargé de la surveillance de la confection des travaux en retard de la salle des spectacles, de manière à ce que le traité passé entre les actionnaires et l'Administration municipale de la ville de Nîmes reçût son plein et entier effet ;

Considérant que, malgré le long délai qui s'est écoulé tant depuis l'époque à laquelle lesdits actionnaires devaient avoir accompli leurs engagements et achevé la construction de la salle de spectacle, que depuis celle à laquelle la ville de Nîmes a été chargée de poursuivre la confection des travaux, ils sont restés dans une continuelle inactivité ; qu'ainsi les actionnaires jouissent du bénéfice de la concession qui leur a été faite sans en remplir les charges ; que la place des Cévennes reste privée de l'embellissement qu'elle devait recevoir et le public privé de même des commodités qu'il devait trouver dans une salle de spectacle projetée de manière à remplir sa destination, et qu'il importe de faire cesser l'interruption absolue dans laquelle sont depuis longtemps les travaux de la salle de spectacle.



**ARRÊTE :**

**ART. 1<sup>er</sup>.** — Aussitôt à la réception du présent, il sera, à la diligence du Maire de Nimes et sous sa responsabilité personnelle, en sa présence et en celle des actionnaires de la salle des spectacles de la ville de Nimes ou eux dûment appelés, procédé par le sieur Meunier, architecte, à la reconnaissance de tous les travaux intérieurs et extérieurs restant à faire pour terminer, d'après les plans dressés par le sieur Meunier, la salle de spectacle de Nimes, ainsi qu'à l'évaluation desdits travaux.

**ART. 2.** — Il sera dressé procès-verbal de ladite reconnaissance et évaluation pour être ultérieurement statué sur ce qu'il appartiendra.

**ART. 3.** — Provisoirement, il sera également, aussitôt la réception du présent, à la diligence du Maire de Nimes et sous sa responsabilité, fait saisie entre les mains de tous directeur, caissier du spectacle de Nimes. fermier, locataire de bâtiments en dépendants, de tous deniers provenant de la ferme de ladite salle de spectacle et desdits bâtiments en dépendants, et fait au besoin toutes poursuites nécessaires pour que lesdits deniers soient versés, à titre de dépôt, dans une caisse à ce destinée.

**ART. 4.** — Pareillement, il sera par ledit Maire, et sous sa responsabilité, aussitôt la réception du présent, pris sur les biens des actionnaires de la salle de spectacle toutes inscriptions hypothécaires et toutes autres mesures conservatoires sur la garantie des engagements qu'ils ont contractés.

**ART. 5.** — Ampliation du présent sera adressée au Maire de la Ville de Nimes pour être par lui, sans aucun retard, notifié administrativement aux

actionnaires de ladite salle ou à ceux qui les représentent. Pareille ampliation sera adressée au sieur Meunier, et ledit Maire est et demeure chargé d'en assurer l'exécution et d'en rendre compte.

### III

7 prairial an XIII.

LE PRÉFET DU GARD  
AU MAIRE DE LA VILLE DE NIMES.

Je vous adresse, Monsieur, ampliation de mon arrêté de ce jour relatif à l'achèvement de la salle de spectacle de cette ville. Je vous invite à vous conformer aux dispositions que cet arrêté renferme et à m'en accuser réception.

Je vous salue.

### IV

Nimes, le 9 prairial an XIII (28 mai 1805).

LE MAIRE DE LA VILLE DE NIMES, A MONSIEUR LE  
PRÉFET DU GARD, commandant de la Légion d'honneur,

MONSIEUR,

Je reçois à l'instant l'ampliation de votre arrêté du 7 de ce mois, relatif à l'achèvement de la salle de spectacle de cette ville. Pour pouvoir exécuter les dispositions des articles 4 et 5, il est nécessaire que j'aie les noms et les prénoms de tous les actionnaires : ils ne sont relatés qu'en partie dans votre arrêté. C'est pourquoi je vous prie de me faire four-



nir l'état nominatif desdits actionnaires avec l'indication de leurs domiciles, d'après les traités par eux souscrits les 21 fructidor an vi et 1<sup>er</sup> vendémiaire an viii, visés dans votre arrêté. Du moment que j'aurai reçu cet état, je m'empresserai de remplir les obligations que vous m'avez imposées.

Il est particulièrement indispensable que vous mettiez à ma disposition les fonds nécessaires pour fournir aux frais des bâtiments et inscriptions ou que vous m'autorisiez de les prendre dans la caisse de la ville, sauf le remboursement par les actionnaires et de la manière que vous l'ordonnerez.

Quant aux dispositions des articles 1<sup>er</sup>, 2 et 3 de votre arrêté, je vais les faire exécuter sans retard. J'aurai l'honneur de vous rendre compte du tout.

Salut et respect.

## V

10 Prairial an xiii (29 mai 1805).

LE PRÉFET DU GARD AU MAIRE DE LA VILLE  
DE NIMES,

Le traité du 21 fructidor an vii, que j'ai cité, Monsieur, dans mon arrêté du 7 de ce mois concernant les actionnaires de la salle de spectacle, est déposé chez M. Marignan, notaire de cette ville. Ainsi, il vous sera facile de connaître tous les actionnaires qui y ont figuré et de suppléer par là aux noms de ceux que je ne puis vous donner.

Le traité passé avec le sieur Meunier a été souscrit par les sieurs Claude Verdier, Boyer de Villars, Marc Daumazon, Eviaire et Mathieu Foulc, en qua-

lité de commissaires des actionnaires. Ces renseignements sont les seuls que je puisse vous donner, mais il me semble qu'il vous est facile de vous procurer tous ceux dont vous pouvez avoir besoin, puisque cette affaire concerne spécialement votre ville, votre administration et les habitants de votre ville. Quant aux frais de bâtiment et d'inscription, ils ne sont pas assez considérables pour pouvoir être pour vous un objet d'inquiétude et de difficultés. Ils seront acquittés comme tous ceux qui tiennent à votre administration, sauf le recours qu'il appartiendra.

Je vous invite donc, Monsieur, de vouloir bien donner à l'exécution de toutes les dispositions de mon arrêté toute la célérité qu'elles exigent et que rend peut-être plus nécessaire encore la trop longue condescendance que l'on a eue et dont on a abusé.

Je vous salue.

## VI

### PROCÈS-VERBAL DE RECONNAISSANCE DES TRAVAUX

Aujourd'hui 10 prairial an xiii, à dix heures du matin, Nous Casimir Fornier, Maire de la ville de Nîmes, chargé par arrêté de Monsieur le Préfet de ce département du 7 de ce mois, de faire procéder, en notre présence et en celle des actionnaires de la salle de spectacle de cette ville ou eux dûment appelés, par le sieur Meunier, architecte, à la reconnaissance de tous les travaux intérieurs ou extérieurs restant à faire pour terminer, d'après les plans et devis dressés par ledit sieur Meunier, la salle de spectacle, ainsi qu'à l'évaluation desdits travaux, nous sommes réunis avec le sieur Meunier, les



sieurs Daunant, Claude Verdier, Marc Grégoire, actionnaires du théâtre, dans la salle ordinaire des séances de la mairie, d'où nous nous sommes rendus ensemble sur les lieux, à l'effet d'examiner et reconnaître quels sont les divers ouvrages restant à faire pour achever entièrement le monument dont il s'agit ; et, après avoir procédé à ces examens et reconnaissance, ledit sieur Meunier a observé que, d'après cette seule inspection, il ne pouvait point nous instruire sur le moment de l'évaluation des travaux qu'il avait reconnus rester à faire sans que, au préalable, il se soit rendu compte en dressant de nouveaux plans détaillés, de manière à le mettre à même de pouvoir en faire une appréciation exacte fixe. D'après cette observation, nous avons arrêté que ledit sieur Meunier s'occuperait sans délai de faire le travail qu'il croira nécessaire afin de nous le remettre le plus tôt possible. Et de ce dessus nous avons fait et rédigé le présent procès-verbal.

A Nimes, les jour, mois et an que dessus.

## VII

Nimes, le 13 Prairial an xiii (1<sup>er</sup> juin 1805).

LE MAIRE DE LA VILLE DE NIMES A MONSIEUR LE  
PRÉFET DU GARD , Commandant de la Légion  
d'honneur,

MONSIEUR, je reçois à l'instant votre lettre d'aujourd'hui et je me hâte d'y répondre. Il est bien vrai qu'en exécution de la lettre du Ministre, du 28 vendémiaire an viii, un arrêté du Conseil de Préfecture du Gard avait fixé la valeur du terrain sur lequel est assise la salle des spectacles actuelle à une somme de 8.680 fr. Je ne connais point d'une manière directe

cet arrêté ; il ne m'a point été transmis d'une manière officielle, de sorte que j'ignore si ce sont les actionnaires de la salle des spectacles qui étaient astreints à faire le paiement de cette somme ou bien si c'était la ville de Nîmes. Mais quoiqu'il en soit à cet égard, la chose me paraît assez indifférente parce qu'un second arrêté du Conseil de Préfecture du 29 vendémiaire an ix, que je vous ai rappelé dans ma lettre du 25 floréal dernier, a rapporté le premier et maintenu ceux de l'administration centrale des 17, 24 ventôse et 9 fructidor an vi, approbatifs de ceux de la commune relatifs à la cession gratuite des terrains dont il s'agit, ordonne le sursis à toute poursuite de la part du directeur du domaine national jusqu'à ce que les ministres des Finances et de l'Intérieur, auxquels cet arrêté devait être adressé, eussent prononcé sur son approbation. Il n'est pas à ma connaissance si cette approbation a été accordée ou refusée. Dans aucun cas, la ville de Nîmes ne saurait être tenue au paiement des terrains dont il s'agit : d'une part, ce terrain était sa propriété, il faisait partie d'une plus grande contenance acquise par la ville des ci-devant Récollets, en vertu de l'arrêté du Conseil d'État du 5 septembre 1786, pour l'établissement des lavoirs et d'une place sous la dénomination de place des Cévennes. La loi du 24 août 1793, réunissant au domaine l'actif des communes, à concurrence du montant de leurs dettes, excepte formellement, par l'article 91, tous les objets destinés pour les établissements publics. Le terrain, sur lequel a été bâtie la salle des spectacles faisant partie de celui destiné primitivement à une place publique, n'a pas dû faire partie de l'actif de cette ville ; aussi n'a-t-il jamais été compris dans



les états qui ont été fournis, en exécution de la loi précitée et de celle du 10 mars 1791.

La ville était donc restée propriétaire de ce terrain : son droit de propriété a été formellement reconnu par l'administration centrale d'abord, par son arrêté du 25 prairial an v, qui déclare ce terrain inaliénable, et ensuite par ses arrêtés des 17 et 24 ventôse an vi ; enfin, par un quatrième arrêté du 9 fructidor suivant portant rejet de la soumission faite par le sieur Lolliano d'acquérir le terrain cédé. Si la ville de Nimes est la propriétaire dudit terrain, comme c'est prouvé, elle ne peut pas être tenue de payer le prix de sa propriété.

Mais a-t-elle pu le céder gratuitement ? Cette question est déjà décidée par les arrêtés que je viens de relater et par celui du 29 vendémiaire an ix, lequel n'ayant pas été infirmé par l'autorité immédiatement supérieure doit nécessairement être exécutée. Les motifs de cet arrêté sont déterminants et puisés dans la plus grande justice.

Salut et respect.

## VIII

Nimes, le 15 Prairial an xiii (3 Juin 1805).

LE MAIRE DE LA VILLE DE NIMES A M. LE PRÉFET DU  
DÉPARTEMENT DU GARD, Commandant de la Légion  
d'honneur,

MONSIEUR, Les artistes composant la troupe dramatique du théâtre de Nimes, se sont présentés à moi pour me prier de leur faire verser le montant du douzième des abonnements faits.

La direction ne peut pas, par le défaut de recettes, payer seulement le quart des appointements du

premier mois. Les réclamations des artistes sont très légitimes. Voilà un mois et demi qu'ils travaillent sans avoir rien touché de leur traitement. Cependant, je n'ai pas pu obtempérer à leur demande, les dispositions de l'article 3 de votre arrêté du 7 prairial courant, y mettant obstacle. Je suis chargé de faire saisir entre les mains de tous, directeur, caissier de spectacle, toutes les sommes provenant de la ferme de la salle. Les deux douzièmes que réclament les artistes sur le prix des abonnements étaient affectés à faire face au loyer de la salle pour le temps couru. J'ai donc besoin, Monsieur, d'une autorisation de votre part pour faire délivrer aux artistes ce qu'ils réclament et qui devient nécessaire à l'existence de plusieurs d'entre eux. Je vous prie, Monsieur, de me faire connaître votre décision à cet égard.

Salut et respect.

#### IV

Anduze, le 20 Prairial an XIII (8 Juin 1805).

LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT DU GARD, Commandant  
de la Légion d'honneur, au SECRÉTAIRE GÉNÉRAL  
DE LA PRÉFECTURE DU MÊME DÉPARTEMENT,

J'ai reçu, Monsieur, à mon arrivée ici, les dépêches que vous m'avez adressées. J'en ai pris communication et je vous les renvoie.....

Si l'autorisation que le maire de la ville de Nîmes demande a pour objet de disposer des fonds qui doivent appartenir aux propriétaires de la salle de spectacle, elle me paraît difficile à accorder. Ces fonds appartiennent aux propriétaires et non pas aux artistes, et dès lors je ne vois pas de motifs pour les



leur attribuer, à moins que l'on puisse prendre des précautions pour en garantir la rentrée. Je laisse, au surplus, à votre prudence à prendre le parti que les circonstances vous paraîtront exiger, sans nuire néanmoins aux mesures de conservation que j'ai cru devoir prendre.....

Depuis trois jours, je roule la goutte, mais aujourd'hui elle me tourmente bien plus fortement. Néanmoins, je me dispose à partir demain pour Saint - Jean - du - Gard et à continuer ma tournée, pourvu cependant qu'elle ne m'en ôte pas la faculté.

J'ai l'honneur de vous saluer.

## X

Nimes, le 26 Prairial an XIII (14 Juin 1805).

LE PRÉFET DU GARD AU MAIRE DE LA VILLE DE NIMES,

Toutes les sommes provenant de la ferme de la salle des spectacles sont affectées, Monsieur, d'après les dispositions de l'arrêté de la Préfecture du 7 de ce mois, à la garantie des engagements contractés par les actionnaires. Or, les deux douzièmes que réclament les artistes sur le prix de l'abonnement; ayant été destinés à faire face au loyer de la salle, font nécessairement partie des sommes dont il s'agit. Ainsi, je ne vois pas de possibilité de donner une autre destination, à moins de déroger aux dispositions prescrites, ce qui ne peut, ni doit avoir lieu.

Je vous salue.

## XI

14 Thermidor VIII (1<sup>er</sup> Août 1805).

LE PRÉFET DU GARD AU MAIRE DE LA VILLE DE NIMES,

D'après les dispositions de mon arrêté du 7 prairial dernier, il devait, Monsieur, être, aussitôt sa

réception, à votre diligence, procédé par le sieur Meunier, architecte, à la reconnaissance de tous les travaux intérieurs et extérieurs restant à faire pour terminer la salle de spectacle de cette ville, ainsi qu'à l'évaluation de ces travaux. Deux mois et plus se sont écoulés depuis la date de cet arrêté et j'ignore encore ce qui a été fait pour son exécution. Cependant, plus qu'un autre, il vous est facile d'en connaître l'importance. Je vous invite donc à vouloir bien vous rappeler cet objet et à ne pas le perdre de vue jusqu'à ce qu'il ait été entièrement consommé.

## XII

14 Thermidor an VIII (1<sup>er</sup> Août 1805).

LE PRÉFET DU GARD A M. MEUNIER, ARCHITECTE  
A NIMES

Je vous ai confié, Monsieur, par mon arrêté du 7 prairial dernier, la vérification des travaux intérieurs et extérieurs restant à faire pour terminer, d'après les plans et devis que vous avez dressés, la salle de spectacle de cette ville, ainsi que l'évaluation de ces travaux. Deux mois se sont écoulés depuis la date de cet arrêté, et il ne me paraît pas que l'on s'en soit occupé. D'après même ce qu'on m'a dit, il paraîtrait que ce retard proviendrait de vous. Cependant, j'aurais cru que vous auriez partagé le désir que j'ai de voir achever un ouvrage que vous avez commencé et que vous vous empresseriez à me seconder. Je ne puis donc qu'être étonné de l'inaction dans laquelle il semble que vous êtes resté jusqu'à présent. Je vous invite à vouloir bien me faire part de vos dispositions à cet égard, afin



que, dans le cas où il ne vous serait pas possible de remplir la mission que je vous ai donnée, j'avise aux moyens de la faire remplir par un autre.

Je vous salue.

### XIII

Nîmes, le 6 Fructidor an XIII (23 août 1805).

MEUNIER, ARCHITECTE, A MONSIEUR LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT DU GARD, Commandant de Légion d'honneur.

MONSIEUR LE PRÉFET, A mon retour d'Avignon, j'ai reçu votre lettre en date du 14 thermidor, par laquelle vous vous plaignez du retard qu'éprouve l'exécution de votre arrêté du 7 prairial dernier, relatif à la vérification des travaux intérieurs et extérieurs restant à faire pour terminer, d'après mes plans et devis, la salle de spectacle de cette ville, ainsi que l'exécution de ces travaux.

J'ai l'honneur de vous observer que je me suis occupé sans interruption de cet objet jusqu'à l'époque du 9 thermidor dernier, où j'ai été obligé de me rendre à Avignon pour faire quelques plans dont le produit m'était absolument nécessaire pour m'aider à achever le travail que vous désirez.

J'ai l'honneur de vous prier de croire, Monsieur le Préfet, que je mets autant de zèle que d'amour-propre à seconder vos bonnes intentions pour l'achèvement de cet édifice, et que, sans l'impérieuse circonstance où je me suis trouvé, j'aurais déjà rendu mon travail au Maire, à qui j'ai promis de le remettre dans quinze à vingt jours au plus tard.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, Monsieur le Préfet, votre très humble et obéissant serviteur.

## XIV

RAPPORT AU PRÉFET DU GARD DU 27 FRUCTIDOR AN XIII  
(13 Septembre 1805).

Le sieur Meunier annonce par sa lettre du 6 de ce mois, remise aujourd'hui à la division, qu'il s'est occupé sans interruption de la vérification des travaux intérieurs et extérieurs de la salle de spectacle jusqu'au 9 thermidor, époque à laquelle il a été obligé de se rendre à Avignon. Il ajoute que, sans cette circonstance, il aurait déjà rendu son travail au Maire, à qui il a promis de le remettre dans quinze à vingt jours au plus tard. Ce terme est expiré et, sans doute, le Maire ne tardera pas à le transmettre ; dans le cas contraire, on propose de lui écrire.

*Attendre jusqu'au commencement de vendémiaire prochain, et réclamer ensuite s'il n'est pas fourni(1).*

## XV

Nîmes, le 27 Fructidor an VIII (13 Septembre 1805).

M. MEUNIER, ARCHITECTE, A M. LE PRÉFET DU GARD,  
Commandant de la Légion d'honneur

MONSIEUR LE PRÉFET, J'ai l'honneur de vous annoncer que je dois remettre incessamment à M. le Maire de Nîmes l'état et l'évaluation de tous les travaux restant à faire pour terminer la salle de spectacle, ainsi que l'ordonne votre arrêté du 7 prairial dernier.

(1) Cette dernière ligne a été ajoutée au rapport par le Préfet lui-même.



Je suis très fâché d'avoir retardé le désir que vous avez de connaître le résultat de mes opérations. Mais j'espère en votre justice pour excuser ce retard, nécessité par la conséquence du travail auquel j'ai été entraîné et dont le détail me mettra à même de satisfaire à tous les renseignements dont vous pourrez avoir besoin dans la suite.

J'aurai l'honneur de vous soumettre mon travail et de vous assurer les respects avec lesquels je suis, Monsieur le Préfet, votre très humble et très obéissant serviteur.

## XVI

Nîmes, 22 Vendémiaire an xiv (13 Octobre 1805).

MEUNIER, ARCHITECTE, A M. LE PRÉFET DU GARD,  
Commandant de la Légion d'honneur

MONSIEUR LE PRÉFET, J'ai l'honneur de vous prévenir qu'en exécution de votre arrêté du 7 prairial an xiii, relatif à la confection de la nouvelle salle de spectacle de Nîmes, je viens de déposer, entre les mains de M. le Maire de Nîmes, le résultat de mes opérations relatives aux travaux intérieurs et extérieurs restant à faire à ladite salle.

Je suis fâché d'avoir été si long à en faire la remise ; mais l'attention qu'exige un travail de cette nature, le justifie et me facilite, d'ailleurs, le précieux avantage de vous donner des renseignements toutes les fois que vous pourrez le désirer.

J'ai l'honneur, etc.

## XVII

Nîmes, 8 Frimaire an xiv (23 Novembre 1805).

MEUNIER, ARCHITECTE, AU PRÉFET DU GARD

MONSIEUR LE PRÉFET, J'ai eu l'honneur de vous faire part, dans ma lettre du 22 vendémiaire dernier,

de la remise de mon rapport à M. le Maire de Nîmes, concernant les travaux restant à faire pour l'entier achèvement de la nouvelle salle de spectacle de cette ville, conformément à votre arrêté du 7 prairial an XIII. Ayant été occupé plus de quatre mois à faire ce travail pour satisfaire audit arrêté, j'ai été privé de pouvoir m'occuper d'objets nécessaires à mes besoins particuliers. Je me trouve en ce moment très gêné, n'ayant d'autres ressources que sur le produit de mon travail pour faire honneur à mes petites affaires. Si c'était un effet de votre bonté de me faire remettre un à-compte, en attendant que vous ayez pris les mesures pour l'exécution, je vous en aurai une éternelle obligation.

J'aurai l'honneur de vous présenter ce travail lorsque vous aurez un moment à sacrifier pour l'examiner et en même temps je vous remettrai une pièce que je vous ai promise.

Je suis, etc.

## XVIII

Nîmes, 8 Frimaire an XIV (28 Novembre 1805).

LE MAIRE DE LA VILLE DE NÎMES A M. LE PRÉFET  
DU GARD

MONSIEUR, Par sa lettre du 6 frimaire courant, M. Daunant, actionnaire et caissier de la salle de spectacle de cette ville, place des Cévennes, me fait part de la position pénible et fâcheuse où se trouve cette compagnie, et me demande que, sans rien déroger à votre arrêté du 7 prairial dernier, je l'établisse sequestre des revenus de la salle et bâtiments indépendants, au lieu de les faire verser dans la caisse



municipale, prenant l'engagement de les représenter à volonté.

Il ne m'appartient pas d'accorder cette demande, mais en la soumettant à votre décision et à votre justice, j'ose vous prier de la prendre en considération. Les actionnaires ont besoin de quelque facilité, ils sont véritablement, comme l'annonce M. Daunant, dans une position pénible et fâcheuse. La mesure qu'ils me propose de se rendre séquestre des revenus de la salle de spectacle et l'engagement qu'il offre de prendre de les représenter à volonté, semblent remplir le but que vous vous êtes proposé par votre arrêté du 7 prairial. M. Daunant, membre du Conseil municipal de notre ville, ancien officier plein d'honneur, présente, sous le rapport moral tout comme sous le rapport de la fortune, toutes les sûretés et garanties désirables, et l'on doit être parfaitement rassuré sur l'accomplissement des engagements auxquels vous l'astreindrez, si vous daignez accueillir sa demande.

Obligé de partir incessamment pour Paris avec son fils, qu'il va mener à l'École spéciale Militaire, il serait bien aise de savoir, avant son départ, la détermination qui sera prise. C'est à cette considération que je vous prie de me faire connaître vos intentions le plus tôt possible.

Salut et respect.

## XIX

RAPPORT AU PRÉFET DU 14 FRIMAIRE AN XIV

(4 Décembre 1805).

Le Maire de la ville de Nimes annonce, par sa lettre du 8 de ce mois, que M. Daunant, actionnaire

T. XXVI, 1<sup>er</sup> Février 1899.

9

de la salle de spectacle, lui a fait part de la position pénible et fâcheuse où se trouve cette compagnie, et qu'il lui a demandé, sans déroger en rien à l'arrêté du 7 prairial, à être établi séquestre des revenus de la salle et bâtiments indépendants, au lieu de les faire verser dans la caisse municipale et sous l'engagement de les représenter à volonté.

Le Maire observe qu'il ne lui appartient point d'accorder cette demande ; mais, en la soumettant à la discussion de M. le Préfet, il le prie de la prendre en considération et il ajoute, à l'appui de cette prière, que les actionnaires se trouvent véritablement dans une position pénible et qu'ils ont besoin de quelque facilité ; que l'engagement de M. Daunant semble remplir le but de l'arrêté et qu'il présente, sous le rapport moral tout comme sous celui de la fortune, toutes les sûretés et garanties désirables.

On joint l'arrêté du 7 prairial, par lequel, — article 3, — les deniers provenant de la ferme de la salle de spectacle doivent être versés à titre de dépôt dans une caisse à ce destinée et on laisse à la sagesse de M. le Préfet à examiner si la proposition de M. Daunant peut-être adoptée sans inconvénient ou du moins, car la garantie de M. Daunant paraît très suffisante, sans dérogation à cet article.

## XX

8 frimaire an XIV (28 novembre 1805).

LE PRÉFET DU GARD AU MAIRE DE LA VILLE DE NIMES,

L'architecte que j'ai chargé, Monsieur, par mon arrêté du 7 prairial an XIII, de vérifier les travaux restant à faire pour l'entier achèvement de la salle



des spectacles de cette ville, en demandant par sa lettre du 3 de ce mois de lui faire payer un acompte sur ce qui peut lui être dû pour ce travail, m'annonce qu'il vous a fait le 22 vendémiaire dernier la remise de son rapport.

Je suis dès lors étonné que vous ne m'en ayez pas donné connaissance, et je regrette de n'avoir pas été mis à même de prendre quelques-unes des mesures que mon arrêté a eu pour objet de proposer. Cependant, je ne puis douter que vous ne preniez à ces mesures le même intérêt que j'y mets moi-même et que vous ne partagiez toute ma sollicitude à cet égard. Je vous invite donc à vouloir bien vous faire représenter cette affaire, donner vos observations et votre avis et me transmettre le tout, afin que j'avise à ce qu'il convient maintenant de faire et aux moyens de satisfaire à la demande de l'architecte.

## XXI

Nîmes, 25 frimaire an xii (5 décembre 1805).

LE MAIRE DE NIMES AU PRÉFET DU GARD,

MONSIEUR, j'ai l'honneur de vous adresser le procès-verbal que j'ai dressé conformément aux dispositions de l'article 2 de votre arrêté du 7 prairial dernier, contenant l'évaluation des travaux intérieurs et extérieurs restant à faire pour terminer la salle de spectacle de cette ville. Vous remarquerez que le sieur Meunier, chargé par vous de la reconnaissance et de l'évaluation des travaux ne m'a fait remettre qu'une espèce de rapport contenant le résultat des plans et devis qu'il a dû dresser pour arriver à ce résultat et, malgré mes réclamations auprès

de lui, je n'ai pu obtenir la remise ni la communication desdits plans et devis.

Quant aux autres dispositions de votre arrêté, elles ont été exécutées sauf celles qui sont relatives à l'inscription hypothécaire qu'aux termes de l'article 4, je devais prendre sur les biens des actionnaires ; celles-ci vous avez consenti qu'elles restassent sans exécution jusqu'à nouvel ordre de votre part.

En exécution de l'article 3, je fis d'abord bannir et saisir entre les mains du directeur des spectacles, alors le sieur Vidal, du sieur Ponge et du sieur Pouchon, locataires des bâtiments dépendants de la salle de spectacle, les deniers provenant de la ferme de cet édifice, et, le 6 messidor dernier, j'ai pris un arrêté portant que toutes les sommes dûes jusqu'à ce jour par les bannitaires et toutes celles qui écheraient à l'avenir, provenant du fermage et du loyer de ladite salle et des bâtiments en dépendant, seraient versés à titre de dépôt dans la caisse du receveur des deniers municipaux. Ce receveur fut chargé, sous sa responsabilité personnelle, de faire opérer le versement desdites sommes et à cet effet de faire toutes les poursuites et diligences nécessaires. J'ordonnai également que les sommes dont la veuve Pujol, receveuse des droits des spectacles, pouvait se trouver nantie seraient versées dans la même caisse ; que celles provenant des recettes journalières et celles provenant des abonnements seraient spécialement affectées au paiement du loyer de la salle par le sieur Vidal.

En exécution de cet arrêté, la veuve Pujol a versé dans la caisse municipale 2.880 fr., provenant des abonnements faits jusqu'à cette époque.



Sur cette somme, j'en ai remboursé à peu près celle de 2.000 fr., aux abonnés conformément au prospectus publié par le sieur Vidal, attendu que par l'effet des circonstances il a été forcé d'abandonner la direction. Il me reste à régler le compte à cet égard et je vais m'en occuper incessamment. Ce règlement devient d'autant plus nécessaire que votre arrêté du 16 frimaire, mois courant, m'autorisant à établir M. Daunant, l'un des actionnaires du théâtre, séquestre des deniers provenant de ladite salle, il faut bien lui faire la remise du montant du loyer dont le sieur Vidal est débiteur pour tout le temps qu'il a eu la direction du spectacle. J'aurai soin de vous faire connaître le résultat de mon travail à ce sujet.

Les autres locataires étaient en retard du paiement du loyer des appartements qu'ils occupaient et il n'avait pas été possible jusqu'à présent de leur faire représenter leurs baux et leur dernière quittance. J'allais vous soumettre la question de savoir s'ils devaient être poursuivis immédiatement et par devant les tribunaux en paiement de ce qu'ils doivent, mais cette question devient maintenant sans objet, d'après votre arrêté du 16 frimaire.

Par votre lettre du 8 de ce mois, vous me demandez mes observations et mon avis sur les mesures que votre arrêté du 7 prairial a eu pour objet de préparer. A cet égard, je me bornerai à observer que, pour pouvoir émettre mon opinion avec discernement, il est nécessaire que je prenne connaissance des plans et devis que le sieur Meunier a dû dresser, et, lorsqu'ils me seront parvenus, je m'empresserai de satisfaire à vos désirs.

Soyez assuré, Monsieur le Préfet, que je mets aux mesures que vous vous proposez de prendre le

même intérêt que vous y mettez vous-même, et que je partage toute votre sollicitude à cet égard. L'intérêt de la ville dont l'administration m'est confiée m'en impose l'obligation et aucune considération particulière ne peut me faire dévier de mes devoirs.

Salut et respect.

*(à suivre)*



# LA DÉMOLITION DES REMPARTS DE NIMES

(1774-1790) (1)

---

## ANNEXE

---

### MÉMOIRE SUR LA DEMANDE DE LA VILLE DE NIMES EN DÉMOLITION DE SES REMPARTS

Une demande de cette importance suppose un motif essentiel, tel que le bien-être général des citoyens.

Abattre des murs qui ont coûté plusieurs millions, démenteler une ville frontière, la livrer aux entreprises de l'extérieur, au vertige de l'intérieur, lui occasionner par cette opération une dépense d'au-delà de cent mille écus, tandis qu'elle est hors d'état de se libérer de près de 600.000 l. qu'elle doit déjà, diminuer d'un côté ses revenus à peine suffisants et de l'autre augmenter ses frais d'administration, tels seraient les résultats du succès de cette demande.

Elle ne paraît cependant avoir pour motif qu'un seul objet d'utilité, la libre communication de la ville avec les faubourgs, à moins que l'on ne compte aussi l'agrément d'adapter une nouvelle promenade à celle qui existe autour des murs ; ce qui ne sau-

(1) Voir la *Revue du Midi*, année 1898, pp. 436 et suiv.

rait être, puisque l'agréable en matière publique n'est que l'utile considéré sous des rapports moins rigoureux que le nécessaire.

Mais si le *cui bono* de la demande dont il s'agit ne porte sur aucun objet généralement utile, si, au contraire cette demande est nuisible et dangereuse sous les aspects politiques, moraux et civils, au point que de son succès il en résulte quelque jour la destruction de la ville même, il est sans doute du devoir du citoyen qui le considère sous ce point de vue, se trompât-il, de communiquer ses réflexions sur lesquelles il fonde des assertions aussi essentielles à sa patrie. Telle est la position de l'auteur de ce mémoire.

## § I

*Le tableau de la situation physique et civile de Nîmes est d'une nécessité préalable.*

Nîmes est située à quatre lieues de la mer. Cette ville n'est défendue de ce côté que par les difficultés que la nature oppose à l'approche des gros vaisseaux dans cette partie du golfe de Lion. Elle est d'ailleurs placée au pied des montagnes des Cévennes et du Vivarais.

La ville occupe une circonférence d'environ deux milles de France. Elle est entourée d'un grand mur de près de six toises de hauteur et de plus d'une toise d'épaisseur dans sa plus faible partie. Ce mur est fortifié, dans les deux tiers de sa longueur, par des terrasses ou plates-formes de plusieurs toises d'épaisseur, soutenues par des murs en bonne maçonnerie. Ce mur est même entouré dans les trois quarts d'un grand fossé d'environ six toises de lar-



geur et deux de profondeur où coulent les eaux de la fontaine, fossé dont les murs de soutènement sont neufs dans les quatre cinquièmes de la circonférence de la ville et revêtus à grands frais, depuis peu, en pierres de taille de la première qualité de la Province.

La partie de ces remparts qui commence à la porte des casernes et finit à celle de la Bocarié, en faisant le tour au Nord-Ouest, est encore neuve. Elle fut construite sur la fin du siècle dernier, et forme du tiers au quart de l'enceinte. La partie du couchant est moins bonne et beaucoup plus ancienne. Depuis que le bruit court qu'ils seront abattus, le peuple, toujours ardent à détruire, a pratiqué quelques trous d'une ou deux toises de largeur au-dessus de la hauteur des terre-pleins ; mais les murs ne paraissent ni lézardés, ni hors d'aplomb. La partie du Midi fut réparée depuis peu.

Celle du Levant est meilleure quoique fort ancienne ; on n'y aperçoit que quelques légères dégradations aux flancs supérieurs, aux terrasses. Ces dégradations sont peu de choses (1).

Ces murs sont percés de sept portes. Les faubourgs qui règnent autour occupent un terrain immense, quoique leur population soit fort inférieure à celle de la cité.

Généralement parlant, chaque maison desdits faubourgs, à l'exception des maisons qui avoisinent les portes de la ville, n'est composée que d'une, deux ou trois pièces au rez-de-chaussée, avec un jardin,

(1) En septembre 1786, le sieur Gonera a obtenu la permission d'abattre cinq à six toises des remparts pour donner de l'air aux greniers à sel; la bâtisse était si solide, le mortier si ferme, que les entrepreneurs de la démolition, obligés de se servir d'aiguilles de fer, y ont perdu 50 0/0. (Cette note de Marignan est postérieure, on le voit, à la rédaction du mémoire).

rarement occupée par plus d'une famille. Ces maisons n'en occupent pas moins un espace de 80 ou 100 toises.

Dans la ville, les maisons y sont à deux, trois ou quatre étages. Il n'en est pas dix qui aient des jardins, encore sont-ils très petits ; 80 ou 100 toises de terrain logent souvent huit à dix familles.

Les faubourgs sont plus grands que la ville ; mais c'est une grandeur de surface sans profondeur. Dans la ville, chaque local a plusieurs surfaces.

Une maison aux faubourgs de 25000 francs de construction, à peine bâtie, perd la moitié de son prix ; dans la ville, elle le conserve à peu de chose près ; nouvelle preuve de la nature de la population des faubourgs.

On compte dans Nîmes environ 8000 feux ou 40000 habitants. De ces 8000 feux, il en est plus de 5000 dont les facultés réelles ou mobilières ne se portent pas à 500 francs par feu et qui, conséquemment, vivent du jour la journée. Dans les autres 3000, on peut en compter 1500 qui ne possèdent pas au-delà de 3000 francs de biens ; les autres 1500 y vivent dans l'aisance de leur état ; mais il n'en est pas 30 qu'on puisse dire vivre dans l'opulence, puisque l'on ne compte pas 20 maisons à 10000 francs de rente.

La population de Nîmes et la distribution de ses fortunes sont relatives au commerce de fabrique de cette ville, qui, d'un côté, peut nourrir un grand nombre d'ouvriers, et, de l'autre, donne seulement aux fabricants une aisance qui rarement peut devenir richesse par rapport à la liberté de la concurrence.

La moitié de cette population d'environ 40000 âmes est renfermée dans l'enceinte des murs de la ville.



C'est là où sont tous les nobles, les magistrats, le clergé, les bourgeois, les négociants et les principaux artisans, et conséquemment toutes les richesses.

Les faubourgs, à l'exception peut-être de six maisons bourgeoises ou de celles qui, par état, sont obligées d'y fixer leur demeure, comme cabaretiers, fermiers, cultivateurs, ne sont peuplés que des ouvriers de fabrique, ou des manouvriers des cultures, c'est-à-dire par la classe des derniers feux.

La ville est gouvernée, quant au militaire, par un État-major, quant au civil, par un présidial et un sénéchal, dont le Vivarais demande le démembrement, et, quant à la police, par quatre consuls pris par élection dans les quatre classes des citoyens.

Dévoué par amour à son roi et aux princes de son sang, il n'est rien dont Nimes et ses habitants ne soient prêts à leur faire le sacrifice, malgré cet amour de la liberté qu'eut toujours le peuple de la capitale des volces arécomiques ; aussi fût-ce moins dans le doute de sa fidélité, que pour la prémunir contre les vertiges de la séduction étrangère à laquelle un peuple bouillant, sensible et léger est toujours en lutte, que Louis XIV fit construire, sur les hauteurs de Nimes, la citadelle qui ne la défend pas, mais qui la commande.

Ce fut lors de cette construction qu'on renferma, dans l'enceinte de Nimes, les faubourgs des précheurs, le seul qui existait pour lors, placé sous le canon de la même citadelle.

## § II

### *Utilité ou agrément.*

La principale utilité est la libre communication entre la ville et ses faubourgs.

Cette communication est nécessaire, mais elle existe depuis que, d'après des considérations relatives, le gouvernement a ordonné que l'on ouvrit, pendant la nuit, trois des sept portes de Nîmes. Cet ordre, qui s'exécute ponctuellement (1), procure aux faubourgs tout l'avantage de la libre communication, sans exposer la ville aux inconvénients qu'on démontrera.

Il est vrai qu'il est un faubourg placé entre la Porte d'Alais et celle des Casernes, qui, absolument caché derrière les remparts, exige une communication immédiate et particulière avec la ville. Cette vérité ne pourrait être trop appuyée, puisque ce faubourg, considérable d'ailleurs, mérite des égards; généralement peuplé d'artisans honnêtes et laborieux, ils paraissent être de nouveaux (*mot illisible*) séparés de la ville, n'ayant ni promenade, ni chemin public qui les unisse avec les citadins; ils ont conservé une pureté de mœurs d'autant plus frappante que les autres faubourgs en sont l'antipode.

La communication qu'un faubourg réclame est aisée, soit en pratiquant une nouvelle porte au bout de la grand' rue de l'ancien faubourg des Prêcheurs, ou à tel autre endroit qu'on fixerait entre la Porte d'Alais et celle des Casernes; ou bien, en descendant celle d'Alais, assez inutile d'ailleurs, à 2 ou 300 toises plus bas, et l'utilité de cette communication est tellement convenue que sa non existence est surprenante.

La libre communication entre la ville et ses faubourgs existe donc déjà. Les habitants des fau-

(1) En 1777.



bourges peuvent réclamer à toute heure les secours spirituels et temporels qui résident dans la cité (1).

La diminution des impôts relativement à l'entretien des murs ne peut être donnée pour motif. On le prouvera au § 5.

La salubrité de l'air n'est pas non plus un motif à donner. Nîmes, exposée au vent du Nord-Est, ne respire qu'un air pur, et l'eau qui coule dans ses fossés ne peut le corrompre, puisque sa pente et ses canaux de décharge, tels que celui des cauquières et celui des moulins à blé, les laissent presque toujours à sec.

Quant à l'agrément, on convient qu'il y en aurait peut-être si, sur les aqueducs à faire sur les fossés, l'on plantait une allée d'arbres de haute futaie. Il serait sans doute joli de voir une pareille allée sur voûte à la Sémiramis, adaptée à la promenade qui règne autour des murs. Mais lorsqu'une ville, qui n'a que 40000 habitants, possède déjà, indépendamment d'une belle plaine où chaque chemin public est une promenade, indépendamment de celle qui règne tout autour des remparts, indépendamment encore d'une esplanade immense et supérieurement située, possède encore une promenade intérieure composée de deux cours contigus plantés de haute futaie qui traversent la ville depuis la porte des casernes jusqu'à celle de la Bocarié, et enfin une promenade extérieure telle que la Fontaine qui, avec ses quais bordés d'allées de tilleuls, son parterre en maronniers et son cours immense où l'herbe croît à chaque pas, occupe près de 100 arpents de terrain et vient d'être l'objet d'une

(1) Depuis 1777, l'érection des cures Saint-Paul et Saint-Baudile hors des murs procure à toute heure des secours spirituels.

dépense toute récente de près d'un million, une telle ville, dis-je, paraît posséder assez d'objets d'agrément pour suffire aux plaisirs de 40000 citoyens.

### § III

#### *Sûreté quant à l'extérieur.*

Une fois démentelée, Nîmes, considérée comme ville maritime, sera exposée au coup de main du premier corsaire qui tentera de la rançonner: que mille hommes, et peut-être moins, débarquent à minuit sur la plage, à quatre heures du matin ils sont maîtres de Nîmes, la brûlent ou la rançonnent. Avec des murs, Nîmes ne peut craindre un pareil événement. Vingt-quatre heures suffisent pour lui procurer des secours, soit de Montpellier, soit des environs (1).

Mais les faubourgs y seront toujours exposés, dira-t-on ?

On l'a déjà dit § 1. Les faubourgs sont la partie la moins essentielle de Nîmes. Les habitants sont bien des membres de la Société, mais le corps et le cœur sont dans la cité. Une maison de la ville vaut vingt maisons des faubourgs. Divisés en centuries, 20 habitants des faubourgs à peine équivalent à un habitant de la cité. Les richesses sont au centre. La mer a trop peu de fond sur les côtes du Languedoc pour permettre l'approche des vaisseaux de guerre, et d'ailleurs les dangers du golfe de Lion sont trop connus pour que l'ennemi s'y hasarde.

A cette objection, un fait sert de réponse. Au commencement de ce siècle l'on vit entrer dans le port

(1) L'état actuel des choses fait sourire sur l'objection. Celui qui juge de l'avenir par le passé ne sourit sur rien.



de Cette des vaisseaux de guerre anglais qui s'en emparèrent. On les vit effectuer une descente et s'avancer vers Montpellier. Ce qu'ils ont fait, ne pourraient-ils pas le faire ?

Considérée dans sa position extérieure, Nimes démantelée n'aura pas moins à craindre peut-être de la part de ses voisins.

On peut se rappeler les troubles qui agitèrent les Cévennes dans le commencement de ce siècle et combien ils influèrent dans Nimes.

Cette ville sera certainement fidèle à ses rois. En douter serait un outrage. Mais si le même levain venait à fermenter dans un pays montagneux, séjour de l'esprit d'indépendance, qui pourrait assurer que sa fidélité même ne l'exposerait pas à la haine et à la vengeance des factieux ? Demantelée, quarante hommes entrent, la brûlent et se retirent. Qui pourra arrêter ces bandits dans un espace de six milles et dont l'on peut franchir si aisément les barrières ?

#### § IV

##### *Sureté intérieure.*

Considérée en elle-même, Nimes demantelée est livrée aux vertiges et aux fureurs du menu peuple qui compose les cinq huitièmes de ses 40000 habitants susceptibles d'être mûs par toutes sortes d'impressions. La fabrique manque-t-elle, comme dans le moment présent, la misère les déterminera au vol (1) et

(1) En 1778, le projet d'abattre les murs fit négliger d'en fermer les portes. Dans quinze mois, il y eut dix-neuf vols avec effraction. Les murs et les fers n'étaient plus des obstacles. Le dernier, celui fait au sieur H. Jalaguier d'une somme de 30,000 livres, satisfait et éloigna les voleurs. De ces dix-neuf vols, aucun auteur n'a été découvert.

celui-ci au meurtre. Si les murs ne sauvent pas l'assassiné, ils renferment l'assassin. Il le sait, et son bras déjà levé s'arrête. On n'assassine point, on ne vole point dans les faubourgs par la raison qu'on ne vole pas la misère.

En 1749, la fabrique manque, la misère la suit, le blé devient rare et cher ; il n'est qu'un seul faubourg renfermé dans les murs de la ville, et c'est de ce faubourg que des femmes, mues par le besoin urgent, courent à une voiture de blé qui arrive au sieur Castan ; elles éventrent les sacs, emportent la denrée... Et Nîmes veut mettre tous ses faubourgs dans son sein ?

On ne parlera pas de ces impressions d'autant plus vives qu'elles portent sur les opinions, et d'autant plus dangereuses qu'il est peu de remèdes pour les effacer.

Quoique Nîmes n'ait, pour tout guet, que douze valets de consuls, quoique Nîmes soit quelquefois sans troupes réglées, le citoyen y vit tranquillement et sans crainte. Pourquoi ? Parce que la populace est hors de son sein, que la cité ne contient presque que ceux qui ont une existence civile, tandis que les faubourgs fourmillent de cette populace qu'un rien émeut et soulève, parce qu'elle n'a rien à perdre.

Dans les temps les plus heureux pour la ville et où le succès des fabriques donnera de l'aisance au dernier artisan, que les murs soient renversés, les faubourgs, pour lors, inondent la ville. Au lieu d'un espace de deux milles de circonférence à surveiller et à conserver, on en a un de cinq à six. Dans cette étendue considérable coupée, dans les faubourgs, par une infinité de jardins et de rues désertes, ouverte d'ailleurs de toute part, qui contien-



dra une jeunesse effrenée et sans éducation plongée chaque jour de fête dans l'ivresse et dans la débauche ? Qui résistera aux désirs inquiets de l'homme fort et passionné ? Qui garantira la pudicité des femmes de la cité ? tandis que dans la position actuelle une femme peut, dans la nuit, traverser sans danger le centre de la ville. L'heure du soleil couchant sera le signal de la débauche, et celui d'une retraite forcée.

Mais de pareils désordres n'arrivent pas aujourd'hui dans les faubourgs, pourquoi en supposer l'existence future ?

Les liaisons populaires de faubourg à faubourg sont rompues par la ville qui est au centre. L'habitant du faubourg Richelieu ne connaît pas celui du faubourg Saint-Laurent. Et d'ailleurs, le peuple ne s'outrage pas lui-même. Les égaux se craignent et se respectent.

Enfin, dira-t-on, on multipliera les guets, etc. Les finances de Nimes le permettent-elles ?

## § V

### *Finances.*

Les finances de Nimes sont en mauvais état :

1° Nimes doit, en capital, environ de 5 à 600 mille livres en reste des emprunts faits pour la construction de la Fontaine. Elle paie à raison de ce capital environ 30000 l. d'intérêts ;

2° Nimes paie encore environ 10000 l. de frais, gages et dépenses annuelles ;

3° Les réparations ordinaires des murs, des chemins, des pavés, etc., jointes à ces dépenses, consomment, à peu de chose près, les 50000 l. de revenus que Nimes a en octrois ou autres objets.

T. XXVI, 1<sup>er</sup> Février 1899.

10

Les finances sont donc dans un tel état que cette ville ne peut jamais espérer de se libérer ; et cependant la liquidation des dettes des communautés est le but du gouvernement.

Que l'on adopte le projet du démentèlement de Nîmes, il en résultera dans ses finances :

1° Un accroissement de plus de 300000 l. de dettes. Car on ne fait pas un large aqueduc de près de deux milles de longueur pour couvrir les fossés et conduire les eaux d'une fontaine considérable dans les eaux de décharge, sans faire une dépense énorme (1). On n'enlève pas des plates-formes et des terre-pleins de plusieurs toises d'épaisseur et de hauteur, sans faire de gros frais. On ne construit pas des barrières pour enceindre une conférence de 5 à 6 milles qu'occupent la ville et les faubourgs, sans faire des dépenses immenses ; et lorsque l'on fixe à 300000 fr., imputation faite de la valeur des matériaux des murs dont l'on pourrait peut-être trouver 60 à 80000 l. quoiqu'ils aient coûté plusieurs millions, on ne croit certainement pas exagérer. Ce sera donc une surcharge d'intérêt de 15000 l. par an.

2° Il n'y a que sept portes dans Nîmes. Sa circonférence n'a que deux milles. Peu de commis suffisent à l'exploitation des octrois. Deux bureaux fixés à deux portes opposées remplissent actuellement ce but. Qu'on tombe ses remparts, au lieu de deux bureaux il en faudra six, au lieu de six commis il en faudra

(1) Cette dépense se porterait à plus de trois millions d'après le plan de M. Ramond, autorisé par l'arrêt du Conseil du 5 septembre 1786, c'est-à-dire un capital dont le seul intérêt ferait plus que doubler les tailles et vingtièmes de manière que le remboursement ne pourrait se faire que par la vente du quart au quint des propriétés foncières des habitants.



trente, au lieu de deux corps de garde il en faudra six. Enfin, au lieu de sept portes à garder, il faudra veiller sur vingt avenues, car plus on agrandit une circonférence, plus les rayons sont divergents et conséquemment plus il faut d'avenues, plus il faut de gardes. La vraisemblance de l'impunité multipliant les contraventions, et la multitude des contraventions assurant leur impunité, les octrois seront donc surchargés de la dépense d'un grand nombre de commis qu'on enlèvera sans doute à une utilité plus essentielle, tandis que les revenus diminueront par la facilité d'introduire furtivement les denrées qui y sont sujettes.

Mais, dira-t-on, les faubourgs sont bien ouverts ! Les faubourgs consomment les denrées de la ville, c'est là leur magasin ; la misère ne fait pas de provision.

La boucherie close paie aux hôpitaux ou autres privilégiés une somme d'environ 20000 l. par an. Si l'on abat les remparts, même inconvénient que pour les octrois : La contrebande se multiplie, la contribution cesse et les hôpitaux souffrent.

Les octrois de la Province éprouvent les mêmes sensations, puisqu'ils portent sur les mêmes objets de consommation.

L'état militaire en souffrira : au lieu de quarante ou cinquante hommes de garde, il en faudra deux cents, car à chaque barrière il faut une sentinelle. D'ailleurs, le service en sera d'autant plus pénible ; chaque relevée fera une circonférence de près de deux lieues, et il n'y aura cependant que 40000 hommes dans cette circonférence !

Plus la population est resserrée, plus les citoyens sont dans le cas de surveiller et conséquemment

moins la police a de peine. Les infractions à la loi sont rares, ou bientôt connues. Confondez Nîmes avec ses faubourgs perdus dans l'immensité de son étendue, qui connaîtra l'habitant du faubourg de la Porte de France, dont l'ivresse ou la débauche aura troublé la tranquillité, de celui de la Porte d'Alais ? Un espace de demi-lieue les sépare.

Il faudra donc multiplier les guets. Au lieu de douze valets de ville il en faudra cent, surcroît de dépenses qui, rarement encore, fera une plus grande sûreté par les liaisons de ces gens avec la tourbe de la populace d'où l'on les tire.

Fera-t-on des patrouilles avec les troupes ? Surcroît de travail pour le militaire et inconvénient pour les bourgeois qui doivent les conduire.

Enfin, le projet dont il s'agit a pour inconvénient de démenteler une ville maritime, de l'exposer aux entreprises des ennemis de l'Etat, à l'effervescence d'un peuple nombreux, vif, léger et misérable, d'abattre des murs qui ont coûté près de deux millions et que peut-être il faudrait bientôt reconstruire, de dépenser cent mille écus tandis qu'on est hors d'état de payer 600000 l. qu'on doit déjà, d'augmenter ses dépenses de 80000 l. et diminuer peut-être ses revenus d'autant ; et le tout pour enjoliver une promenade qui ne sera utile qu'à dix-huit ou vingt particuliers aisés qui ont des maisons adaptées contre les remparts et dont la valeur augmenterait d'un tiers, tandis peut-être que deux cents particuliers pauvres, qui en possèdent dans le même cas, seraient ruinés puisqu'ils seraient hors d'état de faire une reconstruction que l'abatis des murs contre lesquelles elles appuient nécessiterait absolument.



Que ce projet s'exécute lorsque Nimes sera parvenue à une telle population que l'emplacement que ses faubourgs contiennent sera utilement occupé, c'est-à-dire lorsque Nimes pourra dans la même étendue compter au-delà de 100,000 habitants, lorsque d'ailleurs la classe de ses citoyens aisés ne sera pas si forte au-dessous de celle du dernier cens, lorsque des finances rétablies par le paiement de ses dettes lui permettront de faire les frais de cette entreprise et les dépenses considérables qui en résultent pour sa conservation, alors le projet sera sans doute beaucoup moins dangereux.

Mais tant que Nimes n'aura que 40000 habitants, dont on veut confondre la moitié la plus essentielle, actuellement en sûreté dans ses murs, avec la moitié la plus misérable, et conséquemment la plus à craindre, actuellement répandue dans ses faubourgs, l'auteur de ce mémoire, qui n'est animé que de l'amour de la patrie, ose croire que le projet dont il s'agit est nuisible et dangereux sous tous les aspects politiques, moraux et civils.

Et quoiqu'il n'ignore pas qu'un citoyen qui n'a, ni rang, ni dignité, est rarement excusable de se permettre des réflexions en matière publique, il ose espérer de l'indulgence du gouvernement que, s'agissant ici du salut de la patrie, son amour pour elle lui servira d'excuse.

A la suite de ce mémoire, Marignan a consigné les observations suivantes :

Si la position des finances de Nimes permet de s'occuper de projets, ceux relatifs aux réparations nécessaires, aux améliorations utiles paraissent mériter la préférence sur les projets de pur agrément.

On ne parlera ni d'un canal de navigation très possible, peu coûteux, et dont l'utilité serait inconcevable pour la ville, dont elle changerait la face en multipliant à l'infini les moyens d'employer son étonnante activité; pour le bas Languedoc, en rendant à l'homme une quantité considérable de terrain que la nourriture nécessaire aux bêtes de charroi et de somme occupe, chaque bête consommant en valeur, à peu de chose près, le pain de trois hommes; calcul terrible mais vrai ! Enfin, utile pour l'État, qui trouverait aisément, dans le peuple nombreux de Nîmes, des matelots d'une activité, d'une hardiesse et d'une intelligence à désirer sur bien des côtes maritimes..... Et quelle vivification sur la route presque déserte de ce canal à Aiguesmortes !

On ne parlera pas non plus de ce canal projeté, rival de celui pour lequel les Romains avaient construit le fameux Pont-du-Gard et dont le but semblable de porter dans Nîmes des eaux étrangères que la prodigalité de sa fontaine (dont il aurait peut-être fallu gêner ou embarrasser la source au lieu de la débayer) nécessite pour alimenter les teintures essentielles à son commerce.

Non : les objets majeurs ne peuvent s'exécuter sans l'intervention du gouvernement trop sensible à la prospérité de ses sujets pour ne l'être pas un jour aux représentations du nouveau père qu'il a donné à cette province.

Mais on osera classer parmi les objets vraiment nécessaires et que les vœux des citoyens réclament sans cesse :

1° Des lavoirs brisés d'où le linge le plus fort ne revient qu'en lambeaux et où l'on ne descend que par des degrés rompus aux trois quarts qui mettent sans cesse la vie du peuple en danger ;



2° Une boucherie, une poissonnerie qui, par leur peu d'étendue dans une ville si peuplée, sont des vrais cloaques d'immondices et d'ordures, ceints par une rue de 6 à 7 pieds de largeur, occupée par des étaux qui ne respirent et ne rendent qu'un air fétide et empoisonné, boucherie, poissonnerie qui n'occupent pas chacune 25 toises de surface ;

3° Une place aux herbes qui n'occuperait pas 6 toises, si le local d'une maison de 12 toises, jadis rasée pour avoir servi de retraite à un ministre, n'était affermé aux jardiniers par son propriétaire ;

4° Un marché à blé et des halles d'une telle petitesse que le moindre bourg ou la moindre ville à 10.000 habitants en a de plus grands.

Il est vrai que les vendeurs de fruits, de légumes se répandent sur la place de la Cathédrale, qu'ils obstruent jusques à la porte ; mais la décence due aux lieux saints en souffre et le ministre et le fidèle en sont scandalisés.

Tels sont les principaux objets de nécessité dont il est à présumer que les administrateurs s'occuperont bientôt.

Après ceux-là, ceux d'utilité rempliront leurs loisirs. Ils ont dit : « L'air de Nimes n'est pas pur, la santé des habitants est en danger. La cause en est dans la difficulté que les murs opposent à la circulation de l'air et dans les exhalaisons que donnent les fossés. Il faut couvrir ceux-ci, il faut tomber ceux-là, qui, d'ailleurs, coûtent tant à entretenir ». Moyens extrêmes, quand on supposerait en fait ce qui est en question !

L'air est pur. La situation de la ville, ouverte au nord par le cours qui la traverse, le rend tel. En 1784, il mourut 2000 personnes au faubourg de la

Fontaine. Ce faubourg n'a ni murs, ni eaux stagnantes. Une cause étrangère, un limon découvert à 5 ou 6 toises de profondeur (sous une couche pétrifiée) et plein de matières appartenant au règne végétal, fut soupçonné non sans raison. Si ce limon se fut trouvé dans la ville, elle eût passée pour infecte.

Mais on le suppose. Eh bien ! qu'au lieu d'abattre les murs et de se ceindre à jamais d'un amas de ruines, réduisez leur hauteur. Elle est de six toises, qu'elle soit à trois. Vos maisons limitrophes jouiront de l'air et de la vue. La dépense de cette opération sera peu de chose, vous remplirez votre but apparent et vous aurez encore une promenade intérieure sur ces remparts à demi conservés. Les législateurs du monde les regardaient d'un autre œil.

Au lieu de dépenser cent mille écus pour faire l'aqueduc nécessaire pour couvrir vos fossés, vous avez de pente de reste, pavez vos fossés en gondoles, les pierres des remparts vous suffiront et au-delà. Évitez le stagnant des eaux. L'écluse de la tannerie de Bonnafoux sur l'Esplanade vous embarrasse ? Abattez-là, dédommangez-le. Celle du sieur de Calvière, aux Carmes, vous embarrasse ? Abattez-là, dédommangez-le.

Mais surtout, si vous craignez les exhalaisons meurtrières des eaux stagnantes et corrompues, videz, pavez, réparez cet aqueduc qui est sous le Cours et dont la vapeur maligne, chassée par le vent du Nord qui y pénètre par les quatre ouvertures qui servent à recevoir les eaux sales et fétides de l'ancien faubourg des prêcheurs, est vomie sur le plan des Carmes par l'embouchure de cet aqueduc sur le fossé.

Mais toutes ces réparations nécessaires ou utiles



coûteront ? Oui, sans doute, et beaucoup, mais bien moins que le plan ruineux à l'impossible du sieur Raimond, bien moins que le déblaiement très utile des Arènes, si les français adoptaient les mœurs des anciens romains. Et tout au plus ces réparations coûteraient la valeur du seul aqueduc projeté. Et si les quais, les vingt-sept places.....!

Aperçu.

|                                                                                                                                                           |           |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| Des nouvelles halles.....                                                                                                                                 | 42.000 l. |
| Une place, la boucherie, la poissonnerie.                                                                                                                 | 54.000    |
| La réparation des lavoirs.....                                                                                                                            | 4.000     |
| Ouverture de la ronde aux endroits possibles, réduction des murs à 3 toises, pavé des fossés, revêtement depuis la porte de la Couronne aux casernes..... | 58.000    |
| Indemnités, environ.....                                                                                                                                  | 20.000    |
|                                                                                                                                                           | <hr/>     |
|                                                                                                                                                           | 178.000   |
| Dépenses imprévues.....                                                                                                                                   | 12.000    |
|                                                                                                                                                           | <hr/>     |
|                                                                                                                                                           | 190.000   |

Dans huit ans tout cela pourra se faire sans emprunt ou fort peu, et les citoyens béniraient la main qui leur procurerait de tels avantages.

## L'ASSAUT

Le vent souffle c'est l'heure où la mer s'enhardit,  
Sous l'effort instinctif et sourd de sa colère,  
Le roc grince, le sable geint, le ciel s'éclaire,  
L'immensité s'exhausse et le flot s'alourdit.

Dans un tragique assaut, dans un combat maudit,  
Sans relâche, et dans une fuite circulaire,  
L'eau se plaque, s'écroule, et fouette et s'accélère,  
Dans un long tourbillon d'écume qui bondit.

Le couchant à son tour, exaspérant son drame,  
Rougit ce fantastique et farouche amalgame,  
Et montre sur la grève, en ces heurts irritants,

Des algues qui, sans fin, comme des bras s'éteignent,  
Et de rudes galets qui sanglottent et saignent,  
Comme un monceau de cœurs roulés en même temps.

ABEL LETALLE.



## ÉTUDES SUR LES VERS A SOIE

Le sang des insectes est logé principalement dans un vaisseau, dit *vaisseau dorsal*, qui se contracte régulièrement. Ces contractions sont nettement visibles chez les vers à soie sortis de la 4<sup>e</sup> mue. Un jour, à la campagne, j'observais ces pulsations; j'en comptais 40 par minute, lorsque ayant placé le ver à soie au soleil, je vis les battements devenir deux fois plus fréquents. De retour à Nîmes, je cherchai dans les ouvrages spéciaux quelques renseignements sur ces phénomènes intéressants et je ne trouvai que de rares et vagues indications. Je fus amené ainsi à étudier la question directement par l'expérience.

Le nombre des pulsations du vaisseau dorsal ne change ni par la fatigue, ni par la diète, ni avec l'âge (au moins tant que le ver à soie n'a pas commencé son cocon), mais il diminue lentement avec la température et surtout il augmente avec elle. Cela explique l'utilité des thermomètres dans une magnanerie et semble d'ailleurs indiquer qu'il y a plus d'inconvénient à laisser le thermomètre monter qu'à le laisser descendre.

Le nombre des pulsations diminue sous l'action de certains gaz toxiques tels que le protoxyde d'azote, l'acide carbonique, l'oxyde de carbone, etc... Contrairement à mon attente, l'oxyde de carbone qui est un poison pour l'homme et les animaux à sang chaud, est pour les vers à soie moins nuisible que l'acide carbonique. Les hygiénistes recommandent avec grande raison d'éviter les gaz dangereux et font la guerre aux poêles qui risquent de dégager dans l'air que nous respirons de l'oxyde de carbone, en quantité petite il est vrai mais suffisante pour nuire. De même il faut éviter de vicier l'atmosphère des magna-

neries par des gaz dangereux aux vers à soie et en particulier par l'acide carbonique. Or comment ces magnaneries sont-elles chauffées? D'une manière souvent primitive, par des fourneaux ouverts, avec des conduits pour la fumée grossièrement maçonnés, à tirage insuffisant, parfois même sans conduits. L'acide carbonique se répand ainsi dans la pièce et son action ne peut être que funeste. Je pense donc qu'il y aurait grand avantage à installer dans les magnaneries des poêles munis de longs tuyaux. Ils chaufferaient mieux, à moins de frais, ne répandraient pas de l'acide carbonique dans l'air, et s'ils donnent de l'oxyde de carbone ce n'est que dans des proportions minimales, rarement gênantes pour l'homme et toujours inoffensives pour les vers à soie qui, je l'ai dit, en sont moins affectés.

Le nombre des pulsations du vaisseau dorsal dépend encore de la couleur de la lumière reçue par les vers à soie. Il y a quelque difficulté à établir nettement ce point parce que la lumière est toujours accompagnée de chaleur et jusqu'à ce jour du moins on ne sait guère produire de la lumière froide. Sans entrer dans le détail de mes expériences que j'ai discutées ailleurs (*Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de Nîmes*), je me borne à dire que je crois avoir établi cette action de la lumière. Dès lors en plaçant des vers à soie sous des verres diversement colorés et les exposant à la lumière diffuse, j'avais l'espoir de modifier le nombre et l'amplitude de leurs pulsations et par suite d'agir sur la nutrition dans un sens favorable ou défavorable. Les magnaneries d'habitude sont laissées dans une obscurité profonde. Rien ne prouve cependant que la lumière soit nuisible aux vers à soie. Quelques auteurs même, remarquant que ces insectes à l'état de nature vivaient au dehors, pensent que la lumière doit leur être utile. Mais il n'a pas été fait d'expériences directes et décisives à ce sujet. D'ailleurs il se peut que telle lumière colorée soit préférable à telle autre. Ce sont les questions que j'ai essayé de résoudre.

J'ai préparé des boîtes en bois recevant chacune 15 vers au sortir de la 3<sup>e</sup> mue. Chaque boîte est fermée en avant



par une lame de verre violet, bleu, vert, jaune, rouge ou blanc. Les vers traités de la même manière prospèrent tous, et l'œil ne saisit guère de différence entre eux, sauf que vers la fin les vers de la boîte violette semblent un peu plus gros. On les pèse tous le même jour quand ils sont prêts à monter et on trouve pour le poids des 15 vers à soie :

|                      |          |
|----------------------|----------|
| Sous verre vert..... | 49 gr.   |
| » » jaune.....       | 50       |
| » » rouge.....       | 51       |
| » » bleu.....        | 51       |
| » » blanc.....       | 52 gr. 5 |
| » » violet.....      | 55 gr. 5 |

Puis les vers coonnent et fournissent des cocons pesant :

|                      |        |
|----------------------|--------|
| Sous verre vert..... | 23 gr. |
| » » jaune.....       | 23 » 3 |
| » » rouge.....       | 23 » 7 |
| » » blanc.....       | 24 » 1 |
| » » bleu.....        | 24 » 3 |
| » » violet.....      | 26 » 3 |

Je ne puis de ce qui précède tirer des conclusions définitives. Il faudra évidemment répéter ces essais pendant plusieurs années pour voir si de nouvelles expériences viendront les confirmer ou les contredire. Il conviendra aussi de mettre un lot de vers-à-soie dans l'obscurité complète.

Les résultats de cette année me font croire que les couleurs influent sur l'élevage des vers-à-soie ; que la couleur violette est la plus favorable à tous les points de vue. Je conseillerais donc volontiers de mettre aux magnaneries des vitres violettes, ou plus simplement quand on blanchit les murs d'ajouter à la chaux une petite quantité de violet de Parme qu'on trouve chez tous les fabricants de produits chimiques.

J'avais souvent, après mes expériences, de vers-à-soie sortis de la 4<sup>me</sup> mue, que j'abandonnais dans un coin sans leur rien donner à manger parce que j'aurais eu trop de

peine à me procurer de la feuille de mûrier. Je croyais ces vers destinés à mourir d'inanimation. Or il est arrivé que des vers abandonnés 1, 2, 3 et même jusqu'à 6 jours avant la montée, mûrissaient quand même, et filaient leur cocon. Ces cocons étaient naturellement d'un poids inférieur à la normale. Si donc les vers viennent à être privés de feuille pendant un ou deux jours il ne faut pas s'en trop alarmer. Mais, bien entendu, je ne conseille pas de laisser les vers à soie à la diète. Bien au contraire je suis partisan des repas réguliers et nombreux. Voici mes raisons : les vers à soie soumis à l'inanition mûrissent à peu près au même moment que d'autres abondamment nourris. Il ne faudrait donc pas dire : Si le 5<sup>m</sup>e âge dure normalement 10 jours à raison de 3 repas par jour (soit par 30 distributions de feuille) il durera 15 jours à raison de 2 repas (soit encore par 30 distributions). Non. Les privations augmenteront de 1 ou 2 jours tout au plus la durée de ce 5<sup>m</sup>e âge et les vers ne recevront que 12 fois 2 repas soit 24 au lieu de 30 : ils pèseront moins et donneront une moindre récolte. Je conseille donc à l'éleveur de faire 4 distributions de feuille (au lieu de 3 ce qui est la règle habituelle) aux vers à soie à tous les âges. En résumé je suis tenté de donner comme conclusions pratiques de mes expériences les trois conseils suivants :

1° Chauffer les magnaneries avec des poêles,

2° Les éclairer à la lumière violette (fenêtres avec des verres violets ou [au moins blanchissage à la chaux dans laquelle on a délayé un peu de poudre violette.

3° Donner la feuille de mûrier encore plus souvent qu'on ne le fait, à tous les âges.

Je me méfie cependant des conclusions trop hâtives et je sais la différence qu'il y a entre quelques expériences de laboratoire et l'élevage en grand poursuivi pendant de longues années. Je prie donc les personnes qui s'intéressent à ces questions de me signaler les faits qui confirment ou qui infirment les idées que je viens d'exposer.

JULES GAL



## EN VACANCES

Suite et fin (1)

Si le progrès matériel a pénétré le pays, le progrès intellectuel, du moins ce que certains désignent sous ce nom, le scepticisme et l'irréligion, n'a pas eu de prise sur l'âme des habitants. Ces montagnards primitifs se sont moralement gardés et conservés intacts ; leur foi native, encore fraîche et vivace, n'a point été entamée.

Vienne le dimanche, vous les voyez, aux appels de la cloche puissante qui s'épandent en ondes sonores dans la vallée, arriver de je ne sais quelle énorme distance à la ronde, de tous les hameaux, de tous les chalets, de toutes les cabanes, au loin épars, que comprend cette vaste paroisse. Dans leurs plus propres vêtements, avec leur air grave, leur paroissien à la main, ils viennent, d'une démarche lente et d'un pas alourdi par l'habitude des labeurs rudes et des fardeaux pesants, par la pratique des routes difficiles, des pentes gazonnées et glissantes, des sentiers abrupts et rocailleux, où l'équilibre est problématique et la marche pénible. Ils avancent comme surpris et mal à l'aise sur un terrain plat.

Ils emplissent dévotement l'église, qui est d'assez vastes proportions pour tout ce peuple, aux diver-

(1) Voir la *Revue du Midi* du 1<sup>er</sup> Décembre 1898.

ses messes que dès le plus grand matin leur assurent le curé et son vicaire ; car l'importance de cette paroisse, dans ce pays où nous avons craint de manquer de service religieux exige et possède vicaire avec curé.

Durant la belle saison, le nombre des messes augmente encore avec les prêtres en villégiature ou de passage.

Le culte des morts est, là, fort en honneur. Quand ils vont à l'office, tous les gens du pays se font un pieux devoir de s'arrêter au cimetière qui entoure l'église ; et nul jamais ne manquerait d'aller prier sur la tombe de ces chers défunts.

Aussi est-ce un usage constant que la grand'messe soit précédée d'une bénédiction générale du cimetière par le prêtre en présence des fidèles. Pour une légère offrande, chacun peut obtenir la bénédiction spéciale d'une sépulture particulière.

Il faut voir, ensuite, comme le curé s'active au lutrin, quand il n'est pas à l'autel, avec quel zèle il solennise les offices. De grandes orgues, s'il vous plaît, ainsi que dans une cathédrale, accompagnent les chantres et rehaussent en la complétant la pompe des cérémonies. L'organiste et les chanteurs ordinaires, qui sont de l'endroit, se font un plaisir, pendant l'été, d'accepter ou de solliciter le concours des hôtes étrangers, leur ouvrant leurs rangs ou leur cédant leur place pour célébrer avec plus d'éclat le Seigneur.

Le prône fait en notre bien-aimée langue française, dans un style d'une touchante simplicité, est naturellement précédé des annonces pour la semaine.



Chaque jour, outre la fête spéciale, compte des messes de fondation pour les bienfaiteurs ou les défunts. A ces avis, vous êtes inévitablement frappés de la répétition des mêmes noms, quasi deux seulement, qui reviennent sans cesse : *Revaz*, *Caquez* (prononcez *Rêve*, *Coque* ; les syllabes *az* et *oz*, muettes comme l'*e* final français).

Ce sont les mêmes, sauf de très rares exceptions, que vous trouvez gravés sur les tombeaux comme peints sur les enseignes des magasins.

On dirait que, confinés dans ce coin isolé par la difficulté des communications, les habitants de ce pays ont été réduits à s'unir entre eux, perpétuant aussi constamment et uniquement les mêmes familles.

Une remarque identique confirmant cette hypothèse s'appliquerait à *Finhaut*, station très fréquentée, à la distance d'une heure et demie environ. Là aussi, on retrouve, sur les pierres tumulaires, des inscriptions mortuaires offrant la même répétition des quelques noms peu nombreux portés par les familles indigènes.

\*  
\* \*

La grand'messe est régulièrement suivie d'une procession, qui, bannières déployées, au chant liturgique des cantiques et des psaumes, fait le tour de la place et de l'église et rentre en traversant le cimetière contigu.

C'est d'une émouvante édification que de contempler cette longue théorie d'hommes, de femmes et d'enfants, toute la population valide, en somme, unissant ses voix à celles des prêtres et des chantres ou égrenant le chapelet.

T. XXVI, 1<sup>er</sup> Février 1899.

11

Les hommes, quoique fermant la marche, attirent d'abord votre regard et retiennent votre attention par leur nombre imposant et leur attitude recueillie. Dans leur structure massive, avec les insignes de leur confrérie du Saint Sacrement à la boutonnière de leur grosse veste en laine de couleur sombre, ils suivent gravement, pieusement, le cortège qui avance à pas lents et cadencés, comme il est de règle ou d'usage en ces cérémonies. Le vaste chapeau de feutre noir aux larges bords dans la main, ils portent la tête, nue avec ses cheveux plats qui gagnent le cou, légèrement inclinée en avant des épaules hautes et du dos arrondis. L'occiput est visiblement aplati par les charges journalières et continues des fardeaux pesants dont le transport nécessaire est forcément imposé, parce qu'il est autrement impossible, aux seuls êtres humains dans ces parages à eux seuls accessibles.

Les femmes, dignes compagnes de ces hommes forts, dont elles partagent, en sus du soin obligé du ménage, les durs travaux au dehors, sont, dans la vie ordinaire, généralement coiffées avec les cheveux lissés sur le front et tirés en arrière par de minces nattes finement tressées qui s'enroulent en un maigre chignon. Pour certaines cérémonies religieuses, elles se couvrent la tête d'un petit voile blanc. A l'église, à la procession, elles portent encore, respectueuses des mœurs et usages locaux, l'un des plus caractéristiques et des derniers vestiges peut-être du costume traditionnel, le chapeau valaisan, de paille noire, entouré d'un large ruban de même couleur minutieusement plissé. Regardez les maintenant à la file, avec leurs médailles de congrégations pendues au cou et tombant sur leurs tail-



les épaisses et courtes. Vous les sentez capables (vous ne vous étonnerez plus quand vous les apercevrez en cette pénible posture) de supporter sans faiblir, comme les hommes, les charges énormes, par exemple (c'est leur lot fréquemment), de trente à quarante kilos de foin pressé dans des draps de grosse toile. Habilement elles les maintiennent en équilibre sur la tête par les mains ou plus souvent par les longs râteaux de bois, qui, placés eux-mêmes horizontalement sur les épaules et se croisant par derrière, donnent au fardeau une base plus large et plus stable.

En tête, marchent, les yeux modestement baissés, les jeunes garçons, petits hommes déjà dans leurs vêtements prématurément semblables à ceux de leurs pères ; les jeunes filles, avec le vaste tablier soutenu par de larges bretelles de même étoffe et contournant leurs hanches arrondies. Soumis et adonnés au travail presque dès l'enfance, garçons et filles sont, de très bonne heure, plus qu'une espérance ou une promesse, les aides vigoureux et utiles de leurs anciens.

Le curé, qui vient le dernier, portant l'ostensoir sous un dais depuis longtemps défraîchi, est aussi de cette forte race de montagnards, mais dégrossi par l'atavisme et affiné par l'éducation. Il y a quelque dix ou douze ans qu'il édifie, console et secourt cette paroisse.

Ils sont si attachés entre eux, que ce bon pasteur, élevé naguère de rang et changé de résidence, n'a pu vivre loin de son fidèle et regretté troupeau : il a dû et voulu permuter avec son remplaçant pour revenir auprès de ses chères ouailles, qui, ne sachant se passer de lui, le rappelaient de tout leur cœur et

sollicitaient son retour de leurs plus pressantes démarches.

Il faut le voir, hors le temps des offices, sous la soutane qui trahit sa musculeuse structure. Tête nue toujours, les cheveux qui commencent à peine à s'éclaircir retombant en légères boucles brunes sur le cou, l'œil doux et brillant d'intelligence, il est constamment au milieu de ses paroissiens, s'abandonnant avec eux aux causeries amicales, dans la familiarité de leur langage spécial et courant, qui lui conserve son parler natal sous son accent caractéristique.

Il ne disparaît et ne s'éloigne que pour user de sa santé de fer à l'exercice de son lourd, mais si captivant et si méritoire ministère, courant sur ses jarrets d'acier, par monts et par vaux, sans souci, quand il en est besoin, de l'heure, du temps, de la saison, pour porter à tous, si lointains et si cachés soient-ils, la bonne parole, les soins et les secours.

Ne cherchez pas comment un maigre traitement de onze cents francs annuels, dit-on, peut suffire, outre le don de soi, à ces prodigalités. Votre curiosité n'arriverait pas à une réponse humainement raisonnable. La solution de ce problème est le secret de la Providence, tout au moins de cette Providence du pays. De tels miracles ne peuvent recevoir un semblant d'explication que de la sainte abnégation et du rigoureux ascétisme d'un vrai religieux.

Religieux, il l'est effectivement. Ce léger cordon d'étroite dentelle qu'il porte en sautoir et dont la blancheur tranche sur le noir de la soutane est l'insigne qui le distingue des prêtres ordinaires et le rattache à l'ordre monastique de la proche abbaye



de Saint-Maurice. C'est au renoncement pieux et charitable, au dévouement austère et sans bornes, à la vigilance inlassable et courageuse de ces moines vigoureux et prêts à tous les sacrifices qu'est confiée la garde intelligente et périlleuse de l'hospice du Grand-Saint-Bernard. Notre curé compterait dans cet ordre, exceptionnellement autorisé à n'en point autrement porter le costume et à desservir une paroisse. Aussi son église est-elle naturellement dédiée à Saint-Maurice, et lui-même, quoique Salvan dépende de l'évêché de Sion, est plus spécialement soumis au prier de son couvent.

Cet excellent curé, pour ne pas priver ces braves gens d'une partie des offices du dimanche et ne pas les obliger à refaire plusieurs fois un chemin pénible, chante les vêpres et donne la bénédiction immédiatement après la procession qui suit la grand'messe.

Ainsi pleinement sanctifié chacun peut regagner son logis, retourner à ses devoirs et s'adonner aux distractions ou au repos des jours de fête.

\*  
\* \*

C'est le tour maintenant de la vie civile. Onze heures sonnent, heure officielle, ou bien il est déjà onze heures plus ou moins passées ; mais l'exactitude réglementaire et rigoureuse souffre ce tempérament de condescendante déférence envers la religion ; on se garderait de déranger, de troubler en aucune façon les offices ; on attend qu'ils soient finis.

L'église se vide.

Les camarades, séparés par le travail solitaire de

la semaine, se cherchent et se joignent. Les causeries interrompues se reprennent entre ceux que l'ouvrage éloigné a gardés silencieux depuis le précédent dimanche. Les groupes se forment et se massent bientôt devant la *Maison de commune*.

Une fenêtre s'ouvre sur la façade. Un homme, les mains pleines de paperasses, paraît au balcon du premier étage. C'est un agent communal. Je ne sais son titre, ni sa qualité. Il fait sa lecture. Chaque pièce lue, il la jette à l'intérieur sans se retourner et sans arrêt. Toute l'existence de la commune est là. Avis d'objets perdus ou trouvés, et tous autres ; actes officiels promulgués ; contraventions relevées ; amendes infligées ; enchères proposées ; adjudications prononcées ; et le reste.

Les adjudications ! Formalités sommaires sous le régime de la bonne foi : pas de cahier des charges, pas de consignation, pas de feux comme à nos ventes judiciaires, pas de marteau d'ivoire comme chez nos commissaires-priseurs, pas de procès-verbal sans doute. Écoutez, par exemple, cette adjudication d'une coupe de bois : « Tant un tel. Tant un tel. Tant un tel. Personne ne met audessus ?... Adjugé à un tel. » L'agent connaît tout le monde. C'est fini... sur parole.

Les amendes ! Nous en avons entendu parler. Nous les avons guettées, chaque dimanche, et, chaque dimanche, notre maligne espérance a été déçue.

A cela rien d'étonnant, si l'on songe à la naturelle et profonde honnêteté de cette race, à l'intégrité de sa foi primitive, à sa ferme et pieuse dévotion,



\*  
\* \*

Là, vous n'apercevez pas l'ombre même d'un garde-champêtre. La police y est inconnue autant qu'inutile. De prime abord, vous êtes surpris de ne voir aucune maison, aucune porte fermée. Si, à votre arrivée, vous en éprouvez quelque appréhension personnelle, le caractère, les mœurs, les habitudes de ces braves gens, l'ambiance, vite dissipent votre étonnement et calment votre souci.

Un jour, cependant, nous vîmes, comme par miracle, sous une sorte de costume militaire, une apparence de gendarme traverser majestueusement le pays. C'était bien un gendarme, gendarme bonasse, qui venait tout simplement recommander aux hôteliers, pour la forme sans doute, de mettre à jour le registre d'inscription des pensionnaires et des passagers, prescrit en tous pays. Celui de notre maison n'était en retard que d'une saison, je crois. On ne punit pas notre hôtesse de cette longue négligence : l'avertissement suffisait. La loi est la loi. Les étrangers, du reste, sont si nombreux ! Et ils sont, eux, pour la plupart..... des inconnus.

Quelque temps après, nous eûmes, en ce genre, nouveau sujet d'un plus vif étonnement. Nous croisons un jeune soldat entièrement équipé ; puis, un groupe de militaires en tenue avec armes et bagages ; plus loin, toute une bande avec casques et tuniques suivie d'un char transportant les fusils et le reste du fourniment. Nous supposons quelque manœuvre. On nous détrompe. « C'est la classe qui a fini son temps et qui rentre dans ses foyers. — « Avec tout son attirail de service ? — Oui. » En quel état tout cela retourne-t-il à la caserne pour une

nouvelle période ? Voyez-vous nos soldats emportant leur costume et leur équipement pour le conserver, le soigner et le représenter ?



Je ne pense pas que ces fusils d'ordonnance soient, après la libération ou durant les congés, laissés à la disposition des hommes pour ces exercices de tir, où, héritiers jaloux de l'adresse et de la gloire de Guillaume Tell, cet immortel et sympathique héros d'histoire — ou de légende, n'importe, — se plaisent et excellent les enfants de l'Helvétie. Chaque bourg a une et souvent plusieurs sociétés de tir et possède des stands très bien établis, abondamment et assidument fréquentés, des concours périodiques habilement et vivement disputés.

En août, c'était, entr'autres, Martigny, ville voisine, dont le programme, affiché et répandu au loin, attirait les concurrents. Puis, ce fut le tour de Salvan.

Il fallait voir ces jeunes hommes d'âge très divers se pressant au rendez-vous. Chacun arrive avec sa carabine en bandoulière, l'arme dont il a l'habitude, pour être plus sûr de son coup. La crosse en est, d'ordinaire, profondément creusée, façonnée au gré, à la fantaisie et à la taille de chacun, de manière surtout à bien assujétir l'arme en emboitant exactement l'épaule.

De deux heures à la nuit, c'est étourdissant d'entendre siffler les balles et de les voir, après un parcours moyen de 300 mètres, cribler presque infailliblement la cible aux meilleurs endroits, avec accompagnement presque ininterrompu d'un grondement semblable au fracas formidable du tonnerre éclatant et roulant avec furie dans les gorges retentissantes.



Tel est, avec les propos calmes, brefs et peu fréquents, entre la fumée de la pipe courte, des cigarettes ou cigares communs, d'une part, et, d'autre part, les carafes souvent vidées du vin blanc émuossillant, le généreux *fendant du Valais*, tel est le délassement viril, distraction patriotique de ces hommes forts, noble récréation qui remplit leur après-midi de ce dimanche dont nous savons la matinée si religieusement occupée.

\*  
\*  
\*

Une tout autre harmonie, moins terrifiante, moins crépitante, moins monotone surtout dans son éclat mélodieusement joyeux, vient d'ordinaire provoquer ou saluer agréablement le réveil du dimanche.

Un bruit vague et sourd commence à se produire dans le lointain, d'où il arrive à peine perceptible. Puis, il s'établit continu et uniforme : il règne encore indistinct. Il se répand ensuite et peu à peu se précise. Insensiblement il augmente en se rapprochant. Enfin, il éclate dans toute l'ampleur d'une sonorité décuplée par le calme et le silence du premier matin. Une marche entraînante remplit les airs et vole à tous les échos.

Tout à coup apparaît une bannière constellée de médailles et débouche une imposante phalange d'allègres et puissants musiciens, disciplinés et instruits.

Ils marchent maintenant librement et facilement alignés. Vous admirez comme dans la route inégale qu'ils viennent de suivre, par les sentiers étroits et périlleux, s'ils ont dû rompre leur formation et leurs cadres, ils ont maintenu et conservé l'ensemble avec le rythme et la mesure.

Après un repos nécessaire, les lois religieuse et civile satisfaites, ils se forment en cercle sur la place. Et le concert commence.

Les ouvertures succèdent aux marches ; les fantaisies aux ouvertures. Les danses coupent la suite des morceaux sérieux et leur servent d'intermèdes.

Émoustillée, la jeunesse naturellement frétille et comme involontairement se trémousse. Sous l'attraction réciproque d'une sympathique amitié, sous l'impulsion de combinaisons savantes que suggère un *flirt* purement sentimental, ou de calculs habiles qu'inspire une poursuite audacieusement intéressée, les couples se forment. Avec le plus complet mépris des chauds rayons d'un clair soleil au zénith, sans la moindre crainte d'un tapis de poussière ou d'un pavé de cailloux, sans respect pour l'étiquette, sinon pour la bienséance, ils s'enlèvent et tourbillonnent aux accents d'une valse lente et langoureuse ou vive et endiablée, mais toujours irrésistible pour des jambes de vingt ans.

Midi sonne : c'est l'heure du *dîner*. Mais la distraction exceptionnelle de ce jour émousse l'aiguillon régulièrement périodique de la faim : il ne parvient pas à se faire sentir. La cloche s'est vainement mise en branle. Son agitation insistante n'a pu attirer l'attention occupée à bien autre chose. Sa voix amie, d'habitude favorablement accueillie et obéie docilement, est restée sans écho. Son appel a, sans résultat, parcouru l'espace et sollicité les gens dont le cœur plane au-dessus des matérialités de l'existence.

L'hôtesse est sur sa porte avec ses servantes. Elles prennent leur minc aimablement ou respectueusement suppliante. Les souprières fument ; mais le



potage commence à refroidir. Le rôti menace de brûler. Une seconde table doit succéder à la première pour reconforter les musiciens qui s'époumonent dans leurs instruments.

Le bal improvisé continue sans relâche.

Par intervalles, on recourt au vin blanc pour calmer les poitrines échauffées par l'ardeur de l'exécution, pour humecter les lèvres séchées au contact prolongé des anches et des embouchures. Mais il ne fait, le traître, qu'ouvrir les voies et préparer les estomacs.

L'orchestre complaisant et charmeur ne peut se plaindre d'une fatigue et d'un retard dont le rendent seul responsable son dévouement et son talent.

Cependant les plus sages, les plus âgés, ont quitté la place. Les danseurs, qui n'ont pas voulu perdre une mesure de la valse entamée, se décident à les suivre dès qu'elle expire en lançant son accord final. Ils rattrapent vite leurs anciens déjà servis.

Les cliquetis des fourchettes, le choc des verres, le bruit des conversations animées, qui se croisent, s'excitent inconsciemment et forcément s'élèvent pour lutter avec la voix sonore de la musique, se mêlent au concert qui continue, devant les fenêtres grandes ouvertes, à l'intention et en l'honneur des hôtes de Salvan.

Le premier repas finit sans trop trainer. Les pensionnaires vident la salle.

Les musiciens ont soufflé sans faiblir jusqu'au dernier morceau. A leur tour maintenant de se refaire. Ils s'attablent bruyamment devant le second couvert mis à peine et insuffisamment arrangé. Qu'importe ? Le robuste appétit de leurs estomacs

sains aiguisé encore, leur soif encore excitée par la course au grand air matinal et par le jeu des poumons dans le cuivre ou les bois des instruments, ne souffrent plus de délais. Les gaillards font grâce des détails d'un service méticuleux. Lestement ils vident les plats et les bouteilles sans perdre inutilement leur temps en oiseuses conversations. Les rasades de vin blanc frais courageusement et sans trêve arrosent les viandes succulentes et les mets savoureux.

Le *dîner* absorbé avec tous ses accessoires, arrive l'heure du départ.

Après une dernière fantaisie, la phalange se met sur les rangs. Joyeux et dispos, les musiciens reprennent leur route. Ils s'éloignent en jouant une nouvelle marche, dans le même ordre que le matin, en lignes serrées et de front quand le permet l'espace, à la queue-leu-leu quand il se rétrécit, cahin-caha lorsque le sentier devient abrupt, sans plus rompre que pour venir la mesure et le rythme, sans manquer un coup de langue parmi les faux pas et les cahots d'un chemin raboteux. Ils disparaissent. Et longtemps on les entend encore. Le son faiblit à mesure qu'il s'éloigne. Il s'éteint graduellement. Il est mort et bien fini qu'on prête encore l'oreille et que l'on s'imagine le percevoir encore pour l'avoir écouté avec plaisir et attentivement suivi.

\*  
\* \*

Tel est, traversé à vol d'oiseau et crayonné à grands traits, « ce petit coin du monde. » Tels sont ces « montagnards, ces paysans, ces braves gens, « qui nous prêtent leur logis et remplissent nos ver-



« res de leur bon vin généreux », comme dit M. Edouard Rod. Telle est l'agglomération, assemblage bigarré, de la saison estivale. Tel ce village des Alpes, telle « la vie qu'elles cachent dans leurs replis. »

« Ah ! les Alpes ! les Alpes ! Merveille de la nature ! palais du bon Dieu ! échelle sublime !...  
« Jamais, tant que Dieu me prêterait vie, jamais je  
« n'oublierai les émotions d'âme que je sentis à la  
« première vue des Alpes... Vous montez, et tout  
« cela se dresse, tout cela se hausse pour aller s'en-  
« foncer dans les profondeurs bleues du ciel !

« Voici les monts ! Voici les Alpes !  
« Chantez plus haut, montez plus haut !...  
« Plus haut ! plus haut !...  
« Nous sommes dans les astres (1) ! »

Les Alpes, on les aime vite, dès qu'on les connaît, et tant, d'une tendresse si profonde, que l'on comprend aisément, à l'attrait qui s'en dégage, l'attachement qu'elles provoquent et la fidélité qu'elles inspirent.

Cette vie, cet amour conservent la bonne santé et la belle humeur.

C'est là que, pendant quelques semaines, nous nous sommes abandonnés tout entiers et béatement à la trêve des soucis accoutumés et des événements insolites. Là, nous avons savouré avec délices le répit à nos travaux ordinaires et aux agitations extraordinairement cruelles de cette triste fin de siècle.

(1) BATISTO BONNET. — *Vie d'enfant* (Traduction par ALPHONSE DAUDET).

Mais, vers la fin de notre séjour, un formidable coup de foudre dans ce ciel serein vint brusquement nous tirer de ce rêve et nous rappeler à la réalité.

Le soir, l'heure du repos approchant, on s'était séparé. Nous nous préparions pour la nuit, lorsque une conversation mystérieuse d'abord, plus animée ensuite, s'élève dans la pièce voisine et nous parvient bientôt distinctement.

*La Suisse, Le Journal de Genève*, annoncent, parait-il, l'arrestation et le suicide du colonel Henry. Le doute ne semble plus permis que nous doutons encore. Notre nuit se passe en soubresauts. Comme il nous tarde de voir arriver le jour avec nos journaux de France !

Les voici. L'horrible est vrai.

C'est avec les blessures de ces poignantes nouvelles que nous prenons le chemin du retour.

On ne saurait traverser Genève sans s'y arrêter, quelque hâte vous presse de regagner le logis.

Son lac est toujours le plus bleu. Mais l'horizon, les montagnes, sont embrumés comme nos cœurs. L'atmosphère est lourde. On est oppressé comme à la veille de malheurs ignorés et imprécis, mais pressentis secrètement,

Sur ce quai, demain, dans quelques heures, s'accomplira le plus abominable des forfaits, l'assassinat d'une femme. Elle va expier ce crime irrémissible de porter parfois sur sa tête une lourde couronne d'impératrice.

On se reconforte bien un peu, en revoyant des compatriotes, en serrant les mains d'amis retrouvés. Mais les événements se précipitent dans leur implacable cruauté et leur fatalité inéluctable.



C'est la démission de Cavaignac que clament les vendeurs des feuilles publiques et qui est affiché partout. C'est toute la conséquence irrésistible, toute la suite dévastatrice comme l'ouragan qui se déchaîne, comme la tempête qui roule, submergeant tout, emportant tout dans sa furie.

Et, pour broyer jusqu'à l'anéantissement les cœurs français, à toutes les devantures, dans toutes les vitrines, cet étalage de cartes postales, illustrées de dessins et de peintures, souverainement outrageantes pour la France et pour son armée.

Genève n'a pas le monopole de cette vente. Mais, au dire même d'un géographe qui n'est pas suspect, le voisinage de la France a fait l'importance de Genève. » Genève ne se prive d'aucun commerce lucratif.

Ces hideurs font prime, à preuve cet avis sous certains petits paquets, ceux de *la Dame voilée* notamment : *série presque épuisée*.

Fuyons, fuyons. Repassons vite la frontière. Revenons en courant au foyer. Les charmes d'un voyage si longtemps heureux menaçaient de nous le faire oublier. L'indifférence des uns, la morgue des autres, les vicissitudes du temps et de la route lui ont rendu tout son attrait et l'ont fait plus désirable.

Au retour, notre bonne ville paraît plus déserte. L'été n'a pas encore éteint, pas même modéré ses feux. La poussière plus épaisse est plus sèche ; l'eau moins fraîche est plus rare ; et, ô ironie, la question des eaux est plus brûlante que jamais.

Ici, du moins, on est chez soi, dans sa patrie, cette pauvre patrie que ses malheurs rendent plus chère et qui a plus besoin de l'affection, du dévouement de tous ses vrais enfants.

Ici, encore, avec beaucoup de bonne volonté et un peu d'imagination on peut se faire l'illusion qu'on va laver son linge sale en famille.

Ici, enfin, on ne reçoit pas en pleine figure et à bout pourtant le mépris ou l'insulte de l'étranger.

PAUL CLAUZEL

Nîmes, octobre 1898.



## « L'HÉRÉSIARQUE »

M. Henri Mazel illustre par des drames une œuvre plus vaste, consignée dans ses livres de science sociale ou disséminée en de multiples articles à travers toutes les Revues de l'Europe.

En comparant les œuvres dramatiques de M. Henri Mazel à celle d'un illustrateur, je crois indiquer assez exactement le but qu'il cherche à atteindre par elles. Le rôle de l'illustrateur est, du moins tel que je le conçois, de synthétiser, en un raccourci habile, la pensée éparse dans un livre : il la résume soit dans les traits d'une figure, soit par un arrangement symbolique de lignes ou de couleurs. De même, dans les héros de ses drames, M. Mazel condense les forces mystérieuses que ses études de politique et d'histoire lui ont révélées persistantes sous les innombrables contingences. De ces forces, les unes lui apparurent plus singulières et plus intenses à de certains moments où elles se heurtaient presque de front : ainsi le Christianisme et la Barbarie dans le *Nazaréen*, le même Christianisme et le Synchrétisme païen dans la *Fin des Dieux*, un islamisme incertain encore et se dégageant mal de disparates gênantes dans le *Kalife de Carthage*, enfin, l'Hérésie dans l'œuvre qui fait précisément l'objet de cet examen.

Je dis l'Hérésie, et non telle spéciale hérésie ; car à prendre la suite des révoltes contre l'Église, non pas au point de vue dogmatique, mais au point de vue psychologique et éthique (celui qui agréé le plus à l'esprit de M. Henri Mazel), l'identité des causes et des prétextes est facilement aperçue. Il y a dans l'humanité un petit lot de tares sur lesquelles s'appuiera toute entreprise contre l'immuable édifice et la règle incassable et souple qui y commande. En Victorin, l'Hérésiarque ! toutes ces tares sont à leurs pla-

ces ; tout est prêt pour le combat. Un peu Roscelin, un peu Abélard, beaucoup Luther, quelque peu Calvin aussi, ce moine résume en sa personne les hérésies de tous les temps, ou plutôt l'unique, incarnée successivement en la série de ses prophètes.

M. Mazel, laissant de côté, ou tout au moins insistant peu, sauf dans la scène du concile, sur les erreurs doctrinales de son héros, (à qui il en prête d'assez inconciliables), s'est particulièrement attaché au développement moral de ce moine. Il est visible qu'il a eu plus d'une fois recours à la biographie de Luther.

Deux sentiments sont à l'origine de toute évolution hérésiarque : une grande sensibilité nerveuse et, avec, une certaine vanité. Dans la pensée de l'Hérésiarque, cette sensibilité malade s'appelle *Amour*, amour de Dieu, amour des hommes. etc., et cette vanité, qui tâche de s'apparenter à de l'orgueil, prend le nom de *Volonté*. Ce faux amour et cette volonté de contrebande qui, d'après l'ancienne, comme du reste la récente analyse psychologique, doivent avoir leurs racines bien près l'une de l'autre dans la même région du cœur, sont tout le fond de l'Hérésiarque. Pour le souligner, M. Mazel y opposa le bon sens, la fermeté et la hardiesse d'esprit d'un autre moine, destiné à être plus tard le juge et la victime de Victorin.

Ainsi, l'hérésie naît toujours de la vanité. La volupté ne suffit pas à l'engendrer, car elle se peut accorder avec l'indifférence et même la plus parfaite soumission. Transgresser les règles que l'Église a posées concernant la chair, éloigne rarement, quoiqu'on en ait dit, de son giron. Certes presque tous les hérétiques le firent, mais cela suivit et ne précéda pas la révolte. M. Henri Mazel a respecté sur ce point les données biographiques, et son Astéria prend son Victorin par l'esprit avant de le prendre par la chair. Elle le transforme en cuistre avant d'en faire un luxurieux.

Victorin est donc un cuistre, ou selon l'euphémisme reçu par le temps qui court : *un intellectuel*. Il ne doute pas que Dieu ne le tienne en particulière estime, et ne l'ait constitué son intermédiaire. Sa vanité se dissimule sous l'inspiration. Il est trop hypocrite pour avouer qu'il dé-



clame pour son compte. Il a la modestie de n'être qu'un prophète.

Dès lors nous entrons dans la seconde phase de son évolution. Dieu ne pouvant parler décemment la langue de tout le monde, il faut au prophète un jargon, une sorte de *sabir* mi humain, mi divin. Par une convention tacite, on a dès longtemps admis que l'ancienne littérature hébraïque remplirait ce rôle. Vite, notre moine en rupture de cellule se met à parler le patois de Chanaan. C'est un fait dont témoigne toute l'histoire des hérésies que cette recrudescence de l'esprit et du langage bibliques à chaque mouvement séparatiste qui s'opère dans l'Eglise. A cela plusieurs raisons. L'esprit de l'Ancien Testament est en complète hostilité avec celui du Nouveau et surtout avec l'esprit helléno-romain de l'Eglise catholique qui, je ne sais pourquoi, a persisté à traîner ce boulet judaïque, tout en tâchant de le dissimuler. C'est dans ce fratras d'idées vieilles, fruit de l'orgueil et de l'indigence intellectuelle des Sémites, que toujours on eut l'idée d'aller puiser des armes contre elle. En second lieu, l'usage bizarre du sens figuratif, admis par les Pères, à la suite des Rabbi, autorisa tous les novateurs à des interprétations aussi dangereuses que ridicules. Victorin ne s'en fait pas faute.

Mais une heure vient où cette exgèse saugrenue est insuffisante, et où les adversaires, restés calmes, de l'Hérésiarque, lui démontrent qu'entraîné par les soucis quotidiens et les besoins de sa discussion il a poussé trop loin l'abus du sens mystique et surtout le nombre des sens contradictoires inclus dans un même texte. C'est le moment de l'*Histoire de ses Variations*.. Ce moment est décisif, car c'est celui où l'Hérésiarque va systématiser sa doctrine du libre examen. Ne pouvant nier qu'il ait varié, il proclamera qu'il avait le droit de varier. En cela, il pense faire un coup de maître, affermir sa liberté à l'inconscience et à l'impudence et s'étayer de toutes les complicités appelées à bénéficier de l'anarchie : anarchistes sociaux, anarchistes religieux ou moraux. Il ne voit pas qu'il se perd. Il lui faut désormais s'encanailler, aller chercher de l'aide dans tous les bas fonds. Son jargon bi-

blique se mêle aux déclamations socialistes. Il entraîne pour un temps les masses. Il devient, comme Mahomed, chef d'état et chef d'église. Il se proclame pape et empereur. Il devient fourbe, cruel ; par-dessus tout, il reste cuistre. Il tâche de colorer tous ses actes de raisons morales, de les appuyer d'arguments d'école. Sur les remparts armés d'Avignon, revêtu lui-même d'une cuirasse dissimulée sous son franc, il est antimilitariste à la façon de Paul Meyer ou de Pressensé. « Des phrases, » dit Astéria qui ne croit qu'à la force et qui, elle, a au moins un but clair et précis.

Astéria, l'alliée de l'Hérésie, qu'est-ce au juste ? C'est d'abord la femme, avec son éternel rôle de bête mal-faisante. Dans tous les drames de M. Henri Mazel, elle apparaît sur l'immédiat second plan, incarnant l'esprit du mensonge, de la bassesse et de la mort. Mais, ici, elle est plus. Dans toute société, il existe un résidu du mal, un déchet. L'antique société païenne, pour grande et belle qu'elle fût, avait le sien, qui a survécu à ses transformations au début de notre ère. Or, les cerveaux qui en demeurèrent les dépositaires à travers les siècles, furent également les premiers alliés de l'Hérésie. Ils s'unirent contre l'ennemi commun. Mais l'alliance ne put jamais durer. Entre Astéria, Vénus antichrétienne, et le prédicant biblique, il ne peut y avoir que mépris et que haine. Il y a entre le mal qu'incarne Astéria et celui que représente Victorin, toute la différence qui existe entre un tempérament robuste et sain et un organisme en pourriture.

S'il faut entre les deux choisir, acclamons Astéria ; d'autant que la racaille lui préfère Victorin.

M. Henri Mazel a placé son drame à une époque indécise du moyen âge, aux environs du pontificat d'Alexandre III ; les *Gesta* qu'il y décrit sont imaginaires. Il fallait bien qu'il en fût ainsi, puisqu'il avait la volonté, non de conter une époque, mais d'instaurer en son archétype l'Hérésiarque ; de même qu'il a accumulé en un personnage unique ce qui, dans la réalité, en se répartissant entre une foule, constitue la permanence de l'Hérésie. Il est rare de rencontrer des Victorin ou des Luther ; il l'est moins de rencontrer leur monnaie ; et, s'il nous était donné alors d'exorciser les nations, peut-être de l'esprit mauvais qui les veut



détruire, nous entendrions cet aveu : *Mon nom est Légion.*

Il est des heures où pullulent les démons pervers, où la maison qui eut l'indulgence et la maladresse de les accueillir en est toute ébranlée : petits Victorins sociaux, petits Victorins politiques, petits Victorins évangéliques plus ou moins, petits Victorins de la trahison, petits Victorins du temple et du bain, coalisés pour la destruction du vieil édifice qui les abrita, en viennent à écœurer la brutale Astéria, qui, les repoussant tous dans la boue, s'étonne elle-même de se trouver aux côtés de l'ancien adversaire.

Je connais une de ces heures. Le lecteur dira peut-être quelle est cette heure-là.

S.

## BIBLIOGRAPHIE

### **LES ÉTRIVIÈRES**, par ALEXANDRE DUCROS.

Vous souvenez-vous du suggestif dessin de Forain ?

Un salon de l'Empire un soir de fête. Dans le fond, une Marianne qui s'avance. Au-dessus, cette simple légende : « Comme elle était belle, sous l'empire ! » Certes, comme toutes les institutions humaines, la République n'a pas satisfait tous les espoirs qu'on fondait sur elle. Mais à ceux qui regretteraient un régime plus fort, je conseille de lire ou de relire les *Étrivières* d'Alexandre Ducros. La République aura fort à faire avant de mériter les cris de douloureuse et légitime indignation que l'Empire inspira à ce merveilleux improvisateur, à ce poète sincère. D'aucuns conçoivent volontiers la patrie comme une régulière association pour le développement du commerce et de l'industrie ; les *Étrivières* leur diront le magnifique élan avec lequel les vaincus aspirèrent à un commun idéal de liberté et de justice.

Il en est d'autres qui souffrent de voir leur patriotisme contraint à de petites humiliations. Les *Étrivières* leur montreront la différence qui sépare une légère reculade et le plus affreux des désastres. La colère et l'ironie, l'amertume et l'indignation s'y mêlent en une si vive variété qu'on relit avec la plus dramatique émotion cette page d'histoire qui saigne encore au cœur de tous les Français.

Ce qui ne gâte rien, le volume d'Alexandre Ducros, édité chez Gautherin, rue de Vaugirard, se présente avec une perfection d'impression et un luxe décoratif qui ravissent les yeux du lecteur

P. H. E.



**Sermons et allocutions aux hommes seuls**, par l'abbé E. Bouisson, licencié ès-lettres, doyen honoraire, curé à Beauvoisin (Gard).

Sous ce titre, l'auteur a réuni un choix de Sermons adressés à des auditoires d'hommes dans diverses paroisses du diocèse de Nîmes. Nous y remarquons un *Triduum*, propre à favoriser la préparation des hommes à l'accomplissement du devoir pascal, sur les sujets suivants : 1° *Dignité de l'homme* ; 2° *Obligations de la race chrétienne* ; 3° *Contre le respect humain* ; une série d'Allocutions de circonstances, savoir : 4° *La Communion pascalle* (pour la Messe de communion des hommes) ; 5° *Les hommes et la Religion* ; 6° *A des hommes d'œuvres* ; 7° *A une Société de Secours Mutuels* ; 8° *A une Société de musique*, le jour de Sainte-Cécile ; 9° *A des ouvriers verriers*, le jour de saint Laurent ; 10° *A des ouvriers mineurs*, le jour de sainte Barbe ; 11° *A des conscrits*, le jour de leur départ ; 12° *A des Tertiaires franciscains*.

Cette publication est d'un bon exemple et sera très appréciée des prédicateurs et des pasteurs.

(Extrait de la *Semaine religieuse* du 7 Janvier 1899).

A cet éloge de la *Semaine Religieuse* du diocèse ce sera, dans ma pensée, en ajouter un autre que de dire que M. Bouisson n'a pas voulu faire œuvre de littérature. Un prêtre, de nos jours, n'a que faire d'être un pur littérateur : une mission plus utile et plus glorieuse, plus dans l'esprit de sa vocation, s'impose à lui, surtout s'il est dans le ministère. On trouvera ici une œuvre de zèle, d'action, d'apostolat, destinée à contribuer à l'amélioration individuelle et sociale des hommes d'une paroisse.

J. R.

**L'exploitation du bassin houiller d'Alais sous l'ancien régime** par Achille Bardon, Nîmes, 1898. — 1 vol. in-8.

M. Bardon, qui a déjà publié d'importants travaux d'histoire sur Alais et sa région, s'occupe cette fois des industries du fer et de la houille, minéraux qui abondent dans l'arrondissement d'Alais, et qui y furent exploités de tout temps.

M. Bardon débute en faisant connaître ce que les anciennes archives contiennent sur cette exploitation au moyen âge. L'extraction de la houille est dans l'enfance. Chaque propriétaire est maître de son tréfonds et en arrache la houille comme il peut, par les moyens les plus primitifs. Au xvi<sup>e</sup> siècle, nous trouvons d'intéressants détails sur les établissements métallurgiques des Cévennes, les modestes *martinets*, situés le long des torrents. L'eau leur fournissait la force motrice pour forger et ils fondaient le minerai à la houille ou au bois.

Les fours à chaux consommaient du charbon.

En 1441, l'extraction de la houille est encore si peu importante, que la mine de la Grand'Combe rapportait une rente égale à environ 28 francs de notre monnaie ! Ce qui entravait l'essor des exploitations, c'était l'absence de routes et de capitaux, l'ignorance technique, le morcellement des houillères, et par dessus tout, la crainte générale de l'épuisement rapide des mines.

Après maint renseignement sur la législation et le commerce des houilles jusqu'au seuil du xviii<sup>e</sup> siècle, M. Bardon arrive à l'édit de 1744, portant que personne ne pourra exploiter des mines de houille sans la permission du contrôleur général des finances.

En 1770, nous voyons apparaître Pierre-François de Tubeuf, demandant une concession à Carsan. C'est la figure capitale du livre. Habile minéralogiste, connaissant bien la psychologie des ministres et des bureaucrates, hardi et persévérant, Tubeuf eut l'art de devenir, en 1773, concessionnaire de tout le bassin houiller d'Alais. Sauf le gouvernement, il finit par avoir contre lui tout le monde : petits propriétaires, diocèses d'Alais et d'Uzès, États de Languedoc. Sa correspondance nous le montre tenant tête à tout, dans une lutte incessante et ruineuse, et déployant une énergie digne d'une cause moins contestable. On redoutait en lui le privilégié accaparrant le pain de l'industrie.

Tubeuf était, comme le lui dit un ministre, « trop entreprenant » L'esprit d'initiative est une chose excellente et



trop rare, mais qui a besoin d'être équilibrée par le sentiment de ce qui est possible. Allez jusqu'aux limites du possible, mais ne les dépassez pas. Ne cherchez pas à rendre la Cèze *navigable* et à dépouiller tout le monde. On n'a jamais raison du sentiment universel, et à tendre trop la corde, elle casse. Malgré son incroyable virtuosité, Tubeuf ne put conjurer la mauvaise fortune. Agité par de nombreux procès et par des résistances à main armée, ses triomphes dans les bureaux du ministre et au Conseil d'État, ne lui suffirent pas à mettre la réalité en harmonie avec son ambition. D'ailleurs la Révolution vint, qui balaya tout, et Tubeuf alla mourir misérablement sous les coups des sauvages d'Amérique. Malgré ses erreurs et ses fautes, il n'en fut pas moins le créateur de l'exploitation en grand des houilles du bassin d'Alais. Il donna un vigoureux élan au progrès de l'industrie extractive en France. Si son action avait été moins mêlée de procédés discutables, elle eût été glorieuse. Quoiqu'il en soit, Tubeuf demeurera un des hommes célèbres de ce pays, qui ne doit pas l'ignorer. M. Bardon, au moyen des archives publiques et privées, a fait revivre cette figure de haut relief. Il l'a replacée dans le milieu ardent de ses adversaires et dans le milieu compliqué de ses protecteurs. Son tableau est plein de mouvement, d'entrain et même de bonhomie. On sent une sorte de passion qui anime l'auteur pour la vérité historique. M. Bardon a le sens de la résurrection du passé. Son érudition et son ironie sans fiel se fondent en une œuvre très personnelle.

M. Bardon est dur pour M. de Genssane, inspecteur provincial des mines de Languedoc, auteur d'une *Histoire naturelle de la province* en 4 volumes. Nous étions habitués à le considérer comme une autorité. M. Bardon ne semble voir en lui qu'un faiseur. Déjà ?

Oui, déjà. La célèbre compagnie d'épure, dont le but était la vente du charbon dessouffré, montrait aux États de Languedoc la Cèze couverte de bateaux charbonniers. Tubeuf s'engageait à lui livrer 400 000 quintaux de houille. Aïes, représentant de la compagnie à Alais, voit le charbon épuré

de Robiac descendant la Cèze et le Rhône, et allant sur toutes les mers. Il veut qu'on l'appelle « directeur général des nouveaux établissements dans les provinces méridionales du royaume. » Dès 1778, on savait battre la grosse caisse industrielle en France.

Dans ce livre défilent les plus hauts personnages du Languedoc et du monde parisien. Les femmes étaient des intermédiaires fort utiles. Tubeuf remet, en 1780, à la comtesse d'Aché, une déclaration écrite promettant à Mme Hubert, femme de chambre de *Mme Victoire* (fille de Louis XV), 3.600 livres, si par son crédit elle peut lui obtenir du Conseil d'État un certain arrêt. Il y a encore une Mme de Fontpertuis qui est très secourable à Tubeuf.

Les intrigues de cette société brillante ne l'ont pas perdre de vue à M. Bardon le côté sérieux de son sujet. Il démêle fort bien la portée économique de tout le mouvement qu'on se donne, et il en apprécie en jurisconsulte et en financier l'évolution qui a préparé le régime actuel des mines.

E. B.

**Valentine Fabrège-Montaud** (1870-1893), Montpellier, Imprimerie Centrale du Midi. — in-8, 140 pages.

Un livre de bonne mine et d'aspect aristocratique : un vrai monument d'un luxe grave. Au frontispice, un buste votif et combien vivant ! Au-dessous d'une brève dédicace, un nom dont une de nos villes du Gard partage l'estime avec Montpellier, par le fait d'une honorable alliance.

Mlle Autheman, s'étant éprise d'amitié profonde pour une de ses élèves, Mlle Valentine Fabrège, prématurément décédée, a consacré ces pages à en faire revivre le souvenir.

Si même l'héroïne de ce récit ne portait point le nom du savant qui s'est si fort distingué par son culte éclairé pour les ruines de Maguelone, elle n'en mériterait pas moins d'être proposée en exemple aux jeunes filles de ce temps.

Peu de celles qui naquirent, comme elle, en l'année terrible, ou durant la période immédiatement subséquente, furent



aussi parfaitement bonnes que Valentine. Aussi bien la faute n'en est-elle peut-être pas à ces jeunes filles seules. Qui ne sait que nos défaites, premier terme d'une série noire, furent parmi nous le signal de désastres d'autre sorte, également ruineux ? Je veux parler de la déroute des croyances, du désarroi des convictions, de la débâcle des sentiments traditionnels, de la banqueroute enfin des mœurs et des vertus domestiques.

Préservée par le milieu d'élite où elle naquit, où elle grandit, Valentine s'y développa, y fleurit, avec quel charme, ceux-là seuls le savent qui, faute de l'avoir connue, ont lu le livre de Mlle Autheman.

La très experte maîtresse ne se contente pas de décrire. Elle fait mieux : elle explique, remontant aux causes, donnant les raisons de tout. Cette enfance qui s'épanouit à l'ombre de la cathédrale de Maguelone, ces éveils, ces débuts d'une âme, elle en dit le charme naïf. Mais on voit qu'elle estime à bien plus haut prix les principes sains et forts qui présidèrent à sa première éducation. La famille y prit une large part, avant l'institutrice et de concert avec elle. Rien d'artificiel, de convenu, de futile ne vint en gâter l'œuvre ou la compromettre. Et ce fut, en effet, une œuvre belle et bonne. A la base, une étude approfondie des vérités religieuses et l'initiation à une piété sérieuse. Au sommet, « des clartés de tout, » une vaste lecture, des voyages, la culture des arts et le commerce du monde.

Cette éducation, on le voit, fut aussi exempte que possible de singularité et d'étroitesse. Il n'y eut rien qui détonnât avec la condition sociale d'une jeune personne qui devait être du monde, mais point une mondaine.

Les mondaines, vivant exclusivement pour la représentation et l'apparat, n'ont de piété qu'en surface, et ne cultivent que des vertus de convention. Or, ce qui précisément importe, ce que nos réformateurs devraient bien s'efforcer d'inculquer avant tout aux jeunes filles, c'est une foi profonde, éclairée, éprouvée et forte, c'est le respect du devoir pour lui-même et pour Dieu, c'est enfin le sérieux de la pensée réfléchie, personnelle.

Par malheur, à qui émiette sa vie en futilités, en vanités, en mondanités, bien peu de temps reste ensuite à consacrer à la réflexion. Combien de jeunes filles, à l'exemple de Valentine Fabrège, seraient capables de formuler leur conception, leur idéal du bien, de résumer toutes les aspirations d'une piété tendre, les devoirs envers les parents, la charité due à tous, en ce seul mot : la générosité au service de Dieu ? Combien de jeunes filles, partant de là, s'élèveraient de vertu en vertu jusqu'à l'héroïsme des croix vaillamment supportées, ou seulement jusqu'à la générosité des dévouements silencieux ou des obscurs sacrifices ? Combien se plaindraient à sonder leur cœur, à analyser leurs sentiments, à fixer leurs impressions, à écrire des notes de retraite ou à tenir à jour un livre de raison ? Valentine, précoce en sa maturité, et non moins persévérante, trouva le temps de se faire, sur la vie, des idées personnelles, et d'en tenir registre pour elle seule.

Ces pratiques facilitèrent le complet épanouissement d'une âme merveilleusement douée. De ce travail patient il résulta tant de piété et une vertu si aimable que son institutrice elle-même, bien que très perspicace, ne nous paraît pas avoir rendu toute justice à l'effort qu'il lui avait fallu faire pour y parvenir. De ce que la piété lui séyait si bien, il ne suit pas qu'on doive lui en savoir moins de gré.

Quand une mort prématurée, mais non soudaine, vint ravir cette âme, rien ne lui restait à faire pour se préparer au départ. Son dernier jour fut le naturel dénouement de toute sa vie. La cathédrale de Maguelone s'ouvrit, comme d'elle-même, à sa dépouille mortelle, qui repose parmi les évêques du Moyen-Age, en l'île qui ne le cède en dignité qu'à Rome seule.

Ajoutons que l'histoire de sa vie méritait d'être écrite comme elle l'a été, par un écrivain d'une doctrine sûre, d'une piété exacte, et dont il nous plaît de reconnaître aussi la maîtrise du style.

E. BOUISSON.

---

*L'Administrateur-Gérant* : GERVAIS-BEDOT.

---

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine.



# LE MUSÉE SOCIAL

FONDATION DU COMTE DE CHAMBRUN (1)

La création du Musée social et des Musées Guimet et Cernuschi marque une heureuse innovation dans les traditions françaises où toute initiative doit être prise par le gouvernement.

Nous voyons ici de riches particuliers animés de l'amour des arts, de la science ou inspirés des sentiments plus élevés de la philanthropie, créer des institutions dignes de rivaliser avec les fondations publiques.

Il y a là une œuvre d'initiative et de décentralisation qu'on ne saurait trop apprécier. M. le comte de Chambrun, artiste et poète, s'est épris des idées qui ont fait des questions sociales une des préoccupations dominantes de notre époque et dont la solution intéresse les souverains les plus hauts placés, au même titre que le politique ou le moraliste.

L'exposition universelle de 1889, en consacrant une section spéciale en faveur de cette nouvelle

(1) Ces notes étaient à l'impression, quand nous avons appris la douloureuse nouvelle de la mort imprévue du comte de Chambrun.

La perte de cet esprit noble et si bienveillant sera profondément ressentie dans notre pays, son œuvre est aujourd'hui assez fortement constituée pour survivre à la mort de son fondateur, ce sera la gloire du comte de Chambrun d'en avoir conçu la pensée et d'en avoir assuré l'exécution.

F. B.

T. XXVI, 1<sup>er</sup> Mars 1899.

13

venue, lui a donné pour la première fois droit de cité dans le monde officiel, et les documents réunis à cette occasion, ont formé la première base de cette institution que la munificence de M. le comte de Chambrun a dotée d'un palais qui abrite toutes les branches de l'Économie Sociale.

Le Musée, reconnu comme établissement d'utilité publique par décret en date du 31 août 1894, a pour but « de mettre gratuitement à la portée du public, avec informations et consultations, tous les documents, modèles, plans, statuts des institutions et organisations sociales, qui ont pour objet d'améliorer la situation matérielle et morale des travailleurs. Il interdit toutes les discussions politiques et religieuses. Son mode d'action a été défini de la façon la plus heureuse par M. Cheysson, l'un de ses vice-présidents, dans les termes suivants : Fonctionnant à la mode d'une pompe aspirante et foulante, le Musée social réunit des informations, puis les emmagasine, enfin, les canalise et les distribue. C'est à ces diverses tâches que correspondent la répartition de ses services et leur organisation (1). »

L'hôtel situé rue Las Cases, dans le calme faubourg Saint-Germain, près de l'église Sainte-Clothilde, possède au premier étage une belle et confortable bibliothèque où se trouvent réunis tous les ouvrages et toutes les revues de langues française ou étrangères qui ont rapport aux questions sociales ; treize mille ouvrages sont ainsi mis gratuitement à la disposition du public.

Un grand hall occupe le centre de l'édifice et sert

(1) Voir les statuts du musée social et les remarquables rapports publics après chaque concours.



aux conférences et aux congrès qui bénéficient de la généreuse hospitalité du comte de Chambrun.

La décoration simple, mais ingénieuse, est constituée par une série de panneaux exprimant les idées et les principes de la Coopération, forme nouvelle de l'association, qui doit, dit-on, résoudre la question si ardue des rapports du travail et du capital, théorie séduisante mais à laquelle manque la consécration de l'expérience.

Ces grandes divisions sont classées de la manière suivante : Associations coopératives, qui doivent répondre aux conditions de la consommation et de la production, et doter ces organismes du Crédit prosaïque mais première condition d'existence. — Les Assurances et la Mutualité destinées à atténuer les effets des accidents, de la maladie, des infirmités, de la vieillesse et des décès prématurés. — Les habitations et l'hygiène sociale dont une meilleure conception aurait une influence incontestable sur la santé et la moralité. — Le contrat de travail appelé à transformer le salaire et aboutir à la participation. — L'intervention de l'État réduite à la législation. — L'épargne adoucissant par elle-même et par l'assistance les misères du chômage. — Les syndicats, dont l'heureuse influence s'est fait sentir à l'industrie et dont l'agriculture a su bénéficier sans y avoir été conviée.

L'arbitrage qui, par une prudente conciliation, pourra prévenir les grèves. — Les œuvres ayant pour objet d'instruire et d'élever les ouvriers. — Les institutions patronales, quoique placées au dernier rang ne sauraient se plaindre d'avoir été oubliées, on leur a réservé le soin de remplir la caisse ; leur rôle est de fournir des subventions.

M. le comte de Chambrun a montré l'intérêt qu'il portait à chacune des parties de ce vaste programme, en donnant son généreux appui ou sa libérale hospitalité aux associations qui font œuvre de mutualité.

Le Congrès National Coopératif et le deuxième Congrès international se sont tenus dans le hall du Musée social et ont eu les honneurs des réceptions de l'hôtel de Bourbon-Condé, où suivant l'expression du rapporteur « le cérémonial traditionnel et l'appareil de gala des grandes fêtes aristocratiques et princières se rencontrait avec la simplicité de la démocratie moderne. »

Le Musée Social a voulu encourager les études sur les grandes questions sociales, il l'a fait de deux manières par les enquêtes et par les missions envoyées en France ou à l'étranger. Des délégués spéciaux vont, en temps de grève, sur le lieu du conflit pour en chercher l'origine, les causes, en étudier les effets, ils assistent aux Congrès et suivent ainsi le mouvement des idées.

Des missions d'études largement subventionnées ont été visiter l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis, l'Italie, l'Australie et le Transwaal, étudiant dans ces divers pays les conditions du travail industriel ou agricole, les rapports des ouvriers avec les chefs d'industrie, les conditions de la production, les associations ouvrières et les syndicats patronaux connus aux États-Unis sous le nom de Trusts et qui ont exercé une influence si considérable sur les industries des vieilles nations européennes.

Le comte de Chambrun, à côté des missions, a organisé une série de concours destinés à mettre en relief les efforts déjà tentés dans les diverses



voies ouvertes par les principes économiques, et à donner une sérieuse impulsion à ces études en éclairant à la lumière des résultats pratiques déjà acquis, les principes généraux proclamés par les pionniers de cette science nouvelle.

Le premier de ces concours a été consacré à la participation aux bénéfices. Un prix de 25,000 fr. devait être attribué aux mémoires couronnés, pareille libéralité a été consacrée aux autres concours ouverts par le Musée social, l'importance exceptionnelle de ces prix a valu à chacun d'eux un grand nombre de concurrents et permis de réunir des travaux remarquables.

La participation, forme supérieure de la rémunération du travail, doit provoquer une collaboration plus intime de l'ouvrier et du maître. Suivant la définition donnée par M. Charles Robert, elle est une libre convention expresse ou tacite, par laquelle un patron donne à son employé, en sus du salaire normal, une part, dans les bénéfices nets, sans le faire concourir aux pertes.

Dans l'esprit de ses propagateurs, la participation doit revêtir les caractères et présenter les avantages suivants ; être librement consentie, sans contrainte légale ; établir des liens de sympathie entre le patron et son personnel, par l'amélioration de la condition matérielle et morale des subordonnés ; l'espoir pour le patron d'augmenter sa production et de retirer plus de bénéfices qu'il n'en concède ; manifester le désir du patron d'assurer à ses collaborateurs une part de bénéfices proportionnelle à celle qu'il reçoit lui-même.

. Cette forme du contrat de travail appliquée jusqu'à présent dans des industries spéciales, par des

maîtres dévoués, à des ouvriers d'élite sélectionnés avec un soin sévère, paraît avoir donné des résultats satisfaisants ; forme exceptionnelle, elle s'adapte à une sorte d'aristocratie ouvrière intéressante, dont le maintien et l'accroissement sont indispensables à la vie de certaines industries. Devenue règle universelle, conservera-t-elle les mêmes avantages ? il est permis de se montrer sceptique. Elle apparaît tout au moins d'une application dangereuse dans les nombreuses industries qui emploient une main-d'œuvre considérable avec des bénéfices limités par la concurrence étrangère. L'avenir pourra seul répondre.

La seconde étape parcourue dans la voie des études sociales, a eu pour objet : les associations ouvrières et patronales, qui ont fait l'objet d'un deuxième concours.

L'association est une force puissante, bien adaptée à nos besoins. La Révolution en brisant les anciennes formes sociales a placé l'individu seul et isolé en présence de l'État tout puissant, l'association libre et volontaire doit réunir en un faisceau toutes ces unités sans cohésion, et en former un bloc résistant. C'est dans cet esprit que, suivant Tocqueville : « dans un pays démocratique, la science de l'association doit être la science mère » et que M. Deschanel disait : « Le xx<sup>e</sup> siècle sera le siècle de l'association. »

Une notice accompagnait l'énoncé du concours, elle en fixait les grandes lignes et indiquait aux concurrents le but et la nature des travaux qu'ils devaient poursuivre. Elle était ainsi conçue : « Les concurrents devront rechercher les différents services que l'association peut rendre aux ouvriers. »



Ils résumeront les enseignements de l'histoire, sans s'y attarder et s'attacheront aux faits contemporains.

Les syndicats agricoles et leur récent développement, les syndicats professionnels, qu'ils comprennent des ouvriers, des patrons, ou qu'ils aient un caractère mixte, les associations coopératives sous leurs formes diverses et la mutualité, devront être examinées avec soin. On demandait aux concurrents de résumer le mouvement qui s'est produit en France et à l'étranger et d'en présenter la critique.

Ce programme était assez vaste pour faire l'objet de plusieurs concours et la difficulté de le traiter d'une façon complète aurait pu écarter les prétendants, mais l'intérêt si actuel du sujet et l'importance des prix ont rallié les écrivains compétents de tous les pays et dix-neuf mémoires ont été soumis à l'examen du jury.

L'importance des questions agricoles n'a point échappé au fondateur du Musée Social qui a voulu consacrer en faveur des œuvres et des ouvriers agricoles des prix aussi considérables que ceux consacrés dans les précédents concours aux groupes industriels.

Dans un congrès intime tenu dans la magnifique villa de Nice, les représentants des dix-sept cents syndicats avaient arrêté les bases d'un concours entre les associations agricoles fondées en vertu de la loi du 24 mars 1884.

Une somme de 25.000 fr. fut mise à la disposition du jury pour récompenser non pas des mémoires mais des efforts déjà réalisés, des résultats acquis.

M. Georges Maurin avait été chargé du rapport qui devait fixer les règles de ce nouveau genre de concours dont l'Italie avait donné le premier exemple,

La loi de 1884, qui a donné la vie aux syndicats agricoles n'avait en vue que les ouvriers de l'industrie et c'est par la voie modeste d'un amendement dû à l'initiative de M. le sénateur Oudet que le mot (agricole) a pris place dans la loi. Cette origine sans éclat n'a pas porté préjudice à cet organisme nouveau, qui en quelques mois a couvert la France d'un vaste réseau dont les mailles sont assez serrées pour ne laisser échapper aucune de nos communes.

Notre pays compte plus de deux mille syndicats qui groupent autour d'eux deux millions de ces agriculteurs taxés si volontiers de routine, d'absence d'initiative, considérés comme réfractaires à toute idée d'association, ce concours, dans la pensée du comte de Chambrun devait être à la fois *un but et un moyen*.

Le but était de mettre en évidence les services matériels, économiques et sociaux rendus aux populations agricoles par ces associations. Le moyen était de faire un travail de sélection dans ces nombreux organismes qui permettrait de confier aux plus méritants le soin de désigner les candidats au futur concours déjà arrêté dans l'esprit du comte de Chambrun et destiné à montrer que son impartiale sollicitude s'étendait aux ouvriers agricoles comme à ceux de l'industrie.

Cent cinquante trois syndicats ont pris part au concours, le classement a fait attribuer 4 grands prix de 2.000 fr. et 17 prix de 1.000 fr. Des médailles d'argent du musée social ont été accordées à un certain nombre de concurrents, classés en seconde lignes.

L'œuvre des syndicats a été au début, surtout économique; désireux de vulgariser les méthodes nou-



velles, ils ont par des conférences, des publications populaires, par la création de champs d'expériences fait connaître les principes de la culture intensive et passant de la théorie à la pratique, ils ont procuré dans les meilleures conditions de prix et de qualité ces produits si étrangers dans nos campagnes. Mais les syndicats ont eu bientôt conscience qu'une tâche plus haute s'imposait à leur activité. L'association avait fait naître les sentiments de solidarité. Le crédit agricole, les assurances contre les accidents, les épizooties, les intempéries enfin l'assistance mutuelle ont trouvé en eux un appui qui leur ont permis de prendre un nouvel essor.

Le travail agricole a reçu de la bienveillance du comte de Chambrun le même honneur que le travail industriel.

Sur un nouveau rapport de M. Maurin, auquel aucune question agricole ne demeure étrangère, 35 livrets de rentes viagères de 200 fr. ont été décernés à des vétérans de l'agriculture désignés à l'attention du jury par les syndicats, lauréats du précédent concours.

Cette heureuse initiative est un fait considérable, elle a mis à l'étude une question grosse de conséquences : l'organisation de l'assistance dans les campagnes. Le service universel fait passer dans les villes tous nos jeunes ruraux, ils apprennent à connaître toutes les ressources qu'une charité prévoyante et dévouée met au service de celui qui souffre ; il ne faut pas que rentrés dans leur village ils trouvent un dénuement et une imprévoyance absolues qui seraient un motif de plus pour regretter la ville dont ils ont entrevu les côtés brillants sans en connaître les misères cachées.

En accordant cette haute récompense à ces travailleurs modestes dont la vie se résume, suivant l'heureuse expression de M. Cheysson, dans ces deux mots : devoir et labeur, M. le comte de Chambrun a fait une œuvre vraiment sociale.

L'œuvre du Musée social est complétée par des conférences publiques qui se distinguent par leur caractère pratique, données par les membres chargés de missions, elles résument les observations recueillies dans leur enquête, présentent des faits constatés sur place, discutent et critiquent la valeur des organismes étudiés.

Cette année, les conférences servent d'introduction au cours d'économie sociale que M. le professeur Gide doit inaugurer à la Faculté de Droit de Paris, grâce à la fondation due à la munificence du comte de Chambrun.

M. Maurin a été appelé à parler des ouvriers agricoles, il venait exposer devant le grand public parisien les résultats de l'enquête qu'il avait poursuivie comme rapporteur du concours ouvert entre les ouvriers agricoles pour l'obtention des rentes viagères accordées par le comte de Chambrun.

M. Maurin appartient à cette phalange d'hommes formés par leur éducation libérale et la pratique des hautes magistratures et que les événements ont conduits à l'étude des questions sociales ; l'agriculture leur doit quelques-uns de ses plus fervents adeptes. M. Maurin connaît et aime l'ouvrier agricole dont les fortes qualités et mêmes certains défauts constituent l'assise la plus ferme de notre édifice social un peu chancelant.

Son amour de la terre est notre meilleure garantie de stabilité et sauve la propriété foncière d'une dé-



préciation trop rapide ; par son esprit d'économie il assure la solidité de notre système financier ; ses robustes enfants peuplent nos régiments de soldats endurants à la fatigue, sobres, disciplinés, attachés à la patrie.

Le paysan français varie suivant les climats, les conditions de milieu ou d'industrie agricole, mais le fond reste identique.

Le breton est homme de cheval, il l'aime et le considère comme un membre de la famille ; le normand est maquignon dans l'âme ; le languedocien et le provençal n'ont pas été aussi gâtés par la culture de la vigne ou de l'olivier, qu'a bien voulu l'écrire M. Demolin.

M. Maurin a retrouvé toutes ces physionomies dans les rudes travailleurs dont il a suivi les luttes contre les difficultés de la vie, il a pu apprécier leur endurance, leur résignation dans la misère et la maladie ; il a relevé des traits émouvants dictés par les affections de famille et a pu constater, en passant, que la pépinière de candidats aux prix Monthyon, n'était pas trappée de stérilité ; on en médit volontiers dans certains milieux de frelons, on l'estime quand on la voit à l'œuvre. Aussi ne faut-il pas s'étonner si le conférencier a peint ses sujets avec une nuance de poésie et beaucoup d'affection.

Nous ne saurions parler avec la même faveur des conclusions de M. Maurin qui nous paraissent empreintes d'une tendance pessimiste, fort à la mode mais dangereuse et malsaine. Il sent une lourde fermentation qui agite nos masses rurales, il les voit en mouvement vers un but qu'elles ignorent ; il voudrait faire parler ces *Grands Muets*, pénétrer leur secret. Oui, le rural se transforme, il suit aussi

le mouvement général qui entraîne notre société, mais les profondes modifications agricoles qui ont marqué la fin de ce siècle lui ont montré que la science peut servir l'agriculture qu'elle lui doit le retour de la fortune, elle lui assure les moyens de combattre ou au moins d'atténuer les effets des maladies qui s'attaquent aux animaux et aux végétaux.

Les syndicats agricoles et les sociétés de secours mutuels lui ont révélé les bienfaits de l'association et de la mutualité, son éducation sociale se fait, il lui reste à apprendre que dans une démocratie, 18 millions de travailleurs vivant de la terre ne doivent pas se laisser mener par des hommes étrangers à leurs besoins et à leurs intérêts.

Nous dirons volontiers avec M. Maurin : l'avenir dépendra de nos propres efforts, à nous propriétaires élevés par la naissance et l'éducation à comprendre notre devoir social, à nous rendre compte que de nouveaux besoins intellectuels sont nés dans nos populations rurales ; pensons à leurs droits, insistons moins sur leurs devoirs. Mais les modifications profondes advenues dans les conditions générales de la production agricole préparent une évolution importante dans la modalité de la propriété. Une forme nouvelle apparaît, que notre département aura eu le privilège de voir s'affirmer l'un des premiers (1), nous voulons parler de la mobilisation de la propriété, se constituant en société industrielle par actions.

Telle est la solution qui s'impose, les procédés

(1) On compte dans le département du Gard plusieurs grands domaines placés sous le régime des Sociétés anonymes, d'autres régis par la société civile, d'autres enfin moins importantes mais plus nombreux, maintenus dans l'indivision, forme transitoire de la société civile.



scientifiques introduits en agriculture conduisent à la culture intensive qui n'est possible qu'avec de gros capitaux, pour produire économiquement en agriculture comme dans l'industrie, il faut produire beaucoup, c'est ce que l'on appelle l'agriculture intensive ou à gros rendements.

Deux facteurs peuvent seuls la réaliser, l'instruction et l'immobilisation de capitaux considérables, conditions auxquelles la grande propriété industrielle peut seule répondre.

Le petit propriétaire sent cette transformation dont les causes premières lui échappent sans doute mais dont les effets s'imposent à lui, aussi place-t-il plus volontiers ses économies en valeurs mobilières reconnaissant qu'il vaut mieux un coin de terre porté à son maximum de production qu'une grande surface mal entretenue.

Cette transformation de la forme la plus ancienne de la richesse pourrait offrir au musée social le sujet d'une nouvelle enquête, elle compléterait l'ensemble d'une œuvre qui doit être la synthèse de l'évolution sociale.

Le comte de Chambrun a eu le mérite de se rendre compte des besoins nouveaux de son époque, et d'attaquer de front la solution de ces problèmes.

On l'a dit avec raison, il n'y a pas une question sociale mais des questions sociales, il faut en aborder la discussion virilement et de face, à la lumière de l'observation scientifique, séparer l'ivraie du bon grain, l'utopie du progrès réalisable. Le musée social en ouvrant la voie, a rendu un grand service à notre patrie, son fondateur s'est acquis des titres inoubliables à notre gratitude.

F. BRUNETON.

## DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA CONSTRUCTION

DU THÉÂTRE DE NIMES

(suite et fin)

### XXII

#### SECOND PROCÈS - VERBAL DE RECONNAISSANCE DES TRAVAUX

Du 27 Vendémiaire, an xiv, Nous, Casimir Fornier, maire de Nimes, en continuant l'opération dont nous sommes chargé par l'arrêté de M. le Préfet du 7 Prairial dernier, relatif aux travaux restant à faire pour l'achèvement de la salle de spectacle de cette ville, disons que le 22 Vendémiaire, mois courant, et, après deux invitations qui lui ont été faites, les 12 messidor et 21 thermidor derniers, le sieur Meunier nous a fait remettre le résultat de son travail relatif aux travaux dont il s'agit.

Le même jour, et en accusant réception de ce résultat, il a été observé au sieur Meunier que le rapport qu'il nous a fait remettre ne remplissait pas parfaitement le but de l'article 1<sup>er</sup> de l'arrêté de la préfecture du 7 prairial, que, pour pouvoir astreindre les actionnaires de la salle à parachever cet édi-



fice, il fallait nécessairement connaître dans le plus grand détail les divers travaux intérieurs qu'extérieurs qui restent à faire, les plans et devis d'après lesquels ils doivent être exécutés ; que, son rapport ne donnant aucun renseignement à cet égard, il était nécessaire qu'il fit connaître les plans et devis qu'il a dû dresser et dont son rapport n'est que le résultat.

Le sieur Meunier a répondu à ces observations par la lettre du jour d'hier, qui nous parvient actuellement, que l'article 1<sup>er</sup> de l'arrêté de la Préfecture du dit jour 7 prairial ne fait pas mention qu'il doive livrer les plans et devis qui lui ont servi pour rédiger son rapport ; qu'en effet, s'il remettait ces pièces, il ne pourrait plus répondre aux renseignements qui pourraient lui être demandés par la suite par M. le Préfet, et il pourrait aussi faire naître des entraves à ce qu'il pût en réclamer le paiement.

D'après le refus du sieur Meunier, bien constaté par sa lettre du jour d'hier, de faire la remise et de donner connaissance des plans et devis dont il s'agit, et nous en tenant au rapport qu'il nous a fait remettre le 22 du mois courant, sauf à M. le Préfet à prendre les mesures qu'il croira nécessaires pour obtenir cette remise, disons que de ce rapport il résulte que le sieur Meunier a divisé son travail en quatre parties.

La première comprend la principale façade, ornée de son péristyle et du pavillon parallèle à celui du café ; que l'évaluation de cette partie s'élève à la somme de quatre-vingt sept mille six cent trente deux fr. cy..... 87.632 fr. 00

La seconde partie comprend toute

A reporter..... 87.632 fr. 00

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |                |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------|
| Report.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          | 87.632 fr. 00  |
| l'aile des bâtiments à construire au nord, depuis le pavillon jusqu'à l'angle au couchant, et distribués en logements d'habitation ; et qu'elle s'élève à la somme de soixante un mille trois cent dix sept francs, soixante trois centimes, ci.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 61.317 fr. 63  |
| La troisième partie comprend les deux bâtiments à construire à droite et à gauche du magasin de décoration et de la partie en surhaussement au-dessus du café, pour confectionner entièrement l'aile du midi de la salle; que, distribués également en logements d'habitation, ces divers bâtiments ne pourront être construits qu'après la démolition et reconstruction du mur de façade, du magasin de décoration qui depuis quelque temps menace ruine (1), que l'évaluation de ces parties de bâtiments s'élèveront à la somme de trente mille neuf cent trente six francs, soixante un cent, ci | 30.936 fr. 61  |
| Qu'enfin la quatrième et dernière partie comprend les réparations à faire dans l'intérieur de la salle et s'élèvent à la somme de trois mille sept cent soixante trois francs, cinquante six centimes, ci.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | 3.763 fr. 56   |
| A reporter.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 183.649 fr. 80 |

(1) Voir les lettres que le sieur Meunier prétend avoir écrites à ce sujet aux actionnaires de la salle, les 5 messidor an viii et 17 ventôse an ix, et au rapport du 4 Prairial an xiii. (*Note du maire*)



Report..... 183.649 fr. 80

---

TOTAL de l'évaluation des travaux  
tant extérieurs qu'intérieurs, indi-  
qués par le sieur Meunier, comme  
restant à faire pour l'achèvement de  
la salle de spectacle, à la somme de  
cent quatre vingt trois mille six cent  
quarante neuf francs, quatre vingts  
centimes, ci..... 183.649 fr. 80

---

Nous avons donné connaissance de ce rapport aux  
sieurs Dussaud, Claude Verdier, Marc Grégoire et  
Jacques Archinard, commissaires de la compagnie  
des actionnaires du dit théâtre, lesquels nous ont  
observé qu'ils ne doutaient point qu'il n'y ait exa-  
gération dans l'évaluation du sieur Meunier; que  
celui-ci est moins pressé de remplir la tâche qui lui  
a été imposée par M. le Préfet que d'obtenir le prix  
d'un travail qu'il a cherché à faire, dans cette seule  
vue il aura mis dans ce travail l'inexactitude et les  
à peu près qui font essence (?) et dont la compagnie  
des actionnaires a fait une cruelle épreuve; qu'a-  
vant de statuer sur ce qu'il serait possible à cette  
compagnie de faire poutrenter dans les vues de M. le  
Préfet, il leur paraît que ce dessinateur inexact  
devrait donner des détails avec le prix qu'il établit  
pour chaque objet, au lieu d'un aperçu et des som-  
mes dont ils ne peuvent se rendre raison; qu'en at-  
tendant ils se flattent que M. le Préfet, pouvant se  
faire une juste idée de la manière de procéder du  
sieur Meunier, ne verra dans la Compagnie des ac-  
tionnaires du théâtre que la malheureuse victime de  
l'ignorance et de l'impéritie de ce dessinateur à qui  
elle donna trop facilement sa confiance; qu'ils osent

T. XXVI, 1<sup>er</sup> Mars 1899.

14

le dire, puisqu'il leur serait facile de le démontrer, sans le secours des sieurs Ganary et Fasquelle, charpentier et machiniste pleins de talent, le sieur Meunier ne serait jamais sorti du labyrinthe dans lequel il s'était engagé, que les défauts des coupes et plans partiels, qui donneront lieu à des démolitions et reconstructions nombreuses et qui peuvent être attestés par toute la ville, en sont la preuve.

Lesdits commissaires ont ajouté que ce qui vient à l'appui de leur assertion, c'est que le premier devis fait sous la dictée ne s'élevait qu'à 167.000 francs ; convaincus, néanmoins, que ces sortes de calculs sont sujets à des erreurs très volontaires, pour ne pas être en défaut, ils formèrent 200.000 francs d'action, et, malgré cette prévoyance, la somme fut excédée de 200.000 francs et la dépense portée à 400.000 fr.

Il ont observé, enfin, que cette considération, le zèle désintéressé qu'ils ont mis dans cette entreprise, quoiqu'on en puisse dire, l'impuissance des cinq sixièmes des membres de la Compagnie, dont plusieurs ouvriers, l'indifférence du public pour le spectacle, les efforts que la Compagnie a faits pour le conserver, en prenant elle-même l'entreprise qui lui a donné de grosses pertes, enfin, la destination du revenu à l'achèvement de l'édifice avant qu'on lui en ait fait un devoir, leur font espérer que, de concert avec M. le Préfet, nous chercherons le moyen de concilier tout à la fois la terminaison de l'édifice avec la position critique de la Compagnie.

Et de tout ce dessus, nous avons fait et rédigé le présent procès-verbal, au désir de l'article 2 de l'arrêté de la préfecture dudit jour 7 prairial dernier.

A Nîmes, les jour, mois et an que dessus.



## XXIII

## RAPPORT AU PRÉFET DU 10 JANVIER 1806

Le Maire de Nimes a adressé, par sa lettre du 23 frimaire, le procès-verbal par lui dressé, conformément aux dispositions de l'article 2 de l'arrêté du 7 prairial dernier. Il résulte de ce procès-verbal :

1° Que le 10 prairial, le Maire, accompagné d'une partie des actionnaires, se rendit sur les lieux avec le sieur Meunier, à l'effet de reconnaître les travaux nécessaires à l'achèvement de la salle, et que le sieur Meunier ayant observé qu'il ne pouvait, sur le moment et d'après une simple inspection, faire l'évaluation de ces travaux, il fut convenu qu'il s'en occuperait sans délai ;

2° Que le 27 vendémiaire dernier, le sieur Meunier a fait remettre au Maire le résultat de son travail dans lequel il évalue à 483.649 fr. 80 cent., le montant des travaux à exécuter ; que, sur l'observation qui fut faite à cet architecte, qu'il aurait dû joindre les plans et devis dont il ne produisait que le résultat, il répondit que l'article 1<sup>er</sup> de l'arrêté du 7 prairial ne l'obligeait pas à livrer les plans et devis qui lui ont servi pour rédiger son rapport ;

3° Que, d'après ce refus et l'examen du rapport dont le Maire de Nimes donna connaissance aux actionnaires, ceux-ci ont observé qu'il y avait indubitablement de l'exagération dans ce rapport, et que le sieur Meunier aurait dû donner les détails estimatifs au lieu d'un aperçu ; qu'en attendant, ils espéraient que M. le Préfet ne verrait, dans la compagnie des actionnaires, que la malheureuse victime de

l'ignorance et de l'impéritie de ce dessinateur, en considérant surtout que le premier devis fait sous la dictée ne s'élevait qu'à 167.000 francs, et qu'ils se flattaient aussi que, de concert avec M. le Préfet, le Maire chercherait les moyens de concilier l'achèvement de l'édifice avec la position critique où se trouve la Compagnie, à raison des circonstances et de l'impuissance des cinq sixièmes des membres de cette Compagnie de fournir à la dépense de cette construction.

Le Maire observe, dans sa lettre, que, malgré ses réclamations, il n'a pu obtenir du sieur Meunier la remise ni la communication des plans et devis. On pense qu'il est, en effet, indispensable que le Maire examine ces plans et devis pour s'assurer s'ils sont exacts et s'ils ne contiennent pas des travaux autres que ceux portés dans le premier plan, et on propose, en conséquence, d'inviter le sieur Meunier à les lui transmettre, afin qu'après cet examen, il puisse les transmettre avec ses observations.

*Suite du 20 Janvier 1806.*

Le sieur Meunier annonce qu'il vient de faire la remise, entre les mains du Maire de Nîmes, des devis de tous les travaux restant à faire pour l'achèvement de la nouvelle salle de spectacle. Il observe que s'il a tardé, jusqu'à présent, de faire cette remise, c'est qu'il a été obligé d'en faire des copies, de crainte que les actionnaires ne renouvellassent les mauvais procédés qu'ils ont fait éprouver, soit en le frustrant de ses honoraires, à raison des travaux déjà faits, soit en niant en justice des plans qui leur avaient été livrés, et qu'on l'a obligé de refaire, soit



en profitant de l'influence qu'ils avaient alors en l'autorité municipale pour l'obliger à le destituer sans aucun motif de sa place d'architecte de la ville. Le sieur Meunier ajoute que, par l'effet de cette intrigue, il a été privé des appointements qui lui sont dûs et dont il aurait perdu l'espoir d'être jamais remboursé, si M. le Préfet n'avait pas été appelé à rétablir la justice, qu'il lui était difficile de pouvoir obtenir avant son arrivée dans ce département. Il annonce, en terminant sa lettre, qu'il a fait la demande d'un acompte sur son travail, et il sollicite à cet égard la protection de M. le Préfet.

On propose le renvoi de cette lettre au Maire de la Ville de Nimes pour fournir ses observations et donner son avis.

## XXIV

20 janvier 1806.

MEUNIER, ARCHITECTE, AU MAIRE DE LA VILLE DE  
NIMES

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous adresser les devis estimatifs de tous les ouvrages restant à faire pour terminer entièrement la nouvelle salle de spectacle de Nimes, afin que vous puissiez les examiner et en faire part à Monsieur le Préfet, pour qu'il puisse être à même de statuer ce qu'il appartiendra.

Ce travail consiste en quatre devis estimatifs séparés, savoir :

Le premier contenant vingt-deux pages d'écriture comprend tout ce qui est relatif aux travaux à faire pour l'achèvement de la façade principale, compris

le pavillon parallèle au café. Le montant de ce devis se monte à la somme de 87,526 fr. 27 centimes.

Le second, de dix-sept pages d'écriture, comprend tout ce qui est relatif aux travaux restant à faire pour terminer entièrement l'aile de bâtiment au midi de la salle, distribués en appartements d'habitation et boutiques suivants les intentions de Messieurs les Commissaires de ladite salle. Le total de ce devis se porte à la somme de 40,936 francs 64 centimes.

Le troisième, composé de pages d'écriture signées et paraphées par nous de même que les premier et deuxième ci-dessus, comprend tous les travaux relatifs à la construction de l'aile de bâtiments latérale au nord de ladite salle, distribués de même en appartements, boutiques, remises, etc., suivant les intentions desdits commissaires. Le total de ce devis se porte à la somme de 16,317 francs 61 centimes.

Le quatrième, enfin, de trois pages d'écriture aussi signées et paraphées, comprend toutes les réparations à faire dans l'intérieur de ladite salle, le total de ces ouvrages s'élève à la somme de 3,763 francs 57 centimes.

J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le Maire, de vouloir bien m'accuser la réception de ces devis et de vous les recommander. Je n'ai pas joint à ces pièces les plans, coupes, élévations et profils, d'après lesquels ces devis ont été dressés. Mais toutes les fois que vous voudrez les consulter, je me ferai un devoir de vous les communiquer, afin d'être à même de répondre aux observations que vous pourrez me faire, ainsi qu'aux renseignements dont vous pourriez avoir besoin.



J'ai l'honneur de vous exposer en même temps que l'importance de ce travail que j'ai été obligé de faire pour me conformer à l'arrêté de Monsieur le Préfet et à l'ordre que vous m'avez donné à ce sujet, m'a empêché de m'occuper d'objets nécessaires à mes besoins. J'ai déjà eu l'honneur d'exposer ces motifs à Monsieur le Préfet pour lui demander un à compte qui me mette à même d'attendre qu'il soit donné des ordres pour l'exécution. Mais comme vous êtes chargé de l'exécution de tout ce qui est relatif aux arrêtés, c'est auprès de vous, Monsieur le Maire, que je réclame cet à-compte.

En attendant de votre bonté cette justice, j'ai l'honneur, etc.

## XXV

Nîmes, le 20 janvier 1806.

MEUNIER, ARCHITECTE. AU PRÉFET DU GARD.

MONSIEUR LE PRÉFET,

J'ai l'honneur de vous annoncer que je viens de faire la remise des devis estimatifs de tous les travaux restant à faire pour l'achèvement de la nouvelle salle de spectacle entre les mains de Monsieur le Maire. J'ai tardé jusqu'à ce jour à faire cette remise parceque j'ai fait des copies depuis que j'ai eu l'honneur de vous les présenter. J'ai pensé que cette mesure était nécessaire, d'après les procédés inouïs avec lesquels les commissaires de la salle se sont comportés à mon égard, en me frustrant de mes honoraires sur tous les travaux déjà faits. Non contents de cela, ils ont nié en justice des plans que je leur avais livrés de confiance et qu'on m'a obligé

de refaire, et qu'ensuite ils ont reproduits parce-que leurs intérêts l'exigeaient. Enfin, pour terminer les malhonnêtetés que j'ai essuyées de leur part, il n'est pas inutile de vous faire savoir qu'ils ont profité de l'influence qu'ils avaient alors sur l'administration municipale, pour m'obliger à donner une démission non motivée de la place d'architecte de la Ville qui m'avait été donné à l'unanimité et que j'ai remplie avec honneur.

Cette intrigue me prive des appointements qui me sont dûs et dont l'espoir de remboursement se serait évanoui, si vous n'aviez pas été appelé à rétablir la partie qu'il était difficile de pouvoir obtenir avant votre arrivée dans ce département. J'ai fait la demande d'un à-compte sur mon travail, en me conformant à ce que vous avez bien voulu m'indiquer. J'espère que vous voudrez bien avoir la bonté de me protéger pour l'obtenir.

J'ai l'honneur, etc.

## XXVI

28 janvier 1806.

LE PRÉFET DU GARD AU MAIRE DE NIMES.

Le sieur Meunier m'a informé, Monsieur, par sa lettre du 20 de ce mois, qu'il vous avait remis les devis estimatifs de tous les travaux restant à faire pour l'achèvement de la salle de spectacle. Ainsi, rien ne s'oppose à ce que vous puissiez me fournir vos observations sur les moyens qu'il reste à prendre pour l'exécution des mesures que mon arrêté du 7 prairial an xiii a eu pour objet de préparer. Je vous renouvelle donc l'invitation que je vous ai faite



par ma lettre dn 8 frimaire dernier, tant pour ce qui concerne les travaux à exécuter que le paiement de l'architecte.

## XXVII

15 Mars 1806.

LE PRÉFET DU GARD AU MAIRE DE LA VILLE DE NIMES,

Il vous a été facile, Monsieur, de juger par mon arrêté du 7 prairial dernier tout l'intérêt que j'attachais et que je dois attacher à ce que la salle de spectacle de cette ville soit enfin terminée, et je n'ai jamais douté que vous ne partageassiez cet intérêt. Cependant, jusqu'à présent, aucune mesure d'exécution n'a été prise. Seulement, vous m'avez adressé, le 25 frimaire dernier, un procès-verbal du 27 vendémiaire précédent, qui portait l'évaluation des travaux restant à faire à la somme de 183.649 francs et contenait les observations des commissaires de la Compagnie des actionnaires du théâtre, d'après lesquelles ils désiraient qu'il leur fût donné des détails sur chacun des objets de cette somme de 183.649 fr. Le sieur Meunier vous a remis, ainsi qu'il me l'a annoncé par sa lettre du 20 janvier dernier, les devis estimatifs de tous les travaux restant à faire pour l'achèvement de ladite salle.

Les commissaires ont donc pu prendre la connaissance qu'ils désiraient avoir ; ils ont pu aussi prendre une détermination. Cependant je n'ai encore avis d'aucune et les choses restent toujours dans le même état.

Il est néanmoins indispensable qu'elles aient une fin. Je rappelle donc, Monsieur, cette affaire à votre

sollicitude et je vous invite de nouveau à vouloir bien vous en occuper avec toute l'activité et toute la suite qu'elle exige. Je vous invite aussi de nouveau à vouloir bien vous occuper du paiement de l'acompte réclamé par l'architecte et me mettre incessamment à même de statuer sur l'un et l'autre objet.

## XXVIII

Nîmes le 27 juin 1806.

LES COMMISSAIRES DE LA COMPAGNIE DES ACTIONNAIRES  
DE LA SALLE DE SPECTACLE AU MAIRE DE NÎMES,

MONSIEUR, Quoique la délibération arrêté par les actionnaires et la délibération qui en est la suite ne seient pas encore signées par la totalité des actionnaires, nous nous empressons de faire part des premières idées que nous avons pour parvenir à concilier les intérêts respectifs, tant de la commune que de la Compagnie. Nous croyons donc, qu'en offrant un rabais de dix à quinze pour cent sur le prix de construction et d'achat de tous les objets servant à ladite salle, dont on fournira les comptes et pièces à l'appui, ainsi que cela a été réglé par nos livres, par ce moyen, toutes les pertes d'agio et autres, étrangères à la construction quoique très majeures, n'entrent point en ligne de compte et sont toutes à la charge de la Compagnie.

Nous désirons que cela puisse entrer dans les vues de l'administration. Nous avons l'honneur d'être, etc.



## XXIX

Nîmes, le 30 juin 1806.

LE MAIRE DE NIMES AU PRÉFET DU GARD,

MONSIEUR, Les actionnaires de la salle de spectacle s'étant assemblés le 24 courant à l'Hôtel-de-Ville, furent unanimement d'avis qu'il fallait vendre cet édifice et nommèrent une commission composée de MM. Daunant, Verdier et Grégoire avec pleins pouvoirs d'agir au mieux de leurs intérêts. Ces commissaires viennent de m'adresser la lettre dont j'ai l'honneur de vous transmettre une copie conforme (1), par laquelle ils ouvrent les propositions.. La base qu'ils prennent me paraît bonne, mais je crois qu'il est nécessaire d'avoir sous les yeux et de connaître les pièces et justifications sur lesquelles la diminution proposée pourrait s'établir.

Salut et respect.

## XXX

12 Juillet 1806.

LE PRÉFET DU GARD AU MAIRE DE NIMES,

J'ai pris, Monsieur, communication de la lettre qui vous a été écrite le 27 juin dernier, par les actionnaires de la salle de spectacle de cette ville et dont vous m'avez transmis copie le 30 du même mois. Il ne m'appartient pas de décider encore si les

(1) V. n° XXVIII.

bases qu'ils indiquent pour la vente qu'ils se proposent de faire seront avantageuses à votre ville. Je ne pourrai me former une opinion à cet égard, que lorsque le résultat m'en sera connu, que le Conseil de la commune en aura délibéré, et que j'aurai pris des mesures convenables pour mettre le gouvernement à même de juger l'avantage de l'acquisition. Je suis convaincu d'ailleurs, que dans ces circonstances, comme dans toutes les autres, vous stipulerez avec zèle l'intérêt de votre ville. Mais je vous invite à vouloir bien presser cette négociation, de manière à ce qu'elle puisse se terminer ou que les actionnaires puissent être contraints à remplir leurs engagements.

## XXXI

RAPPORT AU PRÉFET DU GARD (8 juillet 1806).

Le Maire de Nîmes expose que les actionnaires de la salle de spectacle s'étant assemblés le 24 juin dernier à l'Hôtel-de-Ville, ont été unanimement d'avis qu'il fallait vendre cet édifice. Une commission a été nommée, et elle a adressé au Maire une lettre, par laquelle elle propose un rabais de dix à quinze pour cent sur le prix de construction et d'achat de tous les objets servant à cette salle, dont on fournira les comptes et les pièces à l'appui, et témoigne son désir que cette proposition puisse entrer dans les vues de l'administration. La base qu'ils ont adoptée paraît bonne au Maire ; mais il croit qu'il est nécessaire d'avoir sous les yeux et de connaître les pièces justificatives sur lesquelles la diminution proposée pourrait s'établir.



On pense qu'en supposant que la commune de Nimes soit dans le cas de faire cette acquisition, c'est au Maire à se procurer toutes les pièces justificatives, d'après lesquelles on pourra parvenir à la connaissance, tant de la valeur actuelle de la salle que des ouvrages à faire pour l'achever, et on propose de l'inviter à suivre cette affaire avec activité et à en faire connaître les résultats.

*12 Juillet.*

Cette affaire n'ayant pas été mise sous les yeux de M. le Préfet, on le prie de faire connaître si de nouvelles conférences qu'il peut avoir eues avec le Maire de Nimes n'ont pas donné lieu à d'autres mesures que celles qu'on a proposées.

## XXXII

Nimes, 27 Août 1806.

LE MAIRE DE NIMES AU PRÉFET DU GARD,

MONSIEUR, La conférence que j'ai eue avec MM. les actionnaires de la salle de spectacle, n'a pu amener les résultats que vous vous proposiez. Mes observations et mes propositions ont été discutées : mais les prétentions restent les mêmes. J'ai l'honneur, Monsieur, de vous en prévenir, afin que vous puissiez, en conséquence, prendre telle détermination que vous jugerez convenable.

Salut et respect.

## XXXIII

Nîmes, le 8 Juin 1807.

MEUNIER, ARCHITECTE, AU PRÉFET DU GARD,

MONSIEUR LE PRÉFET, J'ai l'honneur de vous exposer que, conformément à votre arrêté du 7 prairial an xiii, par lequel vous m'avez chargé de dresser les plans et devis de tous les ouvrages à faire pour la confection de la nouvelle salle de spectacle de Nîmes, j'ai rempli les obligations que m'impose ledit arrêté et que j'ai eu l'honneur de vous transmettre le résultat de mon travail par ma lettre du 22 vendémiaire an xiv et par mon rapport sous la même date. D'après vos ordres, j'ai également transmis à M. le Maire de Nîmes une copie des devis dont je n'ai pu encore obtenir un récépissé depuis l'instant de cette remise.

J'espérais chaque jour de voir mettre à exécution les dispositions de votre arrêté, mais voyant qu'un espace de temps considérable s'est déjà écoulé et qu'il peut se faire qu'il s'en écoule encore un autre avant de mettre la main à l'œuvre, je viens réclamer auprès de vous, M. le Préfet, le paiement de mes plans et devis consistant en dix-sept plans particuliers, un dessin de la façade principale, trois dessins des façades latérales, quatre dessins de coupes et profils et quatre devis séparés, dont le montant se porte à la somme de *cent quatre - vingt - trois mille six cent quarante - neuf francs quatre - vingt - deux centimes*, sur laquelle somme est compris le droit de 5 % que la loi accorde à l'architecte pour le paiement de ses plans et la direction de l'exécution, ou celui de 2 1/2 % s'il se borne à la remise de ses plans et devis.



Je me repose particulièrement sur votre justice, Monsieur le Préfet, persuadé que vous prendrez en considération ma demande.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Renvoyé au Maire de la ville de Nimes pour communiquer son déplacement aux actionnaires, à l'effet de donner leurs observations, et, par ledit Maire, joindre aux précédents envois à lui faits et donner sur le tout, sans nouveau retard, ses observations et son avis (1).*

#### XXXIV

##### RAPPORT AU PRÉFET DU 15 JUIN 1807.

Le sieur Meunier rapporte qu'en exécution de l'arrêté du 7 prairial an xiii, qui le chargeait de dresser le plan et devis de tous les ouvrages à faire pour la confection de la nouvelle salle, il a transmis, le 22 vendémiaire an xiv, le résultat de son travail, et que, d'après les ordres de M. le Préfet, il a également transmis au Maire de Nimes une copie des devis dont il n'a pu encore obtenir de récépissé. Dans l'incertitude du moment de l'achèvement des travaux complémentaires, il réclame le paiement de son travail consistant en dix-sept plans particuliers, un dessin de la façade principale, trois dessins des façades latérales, quatre dessins de coupes et profils et quatre devis séparés, dont le montant s'élève à la somme de 183.649 fr. 82 cent., y compris le droit de 5 % que la loi, dit-il, accorde à l'architecte pour le paiement de ses plans et la direction des travaux, ou celui de 2 1/2 % quand il se borne à la remise des plans et devis.

(1) Écrit de la main du Préfet.

En supposant que d'anciennes ordonnances ou règlements, que l'on ne connaît pas, aient effectivement fixé à 2 1/2 % le paiement des plans et devis il s'en suivrait qu'il serait dû à M. Meunier 4.372 fr. 61 cent. pour cet objet.

Les pièces fournies par cet architecte sont entre les mains du Maire de Nîmes, à qui l'on propose le renvoi de la lettre pour fournir ses observations et donner son avis sans retard.

## XXXV

14 juillet 1807.

MEUNIER, ARCHITECTE, AU PRÉFET DU GARD.

MONSIEUR LE PRÉFET,

J'ai eu l'honneur de vous adresser une lettre, sous la date du 7 juin dernier, et par laquelle je réclame le paiement des plans, coupes, profils et devis estimatifs que j'ai faits pour l'entier achèvement de la nouvelle salle de spectacle de cette ville, d'après les dispositions de votre arrêté en date du 7 prairial an XIII, et à la réquisition de Monsieur le Maire, chargé sous sa responsabilité personnelle de l'exécution dudit arrêté. Je vous y exposais également qu'un espace de temps considérable s'était déjà écoulé et qu'il était possible que l'exécution fût indéfiniment ajournée.

Je réclamaïs également de la part de Monsieur le Maire un récipissé de mes devis estimatifs que je n'ai pu encore obtenir.

Je viens donc, Monsieur le Préfet, vous prier de nouveau de vouloir bien me faire payer le salaire de



mon travail et me faire rendre la justice que je réclame depuis très longtemps et que je n'espère obtenir que de votre impartialité.

Dans cette attente, etc.

## XXXVI

16 juillet 1807.

LE PRÉFET DU GARD AU MAIRE DE NIMES.

Le sieur Meunier, architecte, réclame depuis un temps infini le paiement de solde qu'il prétend lui être dû pour des travaux qu'il a exécutés à la charge des actionnaires de la salle de spectacle de cette ville.

Je vous ai successivement fait passer ces réclamations avec invitation de vouloir bien me fournir les renseignements nécessaires pour me mettre à même de prononcer. Toutes les réclamations sont restées entre vos mains, sans que vous ayez répondu à aucune. J'en ignore la cause, mais il ne serait nullement étonnant que le sieur Meunier se plaignit d'un déni de justice. Je vous invite donc, Monsieur, à me renvoyer cette affaire, avec ou sans vos observations pour que je la termine.

## XXXVII

Nimes, le 22 juillet 1807.

LE MAIRE DE NIMES AU PRÉFET DU GARD.

MONSIEUR,

Je n'ai pu vous adresser les observations de Messieurs les Actionnaires de la salle de spectacle sur la lettre du sieur Meunier que vous m'avez renvoyée

T. XXVI, 1<sup>er</sup> Mars 1899.

15

le 15 juin pour être communiquée. Plusieurs des actionnaires se trouvent absents de Nîmes. Cependant, d'après la demande que vous m'avez réitérée le 16 de ce mois, j'ai fait appeler le sieur Grégoire et l'ai invité à répondre aux réclamations du sieur Meunier. Celui-ci m'a observé qu'il était nécessaire d'attendre le retour de M. Daunant et des autres actionnaires pour fournir par écrit une réponse à toutes les demandes du sieur Meunier; qu'en attendant, il pouvait assurer que l'architecte de la salle s'était engagé à conduire et à diriger la construction de la salle moyennant la propriété d'une action et étant satisfait à cet égard, la réclamation était sans fondement ; que, pour la conduite de la façade et autres constructions qui pourraient être faites à la salle, il lui avait été promis une somme de 1,000 fr. en espèces, mais que cette somme ne sera due au sieur Meunier qu'alors que ces travaux auront été confectionnés, que quant à présent il ne lui est rien dû et que c'est mal à propos qu'il réclame.

Salut et respect.

### XXXVIII

#### RAPPORT AU PRÉFET DU 5 AOUT 1807

Le Maire de Nîmes a répondu par sa lettre du 22 courant à celle de Monsieur le Préfet du 16 qu'il n'a pu transmettre les observations des actionnaires de la salle de spectacle sur la demande du sieur Meunier, par la raison que plusieurs de ces Messieurs se trouvent absents de Nîmes, et que, cependant, d'après les nouvelles instances de Monsieur le Préfet il a fait mander le sieur Grégoire et l'a invité à répondre aux réclamations de l'architecte ;



que le sieur Grégoire a observé qu'il était nécessaire d'attendre le retour de M. Daunant et des autres actionnaires pour fournir par écrit une réponse à toutes les demandes, qu'en attendant il pouvait assurer que l'architecte de la salle s'était engagé à conduire et diriger la construction de cet édifice, moyennant la propriété d'une action et, étant satisfait à cet égard, sa réclamation était sans fondement ; que, quant aux travaux qui restent à faire, il lui avait été promis une somme de 1,000 francs en espèces, mais que cette somme ne lui sera due que lorsque ces travaux auront été confectionnés et que quant à présent il ne lui est rien dû.

On propose de donner connaissance au sieur Meunier de la réponse ci-dessus, afin qu'il fournisse sa réplique s'il le juge à propos.

### XXXIX

6 août 1807.

LE PRÉFET DU GARD A MEUNIER, ARCHITECTE.

J'ai communiqué, Monsieur, dans le temps à Monsieur le Maire de cette ville votre lettre du 8 juin dernier, par laquelle vous réclamez le paiement des plans et devis concernant les ouvrages restant à faire à la salle des spectacles et je l'ai invité d'après votre seconde lettre à me faire transmettre sans aucun retard la réponse des actionnaires à la demande que vous avez formée. Il m'a informé depuis peu que l'absence de ces Messieurs l'avait empêché de satisfaire à mon invitation, mais que l'un d'eux avait répondu que, vous étant engagé à conduire et diriger les travaux de la salle moyen-

nant la propriété d'une action qui vous avait été délivrée, vous n'aviez rien à réclamer à cet égard ; que quant à la direction des travaux complémentaires, une somme de 1,000 francs vous avait été promise, mais que cette somme ne sera dûe que lorsque les travaux auront été confectionnés. Dans le cas où vous auriez quelque observation à faire contre les faits allégués, je vous invite à m'en donner connaissance.

## XL

Nîmes, le 7 août 1807.

MEUNIER, ARCHITECTE, AU PRÉFET DU GARD.

MONSIEUR LE PRÉFET,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à la date du 6 courant et j'y répons pour faire part des observations que j'ai à faire sur celle de Monsieur le Maire.

Les actionnaires de la nouvelle salle de spectacle ont eu raison de répondre à Monsieur le Maire que je n'avais rien à réclamer quant à la direction des travaux qui sont déjà faits, puisque je m'en trouve payé par la délivrance de l'action qui m'avait été accordée pour cet objet. Ce n'est pas aussi le paiement de ces premiers plans que je réclame aujourd'hui.

D'après les dispositions des articles de notre police entre les actionnaires et moi, je devais produire les plans, etc., pour l'exécution de la nouvelle salle de spectacle. Aux termes de ces dispositions, ces plans, devis, etc., etc., ont été déposés et remis par moi entre les mains des directeurs-actionnaires et con-



séqueusement ils n'ont plus aucun droit d'en réclamer de nouveaux.

Cependant, par votre arrêté du 7 prairial an xiii et par autres différentes lettres, vous m'avez ordonné de faire de nouveaux plans et devis pour les travaux et constructions restant à faire tant intérieurs qu'extérieurs. Je les ai faits.

C'est le paiement de ces nouveaux plans et devis que je viens réclamer et que je réclame depuis si longtemps, attendu que les actionnaires ne pouvaient plus exiger aucun nouveau plan ou devis de ma part et que j'avais rempli tous mes engagements envers eux en leur remettant tous les plans nécessaires et d'après lesquels j'ai fait exécuter ce qui existe et ferai exécuter ce qui reste à faire concernant le péristyle et la façade.

J'ai l'honneur, etc.

*Renvoyé au Maire de la ville de Nimes, à l'effet par lui de communiquer de nouveau aux actionnaires de la nouvelle salle de spectacle pour donner leurs observations définitives dans le délai de quinzaine à compter de ce jour et pour, à l'expiration de ce délai, être par ledit maire joint aux pièces et donner sur le tout ses observations et son avis pour statuer ce qu'il appartiendra. — Nimes, le 17 Août 1807. (1)*

## XLI

LE MAIRE DE NIMES AU PRÉFET DU GARD.

Nimes, le 25 Août 1807.

MONSIEUR, J'ai communiqué aux actionnaires de la salle de spectacle la lettre que vous a écrite le sieur

(1) Ajouté de la main du Préfet.

Meunier et que vous m'avez renvoyée à cet effet le 17 août. Les observations que les actionnaires m'ont invité à vous adresser en réponse sont : qu'ils sont surpris de la réclamation faite par le sieur Meunier qu'ils ne connaissent aucune base à cette demande ; que tous les plans qu'ils ont demandés dans le temps à cet architecte, ils les ont reçus et payés, que les nouveaux plans et devis que le sieur Meunier prétend avoir faits, les actionnaires ne les ont point réclamés, ne les ont point reçus et, par conséquent, ne doivent pas être payés.

J'ai l'honneur de vous renvoyer Monsieur le Préfet, la lettre du sieur Meunier.

Salut et respect.

## XLII

LE PRÉFET DU GARD AU MAIRE DE NIMES.

28 Août 1807.

Ce n'est pas, Monsieur, sans quelque étonnement que j'ai vu par votre lettre du 25 de ce mois qu'en réponse au communiqué que vous avez donné aux actionnaires de la salle de spectacle de la demande du sieur Meunier, ils ont répondu qu'ils étaient très surpris de cette demande, qu'ils ne lui connaissent aucune base, qu'ils avaient reçu et payé tous les plans qu'ils lui avaient demandés dans le temps, que les nouveaux plans et devis qu'il prétend avoir faits, ils ne les ont point réclamés, ne les ont point reçus et que, par conséquent, ils ne devaient point les payer. D'après cette observation, il subsisterait que c'est pour la première fois que les actionnaires de la



salle de spectacle ont l'oreille frappée de la réclamation du sieur Meunier ; quoiqu'il en ait, il est vrai que ce n'est pas par eux qu'ils ont réclamé ces plans et qu'ils ne les ont point reçus, mais je n'imaginais pas que ce soit une conséquence pour qu'ils ne les paient pas. Ces plans sont la suite de mon arrêté du 7 prairial an xiii et cet arrêté lui-même est la suite de leur inexactitude à remplir les engagements qu'ils ont contractés. Je vous invite donc à vouloir bien les prévenir que s'ils n'ont à donner que des raisons semblables à celles qu'ils vous ont alléguées, elles me paraissent beaucoup trop faibles pour pouvoir être accueillies. J'ai cru nécessaire la mesure que j'ai prescrite par mon arrêté du 7 prairial an xiii. Le sieur Meunier a été chargé de son exécution, il l'a exécuté, il doit donc être payé et il me semble qu'il ne peut l'être que par ceux qui ont rendu cette mesure nécessaire.

Les plans et les devis vous ont été remis, Monsieur : s'ils sont encore entre vos mains, je vous invite à vouloir bien me les transmettre dans le délai de huitaine à compter de ce jour, avec ou sans les observations des actionnaires afin que je statue enfin. Je vous invite aussi à me faire connaître si les arrangements que l'on a paru vouloir négocier entre le Conseil municipal et les actionnaires ont eu ou peuvent avoir quelque succès, afin que je prenne les moyens nécessaires pour faire terminer cette affaire.

#### XLIII

LE PRÉFET DU GARD A MEUNIER, ARCHITECTE.

29 septembre 1807.

Vous m'avez annoncé, Monsieur, par votre lettre du 17 août dernier que, pour l'exécution des mesu-

res prescrites par mon arrêté du 7 prairial an xiii concernant l'achèvement des travaux de la salle des spectacles de Nîmes, vous aviez été obligé de faire de nouveaux plans. Je vous invite à vouloir bien me faire connaître à qui vous les avez remis.

#### XLIV

##### RAPPORT AU PRÉFET, DU 9 AVRIL 1808.

Il fut écrit, le 29 septembre dernier, à M. Meunier pour lui demander à qui il avait remis les plans des constructions restant à faire pour l'achèvement de la salle des spectacles.

Le 9 novembre, M. Meunier mourut subitement avant d'avoir répondu à cette lettre. On persiste à croire que les plans et devis sont entre les mains du maire de Nîmes, puisque le sieur Meunier annonça le 20 janvier 1806 qu'il les lui avait remis et que rien n'indique dans la correspondance qu'ils soient sortis de ses mains.

Depuis quelques jours, l'héritier du sieur Meunier a remis à la Préfecture les plans et devis qui ont été trouvés sans doute chez le sieur Meunier. Ils sont en ce moment déposés dans le bureau du rapporteur et consistent en douze pièce savoir : huit plans, coupes, dessins ou croquis et quatre toisés et devis estimatifs.

Le sieur Meunier demandait pour ce travail, en supposant qu'il ne fût pas chargé de la direction des ouvrages, la somme de 4372 fr. 61 cent. Cette somme paraît exorbitante et on pense qu'il conviendrait de prendre un arrêté pour faire procéder à l'estimation de ce travail par deux experts, dont l'un



nommé par l'héritier du sieur Meunier, l'autre par les actionnaires et en cas de discord, charger l'Ingénieur en chef de le vider.

Quel que soit le résultat de cette estimation, le paiement doit être à la charge des actionnaires qui l'ont rendu indispensable par leur négligence à remplir les conditions auxquelles leur entreprise a été autorisée.

On joint un projet d'arrêté.

## POÉSIES

Les trois poésies qu'on va lire ont été, à l'origine, des toasts portés au banquet annuel de la *Revue du Midi* qui a eu lieu au mois de Janvier dernier. Les auteurs sont assez connus pour qu'il ne soit besoin ni de les présenter ni de les louer. Nous avons pensé que la publication de ces poésies ainsi liées en gerbe contribuerait à conserver le souvenir de notre fête de famille qui a dépassé en éclat tout ce qu'on était en droit d'espérer.

---

### MA VIGNO

#### I

Dins lou quartié de Pisso-vin,  
Crèi ma vigno au mié di lauseto.  
Envéjous n'en soun mi vesin.  
Quand en mai cargo sa teletto.  
L'espars, l'uiado e lou pèiran,  
La-clareto fino e daurado,  
Marridon si pampo enramado  
I pampo dou negre alicant.  
L'aime ! e quand l'ansi mé capigno,  
Vau faire un poutoun a ma vigno !



## II

Entre qu'aleno lou printèms,  
A bourra n'es pas la darrièro.  
Ah ! se n'a ges de contro-tèms,  
Sara'no vigno sèns parièro !  
Es jouino e n'a pas'nca dès an,  
Coume ièu, s'un cop s'amaduro,  
Pagara'u delai sa faturò  
En bons escut bèu e dindant,  
L'aime ! e quand l'ansi me capigno,  
Vau faire un poutoun a ma vigno

## III

Bèn espasado au souleiant,  
I pèd de la colo aloungado,  
Jusqu'au moumen que vendcmian,  
Pèr soun amaire es poutounado,  
Sout lou destré sa frucho alor,  
Esquichado, gisclo e regoulo...  
Dirias qu'on sènt la ferigoulo ;  
Ma vigno vou sout pesant d'or !  
L'aime ! e quand l'ansi me capigno,  
Vau faire un poutoun a ma vigno !

## IV

Soun vin brihant coume un robis,  
Dins lou vèire perlejo, embaumo ;  
Pèr l'estouma que s'avanis,  
Es meiour que lou lack de saumo.  
Es linde, superbe e vermèi !  
Lou Bourdèus n'a pas sa finesso,  
Ni lou Champagno si caresso :  
Es un bèure digne d'un rèi !  
L'aime ! e quand l'ansi me capigno !  
Poutoune lou vin de ma vigno !

## V

Rènd l'amo gaio e l'esprit vièu,  
 Enlusion l'iue pur di chatouno ;  
 Bonto un cremesin agradièu  
 Sus si gauto fresco e redouno.  
 Fai naisse de folli cansoun  
 Subre de labro amourousido,  
 Desligo li lengo amudido  
 Emé lou fio de si poutoun !  
 L'aime ! e quand l'ansi me capigno,  
 Poutoune lou vin de ma vigno !

## VI

Bèu de coulour e frane de goust,  
 Es lou jus de mi jouini souco.  
 Bèn mai souple que lou velous,  
 Sèmpre vous laisso bono bouco.  
 Sièi segur que revendrié'n mort,  
 Que garirié de la pigoto...  
 Ah ! sa calonr vous ravigoto,  
 Talamen escoufa lou cor !...  
 L'aime ! e quand l'ansi mé capigno,  
 Poutoune lou vin de ma vigno !

## VII

Ma vigno a vèire fai plasi !  
 Quand la croumpère èro ermassido.  
 Aièui, la bele amourousi,  
 Talamen est drudo e poulido !  
 D'uno auno au mens soun si gavel,  
 Sa frucho flourado es superbo ;  
 Se iè vèi nas'no mato d'erbo  
 Dins sis ourdre tira'u courdel !  
 L'aime ! e quand l'ansi mé capigno,  
 Vau faire un poutoun a ma vigno !



## VIII

Tambèn la cante e n'en sièi fier,  
 Car de Pisso-vin es la perlo :  
 Es mai verdo que lou lesèrt  
 Que cour dins li garigo esterlo.  
 Au dire di gèns dou mestié,  
 Se vèi gaire dins l'encountrado,  
 De souco tamben acoutrado :  
 Sièi ourgucious de moun plantié !...  
 L'aime ! e quand l'ansi mé capigno,  
 Vau faire un poutoun a ma vigno !

LOUIS BARD  
 Félibre di coupèu,  
 Mestre en gai-sabé.

---

A moun viel ami Alessandro Ducros.

## MANDADIS

*D'abord que ma VIGNO te plais,  
 Qu'agrado a toun cor de pouèto,  
 Te la desdique... E, mai que mai,  
 Proche tu moun umble pantai,  
 Gardara fresco sa telèto.*

LOUIS BARD.

## II

Je rêvais. Le joyeux Printemps,  
Qu'avaient dépouillé les autans,  
De ses nouveaux trésors avait paré la terre.

Et dans le vallon solitaire,  
Tout rempli d'ombre et de mystère,  
Je me mis à cueillir des fleurs ;

Secouant la rosée en pleurs,  
J'aperçus se dressant dans l'herbe,  
Un grand coquelicot superbe.  
Un peu plus loin, comme exilé,  
Pensif, un lys immaculé,  
Même sous le zéphyr, comme dans la tempête,  
En soupirant, courbait la tête.  
Et puis, encore d'autres fleurs,  
De différents parfums, de diverses couleurs,  
Entre elles discutaient, mais sans pouvoir s'entendre,  
Pour en faire un bouquet, moi, je voulus les prendre.  
Mais voilà qu'au moment de former ce bouquet,  
Brillant, élégant et coquet,  
Mon rêve disparût sitôt l'aube venue.  
Mais ce bouquet pourtant, je le trouve au banquet,  
Qu'avant moi, Rocafort tressa pour la *Revue*.

ALEXANDRE DUCROS.



## III

Messieurs, Permettez-moi de lire  
Quelques vers éclos sur ma lyre.  
Par un de nos beaux soirs d'été,  
Je vis notre aimable *Revue*  
Dans une secrète entrevue,  
Et voici ce qu'elle a chanté :

\* \*

- Je ne suis pas celle qu'attire
- Le scandale avec son vain bruit,
- Et je goûte peu la satire
- Dont je sais trop amer le fruit.
- Mais la plume très artistique
- Qui sagement loue et critique,
- La lyre exhalant son cantique
- Tour à tour profane ou pieux,
- Et même le pipeau rustique
- Sont des instruments précieux
- Que j'accueille d'un cœur joyeux.

\* \*

- Pourquoi me décerner le blâme ?
- Si vous saviez combien mon âme
- Est d'amour faite et de bonté,
- Vous viendriez avec fierté
- Vous ranger sous mon oriflamme :
- C'est votre cœur que je réclame
- Pour prix de cette iniquité.

\* \*

- « Je suis jeune, soyez mes pages.
- « J'ai des Missels à fermoirs d'or,
- « Et quand on en a lu des pages
- « Si l'on souffre, le mal s'endort.
- « Et l'on fait des rêves étranges,
- « Et l'on voit voltiger des Anges
- « Sous le Ciel azuré d'Endor.

\* \*

- « J'ai su dans mon castel antique,
- « Avec le style romantique
- « Faire accorder le style ancien.
- « Tous deux ont déposé les armes,
- « Car si le plus jeune a des charmes
- « Le plus vieux garde encor le sien.

\* \*

- « Donc autour de moi qu'on s'empresse,
- « Car je suis pleine de tendresse
- « Pour les écrivains mes enfants.
- « Je ne les méprise pas même
- « S'ils sont chétifs, et je les aime
- « Comme la biche aime ses faons.

\* \*

- « Mais pour vous, je vous remercie,
- « Mes féaux dont la poésie
- « Et la prose ont su me charmer,
- « Et puisse longtemps mon cœur tendre
- « Joindre au plaisir de vous entendre
- « Le doux bonheur de vous aimer !

J RÉDIER.

Vézénobres, ce 20 janvier 1899.



# LES DÉCLASSÉS

Comédie en trois actes, par Auguste ATGER, membre de  
la Société des Compositeurs et auteurs dramatiques.

## PERSONNAGES

Le Marquis de BOISFLEURY.

BARUTEL, Intendant.

Maxime BARUTEL, auteur dramatique.

Joseph BELTOISE, charpentier.

MICHON, maçon.

CARTAIRADE, meunier.

Raoul de BOISFLEURY, jeune lycéen (*travesti*).

Veuve CHOPINE.

URSULE, lectrice.

JEANNE MICHON.

## PREMIER ACTE

Un logement d'ouvriers. A droite, une fenêtre et une cheminée ; à gauche, buffet et porte latérale ; au fond, porte d'entrée. Au milieu de la scène, un peu à gauche, une table de cuisine sur laquelle est servi un frugal déjeuner, Ameublement grossier mais propre.

T. XXVI, 1<sup>er</sup> Mars 1899.

16

## SCÈNE PREMIÈRE.

MICHON, JEANNE.

*Au lever du rideau, Jeanne assise près de la fenêtre, raccommode des bas. Michon prend une chaise, et va s'asseoir à table.*

MICHON.

Si c'est vrai que l'air vif aiguise l'appétit, je devrais avoir une faim de loup ; car ce matin, il faisait frais sur l'échafaudage, et les moellons n'étaient pas chauds.

JEANNE.

Tu n'a pas eu froid, cependant ?

MICHON.

Non, mais c'est égal. *Il s'assied.* Oh ! oh ! il y a du nouveau ! L'oignon a été remplacé par du fromage ? Matin ! quel luxe !

JEANNE.

J'ai pensé, qu'en supprimant le vin qui est bien cher pour de pauvres gens comme nous , il fallait le remplacer, autant que possible, par une nourriture un peu plus.... substantielle, comme dit notre fille.

MICHON.

Tu as toujours raison.... ma bonne Jeanne ! *Il se lève de table.*

JEANNE.

Tu ne déjeunes pas ?

MICHON

Non, je n'est pas faim. Où est Ursule ?

JEANNE

Elle est là-haut. Elle attend que ses bas soient reprisés.

MICHON

Est-ce qu'elle ne peut pas faire ce travail elle-même ?

JEANNE

On ne le lui pas appris ; ce n'est pas de sa faute.

MICHON

C'était bien la peine de se lever le pain de la bouche, afin de tenir une jeune fille en pension, jusqu'à l'âge de vingt ans pour en faire une institutrice, qui ne sait pas même raccommoder ses bas, ni faire cuire un œuf à la coque.



JEANNE

Mais mon ami, c'est toi qui l'as voulu ; car, si tu te le rappelles, moi je voulais en faire une couturière, comme sa sœur mariée maintenant à un tailleur de la ville. Ils ont des enfants, gagnent de l'argent tous les deux et sont très contents de leur sort.

MICHON

Que veux-tu ? Ursule était intelligente, et j'ai cru qu'avec l'instruction, on lui apprendrait ce que doit, avant tout, connaître une femme ; c'est-à-dire, savoir diriger son ménage et élever convenablement sa famille. Au lieu de cela, que lui a-t-on appris ?

JEANNE

Beaucoup de choses inutiles. L'algèbre, la chimie, l'allemand, que sais-je encore ?

MICHON

Des sottises, qui ne servent qu'à leur bourrer la tête de choses, dont elle ne trouveront jamais l'emploi. Est-il nécessaire, qu'une maîtresse d'école connaisse tout cela, pour apprendre à lire et à écrire à des petits morveux de paysans ?

JEANNE

Je ne dis pas le contraire ; car malgré tous ses brevets....

MICHON

Voilà quinze mois que nous l'avons sur les bras, en attendant qu'on veuille bien lui trouver une place.

*Ursule entre par la gauche.*

## SCÈNE II.

JEANNE, MICHON, URSULE

URSULE

Vous parliez de moi ? j'en suis sûre.

MICHON

Oui, nous disions que malgré tout ton savoir et tes diplômes, le gouvernement ne se pressait pas, pour te procurer un emploi.

URSULE

En suis-je la cause, moi ! Si malgré ma supériorité, toutes mes amies passent avant moi, c'est qu'elles ont des

protections, que je n'ai malheureusement pas ; et si au lieu d'être un simple maçon, vous étiez seulement architecte...

MICHON

Si j'étais architecte, j'aurais plus d'argent que ce que j'en possède, et tu ne serais pas dans l'enseignement, c'est certain.

JEANNE

Voyons Michon, calme-toi. Tu as raison, et la petite n'a pas tort ; tu sais fort bien, que de notre temps on n'arrive à rien, si l'on n'a pas quelqu'un d'influent qui vous protège.

*A Ursule.* Tiens, voilà tes bas ?

URSULE

Si vous croyez que je vais mettre des bas raccommodés ? Il ne manquerait plus que ça pour me faire mépriser.

JEANNE

Ma fille, tu dois savoir mieux que nous, qui n'avons pas reçu d'instruction, que l'on ne méprise que les personnes qui se conduisent mal ; et non pas celles qui font leur devoir, et dont la conduite est irréprochable.

URSULE

Aussi c'est vrai. Pourquoi m'avoir donné une éducation, si c'est pour ne pas tenir mon rang ; et m'humilier, en m'affublant de rapiécages ou de vieilleries ?

MICHON

Je te conseille de nous reprocher les sacrifices que nous nous sommes imposés, pour faire de toi une belle demoiselle, incapable de se suffire à elle-même ; et qui plus tard, rougira peut-être de l'ignorance, et de l'honnête médiocrité de ses parents.

JEANNE

Ce n'est pas bien, ce que tu dis là. Je connais Ursule ;... je la crois un peu fière, mais elle a bon cœur.

URSULE

Laissez-le dire, maman. Il a peut-être raison ?.... qui sait ?....

*Elle sort par la gauche. Beltoise paraît à la porte du fond.*



## SCÈNE III.

MICHON, JEANNE, BELTOISE

BELTOISE

Peut-on entrer ?

MICHON

Oui, mon garçon. Ton père n'est pas plus malade ?

BELTOISE

Non, Dieu merci ! mais pour guérir une jambe cassée, il faut surtout de la patience ; et le père Beltoise n'en a point. Il ne voit pas le moment de se remettre à la besogne.

JEANNE

Dans sa position ; il n'a qu'à attendre et se laisser soigner.

BELTOISE

Voulez-vous que je vous le dise ? Il manque une femme à la maison. Il y a bien la vieille Madeleine, mais elle n'est bonne qu'à faire le pot au feu ; il ne faut pas lui en demander davantage.... Ah ! si Mlle Ursule avait voulu ?....

MICHON

Oui, il y a deux ans. Ma fille avait dix-huit ans, et toi vingt-quatre ; certainement, cela pouvait aller ; mais à cette époque, Ursule était grisée par les éloges des professeurs, qui lui prédisaient un avenir brillant ;.... et alors...

BELTOISE

Elle m'a refusé, mais je ne lui en veux pas ; car elle m'a avoué loyalement, qu'elle avait une préférence pour le fils de M. Barutel l'intendant du château. Un jeune homme instruit comme elle, qui parviendra, dit-on, à Paris, en faisant des pièces de théâtre.

JEANNE

Mon brave Joseph, tu peux croire qu'il n'avait fallu que notre consentement, nous l'aurions donné volontiers.

MICHON

Et nous le donnerions encore, si la petite approuvait notre choix.

BELTOISE

Non, laissez-la libre, ne lui en parlez même pas. Plus tard, elle reconnaîtra peut-être, qu'une modeste aisance est préférable à tous ces honneurs qu'on lui promet, et qui aboutissent le plus souvent à des déceptions.

MICHON

Enfin, qui vivra verra. Viens-tu Joseph ?

BELTOISE

Ah ! j'oubliais la commission. Il faut venir au moulin, nous allons placer la roue hydraulique ; auparavant, il vous faudra consolider les murs de soutènement.

MICHON

Comment, cette roue est déjà faite ?

BELTOISE

Je me suis dépêché, de peur que M. le Marquis ne change encore d'idée. Il est si original.

MICHON

C'est en effet, la troisième roue qu'il t'a fait faire en peu de temps.

BELTOISE

Oui, mais cette fois il a raison. Avec les deux premiers systèmes, vu le faible débit du ruisseau, il ne pouvait commander qu'un seul tournant, en marchant jour et nuit ; tandis qu'avec la roue en dessous, à aubes courbes, il activera trois paires de meules, pendant le jour seulement avec l'eau du grand réservoir qu'il a fait creuser et qui se remplira pendant la nuit.

JEANNE

Donc, il faudra faire le tour de ce grand bassin, pour aller au moulin.

BELTOISE

Nullement ; j'ai fait une passerelle solide, qui traverse l'écluse dans toute sa largeur. Vous voyez qu'avec M. de Boïsfleury, le travail ne chôme pas.

MICHON

Mais il doit s'impatiser de ne pas nous voir venir.

BELTOISE

Eh bien, partons. Mme Michon, au revoir ! *Ils sortent par le fond.*

## SCÈNE IV.

JEANNE, seule

JEANNE

Voilà qui est surprenant !... Comment ? Ursule a un penchant pour M. Maxime ? c'est la première nouvelle ; et



Michon ni moi, ne le savions pas ?... Au moins, si on l'avait su, nous aurions tâché de la détourner de cette amourette, qui ne peut aboutir à rien.... Le fils Barutel a trop besoin d'argent, pour épouser une fille sans dot.

*Barutel entre par le fond.*

## SCÈNE V.

BARTEL, JEANNE

BARUTEL

Bonjour Mme Michon. Votre demoiselle n'y est pas ?

JEANNE

Elle est dans sa chambre, M. Barutel. Vous désirez lui parler ?

BARUTEL

Oui, mais auparavant, je suis bien aise d'avoir un entretien avec vous, afin de vous mettre au courant de la situation.

JEANNE

Veillez vous asseoir. *Elle lui présente une chaise.* Et dites-moi le but de votre visite ?

BARUTEL

Voici : il y a une quinzaine d'années, Mme la baronne de Jarnac, à cause de l'inconduite de son fils, fut obligé de vendre le moulin et ses dépendances à M. Chopine, ancien peintre en bâtiments, qui par parenthèse, mourut quelque temps après. Dernièrement encore, le fils ne s'étant pas corrigé, Mme la baronne a vendu le domaine de Jarnac y compris le château et son ameublement, à la veuve Chopine qui s'y est installée avec son gendre et sa fille, une personne d'un tempérament frêle et maladique le marquis de Boisfleury a épousée pour ses écus.

JEANNE

Et qui suit en ce moment un traitement à Vichy.

BARUTEL

Parfaitement. Sa mère, ancienne cuisinière de M. Chopine malgré sa grande fortune, s'ennuie dans ce château, dont elle a fait décorer les appartements d'une façon luxueuse, et d'un goût plus que douteux !... Mais laissons cela, et

parlons de ce qui vous concerne. Ayant appris que Mme de Jarnac avait une lectrice, à cause de sa vue fatiguée, Mme Chopine, elle aussi a voulu en avoir une, pour singer le grand monde d'abord, et pour la distraire ensuite. Alors, j'ai supposé que votre demoiselle serait peut-être bien aise d'en remplir les fonctions en attendant un emploi.

JEANNE

Nous sommes, mon mari et moi très reconnaissants M. Barutel de vos bonnes intentions à notre égard. Reste à savoir, s'il en sera de même de la part d'Ursule ; car il est probable que Mme Chopine ne la prendra pas uniquement pour lui faire la lecture ; et ma fille étant très susceptible, tout ce qui pourrait froisser son amour-propre....

BARUTEL

Tranquillisez-vous Mme Michon ; peut-être que devant vous, elle ne ferait aucune objection, de peur de vous faire de la peine ; mais laissez-moi seul avec elle, et je lui prouverai que ses craintes sont exagérées. Veuillez la faire venir ?

JEANNE

*Allant à la porte de gauche. Ursule, descends ? M. Barutel veut te parler. A Barutel. Dieu veuille que vous puissiez réussir. Elle sort par le fond. Ursule entre par la gauche.*

## SCÈNE VI.

BARUTEL, URSULE

URSULE

Ah ! M. Barutel, quelle aimable attention d'être venu nous voir.

BARUTEL

Assurément, Mademoiselle vous ne devinez pas le motif qui m'amène ?

URSULE

Ma foi, non ;... M. Maxime ?... comment va-t-il ?

BARUTEL

Très-bien ; il ne s'agit pas de lui, mais de vous. Dites-moi, provisoirement, une place de lectrice ferait-elle votre affaire ? Mme Chopine en a besoin d'une, et j'ai pensé à vous. Ai-je eu tort ?



URSULE

C'est selon. Est-ce comme demoiselle de compagnie, ou comme simple lectrice, que je dois être considérée ? En un mot, suis-je destinée à être reléguée à l'office ?

BARUTEL

Si la proposition avait été faite par la baronne de Jarnac je vous aurais répondu hardiment : vous aurez votre place à la salle à manger ; mais, avec Mme Chopine, il est probable qu'il faudra se contenter de l'office.

URSULE

Dans ce cas, n'en parlons plus.

BARUTEL

Cependant, Mademoiselle, je dois vous faire observer que votre refus, tout en faisant de la peine à vos parents, peut aussi leur causer un grand préjudice ; car Mme Chopine froissée dans son amour propre de servante parvenue...

URSULE

Que peut-elle faire ?

BARUTEL

Elle peut forcer son gendre à ne plus occuper votre père ; ce qui serait un grand malheur, car le pauvre homme n'est pas riche.

URSULE

Et pourtant, je ne puis accepter un emploi à des conditions impossibles.

BARUTEL

Ah ! si mon fils avait été ici ?... Lui, qui fait des comédies ; il aurait trouvé d'autres arguments pour vous convaincre. Malheureusement, il ne doit arriver que la semaine prochaine.

URSULE

Vraiment !... habitera-t-il avec vous ?... Restera-t-il longtemps ?

BARUTEL

Je l'ignore. Il m'écrit qu'un directeur de théâtre s'est enfin décidé à monter une de ses pièces, et qu'il en est très content.

URSULE

Je n'en doute pas ; car M. Maxime avec son talent et son intelligence parviendra facilement aux honneurs et à la fortune.

BARUTEL

*A part.* Comme elle le flatte?... est-ce que par hasard ?.. *haut.* Je regrette Mademoiselle que votre réponse soit négative ; ç'aurait été pour vous, une occasion de vous faire connaître.

URSULE

*A part.* Lui parler !... le voir tous les jours ?... *haut.* Attendez ? j'ai réfléchi... Je serais une ingrate, si pour une sotte question de fierté, je refusais de venir en aide à mes parents. J'accepte, avec reconnaissance, l'affaire que vous me proposez.

BARUTEL

A la bonne heure ! et comme il faut entrer immédiatement en fonction....

URSULE

Je vais faire mes préparatifs. Dites à Mme Chopine, que demain je serai à mon poste.

BARUTEL

Une recommandation ? Appelez-la baronne ;.... ça la flatte, et cela n'a pas d'importance.

URSULE

C'est convenu. A demain M. Barutel ? *Elle sort par la gauche. Jeanne entre par le fond.*

## SCÈNE VII.

BARUTEL, JEANNE

JEANNE

Eh bien ? avez-vous réussi ?

BARUTEL

Ce n'est passans difficultés ; enfin elle a fini par accepter.

JEANNE

Allons, tant mieux ! Michon sera bien content. *Regardant par la fenêtre.* Mais voyez donc ce qui se passe là-bas ?.... depuis un moment, je cherche à m'en rendre compte.

BARUTEL

En effet, quel étrange attelage !.... une vingtaine de chevaux, trainant une locomobile à travers les terres labou-



rées. Encore une frasque du marquis !.... et justement, je l'aperçois courant au milieu des animaux, et les encourageant du geste et de la voix.

JEANNE

Pourquoi n'ont-ils pas suivi le chemin ? C'était bien plus commode.

BARUTEL

C'est ce que je ne puis comprendre. Quoique de la part de M. de Boisfleury, il faille s'attendre à tout, cette chose me paraît être des plus extravagantes.

JEANNE

Il se dirige de ce côté. Que vient-il faire ?

BARUTEL

Nous allons le savoir.

JEANNE

Voyez ; à présent on dételle.... on emmène les chevaux ?

BARUTEL

Et on laisse la machine au milieu du champ, embourbée jusqu'aux essieux. C'est absurde !

*Boisfleury entre par le fond.*

## SCÈNE VIII.

JEANNE, BARUTEL, BOISFLEURY

BOISFLEURY

Mme Michon, avez-vous quelque chose à me donner à boire ? J'ai une soif de damné ! Ah ! vous voilà M. l'intendant ? quel hasard de vous trouver ici ?

BARUTEL

Je suis venu m'acquitter d'une commission de la part de Mme la baronne.

BOISFLEURY

Qui appelez-vous la baronne?... est-ce la mère Chopine?... Moi, je l'appelle ainsi ; ça la fait enrager, mais, cela m'est égal.

JEANNE

Que puis-je offrir à M. le Marquis ?

BOISFLEURY

Quoi que ce soit ;... un verre de vin, si vous voulez ?

JEANNE

Du vin ? mais... nous n'en avons pas. Si j'avais été prévenue...

BOISFLEURY

Qu'à cela ne tienne ! Je boirai de l'eau.

JEANNE

Je ferai remarquer à monsieur, qu'étant en transpiration, l'eau seule pourrait lui faire du mal ; il faudrait la couper en mangeant un morceau ?

BOISFLEURY

Ce n'est pas une mauvaise idée ; et justement, voici un déjeuner tout servi. Vous attendez quelqu'un ?

JEANNE

Non, M. le Marquis ; c'est le repas de Michon, auquel il n'a pas touché ;... il n'avait pas faim.

BOISFLEURY

Je ne puis pas en dire autant, et je vais faire honneur à ce petit fromage, dont je suis très friand.

JEANNE

Attendez ; je vais mettre une nappe ?

BOISFLEURY

Inutile !... un morceau ;... là, sur le pouce... cela suffit. A la campagne, les serviettes et les nappes... c'est du superflu ! La Chopine prétend que j'ai des goûts de roturier ; c'est possible. J'étais né pour être meunier ; et toute mon ambition se borne à avoir un moulin, comme il n'en existe pas.

BARUTEL

Est-il vrai, que vous avez inventé une nouvelle blutterie ?

BOISFLEURY

Oui, c'est pour essayer mon blutoir diviseur que j'ai loué une locomobile (la roue hydraulique n'étant pas encore prête). Donc après avoir fait construire une baraque en bois, pour mettre cette machine à l'abri, j'ai fait mes essais.

BARUTEL

Les résultats ont-ils répondu à votre attente ?

BOISFLEURY

Nullement ; le blutoir était trop parfait ;... il ne laissait passer ni la farine, ni le son. C'est à recommencer.

BARUTEL

Sur de nouveaux frais ?



BOISFLEURY

Naturellement ; on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. Bref, contrarié de mon insuccès , j'écrivis hier au mécanicien de venir retirer sa machine aujourd'hui à sept heures, sans faute ; et comme à sept heures et quart il n'était pas venu, j'ai réquisitionné (en payant, bien entendu ; ) tous les chevaux et mulets des environs. On les a attelés à la locomobile, et fouette cocher !... les voilà partis, en trainant après eux, non seulement la machine, mais aussi la baraque, dont les débris sont restés en chemin.

JEANNE

Mais, pourquoi avoir amené cette locomobile au milieu d'une terre labourée ?

BOISFLEURY

Pour punir ce Monsieur de n'être pas venu la chercher à l'heure que je lui avais assignée.

BARUTEL

En attendant, il va vous intenter un procès ; car, il lui faudra autant de chevaux pour la tirer de là, que ce qu'il vous en a fallu pour l'y amener.

BOISFLEURY

Un procès ?... cela ne m'effraie pas... j'y suis habitué.  
*Raoul entre par le fond.*

## SCÈNE IX.

JEANNE, BARUTEL, BOISFLEURY, RAOUL

RAOUL

Tiens, p'pa qui est entrain de boulotter !

BOISFLEURY

Ça t'étonne ?

RAOUL

C'est-à-dire, que j'en suis gaga , tellement ça m'épate.

JEANNE

M. Raoul, vous pouvez en faire autant si le cœur vous en dit.

RAOUL

Merci, mère Michon ; ce becquillage à le tort de me rappeler celui qu'on nous sert à la grande boîte.

BARUTEL

C'est du lycée que vous voulez parler ?

RAOUL

Oui, du bahut.

BOISFLEURY

D'où viens-tu, si matin ?

RAOUL

Du moulin. On m'a dit que tu étais ici, et j'ai joué des guiboles pour arriver plus tôt.

BOISFLEURY

Plus tôt ? Il n'y a rien de nouveau, je suppose ?

RAOUL

*Embarrassé. Oh ! non... et pourtant si.... mais, je te dirai ça.... plus tard, quand tu auras fini de boulotter.**Ursule entre vivement, par la gauche.*

## SCÈNE X.

BOISFLEURY, BARUTEL, JEANNE, RAOUL, URSULE

URSULE

Maman !.... maman !.... Oh ! pardon, M. le Marquis. Excusez-moi ; en entrant, je ne vous avais pas aperçu.

BOISFLEURY

Il n'y a pas là de quoi vous excuser, mademoiselle. *A part.* Elle est gentille, cette petite.

JEANNE

Eh bien ! Ursule ;... qu'y a-t-il ?

URSULE

Papa est là.... il vient avec Joseph.

BARUTEL

Il n'y a rien d'étonnant ; ils sont partis ensemble.

URSULE

C'est que.... il marche avec peine, et Joseph le soutient.

JEANNE

Ah ! mon Dieu ! il est blessé ?.... estropié peut-être !

*Elle va pour sortir au moment où Beltoise soutenant Michon paraissent à la porte du fond.*



## SCÈNE XI.

LOISFLEURY, BARUTEL, URSULE, JEANNE, RAOUL, BELTOISE,  
MICHON

BELTOISE

Ne vous effrayez pas, Mme Michon ?.... Ce n'est rien.

JEANNE

Quel malheur ! Mon pauvre ami, Que t'est-il arrivé ?

URSULE

Quelque imprudence sans doute.

BELTOISE

Ce n'est rien, vous dis-je ? Mlle Ursule, sans vous commander.... une chaise, s'il vous plaît ?

URSULE

*Apportant une chaise.* Asseyez-vous papa ?

BOISFLEURY

Il n'y a aucun membre de cassé, fort heureusement,

MICHON

Ma pauvre Jeanne, ma chère Ursule n'accusez personne de cet accident.... Dans notre état, on ne prend pas assez de précaution ; on s'habitue au danger.

JEANNE

Qu'est-ce qui te fait mal ?.... Où souffres-tu ?

MICHON

Là, au côté.... une douleur..., très vive.... Je suis tombé en travers, sur une pièce de bois.

BARUTEL

Une ou deux côtes froissées ou enfoncées ; ce n'est pas dangereux.

URSULE

Mais, encore, M. Beltoise, comment cela s'est-il fait !

BELTOISE

Je n'y étais pas ; mais M. Raoul qui était présent doit le savoir.

RAOUL

Moi, je le sais ?.... Ah ! oui, père Michon avait placé une échelle derrière le moulin pour prendre une mesure, et comme le terrain est très incliné, l'échelle avait l'air de jouer à cloche-pied... comme ça ? *Il saute sur un pied.*

MICHON

Pour remédier à cela, j'ai mis une pierre sous le pied boiteux ; je la croyais solide, mais il faut croire qu'elle ne l'était pas.

RAOUL

Non, car vous n'étiez pas encore arrivé au milieu, que l'échelle a commencé de glisser ; et vous avez piqué une tête, sans même crier : Gare dessous ?

BOISFLEURY

Maintenant, il ne s'agit pas de lanterner. Vous allez le coucher, pendant que j'irai chercher le médecin.

BARUTEL

Ne vous occupez pas de cela, M. le Marquis ?... moi j'y irai.

BOISFLEURY

Entendu. Allez-y de ma part ; et dites-lui, que s'il ne vient pas pas tout de suite, demain je le remplace par un vétérinaire ; les malades ne s'en trouveront pas plus mal.

JEANNE

Viens Michon.... repose-toi sur moi.

BELTOISE

Ne craignez pas de me fatiguer !.... Appuyez ferme !

MICHON

Merci, mon bon Joseph ; et toi aussi, ma chère femme.  
*Michon, Jeanne, Beltoise et Ursule sortent par la gauche ;  
Barutel par le fond.*

## SCÈNE XII.

BOISFLEURY, RAOUL

BOISFLEURY

Voyons, Raoul, tes hésitations, et les reticences de ton récit me prouvent que tu as dû faire encore quelques sottise.

RAOUL

Eh bien, oui ; je vais tout de dire.... à une condition.

BOISFLEURY

Laquelle ?

RAOUL

C'est que tu ne le diras pas à grand'mère, qui me flanquerait un poil qui ne serait pas piqué des vers.



BOISFLEURY

Pas tant de bavardage, et commence.

RAOUL

Hier, je flanoçais au moulin, et je me la coulais douce en regardant travailler les maçons.... Faut te dire, que le père Michon a pour manœuvre un gosse à peu près de mon âge, qui charriait du mortier, sur une planche carrée posée sur sa tête.

BOISFLEURY

A quoi bon tous ces détails ?

RAOUL

Tu vas voir. En passant près de moi, le type fait semblant de broncher, et laisse tomber sa planche et son mortier qui m'éclabousse d'une façon abominable. J'étais moucheté comme le tigre du jardin des plantes.

BOISFLEURY

Et ta grand'mère, qu'a-t-elle dit ? Elle t'a grondé ?

RAOUL

Ne m'en parles pas. Elle m'a engueulé que c'était une bénédiction.

BOISFLEURY

Engueulé ; voilà un terme qui n'est pas parlementaire.

RAOUL

Oh ! la, la ! Avec ça qu'au Parlement on se gêne, pour se traiter mutuellement de voyous et de propre-à-rien. Bref, je voulais me venger ; mais le type était plus fort que moi, et m'aurait tanné la peau.

BOISFLEURY

Cela t'a donné à réfléchir ?

RAOUL

Oui, mais je me suis dit : je te pigerai mon bonhomme ! et ce matin, tout en plaçant l'échelle, le père Michon a dit au gosse, tout à l'heure tu monteras là-haut pour mesurer la hauteur du mur. Alors, sans faire semblant de rien, avec mon pied j'ai déplacé la pierre.

BOISFLEURY

Et le père Michon a été victime de ta vengeance.

RAOUL

Fallait pas qu'il y aille ! Pourquoi n'a-t-il pas fait monter le type, comme il avait dit ?

T. XXVI, 1<sup>er</sup> Mars 1899.

47



BOISFLEURY

Le type, comme tu l'appelles, se serait peut-être tué en tombant.

RAOUL

Tu crois que pour ça, il aurait déboulonné sa colonne ? Bah ! les gosses sont comme les chats ; ils tombent toujours par pattes.

*Beltoise et Ursule entrent par la gauche.*

## SCÈNE XIII.

RAOUL, BOISFLEURY, URSULE, BELTOISE

BELTOISE

Tranquillisez-vous Mlle Ursule, tant que ces bras-là pourront travailler, ici, comme à la maison, rien ne manquera ; je vous le promets.

URSULE

Je vous remercie infiniment de votre bonté, M. Beltoise ; je pense que mes appointements suffiront pour subvenir aux besoins de mes parents. D'ailleurs, la gêne se ferait-elle un peu sentir, qu'étant habitués aux privations, ils n'en seraient pas trop affectés.

BOISFLEURY

Et moi, je ne le souffrirai pas. Michon s'est blessé en travaillant à mon service, il est donc juste que j'en supporte les conséquences. Ses journées lui seront intégralement payées.

URSULE

M. le Marquis, je ne sais si je dois accepter....

BOISFLEURY

Ce que vous devez faire en ce moment, c'est de la tisane pour votre père, en attendant la visite du médecin.

URSULE

De la tisane ?

BOISFLEURY

Oui, du tilleul.... de l'oranger... ce que vous aurez ? n'importe.

URSULE

Je n'ai jamais été garde-malade.

BOISFLEURY

C'est-à-dire, que vous ignorez comment on la fait. Faut-il vous l'apprendre?... Décidément vos parents ont eu tort de vous pousser dans cette voie ; ils auraient dû faire de vous une meunière. Vous êtes forte, bien bâtie ;... c'était une vocation toute trouvée.

URSULE

Moi !... une meunière ?... M. de Boisfleury veut plaisanter, sans doute ?

BOISFLEURY

Quand je parle des meunières je ne plaisante jamais. C'est une catégorie de femmes, que j'estime trop, pour les tourner en ridicule ; tandis que ces pimbèches qui restent enfouies dans les couvents ou les pensions, ne sont bonnes lorsqu'elles en sortent qu'à exhiber leurs sottes prétentions, en dénaturant par des termes scientifiques, ou des phrases ampoulées, les choses les plus vulgaires de la vie réelle, qu'elles ne connaissent pas. En définitive, ce sont des péronnelles dont je me moque avec raison, et sans le moindre scrupule !... A Raoul. Allons, en route ! garnement !

RAOUL

Attends ? Veux-tu que je te dise quelque chose ?... Tu promets de ne pas te fâcher ?

BOISFLEURY

Dis toujours.

RAOUL

Eh bien, mon vieux p'pa... tu es encore un bon type, toi ! mais là... un vrai type ! *Ils sortent par le fond.*

BELTOISE

Mlle Ursule, il ne faut pas vous formaliser des boutades de M. de Boisfleury ? C'est dans son caractère ;... il dit ça, sans y penser.... Au fond, il n'en est pas plus mauvais, au contraire.

URSULE

Allons donc !... Ce marquis est un pleutre !

*Au rideau.*

FIN DU PREMIER ACTE.

A suivre.



# AUX BEAUTÉS BLONDES DE PROVENCE

## SONNET IRRÉGULIER

Sur vos têtes encor le rayon de lumière  
Qui dans l'antique Hellas couronnait Astarté  
Se reflète et vous fait reine par la beauté,  
Sous un ciel aussi pur, d'une race aussi fière.

Vos cheveux ne sont pas le cuivre de Titien,  
Contraste harmonieux à des blancheurs de nacre,  
Ni le chanvre qu'au front des Vierges le vent âcre  
Des mers du nord pâlit de son baiser salin.

L'extase de nos yeux s'y noie en des tons d'ambre  
Transparents comme ceux de l'horizon vermeil  
Dans le calme attiédi des couchants de septembre ;

Et votre fin profil, qu'il s'incline ou se cambre,  
Avec des mouvements de cygne à son réveil,  
Secoue autour de lui de l'or et du soleil.

X.



## ASTRUC

MÉDECIN CONSULTANT DE LOUIS XV

Le plus remarquable parmi les enfants de Sauve a été le médecin Astruc.

Son père, issu d'une famille de Juifs moranos, c'est-à-dire de juifs espagnols convertis au protestantisme, exerçait à Sauve le ministère de pasteur. Vous n'ignorez pas que notre vieille petite ville possédait autrefois une colonie de juifs dont la synagogue se voit encore dans la Grand'rue (maison de Salèles). Astruc le père était, au rapport de son fils, « un homme possédant de grandes connaissances, et entr'autres très habile dans les langues classiques et dans l'hébreu. » (1) Cette connaissance qu'il avait de l'hébreu, constitue une preuve de plus à l'appui de son origine juive : les juifs, en effet, connaissent tous, plus ou moins, l'hébreu. Malheureusement, ses croyances religieuses étaient sans doute moins profondes que sa science et, oubliant que, même au milieu de la persécution, un honnête homme appartient à ses convictions plutôt qu'elles ne lui appartiennent, il abjura le protestantisme quelque temps avant la révocation de l'Edit de Nantes. Cet exemple est loin de valoir ceux que donnèrent plus tard d'autres pasteurs nés aussi dans

(1) Astruc : *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Languedoc* ; 1<sup>re</sup> partie, chap. XV, page 192,

notre département, tels que Claude Brousson, Etienne Chauvin, Jean Graverol, Alphonse des Vignobles et Jacques Saurin. Ces fidèles prédicateurs de l'Evangile préférèrent, en effet, la mort ou l'exil à l'abandon de croyances librement acceptées.

Quoi qu'il en soit, il ne fut pas difficile à Astruc, après sa conversion, de se faire recevoir avocat au Parlement de Toulouse. C'est dans cette ville qu'il exerça cette profession jusqu'à sa mort.

Sa grande érudition lui permit d'instruire lui-même ses enfants, et la suite de cet entretien prouvera qu'il fut un excellent précepteur. Son second fils, Anne-Louis, embrassa la carrière du père. Inscrit au barreau de Toulouse, il se distingua d'abord comme orateur et ensuite devint un savant jurisconsulte. Il mourut, professeur de droit français, quelques années avant son frère. (1)

L'ainé des fils, Jean, naquit à Sauve, « ville, considérable du bas Languedoc, diocèse d'Alais » (2) le 19 mars 1684. Il fut baptisé dans le temple de Sauve (3) mais, à l'exemple de son père, ou pour exécuter la volonté de son père, il changea peu après de religion. Du reste, suivant l'expression de son biographe, « il ne s'est jamais connu que catholique. »

Ainsi que nous l'avons déjà dit, son père fut son unique précepteur et il lui enseigna, outre les éléments de toutes les sciences qu'il connaissait, la langue latine. Le jeune homme y prit tellement de

(1) Oracle du Barreau et du Parlement de Toulouse.

(2) Une note rectificative, écrite au bas de la page du Mémoire pour servir à l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier, par Jean Astruc, qui parle de Sauve, porte « petite ville ».

(3) Il ne s'agit pas du temple actuel qui n'a été bâti qu'en 1825, mais probablement d'une chambre quelconque, où les protestants se réunissaient pour chanter et prier.



goût qu'il en arriva bientôt à l'écrire et même à la parler avec une grande perfection. Bien qu'adonné à l'étude du droit, Astruc le père aimait passionnément les recherches de métaphysique et de théologie : sa profession première l'y avait sans doute porté. Son fils hérita de ses aptitudes et il consacra plus tard une bonne partie de son temps aux études spéculatives.

Après avoir reçu de son père toute l'instruction que celui-ci pouvait lui donner, Jean Astruc alla à Montpellier où il fit « des études élémentaires qui révélèrent en lui, dit son biographe, une rare force de mémoire et une grande rectitude de jugement »(1) Il fit là beaucoup de philosophie et se fit recevoir maître ès-arts — on dirait aujourd'hui bachelier — en 1700. A ce moment-là — il avait juste 16 ans, — il se tourna vers la médecine, et en 1702, il était bachelier en médecine. Dès ce moment commence sa réputation. Il publie, en effet, une dissertation (*De motus fermentativi causa*) dans laquelle il s'occupait de la cause de l'impulsion d'un acide dans l'alcali appelée effervescence, et qu'on n'avait pas encore appris à distinguer de la fermentation proprement dite.

On commençait à s'occuper vaguement de chimie et Astruc eut fort à faire pour se débarrasser des fausses théories qui régnaient à cette époque. Il y réussit cependant, et son ouvrage, dans lequel il expliquait l'effervescence d'après la philosophie cartésienne, c'est-à-dire par les tourbillons d'un fluide subtil, fut, malgré les erreurs de fait qu'il renfermait, jugé digne d'une critique publique de

(1) Michel Nicolas : *Histoire littéraire de Nîmes et des localités voisines*. tome II, page 128.



la part de Raymond Vieussens, un des plus grands anatomistes de l'époque. Le jeune savant sut se montrer courtois dans ce tournoi d'un nouveau genre, et, dans sa réponse à Vieussens, il unit, à une fermeté douce, une modestie qui plût à tout le monde.

C'était bien débiter dans la science. Le 12 octobre 1702, il obtint le grade de licencié, -- il était déjà bachelier, — et, le 25 janvier 1703, celui de docteur : la période des études proprement dites était terminée. Le jeune docteur partage désormais son temps entre son cabinet de consultations et les hôpitaux, qu'il visite assidûment.

Nous arrivons maintenant à une période de la vie d'Astruc, qui eut une influence capitale sur sa destinée tout entière. De 1703 à 1710, il vécut dans une retraite studieuse qui le prépara aux importants travaux qu'il accomplit dans la suite.

A cette époque, l'ancienne scolastique était bannie des écoles, mais la vérité n'y régnait pas encore. On ne cherchait qu'à expliquer les faits par des hypothèses répondant bien, ou paraissant bien répondre, à toutes les objections. Cette façon de procéder ne satisfait pas Astruc, dont l'esprit positif ne pouvait se payer de vaines formules et de conjectures hasardées. Il profita de son séjour à Montpellier et de ses fréquentes visites aux malades des hôpitaux, pour rassembler une quantité de matériaux au milieu desquels il ne lui fallut rien moins qu'une sévère méthode de travail pour se reconnaître. Cette méthode, qu'il créa et qu'il commença par l'imposer à lui-même, vaut la peine d'être décrite. Il commence par diviser la médecine en périodes historiques nettement définies, après quoi il

choisit parmi les auteurs ceux qui ont uniquement travaillé d'après la seule nature, c'est-à-dire qui ont basé leurs recherches sur l'observation directe des faits. Il néglige simplement les autres, c'est-à-dire ceux qu'on pourrait qualifier de sophistes, et ne s'occupe pas du tout de leurs opinions. On comprend l'importance de cette distinction dans l'étude de la médecine ; cette science, en effet, est une science de faits, et elle ne peut tirer de lumières que de la comparaison des faits entre eux. Esprit précis, Astruc applique à la physique de la médecine l'ordre des démonstrations mathématiques. Il est un des premiers médecins qui ait appris à douter, à s'arrêter à propos, à observer la nature, à avouer que souvent elle est au - dessus de nos recherches ; il rompt, enfin, avec le pédantisme d'autrefois, et cela constitue presque une véritable révolution dans la science médicale.

Très consciencieux, Astruc sacrifiait ainsi au travail sa jeunesse, les amusements auxquels il aurait bien eu droit, et « jusqu'aux douceurs même si pardonnables de la société », Tout ce qui, de près ou de loin, se rattachait à l'étude l'intéressait ; il aimait non seulement la médecine, mais encore l'histoire naturelle et l'histoire proprement dite, surtout celle de sa province. Nous verrons que là encore son influence se fit sentir.

L'un de ses plus chers déassements était l'étude de la métaphysique, dont son père lui avait inculqué le goût dès ses plus jeunes années. Il en aurait fait son occupation favorite, si l'amour élevé de sa patrie et le désir sincère de rendre service à l'humanité ne lui avaient, en quelque sorte, imposé comme un devoir l'étude de la médecine, dans laquelle il intro-



duisit les principes de la saine physique et le goût des expériences.

Durant les sept années qu'Astruc passa loin du monde où l'on s'amuse, il publia seulement deux mémoires qui parurent en 1708 dans le *Recueil de l'Académie des Sciences de Montpellier* et qui ont pour titres, l'un : *Des pétrifications de Boutonnet* (1), et l'autre : *Conjectures sur le redressement des plantes inclinées à l'horizon*. Ces travaux décèlent un esprit curieux, cherchant toujours et partout la cause ignorée jusque-là de phénomènes constatés cependant depuis longtemps, mais, par des hommes moins désireux de s'instruire et d'instruire les autres.

Astruc ne perdait pas pour cela de vue sa profession et de 1707 à 1709 il enseigna la médecine à Montpellier, mais pas comme professeur titulaire ; voici comment cela se produisit. Chirac, un aveyronnais, plus âgé que lui et dont la réputation était déjà bien établie à cette époque, occupait une chaire à la Faculté. Le duc d'Orléans, qui commandait une de nos armées, l'ayant attaché à sa personne en qualité de médecin, Chirac, qui connaissait Astruc et qui l'appréciait à sa valeur, le pria de le suppléer, ce dernier accepta la proposition et il occupa ce poste durant deux années. Ce lui fut comme une sorte de stage dont il sut tirer parti pour ses études personnelles.

C'est n'est guère pourtant qu'en 1710 qu'Astruc, alors âgé de vingt-six ans, se décida à sortir de sa retraite et appela sur lui l'attention du monde savant. Le premier travail qu'il publia fut une dissertation physico-mathématique sur le mouvement musculaire :

(1) Boutonnet, faubourg de Montpellier.



*dissertation physique sur le mouvement musculaire* jugée par Manget, — un autre médecin, — si importante qu'il l'introduisit dans son propre livre sur l'anatomie. Cette dissertation, écrite en latin, se distinguait aussi par une rare élégance de style, élégance qui s'explique par la façon remarquable dont Astruc maniait la langue latine.

Quelques mois après, il lut à la *Société royale des sciences de Montpellier* un *Mémoire sur la cause de la digestion des aliments*, qui, comme nous le verrons tout à l'heure, souleva de vives polémiques dans le monde des savants.

L'année suivante (1711), Astruc, animé du noble désir de communiquer à la jeunesse qui fréquentait les écoles de médecine ses idées, résultat de ses longues méditations et de ses consciencieuses recherches, résolut de consacrer une partie de son temps à l'enseignement. Une chaire d'anatomie étant devenue vacante à l'Université de Toulouse, il l'obtint au concours. Ce ne fut pas sans un cruel déchirement de cœur que notre compatriote quitta Montpellier, sa véritable patrie adoptive, où l'attachaient tant et de si doux souvenirs ; mais, homme de devoir avant tout, il alla sans hésitation aucune, là où le devoir l'appelait. Le professeur se montra, du reste, à la hauteur de sa nouvelle tâche : il possédait un remarquable talent d'exposition et les sujets les plus ingrats devenaient, grâce à sa parole magique, compréhensibles aux moins intelligents. Il était trop sérieux et trop consciencieux pour viser à l'effet, mais, à de certains moments, gagné par sa propre émotion, il atteignait la véritable éloquence ; aussi ses auditeurs, de plus en plus nombreux, lui faisaient-ils de véritables ovations. Son cours fut, sans

contredit, le plus brillant de tous ceux professés à Toulouse.

C'est dans cette ville que parut, en 1714, son *Traité de la cause de la digestion* (1 vol. in-4°). L'Écossais Pitcairn, qui était à ce moment-là chef d'école (1), prétendait que la trituration, c'est-à-dire l'action de réduire en poudre les aliments, accomplie par les parois intérieures de l'estomac, était l'essentiel dans cette importante fonction Hecquet, médecin de Paris, soutenait aussi cette opinion qu'Astruc osa combattre ouvertement. Ce dernier, en effet, exposa que la digestion est produite uniquement par la fermentation, c'est-à-dire par « la réaction spontanée qui s'opère dans un corps d'origine organique par la seule présence d'un ferment (2). » Cette hypothèse ne valait, évidemment guère mieux que celle de son adversaire, et la vérité se trouve entre les deux, la digestion étant caractérisée par « la dissolution, la liquéfaction et l'absorption des aliments venus du dehors avec déjection des résidus (2). » Pitcairn, outré de la prétention émise par son confrère français, chargea Thomas Boër, un de ses disciples, de la réfuter. Celui-ci le fit en termes grossiers autant qu'injurieux. Astruc, infiniment mieux élevé, ne le suivit pas dans cette voie et sa réponse, parue en 1715, l'année même de la mort de Louis XIV, sous ce titre : *Lettres de J. Astruc où il répond à la lettre de Thomas Boër au sujet de la trituration*, est un modèle de controverse courtoise. Ces lettres étaient écrites en latin, langue universellement

(1) On l'appelait le « chef des mécaniciens. » (Biographie universelle ancienne et moderne; article signé C. et A.-N.),

(2) Littré,



adoptée à cette époque par les savants pour leurs communications.

Si de cette lutte ne jaillit pas la lumière, il faut pourtant reconnaître que les faits et les comptes-rendus d'expériences qui forment comme la trame du livre d'Astruc ont fait faire quelques pas à cette question de la digestion, aujourd'hui résolue.

Cependant, la réputation d'Astruc grandissait et cette même année Chirac, qui se considérait avec plus ou moins de raison comme le premier médecin de l'Europe, le prit pour juge dans la discussion qui s'était élevée entre lui et Vieussens au sujet d'un acide que tous deux prétendaient savoir extraire du sang. Astruc, après examen, donna tort aux deux adversaires en leur prouvant préemptoirement qu'un pareil acide n'existait pas. On ignore de quelle façon Vieussens accueillit cette décision ; quant à Chirac, il eut le bon esprit de ne s'en point froisser. Il en donna une preuve manifeste ; comme il venait d'être appelé à la cour du jeune roi Louis XV, il désigna publiquement Astruc, son ancien suppléant, pour son successeur à Montpellier en demandant pour lui l'exercice et la survivance de sa place de professeur. Astruc, en effet, commença à enseigner en qualité de titulaire en 1717, après la mort de Chatelain.

Voici donc notre compatriote de retour à Montpellier ! Il y était revenu avec plaisir, bien sûr de retrouver dans cette ville les solides amitiés qu'il y avait laissées. Il s'y montra professeur incomparable ! Les quatre années passées dans sa chaire de Toulouse l'avaient rendu absolument maître de sa parole ; aussi est-ce avec un art véritable qu'il conduisit ses auditeurs au point où il veut les mener et



les forme, pour ainsi dire, à son image. De plus, il parle un latin si pur, si châtié, que beaucoup de personnes suivaient ses cours pour le seul plaisir de l'écouter. « Il était professeur par goût et par nature, dit l'auteur de son éloge. On retenait presque tout l'essentiel de ces discours rapides, qui se font d'ordinaire à peine comprendre aux commerçants (1). » Il divisait habilement les sujets avant de les exposer et « il ne passait d'un point à un autre, que par une suite de définitions rigoureuses et de déductions pleines de clarté. » Outre ses leçons orales, il dicta souvent de véritables traités; un médecin indélicat, Demolle, publia même sous son nom une thérapeutique qui avait été écrite tout simplement sous la dictée du maître. Bien que le texte en eut été un peu remanié, Astruc n'eut pas de peine à le reconnaître : il dénonça publiquement cette indigne supercherie et publia tout de suite une pathologie.

De 1716 à 1723, Astruc, tout occupé d'enseignement, ne publia guère que quelques thèses, toujours écrites en latin, se rapportant à des questions philosophiques et dont voici les titres : *Dissertation sur les Sensations* (2), — *Question médicale sur l'exercice du jugement naturel et surnaturel* (3), — *Discussion sur la fantaisie et l'imagination* (4). Ces dissertations étaient destinées dans son esprit à former un ouvrage dans lequel il aurait essayé de concilier les principes de Malebranche, le disciple original de Descartes, avec ceux du médecin anglais Locke,

(1) Michel Nicolas : *Histoire littéraire de Nîmes*, t. II, p. 113.

(2) *Dissertatio de sensatione*, Montpellier, 1720, in-octavo.

(3) *Questio medica de naturalibus*, Montpellier, 1720, in-octavo.

(4) *Dissertatio de phantasia*, Montpellier, 1723, in-octavo.

bien connu par ses idées libérales en philosophie et pratiques en pédagogies. Ce livre n'a probablement jamais été écrit ; en tout cas, il n'a pas été publié.

Mais Astruc n'avait garde d'oublier son rôle de médecin. Tout le monde a entendu parler de la peste terrible qui ravagea Marseille et la Provence en 1720 et 1721 et qui a immortalisé les noms de l'évêque Belzunce, du chevalier Rose et des échevins Estelle et Moustier. Des mesures prophylactiques sévères semblaient s'imposer pour préserver le reste de la France ; or, le médecin Chirac se servit de l'autorité de son nom pour essayer de prouver, — il était évidemment de bonne foi, malgré son caractère impérieux, — que cette maladie n'était pas contagieuse. Astruc, justement alarmé, réfuta vivement cette opinion fausse et prouva par trois écrits : *Dissertation sur l'origine des maladies épidémiques et particulièrement de la peste* (1722) ; — *Dissertation sur la peste de Provence* (1722) ; — *Dissertation sur la contagion de la peste, où cette qualité contagieuse est démontrée* (1724 et 1725), — que la peste est parfaitement transmissible par simple contact avec les malades. Le gouvernement du Régent, éclairé par ces utiles publications, prit aussitôt des mesures énergiques et la terrible maladie ne gagna pas les autres provinces. C'est peut-être pour récompenser notre compatriote de son utile intervention que le Régent lui octroya une pension de sept cents livres ! Ce trait honore le Régent ; aussi nous hâtons-nous de l'inscrire à son actif.

L'année suivante, Dodart, premier médecin du roi, nomme Astruc inspecteur des eaux minérales du Languedoc. Ces fonctions nouvelles lui permirent de s'occuper, dans ses rares moments de loisir,



de recherches sur les antiquités et l'histoire naturelle de cette belle province. Le résultat de ses études sur ce sujet particulier parut en 1737 sous ce titre : *Mémoire pour servir à l'histoire naturelle du Languedoc*. « Dans cet écrit, dit son biographe, il examine la position des routes romaines, et celles des différents campements des empereurs dans cette province ; il recherche les origines de la langue et il suit les variations de forme des noms des hommes et des noms de lieux (a), il fouille l'ancien sol pour y découvrir les mouvements alternatifs de retraite et d'envahissement des eaux ; il fait l'histoire des sources minérales, des fleuves, des rivières ; il discute enfin les textes des anciens auteurs qui ont parlé de cette contrée, soit pour les expliquer, soit pour les corriger (1). » Voilà, certes, un ouvrage que ne désavouerait pas M. Martel et qui prouve bien qu'à cent soixante ans de distance ces deux hommes avaient un peu les mêmes goûts. Astruc n'avait-il pas aussi publié, en 1731, l'histoire d'un léger dissentiment... littéraire ! survenu entre lui et le R. P. Planques, de l'oratoire, au sujet de « l'intercalation de la fontaine de Forbest-Orbe ! »

Mais Astruc, qui travaillait depuis longtemps déjà aux deux grands ouvrages sur les maladies vénériennes et l'historique de la Faculté de Médecine de Montpellier, qui sont ses plus beaux titres de gloire, ne trouvait pas dans cette dernière ville des ressources intellectuelles suffisantes pour les

(a) Voici de quelle façon Astruc explique l'étymologie du nom par lequel on désigne notre station balnéaire, Fonsange : « Il y a apparence que ce nom lui a été donné parce qu'un habitant, nommé *Sanche*, posséda dans le temps le terrain où elle coule ; ce qui lui fit donner le nom de *Fontaine de Sanche* ou *Fons-Sanche*. » (*Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle du Languedoc*.)

(1) Michel Nicolas, ouvrage cité, page 136.



mener à bonne fin. Il se décida à aller habiter Paris, où il comptait s'enfermer dans les bibliothèques et prendre des notes. Son immense réputation fut le principal obstacle à ses desseins : il était trop connu pour qu'il lui fut possible de vivre caché. En 1729, en effet, le roi de Pologne, qui avait entendu parler de lui, le nomma son premier médecin, et Astruc partit, bien qu'à regret, pour la capitale de ce petit royaume. Malheureusement pour son auguste client, Astruc n'était pas né courtisan ; il avait, au contraire, l'habitude d'exprimer très librement sa façon de penser ; aussi, malgré les avantages pécuniaires ou autres attachés à sa haute situation, s'ennuya-t-il vite à Varsovie. L'année d'après, il demanda son rappel et revint en France reprendre ses chères études interrompues. Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Les honneurs vont maintenant pleuvoir sur lui dans sa patrie : Toulouse le nomme *capitoul*, c'est-à-dire magistrat municipal, titre alors très recherché ; le roi Louis XV le « *décore* » médecin-consultant, honneur suprême qui lui fut envié par la plupart de ses confrères, et la Faculté de Médecine de Paris, reconnaissant en lui un maître, l'envoie en qualité de professeur au Collège royal, où il remplaça le doyen, M. Geoffroy. De ces trois événements, il est évident que c'est le dernier qui lui fit le plus de plaisir. Pendant les dix années que dura son professorat au Collège royal, il expliqua méthodiquement la nature de toutes les maladies connues et les moyens de les traiter. Il se montra, comme à Montpellier et comme à Toulouse, professeur incomparable, et ses cours, qu'il faisait très régulièrement, furent suivis par un grand nombre d'auditeurs. Il traita aussi beaucoup de malades.

L'œuvre maitresse d'Astruc, les *Maladies vénériennes*, en six livres, parut en 1736, à Londres. Une seconde édition, en deux volumes in-4°, en fut faite en 1740. L'original, écrit en latin, fut traduit en français, sous les yeux mêmes de l'auteur, par Jault, et aussi dans la plupart des langues de l'Europe. Ce dernier fait seul prouve le retentissement qu'eut cet ouvrage dès son apparition.

Astruc interrompit son *Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*, à laquelle il mettait la dernière main, pour intervenir dans le procès qui s'agitait devant le Parlement entre les chirurgiens et les médecins. Il écrivit *cinq lettres*, pleines d'esprit et d'érudition, en faveur de ses confrères en médecine qui décidèrent de la victoire.

La Faculté de Paris lui en témoigna sa reconnaissance en l'admettant dans son sein en 1743, par cooptation. Astruc n'était pas agrégé et on ne pouvait raisonnablement exiger de lui un examen spécial. Ses confrères eurent le bon esprit de le dispenser des formalités d'usage. Personne n'y trouva à redire alors, pas plus que de nos jours on n'aurait réclamé si, à la suite des magnifiques découvertes médicales de Pasteur, qui, pourtant, n'était pas médecin, la Faculté de Paris lui avait octroyé le titre de docteur en médecine ; un corps savant s'honore en accueillant de tels hommes dans son sein. Astruc, néanmoins, pour ne point demeurer en reste de politesse avec ses nouveaux collègues, prononça, le jour de son admission, un remarquable discours sur la profession du médecin, et il soutint également une thèse : *De l'effet harmonique de la position des nerfs sur l'entendement*, qui, comme son titre l'indique, traitait des rapports de l'âme avec le corps.



Nous avons vu au début de cette étude qu'Astruc avait hérité de son père d'un goût très marqué pour la métaphysique. Il l'étudia avec passion toutes les fois qu'il en eut le loisir. Il ne craignit même pas d'aborder les questions théologiques proprement dites. Ainsi il publia en 1753 un ouvrage, fruit de laborieuses recherches et de patientes réflexions, ayant pour titre : *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse, avec les remarques qui appuient ou qui éclairent ces conjectures*. Plusieurs théologiens, parmi lesquels Elie Dupin, et Calmet, s'étaient déjà demandé si Moïse n'avait pas consulté, pour composer son livre, des documents antérieurs. D'autres théologiens, surtout Leclerc, Richard Simon et Vitringa, avaient résolu la question affirmativement. Astruc, grâce à une critique sévère et éclairée, parvint à distinguer les uns des autres ces anciens documents, à les déterminer et à les retrouver même dans la Genèse. S'il ne formula pas des conclusions définitives, c'est que les lumières qui éclaireront plus tard les Renan et les autres orientalistes lui faisaient défaut. Néanmoins, son essai marque un véritable progrès dans la critique biblique.

Cet ouvrage hardi, paru à un moment où la liberté et la pensée n'existaient pas, fit concevoir des doutes sur l'orthodoxie des croyances religieuses d'Astruc qui crut prudent, pour les dissiper, de publier, en 1755, deux dissertations sur l'immortalité, l'immatérialité et la liberté de l'âme. On s'en contenta, mais, deux cents ans plus tôt, le critique de Moïse aurait été brûlé vif, comme Michel Servet !

Astruc publia aussi d'autres ouvrages qui ne sont



pas autre chose que la rédaction de ses leçons : un *Traité des tumeurs et des ulcères* (1757, 2 vol. in-12), un *Traité des maladies des femmes* (6 vol. in-12, dont les 4 premiers parurent en 1764 et les 2 derniers en 1765) et un *Manuel des accouchements à l'usage des sages femmes* (1766, 2 vol. in-12). Vers la fin de sa vie il se disposait à publier ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier* (1), ouvrage de longue haleine rempli d'une foule de renseignements précieux. Malheureusement la mort le surprit avant que l'impression en fut même commencée et c'est grâce aux soins de Lorry que cette œuvre posthume a pu arriver jusqu'à nous. Il mourut, en effet, le 5 mai 1766, à l'âge de 82 ans, presque celui de Voltaire.

Astruc était marié à *damoiselle* Jeanne Channel, issue d'une très bonne famille du Languedoc, qui lui donna deux enfants, un fils et une fille. Celle-ci avait épousé un ministre d'Etat, de Silhouette (2), elle mourut un an avant son père. Quant au fils, il fut président honoraire de la Cour des Aydes de Paris et maître des requêtes ordinaires de l'hôtel du roi.

La partie historique de notre travail est terminée ; il ne nous reste qu'à jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre et la vie intime du médecin et de l'écrivain et à formuler des conclusions. Astruc, — il faut l'avouer, — n'a pas beaucoup fait avancer la science médicale, et ce n'est pas lui qui aurait ar-

(1) La bibliothèque de la ville de Nîmes possède l'un des rares exemplaires de cet ouvrage que grâce à l'amabilité de son savant conservateur M. Simon, nous avons pu consulter pour la préparation de notre article.

(2) Il s'agit probablement du contrôleur général des finances de Louis XV, dont le nom est resté aux portraits dits à la silhouette. Il était né en 1709 et mort en 1767.

raché à l'un des héros de Rabelais ce cri d'admiration poussé en l'honneur des merveilleuses découvertes des Vésale et des Servet : « Les dieux ont peur ! » La cause en est qu'il a peut être trop émiétté trop éparpillé ses forces, qu'il ne s'est pas suffisamment spécialisé. C'est, du moins, ce que l'on en peut penser en notre siècle de spécialisation à outrance. Mais, il occupe cependant dans la médecine, ne serait-ce qu'à titre de vulgarisateur de cette science par la plume et par la parole, un rang très honorable. De plus en sa qualité de médecin consultant du roi, il a joué une sorte de rôle historique dont sa ville natale peut, à juste titre, s'enorgueillir. Du reste, les critiques n'ont pas tous été tendres pour lui. Quelques-uns, animés peut être d'un esprit trop étroit, ont prétendu qu'Astruc était plutôt théoricien que praticien. Ils lui ont reproché d'avoir manqué de ce coup d'œil médical grâce auquel le médecin saisit et prévoit la marche de la nature. Astruc avait l'esprit un peu lent, on ne peut le nier, mais il suppléait à cette lacune de son tempérament par une circonspection et une prudence qui lui permettaient d'atteindre son but quand même. Ce qui prouve l'ineptie de cette critique, c'est l'immense réputation de celui qui en était l'objet. Cette réputation s'étendait au loin et Frédéric II, roi de Prusse, pouvait écrire à son ami Voltaire : « Je suis tranquille sur votre sort un homme tel que vous ne peut avoir pour médecin qu'Astruc ! »

Une autre reproche consistait à dire qu'Astruc s'était montré trop exclusif en médecine en adoptant la théorie mécanique, théorie d'après laquelle les phénomènes de la vie animale s'expliqueraient par les lois de la physique, de la mécanique et de la géo-



métrie. F. Boissier de la Croix de Sauvages, un alaisien qui fut, lui aussi professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, refusa cette doctrine (1) et la remplaça par une théorie nouvelle accordant à l'âme seule le pouvoir de tout diriger dans notre machine physique. Cette théorie fut à son tour vivement combattue et finalement abandonnée.

Mais, ce que les critiques ne lui ont jamais refusé, c'est son étonnante érudition qui s'étendait à tant de matières différentes ; médecine, histoire, philosophie, théologie. Son remarquable talent d'exposition lui permettait de communiquer à ses auditeurs ses idées et de les leur faire partager. Il était difficile, en effet, de résister au charme de cette parole élégante et on s'en allait persuadé, sinon convaincu.

Ce qui doit le plus nous toucher dans cette existence de savant, c'est la vie privée de l'homme. Astruc, en effet, consacrait les rares moments de liberté que lui laissaient ses nombreux travaux, à sa famille. C'était auprès des siens, et là seulement, qu'il aimait à prendre un repos bien gagné. Il fut un mari modèle, un père tendre, un ami fidèle et dévoué. Cœur naturellement aimant, il ne fut jamais acerbe dans la discussion et une parfaite courtoisie présida toujours aux polémiques qu'il dut plusieurs fois soutenir contre des adversaires de mauvaise foi. Sa vie fut celle d'un honnête homme dans toute l'acceptation du mot, et à ce titre, nous devons être fiers de pouvoir le compter au nombre de nos compatriotes.

HENRI ROUX.

(1) Michel Nicolas ; ouvrage cité ; vie de Sauvages, p. 202 à 207.



## LA DÉBANDADE

Nous avons eu *la Débâcle*, de Zola ; *le Désastre*, de Margueritte : souvenir de sang et de boue, de gloire et de honte, de deuil et d'espoir. Et voici que M. Marcel Lami nous donne aujourd'hui *la Débandade*. (1)

Sans doute, ce livre ne parle plus de nos malheurs : c'est des hauteurs de Domokos, des rives de l'antique Sperchios que M. Marcel Lami nous rapporte ces souvenirs d'un volontaire inutile. Mais la lamentable aventure de la guerre Gréco-Turque ressemble trop à notre histoire pour que nous puissions n'y pas trouver un salutaire rappel du passé, peut-être un enseignement pour l'avenir.

Pendant quelques semaines, M. Marcel Lami porta là-bas la chemise rouge des Garibaldiens. Il fut de ces rares parmi nous qui se levèrent à l'appel de la Grèce ; c'est que son âme éprise de beauté, son cœur fervent de justice devaient l'appeler au secours de la Terre classique, notre mère spirituelle, le ranger du côté des massacrés, pour le Droit contre la Force.

Et puis, si l'auteur ne le dit pas, ceux qui s'honorèrent de le connaître ne peuvent-ils penser que ce fut pour lui un doux rêve d'aller trouver là-bas,

(1) Edition de la *Revue Blanche*, Paris,

dans la lumière, une belle mort pour finir une vie qui lui fut douloureuse...

Il nous dit aujourd'hui ce qu'il a vu, ses espoirs du départ, ses désillusions du retour. Et sa sensibilité aigüe, son intelligence subtile font de ces notes jetées à la hâte, le soir au bivouac, sur un pont de navire, l'évocation saisissante de cette vie d'aventure et de souffrances qui fut la sienne là-bas ; d'un trait net, d'un croquis rapide, il éveille devant nous les scènes qu'il raconte, et on peut dire qu'il a réussi ce que les Goncourt souhaitaient de faire dans leur « Journal » : fixer les hommes et les choses dans leur apparence fugitive, dans un des mille aspects sous lesquels ils auront passé.

L'arrivée à Athènes d'abord : une ville tumultueuse, grouillante d'une foule hétéroclite et dangereuse. Partout le désordre, l'affolement : on entre dans les ministères comme dans un moulin. Des soldats en masse : tireront-ils demain sur les Turcs ou sur le palais royal ? Pas de gouvernement : on n'a rien prévu, on ne sait rien, on ne fait rien. Et Garibaldi prononce : « Je croyais ne trouver à Athènes que des femmes et des vieillards. »

C'est dans cette cohue que M. Marcel Lami rencontre ceux qui seront ses compagnons d'aventure. — Voici Ricciotti Garibaldi : « Petit, avec une tête  
« de moine, bottant légèrement (une blessure reçue  
« pour la France en 1870, s'il vous plaît) bruni par le  
« soleil de deux continents et de je ne sais combien  
« de campagnes, saluant avec un air de chevalier,  
« regardant avec ces yeux aigus, calmes et désabusés des meneurs d'hommes, sa moustache cachant  
« et décelant à demi un sourire également dosé de



« bienveillance et de narquoiserie, c'est un enthousiaste à dessous du Normand, juste ce qu'il faut de Normanderie » pour réaliser son enthousiasme.....  
« Très dépris des hommes et point du tout des principes, comme les gens d'action qui en ont besoin pour agir et à qui l'action ne laisse point le temps de les approfondir, il a cette qualité d'ironie des gens ayant beaucoup pensé. » — Un autre : —  
« Non je n'admets pas qu'on se tue. Il faut lutter, toujours lutter. Il y a toujours, de par le monde, une cause pour laquelle on peut utilement mourir. C'est M. Antide Boyer qui porte vaillamment sur ses rudes épaules les amertumes et le dégoût de la politique. » — Voyez enfin cette mélancolique figure : « Un troisième, enfant de promesse, emporté avant l'âge par toutes les ambitions du cœur et de l'esprit, précipité par sa faute et par le hasard dans les humiliations, les remords et le sentiment de sa déchéance, ayant gâché sa vie, son âme et sa fierté, désirait abandonner quelque part, comme une loque, l'ombre de lui-même. » — Ne dirait-on pas que ce malheureux ressemble étrangement au douloureux auteur de ces lignes ?...

Enfin, les Garibaldiens partent, les premiers, à demi-équipés : pour ceinturons, des cordes : ils en trouveront à Haya Marina ; à Haya Marina on les renverra plus loin. Et à Domokos ils resteront trois jours campés à 12 kilomètres des Turcs, exposés à tout instant à une attaque, et sans une cartouche ! — Débarqués à Haya Marina, la lamentable odyssée commence : marches épuisantes, privations de toutes sortes : la peine nuit et jour. Les enthousiasmes s'affaissent, les mécontentements grondent. — Écoutez cette marche de nuit : « De cette étape, je n'ai que

\*



« des souvenirs à la fois très vifs et très vagues. La  
« moitié de la nuit parmi les tintements de gamelles  
« et de bidons, les ombres chinoises des camara-  
« des qui se profilent tout d'un coup sur le ciel  
« brouillé, puis s'effacent dans l'épaisse obscurité ;  
« des rayures brillantes, des canons de fusil dans  
« la nuit ; des mains d'hommes noirs que l'on dé-  
« passe ou qui vous dépassent, l'obsession du dos  
« que l'on a devant soi et qui finit par borner le  
« passage ; les échine courbées, les souffles courts,  
« les paroles mortes, des buissons tordus sur le  
« bord du chemin, le cahotement dans l'ivresse de  
« la fatigue et l'obscurité des ténèbres contre la  
« crosse ou le coude d'un camarade, le clapotement  
« dans l'eau boueuse, le glissement dans les fossés  
« invisibles, la peur de rester à bout de souffle, de  
« ne pouvoir suivre, de voir s'effacer dans le noir  
« les ombres des camarades..... Et, dans le grand  
« submergement de l'ombre universelle, le bruisse-  
« ment mélancolique de la pluie qui tinte sur les  
« gamelles, clapote dans les flaques, s'efface au loin  
« en vagues plaintes étouffées, et surtout ce brui  
« triste que fait le pas des hommes sur la terre ».

Et ils vont ainsi, chaque jour, perdant davantage l'espoir de se battre, chaque jour plus découragés, épuisés. — Et c'est la guerre ! Vous avez rêvé de charges dans des sonneries, des odeurs de poudre, de lutttes acharnées, poitrines contre poitrines, les yeux dans les yeux, dents grinçantes ; vous soupirez aux bayonnettes brandies, aux cris, aux nobles blessures en plein front. Et voici : marcher et marcher, ventre vide, yeux troubles, tête qui s'égare. Pour blessures : des pieds en sang, la diarrhée épuisante. — Vous ne rêviez pas cela, partant pour la Syrie, jeunes et beaux Dunois ?...

Enfin ! c'est Domokos ; les Turcs sont là ; on va se battre ! — Non : trois jours dans l'eau ; pas de vivres, pas de café ; la dyssenterie, plus meurtrière qu'une bataille. — Et là-haut, pour leur donner du cœur, le Prince Royal, enfermé dans sa maison, fume. — Que songe-t-il ? — « Qu'un soldat, obscur  
« dans le rang, puisse manquer de cœur, je le  
« comprends ; mais comment un prince qui n'a que  
« 30 ans dans les veines, et sur qui un peuple, le  
« monde et l'histoire ont les yeux fixés, pourrait-il  
« être lâche ? — Serait-il la victime de raisons d'État  
« mystérieuses, autant que de sa propre faiblesse ?  
« S'il en est ainsi, je ne connais pas dans l'histoire  
« de situation plus tragique que celle de ce jeune  
« prince, enfermé par un mot d'ordre dans la couar-  
« dise comme dans une prison, chef fictif qui n'est  
« là que pour les galons et l'outrage, forcé d'assu-  
« mer par obéissance le rôle odieux de général  
« pusillanime. Mais que n'a-t-il bondi comme un  
« cheval de sang sur tous ces obstacles » !

Nous le retrouverons, ce grand garçon doux et blond, à la tête de ses troupes cette fois : l'armée battant en retraite. — Et cette silhouette de vaincu en évoque une autre en nos cœurs. C'est, sur les hauteurs de Sedan, montant son calvaire, l'Empereur, vieilli, tremblant de fièvre, sentant marcher à côté de son cheval la honte prochaine : mais celui-là du moins s'attardait sur les routes où tombaient des balles...

Enfin la bataille : Vvvven... des balles tombent, et ça et là on emporte quelques hommes. « De tout petits traits d'encre ridicules raient la plaine : il paraît que c'est une armée. » Et c'est de là que vient



la mort : et c'est la mort anonyme, froide, et sournoise et silencieuse. Les plus intrépides se sentent glacés. Mais demain nous aurons la charge, l'assaut à la bayonnette ! Demain on se battra !

Non. Demain, c'est la retraite, inexplicable, révoltante. Le cœur ivre de colère, sans être vaincu, sans s'être battu, il faudra s'enfuir. Et cette dernière désillusion achevant de démoraliser les âmes, la déroute arrive, la panique, la fuite insensée roulant pêle-mêle soldats, bestiaux, populations. C'est la poussée folle d'un peuple lâché, qui voit partout la trahison, qui ne sent plus sur lui qu'un gouvernement lâche, ou complice. — Lamia est déserté : on fuit. Et ce sera ainsi jusqu'au bout, jusqu'à la fin lamentable : Fuir.

Le livre s'achève sur ces pages où l'on sent frémir l'indignation. Et notre ami s'éloigne de cette terre, sans autre blessure, qu'une grande désillusion au cœur.

Plus tard, dans le recueillement du lointain, l'amertume de son rêve brisé s'adoucira : il en voudra moins à ce gouvernement d'avoir été « raisonnable », à ce peuple de « n'avoir été que brave quand il l'avait rêvé héroïque. » L'indulgence d'un homme qui a beaucoup pensé fera sur ses révoltes l'apaisement, et, à ce malheureux pays qu'il aime encore, il tendra la main et dira : « Courage, tout n'a pas sombré de toi ! »

Alors, la dernière page fermée à regret, l'on pense que — d'avoir ainsi vu un peuple dans ses faiblesses et dans ses malheurs et d'avoir dit qu'il n'en fallait pas désespérer encore — M. Marcel Lami a plus servi la Grèce de sa plume qu'il ne lui a été



donné de le faire de son fusil. Et pour nous, nous ne dirons pas que ces semaines de la douloureuse campagne furent inutiles, si, sur les routes de la Grèce, l'auteur a trouvé les rudes émotions de la souffrance et de l'action, par où se reprend le goût de vivre.

MAURICE-ROBERT SAUREL.

## BIBLIOGRAPHIE

**Études franciscaines sur la Révolution dans le département des Bouches-du-Rhône**, par le P. Apollinaire de Valence. — Nîmes, Gervais-Bedot, 1898, 306 pp. in-8°.

Le P. Apollinaire de Valence, capucin, vient de publier un ouvrage du plus grand mérite, où la science s'unit à la modération. Pour montrer qu'en ces temps lamentables les ordres religieux n'avaient point perdu leurs antiques vertus, il a compulsé dans les Archives départementales, aussi bien que dans celles du Vatican, de volumineuses liasses et de nombreux registres. Il en a exhumé beaucoup de pièces inédites, auxquelles s'attache un vif intérêt en raison de leur authenticité.

Une loi votée le 27 novembre 1790 par l'Assemblée constituante imposa aux ecclésiastiques un serment dit « civique » qu'ils devaient prêter avant de toucher le premier quartier de leur pension. Ce serment ne devint schismatique qu'à partir du jour où les mots *constitution civile du clergé* y furent insérés l'année suivante. L'exode des prêtres demeurés fidèles commença aussitôt. Quant aux 16 Franciscains (sur 219) abjurateurs à Marseille, c'étaient des vieillards infirmes à qui un morceau de pain fut ainsi conservé.

Le P. Apollinaire, distinguant les divers groupes de la famille franciscaine (Cordeliers, Récollets, Capucins, etc.) suit en chacun les traces de leurs membres dispersés presque au nombre de deux cents. Ils nous donne un spécimen des inventaires dressés en 1790, avant l'incamération des biens ecclésiastiques, et nous fait connaître les cinq questions posées en 1792 par les autorités locales aux prêtres non assermentés.

Les religieux qui se réfugièrent dans les États Pontificaux n'y parvinrent qu'au prix de mille souffrances et de



mille dangers. Ainsi, un récollet d'Arles (le P. Léon), rencontré dans sa fuite, eut la corde au cou pendant huit heures, fut frappé à coups de pied ou de poignée de sabre. Délivré par quelques braves gens qui le soignèrent, il poursuivit pédestrement son chemin avec la pluie, sans trouver le plus souvent ni gîte ni nourriture. Ce trait suffit à faire reconnaître leurs angoisses. Arrivés en Italie, ces pauvres moines, après une longue attente (motivée par la nécessité où se trouvait l'autorité épiscopale de se renseigner sur eux) étaient placés dans des couvents où ils vécurent souvent de privations, entourés de défiance, malgré la charité du souverain pontife Pie VI. La vue de l'armée française arracha des larmes à leur patriotisme, dans les lieux où elle parut ; aussi Bonaparte, pour remédier à la rigueur de leur situation, ne craignit-il pas de contrevenir aux ordres du Directoire.

Le sort de ceux demeurés dans le midi de la France fut plus affreux. La *Commission militaire* présidée par Leroy, dit Brutus, condamna à mort un capucin de Marseille, le F. Séraphin, le 8 nivose an II (25 février 1794) comme contrerévolutionnaire ; il fut exécuté le même jour, dans une *fournée* de 23 personnes. Plusieurs, tels que le P. Maximin, coururent la Provence en apôtres, disant secrètement la messe, conférant les sacrements, *baptisant* les enfants *un an* après leur naissance. L'auteur nous en montre deux, les PP. Mathias et Chérubin, condamnés en 1792 à la déportation, entrant malgré cela dans Toulon par ordre de l'Évêque pour y calmer les passions populaires, puis obligés de s'enfuir sur l'escadre espagnole.

La persécution atteignait aussi les religieuses, qui opposèrent partout une résistance unanime. Le Père Apollinaire donne *in-extenso* une intéressante relation de leurs souffrances écrite par la sœur *Sainte-Pélagie*, sacristine des Clarisses de Marseille, plus tard leur Abbesse, décédée en 1840 à l'âge de 76 ans. — Restée deux mois sans entendre la messe, obligée de mettre la boîte des hosties dans sa poche, expulsée de son couvent, recouvrant son habit religieux d'une ample robe qui dissimulait mal sa qualité, elle parvint avec vingt-cinq de ses compagnes de différents ordres à s'embarquer pour Civita Vecchia. —



Trois jeunes Capucines de Marseille avaient réussi à gagner Nice, non sans avoir, dans une relâche forcée à Toulon, eu à entendre les obscénités et les impiétés les plus révoltantes. A l'approche des soldats du général Anselme, elles furent obligées de quitter leur refuge. Jetant sur leur costume quelques vêtements séculiers, elles traversèrent deux fois les lignes françaises, où un seul dragon leur adressa quelques paroles de compassion.

Bien d'autres incidents curieux sont racontés en cet ouvrage, qui contient de nombreuses lettres des prélats romains protecteurs des émigrés. Le P. Apollinaire a su les découvrir et les choisir au Vatican dans la collection intitulée *Charité du Saint-Siège envers les Français*, comprenant 41 volumes manuscrits.

Trois appendices complètent ce consciencieux travail. Dans l'un d'eux se trouve le triste épisode d'un capucin de Martigues. Ce P. Michel, devenu curé schismatique de Bandol, n'en fut pas moins condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire le 8 germinal an II (28 mars 1794) et exécuté le même jour pour avoir « mis une pompe ridicule à une procession faite à l'occasion du couronnement de la Vierge. » On avait trouvé dans ses papiers un sonnet dont le P. Apollinaire donne copie : il avait été composé en l'honneur de la Sainte Vierge pour l'établissement des sections fédéralistes à Toulon.

Quatre tables de noms patronymiques et religieux terminent ce volume, qui acquiert définitivement à la science nombre de documents inédits, sur lesquels nous appelons l'attention des lecteurs. Tels travaux, par leur valeur, honorent à la fois l'auteur et ses confrères ; ils consolent aussi du dédain des ignorants les conservateurs conscients de leur tâche obscure mais utile.

Aix, le 30 novembre 1893.

Henri JACQMIN.

Archiviste-adjoint du département des Bouches-du-Rhône

**LA PLÈBE**, par Albert Mirabaud, illustrations de A. Béchar, chez Samuel éditeur à Paris.

Sous ce nom notre compatriote déjà connu des lecteurs de la Revue vient de publier tout un *Théâtre de la rue*, des scènes prises sur le vif et qu'il a intitulées les *Noctambules*, *Un lys dans le ruisseau*, le *Lovelace du quartier*, *Sur le pavé*, les *Meurt-de faim*, *Nocturne à deux voix*. On y retrouvera combinée avec un don d'observation incontestable cette fantaisie pittoresque que nous avons eu occasion de louer dans le *Songe d'une nuit d'automne*. Intérêt croissant de l'intrigue, vérité des personnages, saveur crue de banque, c'est là un début de drame populaire qui promet.

**L'abbé Pialat**, confesseur de la foi dans les Cévennes à l'époque de la Révolution, par l'abbé ERNEST SARRAN.

Nous avons beaucoup d'histoires de la Révolution française, mais aucune ne traite, avec l'ampleur qu'elle mérite, la question religieuse.

La lutte contre l'aristocratie tourna le plus souvent ses fureurs contre les prêtres et les fidèles. Les églises furent fermées, profanées, saccagées, et partout ou presque partout le marteau des révolutionnaires a plus ou moins dégradé ces monuments si riches des trésors d'art du passé.

Pour comprendre cette haine féroce des exaltés de 1793, il ne suffit pas de lire les pages d'ailleurs assez courtes sur les déportés de l'île de Ré, de l'île d'Oléron ou de la Guyane ; il est nécessaire de pénétrer au cœur de la France, de parcourir les villes et surtout les villages où la foi des paysans contribua puissamment à sauver des fugitifs, traqués par ceux qui furent trop longtemps la force publique. Mais, pour faire cette incursion, il faut que l'histoire locale précède l'histoire générale. Les écrivains assez heureux pour trouver des documents sûrs, ne doivent pas craindre de narrer la persécution avec ses incarcérations, ses meurtres, ses pillages. Le siècle qui a passé sur ses horreurs permet de nommer les lieux et un grand nombre des acteurs de ces drames.

L'auteur de l'abbé Pialat, confesseur de la foi pendant la



*Révolution*, M. Sarran, a eu la bonne fortune de découvrir une véritable mine de renseignements précis, authentiques, portant avec leurs détails caractéristiques les traits de l'inédit. Les pages écrites par l'abbé Pialat lui-même, dans le manuscrit qui fait le fonds principal de la publication de M. Sarran, constitue une vraie photographie de son existence troublée par tant d'alertes, d'innombrables périls et à certains moments la presque impossibilité d'échapper à ses ennemis, à la mort.

L'abbé Pialat était vicaire à Alais, quand sonna l'heure critique et toujours grave, comme on l'a dit, où tout une classe d'hommes est forcée de choisir entre l'apostasie et l'héroïsme. Agé d'environ trente-cinq ans, le vicaire zélé prit une part considérable à la manifestation des catholiques, réunis dans l'église des Cordeliers, où ils signèrent une adresse à l'Assemblée constituante, le 25 mars 1790. Peu de temps après, le 25 avril de cette même année, dans une homélie sur l'évangile du troisième dimanche après Pâques, où le Maître promet des tribulations à ses disciples, le prédicateur, qui n'est autre que l'abbé Pialat, profita de l'occasion pour se justifier des inculpations répandues contre lui par ses ennemis, et déplorer le malheur des temps. Les malentendus, au lieu de s'éclaircir, augmentèrent. Les adversaires profitèrent du bruit que causa le discours, pour noircir son auteur. La municipalité prit le parti des délateurs : il fut décidé qu'on dénoncerait l'audace du vicaire à l'Assemblée nationale. Dès lors, l'éloignement de l'abbé Pialat devint une nécessité. Il fut décrété de prise de corps au commencement du mois de mars 1791.

Après avoir parcouru assez rapidement les villages de Bannes, Monselgues, Saint-Jean-de-Bornes, le fugitif vint s'abriter dans son pays natal, à La Chapelle-Grailhouse. Les temps devenaient chaque jour plus mauvais ; il fallut quitter cette retraite et chercher la sécurité, en des pays où l'abbé Pialat serait inconnu. Il passa à Meyrueis (Lozère) auprès de l'abbé Papel qui fut exécuté à Mende en 1794 (2 novembre). Après cinq mois de tranquillité relative, nouvelle alerte. Le fugitif se rendit à Sablières (Ardèche), où il put demeurer trois mois. Là encore, autres crain-



tes ; il fallut fuir vers Joyeuse, dont la municipalité le retint prisonnier pendant vingt-quatre heures.

Relâché, l'infortuné vicaire retourna à Sablières, où l'attendaient de nouvelles persécutions. A peine arrivé, il est traqué comme une bête fauve, obligé de fuir par une fenêtre, au risque de se tuer, et de chercher un refuge au milieu de la nuit à travers les bois. A partir de ce moment, la vie de l'abbé Pialat n'est qu'une suite d'événements plus ou moins tragiques. Le 21 janvier 1793, il est revenu à son pays natal ; un ami le trahit. Il tente alors de rentrer à Alais. On l'arrête à Saint-Laurent-les-Bains. Relâché, il fuit vers Anduze, il y passe à minuit, arrive à Durfort, et, après quelque repos, se rend, non sans difficultés de tout genre, à Pompignan, où il avait été vicaire jadis.

On était au commencement du mois de février 1793 : le froid était vif, les esprits inquiets et méfiants. L'abbé Pialat eut toutes sortes de peines à trouver des abris souvent variés, au milieu des bois, dans les fermes, où jadis son ministère l'avait conduit. Cinq cents hommes sont mis à sa recherche ; divisés par pelotons, ils parcourent tous les mas, toutes les bergeries. A Pompignan, ils ne laissèrent aucun lit sans le renverser, aucune cheminée, aucun coin sans les visiter.

Pompignan devenait peu sûr ; il fallut, vers le 10 avril, gagner les bois de Notre-Dame-du-Suc, puis les bords de l'Hérault ; l'abbé Pialat dut, pendant huit jours, coucher dans une cabane roulante de berger, que l'on cachait dans les brousses.

Le 24 juin 1793, Mirabel, dans la commune de Pompignan, attire encore le fugitif : il y demeure jusqu'au 20 septembre. Les sanguinaires de Saint-Hippolyte, avertis de sa présence, l'obligèrent à chercher ailleurs une retraite. Il repasse l'Hérault, et trouve un peu de repos dans le territoire de Saint-Bauzille-de-Putois, toujours dans les fermes les plus isolées. Arrêté puis relâché, il semble à l'abbé Pialat que sa dernière et plus sûre ressource doit être une grotte très-bien cachée et fort propice pour dépister les ennemis et pour la fuite au cas d'attaque. Non loin de Montolieu, l'ancien vicaire d'Alais trouva cette grotte, située à peine à huit cent pas d'une maison amie. Il y

goûta de douces heures de prière et d'étude, avec le calme profond qu'engendre la conviction d'une parfaite sécurité.

Enfin, les premiers mois de 1774, en ramenant les beaux jours du printemps, firent naître des lueurs d'espérances. par les excès même des terroristes. Robespierre succomba le 27 juillet ; mais ce ne fut que vers le 18 août de cette même année que l'abbé Pialat commença à marcher pendant le jour, se montrant à Ganges, à Saint-Hippolyte et au Vigan.

Hélas ! les beaux jours de durèrent pas, et à travers de nombreuses alternatives, il fallut, le 30 septembre 1797, recommencer cette vie périlleuse à travers les bois et les rochers. Pompignan fut envahi et rançonné jusqu'à concurrence de 20.000 francs, pour avoir arraché son curé aux mains des gendarmes, qui l'amenèrent chargé de chaînes, à Saint-Hippolyte ; c'était le 1<sup>er</sup> janvier 1798.

Le 8 avril de cette même année, l'abbé Pialat put officier publiquement à Corconne. Il court un nouveau danger le 8 janvier 1799, le 11 août, l'abbé de Maussac est arrêté à Vacquièrre. L'agitation traîne jusqu'au commencement de 1800. L'église de Corconne ouvre ses portes aux fidèles vers le 10 janvier de cette année. C'était le commencement d'une paix durable, que le Concordat affermit pour toujours en 1801.

L'abbé Pialat devint curé de Corconne, où son nom figure au bas des actes, à partir du 11 novembre 1802. Ce vaillant missionnaire, qui avait vu la mort de si près et si souvent, mourut des suites d'une chute de cheval, le 11 septembre 1820. à l'âge de 65 ans, dans son pays natal, à La Chapelle-Grailhouse.

Notre fin de siècle aime à trouver dans les ouvrages d'histoire ou de littérature des documents vécus. Celui que nous offre M. l'abbé Sarran l'a été au plus intense degré ; il fait valoir son héros et met en relief le talent de l'auteur, que déjà de nombreux travaux ont fait connaître à la *Revue du Midi*. Puissions-nous lire bientôt les autres publications, que ses infatigables labeurs nous promettent !

L'abbé François DURAND.

---

*L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.*

---

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.



## PROTECTION, LIBRE-ÉCHANGE, COLONIES

Il y a quelques années, l'hospitalière *Revue du Midi* voulut bien accueillir un compte-rendu des intéressantes *Études d'économie sociale* de M. E. de Masquard et de ses idées sur la *Protection* et le *Libre-Échange*. Nous revenons aujourd'hui sur le même sujet, qui n'a pas cessé d'être à l'ordre du jour.

Depuis lors, en effet, les discussions dans le Parlement, les récriminations persistantes, quoique adoucies, des libre-échangistes, l'application des tarifs des douanes pendant sept ans, la suspension temporaire de la perception du droit sur les blés étrangers et leurs conséquences, nous ont paru mériter un nouvel examen de cette question.

Au cours de l'année qui vient de finir, se sont produits, en outre, en Amérique et en Europe, des faits et manifestations troublants, tragiques, douloureux, dignes d'être médités, de nature à exercer une grande influence sur les relations commerciales des nations, et dont notre pays a été tantôt témoin impuissant, tantôt partie menacée et frémissante.

Là, nous avons vu, dans une guerre exclusivement maritime, un peuple qui a joué dans l'histoire un rôle considérable sur terre et sur mer, à l'esprit guerrier, au patriotisme héroïque, mais devenu pauvre, écrasé, injustement dépouillé, presque sans avoir pu se défendre, par une nation jeune, sans armée per-



manente, mais positive, enrichie par la science, le travail, l'industrie et le commerce, et qui, en quelques jours, par la vertu de ses dollars, s'est pourvue des engins de guerre et des navires les plus perfectionnés d'officiers et de soldats vaillants.

Ici, les rapports de voisinage et de commerce, une inaltérable courtoisie, la loyauté politique, des services rendus, les institutions libérales les plus analogues, ne nous ont pas protégés contre une brutale mise en demeure d'une des nations les plus civilisées, la première du monde par ses aptitudes commerciales. Des marchands égoïstes, riches, avides, d'un chauvinisme ardent, admirable par son unanimité, forts de leurs nombreux navires bardés de fer, comptant sans doute sur nos discordes, non moins que sur l'invulnérabilité de leur territoire et sur leurs immenses ressources, n'ont pas craint, au risque de faire couler des flots de sang, de nous jeter à nous, et l'on peut dire à l'Europe, un arrogant défi, qui, dans l'intérêt supérieur de la paix, n'a pas encore été relevé.

Le sentiment de la justice, le respect des droits d'autrui, l'éclat des lettres, le goût et la culture heureuse des Beaux-Arts, l'amour de l'humanité, l'élévation des idées, des traditions militaires glorieuses, tous ces souvenirs, ces vertus et qualités qui ont donné à notre pays un prestige et une autorité morale incontestés, auraient-ils sombré dans le désastre de 1870, dont nous pouvions nous croire relevés, ou ne compteraient-ils plus pour rien désormais ? Le développement et les profits du commerce susciterraient-ils une nouvelle et plus terrible barbarie ? Faudrait-il nous prosterner, race dégénérée, devant la force ou devant la puissance insolente de l'or ?

Mille fois non ! C'est une crise passagère. La France a traversé de plus rudes épreuves ; elle en est sortie à son honneur. Nous nous refusons à croire que des modifications dans la société européenne ne puissent s'accomplir que par un cataclysme, ou par une succession de sanglants conflits, que l'Europe de demain ne soit pas un progrès sur l'Europe d'hier ou celle d'aujourd'hui. Dans son intérêt même, l'Angleterre reviendra sans doute bientôt à des sentiments meilleurs, plus dignes d'elle, et l'initiative généreuse d'un grand souverain ami ne restera pas stérile.

En tout cas, s'il en était autrement, loin de nous résigner honteusement, de nous condamner ainsi nous-mêmes à une prochaine et irrémédiable déchéance, nous devrions, sans renoncer aux vertus et qualités aimables, brillantes, solides, et aux idées généreuses de notre race, nous pénétrer de la nécessité, d'abord, de mettre fin à nos dissensions, de suivre l'évolution des sociétés modernes à la poursuite de la richesse qui donne la force, de réformer l'éducation et l'instruction de la jeunesse, d'emprunter à nos rivaux non quelques mots plaisants ou grotesques, mais leur activité intelligente et entreprenante, de nous préparer courageusement et de préparer le corps, l'esprit et l'âme de nos enfants pour l'action virile, pour les luttes futures, pacifiques, si c'est possible, non pacifiques s'il le faut.

Les économistes, écrivains, ou professeurs, se placent surtout au point de vue purement scientifique et théorique ; quelques-uns ne voient que l'intérêt particulier du commerce, négligent ceux du producteur industriel ou agricole. Généralement, ils combattent le système dit protectionniste ; nous



voyons même avec étonnement, dans les départements dont le libre-échange amènerait inévitablement la ruine, l'enseignement officiel de l'économie politique livré à des professeurs qui ne voient de salut que par la liberté absolue des échanges.

L'économie politique ayant, comme toute science, des lois générales dont l'exactitude théorique ne parait point contestable, ils s'efforcent d'en tirer les conséquences logiques avec une rigueur parfois exagérée, parce qu'ils ne tiennent pas compte des circonstances.

Leur doctrine, assurément séduisante, peut se résumer ainsi :

Le globe terrestre est constitué de façon à concentrer sur certains points la production des objets nécessaires à l'alimentation ou à l'industrie humaines : telle région est, en effet, essentiellement propice à la production des céréales, par la nature du sol, et quelquefois par l'abondance des terres encore vierges ; telle autre favorable à la production du vin ou impropre à toute autre culture ; celle-ci renferme dans son sein des mines de houille, de fer et autres, dont l'industrie ne peut se passer.

Cette distribution diverse, providentielle, des produits du sol entre les nations, a eu pour but, doit avoir pour résultat de leur imposer la nécessité de se rapprocher, de se connaître, de s'entr'aider, de s'aimer.

Pourquoi des pays dont le sol ne se prête pas aux mêmes productions veulent-ils lutter contre ceux plus favorisés de la nature à cet égard, ce qui ne s'obtient qu'en chargeant d'impôts les nationaux ou en frappant les produits étrangers de droits qui élèvent les prix au détriment des consommateurs, c'est à-dire de tous ?



Le droit, pour chaque pays, de se procurer par l'échange les produits que d'autres consentent ou ont intérêt à lui vendre, est une conséquence de la liberté humaine ; chaque citoyen, pris isolément, gagne à pouvoir échanger librement ses produits ; la nation, prise dans son ensemble, ne peut elle-même qu'y gagner, puisque l'intérêt général n'est, en réalité, que la somme des intérêts particuliers.

La liberté du commerce est un droit naturel et un corollaire du droit de propriété. Mettre des obstacles à cette liberté, c'est nier les avantages de la division du travail ; car dans l'état social, il est à peu près impossible que les hommes créent la richesse sans avoir recours à leurs semblables pour leur demander soit des matériaux et des outils, soit la coopération de leur travail, et il est rare, quand ils l'ont créée, qu'ils emploient eux-mêmes le produit obtenu ; il faut donc que la richesse passe de main en main, et que tous ceux qui ont contribué à la créer s'en partagent les bénéfices.

Mettre obstacle à cette liberté, c'est diminuer artificiellement la concurrence, en obligeant les étrangers à élever le prix de leurs produits frappés de droits, ou en empêchant l'arrivée de ces produits.

Par la liberté des échanges, les prix se nivellent et l'on évite dans les cours des marchandises les fréquentes et brusques variations de prix qui troublent les marchés, déconcertent les commerçants.

Scientifiquement et en théorie, ces considérations sont presque toutes inattaquables. Pratiquement, il n'en est pas de même.

Et d'abord, des faits récents montrent que le commerce n'adoucit pas toujours les mœurs, que des rivaux deviennent parfois des ennemis.

Il n'est pas très sûr, non plus que, comme on l'affirme, la liberté absolue des échanges seule facilite la concurrence ; car lorsque un pays, favorisé par le climat ou par la nature du sol, fournira seul soit du blé, soit du vin, soit du fer ou de la houille, résistera-t-il à la tentation d'élever ses prix ? Et même si quelques uns, à l'exclusion de beaucoup d'autres, ont ce privilège, ne s'entendront-ils pas ? Maîtres des marchés voudront-ils diminuer leurs prix ou leurs bénéfices en améliorant leurs produits ? La concurrence ne viendra certainement que des privilégiés s'ils sont plusieurs, et si elle vient ; sera-t-elle suffisante ?

Sans doute le commerce — nous ne parlons ici que du commerce extérieur, — est un échange de produits, et deux pays sont tributaires l'un de l'autre pour les objets qu'ils s'achètent réciproquement ; mais les échanges entre deux pays ne se balancent pas toujours. Les produits que l'un demanderait à l'autre peuvent être des objets de première nécessité dont il ne peut se passer : céréales pour son alimentation, houille, fer pour son industrie, navires pour étendre ou protéger son commerce, armes, munitions pour se défendre. Serait-il prudent de laisser à l'étranger, à tel peuple qui, un jour ou l'autre, sera peut-être un ennemi, le soin de nous vendre ces objets et de nous trouver ainsi à sa discrétion ? Et nous ne parlons pas de la distance, des mers qui séparent les nations, de la guerre, des tempêtes qui rendront lente, tardive, impossible l'arrivée de ces produits attendus et indispensables. Laisser à chaque pays le soin exclusif de fournir aux autres les objets naturels ou industriels qu'il produit dans les meilleures conditions et par suite de ne produire que



ceux-là, décider que ces produits ne seront grevés d'aucun droit chez les nations auxquelles ils sont destinés, est-ce bien là de la liberté ? est-ce faciliter la concurrence et le perfectionnement de l'agriculture et de l'industrie ?

Il est, ce nous semble de l'intérêt d'un pays très peuplé de maintenir ou même de créer, au prix de quelques sacrifices modérés, sous forme de primes ou subventions, une culture ou une industrie — ne fût-elle pas indispensable — qui fait vivre un certain nombre de citoyens laborieux et intelligents, lesquels s'expatrieraient, diminution de la population et de la force de leur pays, s'ils n'y trouvaient pas du travail. Il nous semble aussi que, par patriotisme, les citoyens, au lieu de s'adresser à l'étranger, n'hésiteraient à acheter les objets ainsi produits chez eux, fallût-il les payer un prix un peu plus élevé.

Ne nous étonnons donc pas si, pour maintenir en France la production du blé, on lui vient en aide, comme le voulait Malthus, mais par un autre motif, et contrairement à l'opinion de Robert Peel et de Ricardo.

Sans doute, la Russie, la république Argentine, l'Autriche, l'Inde, l'Amérique surtout, produisent du blé plus qu'elles n'en consomment, à des prix bien inférieurs aux nôtres : elles pourraient, si elles le voulaient, apporter sur nos marchés de grandes quantités de blé à des prix défiant toute concurrence. Faut-il pour cela, renoncer à produire du blé ? Oui, disent des commerçants, armateurs et spéculateurs qui, sous le prétexte de favoriser les consommateurs, achèteraient, manipuleraient, transporteraient, revendraient les blés étrangers. La spéculation rend assurément des services, elle est utile ; mais que



deviendraient alors les milliers de personnes qui vivent de cette culture, et la race saine, robuste et sensée des paysans ? Ils s'adonneront à une autre, dit-on. Laquelle ? Celle de la vigne ? quatre ou cinq ans sont nécessaires pour créer un vignoble ; pourrait-on attendre ? La création et l'entretien d'un vignoble pendant quatre ou cinq ans sans en rien retirer, exigent d'importantes avances, où les prendra-t-on ? tous les sols ne sont pas propices à la culture de la vigne. Quoi encore ? Il n'y aurait plus de paysans. Personne aux champs, tout le monde à la ville, et les salaires des ouvriers seraient avilis...

N'insiste pas.

Le pain est un objet de première nécessité, la production du blé est le seul moyen d'existence de millions de propriétaires, de fermiers, d'ouvriers, d'employés, nous ne pouvons y renoncer.

On dira qu'une nation riche se procurera toujours du blé par voie de terre ou voie de mer, malgré orages, sinistres maritimes, guerre même ; qu'en cas de guerre, les nations non engagées dans la lutte s'empresseront d'acheter du blé dans les pays de production, s'ingénieront à en fournir à celui des belligérants qui en manquerait ; oui, mais à quel prix ? aurait-on de l'argent pour l'acheter ? Et si la récolte manquait dans les pays de production ?

Comme il arrive souvent, les faits donnent un démenti à la théorie. Depuis l'établissement des tarifs de douanes, l'importation des blés n'a pas cessé. Sous le régime des traités de commerce de 1860, les blés, entrant en franchise, se vendaient 25 fr. et audessus, les 100 kilos. Depuis 1892, ils ont été soumis à un droit de douane de 3 fr. pour 100 kilos, d'abord, puis de 5 et 7 fr. La première année, le

droit étant de 3 fr. seulement, et la récolte médiocre, le blé s'est vendu jusqu'à 28 fr. et au-dessus ; les années suivantes, avec le droit de 5 et de 7 fr., ce prix n'a pas été dépassé, les blés étrangers n'ont pas cessé d'entrer chez nous ; et selon nos récoltes, le blé est descendu plusieurs fois à 22, 21 et 20 fr. les 100 kilos, c'est-à-dire bien au-dessous des prix pratiqués avant 1892. Si parfois le blé indigène a été cher, et si l'on craignait une nouvelle et trop importante hausse, on diminuait ou suspendait le droit de douane pendant quelque temps.

Ce qui s'est passé cette année 1898 est tout à fait instructif : La récolte de 1897 avait été médiocre ; dans les premiers mois de 1898, le prix du blé et du pain s'élevait. Les libre-échangistes réclament la suppression de la perception du droit sur les blés qu'ils avaient déjà obtenue précédemment. M. Méline leur répond cette fois, et avec raison, que la hausse est anormale, que les importations s'effectuent régulièrement ; qu'il y a en France un stock important chez les cultivateurs, en admission temporaire, en entrepôts ; un approvisionnement de 8.522.000 quintaux, sans compter ce qui reste chez les meuniers et les boulangers : que l'avenir n'a rien d'inquiétant ; la récolte, en France, prochaine, serait bonne, que cette détaxe, qui compromettrait l'agriculture, ne profiterait qu'à la spéculation. Rien n'y fit. M. Méline injurié, qualifié *marquis du pain cher*, dût céder ; le 3 mai le droit de 7 fr. fut suspendu pour deux mois jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet.

Qu'arriva-t-il ?

Au premier moment, et pour quelques jours, le cours des blés baisse de 1 à 2 fr., mais bientôt les anglais et les américains, détenteurs de grandes



quantités de blé, se hâtèrent de relever leurs prix. Phénomène bizarre, l'abondance d'une marchandise faisant non la baisse, mais la hausse de cette marchandise ! Et chose plus étrange encore, c'est à Marseille, où l'on avait réclamé le plus ardemment la suppression des droits, que le pain était le plus cher ; il s'est élevé à 0 fr. 50 centimes le kilo ! Pendant les deux mois, mai et juin, le prix n'a plus varié ; il est resté comme auparavant, en France, entre 30 et 31 fr., mais il s'est élevé sur les marchés étrangers, à Londres, de 23 à 28 fr. ; à New York et à Chicago, de 22 à 34 ; le prix du pain n'a pas baissé, le Trésor a été privé des produits du tarif de douanes sur plusieurs millions d'hectolitres ; les arrivages, exempts de droits, ont encombré nos marchés et pesé sur la récolte de 1898, bonne récolte que les agriculteurs n'ont par suite pu vendre qu'à des prix trop faibles, 21 à 22 fr. en juillet et août, actuellement dans notre région, 23 fr., et sans que le pain ait sensiblement diminué.

En Allemagne et en Autriche, où la récolte avait été médiocre aussi, le gouvernement et les chambres avaient refusé de supprimer ou suspendre la perception du droit sur les blés. Le blé, chez eux, a été moins cher que chez nous : à Vienne, il était coté, le 28 avril, 30 fr. 30, soit la parité de Paris ; il était descendu, le 28 mai à 27 fr. 35, soit 3 fr. 46 de moins que la moyenne en France où les droits étaient suspendus depuis un mois ; et le Trésor autrichien, comme le Trésor allemand, ont perçu d'importantes recettes.

L'effet de cette suspension du droit de douane a donc été, sans diminuer le prix du pain, de permettre à l'étranger d'écouler chez nous, à des prix excès-



sifs, des produits que, sans cette suppression, et comme le disait M. Méline, l'étranger aurait été bientôt obligé de nous vendre à des prix raisonnables, en prévision de notre récolte prochaine et de l'arrivée des récoltes d'Egypte et de la République Argentine ; elle nous a fait perdre quelques millions ; mais les étrangers, les spéculateurs et les intermédiaires ont réalisé des bénéfices considérables.

Les organes libre-échangistes des ports de commerce prétendent que les tarifs de douane précipitent la décadence de notre commerce, le ruinent et ruinent le pays. Ils n'invoquent cependant pas, à l'appui de cette affirmation, une diminution de leur population ; les renseignements que publient chaque jour leurs journaux sur le mouvement des navires dans leurs ports (entrées et sorties comprises), les projets d'agrandissement de leurs ports et de leurs quais de débarquement qui, déclarent-ils, « sont loin de répondre aux besoins et à l'augmentation du tarif » ne paraissent pas la justifier.

Le rendement des impôts, thermomètre de la fortune publique, accuse, malgré les charges énormes que supporte le contribuable français, des plus-values annuelles.

Pour l'année 1898, le rendement des impôts et revenus indirects, ainsi que des monopoles de l'Etat, a dépassé les évaluations, de 133,804,658 fr. ; et le rendement de 1897, de 122,247,000 fr. ; nos chemins de fer donnent, chaque année, des excédents de recettes, 28 millions en 1897, 41 millions en 1898 ; le mouvement du portefeuille commercial de la Banque de France et des principaux établissements de crédit, accuse, depuis plusieurs années, une augmentation des plus sensibles ; il n'est pas d'emprunt

d'État étranger qui ne trouve des prêteurs en France, pas d'émission de titres étrangers qui n'y trouve des souscripteurs.

Nous ne voudrions pas qu'on vît dans ces constatations un encouragement donné à nos gouvernants pour nous grever encore — ils n'en ont pas besoin — il est une limite aux charges que peut supporter un pays, limite après laquelle il y a péril. Nous préférons voir l'équilibre du budget obtenu par des économies plutôt que par la création d'impôts nouveaux. Nous établissons seulement que le régime des droits de douanes s'il a causé quelque préjudice à nos ports, n'a pas encore ruiné le pays.

On a reproché aussi à ce régime une diminution de notre commerce général. Voici la réponse : En 1895, trois ans après le vote et la mise en application du tarif des douanes, le mouvement de notre commerce général était de 9,500 millions en augmentation de 589 millions sur l'année précédente ; celui du commerce spécial de 7 milliards 094 millions, dont 3 milliards 719 millions aux importations, et 3 milliards 373 millions aux exportations. Augmentation 295 millions.

Le libre-échangiste M. Yves-Guyot, à qui nous empruntons ces chiffres, affirme que ce sont les articles non protégés qui ont donné la presque totalité de l'augmentation, mais il avoue une augmentation de 2 1/2 0/0 (8 millions) dans les articles protégés.

Pendant les années suivantes, notre commerce extérieur a subi naturellement le contre coup des récoltes, de la crise commerciale qui a sévi partout, même en Angleterre, du développement considérable du commerce allemand ; mais si nous paraissions



reculer, certaines années, ce n'est que par comparaison; notre situation n'a pas empiré, le pays n'est pas appauvri. En fait, l'année 1896 a été en augmentation sur 1895; l'année 1897 a donné un excédent des exportations sur 1896. S'il y a en 1898, diminution des exportations sur 1897, on sait qu'elle est due à l'insuffisance de nos récoltes, à la guerre hispano-américain, à nos démêlés avec l'Angleterre.

D'après M. Yves Guyot, la supériorité des importations sur les exportations serait fâcheuse, imputable aux mesures qu'il appelle protectionnistes. Tel n'est pas l'avis des économistes en général; ils voient au contraire, un avantage, au point de vue de l'intérêt du travail et du bien-être publics, à ce que l'importation des produits prise en masse dépasse l'exportation, parce qu'elle correspond à la somme des consommations. On n'achète des produits que lorsqu'on a d'autres produits ou de l'argent à donner en échange.

D'ailleurs, les chiffres officiels ne donnent pas exactement la valeur des importations et des exportations: la base des évaluations repose souvent sur un tarif de prix inexact; on n'y tient compte ni de la contrebande, ni des lettres de change et autres titres par lesquels s'effectue une masse d'échanges, ni des marchandises qui périssent en route, ni du déficit résultant des faillites et autres pertes, ni des sommes apportées pour payer les intérêts et dividendes des valeurs étrangères souscrites en France, ou dépensées par de riches étrangers venus chez nous pour leurs affaires ou leurs plaisirs. « En fait, dit M. Baudrillard, ainsi que l'ont reconnu la plupart des économistes, et comme le bon sens l'indique,



la somme des importations doit forcément s'équilibrer à peu près avec celle des exportations ; si l'équilibre est rompu du côté de l'un de ces deux termes, ce doit être en faveur de l'importation. »

C'est ce que démontre l'exemple de l'Allemagne : entre les années 1888 et 1897, la valeur des objets importés chez elle a augmenté de 41 p. 0/0 et leur poids de 63 p. 0/0, tandis que nos importations ne se sont accrues que de 1 p. 0/0 en valeur et de 11 p. 0/0 en poids.

Il faudrait donc, d'après M. Yves Guyot, conclure de là que l'Allemagne s'est fort appauvrie, ce qui serait contraire à la vérité.

Si nous examinons maintenant l'attitude des libre-échangistes dans la pratique, nous nous rendrons compte sinon de la sincérité, au moins de la valeur de leurs plaintes et de leurs attaques contre ceux qui veulent défendre la production nationale.

En 1894, M. Ch. Roux, très distingué et très dévoué député de Marseille, déplorait le triste état de notre marine marchande, combattait les tarifs de douane au nom de la liberté du commerce. Or les armateurs se partagent une douzaine de millions de primes.

De son côté, la chambre de commerce de Marseille, foyer du libre-échange, se plaignait de la concurrence faite aux plombs français par les plombs américains, demandait, pour les premiers, une protection que la Chambre des députés lui a accordée en votant, le 26 février 1898, un droit de 15 0/0 sur les plombs américains.

Au mois d'août 1897, un journal de Marseille, ennemi déclaré de M. Méline et de la protection, regrettait que le gouvernement n'augmentât pas la

subvention accordée aux Compagnies postales « pour leur permettre d'accroître la vitesse de leurs paquebots, devancés par leurs concurrents anglais, américains, allemands, qu'ils ne dépassent que pour leur aménagement. » Les Compagnies postales touchent cependant plus de 20 millions de subventions.

Les négociants en huiles et ceux en graines oléagineuses, de Marseille, n'ont-ils pas obtenu ou ne demandent-ils pas l'établissement de droits sur les produits similaires venus de l'étranger? Ne sont-ils même pas en lutte les uns contre les autres, à ce sujet ? (1)

Nous ne voulons blâmer ni les primes accordées aux armateurs, la marine marchande étant fort utile à notre commerce, ni les subventions dont jouissent les C<sup>ies</sup> postales, qui font un service public, mais nous constatons que les ennemis les plus résolus des droits de douane en faveur de l'Agriculture, n'hésitent pas à les réclamer pour les produits et les industries qui les intéressent.

Nous ne nous irritons pas de cette contradiction, elle est la condamnation de la doctrine libre-échangiste absolue ; elle est naturelle, elle est commune à tous les libre-échangistes de tous les peuples.

Aucune nation n'a jamais appliqué et n'applique

(1) A la réunion de la commission des douanes de la Chambre des Députés, du 17 janvier 1899, M. Thierry, député de Marseille, membre de cette commission, a déclaré que ses commettants admettent le relèvement des droits sur les huiles, mais le repoussent sur les graines oléagineuses.

Au cours d'une polémique dans le *Petit Marseillais* entre fabricants de savons, négociants en huiles et en graines oléagineuses, il est déclaré (22 janvier 1899) que les délégués de l'huilerie consentaient à subir des droits sur les graines aux conditions suivantes :

- 1° Que les droits seraient très modérés ;
- 2° Qu'ils seraient compensés par un droit d'incidence sur les huiles, en plus des droits protecteurs demandés.



la liberté complète des échanges, ne renonce à frapper de droits à l'entrée certains produits étrangers, ou à accorder des primes aux produits nationaux. L'Italie, l'Espagne, l'Autriche, l'Allemagne, toutes ont établi des tarifs, souvent plus élevés que les nôtres : c'est par des tarifs de douanes et des subventions que le Czar a créé, en Russie, une ardeur industrielle chaque jour croissante; nos vins sont en quelque sorte exclus de l'Angleterre par l'élévation des droits qui les frappent; la libre Amérique ne ménage pas nos produits, surtout nos œuvres d'art, et dans son récent message au Congrès (décembre 1898), le président M. Mac-Kinley a dit que, pour l'année fiscale terminée au mois de Juin, les douanes ont produit 149.575.062 dollars soit en chiffres ronds 750 millions de francs !

Pour déguiser leur infidélité à la doctrine libre-échangiste qui leur est chère, les Anglais, toujours habiles, repoussent avec indignation le mot odieux protection, ils ne protègent pas leurs producteurs; seulement ils frappent les produits étrangers de droits qu'ils appellent ingénieusement d'un mot qui a fait fortune, ils les appellent fiscaux, et ces droits leur rapportent annuellement quelques centaines de millions. Ils ne demandent pas ouvertement l'entrée en franchise de tous les produits dans tous les pays; ils se bornent à demander le retour au régime des traités de commerce de 1860, traités dans la confection desquels ils sont nos maîtres. Mais qu'est-ce qu'un traité de commerce entre deux nations, sinon le résultat d'un accord entre elles pour l'établissement de tarifs auxquels elles se soumettent réciproquement ?

Si ce n'est pas là de la protection, rien n'y ressemble davantage.



En faveur des droits il est d'autres considérations : nous sommes obligés de lutter contre le bas prix de la main-d'œuvre chez nos voisins et concurrents, italiens, espagnols, allemands ; il faut aussi tenir compte de la nécessité pour nous de produire les objets pour lesquels le souci de notre alimentation et de notre sécurité nous interdit toute dépendance de l'étranger, tenir compte aussi des charges que nous imposent une dette et un budget supérieurs à ceux de toutes les autres nations.

Il ne peut y avoir de libre-échange sans réciprocité. Jamais nation ne consentira à être dupe au point de recevoir en franchise les produits d'un pays qui ne lui offrira pas les mêmes avantages.

Le libre-échange ne sera applicable que le jour où tous les peuples, devenus amis, s'entendront, supprimeront toutes les barrières sous quelque forme qu'elles se présentent : prohibition, tarifs douaniers ou tarifs fiscaux, primes, subventions, etc. ; nous n'en sommes pas là ; nous n'atteindrons pas de longtemps, hélas ! cet idéal (1) !

Aussi tous les économistes ne sont pas intransigeants. Bon nombre, faisant sagement fléchir la rigueur des principes, reconnaissent que, dans certaines circonstances et pour certains produits, un gouvernement peut prendre des mesures destinées

(1) Le rapporteur du budget du commerce, pour 1899, était M. Thierry, député libre-échangiste de Marseille. Voici comment il s'exprime dans son rapport distribué à la Chambre des députés, le 19 janvier dernier :

« Notre idéal politique et économique est la liberté ; mais notre sort commercial ne dépend pas moins des résolutions de l'étranger que de nos propres lois. Le libre-échange n'est pas susceptible d'une pratique isolée ; aussi lorsque la protection nous est imposée par l'attitude de nos rivaux, elle n'est justifiée que si l'égalité et la réciprocité du libre-échange sont toujours l'ambition et le but suprême de notre politique ».

à soustraire son pays à la dépendance de l'étranger. Ils savent que la culture et des soins particuliers permettent d'importer, de transporter, d'acclimater, de naturaliser chez nous des arbres à fruits, des plantes exotiques qui donnent d'aussi nombreux et d'aussi beaux produits, que dans leur pays d'origine ; ils admettent de même que selon les progrès des sciences, les aptitudes, le génie, le travail de la population, un gouvernement réussit, parfois, à l'aide d'encouragements, à entretenir et maintenir chez lui une industrie d'une utilité incontestable, ou nécessaire à sa défense, ou de nature à jeter un lustre particulier sur la nation, et qu'il arrive même que les producteurs de ces objets n'ont plus besoin, par la suite, pour vivre et prospérer, malgré la concurrence étrangère, de la sorte de protection qui avait entouré leur berceau et veillé sur leurs premiers pas.

C'est ce qui est arrivé, par exemple, pour la construction des machines. Les Anglais, trouvant chez eux la houille et le fer, avaient sur nous un immense avantage, et cependant, quoique obligés de leur acheter ces matières premières, nous avons pu, grâce à la science de nos ingénieurs et à l'habileté de nos ouvriers, créer de belles usines (Forges et chantiers de la méditerranée, Creuzot, etc.) apporter à la construction des machines des améliorations et perfectionnements d'un intérêt général.

Avec ces libre-échangistes consciencieux et de bonne foi, nous pouvons nous entendre, s'ils demandent non la liberté absolue, mais des facilités pour les échanges ; car nous ne sommes pas partisans fanatiques d'un Etat omnipotent, favorisant, à son gré, arbitrairement, certains producteurs, et trou-



blant les marchés ; nous considérons comme folle la prétention d'un pays qui voudrait produire tous les objets, même ceux qui ne lui sont pas d'une nécessité absolue ou d'une réelle utilité, et auxquels son sol est tout à fait rebelle, de se suffire complètement, de s'isoler du reste du monde.

D'aucuns de ces libre-échangistes mettent à cette concession certaines conditions que nous estimons acceptables : ils veulent que les encouragements donnés à telle culture ou à telle industrie ne soient pas trop élevés, qu'ils soient temporaires, qu'ils aient pour but de mettre le pays en mesure, par le perfectionnement de l'outillage, l'amélioration des procédés du culture ou de fabrication, de lutter, au bout de quelque temps, en vendant, à très-peu près aux mêmes prix contre des concurrents étrangers. Nous sommes de leur avis jusque là.

Mais ils veulent, en outre, que ces encouragements ne consistent pas en droits de douane, que, pour ne pas violer manifestement les principes de justice, ils soient des sacrifices momentanés, c'est-à-dire un impôt momentanément consenti par la nation, en vue de certains avantages espérés ; c'est le système des primes ou subventions, qui fait payer ces encouragements par tous les nationaux, au lieu de les faire payer par l'étranger.

Jusqu'à plus ample informé, nous nous en tiendrons, comme les autres nations, aux tarifs douaniers ou fiscaux, qui viennent en aide à nos producteurs et sont en même temps une source de revenus pour le Trésor public.

Ces droits ne sont que la compensation de l'infériorité du prix de la main-d'œuvre chez nos concurrents, des charges que supportent nos producteurs, des



avantages : sécurité, facilité des communications, etc., que ces charges assurent aux producteurs étrangers comme aux nôtres, et ainsi les principes de la justice ne sont pas manifestement violés.

En résumé, de tout ce qui précède, il résulte, pour tout esprit impartial, que dans l'état actuel, protection, libre-échange ne sont pas des questions de doctrine, mais comme nous disons au palais, des questions d'espèces ; que tel pays favorable à la liberté des échanges, est fréquemment amené à aider ses producteurs.

Ce que nous venons de dire s'applique, d'ailleurs, à l'industrie comme à l'agriculture. Quoiqu'il puisse être soutenu que l'agriculture est le fondement de la prospérité d'une nation, nous ne voulons pas préférer l'une à l'autre : il ne doit pas y avoir opposition d'intérêts entre le développement de l'une et le développement de l'autre.

A côté de l'agriculture et de l'industrie, nous plaçons aussi le commerce, dont le rôle est de plus en plus important dans un pays comme le nôtre, et contribue aussi à sa prospérité. Les intérêts de Marseille, de Cette, du Havre, de Bordeaux, etc., ne nous laissent pas indifférents ; en nous occupant des colonies, en comparant nos procédés de colonisation à ceux de nos rivaux et particulièrement des Anglais, nous rechercherons comment les armateurs et les commerçants de nos ports de mer peuvent retirer de nos colonies tous les avantages qu'ils en attendent et que le pays attend des sacrifices qu'elles lui ont coûté et lui coûteront encore.

MARCELLIN CLAVEL.

## CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE NIMES

### I

Le Congrès de la Société française d'archéologie, fondée par M. de Caumont, en 1834, a eu lieu cette année dans le Sud-Est. J'ai nommé Nîmes, appelée sous les Romains, la ville aux sept collines. Ayant le titre de colonie latine elle dut ses embellissements aux empereurs Auguste, Trajan, Adrien et Antonin. D'après certains historiens les habitants adoraient une divinité, nommée *Namauz* ou *Nemausus*, qui dans la suite donna son nom à cette glorieuse cité.

Les Nimois revendiquent pour leur ville, le lieu de naissance de l'empereur Antonin. J'aurais très mauvaise grâce en soutenant le contraire et mon intention n'est point d'être désagréable à ces braves descendants des Volces. Il est positif que le fils adoptif d'Adrien, était issu de la famille Aurelia, originaire de Nîmes, ville très populeuse, appelée la rivale de Narbonne.

Une statue a été érigée en 1878, à l'ancien proconsul romain, qui devenu empereur fut le protecteur du christianisme. Je reproduis les quatre vers composés par Reboul, dit le boulanger de Nîmes et qui fut l'ami de Lamartine.



Le Nimois est à demi Romain  
Sa ville fut aussi la ville aux sept collines  
Un beau soleil y luit sur de grandes ruines  
Et l'un de ses enfants se nommait Antonin.

Le 18 mai, à une heure de l'après midi la séance d'ouverture a lieu sous la présidence de M. le comte de Marsy, notre zélé directeur, dans la belle salle de la Galerie des Arts, mise gracieusement à la disposition du Congrès par M. Jules Salles, artiste peintre et doyen de l'académie de Nimes. Ce local nouvellement construit par M. Max Raphel a été inauguré, il y a trois ans pour l'exposition de la société des Amis des Arts. L'année dernière, les séances de la société d'Epigraphie, ont été données dans cette salle par un enfant de Nimes, qui par ses œuvres est à demi romain. J'ai nommé Gaston Boissier, membre de l'Académie Française.

Cette année le ministre des Beaux-Arts s'est fait représenter par M. Edmond Le Blant (1). Ce vénérable septuagénaire siège au bureau en compagnie de M. de Marsy et de M. Gallois, secrétaire général. M. le pasteur Fabre, président de l'Académie de Nimes, souhaite la bienvenue aux membres du Congrès, en termes excellents et complimente la société sur le but louable qu'elle poursuit depuis plus de soixante ans, en visitant toutes les parties de la France possédant des monuments anciens et des richesses archéologiques. « La ville de Nimes est parfaitement dotée d'un grand nombre de constructions édifiées par les anciens conquérants du monde » M. Le Blant adresse quelques paroles gracieuses au

(1) Décédé à Paris quelques jours après le Congrès.

président de la réunion, puis il ajoute qu'il suivra avec intérêt les travaux de la Société pendant son séjour à Nîmes, cité véritablement archéologique, visitée par lui, il y a nombre d'années, mais qu'il revoie avec bonheur. Courte lecture, faite par M. Carrière concernant l'archéologie préhistorique du Gard, servant de préface à la conférence que ce savant distingué doit nous faire jeudi soir. Rapport très documenté lu par M. Georges Maurin, sur les études d'archéologie romaine faites dans le département du Gard, depuis 1844, époque à laquelle s'est réuni le Congrès à Nîmes. M. Bondurand, archiviste du département, énumère les travaux des archéologues depuis un demi siècle. Ceux de MM. Germer-Durand, Revoil, Le Blant et Brugnier-Roure méritent d'être cités au premier rang.

Avant de nous rendre aux Arènes, je demande la permission à mes lecteurs de leur présenter une modeste esquisse de la ville qui porte si justement le surnom de Nîmes « *la coquette* ».

La Galerie des Arts est située dans l'avenue de l'Amiral-Courbet, vaste boulevard planté de superbes platanes protégeant de leur ombre bienfaisante la multitude de promeneurs et de consommateurs se reposant à l'entrée des luxueux cafés bordant les trottoirs. La plupart des indigènes regardent avec curiosité le défilé des savants se dirigeant vers l'amphithéâtre de Vespasien. On remarque en passant le joli Square de la Couronne, promenade favorite des vieux rentiers et des babies au teint rose somnolant dans leurs petites voitures poussées par leurs resplandissantes nourrices. Plus loin se trouve l'Esplanade, vaste place ornée d'une délicieuse fontaine. La statue, placée au sommet, représente la ville de



Nîmes, dominant quatre autres statues dues au ciseau de Pradier, placées aux angles du monument, le Rhône, le Gardon, la Fontaine de Nîmes et la Fontaine d'Eure. Des eaux limpides tombent dans un bassin mesurant 40 mètres de circonférence. Ce monument, dont les habitants sont justement fiers, est l'œuvre de Questel et fut érigé en 1848.

L'amphithéâtre, appelé improprement par la gent populaire, les Arènes, est sans contredit le monument le plus grandiose de Nîmes. Après dix-huit siècles d'existence, ce gigantesque édifice est parfaitement conservé et rappelle quelque peu le fameux Colisée de Rome (1). La date précise de la construction n'est pas parfaitement connue. Quelques savants donnent l'époque de 120 à 150 de l'ère chrétienne.

A l'extérieur, le regard charmé de l'archéologue embrasse cette vaste enceinte pourvue de deux rangées de portiques superposés au nombre de soixante. Ceux du rez-de-chaussée peuvent mesurer 10 mètres de haut et sont garnis d'une grille en fer, afin de protéger l'édifice contre les incursions des malfaiteurs qui pullulent à Nîmes. Les portiques du second étage sont agrémentés de colonnes engagées, rappelant l'ordre toscan. Le sommet ou attique supporté par des chapiteaux et portant en saillies 120 consoles percées d'une cavité était sans doute destiné à soutenir le *Velarium*, ou grande tente abritant du soleil du Midi, les nombreux spectateurs qui pouvaient prendre place au nombre de 25.000. Nîmes pouvait à cette époque, — je veux dire sous la domination romaine, — compter 100.000 habitants.

(1) *Il colosseo*, nom donné, au VIII<sup>e</sup> siècle, au cirque spacieux de l'empereur Flavien, par l'écrivain Bédè, *Nîmes gallo-romain*, par Hippolyte Razin, p. 85.



Désiré Nisard, dans son ouvrage sur Nîmes (1835), rappelle que, lors du passage du duc d'Orléans à Nîmes, la municipalité de l'époque avait utilisé les anciens trous servant jadis à fixer le *Velarium* en y adaptant des petits piquets bleus, d'où pendaient des pavillons multicolores, faisant le plus bizarre effet. Maintenant, les édiles, sans doute, par mesure d'économie, ne décorent plus l'amphithéâtre, et en temps de pluie, à défaut de *Velarium*, les spectateurs s'abritent sous leurs petits pavillons portatifs, objets aussi préservatifs que conservateurs.

L'entrée principale était autrefois située dans la partie Nord de cette vaste construction. Le fronton est soutenu par deux taureaux. Par conséquent, les principales entrées se trouvaient aux quatre points cardinaux. J'ai remarqué différentes sculptures datant de l'époque des Romains, un combat de gladiateurs, la louve romaine allaitant deux jumeaux, fils de Rhea Sylvia, la fausse vestale ; puis d'autres bas-reliefs que la bienséance m'empêche de désigner d'une façon plus précise.

J'ai dit plus haut que les principaux portiques donnaient accès dans l'intérieur de l'amphithéâtre, formant une ellipse parfaite. Le grand axe dirigé de l'Orient à l'Occident mesure 131 mètres 56 centimètres, mais en comprenant l'épaisseur des murs, ceux-ci ayant environ 30 mètres. Il y avait 34 rangs de gradins qui étaient ainsi divisés en quatre catégories. La première comprenait quatre gradins pourvus de loges ; c'était la place occupée par les patriciens. La seconde comprenait onze degrés, sur lesquels se montraient les chevaliers ; elle était séparée des sièges réservés à l'aristocratie par un mur de 11 mètres. La troisième composée de dix

rangs construits en pierre colossale, appartenait à la classe moyenne et la quatrième placée tout en haut de l'édifice était le refuge de la classe infime, je veux dire les esclaves. Dans l'épaisseur du mur, on voit encore un petit escalier au-dessus de la porte d'entrée, regardant le côté Nord. Ce passage était sans doute réservé à ceux qui étaient chargés du service du velarium.

Les matériaux qui ont servi à ce monument ont été extraits des carrières de Barutel, village situé à sept kilomètres de Nîmes. On y voit des pierres mesurant 1 mètre cube et posées les unes sur les autres sans mortier. L'amphithéâtre occupe une surface de 4.000 mètres carrés. L'architecte de l'époque avait été heureusement inspiré en établissant des corridors nombreux. On compte cent vingt-quatre portes ou vomitoires qui permettaient à la foule d'entrer et de sortir facilement. En cas d'averse, des aqueducs étaient disposés de manière à faciliter l'écoulement rapide des eaux, tombant sur gradins.

Les Maures d'Espagne se rendirent maîtres de Nîmes en 720. Les habitants eurent l'humiliation de voir flotter l'étendard du prophète de l'Islamisme, sur les hautes tours bâties sur les quatre faces de l'amphithéâtre pendant le passage des Visigoths. Un de nos collègues, M. Griolet de Geer, maintenant octogénaire, se rappelle avoir vu, vers 1835, trois tours ou plutôt trois tronçons de tours sur le pourtour supérieur de l'édifice (1).

Pendant le moyen-âge, ce magnifique monument

(1) M. Griolet de Geer, savant numismate, est né à Nîmes en 1819.



devint le refuge d'une population loqueteuse, parlant un langage particulier. Il y avait une chapelle appelée Saint-Martin des Arènes. Deux fenêtres romanes sont encore visibles. En 1533, lors de la visite de François I<sup>er</sup>, les Arènes étaient dans un tel état de délabrement que le Père des Lettres ordonna la démolition des échoppes placées sous les portiques. L'édit du roi fut exécuté en partie et ce ne fut que de 1809 à 1820, sous l'administration intelligente de MM. d'Alphonse et de Villiers du Terrage, préfets du Gard, que ces ignobles bicoques furent rasées à la grande satisfaction des artistes et savants.

Un escalier conduit à un souterrain placé sous l'Arène. M. Revoil, architecte des monuments historiques nous explique que ce lieu voûté servait sous les Romains, aux Naumachies, ou combats navals. Cette cavité découverte, il y a une trentaine d'années, grâce aux patientes recherches de M. Revoil, démontre sans aucun doute, que c'était le réservoir destiné aux eaux appelées à inonder l'arène. On constate d'un côté le point d'arrivée et de l'autre l'endroit par lequel les eaux s'écoulaient. Deux inscriptions méritent d'être reproduites. Sur une plaque ou pierre calcaire, on lit : *T. Crispivs Reborros Fecit*. C'est peut-être le nom de l'architecte de ce splendide amphithéâtre ?

A huit heures et demie, il y a eu nouvelle séance à la Galerie des Arts, mais je n'ai pu y assister. La soirée s'est terminée par la réception des congressistes au jardin de la Fontaine. Des tables étaient dressées dans l'ancien temple de Diane, magnifiquement éclairé par l'acétylène, puis le Conseil municipal a offert un vin d'honneur aux archéologues



français et étrangers. De nombreux feux de Bengale et de sonneries de trompe de chasse, dont les échos se repercutent dans les allées touffues du Mont-Cavalier, ont rehaussé l'éclat de la fête. M. Reinaud, maire de Nîmes, a prononcé une allocution humoristique, en saluant les savants devenus pendant quelques jours les hôtes de la vieille cité gallo-romaine. M. de Marsy a répondu en termes heureusement inspirés. La réunion a pris fin vers onze heures.

*(A suivre)*

Ed. DU TRÉMOND.

# LES DÉCLASSÉS

— suite —

## DEUXIÈME ACTE

Un salon meublé avec prétention. A droite, cheminée avec glace, garniture, etc. ; troisième plan, porte latérale. A gauche, une fenêtre et un secrétaire. Au fond, porte d'entrée. Au milieu, une table ronde avec tapis. Fauteuils, chaises, tableaux, etc.

### SCÈNE PREMIÈRE

*Mme Chopine à droite de la table sommeille dans un fauteuil, pendant qu'Ursule assise sur une chaise à gauche. lit à haute voix.*

M<sup>me</sup> CHOPINE, URSULE

URSULE

*lisant.* « Mlle Marguerite, les yeux fixés sur la cime des  
« arbres qui bordaient le chemin, me dit alors avec une  
« hauteur ironique. Faut-il vous demander pardon ? Assu-  
« rément mademoiselle repris-je, avec force ; si l'un de  
« nous deux avait ici un pardon à demander, ce serait  
« vous ; vous êtes riche et je suis pauvre, vous pouvez  
« vous humilier,... je ne le puis pas ! » *parlé.* Elle dort ?  
ce n'est pas la peine de lire pour la tapisserie.



M<sup>me</sup> CHOPINE

*S'éveillant.* C'est fini ? Il me semble que j'ai un peu dormi, pendant que vous faisiez cette intéressante lecture. C'est drôle ! vous lisez fort bien, mais le son de votre voix produit sur moi, l'effet d'un nar... d'un nar.....

URSULE

Narcotique ? *A part.* Comme c'est poli ! et flatteur pour moi.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Après tout, on ne gagne pas grand chose à ces lectures ; ces livres de nos jours n'ont pas le sens commun. Quel est le titre de celui-là ?

URSULE

Le roman d'un jeune homme pauvre.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Ah ! oui ; un marquis qui se fait régisseur par amour fraternel, et qui va patauger dans les ornières, avec un faux-col et des manchettes !.... Cela ne s'est jamais vu ?... et cette dame Laroque a bien raison, quand elle dit : qu'un régisseur n'est possible, qu'avec une blouse et des sabots.

URSULE

Pourtant, je me permettrai de dire à Mme la baronne qu'Octave Feuillet est un auteur très estimé.

M<sup>me</sup> CHOPINE

A présent, c'est possible ; mais de mon temps, il aurait été un petit garçon à côté de Paul de Koch et de Pigault-Lebrun... En voilà, des auteurs !... et des livres ! C'est la nature prise sur le fait... avec toujours le mot pour rire. Monsieur Botte, La laitière de Montfermeil, Le cocu !... parlez-moi de ça !

URSULE

Merci, des romans qu'une jeune fille ne peut pas lire.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Nous les lisons bien, nous ; et nous n'étions pas plus vicieuses que vos demoiselles d'aujourd'hui qui, derrière leur paroissien cachent des livres qui feraient rougir un gendarme.

*Barutel et Maxime entrent par le fond.*



## SCÈNE II.

M<sup>me</sup> CHOPINE, URSULE, BARUTEL, MAXIME

BARUTEL

Mme la baronne, je vous amène mon fils Maxime, que vous ne connaissiez pas encore.

M<sup>me</sup> CHOPINE

En effet ; quoique vous m'en ayez souvent parlé.

MAXIME

Aussi, je n'ai pas voulu tarder plus longtemps, pour vous présenter mes respects. Bonjour Ursule, comment va-t-on chez vous ?

URSULE

Mieux ; papa commence à sortir.

M<sup>me</sup> CHOPINE

M. Maxime , enchantée de faire votre connaissance. Ursule fermez un peu ce rideau ; le grand jour me fatigue.

URSULE

*Après un moment d'hésitation, elle obéit sur un signe de Barutel. A part. Devant lui ?... quelle humiliation !*

M<sup>me</sup> CHOPINE

Messieurs, veuillez vous asseoir. Ursule avancez des sièges ?

BARUTEL

Ne vous donnez pas cette peine Mademoiselle. *Ils prennent des chaises et s'asseyent.*

M<sup>me</sup> CHOPINE

A Ursule. C'est assez de lecture pour aujourd'hui. Allez trouver la femme de chambre, vous lui aiderez à repasser le linge ?

URSULE

Quand on a l'honneur d'être la lectrice de Mme la baronne on n'est pas, je suppose, la lingère de Mme Chopine.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Qu'est-ce à dire, Mademoiselle ?

MAXIME

Elle a raison, Madame. La place d'une demoiselle de compagnie est au salon, sauf le cas d'indiscrétion. C'est une question de convenances. dont on tient compte dans la haute société.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Oh ! du moment qu'il en est ainsi dans le grand monde, c'est différent. *A Ursule.* Rentrez dans votre chambre, je vous ferai prévenir au besoin.

URSULE

*A part.* Brave jeune homme !... comme il tient à ma dignité.

*Elle sort à droite.*

## SCÈNE III.

M<sup>me</sup> CHOPINE, BARUTEL, MAXIMEM<sup>me</sup> CHOPINE

On m'a dit M. Maxime, que vous vous occupiez de théâtre ?

MAXIME

Oui Madame et je vous prie de croire que tout n'est pas rose dans la carrière d'auteur dramatique.

BARUTEL

Surtout lorsqu'on a pas de rentes.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Cependant, je croyais qu'avec du talent...

MAXIME

Chez un débutant, le talent ne compte pour rien. Ainsi, vous faites une pièce dans laquelle vous avez mis toute votre âme ; vous vous êtes torturé l'esprit pour trouver des situations nouvelles ; enfin, vous êtes content de votre œuvre, et plein d'espoir, vous la portez à un directeur de théâtre qui, froidement prend votre pièce, et regarde d'abord qui en est l'auteur. Si ce nom lui est inconnu, il met votre manuscrit dans le carton aux oubliettes d'où il ne sortira, que pour aller chez l'épicier servir à plier de la cassonade ou des anchois.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Mais alors, c'est toujours les mêmes auteurs qui tiennent la scène.

MAXIME

A peu près, car il y a une autre combinaison. Lorsque pressé par le besoin, on n'a plus le souci de sa propre



dignité, on court chez un auteur en vogue, qui examine votre pièce. Si elle convient, il vous fait l'honneur d'inscrire son nom avant le vôtre ; et si la pièce a du succès, non seulement il en a tout le mérite, mais il en tire encore honneur et profit, sans s'être donné beaucoup de peine. Et le bon public s'extasie de la fécondité de cet auteur, qui réussit dans tous les genres, et dont la verve ne s'épuise jamais.

BARUTEL

Voilà où nous en sommes, dans notre siècle de progrès à outrance.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Je ne comprends pas que vous vous entétiez à suivre une carrière aussi ingrate ?

MAXIME

C'est qu'après quatre ou cinq ans de démarches et de sollicitations, je suis enfin parvenu à faire recevoir une de mes comédies à un de nos théâtres de genre. Le directeur compte sur un succès et je suis de son avis.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Alors, c'est parfait ; sans cela, je vous aurais dit comme M. Chopine : changez votre fusil d'épaule. Lui aussi, aurait pu être un grand peintre ; il avait commencé par faire des petits tableaux très jolis, mais qui lui procuraient l'agrément de crever de faim. Un jour, son propriétaire, à qui il devait trois trimestres, le mit dans l'alternative de lui faire une enseigne, ou de déguerpir. Il se révolta d'abord, puis la misère aidant, il finit par accepter. Cette enseigne lui en amena d'autres, et au bout de quelque temps, M. Chopine s'aperçut que la peinture de commerce était bien préférable à la peinture artistique qu'il abandonna complètement, pour peindre à la toise de grands établissements dont il prit l'entreprise, et qui le menèrent rapidement à la fortune. Aussi, comme lui je vous répète : si votre pièce ne réussit pas, changez votre fusil d'épaule !

MAXIME

Un bon conseil n'est jamais à dédaigner, et soyez persuadée que je m'empresserai de le suivre le cas échéant.  
*Il se lève.*

M<sup>me</sup> CHOPINE

Vous partez si tôt !

T. XXVI, 1<sup>er</sup> Avril 1899.

21



MAXIME

Oui madame ; j'ai encore quelques visites à faire avant mon retour à Paris, où je suis appelé par dépêche, afin d'assister à la répétition générale de ma comédie, qui doit avoir lieu ce soir.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Alors, je ne vous retiens pas. M. Barutel, restez ; nous avons à causer.

BARUTEL

*A Maxime.* Je te verrai à la maison avant ton départ.  
*Maxime salue et sort par le fond.*

## SCÈNE IV.

BARUTEL, M<sup>me</sup> CHOPINEM<sup>me</sup> CHOPINE

Vous qui êtes au courant des affaires de mon gendre, dites-moi quelle est sa situation ?

BARUTEL

Mon Dieu ! Madame, la situation de M. le Marquis n'est pas brillante, et si on ne l'arrête dans ses dépenses excessives, il risque fort d'être ruiné dans peu de temps.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Je crois, qu'en voulant mettre en pratique ses idées saugrenues, il a dépensé beaucoup d'argent à ce moulin. En fin de compte, à combien s'élèvera le total des réparations ?

BARUTEL

Vingt mille francs environ, que vous serez obligée de payer, si vous ne voulez pas que votre gendre grève par une hypothèque la dot de sa femme.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Je sais bien que ma fille serait assez faible pour consentir à un arrangement quelconque ; mais moi je ne l'entends pas ainsi, et nous y mettrons bon ordre.

BARUTEL

Heureusement que tout est à peu près fini, puisque le nouveau meunier doit prendre possession du moulin à la fin du mois.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Et la location est-elle en rapport avec les améliorations qui y ont été apportées ?

BARUTEL

C'est là précisément où je ne comprends plus M. de Boisfleury. Quatre concurrents se sont présentés pour le fermage du moulin et de ses dépendances ; les renseignements que j'ai pris sont excellents, avec la différence que trois sont riches et peuvent au besoin garantir le loyer, tandis que le quatrième est pauvre, chargé de famille, quoique honnête et consciencieux.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Celui-là devait être écarté, comme n'offrant pas les garanties nécessaires.

BARUTEL

C'est précisément le contraire qui a eu lieu. Les trois premiers offraient une location variant entre quatre et cinq mille francs ; tandis que le pauvre diable, vu son état précaire, n'a pu offrir que deux mille quatre cents francs. Vous êtes mon homme ! lui a dit le Marquis ; revenez dans l'après-midi, je vous conduirai quelque part ?

M<sup>me</sup> CHOPINE

C'est bien M. Barutel, je suis fixée maintenant.

BARUTEL

Ah ! j'oubliais.... Le locataire des Sablons m'a promis de venir payer son fermage ; s'il tient sa promesse, je vous apporterai l'argent.

*Il sort par le fond.*

## SCÈNE V.

M<sup>me</sup> CHOPINE seuleM<sup>me</sup> CHOPINE

Ah ! monsieur le marquis de la bourse plate ! vous dépensez l'argent sans compter, en disant : Bah ! la dot de ma femme paiera ça. Halte-là ! je n'entends pas de cette oreille, moi. Il est permis d'être original ; mais pas au



point de donner la préférence à un nécessaire, qui peut être honnête, mais qui a le tort de ne donner que la moitié de la somme offerte par ses concurrents. *Raoul entre par le fond.*

## SCÈNE VI.

M<sup>me</sup> CHOPINE, RAOUL

RAOUL

Dis donc grand'mère, toi qui coupes un peu dans ces godants là ; tu vas peut-être me dire ce que cela signifie ?

M<sup>me</sup> CHOPINE

Quoi donc ?... Quel est ce papier que tu tiens ?

RAOUL

Ça ? c'est une image que j'ai trouvée dans le livre de maman. Tu vois, cela représente la vierge Marie dans son oratoire. D'abord, un oratoire chez un charpentier, ce n'est pas naturel ;... car, le charpentier y est ;... il est là ? en pénitence à côté de sa femme.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Eh bien ; qu'y a-t-il de si extraordinaire ?

RAOUL

Il y a que c'est sa femme sans l'être ; il est son mari et il ne l'est pas ; elle n'est pas sa femme, et pourtant elle l'est. Comprends-tu ça ?

M<sup>me</sup> CHOPINE

Je le comprends vaguement.

RAOUL

Ce qu'il y a de plus épatant, c'est que le mari pour de bon, le vrai mari est ce pigeon, que tu vois là-haut dans un nuage. Oh ! ça ? c'est trop fort !... et moi, qui ne suis pas un godiche, je ne gobe pas ces pilules... J'en prends et j'en laisse.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Et qui t'a raconté cette histoire ?

RAOUL

C'est le ratichon du lycée.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Le... ratichon ?



RAOUL

Le curé, si tu aimes mieux. Si je l'appelle le ratichon, c'est pour le flatter.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Ah ! ça le flatte, de l'appeler ainsi ?

RAOUL

Je le pense ; on ne dit ça qu'aux fortes têtes.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Alors, tu crois que lorsque le curé viendra quêter pour ses pauvres, si je l'appelle monsieur le ratichon, ça le flattera ?

RAOUL

Tellement, qu'il en sera maboul.... tu verras comme il fera sa poire.

M<sup>me</sup> CHOPINE

C'est au lycée, qu'on apprend tous ces mots, dont je ne saisis pas toujours la signification ?

RAOUL

Je te crois... C'est ce que nous appelons des fleurs de rhétorique.

M<sup>me</sup> CHOPINE

De drôles de fleurs, tout de même. Viens avec moi, faire un tour de jardin ; cela fera passer le temps.

RAOUL

Alors, je dirai au ratichon que tu n'as pas gobé son histoire ?

*Ils sortent par le fond. Ursule entre par la droite*

## SCÈNE VII.

URSULE *seule*

URSULE

Cher Maxime ! avec quelle ardeur, il a pris ma défense !... Moi ! traitée comme une servante, par cette ancienne cuisinière, devant le monde... et devant lui, surtout !... M'humilier en sa présence, c'était un affront, qu'il ne pouvait tolérer. Il l'a relevé ?... il a bien fait ! *Barutel entre par le fond.*

## SCÈNE VIII.

BARUTEL, URSULE

BARUTEL

Vous êtes seule ? Et Mme Chopine ?...

URSULE

Elle est sortie. Pourquoi M. Maxime n'est pas venu avec vous ? j'aurais été si heureuse de lui exprimer toute ma gratitude, pour le service qu'il m'a rendu.

BARUTEL

Lui vous a rendu un service ?

URSULE

Comment !... vous n'avez pas remarqué avec quelle chaleur il a plaidé ma cause, et les arguments dont il s'est servi pour prouver à cette madame Chopine, que ma place est au salon, et non à la lingerie ?.... Dites-moi où il est, pour que j'aie au moins le remercier.

BARUTEL

Il est reparti pour Paris ; car c'est demain qu'aura lieu la première représentation de sa pièce.

URSULE

Ah ! c'est demain ?... Comme je voudrais assister à cette solennité ; être témoin de son triomphe ! applaudir à ses succès ! car il aura du succès ; n'en doutez pas ? M. Maxime a tant de qualités !

BARUTEL

*A part.* Quel enthousiasme ! Cette fille se monte la tête : à tout prix, il faut la désillusionner. *Haut.* Il a en effet, quelques qualités ; mais en revanche, il a aussi des défauts.

URSULE

Des défauts !... en êtes-vous bien sûr ?

BARUTEL

Parfaitement sûr. Mon fils a le caractère faible, il se laisse facilement entraîner ;... et à Paris les occasions ne manquent pas ;... lui surtout qui fréquente les théâtres.

URSULE

Oui, je comprends ; des femmes que l'on prend sans motifs, et que l'on quitte sans regrets. Ce sont de ces liaisons éphémères, qui ne comptent pas.



BARUTEL

Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi. En ce moment Maxime est amoureux !... amoureux fou ! au point d'en perdre la tête.

URSULE

*A part.* Il lui a parlé de moi. .

BARUTEL

Oh ! pardon, mademoiselle ; j'oubliais que ce sont là des confidences, que l'on ne fait généralement pas à une jeune fille.

URSULE

Et si la jeune fille à quelque intérêt à les connaître. Vous a-t-il dit le nom de la personne aimée ?

BARUTEL

Son nom ?... Ah ! oui, ... je crois qu'on l'appelle Antoinette.

URSULE

*A part.* Ce n'est pas moi ! *Haut.* C'est sans doute une de ces liaisons, dont nous parlions tout-à-l'heure ?

BARUTEL

Non ; c'est une jeune fleuriste très honnête, paraît-il ; qu'il aime à la folie !... au point de vouloir l'épouser.

URSULE

L'épouser !... C'est juste ; quand on est en train de faire des sottises, on ne doit pas s'arrêter en chemin. *A part.* Il en aime une autre !... et moi, qui croyais à son amour. Elle est donc bien belle, celle-là ?

*Mme Chopine et Raoul entrent par le fond.*

## SCÈNE IX.

BARUTEL, URSULE, M<sup>me</sup> CHOPINE, RAOUL,

*Pendant cette scène, Raoul s'amuse à faire de la gymnastique avec des chaises. Ursule assise près de la table feuillette le roman.*

M<sup>me</sup> CHOPINE

Le fermier des Sablons est donc venu ? puisque vous voilà,



BARUTEL

Oui, Mme la baronne, et quoique l'autre jour il m'eût promis d'apporter la somme entière, il s'est ravisé et n'a apporté qu'un à-compte de seize cents francs. Le reste sera payé à la vente des fourrages.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Je crois que son bail finit cette année.

BARUTEL

En effet, et c'est pour cela qu'il se fait tirer l'oreille, de peur d'une augmentation.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Qu'il acceptera certainement ; car ses blés sont superbes, et ses sainfoins magnifiques.

BARUTEL

Ces madrés de paysans, avec leur finasserie (j'ignore si le mot est français ; mais il rend bien ma pensée).

URSULE

C'est de la phraséologie rurale.

RAOUL

Phraséologie !... Oh ! la la !... ous qu'est mon gnorgnon.

BARUTEL

Je disais donc, que ces paysans avec leur finasserie s'imaginent que nous prenons au sérieux toutes leurs doléances. Nous connaissons leurs ruses, quoique n'étant pas vêtus comme eux.

M<sup>me</sup> CHOPINE

C'est le tort que vous avez. J'affirme qu'un bon régisseur ne peut en imposer aux fermiers, qu'avec une blouse et des sabots. En conséquence, M. Barutel, vous me ferez le plaisir de revêtir dorénavant ce costume qui est la tenue ordinaire du campagnard.

URSULE

*A part. Tant mieux !... je ne serai pas la seule à être baffouée. Elle prend le livre, et va s'asseoir près de la fenêtre.*

BARUTEL

Ce n'est pas sérieux ? Jamais je ne pourrai m'habituer...

M<sup>me</sup> CHOPINE

C'est votre faute ; si vous aviez été vêtu en paysan, vous auriez retiré la somme entière. D'ailleurs, je ne vous impose ce sacrifice, que dans vos relations particulières avec les fermiers.

BARUTEL

En attendant, voilà quinze cents francs en billets de banque, et cent francs en or. *Il pose le tout sur la table.* Madame n'a plus rien à me dire ?

M<sup>me</sup> CHOPINE

Non, vous pouvez vous retirer.

BARUTEL

*A part.* Cette femme devient folle ! ma parole d'honneur ! *Il sort.*

RAOUL

Dis donc grand'mère, c'est pour toi, tout ce quibus ?

M<sup>me</sup> CHOPINE

Et pour toi aussi... quand tu seras grand. *Elle va enfermer l'argent dans le secrétaire.*

RAOUL

Elle n'est pas bête, grand'mère?... elle a un tas de trucs!... C'est égal ;... la blouse à papa Barutel ? v'la qui est tor-dant ! et je vais m'en payer une tranche. *Il sort par le fond.*

## SCÈNE X.

M<sup>me</sup> CHOPINE, URSULEM<sup>me</sup> CHOPINE

Venez ici Ursule ?

URSULE

Me voilà, madame. *Elle s'avance après avoir posé son livre sur la chaise.*

M<sup>me</sup> CHOPINE

Mettez-vous bien au jour ?... là ;... tournez-vous maintenant ? j'ai fait la remarque, que votre robe n'est pas de la première fraîcheur ; n'en avez-vous pas d'autres ?

URSULE

Chez nous, on ne compte pas les robes par douzaines. J'en achèterai une neuve avec l'argent de mes gages.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Et vous ferez bien. Etant destinée à rester au salon, puisque c'est l'usage dans la bonne société, je ne voudrais pas que mes visiteurs pussent croire, que je fais porter à ma... Comment dirai-je ?



URSULE

Servante ?

M<sup>me</sup> CHOPINE

Non, à ma lectrice, des robes fanées, qui me feraient rougir de honte.

URSULE

Et moi donc ! croyez-vous que cela me ferait un grand plaisir, de subir les sarcasmes de ces messieurs et de ces dames ? *Elle va continuer sa lecture à la fenêtre. Boisfleury et Cartairade entrent par le fond.*

## SCÈNE XI.

M<sup>me</sup> CHOPINE, URSULE, BOISFLEURY, CARTAIRADE

BOISFLEURY

Tenez ; voilà Cartairade mon nouveau meunier, que je vous présente sans cérémonie.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Vous auriez pu vous en dispensez. Il est à votre service, et cela ne me regarde pas.

BOISFLEURY

Comment, cela ne vous regarde pas ? A combien est évaluée la propriété dite du moulin, dans le fameux contrat de mariage que vous m'avez imposé ?

M<sup>me</sup> CHOPINE

Elle y figure pour la somme de cent mille francs ;... ce qu'elle m'a coûté

BOISFLEURY

Ce qui devrait me rapporter cinq mille francs, au bas mot. A Cartairade. Maintenant, veuillez dire à madame, ce que vous m'en donnez ?

CARTAIRADE

Je paierai à M. le Marquis deux mille quatre cents francs de fermage.

BOISFLEURY

Ah ! vous voyez ? je ne le lui fait pas dire !... Deux mille quatre cents francs !... pas même la moitié ?

CARTAIRADE

Je ne suis pas riche moi, j'ai une femme et cinq enfants qu'il faut nourrir, habiller... C'est une rude charge, je vous assure.



M<sup>me</sup> CHOPINE

Aussi, quand on est pauvre, on ne s'amuse pas à fabriquer un tas de marmaille, comme vous le faites.

CARTAIRADE

Quand le bon Dieu vous les donne, on ne peut pas cependant les abandonner... les noyer... comme des petits chiens ?

M<sup>me</sup> CHOPINE

Le bon Dieu n'est pour rien dans tout ça ;... c'est une affaire entre vous et votre femme.

BOISFLEURY

Mais puisque vous étiez riche, vous ? Comment cela s'est-il fait ? Le père Chopine qui était taillé en hercule et vous un colosse; qu'êtes-vous parvenus à fabriquer ?—pour me servir de votre expression triviale. — Au lieu de me donner une femme forte et robuste pouvant soulever sans effort une balle de farine, vous m'avez gratifié d'une mauviète, qui ne porterait pas seulement une mouche à bras tendu.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Dites plutôt, que ce que vous avez recherché dans cette alliance, c'est principalement la dot. La femme n'était qu'un prétexte.

BOISFLEURY

C'est vrai, je ne vous l'ai pas caché ;... et pourtant, je l'aime, cette femme !... car enfin, elle n'en est pas la cause. Si elle n'a pas du sang dans les veines, c'est que vous avez fait des économies ;... en cela comme en tout autre chose.

M<sup>me</sup> CHOPINE

A Ursule. Vous feriez mieux de sortir Ursule ? au lieu d'écouter avec avidité, les inconvenances de M. le Marquis.

URSULE

Jen'écoutais pas ; je lisais et je n'ai rien entendu. *Elle sort par la droite, après avoir posé son livre sur la table.*

BOISFLEURY

A Cartairade. Allez m'attendre au moulin. C'est tout ce que je voulais vous faire dire.

CARTAIRADE

J'y vais M. le Marquis. *A part.* Pourvu que cette scène n'ait pas fait rompre le marché ? *Il sort par le fond.*

## SCÈNE XII.

BOISFLEURY, M<sup>me</sup> CHOPINE

BOISFLEURY

Eh bien, mère Chopine, vous m'avez fait demander ? .. me voici.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Mère Chopine ! Il me semble que vous devriez vous servir d'expressions un peu plus convenables à mon égard.

BOISFLEURY

Et comment voulez-vous que je vous appelle ? Mme la baronne ?... la baronne, de quoi ?... de la chopine ?... de la bouteille ?... ou du litre, si vous voulez ?

M<sup>me</sup> CHOPINE

Ne serait-ce que par politesse, vous devriez au moins m'appeler belle-maman.

BOISFLEURY

Il faut cependant que le sujet justifie le qualificatif. Vous avez pu être belle, je ne dis pas non ; mais, il y a si longtemps que vous auriez de la peine, convenez-en,

« A réparer des ans, l'irréparable outrage. »

M<sup>me</sup> CHOPINE

Allez toujours ; ne vous gênez pas ?... Laissons cela, et revenons à ce que j'avais à vous dire : Pourquoi sur quatre concurrents, avez-vous choisi le plus pauvre ?... Un sans le sou dont le crédit est nul, et qui plus est, ne vous donne en définitive qu'un loyer dérisoire.

BOISFLEURY

Je pourrais vous répondre, que j'ai fait ce choix dans l'intention de vous exaspérer. Je devrais même ajouter que votre rage mettrait le comble à ma jubilation ; mais je sais trop les égards qu'on doit à une belle-mère, pour employer vis-à-vis de vous un subterfuge indigne d'un gentilhomme.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Un gentilhomme !... Ah ! oui, parlons-en ?

BOISFLEURY

En conséquence, je vais vous dire le véritable motif qui m'a décidé à donner la préférence à celui-là, plutôt qu'aux autres solvables et payant bien.



M<sup>me</sup> CHOPINE

Voyons les motifs ? je serais curieuse de les connaître.

BOISFLEURY

Vous n'ignorez pas mon goût très prononcé pour la minoterie ?

M<sup>me</sup> CHOPINE

Un marquis enfariné !... je connais ça, ... c'est du propre.

BOISFLEURY

Que voulez-vous ? La Providence m'a fait naître marquis, quand j'aurais dû être meunier. C'est une erreur de sa part, que je tache de réparer de mon mieux.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Comment cela ?

BOISFLEURY

J'ai fait le raisonnement suivant, qui est aussi simple que judicieux : Si tu choisis un de ces trois gaillards qui paient bien, tu te fermes l'entrée de ton moulin ; car, à la moindre tentative de modification ou de réforme, on te flanque à la porte sans forme de procès.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Et ce serait fort bien fait.

BOISFLEURY

Tandis qu'en prenant ce pauvre diable, je pourrai casser, briser, changer, remplacer ce qui me fera plaisir, sans qu'il ose rien dire ; en un mot, je pourrai satisfaire les goûts d'une vocation manquée.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Lorsque vous vous serez ruiné, avec vos modifications insensées, que ferez-vous ?

BOISFLEURY

Je me ferai meunier.

M<sup>me</sup> CHOPINE

C'est cela !... Le meunier de Boisfleury !... C'est très joli... dans une romance, et ça fait un bel effet... vu de loin ; mais de près c'est tout bonnement stupide.

BOISFLEURY

Ah ! tenez, mère Chopine ? on ne peut pas raisonner avec vous, vous n'entendez rien à la minoterie ; et je vous tiens pour incapable de distinguer la farine de froment de la farine de seigle !

*Il sort par la droite.*



## SCÈNE XIII.

M<sup>me</sup> CHOPINE puis URSULEM<sup>me</sup> CHOPINE

Certainement, j'en suis incapable. La belle science ! par ma foi ! que celle de la distinction des farines ?... Allons, Monsieur mon gendre, je ne vois qu'un moyen de mettre un terme à vos ruineuses fantaisies, c'est de vous couper les vivres. *On entend un coup de feu.* Qu'est-ce que c'est que ça ?... et d'ou vient ce bruit ? *Elle va à la fenêtre.* Dieu me pardonne ! c'est Raoul !... Il s'est emparé du fusil du marquis, pour tirer sur les hirondelles ?... et son père qui laisse des armes chargées à la portée des enfants ?... quelle imprudence ! *On entend un second coup de feu.* Malheureux gamin ! il va se blesser.. se tuer peut-être ?... Ah ! courons vite !... quel malheur ? mon Dieu !

*Elle sort par le fond, au moment où Ursule entre par la droite.*

URSULE

Moi, qui l'aimais tant !... il ne m'a jamais aimée ?... Allons, tachons de nous consoler avec le seul ami qui nous reste... Le livre !... ami fidèle et dévoué, discret confident de nos peines, que tu calmes parfois par quelque intéressante fiction. Je compte sur toi, pour distraire ma pensée, et lui faire oublier les trompeuses chimères d'un amour malheureux !

*Elle sort en emportant le livre. Raoul entre par le fond.*

## SCÈNE XIV.

RAOUL seul

RAOUL

Le truc a réussi !... Je savais bien que les coups de fusil feraient sortir grand'mère du salon ;... elle me cherche dans le jardin, profitons de son absence. *Il ouvre le secrétaire.* Des jaunets !... j'en vais chiper un, pour le boulot-

ter avec mes camarades ;... si, j'en prenais deux?... Grand'-mère m'a dit qu'ils étaient autant à moi qu'à elle ;... je lui laisse la grosse part, elle n'a pas à se fâcher?... Et puis, si elle se fâche, je connais un truc qui réussit toujours ; je lui saute sur les genoux et je l'embrasse, en lui disant belle-man ;... elle rit, et c'est fini ;... Après ça, si elle vient encore m'engueuler ?... eh bien, elle ne paiera pas davantage... ce sera toujours le même prix !

*Il sort par le fond, après avoir refermé le secrétaire.*

*Au rideau.*

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

*A suivre.*



## A TLEMCEN

*A M. Jean Renouard*

*Marseille 1898.*

Oran. — Le ciel est nuageux et chagrin, la ville toujours charmante et gaie. J'ai crayonné, au passage, des soldats, des grisettes, des touristes, des bourriquots, des bicyclettes, de beaux attelages de mules, une belle fille aux cheveux couleur de feu et tordus comme une gerbe de blé mur.

★ ★

Mais voilà que la nuit tombe sur cette blanche ville ; je choisis dans la corbeille d'une marchande de fleurs, deux anémones serrées dans des pensées.

Je m'éloigne à regret comme si je sortais d'Espagne ; je vais à Tlemcen.

★ ★

Le train qui m'emporte roule dans une immense vallée couverte de blés verts, d'orges, de vignes aux feuilles nouvelles, de champs d'asphodèles, de beaux tapis de fleurs rouges et de soucis jaunes.

Le panache de la locomotive ondule sur ces grasses prairies comme les nuages du ciel.

★ ★

Tlemcen, l'antique capitale du Maghreb, cité royale



de l'Afrique occidentale. Les Maures l'ont bâtie près d'une petite colonie romaine, cachée dans les vergers délicieux d'El-Kala, Pomaria, qui n'a pas laissé de ruines.

Tlemcen. Il faut lire dans les mémoires de Juan Léon l'Africain, qui vit Tlemcen au xv<sup>e</sup> siècle, et dans la traduction de Jean Temporal (Lyon 1556) la plaisante description de cette grande ville : c'est quand Boabdil chassé de Grenade vient y mourir. Ici le prince est magnifique, il sort de sa ville en grande pompe pour exterminer des voisins jaloux, « et est fort brave le cheval qu'il chevauche. »

★ ★

Le pays est tout verdoyant (avril, mai, juin). Des haies de rosiers fleuris en toute saison et la méchante culture arabe lui font une agréable parure.

L'herbe épaisse ondule au fond des fossés et les volubilis, les tendres mauves, les soucis, cachent l'herbe par places sous leurs fleurs largement étalées.

★ ★

J'ai pris la route de Fez, qui s'élève parmi des buissons d'oliviers aériens, des jardins bordés d'osiers, de trembles, de saules frais, jusqu'aux mornes bois de chênes lièges, aux plateaux solitaires où croit l'asphodèle et le palmier nain.

J'ai vu des moutons, de petites vaches, les gracieuses chevrettes des tapisseries de Boucher, de grands lévriers des festins de Véronèse, des chevaux marocains, des mulets du pays, doux et intrépides, des dromadaires craintifs.

Je reviens à la ville avant la nuit ; le ciel est rose

au zénith, le chant du grillon anime un peu la campagne. Une négresse et son petit, à demi-nus, s'éloignent solitaires, sur le bord de la route. J'écoute en passant les cyprès plaintifs qui peuplent le cimetière.

\*  
\* \*

Les enfants sont le seul ornement des rues blanches à la chaux. C'est un farouche et gracieux bétail de petites filles aux cheveux colorés, aux beaux yeux, aux membres longs et souples, de bambins au teint de poupée, en chemisette et coiffés de la chéchia rouge.

Dans la ville, sur les places, c'est une procession de femmes voilées, d'indolents — de boulevardiers —, qui se promènent par groupe en discourant, de vagabonds, descendus des noires cavernes de l'Ala-Sétif, qui poussent devant eux leur bourrique renfrognée, de portefaix insolents, de mendiants sordides, de juifs efflanqués et crasseux, coiffés d'une misérable toque, de juives aux yeux charbonnés revêtues d'un châle de laine grenat, les cheveux serrés dans un foulard rouge ou bleu à franges noires ; belles filles sans grâce et sans coquetterie que je comparerai volontiers aux plus lourds et aux plus sots volatiles de nos basses-cours. Ces juives montrent de grossières jupes de soie qui se froissent et ballonnent sur leur ventre orgueilleux sans plus d'apprêt que sur la banque du marchand.

\*  
\* \*

Lundi de Pâques.

Le chant des petits oiseaux me réveille, j'ouvre ma fenêtre, je vois le ciel brillant, une femme qui étend



du linge sur une haute terrasse. Je vois sur une autre terrasse une vieille espagnole que je reconnais ; elle a quatre-vingt-seize ans ; elle arrose quelques arbrisseaux plantés dans des pots de terre et promène ses mains parcheminées sur leurs tendres pousses qui viennent de poindre.

\*  
\* \*

Je me plais à flâner dans d'étroites rues parmi des enfants de tout âge. Le soleil et l'ombre y font d'étranges contrastes ; on évite dans de silencieux labyrinthes de petits ânes chargés d'herbes molles ; on y voit dans une vive lumière des petites filles aux belles couleurs, comme des essaims de papillons. Ces gamines emportent dans leurs jeux et leurs courses de mignons bébés aux yeux pleins de flammes ; puis, un instant assises, elles mangent le cœur d'un palmier nain, ou du céleri sauvage, ou tout en minaudant elles pilent de la brique avec un caillou rond. Elles ne connaissent le ménage ni la poupée, à toute heure elles se teignent les cheveux, les cils et les ongles de koheul, de garance, d'un joli henné.

\*  
\* \*

Les maisons basses sont closes comme des tombeaux. Les maisons juives sont barbouillées de chaux bleue, et marquées de l'empreinte d'une main sanglante. Ce sont de petites enceintes éclairées à ciel ouvert ; le bleu du plâtras se reflète dans l'eau de la vasque et sur les dalles de marbre mouillées. L'azur du ciel se rembrunit dans l'ouverture de ces murs ensoleillés ; l'atmosphère est chaude et féérique.



\*  
\* \*

Contre l'enceinte, autour des grandes portes de la ville, les mendiants, les charlatans, les animaux crottés se rassemblent sur un sol jonché de débris de cuir, de poteries, d'ossements, de poils, de laine, de plumes, de fruits décomposés.

De petits ânes, velus comme des boucs, broutent l'herbe noire au pied des maisons.

\*  
\* \*

La ville des Maures est déserte, mais on y voit parfois, au fond d'un corridor, un profil rose et noir qui se dérobe, ou le bras souple et fort d'une belle fille qui pousse sa porte.

\*  
\* \*

7 heures du soir.

Le ciel est pâle, les cigognes s'envolent des hauts minarets ; elles vont, elles viennent, elles planent.

C'est le soir, je prends le frais sur les terrasses, je vais de l'une à l'autre, par dessus les petits murs arrondis qui les séparent à peine.

La couleur du ciel est subtile. Les terrasses semblent déjà éclairées par la lune.

Je regarde à la dérobée dans les cours ; les femmes préparent le repas du soir.

Chez les juifs on voit de beaux bassins de cuivre et des casseroles qui fument sur des fourneaux de terre cuite.

Les arabes préparent aussi leur maigre souper ; sous les patios sombres reluisent encore les chéchias des mauresques et leurs belles ceintures.

Je contemple la ville ; de tous côtés, dans les bas-

sins, un petit jet d'eau murmure et l'eau s'épanche sur les bords polis de la vasque.

Un arbre, nourri de la fraîcheur de ce jet d'eau, s'élève au dessus du patio ; ce soir les rameaux fleuris d'un amandier soupirent sous la brise au niveau de ma terrasse.

La nuit tombe ; on entend le bruit du moulin arabe et du pilon qui broie le couscous dans le mortier.

La lune est ronde, douce comme l'or, brillante comme l'argent. De beaux yeux s'élèvent vers moi.

\*  
\* \*

La nuit est sereine et fraîche.

Il n'y a plus de femmes dans les rues. Les hommes se promènent d'un pas lent.

J'entre au café maure.

On y cause à voix basse, on y fume le narghilé, on peut y boire du café ou du thé d'Algérie. On s'assied sur des tapis de laine et des peaux.

Le cafetier place près de nous dans des vases des bouquets d'iris blancs ou des violiers jaunes, et sur notre table un petit bocal où reluit une ablette argentine.

Chaque soir, j'écoute ici des chansons monotones, le son d'un piano et d'une derbouka, et une, deux, trois ou quatre voix graves et nasillardes. A présent je voudrais m'envelopper de mon manteau et me coucher comme un chien par terre et m'endormir au son de ces plaintives voix.

\*  
\* \*

Que chantent-ils ces hommes si beaux au regard doux ?

Dois-je sourire de leur fierté ou céder à l'attrait de toute leur personne ?





Voici deux de leurs chansons que j'ai pris plaisir à traduire :

I

Tes yeux ! tes yeux ont un pouvoir magique, et ce ne sont pas des talismans. — Tu ensorcelles avec tes yeux noirs, noirs comme le khol et tes bandeaux noirs pendants sur tes cils, — Tu pleures matin et soir, mais tu veux bien, dans la maison d'un autre, accepter l'exil.

Après notre bonne vie passée, toi ! toi, tu me fais souffrir et tu jures de faire ce qui est écrit dans ta tête...

Ma gazelle, pourquoi m'as-tu abandonné ? Que Dieu abandonne celles qui abandonnent leur bien-aimé...

Je prie Dieu de ne pas se détourner de toi que je ne t'aie encore une fois prise sur mes genoux, tes joues tournées vers la Mecque, pendant que je les couvre de baisers.

Un ami abandonne-t-il son ami ? Qu'il m'est difficile de renoncer à toi ? C'est la récompense d'un cœur qui t'aime ?

Regarde qui tu m'as préféré... tu as préféré la main gauche à la main droite !

II

Qui m'a conduit à ta rencontre, belle gazelle ? Qu'elle est belle... ! Verte-Verte. O ! mon amour.

Ma pensée a tressailli et je n'ai su que répondre, j'ai perdu mémoire et raison, Vertè-Verte. O ! ma flamme,



Je lui ait dit Verte, si Dieu le veut, tu viendras dans ma maison, et si tu me secondes aussi de tes promesses...

O ! front pur, o ! lèvres rouges. Ses joues sont deux roses, ses yeux coupent comme une lame.

Plus verte et plus aimée qu'une fleur pure, tu'es la meilleure des roses en fleur ; toi, parfaite, immaculée, tu as brûlé mon cœur parce que je suis ignorant en amour.

Mon cœur est à toi, toi pure, toi sage et d'un beau renom, toi fière, toi qui ne regardes personne.

Je demande ton amitié, tous mes sens affolés te supplient ; tu m'as charmé sans le secours d'un talisman.

Ma folie augmente, je subis une destinée qui m'atteint quand ma belle jeunesse est passée, quand la vieillesse et la solitude me réclament.

Il n'en est pas d'aussi belles que toi dans les villes des Maures ni chez les Arabes, o ! Verte, taille allongée, mât svelte !

Tu m'as surpris comme un miracle, mes yeux sont insatiables de ta beauté ! Ton amour m'accable et me tourmente et c'est certain que mes maux chaque jour s'accroissent.

Sapha?... Sa sagesse s'est enfuie, il pense à sa peine et il pleure et ses larmes coulent sur ses joues.



Je sors du café, je descends dans des rues étroites et sombres. Le ciel disparaît sous d'humides arceaux, entre de blanches murailles :

Je ne rencontre pas une âme ; pas une ombre ne bouge.

Je m'éloigne le long des remparts où des chiens kabyles viennent de la montagne fouiller les tas d'ordures.

Je remonte au nord de la ville ; au-delà de l'enceinte, je vois la plaine plate comme un lac ; la plaine silencieuse comme la ville. Si tu t'arrêtes dans cette solitude, tourne la tête à droite en regardant à gauche.

Près de la porte Boumédine est le quartier des femmes qu'on dit « de remparts ».

En passant devant leurs maisons je les regarde par le judas de la porte ; ce sont des spectres.

Elles sont couchées par terre et sommeillent, la vieille qui les garde étend ses bras glacés sur des charbons ardents ; la lueur du feu les colore toutes, ravive l'éclat de leur face fardée et caresse doucement les murs de la cellule.



Sur la route des carrières, devant la campagne humide encore de pluie, je rencontre la petite Mama qui porte au four voisin une galette d'orge ; c'est la petite bonne de Zohra. Cette Zohra est gracieuse et jeune, c'est depuis huit jours mon modèle.

Je vais prendre rendez-vous chez elle. Je la trouve étendue devant sa porte, elle s'est accoudée et me dit, en tournant la tête dans la paume de sa main : « Si tu veux voir la danse viens ce soir ; il n'y aura pas d'étrangers dans ma maison. »



Cette maison est pleine de jeunes gens arabes. Je m'assieds dans la cour sous un figuier, j'allume un cigare, je regarde cinq ou six mauresques, une espagnole, une juive et des joueurs de flûte,



L'espagnole a le teint livide, les lèvres couleurs de sang. Elle s'est fait avec soin deux accroches-cœur qui se recourbent, comme la griffe d'un scorpion, sur ses joues. Ses cheveux noirs sont en colimaçon. Dans le coin de sa bouche elle tient un œillet.

Elle a pour elle sa bonne humeur et sa fierté et, dans ce moment, la sympathie de tous, à cause de la guerre.

Zohra, Aïcha, Neyma, Aziza portent la chéchia dorée, un long voile de gaze épinglé dans les rubans de soie rouge qui serrent leurs cheveux à la façon d'un turban, une petite veste brochée, une ceinture de cuir semée de paillettes et de disques brillants, et la fouta, jaune et rouge, nouée autour du corps sur les hanches, qui tombe comme un tablier sur la croupe.

Jard danse la première et se place devant moi. Elle est petite et grasse, elle tourne en cercle et se balance.

Derrière la gaze à ramages verts, bordés d'un filigrane d'or, j'aperçois son visage couleur de brique, ses rouges pommettes, ses cils noirs, pendants, qui font une ombre sur ses joues.

Son corps gracieux s'affaisse, se redresse tour à tour et, depuis la gorge jusqu'aux genoux, ce beau manchon de chair tourne d'un mouvement continu comme « un serpent au bout d'un bâton », comme un liquide épais dans un vase.

Elle s'avance, et ses écharpes la suivent, elle les entraîne du bout de ses doigts magnétiques ; puis, d'un mouvement plus rapide, elle les enroule autour de ses bras élevés ; alors elle noue et dénoue et répand cette gaze comme une fumée.



\*  
\* \*

Oran.

Le printemps est passé, je vais reprendre le bateau à Oran. Comme tu aimerais cette ville. Il fait chaud, la lumière est brillante et cette chaleur est très belle.

— N'est-ce pas là ton rêve une ville de cafés ?

La mer.

Carthagène à six heures de la côte en paquebot ; des quartiers espagnols on voit la haute mer, peut-être l'Espagne.

De brunes fillettes vendent des œillets vifs dans la rue.

\*  
\* \*

Je regardais avant hier les vieilles portes de Tlemcen qui faisaient avec des arbres de sombres silhouettes sur le ciel limpide ; c'était neuf heures du soir ; le ciel décoloré était rempli d'étoiles brillantes.

\*  
\* \*

Je sentais l'éloignement de la France, je souffre déjà de la perte de Tlemcen. Je songeais à d'humbles chaumières cachées sous de verts châtaigniers et couvertes de branchages rouillés, O ! Cévennes, à de grandes fermes isolées dans la pleine, sous de fiers platanes, O ! Provence, à tes dunes, à tes étangs, à tes canaux, à tes pyramides de sel rose, Aiguesmortes ! C'est là que j'ai vécu.

\*  
\* \*

Que regrettes-tu ?

Une vieille cité arabe. Dans une seule ville, la beauté de tant de peuples divers. Cette grâce des femmes maures si naïve et si rapide, Cette inces-

sante alternative d'illusions et de désenchantements que donne l'Orient.

\*  
\* \*

J'ai vu à Tlemcen une riche vallée plantée d'oliviers, d'amandiers, de figuiers éclatants ; j'ai revu les fleurs qui décorent nos pâles garrigues ; mais, dans ce pays presque semblable au nôtre, je n'ai retrouvé la même poésie dans le ciel, ni le même charme dans la solitude.

\*  
\* \*

Le cyprès et le pin se mêlent, chez nous, aux oliviers gracieux, ils se groupent autour des mas, ils se dressent au bord des chemins et font, au tournant de la route, de sombres écrans au soleil qui se couche.

A Tlemcen, ce sont des arbres de cimetière. Là, ils prennent une singulière vigueur. Ils semblent d'une solidité à toute épreuve sur la terre battue et dure d'un cimetière abandonné, mais leur majesté est un peu barbare.

Ils ont la grandeur de la pompe orientale, ils sont tous égaux en force et en beauté et paraissent éternels.

\*  
\* \*

Marseille.

J'ai vu s'épanouir dans l'herbe la fleur légère de l'anémone, près des sources des orchidées, dans un tendre blé de beaux glaïeuls, sous les oliviers d'épaisses verdure, le long des haies, les roses qui s'effeuillent quand un cavalier passe sur la route ;



j'ai pris à peine le temps de les regarder, leur frivolité ne me séduit point.

Je voudrais voir ces fleurs, ce ciel, ces eaux courantes dans un modeste cadre de bois travaillé.

Je les reverrai longtemps dans toute leur clarté, au fond de ma pensée.

JULES BORÉLY.



## LE CHÂTEAU DE SAINT-PRIVAT

Le château de Saint-Privat compte parmi les plus belles des demeures historiques du midi de la France. Le magnifique désert de ses bois, de ses collines, de ses falaises péloponésiennes, de ses pacages, de ses vignes, de sa vallée aux eaux profondes et poissonneuses, rappelle les *saltus*, les *latifundia* si chers aux grandes familles romaines. C'est dans ce vaste domaine que le Pont-du-Gard franchit le Gardon. Voici l'impression que Prosper Mérimée a notée sur cet endroit célèbre : « Le Gardon, grossi par des averses prodigieuses, était débordé et roulait, avec un bruit affreux, ses eaux, couleur de café, sous les arches de l'aqueduc ; le ciel était à l'orage, mais une éclaircie dorait le monument qui paraissait étincelant de lumière ; le site sauvage, la solitude complète du lieu, le bruit du torrent, ajoutaient une poésie sublime à l'architecture imposante qui s'offrait à mes yeux. » (1).

En 1873, M. Jules Bonnet disait : « Un mille plus loin, en remontant le cours du Gardon, on distingue les vieilles tours sarrasines du château de Saint-Privat, à demi noyé dans de frais ombrages. Si des hauteurs voisines du château, laissant errer vos re-

(1) *Notes d'un voyage dans le Midi de la France* Bruxelles, 1835,

gards sur le pays que vous venez de parcourir, vous contemplez la vallée qui s'étend à vos pieds, le fleuve qui l'arrose, et l'aqueduc qui la termine, éclairés d'un rayon de soleil couchant, vous ne pourrez contenir un cri d'admiration. La nature et l'antiquité réunies offrent peu de sites comparables à celui qui se déroule à vos yeux dans la splendeur d'un beau soir. Le mont Ventoux, avec sa coupole de neige, n'apparaît à l'horizon que pour donner plus d'ampleur et de solennité au paysage.

« Au-dessus du château de Saint-Privat, la vallée revêt un caractère nouveau sans rien perdre de sa romantique beauté. » (1).

« Le château de Saint-Privat, dit M. Gratien Charvet (2), construit sur les ruines de l'abbaye du même nom, a été de tout temps renommé pour les agréments et la beauté de sa situation. Ce lieu a dû même être habité par des familles romaines, ainsi que le témoignent l'existence de quatre pierres sépulcrales et d'une pierre votive, dispersées autour de l'habitation, et plusieurs colonnes provenant d'un édifice romain ; ces dernières furent employées, par les fondateurs de l'abbaye, à l'ornementation de leur église, dont il ne reste que la crypte, qui sert aujourd'hui de cave. Deux de ces colonnes sont actuellement placées à droite et à gauche de la grille d'entrée ; deux autres sont gisantes dans la cour, et leurs chapiteaux ont été dispersés dans le jardin. »

Les cinq inscriptions romaines de Saint-Privat figurent au *Corpus Inscriptionum Latinarum* de Berlin, où M. Hirschfeld les a serties dans une sa-

(1) *La Réforme au château de Saint-Privat*. Paris et Nîmes, 1873.

(2) *Le château de Saint-Privat-du-Gard*, Uzès 1867.



vante bibliographie. Je me bornerai à en rappeler ici le texte, tel que l'a donné l'éminent épigraphiste dans le tome XII du *Corpus*.

Autel.

SANCTI  
TATI  
IOVIS · ET  
AVGVSTI  
SACRVM  
LVCILIVS  
CESTI(⊗)F (C.I.L. t. XII, 2981)

Cippe.

D. M  
Q. IANVARII  
VIRILIS  
IANVARIVS. MACRINVS  
ET IANVARIVS CAMPANVS  
PATRI (C.I.L. t. XII, 2982)

Cippe.

L. SILVIVS PA  
TERNVS VXORI  
RARISS. EXSEM  
PLI CVM QVA VI  
XIT ANN·XXXII  
SINE VLLA ANIMI  
LAESVRA ET·S·V·P (C.I.L. t. XII, 2983)

Cippe.

D M  
T. SVADVLI



TITVLLI  
 FILI·HEREDES  
 PATRI·OPTIM (C.I.L. t. XII. 2984)

Cippe.

D M  
 VETVLLIAE  
 TERENTVLLAE  
 TITIAE·DANO  
 TALE·MATRI  
 P (C.I.L. t. VII, 2985)

L' *Ancienne Chronique d'Uzès*, rédigée au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle d'après quelques anciens manuscrits de la cathédrale d'Uzès, mentionne dans ses premières lignes, la sépulture de Saint-Vérédème à Saint-Privat : « Hoc tempore [tempore regis Gothorum Flavii] fuit sanctus Veredemius, gloriosissimus Christi confessor et heremita, in diocesi Ulicensi, sepultus in loco sancti Privati de Garcio (1). » Cela se passait au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, sous les Visigoths. La tradition désigne encore, à quelque distance en amont du château de Saint-Privat, l'ermitage et la chapelle de saint Vérédème, « que les instances des fidèles arrachèrent, tout en pleurs, de sa sauvage retraite, pour le transporter sur le siège épiscopal d'Avignon, vacant par la mort d'Agricol (2). »

Un diplôme du roi Louis le jeune donné en 1156 en faveur de l'église d'Uzès, mentionne l'abbaye de Saint-Privat, *abbatiam sancti Privati de Gartio*,

(1) *Histoire de Languedoc*, nova edit., tome II, preuves, col. 23 et 24.

(2) Jules Bonnet, *La Réforme* etc.

parmi les possessions de l'évêché d'Uzès, confirmées à l'évêque Raimond de Sabran ou de Posquières (1).

Au début du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, nous trouvons la mention du château de Saint-Privat, possédé par des mains séculières. Le 13 janvier 1205, Odol et Pons de Gaujac, damoiseaux, font hommage à Bermond, seigneur d'Uzès, du château de Saint-Privat, de ses dépendances, et de l'île Garonie ou Coasse, située au-dessous du Pont-du-Gard (2).

En 1273, la famille de la Roche est en possession de Saint-Privat, qui devient la propriété de la maison d'Uzès vers le milieu du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. A cette époque Alzias, vicomte d'Uzès, inféoda le domaine de Saint-Privat à Guy de Prohins, qui devint sénéchal de Beaucaire.

Après 1380, Raimond de Prohins, fils du sénéchal et seigneur de Saint-Privat, se mit à la tête d'une bande de *Tuchins*. Il s'empara de Lédénon par escalade et y mit garnison, après y avoir commis toute sorte de violences et de pilleries. « Maître de cette position, il faisait enlever tout ce qui lui tombait sous la main sur la route de Nîmes, jusqu'aux portes de cette ville, et, soutenu par les vicomtes de Turenne et d'Uzès et le bâtard du Cailar, faisait transporter son butin à Beaucaire (3). »

Les méfaits de Raimond amenèrent son excommunication et sa condamnation. La terre de Saint-Privat, confisquée, fit retour à la maison d'Uzès et fut l'objet de plusieurs mutations dans le courant du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle.

(1) *Hist. de Languedoc*, nov. ed., tome V. preuves, col. 1200.

(2) Charvet, *op. cit.* p. 9, d'après les archives de Remoulins.

(3) Charvet, *op. cit.* p. 12.

T. XXVI, 1<sup>er</sup> Avril 1899.



Le 13 mars 1451, l'un des deux<sup>2</sup>co-seigneurs de Saint-Privat fit donation de sa moitié à Jacques Faret. La famille Faret, originaire d'Asti, en Piémont, devait posséder Saint-Privat jusqu'en 1865. L'autre moitié de Saint-Privat ne tarda pas à revenir, faute d'héritier du co-seigneur, à la maison suzeraine d'Uzès.

En 1512, le seigneur de Saint-Privat était Jacques Faret. Son frère cadet, Honorat Faret, alla étudier soit à l'université de Montpellier, soit à celle de Toulouse, et rapporta sous le toit paternel les idées de la Réforme, qu'il devait propager à Saint-Privat et à Remoulins, avec l'aide de son ami le notaire Louis Colet. Dès 1538, les Réformés font parler d'eux à Remoulins.

« A défaut des édifices consacrés à l'ancien culte dans la paroisse de Remoulins, dit M. Jules Bonnet (1), le culte nouveau trouva un abri dans le manoir de Saint-Privat. Les témoignages contemporains les plus authentiques attestent, en effet, que le seigneur dudit lieu, Jacques Faret, ne tarda point à partager les sentiments de son frère. Sibylle de Forli, son épouse, suivit son exemple, et leur demeure fut dès lors ouverte à la prédication du libre Évangile. Une des salles du château porta longtemps le nom de *Salle des Prophètes*. C'était là que se réunissaient les membres de l'Eglise naissante pour entendre les ministres venus d'Uzès et de Nîmes. Ce furent d'abord les serviteurs de la famille de Faret et les tenanciers des fermes disséminées sur son vaste domaine ; puis les fugitifs des paroisses voisines chassés par la rigueur des édits royaux. Le

(1) *La Réforme*, etc, p. 40.



nombre des auditeurs croissant, on passa d'une simple salle du château dans la chapelle qui contenait les sépultures de ses anciens seigneurs. Ainsi fut consommé le schisme au sein d'une famille que son origine italienne et ses traditions héréditaires semblaient devoir préserver du contact de l'hérésie. Durant bien des années, avant les troubles qui ensanglantèrent la province, Saint Privat fut en communication avec la cité dont le génie de Calvin avait fait la capitale de la nouvelle opinion pour les pays de langue française ».

Dans une enquête faite par le présidial, en 1569, au sujet des troubles des religionnaires, le témoin Cerys Barrière, laboureur de Lédenon, dit « qu'il est plus que notoyre que le sieur de Saint-Privat et ses domesticques sont de la nouvelle religion, et ont esté plus de vingt ans à ; tellement que avant les troubles premiers, tous ceulx que venoint de Genève ou y alloint , passantz au presant pays , avoint leur retraicte au chasteau dud. Saint-Privat, parce que c'est ung lyeu solitaire et esgaré. Et despuys les troubles, mesmes durant les troubles derniers de l'an mil V<sup>e</sup> soixante sept, le sieur d'Assier, chef et commandant pour ceulx de la nouvelle religion, le sénéchal nommé Grilhe, et plusieurs cappitaines et aultres, avoint leur retraicte et venoint ordinerement aud. chasteau de Saint-Privat avec grandz troupes, et y estoit receuz, et parfoys y sesjournoint, mesmes led. seneschal ; tellement que les habitans dud. Lédenon furent constrainctz, pour leur vivre et entretenement, y porter plusieurs vivres et munitions, mesmes de vin, foing, pailhes

et advoynes de la dame abbessse dud. lieu, et aussy leur fournir quelques moutons et polhalhes... » (1).

Le 23 juin 1555, Antoine de Crussol, vicomte d'Uzès, avait cédé à Jacques Faret la moitié du château de Saint-Privat et de ses dépendances qu'il avait en pariage avec lui (2).

Le 12 décembre 1564, la cour, voyageant dans le midi et s'acheminant vers Bayonne, vint au château de St-Privat. Charles IX, accompagné de sa mère Catherine de Médicis, avait couché la veille à Sernhac.

« Le 12, dit M. Jules Bonnet (3), il visita le célèbre aqueduc, dont les arcades aériennes, dorées par les siècles, ont vu passer tant de grandeurs évanouies. Dans le royal cortège on remarquait le duc d'Anjou, plus tard Henri III, et celui qui, dans les tragiques vicissitudes de l'époque, devait être successivement son ennemi, son allié, puis son héritier, Henri de Navarre. Les cardinaux de Bourbon et de Guise, le duc de Longueville, le vieux connétable de Montmorency, enfin le chancelier (l'Hôpital), avec ce grand air, cette noble démarche que lui prête Brantôme, suivaient le monarque qu'entourait d'un flot ondoyant l'escadron d'honneur de la reine. Le comte de Crussol, seigneur suzerain du domaine de Saint-Privat, et ayant, à ce titre, droit de préséance sur la famille de Faret, rendit hommage au roi, qui prit place, avec sa suite, au banquet préparé dans cette antique demeure. La journée ne s'acheva pas sans une de ces surprises alors fort à la mode, et en rapport avec l'esprit du temps. Par les soins du comte de Crussol, une magnifique collation de fruits confits

(1) *Archives du Gard*, G. 441, n° 11.

(2) Charvet, *op. cit.*, p. 22.

(3) *La Réforme*, etc., p. 27.



et de sucreries avait été préparée pour le retour. Elle fut servie au roi par des jeunes filles du pays, en costume de nymphes, qui sortirent tout à coup des grottes voisines du Pont - du - Gard, scène d'apparat qui dérida de graves témoins, idylle passagère jetée entre deux actes du sombre drame des guerres de religion » !

Pendant les troubles de 1567, le château de Saint-Privat devint une véritable forteresse. Nous avons déjà vu ce qu'en disait le témoin Cerys Barrière.

Dans l'enquête déjà citée de 1569, Jean Hugon, de Lédénon, déclare qu'en 1567 « il y a veu souventes foyz M. de Beaudiné avec troupe de gens à leur suytte, pourlant trestous pistoles ou arquebouses à l'arçon de la selle de leurs chevaulx ».

Micheau Mailhan, laboureur de Lédénon, dit que « led. sieur de Saint-Privat a faict bastir led. chasteau en forme de forteresse, estant flancqué de tous coustés..... Car l'on ne y entre que par une petite porte en forme de posterle. Encores faut-il entrer de costé et se fort baysser, et ne y entre qu'un homme, et dès qu'il est entré, le portier que illec garde la porte ferme incontinant lad. porte, jusques à ce que led. homme qui est entré a parlé au seigneur dud. Saint-Privat ; estant lad. entrée dud. chasteau garnye d'alabardes et flanquées de deux canonières que battent de tous coustés. Et dans lequel chasteau personne ne y entre ne sort si n'est de lad. nouvelle religion, ou se seroit quelquefois ceulx dud. Lédénon, comme voysins, l'ung après l'autre tant seulement, sans qu'ilz se puyssent que bien peu y arrester..... Et auroit besoing que feust arrazé longtemps y a, pour le service de Dieu et du roy..... »



Antoine Roques, dit Teyssier, de Lédénou, a reconnu, parmi les religionnaires retranchés à Saint-Privat. « M<sup>e</sup> Juncquet, qu'est ung prebstre renyé de Saint-Ylaire..... Lesd. de la nouvelle religion en font forteresse..... Et y font sentinelle jour et nuict. Et y a une cloche au plus haut qu'est une de celles qu'estoit à Lédénou, de laquelle toutes les nuictz sonnent la retraicte..... Et ne y a que une petite posterlle, le demeurant du grand portal estant basti à pierre, chaux et arène. Et y a deux canonières au bastiment dud. grand portal, et au devant d'iceluy y a ung revelin. Et est led. chasteau tellement fort, qu'il y faudroict deux mille coups de canon pour l'abatre. Et si se pourroit difficillement battre, pour ce qu'il est entre deux montaignes et au fons d'icelles. Et seroit très requiz et necessere qu'il feust abbatu, pour le service du roy et profit de ses subjectz catholiques, il y a trente ans... » (1).

En 1570, après la déroute de Montcontour, l'armée protestante occupa Castillon et Saint-Privat. La Popelinière nomme Saint-Privat parmi les localités visitées par l'armée des princes, et de Thou en fait autant (2).

Le 24 février 1596 Thomas Platter, cet étudiant bâlois qui nous a laissé, comme son frère Félix, une si curieuse relation de son séjour à l'université de Montpellier et de ses voyages dans le Midi, Thomas Platter passa au château de Saint-Privat.

« Après avoir déjeuné chez un pâtissier, dit-il, nous partimes de Nîmes et nous arrivâmes bientôt au bourg ruiné de Marguerittes, distant d'un mille environ ; puis, prenant à gauche, nous atteignîmes

(1) *Archives du Gard*, G, 441, n<sup>o</sup> 11.

(2) *Hist. de Languedoc*, nouv. édit., t. XII, p. 27.

un autre village situé au pied d'une montagne, qui domine un vieux château (1), et après une heure et demie de marche rendue très pénible à cause du vent qui nous soufflait droit dans la figure, nous arrivions, au bout d'une longue vallée, au château de Saint-Privat, situé sur les bords du Gardon, et appartenant, comme les moulins qui s'y trouvent, à ce gentilhomme si connu pour avoir planté, depuis son château jusque vers Beaucaire, et sur un sol inculte, 30.000 mûriers pour la nourriture des vers-à-soie. Il a calculé qu'à la douzième année, chaque arbre lui rapporterait 1 fr., c'est-à-dire un revenu de 30.000 livres. Ce beau résultat a décidé le roi régnant à prescrire à chaque propriétaire de Tournaine de planter un nombre de mûriers proportionné à ses moyens, afin de naturaliser l'industrie des soies en France (2). »

Le 27 août 1601, Marguerite de Valois (la reine Margot), première femme de Henri IV, venant des eaux de Meynes, visita le Pont-du-Gard et fut reçue à Saint-Privat par Pierre Faret, qui lui donna à diner sur le Gardon (3).

« Le 30 juin 1629, dit M. J. Bonnet (4), le roi, accompagné du tout-puissant cardinal, vainqueur de la Rochelle, vint coucher à Saint-Chaptes. Le 1<sup>er</sup> juillet, il reçut la soumission de la ville d'Uzès ; le 3, il fit passer le Pont-du-Gard à son armée, et alla loger à Bezouze, où fut rédigé l'acte de pacification définitive. Le 7 juillet, il reçut à Saint-Privat, dans la

(1) Il s'agit de Lédénon.

(2) *Félix et Thomas Platter à Montpellier*. Montpellier, 1892. Publication de la Société des Bibliophiles de Montpellier.

(3) Charvet, *op. cit.*, p. 26.

(4) *La Réforme*, etc. p. 45.



chambre qui porte encore le nom de Louis XIII, la soumission des habitants de Nîmes, ainsi que les otages livrés en garantie de la foi jurée. Ils étaient au nombre de douze, et leurs noms se lisent encore au bas de la proclamation de Bezouze, suivis de ces mots de l'impérieux cardinal :

« Les nommés ci-dessus sont les ostages de la ville de Nîmes que le Roy veult avoir.

Faict à Saint-Privat le 7 juillet 1629.

Le cardinal DE RICHELIEU. »

Mme Dunoyer fit, vers 1696, une visite aux châteaux de Saint-Privat. « Je me rendis à Nîmes, dit-elle dans ses mémoires, où mes affaires demandoient ma présence ; mais je voulus passer par Saint-Privat, pour voir M. et Mme de Fournès, mes bons amis, qui nous régalerent à merveilles et nous firent voir ce fameux Pont-du-Gard, bâti par les Romains, pour servir d'aqueduc.

« Nous visitâmes aussi toutes les beautés de Saint-Privat, le cabinet où la paix fut autrefois signée (1629), le fauteuil dans lequel le Roi s'étoit assis, et quantités d'autres choses, entre autres une machine sur laquelle on a pris le modèle de celle de Marly ; et après avoir bien parcouru les appartements et les jardins, et avoir fait bonne chère, nous continuâmes notre chemin vers Nîmes (1). »

En 1865 Robert Faret, comte de Fournès, vendit le château de Saint-Privat à M. T. Calderon.

Ed. BONDURAND.

(1) Cité par Charvet, *op. cit.*, p. 29 et 30.



## LES MOINES DE SAINT-MAUR

A SAINT-ANDRÉ DE VILLENEUVE

Fondée peut-être au vi<sup>e</sup> siècle, restaurée vers 980, l'abbaye de Saint-André de Villeneuve-lez-Avignon atteignait avec la fin du xvi<sup>e</sup> siècle ce point de la décadence qui est le commencement de la ruine. Bâtie sur le tombeau d'une sainte, elle avait eu un saint parmi ses premiers chefs : longtemps elle avait gardé sous ses deux influences un amour très vif de la règle et un zèle sincère de l'observance (1). Mais les vertus des premières générations étaient alors bien oubliées ; il fallait remonter plus de trois siècles pour retrouver les souvenirs de l'âge d'or. La nomination royale ou pontificale avait été l'origine du mal que la commende avait achevé. Indifférents à ces abbés à l'élévation desquels ils n'avaient pas contribué, que la force quelquefois leur imposait, qui vivaient pour la plupart loin d'eux les moines avaient peu à peu allégé le fardeau de l'obéissance. Les revenus de la mense conventuelle que le doyen administrait en leur nom les faisaient à peu près in-

(1) Nous nous permettons de renvoyer le lecteur pour les références de ce premier paragraphe à notre : *Etude sur les abbés et les monastères de Saint-André...* Mémoires de l'Académie de Vaucluse, T. XVII, 3<sup>e</sup> livraison,

dépendants des subsides abbaticaux. Ils n'étaient donc plus liés à leur supérieur que par un titre que les coutumes et les privilèges des diverses charges rendaient facilement illusoire. Ce régime des abbés commandataires fut donc désastreux pour la discipline. Avec l'abbatiate de Pierre d'Arpajon il prit fin : mais son œuvre demeura.

Louis Albe de Roquemartine et François de Castellane, moines de Saint-André, essayèrent de reprendre les anciennes traditions : s'ils furent sincères, leurs efforts furent inutiles. A la mort de ce dernier (22 mars 1566), le siège demeure vacant onze mois, puis passa à un moine obscur du diocèse de Bayeux, Claude Page, qui le tint jusqu'en 1572 (1). Le 20 décembre de cette année, Grégoire XII nomma César Brancasse, sur la présentation du roi (2) : le nouveau titulaire prit possession le 7 novembre 1573 par le ministère de Jacques de Suarez, official d'Avignon (3). Juif, né à Lunel, moine à Montaut après sa conversion, le nouvel abbé n'était pour les religieux de Saint-André ni un inconnu, ni un étranger. On le disait favori du cardinal d'Armagnac et son savoir lui avait valu dans la région une certaine renommée. Il ne fut pas cependant accepté et son

(1) Nommé par bulle de saint Pie V du 14 février 1567. — Bibliothèque nationale, fonds latins, ms 12.659, fol. 247. — La bulle est datée de Rome, *XVI Kalend. Martii, anno Incarnationis 1567, pontificatus secundo*. Cette dernière note corrige celle du style de l'incarnation.

(2) Chantelou, *Historia monasterii sancti Andræ secus avenionem*, copie du Musée Calvet, ms 2401, p. 125 v°. *Datum Romæ apud sanctum Petrum, anno 1572 et XIV Kalendas Januarii, pontificatus anno primo*. — Bibl. nat. ms 12659, fol. 247 v°.

(3) Il n'osait pas, dans les commencements, se prévaloir de son nouveau nom et il signait les actes ainsi : *Abraham. alias Cesar. Brancassius* ; ou bien simplement : *Abraham, abbas*,.... Ibidem fol. 248. r°.



abbatiate ouvrit l'ère des troubles et des querelles. Dans les commencements, il s'employa à ménager les susceptibilités des moines, usant du pouvoir avec modération. Mais à mesure qu'il sentit sa position s'affermir, il gouverna avec un peu plus de rigueur. Les moines qui s'étaient déshabitués de la régularité et de l'obéissance, le trouvèrent dur et exigeant et comme, sans doute, il ne pliait pas, lui déclarèrent la guerre. On en vint bientôt aux dernières violences ; un jour, les moines brûlèrent le carrosse de leur abbé pour punir, disaient-ils, son amour du lucre et son népotisme. Seul contre eux tous, Brancasse s'avoua vaincu et quitta l'abbaye. Toutefois le temps adoucit un peu la colère des religieux : en 1588 ils tentèrent une démarche pour se rapprocher de leur abbé. Celui-ci leur écrivit de Paris pour les féliciter de leur soumission et leur exprimer son désir de revenir au monastère s'ils étaient dorénavant moins rebelles (1). La paix ainsi conclue, dura jusqu'à la fin de 1595 (2) où, sous je ne sais quel prétexte, la querelle recommença. L'abbé abandonna ses moines : il se réfugia à Lyon où il vécut quelque temps chez les Carmes et enfin résigna son abbaye en faveur de Jean Sicard, le 14 août 1597 (3). Né à Talard (Hautes-Alpes), percepteur des fils du maréchal d'Ornano, Jean Sicard était novice à Saint-André quand il reçut les lettres de Clément VII l'instituant abbé (13 décembre 1599). Obéissant au bref

(1) Chantelou, *op. cit.*, p.

(2) On trouve des actes signés de lui en 1591 et au 13 octobre 1595. Ms. 12659, fol. 218 v°.

(3) L'acte stipule une pension de 300 écus au soleil d'or en faveur du démissionnaire. Il est daté de la chambre de l'abbé (Brancasse) au couvent des Carmes de Lyon. La chronique le fait ensuite partir pour Venise dans le dessein de revenir au judaïsme. Il serait mort avant d'arriver dans cette dernière ville.



Pontifical, il ne prit possession qu'après avoir fait ses vœux, c'est-à-dire le 30 mars 1600 (1). Les premières années de son abbatiat firent mal présager de la tranquillité de son long gouvernement ; les querelles dont elles furent remplies prirent ce caractère de mesquinerie et de cupidité qui est le meilleur signe de la décadence. Les moines s'attaquèrent d'abord au pitancier : ils le trouvaient trop riche et lui demandaient une meilleure pitance. Le démêlé dura douze ans et se termina enfin le 23 janvier 1615 par une transaction amiable (2). A l'époque où ce procès s'ouvrait, l'abbé était en litige avec le doyen qui lui réclamait les sommes nécessaires à la réparation de l'église Saint-Martin. Jean Sicard fit quelques temps sourde oreille : le doyen le cita devant le sénéchal : tandis que la procédure s'ébranlait, la voûte de l'église croula entraînant, dans sa chute, une partie du cloître. La solution de l'affaire en fut plus rapide : l'abbé dut exécuter à ses frais toutes les réparations (2 avril 1604). Les moines n'en étaient plus cependant aux pauvres revenus des âges de ferveur.

Le trésor commun était demeuré le même : les moines, étant moins nombreux, en avaient chacun une part plus grosse. Leurs pères avaient eu le nécessaire, ils jouissaient du superflu et comme ils ne savaient à quoi l'employer, ils en enri-

(1) Bibl. nat. ms. 12659, fol. 249.

(2) Il y eut d'abord un arrêt du parlement du 10 mars 1603, *per modum provisionis*, puis une première transaction du 15 juin 1611. enfin l'accord dont il est ici question. Une chose curieuse à remarquer est la différence d'estimation de chaque pitance : l'arrêt l'évalue à 2 sous 6 deniers, la première transaction à 5 sous ; enfin la dernière demande au pitancier 1800 livres par an pour 22 moines sans compter les pitances de l'abbé et du vicaire de Villeneuve. — Chantelou, *op. cit.*, fol. 127 et 128,

chirent leur famille. Cette coutume contraire aux lois canoniques dut effaroucher quelque peu Jean Sicard, mais il ne put d'abord que protester et dut bientôt s'incliner devant la volonté de ses moines. Il sanctionna l'abus par une décision du 24 avril 1614 que le chapitre général du 1<sup>er</sup> décembre 1615 enregistra avec satisfaction (1).

On comprend ce que devenait parmi ces luttes et ces préoccupations l'observance régulière. La plupart des moines avaient quitté Saint-André. Ces bâtiments étroits et incommodes, cet isolement ne pouvaient plus leur convenir. Le chœur était vide, l'office divin souvent interrompu. La règle s'émiettait en une foule de petits abus et ainsi se rapprochait chaque jour la ruine définitive. Pour l'éviter, il fallait recourir à une réforme énergique.

Les moines furent les premiers à reconnaître cette nécessité. Dans le chapitre de 1606 ils essayèrent de ramener au chœur, ceux qui s'en absentaient et firent une ordonnance les privant du droit au vestiaire. La mesure était dérisoire, elle n'arrêta pas le mal. L'autorité civile intervint alors. En 1608, le parlement de Toulouse rendit un arrêt ordonnant aux moines de Saint-André de s'unir à l'une des trois grandes congrégations bénédictines de France. Le chapitre délibéra la même année sur cet arrêt et fixa son choix sur la congrégation *des Exempts*. Mais cette décision ne fut jamais exécutée : elle se heurtait à trop d'obstacles à la fois et on l'eut volontiers oubliée si, dix ans après, le parlement n'eut renouvelé son arrêt que des lettres royales du mois d'août 1618 sanctionnèrent pleinement. L'af-

(1) *Idem, ibidem*. C'est aussi à Chantelou qu'une grande partie du récit suivant est empruntée, fol. 128 à 141.



faire fut donc remise en délibération au chapitre général du 1<sup>er</sup> décembre de cette année 1618 ; elle eut la même conclusion. Des procureurs furent nommés pour négocier l'union aux Exempts. Quatre religieux refusèrent d'approuver l'ordonnance capitulaire. Parmi eux se trouvait le doyen dont le nom reviendra souvent au cours de ce récit. Esprit tenace, jouissant sans doute d'un certain crédit, rompu aux milles procédés de la chicane, Pierre Aymar fut le meilleur ouvrier de la réforme. Mais il est difficile d'apprécier ses intentions ou de justifier sa conduite. Ame de tous les procès, véritable protégée changeant d'opinion à tous les vents de succès, il parait avoir eu pour but d'augmenter ses revenus et de se conserver une existence indépendante au sein d'une réforme qu'il sentait inéluctable. En se déclarant partisan de la réforme, il fit lui-même son choix parmi les réformateurs, afin de pouvoir prendre vis-à-vis de ses élus les libertés et les droits d'un protecteur. Ce fut sur la congrégation de Saint-Maur que se fixèrent ses préférences et dès lors, il intrigua pour l'établir au monastère. Ses premiers efforts furent vains ; les moines sans se laisser arrêter par ses protestations renouvelèrent en 1619 la décision du chapitre précédent.

Le doyen, loin de s'avouer vaincu, continua ses instances auprès du parlement de Toulouse qui le 23 mars 1620 prononça l'union de Saint-André à la congrégation de Saint-Maur. Avant que cet arrêt ait pu être notifié aux moines, le prieur claustral, Laurent Boëce et le recteur du collège de Saint-André d'Avignon, Théophile Arnaud, exécutaient les ordonnances capitulaires ; le 1<sup>er</sup> avril, ils unissaient Saint-André aux Exempts, entre les mains de Dom d'Alibert, abbé



de Saint-Pierre et Saint-Paul de Caunes (anc. dioc. de Narbonne) (1). Cependant Guillaume Rességuier, conseiller au parlement, arrive au monastère pour faire exécuter l'arrêt du 23 mars. Il délègue P. Aymar auprès des supérieurs de Saint-Maur pour les prier d'envoyer un prieur, un sous prieur et un maître des novices ; l'abbé supportera les frais de son voyage et donnera 1500 livres. Par un arrêt du 24 avril le parlement approuve les ordonnances de son conseiller, soustrait le doyen à la juridiction abbatiale et le prend sous sa spéciale sauvegarde. L'abbé se soumet et fait un premier versement de 500 francs à P. Aymar. Celui-ci part pour Paris.

A peine est-il en route que l'abbé fait appel des arrêts du parlement auprès du conseil du roi. Le doyen ne pouvant plus négocier, revient au monastère. Une ordonnance du grand conseil renvoya l'affaire au parlement (27 septembre 1620); la nouvelle procédure fut courte et aboutit à un arrêt confirmant toutes les ordonnances déjà faites. La conclusion naturelle paraît être l'union à Saint-Maur : mais il faut nous habituer à trouver les faits opposés à la logique. Le 7 novembre, P. Aymar et les autres opposants par une convention avec l'abbé reconnaissent l'union aux Exempts. Cette bizarre décision servit de traité de paix et termina pour plus de cinq ans toutes les querelles. La raison de cet interruption des intrigues du doyen est assez facile à découvrir. Préservé contre les rancunes de l'abbé par l'arrêt du parlement il sentait que l'heure n'était pas propice et que de nouveaux procès lui seraient inutiles.

(1) Une copie de l'acte d'union s'est conservée à la Bibliothèque du musée Calvet, ms. 3149, fol. 311.

La Congrégation de Saint-Maur était encore au berceau. Les lettres patentes de Louis XIII approuvant la constitution d'une branche française de la réforme lorraine, dite de Saint-Vanne, sont datées de 1613 (1). Les premiers Mauristes se souvenaient trop des luttes qu'avaient amenées la réforme de Saint-Augustin de Limoges et des autres monastères où ils étaient installés, pour essayer d'en occuper de nouveaux contre le gré de leurs habitants. Le désir de laisser grandir en paix leur Congrégation naissante et la crainte de compromettre, dans le tumulte de violentes discordes, l'œuvre bonne et saine à laquelle elle se donnait, les invitaient à la prudence et à la modération. Le doyen le comprit, et pour ne pas aller au devant d'un échec, il interrompit ses démarches, se proposant de les reprendre en un temps plus heureux.

Cette ère plus favorable ne tarda pas à s'ouvrir. En 1624, Richelieu, abbé de Fleury-sur-Loire, demanda aux Mauristes la réforme de son abbaye. Ce fut le premier acte d'une protection qui ne devait prendre fin qu'avec la vie. Il est juste de dire que cette faveur ne fut pas toujours heureuse pour Saint-Maur, ni désintéressée de la part du puissant ministre. On sait, en effet, que la politique du cardinal était de tout centraliser sous son unique pouvoir : tenir sous sa main ces abbés puissants, gouverner, même de loin, ces innombrables moines, administrer ces immenses richesses, était une tentation bien forte pour un homme tel que Richelieu ; il n'entre pas dans le cadre de cette étude, de montrer com-

(1) Cf. l'article de Dom Piolin sur le *Cardinal de Richelieu et la Congrégation de Saint-Maur*, *Revue des Questions historiques*, t. XLIX, p. 127-166.



ment il y succomba et combien l'union des diverses Congrégations en une seule, Cluny, eut servi les plans du premier ministre, abbé du monastère, chef d'ordre. Quoiqu'il en soit, la protection de Richelieu donna quelque prestige à ces pauvres religieux, que recommandaient seulement leurs vertus. Ils ne furent plus des étrangers ou des suspects. Installés à Limoges, à Fleury, à Jumièges, à Saint-Faron-de-Meaux, sollicités de s'unir à leurs frères de Saint-Vanne pour réformer Cluny, soutenus par les parlements et par le pouvoir central, les Mauristes se trouvèrent en mesure de conduire avec plus de rigueur leur œuvre, et, au besoin, de l'imposer.

Ce fut alors que le doyen recommença ses intrigues.

L'abbé, justement irrité de ce manquement à la parole donnée, répondit à ses manœuvres déloyales ; il obtint, le 25 juin 1626, des lettres royales infirmant l'arrêt du Parlement du 23 avril 1620 et remettant le doyen sous sa juridiction. La riposte fut prompte. Le 11 septembre, le Parlement délégua Jean de Josse (1) pour enquêter sur l'état de la discipline à St-André et pour y établir les moines de St-Maur, en exécution de ses précédents arrêts. L'examen fut sévère et les ordonnances de réforme nombreuses. L'abbé, essayant de résister, en appela au Parlement de l'action de son conseiller. Le 26 février 1627, un arrêt le débouta de son appel.

Jean Sicard était las de ces luttes. Dès le mois de novembre, il avait renoncé à son titre en faveur de François du Roure, le nouvel abbé ne fut pas, sans

(1) Jean de Josse Lauvreins, troisième du nom, mort le 10 octobre 1642. Le Chesnaye - Desbois et Badier, *Dictionnaire de la Noblesse*, t. XI, col. 106.



doute, accepté, et jusqu'en 1632, Jean Sicard continua à gouverner l'abbaye. Il reprit donc l'opposition, transportant le débat sur un terrain où il parut avoir, quelques mois, espoir de succès. L'acte d'union aux Exempts subsistait : les ordres du Parlement avaient été obéis, et tant que Saint-André demeurait uni à l'une des trois Congrégations bénédictines, on ne pouvait lui demander davantage. La légalité donnait encore ce refuge à la résistance : elle le lui enleva bientôt. Le 20 septembre, le Parlement cassa l'union aux Exempts : les moines devaient s'unir à Saint-Maur dans le délai d'un mois, sous peine de confiscation de tous leurs revenus. L'abbé ne pouvait plus instituer de prieurs, nommer aux charges ni recevoir de novices. C'eût été la mort : il fallut donc se rendre. Le chapitre, réuni le 11 octobre, fit le premier sa soumission et nomma deux procureurs pour négocier avec les Mauristes.

Le surlendemain, le Parlement ordonna aux supérieurs de Saint-Maur d'envoyer à Saint-André six moines de chœur et deux convers. Le 26 mars 1628, un nouvel arrêt déléguait Dom Grégoire Tarrisse prieur de Notre-Dame la Daurade, à Toulouse, pour prendre possession de l'abbaye. Celui-ci, accompagné de Dom Martin Fiteau, part aussitôt pour Saint-André : il réunit les moines au chapitre et leur signifie le motif de sa venue. Tous alors, et le doyen le premier, répondent qu'ils vivent en paix, qu'ils n'ont nul besoin de réforme, que pour tout logement ils ne peuvent offrir qu'une chambre au bout du dortoir, étroite et délabrée, bonne tout au plus à servir de chenil. Les instances et les raisonnements n'y purent rien, et nos deux Mauristes, sans s'arrêter plus longtemps en cette inhospitalière maison,

reprirent aux bords du Rhône la barque qui les avait amenés et s'en revinrent par Arles.

La situation toute foisne pouvait se prolonger et le dernier mot devait appartenir à la justice. C'est celle-ci qu'il fallait enrayer. L'abbé le comprit. Il commence par attacher à sa cause le doyen en lui donnant 3.000 livres pour ses frais de procès ; puis il poursuit auprès du conseil du roi la cassation de l'arrêt du 20 septembre 1627. La procédure dura deux ans et aboutit à une ordonnance du 6 septembre 1630, pleinement confirmative. L'abbé définitivement vaincu à son tour, cessa la résistance au moins sur le terrain légal. Théophile Arnaud, son procureur, signa à Toulouse, le 16 janvier 1631, l'acte d'union à Saint-Maur, en présence de Dom Esprit du Marché, et lui-même ratifia le 10 février.

Les négociations s'ouvrirent pour l'exécution des deux actes d'union. Conduites par le nouvel abbé François du Roure, homme doux et conciliant, elles traînèrent en longueur : le 25 juin 1632 un arrêt du parlement obligea les moines à se hâter un peu plus. Le 13 octobre, une délibération capitulaire posa les bases d'un concordat. Saint-André passe aux moines de Saint-Maur avec tous ses offices et bénéfices. Les anciens religieux conserveront leur vie durant leurs charges et leurs revenus : ils continueront à observer leur cérémonial et ils occuperont le chœur tant qu'ils seront en nombre suffisant. Les Mauristes n'auront aucun droit de correction sur eux ; ils célébreront les offices selon leur rit et les anciens pourront se joindre à eux. Le monastère n'étant pas assez grand pour réunir les deux observances, les moines de Saint-Maur seront logés à Avignon, au collège de Saint-André, jusqu'à ce qu'on leur ait



aménagé des cellules. Ces conventions, approuvées dans deux autres assemblées du 8 et du 13 février 1633, furent définitivement rédigées avec quelques modifications, le 23 novembre, en présence de Dom Gérard Désaleux, abbé de Saint-Augustin de Limoges, de Dom Bernard Audebert, prieur de Sainte-Croix de Bordeaux, de Dom Tarbouriech, prieur de la Daurade, de Toulouse. Les moines de Saint-André faisaient place aux Mauristes dans les bâtiments de l'abbaye : ils conservaient leurs usages et constitutions sous la direction de P. Aymar, nommé prieur claustral. L'administration de la mense conventuelle revenait aux Mauristes, qui payeraient à chaque moine la portion monastique (240 livres pour les prêtres, 210 pour les clercs). Les anciens devaient jouir jusqu'à leur mort des revenus de leurs charges.

*(A suivre).*

M. MÉRITAN.



## UNE EXCURSION A POMPIGNAN (GARD)

Le voyageur qui va de Nîmes au Vigan, par la voie ferrée, rencontre d'abord des plaines plus ou moins grandes, plus ou moins verdoyantes et fertiles ; mais, lorsqu'il a dépassé la station de Sauve, il est tout à coup témoin d'un changement subit dans le paysage.

Les terrains s'élèvent et deviennent agrestes, presque sauvages ; des roches abruptes et accidentées se dressent de toute part ; entre ces rochers dépouillés de toute végétation, quelques champs maigres et étroits, plantés de cerisiers, et de frêles micocouliers dont les bois servent à fabriquer des fourches.

Au pied de ces montagnes grisâtres et nues, au-dessous d'une tour en ruine que le lierre tapisse, et de quelques pans d'un mur démantelé, là-bas, dans le ravin, coule une rivière innommée au cours sinueux.

Bientôt apparaît la petite ville de Saint-Hippolyte avec son allure à la fois militaire et commerciale, avec ses pépinières et ses jardins qui viennent reposer agréablement les yeux et vous faire oublier le triste trajet de Sauve à cette ville.

Si vous voulez aller à Pompignan, il vous faut descendre à la gare de Saint-Hippolyte ; là vous trou-

vez une voiture qui, moyennant une mince rétribution, vous conduira dans une heure, au bourg des Pompignanais.

On traverse Saint-Hippolyte, dans presque toute sa longueur; on longe ensuite à droite et à gauche des champs assez fertiles, plantés de vignes, de mûriers et d'oliviers; puis, après que l'on a gravi une côte très raide, les traces de culture s'effacent encore et l'aridité recommence : on se trouve au milieu d'une *garrigue* sans fin, on a de tout côté une steppe désolée, une espèce de lande sauvage, où quelques troupeaux viennent brouter, au pied de chênes nains assez rares, la lavande, le thym et le serpolet qui parfument leur chair et en font une nourriture très saine et très appréciée.

Enfin se montre, dans le lointain, Pompignan avec sa belle église romane et son clocher monumental. Le Village se développe au milieu d'une petite plaine assez vivante, encadrée sur trois points par des sommets plus ou moins élevés.

A l'ouest, les collines boisées du *Monnier*(1). Il y avait là autrefois, le mot le dit, un *monastère*, une colonie de *moines* bénédictins qui les premiers vinrent défricher ces terres incultes. Il subsiste encore de ce passé glorieux, sur les pentes occidentales de ces monts, une petite église, une chapelle avec son ermitage que deux prêtres zélés et intelligents, MM. les abbés Nadal et Rédier, originaires de l'endroit, ont restaurée et dont ils ont fait un but de pèlerinage, sous le vocable de *Notre-Dame du Monnier*.

(1) L'orthographe de ce nom a changé plusieurs fois ; en 1643 on écrivait *moignié* ; en 1694 *mounier* ; depuis 1811 ce quartier est appelé *Monier*,



Au sud du bourg, les hauteurs du Causse, se dressant presque à la limite du département de l'Hérault, et sillonnées par la route qui s'en va à Montpellier.

A l'est, la gigantesque montagne de Saint-Jean, avec l'église de ce nom et les ruines d'un magnifique château.

La plaine de Pompignan est complètement ouverte du côté du nord. et n'est bornée de ce côté que par de légers accidents de terrain, ce qui la rend excessivement froide en hiver et exposée au souffle impétueux du mistral ; d'autre part, elle ne jouit guère de la chaude haleine du vent du midi, étant entièrement fermée sur ce point, comme nous l'avons dit, par les sommets du Causse sur lequel on rencontre bientôt *Claret* chef-lieu de canton de l'Hérault.

Au centre de la plaine, entre le village et le château de Mirabel et à la partie la plus basse de cette immense cuvette coule du sud ouest au nord-est, sous le nom peu euphonique de la Dartigue une petite rivière qui va se jeter dans le Vidourle, près de Sauve. Ce cours d'eau fait mouvoir, à certaines époques de l'année, deux petits moulins, installés sur ces bords ; il est traversé, à un endroit assez central par un pont de trois arches, le plus monumental de la commune.

Et ce serait peut-être là d'après nous, l'explication du nom de *Pompignan* qui tirerait de là son étymologie.

Nous n'avons pas la prétention de trancher d'une manière définitive et comme en dernier appela question de cette étymologie ; le terrain des étymologies est un terrain glissant et on y tombe si on n'y prend garde, dans des affirmations plus ou moins fantaisistes. Nous apportons simplement notre opinion, prêt à la modifier, s'il en surgit une autre plus vraisemblable.



Nous avons interrogé à ce sujet plusieurs personnes recommandables et instruites du pays ; elles nous ont donné toutes des explications différentes, plus ou moins incertaines. Nous nous étions nous même lancé, à leur suite, dans des recherches infructueuses, lorsqu'ayant demandé les armoiries du bourg, nous avons remarqué qu'elles se composaient uniquement d'un pont.

Comme il y a souvent une relation intime entre les armoiries et le nom d'un pays, nous avons cru trouver là l'explication de la première syllabe du nom de *Pom-pignan*. Restait à trouver la signification de *pignan* :

Nous étions trois prétendus lettrés à nous promener dans la plaine Pompignanaise et nous cherchions, tout en cheminant, à résoudre ce dernier problème. Deux d'entre nous, amateurs des étymologies historiques avaient hasardé, l'un : *Pons-pugnæ* : *Pont de la bataille*, l'autre : *Pons pignoris*, *Pont du gage, des otages* ; le troisième, plus naturaliste, avait trouvé : *Pons Pignorum* Pont des Pins.

Quoiqu'il en soit de ces trois hypothèses, il y a une chose certaine : Prenez le *Vallis Pompiniana*, appellation qui était donnée à Pompignan, dès 1384, par le dénombrement de la sénéchaussée ; retranchez de *Pompiniana* l'a final et vous aurez, à l'oreille, le nom actuel : *Pompinian* : *Pompignan*. L'orthographe est seule légèrement différente.

\*  
\* \*

Nous avons trouvé à Pompignan de nombreux restes des temps préhistoriques. Il n'y a pas peut-être un pays aussi riche en débris de ces époques loin-

taines : On n'y peut faire un pas, sans heurter une pierre recouverte d'une coquille marine, ou d'une fougère en bas-relief.

En allant de Mirabel à Pompignan, et en suivant le raccourci qui y mène en ligne droite et qui n'est autre, en grande partie, que le lit d'un torrent ordinairement desséché, nous avons souvent trouvé des pierres avec incrustation de coquillages marins ; un jour nous en découvrîmes un d'une taille plus qu'ordinaire, que nous portâmes immédiatement dans les collections du château.

Dans ce château de Mirabel, les dalles qui servent de pavé à la plupart des pièces, sont recouvertes de très belles fougères en relief.

C'est surtout, aux carrières de pierre de taille de la commune, que l'on est témoin de ces nombreux phénomènes des temps antérieurs aux nôtres. Ils ne sont pas moins abondants, en certains autres endroits de la campagne Pompignanaise : Des chasseurs renommés de la localité qui battent le territoire, dans tous les sens, nous ont affirmé en avoir vu de très curieux un peu partout ; ils nous en ont montré quelques spécimens qui avaient bien leur valeur.

Que conclure de ces trouvailles ? trois choses :

1° Que la mer a recouvert autrefois ces terrains, puisque nous y trouvons ses produits, et que se retirant lentement, et comme à regret, elle y a laissé, comme témoins de son passage, ces coquilles pétrifiées que l'on y rencontre en si grand nombre.

2° Que sur notre globe terrestre, à l'époque de sa formation, et avant les temps historiques, il y a eu, comme nous l'enseignent les géologues, mixtions des divers éléments qui le composent ; une espèce de fusion qui a mêlé ensemble les végétaux et les



minéraux, et que, par suite d'influences progressives, les végétaux enfouis se sont pétrifiés.

3° Que plusieurs espèces de végétaux se sont perdues, et n'ont pas survécu à ces époques préhistoriques ; par exemple : les fougères que nous trouvons dans les bancs de pierre de Pompignan, et dont nous ne rencontrons plus aujourd'hui des similaires avec les mêmes grandes dimensions.

Pardonnez-moi mon cher lecteur, cette petite digression scientifique et retournons à notre Pompignan.

Il y a *Pompignan le-Vieux* et *Pompignan-le-Jeune*. Vous allez voir que ce n'est pas au hasard que nous faisons cette division et que ces noms ne sont point du tout facultatifs ou conventionnels.

\*  
\* \*

*Pompignan-le-Vieux* : C'est ainsi que l'on appelle dans la contrée, les imposants débris qui couronnent la montagne dite de Saint-Jean, dont nous avons déjà parlé. Il paraît que ce serait là, d'après la tradition, le berceau de ce pays, et les premiers habitants de la région se seraient établis sur ces cimes.

De fait, il n'y a rien, dans cette opinion, que de très vraisemblable.

C'est sur les hauteurs que se fixèrent d'abord les ancêtres du genre humain. Sans parler des temps préhistoriques où les hommes habitaient ordinairement de hautes cavernes, nous voyons, dans l'histoire ancienne et au moyen âge, les groupes d'habitations se former au sommet des montagnes. C'est sur les collines que nous retrouvons presque toutes les bourgades ou villes gallo-romaines :



Nous pouvons donner de ce fait plusieurs raisons très probantes :

Outre peut-être la crainte des inondations et le besoin d'un air plus pur, à une époque où il y avait tant de marais, les nécessités de la défense avaient poussé nos aïeux à s'établir sur les sommets ; ils y trouvaient des moyens de se défendre plus nombreux et plus faciles. En des temps où on était sans cesse menacé, où l'on avait à redouter tantôt les invasions des Barbares, tantôt les attaques des *Routiers*, maintenant la visite d'un peuple voisin qui attaquait à l'improviste et parfois sans raison, puis celle d'un seigneur qui ne vivait que de rapine et de brigandage, on se sentait à l'aise sur les hauteurs. On voyait venir l'ennemi de loin, et avant qu'il n'eût gravi la côte, on avait le temps de s'organiser. D'ailleurs, avec les armes de l'époque, qui étaient toutes primitives, l'avantage était pour celui qui était plus élevé et qui recevait de haut son adversaire à coups de pierres ou autres projectiles.

Si vous le voulez bien, mon cher lecteur, nous allons faire ensemble la terrible ascension du mont *Saint-Jean*.

Remarquez d'abord combien les flancs de la montagne sont affreusement accidentés ; voyez ces excavations longitudinales qui déchirent ces terrains. On dirait qu'à l'époque où tout était liquide sur notre planète, il s'est formé là une tempête épouvantable, et qu'au plus gros de la tempête, au moment où des vagues énormes s'entrechoquaient et montaient menaçantes, elles se sont figées tout à coup par un phénomène instantané et sont restées là comme un produit de ces périodes troublées.

Montons ensemble le chemin rocailleux et pénible

qui serpente autour de la montagne. S'il y avait ici du sable, nous pourrions dire avec *Lafontaine* :

Par un chemin montant, sablonneux, mal aisé.....

Cependant, cette route est relativement large et sert quelquefois aux véhicules des bûcherons qui exploitent les bois de chêne répandus sur ces pentes désertes.

Nous aurions pu ne pas suivre ces lacets interminables et nous jeter dans les raccourcis qui en abrègent les longueurs, mais c'eût été vraiment une course trop pénible et à en perdre haleine.

Nous voici enfin arrivés au sommet, au pied même du vieux castel et nous foulons déjà ce sol où habitèrent les premiers ancêtres des Pompignanais.

Ah ! mais il paraît que nous avons été l'objet d'une incroyable illusion d'optique.

En nous dirigeant du village de Pompignan vers ces hauteurs, nous avons cru que nous allions gravir un pic isolé de tout côté, une montagne en forme de pain de sucre. Il n'en est rien ; nous nous sommes trompés. Nous sommes sur un plateau qui s'en va de l'ouest à l'est et qui n'a pas moins de plusieurs kilomètres de long.

(*A suivre*).

BOUDIN.



# A LA MÉMOIRE

DU DOCTEUR LOUIS RÉDIER

«L'ami des pauvres ne craint pas la mort.  
(Saint Vincent de Paul)

## I

Quand on meurt jeune, c'est qu'on est aimé des dieux,  
S'écriait autrefois le vieux poète Homère.  
Présentement les dieux ne sont plus que chimère  
Mais ce vers resplendit d'un éclat radieux.

★ ★

Car il faut — du Seigneur insondable justice ! —  
Que pour le criminel l'homme juste pâtisse,  
Que des petits enfants désertent leurs berceaux.  
Il faut qu'au moment même où, l'âme satisfaite,  
L'homme à ses lèvres va porter l'urne de fête  
L'urne soudain s'échappe et se brise en morceaux.

★ ★

Tu n'as pas accompli ton œuvre tant rêvée,  
Ami, Dieu t'a repris au milieu des combats  
Que tu livrais sans cesse aux fléaux d'ici-bas,  
Et tu t'en vas laissant cette œuvre inachevée.  
Car Dieu ne voulait pas te voir toujours souffrir  
Du mal de ton prochain dont tu souffrais toi-même,  
Lorsque tu te sentais impuissant à guérir,



Pour nous, chrétiens, la mort est un bienfait suprême.  
Quand Dieu nous fait mourir jeunes, c'est qu'il nous aime  
Et ce fut un bonheur pour toi que de mourir.

## II

Ah ! voilà ce qui fortifie !  
Non pas, vaine philosophie,  
L'idéal faux que tu promets,  
Mais la croyance en l'autre vie  
Mais l'espoir, pour l'âme ravie,  
Qu'au ciel où son Dieu la convie  
Elle ne souffrira jamais.

..

Tu croyais en l'autre existence,  
Louis, Dieu t'avait fait savoir  
Qu'en ce monde, il n'est d'importance  
Que de bien remplir son devoir.  
Tu partis, mais sur notre terre  
Tu fis une œuvre salubre.  
Ton travail, ouvrier austère,  
Aux maîtres ne semble pas vain.  
Tu prenais à la mort superbe  
Les épis qui formaient sa gerbe  
Empêchant qu'elle ne survînt.  
Aussi la mort se vengea-t-elle,  
En prenant ton âme immortelle  
Pour l'offrir au maître divin.

..

Tu la voyais venir depuis longtemps. Nous autres,  
Ministres du Seigneur, médecins, nous avons  
Comme un pressentiment envoyé par les nôtres  
Qui déjà sont entrés aux lieux dont nous rêvons,  
Quand nous avons fini notre devoir d'apôtres,  
Quand d'autres serviront mieux que nous ne servons.

\* \*

Aussi lorsque la mort s'approcha de ta couche,  
Ce fut avec bonheur, et même avec fierté,  
Que tu vis l'Immortelle appuyer sur ta bouche  
Ses lèvres respirant un air de volupté.  
Car pour un vrai chrétien la mort n'est point farouche  
Mais l'emporte au séjour de la félicité.

## III

Que de souffrances disparues !  
Que de misères secourues,  
Grâce à tes présents généreux !  
Ta main droite, dans son ébauche  
Du bien, ignorait que la gauche  
Prodiguât des dons si nombreux.  
Puisse Dieu, bienfaiteur modèle,  
Rendre, à sa promesse fidèle,  
A celui qui se souvint d'elle  
Ses bienfaits au centuple aux cieux !

\* \*

Tu sus vivre comme on doit être  
Quand on combat le bon combat.  
Du médecin comme du prêtre  
La vie est un apostolat.  
Que le mal en maître sévisse,  
Qu'en tyran s'érige le vice,  
Chacun d'eux l'attaque et l'abat.  
Sois béni, toi qui de ta bourse  
Donnais au pauvre sans ressource,  
Sans craindre de tarir la source,  
Une aumône sur son grabat.

\* \*

Tu savais rendre l'espérance  
A celui qui désespérait,  
Et tu partageais sans regret  
Le lourd fardeau de sa souffrance :  
— Voilà pourquoi ton cœur mourait,



\* \*

Que de fois, grâce à ton génie,  
Le moribond à l'agonie  
Qui semblait mûr pour le tombeau,  
A ta voix et par un mystère  
Sentit ruisseler dans l'artère  
Son sang plus rapide et plus beau !  
Oui, tu faisais de vrais miracles,  
Et quand tu rendais tes oracles  
La vie allumait son flambeau.

\* \*

Louis, tu connaissais sans doute  
Tous les fléaux que l'on redoute,  
Tous les maux qu'on peut supporter,  
Puisque si souvent sur la route  
Tu mettais la mort en déroute  
Alors qu'elle osait t'affronter.

\* \*

Elle eut son tour. — Il faut qu'on meure  
Et qu'on abandonne ce lieu  
Où l'on nous regrette et nous pleure.  
Il nous faut tous quand sonne l'heure  
Quitter enfin notre demeure  
Pour trouver la maison de Dieu.

Sois en paix, sous sa sainte garde,  
Là-haut d'où les maux sont exclus,  
Mais que ton âme nous regarde  
Et puisse, ses jours révolus,  
Cher Louis, ton modeste barde  
Te rejoindre chez les élus !

*Le jour de la Toussaint 1898.*

J. RÉDIER.

---

*L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.*

---

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.



# UN PROJET DE RÉFORME

## DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

On se demande pourquoi, depuis le temps que l'Université parle de réformer son enseignement secondaire, ayant pour y pourvoir tant d'hommes intelligents et dévoués, elle n'a pas encore abouti. On l'expliquera peut-être par le nombre des réformateurs, très divisés entre eux, et par le conflit éternel des conservateurs routiniers et des novateurs subversifs. Cela ne suffit pas : il faut ajouter qu'il ne semble pas qu'il ne semble pas que nous soyons encore fixés sur l'objet et la destination de l'enseignement secondaire.

L'enseignement primaire s'adresse aux enfants pressés qui réclament des études courtes, appropriées à des besoins pratiques ; le secondaire, à ceux qui ont, avec l'aptitude, le loisir de pousser plus loin leur éducation.

De ces derniers les uns embrasseront les carrières libérales : ils seront médecins, avocats, officiers, professeurs. Les autres entreront dans les carrières pratiques, agriculture, commerce, industrie, banque, colonisation. Leur ensemble constituera l'élite de la nation, l'aristocratie des temps modernes, qui sera à la démocratie désormais triomphante ce qu'était à la monarchie la noblesse héréditaire, son appui et son ornement, sa racine et sa fleur. Il importe à un grand peuple que son élite ait reçu une haute culture intellectuelle, une éducation générale, vraiment libérale, et digne de l'influence qu'elle doit un jour exercer.

Ceci posé, quelle raison y a-t-il que cet enseignement soit double, l'un classique et l'autre moderne ? J'en vois au contraire une excellente qu'il soit sim-

ple, c'est l'intérêt que retirerait la nation de l'éducation une et homogène de tous ceux qui sont appelés à la diriger.

Et, de fait, avouons-le, si on l'a dédoublé, ce n'est pas par excès de confiance dans la vertu de ce dédoublement, mais pour nuire au classique et préparer les voies au monopole du moderne, à moins qu'on l'explique par l'incertitude de gagner au change.

L'enseignement moderne s'est fait ce qu'il devait fatalement devenir, organisé comme il l'était sur le plan du classique et logé sous le même toit, une contrefaçon de son aîné, offrant au rabais un baccalauréat équivalent. Il n'a pas gagné le prestige qu'il a fait perdre à l'autre. Il est une cause permanente de désarroi dans la direction de la maison. Il expose les élèves des deux catégories, à des comparaisons gênantes. Enfin il est à son tour une pépinière de bureaucrates et de fonctionnaires.

Ramenons-le à l'ancien enseignement spécial de Duruy, élargi, tant qu'on voudra, perfectionné, varié suivant la région. Qu'il soit pour nous l'équivalent des « écoles réelles » pour les Allemands. Nous avons actuellement l'enseignement moderne, les écoles professionnelles et les écoles primaires supérieures : c'est de la combinaison de ces trois éléments, dont la parenté est évidente, qu'il s'agit de former le type d'enseignement que nous cherchons, facile et court, succédant directement à l'école primaire, dont il sera le complément, et d'où sortiront les hommes de vie pratique dont nous avons tant besoin, la majorité des agriculteurs, des négociants, des industriels, des colonisateurs, et si l'on veut encore, un bon nombre de nos officiers.

Cet enseignement aura ses maisons à lui, une par département, et qui ne sera pas forcément au chef-lieu. Au lycée nous ne donnerons que l'enseignement secondaire, refondu et approprié à notre temps, uniforme, et sans autre épithète. Il sera possible alors de lui appliquer une réforme congruente et féconde.

Dans quel sens cette réforme doit être tentée, cela n'est pas matière à désaccord profond. On s'entend généralement à reconnaître qu'il est impossible *a*



*priori* que l'enseignement qui convenait aux sujets de Louis XIV convienne également à la démocratie du XX<sup>e</sup> Siècle. Dans l'intervalle la France a été transformée par la Révolution, les sciences ont été ou presque inventées, les barrières entre nations abaissées. D'où des besoins nouveaux, besoin d'une éducation plus démocratique, besoin d'un enseignement plus scientifique, besoin d'une initiation aux langues étrangères. Il faut désormais un système qui tienne compte de tout cela.

Quelques-uns ont si ardemment embrassé cette idée qu'ils n'ont pas proposé moins que de biffer d'un trait le système actuel pour lui en substituer un nouveau, exclusivement utilitaire, fondé uniquement sur le français, les langues vivantes et les sciences. Il me paraît, comme à beaucoup d'autres, qu'ils sont allés trop loin.

D'abord, s'ils s'adressent à l'Université, ils parlent pour ne rien dire, car ils savent bien que l'Université ne peut pas, sous peine d'une crise mortelle, se transformer ainsi de fond en comble instantanément. Sa méthode d'enseignement est séculaire : comment exiger qu'elle en improvise une autre sur-le-champ ? Et le personnel rendu inutile, qu'en fera-t-on ?

Ensuite, à un point de vue plus général, il faut voir s'il y a intérêt à jeter toute la cargaison classique à la mer, ou s'il ne suffirait pas de se délester. Ni l'Angleterre ni l'Allemagne ne nous donnent en tout cas l'exemple de la répudiation totale de l'antiquité, et, le feraient-elles, qu'il ne serait pas démontré par là que nos origines latines, nos qualités de race et nos traditions nationales nous conseillassent de les imiter.

Pour moi, les yeux fixés sur le même idéal que ces révolutionnaires, j'esquisserai un projet qui tiendra compte néanmoins de tout ce qui dans l'ancienne éducation française m'a semblé bon et utile à conserver. Plus pratique aussi, j'ai voulu que ce projet s'accommodât le plus possible de l'organisation actuelle, afin que la transition entre ce qui est et ce qui doit être fût presque insensible et qu'on pût le réaliser, si on voulait, tout de suite et sans trouble profond.



## CONTRE LE GREC

Je suis d'avis non seulement qu'on rende le grec facultatif dans l'enseignement secondaire, comme le propose M. Fouillée (1), mais qu'on l'en supprime absolument.

Profane, hélas ! je ne le suis pas plus que la moyenne des Français qui enseignent le grec sous le prétexte qu'ils le savent. Que la littérature grecque soit la plus riche, la plus variée, la plus complète des littératures du monde entier, j'en suis persuadé. Quelle autre peut montrer, à la fois, des poètes comme Homère et des philosophes comme Platon, des tragiques comme Sophocle et des comiques comme Aristophane, des orateurs comme Démosthène et des historiens comme Thucydide ? Et sa langue ! quelle simplicité et quelle magnificence ! quelle finesse et quelle force ! quel délié et quelle complexité !

Mais que m'importe, si langue et littérature restent pour moi lettre morte ? Que me font ces trésors dont je n'ai pas la clef ? Une littérature et une langue sont belles par elles-mêmes, mais de leur beauté je ne jouis, je ne profite que dans la mesure où je la pénètre, où je la sens. Et si elle doit me demeurer étrangère, à quoi bon m'en faire épeler les éléments ? A vouloir apercevoir une étoile trop lointaine, on perd ses yeux et son temps.

Il y a, dites-vous, pour l'esprit, une gymnastique incomparable dans la langue grecque, et dans la littérature grecque une vertu éducatrice qu'on ne saurait rencontrer ailleurs. Eh ! je veux bien, mais qu'importe si nous ne sommes pas en état d'y aller voir ?

Soyons francs : les maîtres, nous ne savons guère le grec, et les élèves l'ignorent totalement.

Bien entendu je fais la part des exceptions. Mettons même que savoir le grec, — je dis le savoir à fond et le goûter de même, — soit la règle chez les professeurs spécialistes des facultés et que tous soient de petits Croiset. Au lycée un bon helléniste est l'exception.

(1) Voir les *Etudes classiques et la Démocratie*.

Comment un futur professeur apprend-il le grec ? Il l'apprend après sa sortie du lycée et déjà bachelier. Il se remet aux déclinaisons et aux conjugaisons, il pioche la règle du subjonctif et celle de l'optatif afin de présenter un thème assez correct à la licence. Après cela, et en vue de l'agrégation, il prépare l'explication d'une série interminable d'auteurs, flanqué d'un côté de la traduction juxtalinéaire et de l'autre de l'Alexandre ou du Chassang, à moins que ce soit des deux.

Résultat : agrégé, s'il veut faire consciencieusement sa classe, il sera obligé de préparer chaque fois les textes qu'il aura à faire expliquer à ses élèves. Sinon il rencontrera à chaque pas des difficultés de lecture insurmontables. Gymnastique intellectuelle, c'est possible, mais que devient au milieu de ce perpétuel déchiffrage la vertu éducatrice ? Quelle place est faite au sentiment du génie de la langue, de l'âme de la littérature ? Oui, peut-être, au bout de quelques années, quand on repassera pour la dixième fois sur un texte parfaitement scruté et très familier, on le découvrira subitement, on le sentira. Vous voyez au bout de quel temps ! Jugez des élèves.

La vérité est que, du grec, ils n'en savent goutte. La masse des rhétoriciens est incapable de le lire à haute voix sans l'estropier. L'élite le déchiffre péniblement à coups de dictionnaire. Ce que devient encore ici la vertu éducatrice, je vous le laisse à penser. Si jamais âme de lycéen a tressailli au contact de l'âme grecque, qu'il se lève ! Ah ! certes, pour répondre à l'examineur que le naturel d'Homère est divin, magnifique l'éploiement de la verve pindarique, désopliant le brio d'Aristophane, lumineuse la précision de Démosthène, ils s'en tirent et passablement. Ils sont si dociles, ces chers enfants, et d'ailleurs si bien stylés ! Mais personne ne s'y laisse prendre.

Après donc avoir accordé aux hellénistes que le grec est la langue des dieux, je suis bien obligé de conclure que nos élèves lui restant complètement fermés, c'est, pour eux, comme si les dieux ne l'avaient jamais parlée, et que ce n'est pas la peine, fin XIX<sup>e</sup> siècle, quand on aurait tant d'autres choses utiles à apprendre, de perdre son temps, son argent, son



effort, à s'évertuer sur une matière qui ne nous servira à rien, non, pas même — car je suis sensible aussi à ce point de vue — pas même au développement désintéressé de l'intelligence.

On me dira : on ne sait pas le grec, soit, mais qui empêche de changer cela ? Il ne tient qu'aux professeurs de le mieux apprendre pour le mieux enseigner. — Je constate qu'au lieu que nos pères ont été de tout temps très versés dans le latin, ils n'ont jamais, sauf d'honorables exceptions poussé, très loin l'étude du grec. En plein apogée de la littérature classique, c'était par des traductions, et combien infidèles, qu'ils prenaient contact avec lui. C'est un jeu de relever chez Boileau les erreurs et les inintelligences en la matière. A quoi cela tenait-il ? A l'inexpérience des maîtres ? je le veux bien, mais quand je songe qu'avec les maîtres modernes, autrement capables, on ne parvient pas à de meilleurs résultats, je ne puis m'empêcher de conclure que, sans doute, l'esprit hellénique et l'esprit français ne s'appellent pas naturellement, et qu'au surplus on n'a pas au collège le temps qui serait nécessaire pour surmonter les difficultés de cette adaptation. Ce n'est pas la peine de continuer, puisqu'elle est défavorable, une expérience déjà vieille de plus de trois siècles. Contentons-nous de traductions.

#### POUR LE LATIN

Par contre, je réclame énergiquement le maintien du latin.

Je ne me contredis pas. Ce n'est pas en tant que langue morte que j'abolirais le grec, mais parce que les élèves, loin de profiter de sa moelle, ne sont pas capables de le lire. Le latin, c'est différent. Nous sommes impardonnables de ne pas le leur faire connaître à fond, nous le pourrions, nous le devrions.

Nous le pourrions parce que, si la langue latine est assez différente de la langue française pour imposer à l'esprit de l'élève un réel effort afin de la bien traduire, — gymnastique excellente à tous égards, — elle a néanmoins avec elle plus d'affinités que la langue grecque, elle n'est pas pour nous d'un apprentissage aussi rebutant. Faut-il répéter



que les trois quarts des mots français viennent du latin, et que parmi les tournures de phrase celles qui nous paraissent le plus modernes ont souvent une origine latine ? C'est là un avantage qu'on n'aura jamais avec l'allemand ou l'anglais.

Il y en a un autre, c'est que, tandis que les auteurs allemands, par exemple, se perdent souvent dans des considérations abstraites auxquelles l'intelligence d'un enfant est réfractaire, les latins, les prosateurs surtout, ont développé des idées très simples, des lieux communs très à la portée de cet âge, exprimés dans une langue concrète qui lui est aisément intelligible.

Et de fait, nos pères ont su le latin autant qu'ils savaient peu le grec. Le latin a été longtemps en France la langue quasi maternelle. Et c'était le latin que Fénelon voulait faire apprendre aux filles afin que, comme leurs frères, elles fussent capables de comprendre les prières de leur paroissien.

D'où vient que cela a changé ? D'où vient que nos rhétoriciens sont si peu en état de lire un texte latin ? et que dans un lycée dont on m'a dit le nom l'élève de rhétorique qui a été classé le premier dans la composition en thème latin du premier trimestre a traduit le titre ainsi libellé : *Lettre de Racine, par De litteris Racinii* ? D'où cela vient ? De nos prétentions à faire mieux et de notre démangeaison de faire autrement que nos prédécesseurs. On a supprimé, ou presque, des exercices comme les vers latins et la narration qui étaient excellents pour procurer la connaissance du vocabulaire. On a, au contraire, sur les traces des Allemands, introduit dans l'enseignement du latin l'érudition, la philologie, qui a dégoûté les élèves beaucoup plus qu'elle ne les a instruits.

Il suffirait donc de retourner à l'ancienne méthode pour retrouver les mêmes résultats qu'autrefois. Loin de diminuer la part du latin, qu'on la renforce, qu'on le fasse commencer en septième, qu'on pratique à fond le thème et la version, le vers, la narration et le discours : on obtiendra sans peine de bons latinistes, et quelque chose de plus par-dessus le marché.

Car je n'ai parlé jusqu'ici que de la facilité relative

qu'éprouve un Français à apprendre le latin. Je n'inventerai rien en soutenant qu'il retirerait à le bien apprendre de grands avantages, et tels que les langues vivantes ne sauraient lui en offrir de pareils.

Mon impartialité éclatera dans la double concession que je ferai volontiers aux partisans exclusifs des langues vivantes. En ce qui concerne la littérature latine, j'accorde que l'allemande ou l'anglaise sont aussi belles, aussi riches qu'elle en génies de toutes sortes ; et en matière de langue, j'admets que l'étude de l'allemand ou de l'anglais, par l'analyse des mots et des tournures qu'elle comporte, serait pour de jeunes esprits une gymnastique aussi utile que l'étude du latin.

Mais voici une première supériorité pédagogique du latin : il est une langue morte, c'est-à-dire définitivement organisée, et non plus, comme les langues vivantes, en perpétuel devenir. On distingue très nettement la période classique de la période de formation et de celle de décadence. On peut donc désigner à coup sûr les modèles sur lesquels il y aura profit à exercer des esprits inexpérimentés.

De plus le latin, étant langue morte, ne risque pas de gâter par contagion le français encore indécis de l'élève. Voyez que d'infiltrations étrangères dans notre français à nous qui savons peu les langues vivantes, et jugez ce que l'âge impressionnable et imitatif de l'enfant, s'il n'apprenait que celles-là, en laisserait passer dans le sien. Une langue morte est à cet égard une cloison étanche, une barrière infranchissable (1).

Le latin ne garantit pas seulement la pureté du français, il nous met en pleine possession de notre langue, dans laquelle il revit, en nous faisant sentir la propriété des termes, la valeur des locutions, l'agencement de la phrase.

Le latin est même un facteur essentiel de notre tradition nationale, et je suis de ceux qui la veulent maintenir à tout prix. Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, c'est par le moyen du latin que depuis des siècles on a élevé chez nous les générations. Tous nos grands écrivains respirent la culture latine.

(1) Voyez Doumic, conférence du 4 décembre 1898 à la Sorbonne.



Rompre avec elle, c'est s'exposer à ce que, sous d'autres influences, ils nous deviennent peu à peu étrangers. Nos petits-neveux liront Corneille et Molière comme nous faisons la cantilène de sainte Eulalie, à coups de lexique. Est-ce là, pour la force et la grandeur de notre patrie, un résultat souhaitable ?

Et puis je défie, quand bien même l'étude des langues vivantes soit une gymnastique intellectuelle comparable à celle du latin, que les élèves ni les parents la considèrent jamais comme telle. On les apprendra toujours pour les savoir, pour les parler, utilitairement, on croira avoir fini son éducation quand on y sera parvenu. Tentation funeste, car savoir parler une ou deux langues est un piètre résultat pour dix ans d'études. Un séjour de quelques semaines dans le pays y suffit. Le latin est si parfaitement inutile qu'on n'a rien de tel à craindre de lui. Il est un instrument d'éducation et il ne peut servir à autre chose.

J'ajoute maintenant que la littérature latine est un instrument d'éducation *française* qui n'a pas son pareil, parce qu'il lui manque non moins que parce qu'elle possède en perfection. Car il est évident que la littérature étrangère la plus recommandable comme moyen d'éducation est celle qui, la mieux douée pour développer dans les esprits ce qui est proprement de l'homme, de l'humanité en général, est en même temps la moins en danger de nuire à ce qui constitue l'originalité intellectuelle du peuple qui s'y applique. Or c'est le cas de la littérature latine.

Elle est d'abord essentiellement raisonnable. Elle brille dans son ensemble par un ferme bon sens qui s'impose à tous ceux qui la lisent, et dont on voudrait parfois qu'il fût moins dominant. Intéressant dans les orateurs, dans les historiens, voire dans les poètes comme Horace, il devient gênant dans les lyriques et même dans Virgile. Le sens du mystère est totalement aboli dans cette littérature. On est constamment mené dans des voies très éclairées par une main très sûre. Mais voici le double profit : elle donne aux lecteurs « la précision de l'esprit, la justesse du raisonnement, la mesure et la sobriété dans les opinions, la rectitude de la volonté,



elle les tonifie et les virilise (1). » Et par contre, elle ne risque pas d'enfiévrer notre sensibilité ni d'exalter notre imagination au-delà du degré qui nous est propre, et l'on sait que ce degré n'est pas élevé.

Ensuite, et précisément à cause de ce bon sens imperturbable, la littérature latine est au plus haut point universelle, humaine. Ce que nous appelons l'individualisme, le subjectivisme, n'est pas dans ses tendances. Elle a des orateurs, des historiens, des philosophes, dont le métier est de traiter d'autre chose que d'eux-mêmes. Le lyrisme au contraire, qui vit du moi individuel, n'est pas représenté. Et parmi les autres genres de poésie, si je prends le plus personnel des poètes latins, Horace, je constate qu'il ne nous révèle pas une âme ni bien spéciale ni bien compliquée. Il ne montre guère de lui que ce qui est lui est commun avec le reste de l'humanité, les caractères généraux de l'humaine nature. Et voilà encore comment la littérature latine est admirable pour développer chez des jeunes gens les traits essentiels et constants de l'homme, sans qu'on puisse appréhender que la méditation assidue d'un type rare et exceptionnel altère celui qui est propre à la nation.

Enfin, de l'homme, ce qu'elle cultive, ce n'est pas seulement ce qui est humain, mais ce qui est viril. Elle n'est pas une littérature de frivoles ou de dilettautes, une application aux lettres de l'art pour l'art, elle poursuit généralement un but qui est en dehors d'elle, elle remplit une tâche, une fonction sociale, un office public. En histoire et en éloquence, la preuve serait trop facile à fournir, mais sa philosophie n'a-t-elle pas été essentiellement pratique ? Les plus grands poètes eux-mêmes, Lucrèce et Virgile, n'ont-ils pas subordonné à autre chose qu'à l'art leur inspiration ? Lucrèce était un apôtre qui s'était donné pour mission de délivrer ses compatriotes des vaines terreurs de la superstition, et Virgile un citoyen qui déroulait en douze chants l'apothéose de Rome et de l'empereur. Quand les écrivains latins ont voulu, au moment de la déca-

(1) Pichon, *Histoire de la littérature latine*, Hachette éditeur. Cité par M. G. Michaut, dont il faut lire toute l'étude intitulée *le Génie latin*, dans la *Quinzaine* du 1<sup>er</sup> novembre 1898.

dence, faire de la littérature une distraction élégante de désœuvrés, ils ont échoué. C'est pourquoi la littérature latine, loin d'induire nos jeunes gens à la sophistication ou au dilettantisme, sera pour eux une école de sérieux et de gravité.

Au reste, à quelle époque, je le demande, la littérature française a-t-elle le plus brillé par ces qualités de virilité, d'humanité, d'universalité que je viens d'énumérer? Et à quelle époque pourtant a-t-elle été le plus originale, le reflet le plus exact de notre génie national? Nul doute, c'est au xvii<sup>e</sup> siècle, et ce siècle est précisément celui où elle était le plus nourrie de littérature latine. Donc, comme éducatrice de l'esprit français, la littérature latine a fait ses preuves; elle a été, elle doit rester notre littérature classique par excellence.

#### POUR LES LANGUES VIVANTES

Les heures consacrées à l'enseignement du latin étant maintenues, il suit de la suppression du grec que, dans la répartition actuelle du temps, une moyenne de cinq heures par semaine, de la cinquième à la rhétorique inclusivement, deviennent sans emploi. Nous les consacrerons par moitié aux langues vivantes et à la morale.

C'est trop peu de deux classes accordées par semaine aux langues vivantes dans le système actuel, même de trois, et à plus forte raison d'une, comme cela se fait en mathématiques élémentaires et en philosophie. Donnons-leur en autant qu'au français et au latin; il le faut pour qu'elles soient mieux enseignées, il le faut pour que dans l'esprit de l'élève, elles jouissent de la même considération que les deux autres enseignements.

Mais il est encore plus nécessaire que nous soyons fixés sur le but que nous voulons atteindre en les enseignant. S'agit-il de rendre les élèves capables de lire, écrire et parler couramment l'allemand ou l'anglais, l'espagnol ou l'italien? Ou bien, avons-nous la prétention qu'il en soit de ces langues comme du latin, qu'elles deviennent un moyen d'éducation intellectuelle, et que nos élèves en pénètrent le fin



du fin, les étymologies, les archaïsmes et la prosodie ? D'avance, j'ai répondu plus haut par l'option que délibérément j'ai faite d'une langue morte, et plus spécialement du latin, comme langue d'éducation.

Je crois que nous devons nous estimer satisfaits de mettre nos élèves en état de parler, de lire et d'écrire les langues vivantes avec correction et facilité (1).

Il ne suffirait pas qu'ils en possédassent la légère teinture, si facile, si rapide à acquérir, qui permet au voyageur de se tirer d'affaire dans un hôtel ou à l'employé de commerce de faire sa correspondance. On exigerait plus et mieux, la maîtrise nécessaire pour lire, sans recourir au dictionnaire, un ouvrage scientifique, littéraire, philosophique, ou un article de revue. En somme, ce n'est pas en vue d'un autre résultat que les autres peuples apprennent les langues étrangères, à commencer par le français. Et la différence entre eux et nous, c'est qu'ils y parviennent, tandis que nous restons en deçà.

Incertain du but, forcément notre méthode est mauvaise. Nous enseignons les langues vivantes comme les langues mortes, par le moyen écrit des thèmes et des versions, comme si l'essentiel était d'attraper la pureté et l'élégance. Plus tard, à la faculté, les futurs professeurs y pourvoiront ! Mais pour le moment, et au lycée, soyons plus modestes et plus pratiques.

La bonne méthode, sûre et rapide, est celle que M. Demolins voudrait voir employer — à tort selon moi — pour le latin lui-même, la méthode parlée, celle que nous suivons forcément pour apprendre la langue maternelle, celle qui consiste à ne parler en classe d'allemand qu'en allemand, à désigner les choses concrètes et à formuler les abstractions qu'en allemand, à ne penser autant que possible qu'en allemand. (2) J'entends d'habitude les

(1) Je le crois avec M. A. Brocard, si compétent dans son article *l'Enseignement des langues étrangères en France*, *Revue des Revues* du 15 février 1899.

(2) Voyez dans la *Revue des Revues* du 15 mars 1899 la simple et ingénieuse idée proposée par Mme Mazier : *les Ecoles maternelles de langues vivantes*.



professeurs de langues vivantes se féliciter tout particulièrement des élèves dont les parents ont été assez aisés pour leur donner dès l'enfance une bonne étrangère. Eh bien, la voie est tout indiquée : ils devront, qu'ils me pardonnent d'exprimer si familièrement ma pensée, être, toute proportion gardée, la bonne allemande ou anglaise de tous les autres.

Surtout cherchons les moyens pratiques de donner suite au projet plusieurs fois émis, et réalisé déjà par M. Demolins dans son collège de jeunes gens riches. Expatrions à tour de rôle et pour le plus longtemps possible nos élèves. Un séjour de deux mois, ne fut-ce qu'à deux reprises, en pays étranger, leur en apprendra plus long de la langue de ce pays que l'année scolaire tout entière passée dans la mère patrie ; dans tous les cas il en sera le complément naturel.

Les parents de nos élèves ne sont généralement pas assez fortunés pour prélever sur leur petit budget ces frais supplémentaires. Mais ne pourrait-on pas généraliser ce qui se pratique déjà dans certaines écoles primaires supérieures ou industrielles de Paris, s'entendre avec des directeurs de collèges d'Angleterre ou d'Allemagne pour échanger avec leurs élèves, pendant les vacances, ceux des nôtres qui seraient jugés capables de profiter de cette faveur ? Les frais, dans ces données, sont très considérablement diminués, et ce serait le cas de fonder pour les bons élèves pauvres des bourses et des demi-bourses.

#### POUR LA MORALE

Les deux autres heures vacantes appartiendraient à la morale.

On se plaint que l'éducation morale soit insuffisante au lycée. Le moyen de la fortifier n'est pas d'avoir l'air d'en faire un cours spécial qu'on rejette à la fin des études ; il faut en imprégner tout le système d'enseignement, en remplir toutes les années scolaires et pour ainsi dire chaque journée.

C'est pourquoi j'admettrais à la rigueur qu'on supprimât la classe de philosophie de l'enseignement secondaire, et qu'après avoir distingué dans son programme actuel deux parties, l'élémentaire et l'autre (celle des premiers principes et de la discussion des systèmes), on remît celle-ci à plus tard, à la faculté, et on échelonnât la première, la plus pratique, dans un ordre de difficulté progressive, d'un bout à l'autre de la période scolaire, de la neuvième à la première.

La morale y serait au premier plan, et d'une manière permanente. Elle serait enseignée aux enfants sous la forme des devoirs les plus simples, avec plus de force et de profondeur aux plus âgés, appuyée pendant les deux dernières années de notions très sommaires de psychologie et d'histoire de la philosophie. Et c'est au professeur de lettres que j'attribuerais cet enseignement.

#### TABLEAU GÉNÉRAL DE L'ORGANISATION NOUVELLE

Le latin et une langue vivante— je préférerais l'allemand,— voilà donc, avec le français, la morale, l'histoire, la géographie et les sciences, qui sont des matières sur lesquelles il ne s'est élevé aucune contestation, quelles doivent être, selon moi, les bases fondamentales et communes de l'enseignement secondaire tout entier depuis la neuvième jusqu'à la première.

De la neuvième à la quatrième inclusivement, tout absolument serait commun à tous. Le professeur de lettres serait chargé en même temps du cours d'histoire et de géographie. C'est pendant ces années-là que je chercherais à établir un *passage* avec l'école primaire ou l'enseignement spécial au profit de ceux de leurs élèves qui auraient montré les aptitudes voulues, sauf à leur accorder des bourses en cas de nécessité.

En quatrième, rétablissement de l'ancien examen de grammaire, ou institution d'un examen sérieux qu'il serait indispensable de passer avec succès avant



de pouvoir continuer les études secondaires. Il donnerait droit à un certificat. Je l'imposerais aussi aux établissements libres, sous le contrôle de l'Etat, afin de les préserver de la tentation d'ouvrir une hospitalité trop complaisante aux transfuges des lycées.

A partir de la quatrième, trifurcation. Les matières que j'ai dites resteraient communes, mais à côté les élèves, suivant leur vocation ou le désir de leurs familles, suivraient des cours spéciaux, plus exclusivement littéraires, s'ils veulent devenir avocats ou professeurs; plus exclusivement scientifiques, s'ils aspirent à la Médecine, à l'Ecole Centrale, à Saint-Cyr ou à Polytechnique; enfin plus pratiques, s'ils se destinent à l'Agriculture, au Commerce ou à l'Industrie. A ceux-ci je laisserais le choix entre le latin ou une autre langue vivante.

Récapitulons dès à présent les avantages de cette organisation.

Et d'abord les avantages matériels. Le premier, et le plus de grand de tous, c'est de ne pas bousculer ni bouleverser de fond en comble l'organisation existante. Les projets sont peu nombreux dont on pourrait en dire autant.

Puis j'abrège les études d'un an, ce qui est à considérer pour tous les élèves et surtout pour ceux qui se destinent aux grandes écoles de l'Etat ou aux carrières pratiques.

Je diminue le personnel des professeurs de philosophie et, dans les classes élémentaires, des professeurs d'histoire et de géographie. Autant de gagné pour le budget; ou bien on en profiterait pour doubler les classes trop chargées.

Au point de vue moral, j'établis sur un pied d'égalité d'instruction et d'éducation les futurs agriculteurs, industriels, commerçants, ingénieurs, financiers et les futurs avocats ou officiers. Le rôle de ces hommes de vie pratique étant appelé à devenir de plus en plus important dans le monde moderne, on ne saurait exagérer, dans un pays hiérarchisé comme le nôtre, le bienfait de cette assimilation.

Enfin, par la suppression de la classe de philosophie, en faisant de la morale un enseignement de toutes les années et donné par le professeur principal de la classe, je le revêts aux yeux des élèves d'un prestige et d'une autorité qu'il n'a pas eus jusqu'ici.



Si on me permet de rappeler en outre que j'ai déjà exprimé le vœu que ce soit le même professeur qui suive les mêmes élèves de la neuvième à la sixième, de la sixième à la quatrième et de la quatrième à la fin (1), on reconnaîtra peut-être que ce système, en même temps qu'il est plus simple que l'actuel, frappe par le mérite d'être aussi plus un, plus cohérent, et sur l'élève plus prenant.

#### POUR LE BACCALAURÉAT

Le baccalauréat est un mal nécessaire.

Sans lui les élèves laborieux travailleraient quand même et quand même les cancren végèteraient, mais parmi ceux de médiocre énergie — et ce sont les plus nombreux — beaucoup, privés de ce stimulant, languiraient. La moyenne intellectuelle des classes dirigeantes de la nation perdrait donc à sa suppression.

Ensuite il faut bien une sanction aux études pour en garantir la qualité. On ne l'appellera plus baccalauréat, soit ; mais la chose n'en persistera pas moins, nécessaire, indispensable. On a parlé d'un certificat d'études décerné par les professeurs eux-mêmes. Il n'offrira pas plus de garanties d'impartialité que le baccalauréat actuel. Il sera davantage protégé contre les caprices du hasard, peut-être ; mais comptez-vous pour rien les sympathies et les antipathies humaines, les cantilènes éplorées des mères, la tentation si naturelle de se débarrasser au moyen d'une petite faveur préjudiciable à personne des vétérans à perpétuité, et d'autres causes encore susceptibles de faire capituler la conscience des maîtres ?

Réformons sans supprimer. Pour moi, je ne changerais pas grand chose à la manière dont le baccalauréat est passé actuellement. Depuis bientôt vingt ans que je fabrique des bacheliers, et devant des jurys géographiquement les plus divers, je n'ai pas

(1) Voir mon ouvrage *l'Education morale au lycée*, Plon éditeur, chap. le *Professeur*.

encore vu un bon élève qui ait échoué. Le hasard ne fait de ses coups que sur la catégorie des médiocres, desquels on ne peut affirmer ni qu'ils méritent l'échec ni qu'ils sont dignes du succès.

Je demanderais seulement que pour plus de sécurité encore, le professeur fût admis de droit dans le jury devant lequel passent ses élèves. — Ils passeraient tous, bien entendu, devant le même. — Le livret scolaire joue un peu ce rôle, mais je lui préférerais la présence réelle, ne fût-ce qu'à titre consultatif. Nous serions là pour rectifier et mettre au point.

Mon projet de réforme comporte un triple baccalauréat, les deux qui existent déjà, et un baccalauréat *ès-arts*, ou *pratique*, ou de tel nom qu'on voudra lui donner.

Je ne changerais rien aux épreuves écrites du baccalauréat *ès-lettres* et du baccalauréat *ès-sciences*, sauf qu'à l'écrit je veillerais que les sujets fussent toujours à la portée des jeunes gens. Par exemple, je proscrirais dans la composition française les sujets d'érudition littéraire, qui sont de pur psittacisme, au profit des lieux communs de littérature et de morale et de l'histoire générale, plus propres, selon moi, à donner la vraie mesure de l'intelligence du candidat et de la maturité relative de son jugement.

Pareillement, à l'oral, je substituerais aux questions-devinettes, aux questions purement de mémoire ou d'érudition, celles qui provoquent davantage la réflexion, notamment des commentaires d'un texte français, latin, et étranger, non seulement au point de vue grammatical, mais au point de vue soit de l'idée et de la suite du raisonnement, soit de la force et de la vérité des sentiments exprimés.

Faut-il ajouter que je rétablirais à l'écrit l'épreuve de la langue vivante, thème ou version, et qu'à l'oral j'attribuerais à la conversation un coefficient sérieux?

Le troisième baccalauréat comprendrait, à l'écrit, en plus de l'épreuve de langue vivante, une de composition française et une de sciences appliquées ; à l'oral, des interrogations sur toutes les matières, latin compris, qui auraient fait l'objet de cette branche d'enseignement.

Je sais bien qu'on a proposé d'autres réformes :



augmenter le nombre des épreuves écrites ; laisser aux élèves le choix sur certaines matières ; accorder un droit aux notes des livrets ; exempter les bons élèves de l'examen..... Que sais-je encore ? Je ne suis frappé par les avantages d'aucune. Le baccalauréat, même organisé comme il l'est actuellement, donnera, sous le bénéfice des réformes faciles que je viens de proposer, tous les bons résultats qu'on est en droit d'attendre d'un examen. Si des candidats vous exigez, en outre, qu'ils aient satisfait à un examen de grammaire en quatrième, strictement éliminatoire, et même, si vous voulez, à un examen de seconde, le baccalauréat ne sera plus pour eux sortie l'opération hasardeuse ou écrasante qu'il est aujourd'hui, mais une pure formalité, une simple constatation d'études bien faites.

JACQUES ROCAFORT.



## LES MOINES DE SAINT-MAUR

A SAINT - ANDRÉ DE VILLENEUVE

— suite —

L'acte fut approuvé par un arrêt du parlement, 4 août 1635. Cinq moines avaient refusé leur signature : le camérier et le pitancier qui ne se rendirent pas au chapitre, l'infirmier, malade, le pré-chantre et un autre moine, sous prétexte que les moines de Saint-Maur ne pouvaient justifier de leurs pouvoirs. Ils furent le noyau d'une résistance qui devint d'autant plus violente, qu'elle était désormais sans espoir de succès et sans aucun fondement légal. Le doyen menait, pour l'instant, les soumis et les ralliés, sans doute, avec cette rudesse et cette tenacité qu'il avait montré en d'autres circonstances. Le parti adverse obéissait à l'abbé J.-B. du Roure, qui avait reçu la charge de son oncle François, le 19 mai 1634. Issu d'une famille noble (1) établie à quelques lieues de Saint-André, habitué à une vie large et sans contrainte J.-B du Roure avait apporté dans le gouvernement de l'abbaye, ses habitudes et ses procédés. Il revêtit l'habit monastique en prenant pos-

(1) La famille de Grimoard de Beauvoir du Roure de Saint-Remèze possédait le château de Bosquet près de Pont-Saint-Espirit. Le titre de comte du Roure avait été donné à Jacques de Grimoard de Beauvoir par lettres patentes de 1608. *Armorial de Languedoc*. T. I, p. 453. Cf. *Histoire de la noblesse du Comtat-Venaissin*. (Paris, David, 1743). T. I, p. 53. La Chenaye-Desbois, *op. cit.*, t. II, col. 772.

session du siège abbatial, mais il ne changea pas ses mœurs violentes. On le vit bientôt. Le 11 avril 1635, aidé de quelques hommes d'armes, il arrête P. Aymar dans une rue de Villeneuve et l'emprisonne dans un obscur réduit où il le laisse trois jours sans nourriture. Le comte de Saint-Remèze, frère de l'abbé, enlève au doyen les clefs de l'armoire des chartes, soustrait les meilleurs documents et les emporte au château du Bosquet où il les brûle. Le prisonnier fut délivré grâce à une habile supercherie de son serviteur (1). Aussitôt en liberté, il reprit ses démarches avec un acharnement que doublait désormais le désir de la vengeance. Sur sa requête, le parlement de Toulouse rendit un arrêt le 14 août 1634, ordonnant aux supérieurs de Saint-Maur d'envoyer à Saint-André un nombre suffisant de moines pour occuper les charges et célébrer l'office. Le conseiller Jean de Gantès de Vignaux (2) était chargé de notifier l'arrêt aux rebelles et de mettre les Mauristes en possession effective. Parti de Nîmes le 3 octobre, le conseiller arrive à Saint-André le 10 vers le soir. Les moines avertis de sa venue, prennent peur : ils quittent précipitamment le chœur où ils chantaient vêpres ; et, laissant toutes portes ouvertes, s'enfuient dans toutes les directions. Seul l'infirmier ne fut pas assez lesté. Le conseiller après avoir parcouru tout le monastère

(1) Ce serviteur introduisit un médecin avec lui : *captivum eripuerunt eodem tempore quo visitabatur a medico totius machinationis gnaro, dum interim duo monachi ad ejus custodiam deputati detinerentur in artocreate deglutiendo quod de industria ad decanum tunc missum fuerat*. Chantelou, *op. cit.*, fol. 135.

(2) Jean de Gantès, de Vignaux, conseiller au parlement de Toulouse, du 10 octobre 1633 ; il n'était pas reconnu par les Gantès de Provence. Cf. La Chenaye-Desbois et Badier, *op. cit.*, t. VIII, col. 944.



sans voir un seul moine, rencontra celui-ci sur le seuil de l'église, et, sans plus de formes, lui notifie ses pouvoirs, puis il descend à Villeneuve. Le lendemain il publie une ordonnance invitant les moines de Saint-Maur à se présenter à lui dans le délai de quinze jours, pour être mis en possession de Saint-André. J. B. du Roure arrive au même moment à Villeneuve à la tête de 50 hommes d'armes et se met à la poursuite du doyen et du conseiller. La fuite était le parti le plus sage. P. Aymar se réfugie chez les Chartreux et le magistrat s'enferme dans la chapelle Saint-Nicolas du pont d'Avignon. C'est là qu'il reçoit le 12, Dom P. Béziat, prieur de Saint-Benoit d'Aniane et Dom Joseph Duchalmeau, procureurs de Saint-Maur. Les deux Mauristes justifient de leur qualité et aussitôt se rendent à l'abbaye, pour en prendre possession. Comme l'avant-veille, toutes les portes sont ouvertes : les moines sont rassemblés devant l'église. Le conseiller décline les titres de chacun et lit l'arrêt du parlement. Nos moines s'inclinent : ils n'ont aucune opposition à faire. Tous entrent alors dans l'église : les moines de Saint-Maur en prennent possession, ainsi que de la sacristie, du dortoir, du réfectoire, de la cuisine. Mais quand on arriva à la chapelle des reliques et à la maison du prieur claustral, personne ne put remettre les clefs. Jean de Gantès assigne alors le couvent pour le lendemain huit heures, afin de terminer la mise en possession, et, accompagné des deux Mauristes, revient à Avignon. Ce fut une faute : il fallait demeurer dans la place, profiter de la bienveillance du moment et ne pas s'exposer à un revirement d'opinion dont nos moines n'avaient déjà que trop donné d'exemples..



Quand le lendemain, le conseiller au parlement arriva à Villeneuve, il ne put trouver, ni le viguier, ni les consuls ; ce fut le comte de Saint-Remèze, à la tête de ses gens, qui l'accompagna à Saint-André. L'attitude et les vociférations de cette escorte inattendue dut le renseigner sur la réception qu'on lui préparait. On arrive au monastère ; la porte est fermée, on frappe longtemps ; enfin le plus jeune moine se montre dans l'ouverture du judas. On lui fait sommation d'ouvrir. Il referme aussitôt et s'en va, dit-il, demander des ordres. Il revient après un long moment pendant lequel le conseiller et les deux mauristes eurent à subir les injures et les menaces de saint Remèze et de ses compagnons. Il déclare que son supérieur lui défend d'ouvrir. « Que est votre supérieur ? — Celui qui me donne des ordres. — Mais encore, qui peut vous donner des ordres ? — Mon supérieur. — » On n'en put rien tirer de plus. Une troupe aussi bien intentionnée, pour auditoire, et une porte farouchement fermée, pour tribune, ne se prêtaient pas à de longs discours. Jean de Gantès se résigna à la retraite et s'en revint à sa chapelle de Saint-Nicolas. Le soir il mit les deux Mauristes en possession du prieuré Saint-Pierre des Issarts.

Le 15 novembre dom Tarbouriech et dom Robert de la Rivière, partis d'Aniane le 13, arrivent à Avignon. Le prieur du couvent des Carmes leur donna l'hospitalité. Le recteur du collège de Saint-André avait refusé de les recevoir, mais sur un ordre du provice-légat, il dut loger quatre nouveaux moines de Saint-Maur qui arrivèrent le 18.

Cependant on finit par avoir les clefs de la maison du prieur claustral ; ce fut la brèche par où on pénétra dans la place. Le 6 décembre D. Louis

Paulhu et le frère Placide Riche couchèrent à Saint-André et le lendemain ouvrirent les portes à leurs confrères (1). Dom Tarbouriech célébra la grand-messe tous les mauristes occupant le chœur. Aucun ancien n'assista à l'office, mais il n'y eut pas d'opposition. Malheureusement, l'abbé arriva vers le soir et sa venue fut le signal des pires violences. Dom Tarbouriech ayant appris son arrivée alla lui faire visite; il le trouva en compagnie de deux ou trois de ses amis, botté et éperonné, et ne reçut que des injures. Pendant la nuit, J.-B. du Rourc fit enlever les clefs de l'église et les mauristes ne purent y entrer le lendemain matin. On somma les religieux d'ouvrir et comme ceux-ci alléguaient les ordres de leur abbé un huissier pénétra dans le chœur et somma l'abbé dans sa stalle. Aussitôt celui-ci fait dresser un faux constat de ce qu'il a été injurié et tiré hors de sa stalle par dom Tarbouriech, acte que le parlement se hâta d'annuler. Mais malgré toutes leurs demandes, les moines de Saint-Maur ne purent obtenir l'accès du chœur. Ils s'établirent dans la maison du prieur claustral et ensuite dans celle du doyen dont Jean de Gantès les mit en possession en faisant enfoncer les portes. Ils demeurèrent ainsi jusqu'au mois de mai de l'année suivante, vivant sous les menaces et les insultes, n'ayant souvent d'autre nourriture que celle que les chartreux ou le vicaire de Villeneuve leur faisaient parvenir par des voies dé-

(17) *Narré des choses passées pour l'établissement des religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur dans l'abbaye de Saint-André-lès-Avignon, depuis l'an 1620 jusques à l'an 1637, dressé par le feu Jean-Baptiste Robert de la Rivière, et écrit par le feu Pierre Dom Lamothe, religieux de la même congrégation.* — Bibliothèque du Musée Calvet d'Avignon, ms. 2466 fol. 166 et suiv.



tournées. Enfin le 5 mai 1636 un arrêt définitif leur donnait le libre accès du chœur et la paisible jouissance du monastère.

Dom Tarbouriech partit aussitôt accompagné de l'inévitable P. Aymar. En passant à Nîmes ils prennent avec eux quatre archets et un huissier. Ils arrivent à Saint-André le 15 mai, à 8 heures du matin. Les moines des deux observances sont réunis au chapitre et on leur signifie l'arrêt du parlement. La lecture terminée dom Tarbouriech ordonne à dom Bézial de revêtir les ornements sacrés et de célébrer la messe solennelle. Les Mauristes reprennent définitivement possession du chœur.

La résistance se continua quelque temps encore. L'abbé pour soustraire son monastère à Saint-Maur prétendit qu'il dépendait de Saint-Michel-de-Cluse en Savoie et fit faire un faux acte de visite au nom de cette abbaye. La ruse lui coûta cher (1) et fut bientôt découverte. A bout de moyens, J.-B. du Roure entra en pourparler avec dom Tarbouriech nommé prieur de Saint-André au chapitre général mauriste tenu à Cluny. Enfin le 30 février 1637 un concordat définitif d'union fut passé. L'annexion à Saint-Maur est reconnu valable par l'abbé qui conserve sa dignité et ses revenus : il doit donner sa contribution à la nourriture de 22 moines : il cède le jardin abbatial de Villeneuve et la colline du Montanier. Les anciens

(1) Le récit en est des plus intéressant dans Chantelou; c'était au mois de juillet et l'on s'était réuni pour la rédaction de l'acte au château du Bosquet: *Honoratissimi illi viri, dit Chantelou, tam arduis rebus occupati, ut æstum solis temperarent sub vesperum aliquando secesserunt ad fontem castello propeimam ut ibi cœnam sumerent; fontis frigus ad crebrenimam potationem eos invitabat sicque tam egiergie biterant decano et reformatis S. A. ut eum in domos suas se recepinent, omnes feu.... ni gravissimum mortem niciderunt...* Ils ne moururent pas tous, mais tous furent frappés. *Op. ect, fol. 139 vº,*



cèdent tous leurs bénéfices et leurs revenus et recevront 200 francs de pension, P. Aymar se fit ajouter à cette somme 300 francs pour la cession de son office de doyen. Il devait obtenir un arrêt du grand conseil, annulant toute prétention de Saint-Michel-de-Cluse. Cet arrêt fut rendu le 24 mars et le 5 mai une autre ordonnance confirmait toute la procédure et mettait à la disposition des Mauristes le capitaine et la garnison du fort de Saint-André. Le pitancier fut le dernier à se rendre et traduisit son opposition par un refus opiniâtre de fournir à la cuisine les condiments et les épices. Le parlement remit en branle la chicane et il fallut un arrêt pour que les Mauristes aient du poivre et du sel.

Les quelques murmures des irréductibles s'éteignirent dans le ridicule de ces mesquines querelles. La mort de Richelieu, le grand protecteur de Saint-Maur, ne put les ranimer, pas plus que les continues menaces du comte de Saint-Remèze ne réussirent à les entretenir. En 1642 d'ailleurs un duel malheureux délivra les Mauristes de cette dernière crainte. La paix était déjà complètement établie et les deux branches de la même famille ne se séparèrent plus.

Il est facile de voir que sans les quelques meneurs qui avaient leurs intérêts dans l'ancien ordre de choses l'union se serait faite plus tôt. Laisse à elle-même la majorité des moines était douce, ignorante des intrigues et des ruses. On le voit à la facilité avec laquelle elle se pliait à toutes les directions. L'abbé et les principaux officiers qui détenaient les meilleurs revenus, voyaient d'un mauvais œil l'établissement de ces étrangers. Dans les plis de leur coule ces pauvres religieux apportaient l'austérité, la disci-

pline, le travail, toutes choses que nos grands personnages avaient désappris depuis longtemps. La nécessité de modifier leurs habitudes, l'appréhension d'un joug plus lourd et, il faut le dire aussi, la crainte de la pauvreté monastique les jetèrent dans cette résistance dont nous venons de constater l'opiniâtreté, la violence et, dans les derniers temps, la déloyauté.

## II

Avec l'arrivée des Mauristes, une période de régularité et de gloire s'ouvrit pour Saint-André. Les constitutions de Saint-Maur remplacèrent les règles qui gouvernaient les moines depuis 1232 (1). Le vieux moule où s'étaient fondues tant de générations était brisé. L'ancienne discipline n'avait pu se guérir elle-même : elle disparut et s'effaça devant une direction nouvelle mieux appropriée aux temps et aux besoins nouveaux.

L'abbé qui, aux âges primitifs, était le chef de tout l'organisme intime, passe au dernier plan. Il ne paraît guère, surtout avec les commandataires du XVIII<sup>e</sup> siècle, que pour présider les grandes cérémonies, pour toucher les revenus de la charge ou pour acquitter la part de sa contribution aux dépenses conventuelles (2). Le prieur mauriste prend, dans la direction générale, les pouvoirs de l'abbé. C'est lui qui représente la communauté dans toutes les affaires ou cérémonies. Quand l'archevêque d'Avignon fait, à Villeneuve, sa visite pastorale, le prieur, en qua-

(1) *Idem.*, fol. 55 et suiv.

(2) Les budgets ne donnent que 1.000 livres de pension abbatiale. V. *Archiv. du Gard*, H 286.



lité de curé primitif, le reçoit à la porte de la ville, lui fait baiser la croix et le conduit à l'église paroissiale (1). Toutefois, dans les procès, le couvent élisait un syndic pour le représenter. Le maintien de la discipline était, en somme, la grande attribution du prieur, et, je ne sais pourquoi, il y eut toujours une certaine difficulté à la faire observer dans son intégrité à Saint-André. Les mécontents du xv<sup>e</sup> siècle et du xvi<sup>e</sup> y firent école et trouvèrent des disciples parmi leurs successeurs du xviii<sup>e</sup>. Vers le milieu de ce siècle, un mouvement d'opinion se dessina dans les monastères mauristes contre la perpétuité des supérieurs généraux. Une brochure anonyme fut chargée de défendre, devant le public, les revendications des opposants. Saint-André-de-Villeneuve eut, dans le combat, une part des plus actives, et l'un de ses moines dirigea l'opposition (2). A vrai dire, Dom Faure n'était que par hasard à Saint-André. Cellérier de Notre-Dame la Daurade, à Toulouse, il avait conçu et fait exécuter un plan de restauration de l'ancienne église de ce monastère, qui en avait amené la ruine. Cette déconvenue le désignait à un poste moins brillant : il fut envoyé à Villeneuve, où, aussitôt, il se mit à recruter des sujets au parti triennaliste. Ses intrigues eurent leur effet. Le 19 juin 1762, Dom Cruviliers arriva au monastère

(1) 1649, *Excellentissimus archipræsul R. P. Dominicus de Marinis suam primam visitationem pastorem fecit in parochia sancti Pontii Villenovæ à nostris processionaliter exceptus*. Bibl. Nat. ms. 12.659, fol. 267. — Cf. *Visite générale du diocèse d'Avignon par Mgr Maurice de Gonteri*. Bibliothèque du Musée Calvet, ms. 1732, fol. 238.

(2) *Journal de Soumille* publié par M. A. Coulondres (Alais, Martin, 1880), p. 53-54. — *La Congrégation de Saint-Maur, d'après le journal et les lettres de Dom Benoît Dassac*, par Dom Lévêque. (Bruxelles, Alfred Vromant, 1893, *Revue du Monde Catholique*, janvier 1893).



pour y remplir les fonctions de prieur, auxquelles l'avait nommé le Chapitre général tenu en Touraine. Six religieux protestèrent contre sa nomination, sous prétexte que le Chapitre était nul et ses ordres nonavenus. Le nouveau prieur exhiba alors des obédiences contre les protestataires, qui refusèrent de s'y conformer jusqu'à ce que leur appel, contre la validité du Chapitre, eût été jugé par le Parlement de Toulouse. Les documents que nous possédons ne nous permettent pas d'établir comment se termina le conflit parmi nos moines : il dut s'éteindre sans bruit dans la défaite générale du parti.

Malgré ces dissensions la réforme mauriste eut à Saint-André, comme dans la plupart des autres monastères où elle fut introduite, ses bienfaisants effets. L'austérité de la vie y fit naître des moines dans l'acception antique du mot. Le second prieur mauriste, D. Amoroise Tarbouriech, qui avait traversé les épreuves de l'établissement de la réforme, mourut peu de temps après le succès définitif (16 septembre 1638). Il laissait à ses religieux le souvenir d'une humilité profonde, d'un amour fraternel qui allait, dit le chroniqueur, jusqu'à la tendresse des mères (1). On lui prêtait le don de prophétie, son énergie calme et persévérante dans l'œuvre de la réforme, l'avait désigné à la reconnaissance de la Congrégation. Au commencement du siècle suivant, un autre religieux, Dom Jean-Paul Dufault, mourut en odeur de sainteté. Il avait été prieur une première fois, de 1708 à 1711 (2), et il occupait ces fonctions, pour la seconde fois probablement, depuis

(1) *Bibl. Nat.*, ms. 42659, fol. 269

(2) D'après les budgets conservés aux Arch. du Gard, H 286 et 287.

1720, lorsqu'il « quitta la Jérusalem terrestre pour aller jouir de la céleste » (1). Il s'était désigné à la vénération des âmes religieuses par plusieurs ouvrages de piété, qui, d'ailleurs, ne lui ont pas survécu. Au 21 juillet 1759, Soumille mentionne le décès de Dom Gargas, bénédictin « recommandable et fort âgé. Il confessait, dans son temps, beaucoup de personnes » (2). Cette réputation de directeur de conscience paraît être la seule qui recommande l'humble mauriste à la postérité, le journal du bénéficiaire de Notre-Dame se fait l'écho de l'estime qui entourait sa vertu et sa sagesse.

La réforme, commencée sur le terrain de la discipline et de la perfection monastiques, se continua sur celui de la culture intellectuelle et de la science. Saint-André n'avait pas toujours été, dans le monde des lettres, aussi oublié qu'au moment où la Congrégation des Mabillou, des Ruinart, des Martène, s'installa dans ses murs. Au XI<sup>e</sup> siècle, déjà, le computiste Arnoul (3) et l'hagiographe Ranulphe (4) avaient illustré le monastère à peine naissant. Plus tard, lorsque l'université d'Avignon fut dans sa fleur, les religieux de Saint André se distinguèrent sur ses bancs, aussi bien que dans ses chaires, et, malgré quelques arrêts, le mouvement intellectuel se conti-

(1) Vailhen *Essai d'un abrégé chronologique sur Villeneuve-les-Avignon*, (Avignon, Marc Chave, 1744) p. 47.

(2) *Journal de Soumille*, p. 44.

(3) Arnoul était moine à Saint-André dans les premières années du XI<sup>e</sup> siècle. — Sur sa vie et ses œuvres, voyez Barjavel, *Biographie*, t. I, p. 98-99. Ceillier, *Histoire des Auteurs ecclésiastiques*, t. XX, p. 121 de l'édition de 1757, *Histoire littéraire de la France*, t. VII, p. 251-252.

(4) L'auteur de la notice *Studia litterarum*, dans le ms. 12.659, fol. 135, v<sup>o</sup>, ne mentionne que lui. Cf. Fabricius, *Bibliotheca Medii ævi*, t. VI, p. 107, *Histoire littéraire de la France*, t. VIII, p. 477-480.



nua de génération en génération. Il est même à remarquer que, tandis que la discipline tombait, le goût de l'étude et de la science se maintenait et trouvait de nouvelles manifestations (1). Les Mauristes eurent donc plus à perfectionner qu'à créer. Ils apportèrent à cette œuvre le criticisme de leur méthode et la profondeur de leur érudition. La paix et le recueillement du cloître favorisait également la haute culture des maîtres et la persévérante application des disciples. Aussi, dès les premières années, Saint-André rentre dans le cycle ordinaire des études mauristes. Des cours de théologie en 1642, 1651, 1654, de philosophie en 1645, 1662, de rhétorique en 1661 et 1663, furent les principales étapes de l'activité intellectuelle en ce siècle. Elle s'alimenta encore des travaux historiques de Dom Odon Lamothe et des chroniqueurs de l'abbaye (2). A la veille de la Révolution, elle était encore assez féconde pour offrir des discussions publiques sur des thèses de philosophie, de géométrie, de physique et de géologie qui occuperaient honorablement les étudiants de nos modernes Facultés (3).

Enfin avec l'édifice spirituel et intellectuel il fallut songer à réparer et à réformer les anciens bâtiments. Dom Sylvestre Perréciot prieur en 1645 commença la construction d'un dortoir qui fut achevé vers 1650.

(1) La fondation du collège de Saint-André, à Avignon, destiné à favoriser les études de nos moines, est des premières années du xvii<sup>e</sup> siècle. Chantelou, *op. cit.*, fol. 140-141.

(2) Ms. 42659, fol. 269. La plupart des chroniques datent des environs de 1650.

(3) *D. O. M. Theses philosophicæ. Has theses... tueri conabuntur Scholares Benedictini Congregationis Sancti Mauri.... die 24 mensis Augusti anno Domini 1782, a secunda usque ad vesperam.* (Avenione, Apud Antonium Offray, 1782). Je dois la communication de cette intéressante brochure à mon excellent ami, M. Coulondres.



Il avait fallu démolir quelques bâtiments incommodes, entre autres le logis du prieur claustral dont les Mauristes occupaient la charge depuis leur entrée au monastère. L'église Saint-Martin fut ensuite l'objet d'importantes réparations, on refit la voûte, on mit le sol au niveau de celui de l'église de Saint-André, on l'orna de colonnes et de pilastres en marbre, mais on lui conserva son affectation première et c'est sous ses dalles que vinrent dormir en paix les Mauristes morts à Saint-André(1). Le chœur fut garni d'un boisage en 1691. La même année on fit faire une sacristie plus commode. Vers 1720 on commença la construction du bâtiment de l'Est et des citernes dont le couvert forme la splendide terrasse que l'on voit encore. Cette aile où on logea la bibliothèque, l'infirmerie et des cellules s'achevait seulement en 1759. Vingt ans plus tard en 1776 on travaillait à la construction d'un nouveau réfectoire, d'une cuisine, de salles et de chambres (2).

Ce fut sans doute les derniers embellissements que reçut Saint-André. On voit par ces différents travaux que la situation financière du monastère s'était amélioré. D'ailleurs, quelles que fussent leurs plaintes les abbés et les moines ne connurent jamais la pauvreté. Les revenus de leurs nombreux prieurés suffisaient à les en préserver. Mais il est juste d'observer aussi que le nombre des participants diminuait la participation de chacun aux rentes communes. Le système mauriste fit disparaître cette cause d'un moindre revenu. Les dotations des charges revinrent à la mense conventuelle à mesure

(1) Bibl. nat. ms. 12659, fol. 138 et 308.

(2) Ces réparations ou constructions sont mentionnées dans les pièces de comptabilité ou budget. Archives du Gard H. 286 et 287,

que s'éteignirent les anciens titulaires. Le budget commun vit ainsi augmenter ses recettes sans se grever de plus lourdes obligations. C'est ce fait qui explique l'état florissant des finances de nos moines malgré les dépenses faites pour les nouvelles constructions et la contribution annuelle aux frais généraux de la congrégation. Le budget de 1723 compte 34.394 livres de revenus, 14.095 livres de charges propres au monastère et 3.194 pour la congrégation. Le titre abbatial rapportait net, 10.000 livres. Les Mauristes employèrent leur superflu mieux que leur prédécesseurs. Les pauvres eurent une part plus grosse et on vit même les moines au cours des rigoureux hivers, retrancher sur leur propre nourriture afin de pouvoir subvenir plus largement aux nécessités d'autrui.

C'est donc en faisant le bien que le monastère de Saint-André parvint à ses derniers jours. Il n'y avait plus que onze religieux au mois de mai 1790. Sur ce nombre un seul, dom Charles-Louis Marignés demanda à sortir. En janvier 1791 il y eut une défection de plus, celle de dom Jean Larrieu. La dispersion commença alors. Avec les deux défailants, dom de Caunes, prieur, dom Ferrier, syndic, dom Gas, dom Perret, quittèrent l'abbaye et s'installèrent dans leurs familles. Dom Louis Valette cellérier avait dès la fin de 1790 franchi les Pyrénées et gagné la Catalogne, puis, désireux de mourir comme il avait vécu il entra au monastère de N.-D. de Sopatron à Valladolid. Enfin dom Benoit Dassac sous prieur quitta Saint-André le 28 août 1792 (1).

Quelques jours plus tard l'antique monastère se fermait à ses derniers habitants et le silence de la solitude se faisait dans ses cloîtres.

M. MÉRITAN.

(1) Voyez Goiffon, *Villeneuve-les-Avignon*, p. 114, et la brochure de dom Levêque déjà citée.



## A PROPOS DU COMTE DE CHAMBRUN (VIEUX SOUVENIRS)

En 1862, le comte de Chambrun, ancien Préfet de la Lozère et député, parcourait l'arrondissement de Florac pour demander aux électeurs cévenols le renouvellement de son mandat. Un banquet fut organisé à Sainte-Croix-Vallée-Française, et mon père eut l'honneur d'y représenter la commune de B... Le repas fut servi en plein air, sous les châtaigniers séculaires et rempli d'entrain et de gaieté. Après les toasts, le comte causa quelques instants avec les délégués. Quand ce fut le tour de mon père, le député passa familièrement son bras sous le sien, lui posa diverses questions sur les besoins de sa commune, puis, sortant un billet de banque de 100 francs de sa poche, il le lui remit en disant : « Pour vos pauvres » ! Ce simple trait honore le comte de Chambrun, qui fut animé toute sa vie d'un grand amour pour les humbles et les déshérités.

A dater de ce moment, le comte entretenait des relations avec mon père, et je possède un livre de lui : *Fragments politiques* (1), paru en 1871, et que le

(1) *Fragments politiques*, par le comte de Chambrun. — Paris, Granier frères, 6, rue des Saints-Pères, 1871.



comte lui avait envoyé avec quelques lignes de son écriture.

Il existe un document très curieux paru à cette époque, digne de figurer dans un *musée électoral*, s'il s'en fonde jamais un, c'est une sorte d'album mesurant 0<sup>m</sup>44 sur 0<sup>m</sup>28 et renfermant 11 gravures en noir. La première représente les traits du comte et de la comtesse ; la seconde, la répression d'une insurrection démagogique à Mende (4 déc. 1861) ; la troisième, le comte de Chambrun, préfet, soignant les cholériques à Mende, pendant l'épidémie de 1854 ; la quatrième, la proclamation du comte, élu député de la Lozère pour la première fois ; la cinquième, le comte au Corps législatif, obtenant un premier chemin de fer pour son département ; la sixième, le comte et la comtesse parcourant toutes les localités de la Lozère ; la septième, le banquet de Villefort en 1860 ; la huitième, la réception de Marvéjols en 1861 ; la neuvième, la tournée électorale dans les parties les plus inaccessibles des Cévennes et l'arrivée dans la Vallée-Française ; la dixième, la « fête du scrutin dans les ateliers de Marvéjols » (2<sup>me</sup> élection au Corps législatif) ; la onzième et dernière, une visite de la comtesse aux enfants des salles d'asile et aux malades pauvres. Enfin ces six vers, imprimés au verso de la deuxième feuille de garde, terminent la publication :

#### A LA LOZÈRE :

« Des accents trop émus ont fait couler nos pleurs. —  
 » Nos pieds se sont lassés à marcher sur des fleurs. —  
 » On nous a murmuré des paroles trop bonnes. —  
 » Nos têtes ont fléchi sous le poids des couronnes.....  
 » Mais nos cœurs sauront bien porter tout cet amour,  
 » Puisqu'ils ont tant d'amour à donner en retour ».

J. DE C.

Au cours de mes nombreuses excursions dans la Lozère, j'ai rencontré dans les maisons bon nombre de ces albums que les paysans huguenots honoraient presque à l'égal de leur Bible, tant le comte de Chambrun, leur député, — *Monsieur le comte*, — comme ils se plaisaient à l'appeler, était populaire parmi eux. N'est-ce pas lui, le catholique zélé et convaincu, qui a doté le temple du Pompidou d'un beau lustre en cristal provenant des cristalleries de Baccarat, sa propriété ? On sait que le comte descendait du pasteur Pineton de Chambrun et qu'il aimait à répéter que l'honneur de sa vie était d'avoir représenté au corps législatif les populations protestantes et patriotes de la Lozère.

Telles sont les quelques lignes que je tenais à faire passer sous les yeux des lecteurs de la *Revue*.

Je les écris le cœur pénétré de reconnaissance pour la mémoire de l'homme de bien qui a tant fait en faveur des pauvres, des travailleurs et des ouvriers.

HENRI ROUX.

8 Avril 1899.



# LES DÉCLASSÉS

— suite —

## TROISIÈME ACTE

Un petit salon servant de bureau. Au fond, porte vitrée ouvrant sur un jardin. A droite, porte d'entrée et fenêtre. A gauche, un bureau-pupitre surmonté d'un casier et porte latérale. Fauteuil, chaises et accessoires.

### SCÈNE PREMIÈRE

MAXIME, BARUTEL

BARUTEL

Tout-à-l'heure, en arrivant tu étais furieux ; maugréant contre le directeur, la pièce, les artistes ; et envoyant toute la boutique au diable ! Maintenant, te voilà plus calme ; explique-moi donc les causes d'une si violente colère ?

MAXIME

Hier, comme vous le savez, je suis allé à la répétition générale à laquelle assistait M. le directeur. Il m'a très bien reçu, et a été fort aimable ; jusque-là, rien de mieux ; mais à peine la répétition était-elle commencée, que je le vois étonné d'abord ; puis soucieux. Il se grattait l'oreille frappait du pied et donnait tous les signes d'une vive contrariété ; enfin, au troisième acte, ne pouvant plus se contenir, il m'interpelle brutalement : Ah ! ça ! vous vous fichez de moi !... Ce n'est pas là la pièce que vous m'avez fait lire ? me dit-il.—Pardon monsieur ; il est vrai que je l'ai



modifiée, à la demande des principaux interprètes. — Vous avez eu tort ; mes artistes sont des comédiens, ils ne sont pas auteurs dramatiques. — J'ai cru pouvoir me fier sur leur expérience. en leur accordant cette satisfaction. — Ils se sont moqués de vous, voilà tout ! Mes abonnés me prendraient bien pour un idiot, si je leur servais cette comédie à l'eau de rose, d'une faiblesse et d'une platitude sans pareilles. Ainsi, mon cher monsieur, reprenez votre manuscrit, et portez-le à quelque théâtre de banlieue ; vous aurez peut-être plus de chance.

BARUTEL

Qu'as-tu fait ? As-tu suivi son conseil ?

MAXIME

J'ai pris mon manuscrit et je suis rentré chez moi ; là, je me suis empressé de le jeter au feu. Ce matin, j'ai retiré mes pièces des autres théâtres, et j'en ai fait un auto-da-fé sans remords et sans regrets.

BARUTEL

Mais malheureux ! c'est cinq années de perdues !... sacrifiées... un travail en pure perte.

MAXIME

Je le sais ;... que voulez-vous y faire ? C'est comme ça.

BARUTEL

Qu'avais-tu donc fait ; pour dénaturer ta pièce, au point de te la faire refuser ?

MAXIME

Vous voulez le savoir ? Après la première répétition, l'acteur qui jouait le principal rôle, me tire à l'écart et me dit : Votre pièce est très jolie, bien écrite, mais permettez-moi de vous dire, qu'il vous manque encore l'habitude de la scène. Ainsi, mon rôle est composé en grande partie, de belles tirades à grand effet ; qui font très bien sur un théâtre populaire, dans un mélodrame du boulevard ; mais ici, nous avons un public délicat, qui n'aime pas ces grandes machines... Dans votre intérêt, je vous engage à retoucher ce rôle, et à en retrancher tout ce qui est trop dramatique.

BARUTEL

Tu as fait ce qu'il te disait ?

MAXIME

Malheureusement, et ce n'était pas tout. A son tour, la jeune première a voulu que je supprime une scène de jalousie qui était le clou du premier acte, sous le prétexte qu'une jeune femme ne peut pas être jalouse d'un vieux mari :... et comme je faisais quelques objections... Supprimez ! ou je lâche le rôle ; a-t-elle ajouté.

BARUTEL

Et il fallu s'exécuter ?

MAXIME

Je n'étais pas au bout. A la troisième séance, le comique qui tutoie tout le monde ; me prenant à part, me dit : Ma vieille, ta pièce est un chef-d'œuvre ; seulement, tu me fais dire un tas de bêtises qui datent du roi Hérode ; sans compter tes jeux de mots, qui dilataient la rate du patriarche Jacob, quand il jouait au loto, avec sa nombreuse famille. As pas peur !... je te ferai un canevas, et tu n'auras qu'à broder là-dessus.

BARUTEL

Dans ces conditions, je ne m'étonne plus de ce qui en est résulté. Va te reposer ;... après tant d'émotions et de fatigue...

MAXIME

¶ En effet, je n'ai pas dormi la nuit dernière, et je tombe de lassitude. *Il sort par la gauche. Ursule entre par le fond.*

## SCÈNE II.

BARUTEL, URSULE

URSULE

J'ai profité du temps que Mme Chopine est occupée à régler ses comptes, pour traverser le jardin, et venir vous dire un petit bonjour dans votre ermitage.

BARUTEL

Vous êtes bien bonne Mlle Ursule, et je vous en sais infiniment gré,



URSULE

Et puis, il me tardait de connaître le résultat de la répétition. N'avez-vous pas reçu des nouvelles de M. Maxime?

BARUTEL

Il vient d'arriver à l'instant.

URSULE

*A part.* C'était bien lui !... malgré moi, je ne puis croire à son indifférence.

BARUTEL

Il est très contrarié de ce qui lui arrive. Sa pièce est refusée.

URSULE

Ce n'est pas possible !... une comédie si spirituelle ?

BARUTEL

Qu'en savez-vous ?

URSULE

Je le suppose ; M. Maxime a tant d'esprit. Connait-il les motifs de ce refus ?

BARUTEL

C'est en voulant suivre les conseils des uns et des autres qu'il a échoué.

*Mme Chopine entre par le fond.*

## SCÈNE III.

M<sup>me</sup> CHOPINE, BARUTEL, URSULEM<sup>me</sup> CHOPINE

Vous êtes là, mademoiselle ? Je ne pensais pas vous rencontrer ici.

URSULE

Du moment que cela paraît contrarier madame, je me retire.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Non restez ;... j'ai à vous parler. *A Barutel.* Quelle est la somme exacte déposée par vous, hier sur ma table ?



BARUTEL

Madame le sait bien ; j'ai fait le compte devant elle.... quinze cents francs en billets ; et cinq pièces de vingt francs.

M<sup>me</sup> CHOPINE

C'est bien effet, la somme enfermée par moi dans le secrétaire, sur lequel j'ai eu l'imprudence de laisser la clé, Comment se fait-il , qu'au lieu de cinq pièces, je n'en retrouve que trois ?

URSULE

C'est qu'il en manque deux apparemment.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Que sont-elles devenues ? Elles ne peuvent avoir été dérobées que par la personne qui a pénétré dans le salon pendant mon absence.

URSULE

Est-ce que vous m'accuseriez, par hasard ! de les avoir volées ?

M<sup>me</sup> CHOPINE

Je ne vous accuse pas ; seulement, on vous a vue vous introduire furtivement dans le salon, et en sortir presque aussitôt. Qu'aviez-vous à y faire ?

URSULE

J'allais chercher le livre que j'avais oublié.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Prétexte que tout cela. Vous étiez la seule personne présente, quand j'ai renfermé cette somme dans le secrétaire, vous saviez donc que cet argent était là ?

URSULE

Oui, je le savais ; et l'on m'aurait coupé le poignet, plutôt que d'en dérober un centime !... moi une voleuse ?... et pourquoi donc, grands dieux ! aurais-je commis une pareille iniquité ?

M<sup>me</sup> CHOPINE

Pourquoi ? je vais vous le dire. Je venais précisément de vous faire observer, que je ne tenais pas à vous voir dans mon salon avec une robe fanée ; vos gages, avez-vous dit ? devaient servir à en acheter un autre ; mais, comme vous avez pensé avec raison, que je n'attendrais pas si longtemps ; vous avez saisi l'occasion pour vous la procurer à bon compte. M. Barutel, je vous en fais juge ?

URSULE

Mais défendez moi donc ! M. Barutel... Vous savez bien que ce n'est pas vrai ?... que cette femme a menti !

BARUTEL

Madame , malgré toutes les apparences accumulées contre elle, je suis fermement convaincu de son innocence. Le vice n'a pas cet accent de sincérité.

M<sup>me</sup> CHOPINE

Et la vertu n'a pas ce ton provocateur.

URSULE

Qui ne s'emporterait pas en entendant d'aussi lâches calomnies !... Ah ! tenez veuve Chopine, vous prêtez aux autres les vils sentiments et les bas instincts d'une laveuse de vaisselle !

M<sup>me</sup> CHOPINE

Misérable ?... mon devoir serait d'appeler les gendarmes et de vous faire arrêter sur le champ !... cependant, je ne le ferai pas, à cause de vos parents qui sont d'honnêtes gens, et qui ne survivraient pas à une pareille honte ! Venez, M. Barutel ?

*Ils sortent par le fond.*

## SCÈNE VI.

URSULE puis MAXIME

URSULE

Est-ce que je suis bien éveillé ! ... ne suis-je pas sous l'oppression d'un affreux cauchemar ?... Moi ! accusée de vol ? est-ce possible, et ce mensonge, aura-t-il une fin.

*Maxime entre par la gauche.* C'est lui ? tant mieux ! il faut que je sache enfin à quoi m'en tenir.

MAXIME

Avec qui étiez vous, Ursule ?... J'ai été réveillé par un bruit de voix ;... on aurait dit une dispute.

URSULE

J'étais avec votre père et Mme Chopine.

MAXIME

Je parie qu'elle cherchait encore à vous faire des misères ?



URSULE

Hélas ! oui.... et sans M. Barutel....

MAXIME

C'est intolérable ! ces enrichis sont d'une outrecuidance ! Ils se figurent que c'est le bon ton, de prendre de grands airs, en traitant les pauvres gens comme des chiens galeux.

URSULE

Ah ! vous avez certes bien raison ; car, hier encore sans votre intervention chevaleresque....

MAXIME

Chevaleresque est un peu exagéré. Mon Dieu ! mon intervention était des plus naturelles ; et j'en aurais fait autant pour toute personne qui se serait trouvée à votre place ; à plus forte raison pour vous qui êtes une amie d'enfance. Je suppose que vous ne doutez pas de mon amitié ?

URSULE

De votre amitié... seulement ?

MAXIME

Et d'autres sentiments ; cela va sans dire.

URSULE

Quels sont ces sentiments ? Parlez ? je vous en prie.

MAXIME

Vous avez aussi mon estime, nécessairement. *Regardant au fond.* Voici vos parents ; je vous laisse. Entre nous c'est sans façon, n'est-ce pas ? *Il sort par la droite.*

URSULE

Rien que son amitié !... Eh ! que veut-il que j'en fasse de son amitié ?... Oh ! c'est trop de chagrins !... tout m'accable à la fois !

*Elle tombe sur une chaise et pleure. Jeanne et Michon appuyé sur une canne entrent par le fond.*

## SCÈNE V.

URSULE, JEANNE, MICHON

JEANNE

*Accourant.* Ursule ! ma pauvre enfant ! *Elle l'embrasse.*

MICHON

M. Barutel nous a dit que tu étais ici. Il nous a dit aussi... mais, c'est faux ! n'est-il pas vrai ?



URSULE

En douteriez-vous ? mon père.

JEANNE

Nous sommes ton père et moi, ma fille, parfaitement convaincus de ton innocence.... Toi, commettre une pareille bassesse !.. c'est impossible.

MICHON

Et pourtant, toutes les preuves sont contre elle ; et tant qu'on n'aura pas trouvé le vrai coupable les soupçons....

URSULE

Et qui vous dit, que cette femme ne s'est pas volée elle-même ; afin de pouvoir m'accuser de cette infamie ! Elle me déteste, et ce moyen a pu lui paraître bon pour me perdre.

JEANNE

Ce que tu dis là n'est pas admissible. Si elle avait voulu se débarrasser de toi, elle t'aurait renvoyée ; tout simplement.

MICHON

Avoue plutôt, que tu as eu un moment de faiblesse... d'égarement...

URSULE

Ah ! tenez mon père ; puisque, malgré mes protestations le doute plane encore sur ma tête ; il faut que je vous dise enfin, ce que j'ai sur le cœur. En faisant de moi une demoiselle, vous avez semé dans mon âme le germe des plus mauvaises passions ;... la vanité, l'orgueil, l'amour du luxe et des richesses ; et par contre, le mépris pour tout ce qui est humble, ignorant et pauvre ! En un mot, vous avez fait de moi, une déclassée !

JEANNE

Ursule, calme-toi ? je t'en supplie.

MICHON

Je me suis trompé, je le reconnais ; mais à ma place, tout le monde en aurait fait autant.

URSULE

Si au lieu de cette fausse situation, vous m'aviez gardée près de vous ; je n'aurais pas subi les humiliations, les affronts et le mépris de ces gens qui ne me valent pas ; et je n'en serais pas réduite à défendre mon honneur indignement outragé !

*Elle se dirige vers le fond.*

JEANNE

Après tout ; c'est bien vrai ce qu'elle dit. *Ils sortent par le fond.*

*Boisfleury et Maxime entrent par la droite.*

## SCÈNE VI.

BOISFLEURY, MAXIME

BOISFLEURY

Eh bien ! Maxime, ces petites danseuses ?... vous les menez toujours tambour battant ?

MAXIME

Allons donc ! la plupart sont des g...., qui ne valent pas la peine que l'on se donne pour elles.

BOISFLEURY

En fait de g...., moi, je ne connais que celles qui servent à soulever les meules de mon moulin... Cela peut-être très moral, mais à coup sûr, c'est terriblement embêtant !

MAXIME

Et puis, vous savez ?... j'abandonne le théâtre... Je lâche la rampe ; comme on dit en argot de coulisse.

BOISFLEURY

Qu'allez-vous faire ?

MAXIME

Tacher d'être député. Il y a précisément une place vacante dans notre arrondissement où je suis très connu, et mes amis m'engagent fort à poser ma candidature.

BOISFLEURY

Je ne savais pas que vous vous occupiez de politique ?

MAXIME

Ah ça ! mon cher marquis, d'où sortez-vous donc ? Ignorez-vous qu'à la Chambre ; à part les hommes d'Etat, les savants, les orateurs, et quelques spécialistes de mérite ; il y a aussi, des avocats sans causes, des médecins sans clients, des harangueurs de clubs, et autres devoyés ; politiques d'une popularité malsaine, dont tout le talent consiste à savoir s'orienter du côté où le vent souffle.

BOISFLEURY

Et qui font plus de bruit que de besogne.



MAXIME

Croyez-vous, que je ne puisse pas crier comme eux : La clôture ! Aux voix ! A demain ! et autres interruptions aussi spirituelles ?

Pensez-vous aussi, que les jours de boucan, je sois incapable de tambouriner sur un pupitre, avec un couteau à papier ?

Savoir cela, et voter avec son groupe,.. il n'en faut pas davantage pour faire un député.

BOISFLEURY

Je ne dis pas... quand on y est... mais, pour y arriver ?

MAXIME

On y arrive quand même .Il suffit de fréquenter les réunions populaires ; où l'on flatte les masses, en leur promettant tout ce qu'elles désirent. Danton disait : pour réussir, il faut de l'audace ! encore de l'audace !.. Et moi, je dis : pour être député, il faut aussi promettre, toujours promettre ; même les choses les plus insensées. Vous n'avez rien à perdre, et tout à gagner.

BOISFLEURY

Mais votre concurrent, s'il sait son métier en fera autant.

MAXIME

On amplifie : s'il promet plus de beurre que de pain ; à votre tour, promettez toute l'assiette au beurre.... et sans pain. Entre promettre et tenir, il y a si loin, que vous pouvez y aller, sans craindre d'être démenti. Promettez de décrocher la lune avec les dents, vous trouverez toujours des naïfs qui croiront que c'est arrivé. La bêtise humaine est comme les chemins vicinaux ; ... elle est sans bornes.

BOISFLEURY

Et les tournées électorales ?... Promettre ne suffit pas.

MAXIME

Avec l'aplomb, il faut aussi que la Nature vous ait gratifié d'un estomac d'autruche ; car, vous serez obligé d'avaler, sans faire la grimace, un verre de vin avec l'un, un petit verre de tord-boyau avec l'autre, trinquer avec le brigadier de gendarmerie et payer la goutte au garde champêtre.... Avec ça, taper sur le ventre du maire, en l'appelant : gros papa !.. le tout, assaisonné de mots ronflants, et de phrases d'autant plus sonores qu'elles sont creuses,



BOISFLEURY

Vous oubliez la question sociale ? Si l'on vous interroge là dessus ?

MAXIME

Ma réponse est toute prête. Des bourgeois ?.. il n'en faut pas !... Ces ventrus qui s'engraissent de la sueur du prolétaire ?.. au rencart !... Pour en purger la société, sans avoir recours aux moyens violents, j'ai trouvé un remède infail-  
lible.

BOISFLEURY

Ah voyons le remède ?

MAXIME

Je les punirai par où ils ont pêché. Tous les patrons seront condamnés à ne boire que la sueur de leurs ouvriers ; à l'exclusion de toute autre boisson. Soyez certain, que dans huit jours, il n'en restera plus un seul !. Ils seront tous morts de soif !

BOISFLEURY

Décidément, mon cher, vous êtes très fort ; et vous réussirez, j'en suis sûr. Désormais, ma voix vous est acquise.

MAXIME

Merci bien. Vous demandiez mon père ?.. le voilà. Moi, je me sauve, pour organiser mon comité. *Il sort par la droite. Barutel entre par le fond.*

## SCÈNE VII

BOISFLEURY, BARUTEL

BOISFLEURY

Je tenais à vous voir, pour vous demander si vous avez préparé le bail de Cartairade ?

BARUTEL

Non M<sup>r</sup> le marquis ; M<sup>e</sup> Chopine m'a dit de ne pas le faire.

BOISFLEURY

Et pourquoi ; s'il vous plait ?

BARUTEL

Parce qu'étant obligée de payer les dépenses faites au moulin, elle se réservait le droit de choisir un locataire à sa fantaisie.

BOISFLEURY

C'est ce que nous verrons. Ah ! la mère Chopine veut se mêler de mes affaires ?... Avec ça, qu'elle entend quelque chose à la meunerie !... Elle est meunière comme moi je suis pape ! Voyons, franchement ; est-ce que j'ai la mine d'un pape ?

BARUTEL

Vous pouvez en avoir les qualités ; mais certainement vous n'en avez pas la figure.

BOISFLEURY

Vous en convenez ? ça me fait plaisir. A propos, vous ne m'aviez pas dit, que Maxime se portait candidat à la députation ?

BARUTEL

Il ne m'en a pas encore parlé. Qui vous a dit cela ?

BOISFLEURY

C'est lui-même. Il m'a exposé son programme ;.... très chic son programme ; surtout en ce qui concerne la question sociale. Il la traite d'une façon tout-à-fait originale. Aussi. il peut compter sur mon vote... qui ne lui fera pas défaut.

*Raoul entre par le fond.*

## SCÈNE VIII.

BARUTEL, BOISFLEURY, RAOUL

RAOUL

Sais-tu papa, que ce n'est pas du tout rigolo ce que j'ai vu tout-à-l'heure ?.... tu ne devinerais jamais.

BOISFLEURY

Qu'as-tu vu ?

RAOUL

Tu sais ?.. Ursule... la lectrice de grand-mère ?

BOISFLEURY

Oui, après ?..

RAOUL

Eh bien ! elle voulait casser sa pipe.... en piquant une tête dans l'écluse du moulin.



BARUTEL

Comment ! Ursule a voulu se noyer ?

BOISFLEURY

Dans l'écluse du moulin ?

RAOUL

La preuve ; c'est que sans M. Beltoise qui l'a retenue à temps ; à cette heure, elle aurait fini de dévisser son billard.

BOISFLEURY

Elle est donc folle ! cette fille ; pour commettre un acte aussi insensé.

BARUTEL

Non ; c'est le chagrin qui l'a poussée au désespoir.

BOISFLEURY

Es-tu sûr de ce que tu dis ?

RAOUL

Justement ; voici M. Beltoise, qui vous dira si j'ai voulu vous la faire à l'oseille, en vous contant une blague.

BOISFLEURY

Ce n'est pas possible... une pareille action....

*Beltoise entrent par la droite.*

## SCÈNE IX

BOISFLEURY, BARUTEL, RAOUL, BELTOISE

RAOUL

Est-il vrai, M. Beltoise, que sans vous M<sup>lle</sup> Ursule allait boire un fameux bouillon.

BELTOISE

C'est vrai ; je suis arrivé à temps pour la sauver.

BARUTEL

Voyons, racontez-nous comment cela s'est passé ?

BOISFLEURY

Et surtout n'oubliez rien.

BELTOISE

J'étais en train de monter la roue hydraulique ; quand tout-à-coup, j'aperçois M<sup>lle</sup> Ursule, la figure toute bouleversée ; elle se dirigeait rapidement vers le moulin. En voyant son air égaré, j'ai pressenti un malheur ; alors,



quittant le travail, j'ai couru après elle ; mais elle était tellement absorbée par son idée fixe, qu'elle ne s'en est même pas aperçue. Arrivée au milieu de la passerelle, elle a enjambé la balustrade et elle allait s'élancer, quand je l'ai saisie promptement et l'ai ramenée. Elle se débattait, et cherchait à m'échapper en disant qu'elle voulait mourir ; Mais, je la tenais solidement.

Enfin, elle s'est évanouie dans mes bras.

BARUTEL

Pauvre fille !.. quel malheur !

• BELTOISE

Alors, je l'ai portée à sa maison. En la voyant dans cet état, ses parents l'ont crue morte, et jugez de leur douleur ; mais, lorsque je leur ai demandé les motifs qui l'avaient poussée à cette funeste résolution, ils ne m'ont pas répondu. Comme je savais qu'elle était venue ici, j'ai pensée M. Barutel, que vous pourriez me renseigner à ce sujet.

BARUTEL

Oui mon brave Joseph. M<sup>e</sup> Chopine l'a accusée devant moi, de lui avoir pris quarante francs dans son secrétaire.

RAOUL

Elle a dit cela, grand'mère ?.. Eh bien ! elle s'est joliment mis le doigt dans l'œil.

BOISFLEURY

Comment le sais-tu ?

RAOUL

Puisque c'est moi, qui ai chipé les quarante balles.

BOISFLEURY

Petit malheureux ! C'est un vol, que tu as commis.

RAOUL

Ah ! non ; je les ai chipées seulement. Gran'dmère m'a dit qu'elles étaient autant à moi qu'à elle.

BOISFLEURY

Sois tranquille, nous réglerons ça ? Pour le moment, il ne faut pas laisser plus longtemps la famille Michon sous le coup d'une accusation déshonorante et injuste. M. Beltoise, courez rassurer ces braves gens ; en attendant que je leur amène le coupable.

BELTOISE

Voilà une commission que je vais faire avec plaisir. *Il sort à droite.*

Tome XXVI, 1<sup>er</sup> Mai 1899,

28.

## SCÈNE X

BARUTEL, BOISFLEURY, RAOUL

BARUTEL

M. Raoul, vous avez commis une mauvaise action ; et M. votre père a cert fois raison de vouloir vous corriger. Il s'en est fallu de peu que vous fussiez cause de la mort de cette pauvre Ursule.

BOISFLEURY

Mais enfin, pourquoi as-tu pris cet argent ?

RAOUL

Tiens !... pour acheter du becquillage... et le boulotter avec les copains du bahut.

BOISFLEURY

Il n'en est pas moins vrai que tu l'as volé, et que tu mérites une punition exemplaire. D'abord, nous irons chez grand'mère, à qui tu rendras l'argent ; puis, je te conduirai chez les Michon ; là, à genoux, tu demandera pardon à Mlle Ursule.

RAOUL

En penitence ?...

BOISFLEURY

Ce n'est pas tout ;... demain, je te reconduirai au lycée, où tu finiras tes vacances au pain et à l'eau.

RAOUL

Fais pas ça p'pa ?.... Tu ne seras pas plus gras, quand je ne mangerai que du pain... et quand tu m'auras fait savonner par le proviseur, en seras-tu plus propre ?

BOISFLEURY

Ça, c'est mon affaire.

BARUTEL

M. Raoul, comme je ne vous verrai pas de quelque temps ; je vous engage à profiter de la leçon.

RAOUL

A propos papa Barutel ; quand vous étrennerez vos sabots neufs n'oubliez pas de venir me voir ; nous nous en flanquerons une bosse !... et quand votre blouse fera des petits, gardez m'en un... pour en conserver l'espèce.

BOISFLEURY

Allons' gamin ! passe devant, et marche droit ; sinon...  
*Ils sortent par le fond. Maxime entre par la gauche.*



## SCÈNE XI

MAXIME, BARUTEL

MAXIME

Que viens-je d'apprendre ?... Ursule !... une tentative de suicide ?..

BARUTEL

Il n'est que trop vrai, malheureusement.

MAXIME

Connait-on les motifs qui ont provoqué cette fatale décision ?

BARUTEL

Elle était soupçonnée d'avoir détourné une certaine somme à M<sup>e</sup> Chopine. Mais son innocence vient d'être reconnue ; car le coupable est ce mauvais sujet de Raoul, qui a voulu faire une niche à sa grand'mère ;... histoire de rire.

MAXIME

Cette mauvaise plaisanterie n'était pas suffisante, pour aboutir à de si facheuses conséquences,

BARUTEL

Entre nous, je crois qu'il y a aussi beaucoup de froissement d'amour-propre, et.... un peu de dépit amoureux.

MAXIME

Ursule, amoureuse !... et de qui ?

BARUTEL

De toi.

MAXIME

De moi ?... mais je ne l'aime pas, cette fille !... Certainement, j'ai beaucoup d'estime et d'amitié pour elle mais c'est tout.

BARUTEL

C'est ce que j'ai pensé, et pour couper court à de trompeuses espérances ; je lui ai dit, que tu étais amoureux fou d'une jeune fleuriste du nom d'Antoinette.

MAXIME

Et c'est la vérité... qui vous a dit son nom ?

BARUTEL

L'autre jour, en époussetant ton habit, une lettre est tombée de la poche... Oh ! rassure-toi ? je ne l'ai pas lue, quand j'ai vu qu'elle était signée : Antoinette.



MAXIME

Je le vois bien ; car, si vous en aviez pris connaissance, vous auriez vu qu'elle n'est pas fleuriste. Elle donne des leçons de dessin ; et à beaucoup d'élèves. De plus, elle est jolie, aimable, spirituelle ; et j'en suis éperdument amoureux !

*Belloise et Michon portant une lettre entrent par la droite.*

## SCÈNE XII

MAXIME, BARUTEL, MICHON, BELTOISE

MICHON

C'est le cas de dire que les bonnes nouvelles arrivent toutes à la fois. Joseph était en train de nous annoncer la non-culpabilité de notre fille ; quand le facteur est entré, et nous a remis cette lettre. *A Barutel* Tenez, lisez ?

BARUTEL

*Après avoir lu.* C'est la nomination d'Ursule, en qualité d'institutrice à Praviel (Cantal).

BELTOISE

Alors, j'ai dit à Michon : Les Messieurs Barutel sont de ce pays ; ils pourront vous renseigner, et donner des détails sur cette ville ?

BARUTEL

Ce n'est pas une ville, pas même un village ; c'est à peine un hameau, situé au sommet d'une montagne et n'ayant que de rares communications avec quelques villages plus importants, mais très éloignés de l'endroit.

MAXIME

J'y suis passé plusieurs fois ; c'est bien le plus triste pays que je connaisse. De la neige neuf mois de l'année, et pour toute ressource, quelques légumes et du seigle que l'on récolte entre les rochers.

MICHON

Si c'est là, la place que l'on destinait à ma fille ? ce n'était pas la peine d'attendre quinze mois sa nomination à un poste qui je le crains, ne peut lui procurer que des désagréments.

*Ursule et Jeanne entrent par le fond.*

## SCÈNE XIII

BARUTEL, MAXIME, MICHON, BELTOISE, JEANNE ET URSULE

URSULE

Eh bien, M<sup>r</sup> Barutel, que dites-vous du pays que je dois habiter ?

La province d'Auvergne est renommée, dit-on, pour ses sites pittoresques, sa végétation luxuriante, et ses cascades, qui rappellent, à ce qu'il paraît, les chutes les plus remarquables de la Suisse.

BARUTEL

Je suis fâché mademoiselle, de détruire toutes vos illusions à cet égard. Praviel, perché à douze cents mètres d'altitude est l'endroit le plus pauvre, le plus triste et le plus misérable qu'il y ait en France.

JEANNE

Il n'est pas possible, qu'on nous ait fait attendre si long temps une place inacceptable.

MAXIME

Certainement, Ursule doit la refuser.

MICHON

Si elle refuse, soyez persuadés que l'Administration l'abandonnera ; tandis que si elle accepte, c'est une bonne note pour son avancement.

BELTOISE

Serez-vous plus avancés quand elle sera morte de langueur et de privations ? Non, M<sup>lle</sup> Ursule doit rester près de vous, pour vous aider et vous soigner au besoin.... Et si plus tard....

URSULE

M. Beltoise, vous êtes un brave et honnête garçon ! et je ne suis pas digne de tout ce que vous avez fait pour moi ; cependant, si l'offre de ma main peut être une faible compensation pour toutes vos bontés, je vous la donne de grand cœur !... L'acceptez-vous ?

BELTOISE

Oh ! mademoiselle !... comment vous exprimer ma reconnaissance ?..



MICHON

A la bonne heure ! Quand dis-tu Jeanne ?

JEANNE

Je dis, que souvent on va chercher bien loin la tranquillité et le bonheur ; quand sans aucun dérangement, il est là ; sous la main.

URSULE

M<sup>lle</sup> Maxime, je vous engage à suivre mon exemple. Faites la même proposition à... M<sup>lle</sup> Antoinette.

MAXIME

C'est bien mon intention, et je n'y manquerai pas ;.... quand je serai député.

BARUTEL

Toi ! à la Chambre ?

MAXIME

Pourquoi pas ? N'est-elle pas le refuge d'un grand nombre de déclassés !

*Au Rideau*

AUGUSTE ATGER.



## VÊPRES FANÉES

Le temps s'en va, le temps s'en va, Madame  
Las ! le temps non, mais nous nous en allons  
Et tôt serons estendus sous la lame  
Et des amours desquelles nous parlons  
Quand nous serons morts, n'en sera plus nouvelle  
.....  
(RONSARD).

Pour Maurice Peyre.

L'église était toute d'une somnolence morne. La lumière plaquait ses fards roux sur les vitraux décolorés, il n'y avait pas assez d'ombre pour pleurer ; quelques femmes accroupies avec des gestes lents et évocateurs de béguines semblaient attendre plus d'obscurité. Elles restaient pâles et taciturnes sous leur grande coiffe tutélaire, toute de douce toile, où s'ensevelissait en une pâleur tombale, la face usée des vieilles femmes.

La sonorité des voûtes lourdes amplifiait ce bruit dur des chaises remuées. Et se balançaient près des vieux piliers romans, des lampes, un lustre d'un vieux cristal qui oscillait presque imperceptiblement sa couronne de cires éteintes.

Des fleurs, des figures symboliques se mêlaient aux volutes ioniennes des chapiteaux et l'eau du bénitier dormait dans sa vasque de marbre blanc, l'eau

qu'on s'offre du bout des doigts par un attouchement lustral et dont on se signe.

Une odeur forte et chaude d'encens blond prolongeait le souvenir des dernières vêpres évoquant des obsèques psalmodiées et des noces joyeuses. Les douces vieilles ressemblaient aux pareilles d'autrefois et en un recul singulier, elles m'apparaissaient au seuil des vieux âges, comme les contemporaines des mythes. Je songeais aux belles robes orfèvres et sanglantes, aux supplications de douces lèvres pâles, aux lendemains funestes de noces captieuses et tentatrices.

J'écoutais l'écho des danses festoyantes de ce jour, et le vent m'apportait l'encens de la vieille église. Elle était emmantelée de lierre qui s'agrippait à ses parois pour s'épanouir dans les fissures.

Et je revoyais les douces épouses inertes avec des mains supplicatrices et des pleurs silencieux.

Dans ces villages très vieux, les vieilles mains ne pouvaient plus mettre en branle les cloches et le gros bourdon d'airain ne dérangeait plus, depuis déjà longtemps, les brunes arondes et les maigres chouettes.

Sur le parvis de l'Église se tenait l'Évêque mitré et crossé.

... Et c'est là qu'Isolde vint pleurer l'amant qui s'était enfui devers la longueur des routes blanches, sans se retourner seulement...

Il s'était enfui pour aimer une petite bergère qui gardait ses moutons sur une bande de bruyères roses et d'ajoncs maigres, à la lisière de la forêt, debout ou assise parmi son troupeau, en la grande cape de laine grossière où s'abritait parfois contre le vent quelque agnelle chétive.



Un jour Isolde était allée lentement vers lui, en souriant et dans sa main blanche, poudrerizée très peu, elle tenait un iris mauve qui se balançait triste au bout de sa longue tige. Ils s'étaient aimés, de toute la vitalité de leur cœur, de tout leur être, ils avaient connu les longues promenades en les soirs de rêve et les songes fous des nuits bleues d'été. Ils couraient le front plein de soleil, dans les prés aux herbes vaporeuses que frôlent des lambeaux de brume, parmi les chemins bordés de peupliers, d'iris et de mauve.

Puis brusquement il l'avait quittée par un dimanche de fête et de joie, où les cloches douces comme un *Ave*, bourdonnaient leurs chants uniformes ; il l'avait quittée pour aimer la petite bergère à la bouche en sourire, fleurant la marjolaine et rêvant des damerets d'amour...

Au dehors, près de la vieille église, les feuilles tombaient une à une, soupesées délicatement par un vent tiède.

La lampe brûlait dans un angle et dans le calme silencieux, il lui semblait entendre la chute des jours heureux et défunts.

Elle dit : « Sans toi, je suis lasse d'être, les noirs et fatidiques fantômes m'obsèdent, je te vois, tu veilles sur un tombeau, tu pleures en regardant le sable tiède des allées du jardin où nous errions, te rappelles-tu la grève fluviale où les petites tortues à écaille jaune et noire se promenaient. Te souviens-tu des grands papillons blancs qui nous frôlaient et des reines-marguerites que nous effeuillons ? tu me disais : « Vois Isolde, comme la blanche reine s'effeuille. Oh pauvre de moi ! tu as effeuillé la reine-marguerite comme les pétales de mon cœur. Oh



pauvre de moi ! » Son geste évocateur et suppliant s'éleva dans la tranquille désespérance de l'abside, puis elle dit encore. « Je le vois, maintenant là-bas, il est mort pour avoir trop aimé la petite bergère fleurant la majorlaine qui gardait ses moutons sur la lande de bruyères roses et d'ajoncs maigres. »

Et suprêmement blanche et bonne d'avoir prié pour Lui, elle sortit de l'église, mais emmy les près verts, les fleurs et l'herbe douce, la douleur la tua, elle mourut avec le souvenir de L'Autre, avec sur la bouche un mauvais sourire, tel le sourire de furie d'Ophélie en folie.

MARCEL VIGOUROUX.

## LE NOËL D'ADAM

Ceci est encore un souvenir de jeunesse. J'avais à Sainte Barbe des champs, situé, comme on sait, au milieu du village fleuri de Fontenay-aux-Roses, comme condisciple, le fils de Capeau, l'auteur des paroles du Noël d'Adam. Au moment des vacances mon jeune ami et compatriote, m'avait prié, en me rendant à Nîmes, de ne pas manquer de m'arrêter à Roquemaure. Je ne lui refusai pas ce plaisir, enchanté du reste de connaître cette petite cité si coquettement posée sur les bords du Rhône et surtout de pouvoir admirer un poète. Pour un enfant de treize ans, un poète est toujours quelque chose d'extraordinaire et, quant à moi, je n'en avais pas encore vu.

Donc, j'ai connu, tout jeune encore, l'auteur des paroles de ce Noël d'Adam, encore en faveur après un demi-siècle, un beau jet d'inspiration mystique et puissante à la fois.

Cet auteur, M. Placide Capeau, exerçait la profession de commissionnaire en vins, qui n'a rien de bien poétique, mais qui était, à l'époque, très lucrative sur la côte du Rhône. Etant tout jeune, il avait reçu, par accident, à la chasse, un coup de fusil à la main droite qu'on dût lui couper; il se servait des cinq doigts qui lui restaient avec une grande habileté.

Possesseur d'un beau demi-million, habitant une maison superbe, il ne songeait pas, en écrivant un Noël, à en tirer un sou. L'idée lui en vint, m'a-t-il raconté, sur l'impériale d'une diligence, en allant à Avignon, une veille de Noël, où le froid, qui lui pénétrait les moëllles, éveillait en lui des idées de fraternité et de bonté universelles.

On était à une époque naïve; les heureux plaignaient les pauvres sans songer à les exploiter et les socialistes



eussent ri aux larmes, si on leur eût annoncé qu'avant la fin du siècle, les plus enragés partageurs de biens protégeraient ceux qui détiennent les deux tiers de la fortune publique en France, et adoreraient comme eux le veau d'Or.

Aussi, des réflexions philanthropiques du voyageur, naquirent quatre couplets empreints d'une foi vibrante et d'une grande élévation d'idées.

Et pourtant M. Capeau était loin d'être un clérical ; il appartenait à la secte, à peu près disparue aujourd'hui, des républicains voltairiens et convaincus, dont la haine des jésuites et des manifestations cléricales, était absolue, mais qui admiraient l'œuvre du Christ, la doctrine consolante, l'action bienfaisante de sa loi. Et il arriva ceci d'étrange que le bourgeois le plus avancé du pays, écrivit une hymne digne d'être signée par un moine.

La femme d'un ingénieur civil venue pour construire un pont sur le Rhône connaissait Adolphe Adam ; elle lui porta, dès sa rentrée à Paris, le manuscrit du Noël, le priant d'écrire un air plus ou moins banal, de façon à être agréable à ses amis de province. Le compositeur s'exécuta de bonne grâce, et, l'année suivante, cette dame, qui avait une fort belle voix, chanta pour la première fois le Noël dans l'église de Roquemaure.

Cette église possédait de fort belles orgues. Par malheur, sur deux claviers, un seul comptait onze notes produisant un son ; l'autre était en réparation depuis Louis XV. Ces onze notes suffirent pour accompagner le chant qui eut un réel succès et dont la fortune fut prodigieuse, puisqu'il n'existe pas une chapelle d'Europe ou d'Amérique où on ne l'ait donné, puisque pas un chrétien n'ignore cet air vraiment très grand d'allures, très empoignant.

Placide Capeau se repose vingt-cinq ans sur ces lauriers. D'ailleurs, son nom fut assez répandu et ses vers furent assez appréciés pour que son Noël seul lui valut de hautes amitiés. Je me rappelle avoir vu dans son salon, un portrait de Lamartine avec une dédicace des plus flatteuses. Frédéric Mistral, dinait souvent chez le poète, qui devint félibre et se mit alors entre deux procès — car c'était l'homme le plus processif qui se pût voir — à composer des vers provençaux.

Mais, il mûrissait une idée, une œuvre maîtresse qui serait la gloire et le couronnement de sa vie. Il y travailla longtemps, et, un soir, après un de ces repas fantastiques dont les cuisines du Bas-Languedoc ont seules le secret, il donna à quelques amis, parmi lesquels j'étais, la primeur de son poème.

Cela s'appelait : « Le château de Roquemaure. » un long poème de trois ou quatre mille vers de dix pieds, se passant au Moyen-âge, et condensant toutes les idées de l'écrivain sur l'histoire, les théories humaines, l'avenir, la religion naturelle, la justice et la vraie fraternité.

Je fus émerveillé de l'effort intellectuel que cela représentait. Vraiment, ce bourgeois avait des instincts de grand penseur, ce dégusteur de vins était né pour s'imposer par la puissance de sa logique et la vigueur de sa foi. Je me souviens, comme si c'était hier, de l'impression que me causa cette lecture d'un des rares poèmes épiques de notre langue, faite par un vieillard aux yeux clairs, aux gestes nobles, à la voix d'apôtre.

Par malheur, le temps avait marché depuis le jour où M. Capeau écrivit son Noël de début ; le livre imprimé, n'obtint aucun succès. Certes, il fut toujours difficile de faire lire à des français trois cents pages de vers sur le même sujet ; certes, les exigences des luttes actuelles, les préoccupations journalières, la vie à la vapeur, ne permettent plus de s'atteler à ce travail, pourtant, je crois qu'il y a eu là une réelle injustice et que Placide Capeau eut raison de s'étonner de l'indifférence générale devant un livre qui lui coûtait tant d'efforts, alors qu'il était devenu célèbre pour quelques vers écrits au courant de la plume.

Il mourut quelques mois après cet échec, ayant perdu pendant la guerre, son fils adoré, mon condisciple, mort en héros en 1870.

Placide Capeau demanda à être enterré debout, ce qu'on refusa à ses parents, je n'ai jamais su pourquoi. Il a laissé à Roquemaure le souvenir d'un homme probe et vibrant et pour ma part, j'évoque volontiers cette figure d'un autre âge.

Je ne sais pas si ces notes historiques sont bien intéres-



santes; je les donne cependant, parce qu'elles ajoutent une page inédite à notre histoire locale et qu'elles font revivre quelques années douces de ma vie, et ensuite parce qu'on voit aujourd'hui tant de sots et de méchants, de mauvais citoyens, accaparer l'attention publique, qu'il est bon de rappeler le souvenir d'un honnête homme et d'un esprit élevé.

ADOLPHE PIEYRE.

# CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE NIMES

(suite)

## II

### EXCURSION AU PONT-DU-GARD CHATEAU DE SAINT-PRIVAT ET UZÈS

Mercredi 19 mai.

A six heures et demie du matin, une longue file de voitures part du square de la Couronne pour aller visiter le Pont-du-Gard et ses environs.

J'ai eu la bonne fortune de prendre place dans un omnibus, contenant une vingtaine de sièges et disposés de manière à rendre l'expression très juste, proférée par notre honorable Directeur, ayant qualifié notre véhicule « de toupie hollandaise » à cause de la disposition des dossiers. Quant à moi, j'assure que j'étais en excellente compagnie, parce que j'étais placé dans le voisinage de MM. les archivistes du Gard et des départements de la région du Midi. Pendant tout le parcours, la plus franche gaieté n'a cessé de régner dans notre petit groupe.

Le paysage jusqu'à Remoulins est peu varié. On traverse une grande plaine nue, montrant des rangées d'oliviers rabougris et quelques terrains arides.



Cependant, la route passe au pied de petites collines, dernières ramifications des Cévennes, puis on traverse des villages sans importance; Marguerittes, Saint-Gervasy, Bezouce et Saint-Bonnet, dont l'église remonte au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, a été bâtie avec les débris d'un aqueduc romain. La route cotoie le Gardon et sur l'autre rive on aperçoit un clocher comportant trois rangées d'arcades.

Les voitures s'arrêtent à une auberge située sur la rive droite du Gardon. Dans une heure nous devons déjeuner dans cette hôtellerie, rendez-vous des touristes et des artistes, admirateurs de la belle nature, attendu que le site est ravissant.

Le pont-aqueduc du Gard, passe pour être le monument le plus important que nous ait légué l'antiquité. Sous les Romains il était destiné à porter les eaux provenant de la source d'Eure à la ville de Nîmes, en traversant les côteaux, les ravins et la partie haute des plaines, soit une distance de 41 kilomètres. Ce pont ayant des proportions colossales disparaît derrière les sinuosités de la rivière bordée de bouquets de bois d'yeuses. Le visiteur ne peut jouir de l'ensemble du monument que lorsqu'il se trouve à une toute petite distance de cette œuvre unique en son genre. La longueur totale est de 269 mètres et la hauteur 48 mètres 75. Divisé en trois étages d'arcades à plein cintre superposées avec arcs doubleaux. Le premier rang est composé de six arches comprenant toute la largeur du Gardon, le second posé en retraite compte onze ouvertures et le troisième, aussi en retraite sur le précédent, consiste en trente-cinq arceaux, supportant la rigole d'écoulement, c'est-à-dire servant au passage des eaux potables destinées aux besoins des habitants de

l'ancienne Nemaus, qui avait un crocodile, pour symbole.

Une inscription latine découverte vers 1820 (je ne puis bien préciser l'année) sur un aqueduc qui ne serait que la continuation de celui du Gard, pourrait faire supposer que la construction de ce splendide canal serait due à l'initiative de l'Empereur Agrippa, gendre d'Auguste, étant de passage à Nîmes en l'an 735 de Rome, c'est-à-dire dix-neuf ans avant la naissance de Jésus-Christ, à l'époque de troubles survenus dans la Narbonnaise. Cette inscription est ainsi conçue : *Curator perpetuus aquarum*.

Je retrouve dans le livre de M. Hippolyte Bazin, cette autre inscription due à l'imagination poétique d'un vieux gallo-romain, voulant témoigner sa reconnaissance envers les Nymphes de la Fontaine d'Eure. Voici la traduction :

« Sextus Pompeius, surnommé Pandus, possesseur  
« de ce fonds par héritage de ses ancêtres, j'ai élevé  
« ce modeste temple aux Nymphes de cette fontaine  
« dont j'ai souvent fait, tant vieux que jeune, un salutaire usage (1). »

J'ai visité en compagnie d'un collègue, habitant Saint-Helier (île de Jersey), le canal livrant passage aux eaux destinées autrefois à l'approvisionnement de Nîmes. Il est construit en pierres d'un volume extraordinaire, finement travaillées et consolidées au moyen du fameux ciment romain ; sur les parois, il ya encore une épaisse couche de sédiments laissée par les eaux ayant traversé ce passage pendant près de quatre siècles. L'aqueduc est en partie recouvert

(1) Cette inscription se trouve au-dessus d'un puits, dans la cour principale du château d'Uzès.



de longues dalles plates de 3 mètres 65 sur un mètre de largeur et servait de promenoir aux gardiens chargés de la surveillance des eaux.

Mon aimable confrère et moi, nous nous sommes hissés jusqu'au faite de l'aqueduc, afin de jouir d'une vue incomparable. Le Gardon coule silencieusement dans une vallée délicieuse, au milieu d'une infinité de chênes-nains. Singulier contraste ! ! J'ai dit, il y a un instant, que l'aqueduc, malgré ses vastes proportions, ne se voyait qu'à peine à moins d'être tout auprès, tandis que le visiteur placé au sommet découvre un vaste horizon.

Le 6 mars 1430, le roi Charles VII, visita le Pont-du-Gard et donna quelques subsides afin d'y faire quelques réparations urgentes nécessitées par des inondations. Charles IX, reçu par le duc de Crussol en 1564, s'arrêta quelques heures dans ce site merveilleux. Il paraîtrait que le galant courtisan, afin de faire honneur à son royal hôte, lui fit servir une collation par des jeunes filles costumées en nymphes. Près du pont, on montre la grotte qui a servi d'abri à la grappe de Naïdes soudoyées par le facétieux maréchal, qui devint quelques années plus tard, le premier pair de France (1).

Au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, on voulait utiliser le premier rang des arcades pour le passage des charriots et autres véhicules. C'est pourquoi les ingénieurs surhaussèrent les piles pour y pratiquer des encorbellements munis de garde-fous, mais on ne tarda pas à s'apercevoir que l'on avait fait une fausse manœuvre, attendu que des lézardes profondes se produisaient et pouvaient entraîner la chute

(1) Désirée Nisard, p. 134 et 135.



de l'aqueduc. Les États de Languedoc votèrent des fonds pour la construction du passage qui existe encore aujourd'hui. La première pierre fut posée le 18 juin 1743, et le travail fut achevé en 1747. Ce fut M. Pétot, directeur des travaux publics de la province du Languedoc qui fut chargé de cette construction (1). Une plaque commémorative posée sur une pile de l'aqueduc, rappelle que ce pont a été réparé sous le second Empire.

Un sentier délicieux, ombragé d'arbres verts et de bois d'yeuses, espèce de chêne à l'écorce unie et rousse, mène au château de Saint-Privat, en remontant le cours du Gardon. Dans le lointain, on aperçoit les tours de cet ancien manoir, ayant été une abbaye au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Sécularisée au <sup>xiv</sup><sup>e</sup>, cette ancienne demeure de religieux, fit partie des nombreux domaines des ducs d'Uzès, puis aux familles Prohain, Reynaud et Faret, qui l'ont possédée jusqu'en 1865 (2). Je sais aussi que ce château a appartenu au marquis de Fournès, ancien préfet de la Vendée, en 1877. Depuis quelques années, ce castel appartenant à M. Caldéron, qui l'a fait restaurer et meubler d'une façon princière. Malgré l'absence du propriétaire, les congressistes ont visité en détail cette gentilhommière pourvue d'un donjon féodal, ayant reçu la visite de plusieurs hôtes illustres ; Catherine de Médicis, Charles IX et Henri IV.

Le déjeuner a eu lieu dans le jardin de l'hôtel du Pont-du-Gard. Je ne puis que faire des éloges au maître-queux de l'endroit, car le festin a été très bien servi, malgré la quantité d'excursionnistes. Je

(1) M. Petot est aussi l'architecte de l'aqueduc de Montpellier.

(2) Bruguier-Roure, guide-indicateur, 1897.

gage qu'il y avait quatre-vingt convives. Vers une heure on prend la route d'Uzès.

Après avoir passé la vallée du Gardon, on entre dans celle de l'Auzon, modeste cours d'eau tributaire de celui qui a donné son nom au département. A moitié route d'Uzès, on passe à côté du château moderne de Castille, bâti dans un style bizarre avec une profusion de colonnettes. Plus loin, on distingue quelques traces de l'ancien aqueduc romain, provenant de la fontaine d'Eure. Sa route tourne brusquement au Nord, après avoir dépassé le pont des Charrettes jeté sur le poétique ruisseau, aux eaux limpides, formé par les sources d'*Ura fontis*. Quelques anciennes constructions tapissées de lierres, paraissent sur les deux rives du cours d'eau, servant à l'usage de la mouture des grains. La ville d'Uzès se montre à l'horizon.

En arrivant au faubourg de la ville, nous descendons de voiture pour visiter une maison datant de l'époque de François I<sup>er</sup>. Cette demeure du xvi<sup>e</sup> siècle est maintenant dans un état lamentable et menace ruine.

La cathédrale d'Uzès est placée sur un monticule dominant la vallée d'Eure. L'entrée principale de l'église donne sur une jolie place ombragée par de beaux arbres. Le clocher, appelé Tour Fenestrelle, datant du xii<sup>e</sup> siècle est une construction originale et forme six étages de belles fenêtres. J'ai entendu dire que c'est l'unique clocher en France qui ait quelque rapport avec les campaniles italiens bâtis dans les premiers temps du moyen-âge. Cette belle tour est le seul reste de l'ancienne cathédrale romane, placée sous le vocable de Saint-Théodorit, ayant été démolie pendant les guerres de religion.



D'après la chronique, à l'époque de ces temps troublés qui ensanglantèrent la France, un certain évêque d'Uzès, abjura le catholicisme en pleine cathédrale et se fit protestant. L'évêque Nicolas de Grillet reconstruisit la cathédrale au xvii<sup>e</sup> siècle. La façade est moderne. Dans l'intérieur, on remarque des tribunes munies de grilles en fer forgé et repoussé. Deux tableaux sur bois, datant du xvi<sup>e</sup> siècle, — *Résurrections de Jésus-Christ et Lazare* —, attribuées à Simon de Chalon. La table de communion et les fonds baptismaux en marbre blanc, méritent aussi une mention particulière. Les serres de l'ancien évêché attenant à l'église, servent de sacristies et sont pourvues de superbes boiseries, exécutées au siècle dernier. Ce délicat travail de menuiserie a été achevé sous l'épiscopat de Mgr de Bethizy, dernier évêque d'Uzès (1).

L'ancien évêché, comme je viens de le dire, est contigu à la cathédrale. Il sert actuellement de Palais-de-Justice et de Sous-Préfecture. C'est un monument du xvii<sup>e</sup> siècle, avec majestueuse porte d'entrée placée en deux grandes tours en forme de poivrières. A l'extérieur, balcon orné de cariatides, puis dans l'intérieur, on visite un très bel escalier orné de deux grandes niches sculptées; dans une vaste salle, il y a à noter deux cheminées monumentales.

Dans un ancien couvent de religieuses, dont une partie a été vendue et convertie en magasin. Les organisateurs du congrès nous mène voir une église souterraine taillée dans le roc, remontant, paraît-il, aux premières années du christianisme. D'après la

(1) Bruguier-Roure.



tradition, ce lieu caché servait d'abri aux chrétiens persécutés. On y retrouve des sculptures remontant à une époque très reculée et appartenant à l'art primitif.

Le Congrès se rend au Duché, ancienne demeure seigneuriale des ducs d'Uzès. Ce palais, composé de constructions militaires du <sup>xii</sup><sup>e</sup>, <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles, forme un quadrilatère entouré de hautes murailles flanquées de tours rondes. Le donjon, remontant à l'époque du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, a été maladroitement restauré il y a quelques années. L'architecte, mal inspiré, a ajouté de faux machicoulis et des tourelles placées aux angles.

La chapelle du château (<sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle) sert de caveau funéraire aux ducs d'Uzès. J'ai remarqué, non sans émotion, le tombeau du jeune de Crussol, qui, en 1893, est allé mourir sur la terre africaine en qualité d'explorateur.

Un bâtiment, datant de la Renaissance, avec superbe façade de l'époque attribuée à Philibert Delorme, — mais je n'ose le préciser, — attire l'attention des connaisseurs. Dans une salle du premier étage, il y a une belle galerie de portraits, représentant les ancêtres de la famille de Crussol d'Uzès, en costume militaire, depuis le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. Quelques-uns portent le costume parlementaire du temps de Louis XIV, avec la perruque à marteau, tandis que d'autres sont pomponnés comme à la cour de Versailles, sous le règne de Louis le Bien-Aimé. Quelques tableaux de maîtres de différentes époques se montrent dans une autre pièce, mais je n'ai pas le temps de les noter. Plusieurs portraits sont récents. Un savant collègue nous fait l'histoire de cette glorieuse galerie de gentilshommes,

ayant servi leur patrie depuis un temps immémorial. En parlant de l'infortuné voyageur, décédé au-delà du tropique du Cancer, comme martyr de la science, une agitation sympathique circule au milieu des congressistes.

Après la visite du Duché, la compagnie va se reposer quelques instants dans les cafés situés sur une belle promenade plantée de platanes. Quelle luxuriante végétation se produit sur ces boulevards remplaçant les anciens fossés entourant la vieille ville conquise par Louis XIII sur les Calvinistes (10 juillet 1622).

La ville d'Uzès possède encore plusieurs maisons de l'époque de la Renaissance, puis il ne faut pas manquer de mentionner la place du *Puits-du-Cercle*, entourée d'arcades originales du xv<sup>e</sup> siècle, avec voûtes à nervures. Plusieurs maisons du siècle suivant achèvent la décoration heureuse de ce lieu public, rappelant l'époque troublée des guerres de religion. Dans le quartier appelé *les Justices*, on voit encore l'emplacement du Gibet d'Uzès, consistant dans un grossier ouvrage de maçonnerie élevé au-dessus du sol, à quinze pieds de hauteur, entourant autrefois un morceau de bois destiné au supplice de la pendaison.

L'immortel Racine, tout jeune encore, a séjourné à Uzès en 1661. D'après la tradition, l'auteur de ces tragédies qui faisaient pleurer la veuve de Scarron, devenue plus tard Mme de Maintenon, avait eu l'intention d'entrer dans les ordres. Il était venu dans cette ville pour étudier la théologie, sous la direction de son oncle maternel, chanoine prébendé. Le petit pavillon, sous lequel Jean Racine venait étudier, existe encore sur la promenade des Marronniers,



D'après la tradition locale, ce fut dans cette retraite que le grand auteur tragique a composé la *Thébaïde*.

Les voitures nous attendent sur la route de Nîmes. La population, rangée sur les trottoirs, nous fait une ovation sympathique, dans un langage que je ne puis comprendre. Un de mes compagnons de route me traduit quelques mots de ce dialecte, qui est à mon avis très imagé et très original. Les véhicules s'ébranlent et s'éloignent de la ville d'Uzès.

La voie de terre suit une pente rapide jusqu'à la traversée de l'Auzon, puis on passe au milieu des landes incultes de Blauzac, avant d'arriver à Saint-Nicolas de Campagnac. Quelques instant d'arrêt pour visiter cet ancien couvent, bâti sous le règne de Louis VII. Ce monastère fut habité par des chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin jusqu'à la Révolution, époque à laquelle il fut aliéné et depuis converti en ferme. L'ancienne chapelle, réparée en 1672, laisse encore voir des traces romanes de la primitive église, servant actuellement de grange. Bordée par le Gardon, cette retraite de religieux, a été construite sur un rocher servant de point d'appui à un pont composé de neuf arches, datant de 1240. Ce fut une confrérie des Pères du Saint-Esprit qui établirent ce passage, moyennant une redevance. En 1260, une tour munie de tout l'attirail de défense protégeait les religieux contre toute surprise (1).

Le lit du Gardon placé en contre-bas des bâtiments de Saint-Nicolas est dans ce moment complètement à sec et montre un fond sablonneux très épais. Pendant les grandes eaux, cette rivière devient un torrent impétueux et bouleverse tout sur son passage.

(1) Brugier-Roure.



Après avoir dépassé le pont, on traverse la vallée du Gardon, offrant des paysages d'une sauvagerie extrême, puis la route taillée dans la paroi du rocher forme des lacets serpentant à travers des sites superbes, rappelant les défilés stériles des Pyrénées.

La distance à parcourir est encore de dix kilomètres, avant d'arriver à notre destination — je veux dire Nîmes.— De loin, nous apercevons des myriades de becs de gaz éclairant l'horizon. La nuit est complète quand l'excursion est terminée.

#### VISITE DE LA VILLE D'AIGUES-MORTES

Jeudi 20 mai.

Les membres de la Société, munis de leurs cartes de Congressistes, pénètrent dans la gare de Nîmes, afin de prendre place dans le train allant à Aigues-Mortes. Une bonne journée, est, dit-on, réservée aux excursionnistes.

La locomotive siffle ! le train s'ébranle et on prend la direction d'Aigues-Mortes. Après la station de Saint-Césaire, on laisse à droite la ligne de Montpellier, puis on traverse le Vistre, petit ruisseau prenant sa source au jardin de la fontaine de Nîmes, allant mêler ses eaux au Vidourle, tributaire de la Méditerranée. Les stations de Générac et de Beauvoisin, n'offrent rien de particulier. La voie ferrée passe non loin du château de Candiac (1670), lieu de naissance du marquis de Montcalm de Saint-Véran, héroïque défenseur du Canada. La petite ville de

Vauvert, se montre sur le penchant d'une colline, bordant jadis le lit du Rhône, s'étant déplacé de plus de dix kilomètres. Dans les environs de Saint-Laurent-d'Aigouze, le paysage change et le railway passe au milieu de beaux vignobles, puis dans une contrée marécageuse, ayant l'aspect le plus monotone. Le train malgré sa vitesse, nous permet d'entrevoir l'abbaye de Psalmodi, antique monastère de Bénédictins, fondé au XII<sup>e</sup> siècle, maintenant devenu une métairie. Plus loin, se montre la tour Carbonnière, construction militaire du temps de saint Louis placée comme une sentinelle avancée, au milieu de ces vastes marais, s'étendant à plusieurs lieues à la ronde. Le convoi stoppe et nous sommes rendus à Aigues-Mortes.

La première impression du touriste en voyant cette ville, est très favorable. Je dirai même qu'elle offre un aspect grandiose avec ses remparts et ses tours, datant du moyen-âge et rappelant tant de souvenirs. Une magnifique ceinture de pins d'Italie entoure ces murailles ayant soutenu nombre de sièges depuis Philippe le Hardi jusqu'à l'époque des rivalités des catholiques et des calvinistes.

La ville d'Aigues-Mortes (eaux mortes ou stagnantes) est située au point de jonction de quatre canaux navigables donnant autrefois une activité commerciale très importante à cette cité, maintenant déchue de son ancienne splendeur. Le canal de Beaucaire communiquant avec le Rhône, celui de Bourgidou, amenant les barques chargées de sels récoltés dans les marais du Peccaïs, le troisième est appelé celui de la Radelle aboutissant au grand étang de l'Or, enfin celui de la Grande-Roubine, datant de 1725, ouvrant les communications entre Aigues-Mortes et



la Grau-du-Roi, port situé sur la Méditerranée. Le port d'Aigues-Mortes, placé aux pieds des remparts, est d'origine récente et ne remonte qu'à un peu plus d'un demi siècle. Sous le premier Empire, on forma le projet de recréer la Grau-du-Roi et de faire dériver le canal de la Grande-Roubine, puis de former un vaste bassin bordé de quais, destiné à abriter un nombre considérable de navires marchands. Les travaux furent mis en adjudication en 1810, pour la somme de 695,000 francs. Mais les événements de 1815 firent avorter cette belle entreprise. En 1811, on acheva le canal de Beaucaire.

Aigues-Mortes forme, avec ses fortifications, un vaste parallélogramme long de 546 mètres et large de 332. Les remparts bâtis en énormes pierres taillées en bossage s'élèvent à une hauteur d'une douzaine de mètres. Le fossé qui protégeait cette enceinte fortifiée n'existe plus et sert actuellement de promenade. Quatre portes en ogive, parfaitement orientées, donnent accès dans la ville. Le cortège de savants entre par la porte de la Gardette, située non loin de la Tour de Constance, dominée par une tourelle qui servait au guetteur. Cette tour, placée à l'angle des fortifications, a longtemps servi de phare. En passant par ladite porte de la Gardette, on trouve des traces de pont-levis et on distingue très bien la rainure par laquelle passait la herse destinée à ouvrir ou à fermer le passage.

Dans l'angle émoussé de cette place, — je veux dire la Tour de Constance, — il y a encore quelques vestiges de l'ancien château, actuellement habité par *la Gabelle* (expression surannée s'appliquant à la douane). Un passage assez étroit mène à la Tour, haute de trente mètres. Le sommet est garni des tra-



ditionnels machicoulis et couronné de créneaux. Construite sous le règne de saint Louis, elle fut destinée, dans l'origine, à protéger le séjour des commerçants et des pèlerins. D'après une lettre de Clément IV, ancien secrétaire de Louis IX, cette forteresse fut érigée avec de grandes dépenses. On pénètre dans l'intérieur par une grande porte doublée de fer, grinçant sur ses gonds avec un bruit sinistre. Deux vastes chambres sont superposées. Il est probable que celle du rez-de-chaussée servait à la garnison destinée à la défense de la place, parce qu'il y a un four creusé dans l'épaisseur du mur. La seconde pièce servait de lieu de détention. En 1767, le prince de Beauveau, gouverneur du Languedoc, fit grâce à quatorze femmes renfermées dans cette tour, depuis de longues années, comme hérétiques. J'adresse un salut respectueux à M. le Curé d'Aigues-Mortes, qui était avec nous lors de notre visite à la Tour de Constance, et qui m'a donné nombre d'instructions aussi savantes qu'agréables.

La ceinture des remparts est aussi très intéressante. Ils ont été construits sous le règne de Philippe le Hardi, parce que son père n'avait pu réaliser les projets qu'il avait mûri pour Aigues-Mortes. Ce fut dans le port de cette ville que saint Louis s'embarqua pour la Terre-Sainte (25 août 1248). Il est aujourd'hui parfaitement démontré que la Méditerranée n'a jamais battu les murs d'enceinte, et que la mer était à cette époque située à cinq ou six kilomètres d'Aigues-Mortes. Il est hors de doute que le port existant au XIII<sup>e</sup> siècle a été comblé depuis nombre d'années.

Louis IX mourut le 25 avril 1270, près des ruines de Carthage, et ce fut son fils Philippe, — je le répète,

qui ordonna la construction de ces remparts, ayant adopté le plan de celle de Damiette et qui excitent notre admiration. Les murailles sont d'une solidité extrême et devaient défier toute attaque avant l'invention des canons. Des escaliers, placés de distance en distance, principalement à proximité des tours, permettaient aux défenseurs de la place de monter sur le chemin de ronde orné de majestueux créneaux, pourvu de perfides machicoulis et percé de redoutables meurtrières. Les guérites en pierres étaient destinées aux sentinelles, puis quinze tours, servant de poste de réserve aux combattants, s'élèvent le long des courtines. Je m'arrête quelques instants devant celle des Bourguignons, parce qu'un collègue, habitant Aigues-Mortes, m'a raconté l'histoire suivante :

Un gouverneur d'Aigues-Mortes, Louis de Malepue, avait livré la ville aux Bourguignons. Les troupes royales commandées par le comte de Clermont, vinrent assiéger la place, abondamment pourvue de vivres. Le blocus ayant duré deux ans, les assiégeants et quelques assiégés complotèrent d'attaquer simultanément la garnison qui était restée fidèle au gouverneur, car celui-ci s'était rendu odieux à la population, par suite de sa tyrannie et par ses cruautés. Pendant une nuit (janvier 1421) quelques soldats déterminés réussirent à s'introduire dans la place en s'élançant à l'improviste sur une poignée de fantassins destinés à la défense d'une des portes. Surpris dans leur sommeil, les Bourguignons ne purent se défendre et furent massacrés jusqu'au dernier. Malepue, caché dans un souterrain du château, fut retrouvé le lendemain par la soldatesque ivre de sang. Le gouverneur haï



par la populace, ne dut son salut momentané qu'à l'intervention du comte de Clermont, lieutenant-général du Dauphin. Quelques jours après ; Malepue, fut jugé comme rebelle et fut décapité.

La garnison tout entière ayant été passée au fil de l'épée, les cadavres étaient si nombreux d'après la chronique, que par crainte de la peste, le nouveau gouverneur prit le parti de les rassembler tous dans une tour et de les entasser sous d'énormes amas de sel (1). Il est probable que la chanson populaire date de cette époque :

Bourguignon salé  
L'épée au côté  
La barbe au menton  
Saute Bourguignon.

Du haut des remparts, l'ancienne cité du moyen-âge, ressemble à un damier divisé par des rues larges et tirées au cordeau. D'après les anciens auteurs, la ville contenait 10.000 habitants à l'époque de sa fondation. En 1774, il y en avait plus que 1.600. La population actuelle est à peu près de 4.000 âmes. De vastes jardins remplacent les maisons qui sont tombées à l'époque des guerres et par suite de vétusté.

Un chemin carrossable entoure les fortifications, puis des vignes luxuriantes de végétation s'étendent à perte de vue, dans ce pays plat borné à l'horizon par des marais annonçant le voisinage du grand lac intérieur (nommé ainsi par les Romains). Des constructions bizarres, couvertes en tuiles rouges, paraissent dans le lointain. J'apprends que ce

(1) Cette tour est appelée depuis, Tour des Bourguignons, située au S.-O. de la ville.



sont des tas de sels, attendant la livraison aux négociants. Pendant la saison du saunage, une multitude d'ouvriers italiens se livrent à ce genre de travail. Des rixes fréquentes éclatent entre les travailleurs de l'endroit et les émigrés de la péninsule des Apennins.

Je ne dois pas oublier de signaler la chapelle des *Pénitents gris*, située rue de la Sauviguerie, cette confrérie de laïques se livrant à des exercices de pénitence, est revêtue dans les cérémonies religieuses d'une *cagoule* (espèce de sac) ayant un capuchon, muni de deux petites ouvertures permettant au pénitent de se conduire. Ce costume, fort en honneur, sous les Valois, a été souvent porté par un certain roi de France, de licenciuse mémoire. Le maître-autel de cette chapelle est de toute beauté. Le rétable construit en stuc est l'ouvrage du sculpteur Sabatier. La *Descente de Croix*, tableau par Mignard.

La principale place de la ville est ornée d'une statue en bronze, représentant Sain-Louis, œuvre de Pradier, érigée en 1849. Le Saint roi, canonisé par le pape Boniface VIII, est debout, ceint de la couronne vêtu d'une cotte de maille. Ce monarque chevaleresque s'appuie d'une main sur le pommeau de son épée et de l'autre il désigne sur sa poitrine la croix, figure symbolique de la chrétienté.

Plusieurs établissements publics, magnifiquement décorés, se montrent autour de la dite place. Nos collègues de Nîmes, dont l'urbanité est constatée une fois de plus, offrent des rafraichissements aux membres du Congrès. Il paraît que la politesse était le propre des anciens Gaulois, habitant le littoral de la Méditerranée, ce qui nous permet de constater que leurs descendants ont conservé les traditions archi séculaires.

Le train pour Nîmes va partir dans quelques minutes. La bande d'excursionnistes prend sa volée vers la gare, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur la tour de Constance, enveloppée par les rayons empourprés du soleil couchant et si bien décrite par Prosper Mérimée, littérateur aussi distingué que savant archéologue.

*(A suivre)*

Ed. du TREMOND.



## CONGÉ DE PAQUES

Heureux les écoliers et leurs maîtres, les magistrats et les hommes de loi, qui ont une douzaine de jours de vacances à Pâques. Les travailleurs qui, bien loin de connaître le repos des jours de fête, voient leur labeur toucher au surmenage ces jours-là, employés de chemins de fer, voituriers, hôteliers, acteurs, et tant d'autres qui se dévouent à notre liberté et à nos plaisirs, méritent notre profonde sympathie et notre reconnaissance.

Entre l'heureuse fortune des uns et l'abnégation des autres, les simples bureaucrates occupent une position moyenne avec leurs deux jours de congé. Ce n'est pas beaucoup, mais en les utilisant bien, ces deux jours peuvent permettre de faire une moisson d'impressions d'art auxquelles on aimera à penser.

Pour l'habitant de Nîmes qui n'a pas de maset (saluons dans ce mot tout un monde de joies vives et pures), ou dont le domaine rural est trop éloigné pour y passer si peu de temps, je ne connais rien de plus captivant qu'une fugue aux côtes de Provence.

Le dimanche matin on se jette dans le premier train, à cinq heures. A sept heures et demie, on débarque à Marseille, sous l'immense hall vitré, modèle de ce style nouveau nécessité par les applications



de plus en plus importantes de l'art à la grande construction industrielle. Pendant que la foule inconsciente se rue aux portes de sortie et passe sans voir, uniquement occupée de ses paquets, il convient de considérer cette vaste surface, couverte à des hauteurs vertigineuses, grâce à l'emploi du fer. La décoration est sobre et fine, et les membrures peintes en vert d'eau, ton doux et plaisant.

Une fois là, je compte profiter du beau temps pour aller plus loin, et je prends le train de Toulon. Après les séductions de la vallée de l'Huveaune jusqu'à Aubagne, riant verger semé de villas, voici les rochers et les bois de pins des territoires de Cassis et de la Ciotat, avec la mer bleue au bout des ravins abrupts. Puis viennent le golfe de Bandol, la presqu'île boisée de Six-Fours, et, au pied du Faron, le grand port de guerre. Le soleil brille dans un ciel de peintre, égayé de quelques nuages blancs. L'atmosphère est vaporeuse. La ville est brillante avec ses palmiers, ses fraîches toilettes, sa population en fête. Descendons jusqu'au port, et attendons le bateau à vapeur qui nous mènera déjeuner à Tamaris ou aux Sablettes, à travers la rade et l'escadre. Le quai du port est grouillant de monde. Cafés et restaurants se pressent à cette heureuse exposition du midi où il faut des tentes presque toute l'année. C'est là qu'on voit l'Hôtel-de-Ville et les cariatides de Puget. D'anciens vaisseaux de bois démâtés servent de casernement à l'infanterie de marine, comme la frégate la *Perdrix*, ou terminent dans l'abandon une carrière glorieuse, comme le *Castiglione*, vaisseau à trois ponts, rangé à côté de l'ancien transport le *Tarn* et du croiseur à éperon l'*Inconstant*. Ce dernier s'illustra dans les mers de Chine et se trouve au rancart, mal-

gré ses formes modernes. C'est que vingt ou vingt-cinq ans font d'un navire de guerre une antiquité, avec l'incessante transformation de la cuirasse, du canon, de la mâture, etc. Gouffre à millions et à milliards, qui s'élargit et se creuse devant les grandes puissances jalouses de ne pas déchoir.

Le bateau de Tamaris part. Nous passons devant la flottille des torpilleurs, rangés côte à côte en troupeau marin, et nous entrons dans la rade, une des plus belles de l'univers. L'escadre y est mouillée, avec ses pavois flottant au vent. Voici le *Pothuau*, où l'on distingue l'écusson de Russie, or sur blanc, navire devenu historique. Voici le *Masséna*, le *Bouvet*, et bien d'autres. Les cuirasses de ces monstres endormis reluisent au soleil, comme la volée des canons. Il y a des volées blanches, celles des canons de onze mètres, sur le pont ; elles s'allongent en s'amincissant hors des coupoles cuirassées. Il y en a de noires, celles des canons des tourelles ou des barbottes des côtés du navire. D'autres enfin, brillent de l'éclat du cuivre ou du bronze astiqué ; ce sont les petits canons Maxim ou Hotschkiss qui garnissent les huniers des mâtures métalliques. Les marins sont réunis sur les parties hautes des navires, étroites et encombrées d'engins de toute sorte. Les belles plates-formes du pont des anciens navires ont disparu sans retour. On y pouvait faire les cent pas comme dans une allée spacieuse. Aujourd'hui il n'y a plus, à proprement parler, de pont sur les cuirassés. Il a été remplacé par un fouillis de superstructures, d'étroites plates-formes situées à des niveaux différents. Il faut constamment monter ou descendre pour aller de l'une à l'autre, et la promenade a disparu devant la gymnastique. J'ai connu, dans mon enfance, les



vaisseaux à trois ponts, et j'enviais les hommes qui passaient leur vie sur ces masses confortables. Aujourd'hui j'éprouve une impression de malaise devant les contours fuyants et obliques des cuirassés. On y est sous cloche contre les obus, et les surfaces libres y sont rares et escarpées. Tels qu'ils sont, pourtant, ils ont une mâle beauté, la beauté de la force invulnérable.

Avec la lorgnette, on aperçoit les ruines de Lagoubran.

Voici Tamaris, avec ses palmiers, ses villas, ses bois de pins et ses restaurants de haut vol, rendez-vous des élégances toulonnaises.

Je suis trop philosophe pour chercher à me faire servir par des gentlemen qui ont l'air de secrétaires d'ambassade. D'ailleurs je tiens à voir la pleine mer. Je vais donc à pied jusqu'aux Sablettes, joli hameau bâti sur l'isthme sablonneux qui a relié, sous le travail persistant des vagues du large, l'ancienne île de Saint-Mandrier à la presqu'île de Six-Fours, et fermé au sud la rade de Toulon. De nombreux excursionnistes occupent la salle à manger du restaurant Pellegrin, donnant sur la pleine mer. Il faut donc attendre que les premiers arrivés mènent à bien leur déjeuner et fassent de la place. A 1 heure de l'après-midi je puis déguster la bouillabaise obligatoire. Si on ne comprend la brandade qu'à Nîmes, on ne sait faire la bouillabaisse que sur le littoral de Provence. Je vois de ma table, passer sur la grande bleue de lointains steamers au léger panache de fumée. La salle est très animée, bourgeois aisés, fonctionnaires décorés, jeunes femmes du monde, cyclistes accompagnés de cyclewomen peu sévères, tout cela cause,



babille et rit de bon cœur, dans la gaité du splendide paysage.

Comme je dois rentrer à Marseille pour dîner, je m'arrache à la rêverie du bord de mer, je retraverse la rade, je reprends le train, et à 6 heures je foule la Cannebière, noire de monde et ruisselante d'électricité. Je vais dans un restaurant du port, comparer la bouillabaisse de Marseille à celle des Sablottes, et goûter de la salade d'ananas. Le soir, j'entre aux Variétés pour y voir la *Dame de chez Maxim*, joyeux vaudeville en trois actes, où le rire va crescendo. On en sort avec mal aux côtes, et avec l'attrayant souvenir de Mlle Burty, une étoile.

Le lendemain matin, temps couvert et humide. Il bruine un peu. Que deviendra mon projet de voyage à Cassis par mer ? ne désespérons pas et allons revoir les ports et la cathédrale.

Le vieux port a perdu de son animation d'autrefois. Les nouveaux ports avec leur puissante flotte à vapeur, leur vaste surface d'eau, leurs immenses quais, leurs puissants moyens hydrauliques de chargement, de déchargement et d'emmagasinement, leurs voies ferrées et leurs hangars, en sont la cause. Il y a aussi la crise économique. J'ai connu, il y a quarante ans, le vieux port tellement encombré de navires, qu'ils attendaient, sur quatre ou cinq rangs, de pouvoir décharger ou charger. Ils étaient tellement serrés qu'on les voyait rarement bord à quai. Ils ne pouvaient atteindre ce bienheureux quai qu'en présentant une extrémité, généralement l'avant. Pour la manutention des marchandises, c'était l'enfance de l'art. On fait aujourd'hui cent fois plus avec le même travail, grâce aux engins nouveaux. Mais c'était l'âge d'or des portefaix, qui se disputaient à

loisir, étant les maîtres de la situation. On avait alors sous les yeux une véritable forêt de mâts, d'un aspect saisissant. C'était la joie des peintres et des artistes que ces voiles pendantes, ces reflets des carènes multicolores dans l'eau grise et clapotante, cet incessant mouvement des barques, des chalands, des porteuses génoises coiffées du madras, avec de grands anneaux d'or aux oreilles, ces barques aux pavillons rouges et blancs, d'où partaient des appels convaincus pour le château d'If.

Deson ancien pittoresque, le vieux port a gardé les boutiques d'oiseaux exotiques, avec leurs perroquets ou leurs perruches si amusantes, les balancelles espagnoles chargées d'oranges, les marchands pour la marine, les pêcheurs de Saint-Jean, etc.

Le quai de l'Hôtel de Ville, exposé au midi, est toujours une promenade très belle et très gaie.

Je visite la cathédrale, étudiant avec soin sa décoration, ses lignes et ses dômes. Commencée en 1852 sur les plans de M. Vaudoyer, elle s'achève sous la direction de M. Henri Révoil. Elle a coûté une trentaine de millions. C'est un magnifique échantillon de l'art byzantin, qui avait fleuri en France du <sup>vi</sup><sup>e</sup> au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, mais dont il ne nous reste plus rien que quelques débris recueillis dans les musées, fragments de sarcophages, plaques de chancels, chapiteaux, etc. L'art gréco-latin était épuisé depuis le <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle, à cause des malheurs de l'Empire, qui penchait vers sa ruine. On ne trouvait plus de sculpteurs pour la rude bosse. Plus de statues. L'évolution architectonique abandonne la basilique romaine, avec ses colonnades et ses charpentes, pour les piliers et les murs pleins, décorés d'arcades aveugles et portant des voûtes en berceau et des coupoles. A la



décoration par la sculpture en ronde bosse, succède un système de décoration plate : mosaïques, plaques de marbre ou chancels plus ou moins ajourés, ornements géométriques venus de Syrie ou d'Égypte par la vallée du Danube et par Ravenne et Rome, tels que l'étoile à six rais, la rose, la marguerite, les entrelacs, la tresse, l'as de pique, la palmette, la fleur de lys, l'hélice, les rinceaux de feuillage dessinés à plat, vignes et grappes de raisin, la spirale, la croix grecque, le vase séparant deux animaux affrontés (1). Dans l'art byzantin, la corbeille du chapiteau est étroitement épousée par le feuillage qui la recouvre. Il s'applique à plat dessus. De ce système, né de la disparition des sculpteurs classiques, est résulté un style sévère, un peu froid, mais d'un charme étrange, tout pénétré d'un idéal nouveau qui le rend harmonieux et vivant. Le génie grec revêt les murs et les voûtes de ses mosaïques hiératiques, où il prodigue l'or et les vives couleurs. Il réchauffe ainsi les surfaces unies de l'intérieur par une somptuosité incomparable.

La cathédrale de Marseille est déjà et deviendra encore davantage un admirable musée byzantin. A l'intérieur, de belles mosaïques sur fond d'or ornent un certain nombre de tympans. A quand les mosaïques des voûtes ? Des marbres de toutes couleurs enrichissent le chœur et les chapelles sous forme de colonnettes et de balustrades. Magnifique ciborium aux colonnes d'onyx, avec chapiteaux de marbre blanc. Dans la chapelle de la Vierge, une madone byzantine, peinture charmante par l'expression, malgré la gaucherie du dessin.

(1) Cf. *Louis Courajod*, I, par A. Marignan. Paris, 1898.



On pourrait faire une critique à ce monument, vraiment digne de Marseille, porte de l'Orient. C'est qu'il y a des statues sur la façade, alors que le pur style byzantin n'en comporte pas. Mais en réalité, l'édifice est romano-byzantin. Statues et colonnes sont romanes.

En sortant de la cathédrale, le temps est moins sombre, et le soleil cherche à percer les nuages. Je commence à espérer que le voyage de Cassis ne tombera pas dans l'eau.

Je fais le tour de la Joliette, flânant devant les transatlantiques qui font le service d'Algérie et de Tunisie. Les grues à vapeur du bord chargent ou déchargent les marchandises avec un bruit de chaînes strident. Les passagers affairés vont et viennent. Sur la jetée, les batteries de canons, devenues inutiles, et très gênantes pour la promenade, ont été supprimées. Leur emplacement s'est changé en larges et agréables plates-formes, où le public circule et se repose librement.

Rentré en ville, je vais revoir le musée de Longchamps, chef-d'œuvre d'élégance, avec sa colonnade ionique se découpant sur l'azur (car le soleil est venu), et le jaillissement de ses cascades.

A deux heures, je m'embarque sur le *Salinier*, en route pour Cassis. La mer est *d'huile*. Elle change de ton suivant que les nuages viennent ou disparaissent. Nous rasons l'île de Maire. La côte, entre Marseille et Cassis, se compose de hautes masses de calcaire blanc, profondément déchiquetées par l'éternel assaut des vagues. Elle se creuse en nombreuses calanques et projette dans la mer beaucoup d'îles. Rien n'est plus varié que ce défilé. Des goélands suivent le bateau en tournoyant et s'approchent à por-

tée de fusil avec un air presque railleur. D'autres se balancent sur les vagues, dans l'abri des calanques. A quatre heures, on arrive dans le petit port de Cassis. La jeunesse du lieu est sur la jetée, agitant des mouchoirs. On entend le rire sonore et perlé des jeunes filles. La foule des passagers va s'attabler dans les cafés ou cueillir du romarin sur les collines. Pour moi, je vais m'asseoir sur la jetée, d'où je contemple le golfe. Au levant, vers la Ciotat, une haute montagne boisée aux tons rougeâtres. La mer déferle doucement sur les rochers, limpide et musicale. En mer, un yacht coquet, gréé en goëlette, semble venir à Cassis, les voiles gonflées par la brise. Il se rapproche peu à peu et finit par entrer dans le port. C'est la *Reine-Margot*, venant de Bandol. Elle passera la nuit à Cassis et repartira demain matin pour Marseille.

Cependant l'heure du retour approche pour nous. Les passagers, appelés par la sirène du bord, arrivent par groupes, quelques-uns chargés de plantes odorantes. Vers six heures on repart, dans les magnificences du soleil couchant, avec vent debout, ce qui nous retardera. Cela me serait bien égal si je n'avais à prendre le train de huit heures pour rentrer à Nîmes.

Il est impossible de décrire la magie des teintes du ciel et de la mer aux divers stades du coucher du soleil. La silhouette assombrie des îles et de la côte tranche progressivement sur tout cet or en fusion, qui passe aux teintes les plus riches ou les plus délicates de la pourpre sanglante, du rose, du lilas, du gris laiteux, des lueurs argentées qui s'éteignent dans la nuit.

A l'horizon, le phare de Planier projette ses feux



électriques, un éclat rouge suivi de trois éclats blancs, larmes de lumière tremblante, rubis et diamants suspendus un instant sur le reflet des eaux, où ils scintillent et s'évanouissent. •

Un steamer passe, allant en Orient. Le salon de l'arrière, éclairé à l'électricité, dessine un chapelet lumineux dont les grains sont les sabords.

La nuit est venue. J'ai savouré le poème enchanté de la mer.

Nous passons devant le Prado, illuminé par les files de ses réverbères. Voici Endoume, avec le cordon lumineux de la route de la Corniche, et les mille feux des maisons en amphithéâtre. Enfin voici l'entrée des ports, leurs fanaux verts ou orangés, et les innombrables lumières de la ville. L'arrivée à Marseille dans ces conditions est féérique. Nous entrons dans le Vieux-Port. Au fond, la Cannebière étincelle.

Il va être huit heures. Impossible de dîner. Des sandwich et des tranches de pudding pris chez Baldini me sauveront.

Ainsi donc, on peut, dans ce radieux Midi, faire aujourd'hui, rapidement, sans fatigue et à peu de frais, des excursions fort belles, qui autrefois eussent exigé dix fois plus de temps, de peine et d'argent. A qui en est-on redevable ? A la science, qui seule achemine l'humanité vers le progrès. Que serait-ce si, pour faire plaisir au rocailleux Brunetière, elle n'avait pas fait « faillite » ?

Rentré chez soi, on n'a plus d'histoire, et c'est la meilleure façon d'y être heureux.

Ed. BONDURAND.

2 et 3 avril 1899.



# POÉSIES

## I

### MATINÉE DE PROVENCE

Dans le ciel bleu de la Provence,  
Au dessus des blancs lauriers thym,  
Le soleil se lève et s'avance  
Perçant l'or pâle du lointain.

Il resplendit ! et les cigales,  
Dans les grands pins harmonieux,  
Font monter leurs notes égales  
Vers l'azur éclatant des cieux.

Il resplendit ! et dans l'espace,  
Où flotte une poussière d'or,  
L'hirondelle bondit et passe,  
Revient, s'en va, revient encor.

De partout la lumière éclate  
Et de la plaine aux longs sillons  
Où s'ouvre la fleur écarlate  
Montent les trilles des grillons.

Mais bientôt les chansons se taisent,  
Les maisons ferment leurs volets,  
Tous les bruits lentement s'apaisent  
Dans les lointains presque violets...

C'est Midi ! la terre est brulante,  
La plaine dort son lourd sommeil,  
Et dans la nue étincelante  
Coule à flots tout l'or du soleil.

## II

## SOIR DE PROVENCE

Les chemins où fleurit l'égline odorante  
Et les grads iris bleus, s'étaient embrumés d'or;  
Seul un nuage roux mettait une ombre errante  
Sur la plaine où la nuit n'arrivait pas encor...

Et les chants des grillons, clairs, emplissaient l'espace,  
Puis le sanglant rayon du couchant se fondit  
Et sur les oliviers dont l'éclat blanc s'efface,  
Bleue et calme la nuit sereine descendit.

Jean RENOUARD.



## BIBLIOGRAPHIE

**Les Deux Evêques**, par Ernest Daudet, Juven, éditeur, Paris, 3 fr. 50.

Notre éminent compatriote, M. Ernest Daudet, est l'homme de France qui connaît le mieux l'histoire de la Restauration. Les ouvrages qu'il a écrits sur cette époque sont classiques, et celui qu'il va publier très prochainement sur le duc Decazes le deviendra comme les autres.

Mais la Restauration ne lui fournit pas seulement des sujets d'histoire, il lui emprunte aussi des romans historiques, et c'est alors pour le lecteur un plaisir rare que de rencontrer une telle imagination brochant sur un fond aussi documenté. *Les Deux Evêques* que Juven vient d'éditer avec des illustrations de Ed. Carrier, vous donnera ce plaisir.

C'est un évêque d'ancien régime qui, après l'émigration et les Cent-Jours réclame de Louis XVIII l'évêché que Napoléon et le Concordat ont donné à un autre. Deux époques, deux régimes, deux hommes qui se choquent en un contraste saisissant. Cela finit par une réconciliation, au lit de mort. Mgr Ermel est une bien noble figure.

Le cœur s'intéresse au récit par un épisode d'amour entre le neveu de l'un des évêques et la pupille de l'autre qui nous vaut des scènes charmantes d'émotion et de candeur.

Ce roman a de plus l'avantage de se lire avec la même impatience que le roman-feuilleton le mieux noué, tout en étant d'une psychologie et d'un style des plus distingués.  
J. R.

**Saint Amant de Théziers** ; par M. l'abbé Brun, curé de Théziers.

Rien de plus agréable, pour un curé que de vanter le saint de sa paroisse, mais quand au panégyrique, d'ordinaire facile, se joint une étude historique et archéologique sur les monuments élevés en l'honneur de ce saint, le plaisir est non pas doublé mais centuplé. M. Brun, curé de Théziers, s'est donné cette joie, et son étude sur Saint-Amant nous permettra de visiter en bonne compagnie un coin du département, de la plus curieuse antiquité.

*Tedusia*, ancien nom de Théziers, était très probablement l'une des vingt-quatre localités arécomiques. Sa situation élevée, commandant à la plus grande partie de la belle plaine, formée par les apports du Gardon et du Rhône, l'a désignée comme un emplacement de choix, aux populations primitives. Les Romains ne manquèrent pas de s'y établir avec avantage. Des pierres tumulaires et une foule de débris prouvent surabondamment leur séjour en ce lieu fortifié par la nature.



Le moyen-âge a bâti des murailles, une église avec tour d'observation, servant de clocher, de construction bizarre, en sa forme semi-circulaire. Le désir de la sécurité appela dans ses murs les habitants de Volpelières, situé à 200 mètres à peine de Théziers. L'église de ce bourg, dédiée à Saint-Amant, demeura isolée près de l'ancien village abandonné, mais le saint suivit la population et devint le patron de la paroisse de Théziers. Volpelières ayant disparu, la tradition a été amenée à désigner la vieille église par le nom de Saint-Amant-de-Théziers.

L'auteur étudie tour à tour l'ancienneté, l'avenue, l'extérieur et l'intérieur de la chapelle ou église de Saint-Amant. Puis il nous montre le buste du saint ; enfin l'histoire du puits, la vente du prieuré, le rachat et les traditions religieuses composent la dernière partie de son travail.

La chapelle remonte au x<sup>e</sup> siècle, si l'on en juge par les caractères de son architecture. Elle a dû, comme tant d'autres, succéder à un monument plus pauvre et remontant aux premiers jours du christianisme dans les Gaules.

L'avenue de cyprés, qui conduit de l'ancienne voie romaine à la porte du sanctuaire, est bordée à certains endroits de tombeaux, dont plusieurs semblent remonter à l'époque gallo-romaine. On peut voir encore trois sarcophages monolithes.

L'extérieur du monument est une masse imposante, lourde : ses murs, aux parties qui reçoivent les arcs de dégagement, mesurent 2<sup>m</sup>50 d'épaisseur. Les contreforts sont peu saillants. La porte principale comprenait deux colonnes dont les chapiteaux, sculptés richement, frappèrent d'admiration un illustre visiteur, Alexandre Dumas fils ; les fûts ont été enlevés ; il en reste quelques débris parmi les objets recueillis dans un angle de la cour intérieure.

Cette cour intérieure n'est que la première travée de l'église, dont la voûte a été ruinée par les guerres de religion, vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Une partie de cette cour a été occupée par la construction d'un ermitage, qui ferme la partie intacte de la chapelle, aujourd'hui encore livrée au culte.

Parmi les sculptures primitives qui décorent les chapiteaux et les corniches, il faut signaler le dragon infernal, Eve et Adam étendus morts près du tentateur, avec la pomme funeste à leurs pieds, les symboles des quatre évangélistes, l'homme, le lion, le bœuf et l'aigle.

Le buste de Saint Amant, œuvre de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle (1694), porte les caractères évidents de l'influence du Bernin dans le Comtat où les pays riverains du Rhône vont le plus souvent acheter les objets d'art religieux.

Le puits de Saint Amant est creusé à quelques mètres de l'église. On y vient encore demander par un acte de foi la guérison que refusent les remèdes ordinaires.

Après diverses vicissitudes, le terrain de Saint Amant, ancien prieuré, a fini par devenir propriété de la fabrique de Théziers. C'est justice. Un grand nombre de fidèles sont aujourd'hui, comme jadis, les ardents dévôts de Saint



**Amant.** Certains ne nomment jamais le protecteur de la paroisse sans faire précéder son nom du titre de « *grand* ». Les fiévres invoquent encore le grand Saint Amant, et la fête de Pâques ne serait pas complète si, dès une heure après midi, on n'allait, au chant de l'*O filii*, faire une visite au grand Saint Amant. Autre visite pour les Rogations, mais la plus importante est celle du vœu de Saint-Roch, où l'on voit encore aujourd'hui (1898) le maire et l'adjoint, successeurs des consuls, la corde au cou et un cierge à la main près du curé, fermant la marche de la procession. A l'offertoire de la messe, ils viennent s'agenouiller aux côtés du prêtre, qui lit la formule du vœu, fait en 1720 le 19 janvier, à l'occasion de la peste de Marseille.

La dernière visite a lieu le 4 novembre, fête du grand Saint Amand; elle est chômée par tous les habitants, jusqu'à ce jour. Le buste du Saint, qui a été porté à son ancienne chapelle pour la Saint-Roch, retourne ce jour-là à Théziers, en compagnie de Saint-Roch, amené tout exprès pour reconduire celui que sa fête avait éloigné de l'église paroissiale.

Telle est l'étude de M. l'abbé Brun, curé de Théziers. Son œuvre de patient labeur et de longues recherches ne peut qu'augmenter la dévotion au grand saint Amant, déjà tant aimé de ses paroissiens et fera un vrai plaisir aux amateurs d'histoires locales. François DURAND.

**Antoinette Soubisse** ; par Blanche Leschassier.

Récit d'un amour pur, dans un milieu familial de saines traditions. La passion de l'art conduit un peintre de talent, à travers les plus piquantes aventures, à l'amour simple, respectueux et fort, d'une jeune fille faite pour le comprendre et ce semble le rendre heureux. Mais hélas! souvent *femme varie*, dit-on, Mademoiselle Leschassier a voulu faire mentir le proverbe. C'est ici l'homme, l'artiste qui change d'objectif, comme malgré lui. Une différence d'âge, (oh ! combien petite à l'heure des projets et des longs espoirs, mais combien menaçante pour l'avenir !) justifie cette variation, qui devient d'ailleurs la source du plus pur dévouement. La nièce remplace la tante dans les aspirations d'un cœur épris, et tout finit pour le mieux, dans les deux familles.

L'auteur de ce récit possède le don supérieur de la délicatesse. Le ton en est délicieux; la psychologie sûre, douloureuse, humaine, vécue, pourrait fort bien n'être qu'une photographie. Le sacrifice en amour est sublime, quand le cœur s'immole librement pour le bonheur d'autrui. L'auteur a su mettre en relief, avec les nuances les plus fines ce mérite rare d'une générosité absolue.

Toutes les mères de famille peuvent lire et faire lire autour d'elles ce livre. Il fera du bien et consolera plus d'un cœur attristé. Pierre THOMAS.

A propos de la publication du premier numéro des **Cahiers occitans** (1), revue illustrée, qui se propose d'ap-

(1) 0,15 c. le numéro, chez M. Emile Laborde, 17, rue Rollin, Paris.



puyer et de coordonner toutes les manifestations de la vie méridionale, de donner son aide à toutes les provinces d'oc, son appui aux autres régions de la France qui tentent la même besogne décentralisatrice, sa sympathie aux mouvements analogues qui se produisent à l'étranger, M. Maurice Barrès a écrit la lettre suivante, qui rentre trop bien dans le programme de la *Revue du Midi* pour que nous résistions au plaisir de la reproduire ici :

« Certes j'applaudis à votre projet et je me promets bien de vous suivre avec assiduité.

« Il faut fortifier ce mouvement d'opinion en faveur de l'autonomie communale et régionale. Chacun sent bien que la France doit se régénérer et la solution pour laquelle vous allez combattre se propose chaque jour comme la plus favorable à des bonnes volontés plus nombreuses.

« La meilleure des propagandes, c'est de créer de la clarté autour de la thèse qu'on soutient.

« Si vos compatriotes connaissent leurs besoins, s'ils distinguent les causes de leur malaise, ils auront beaucoup fait pour leur guérison. Car la vraie formule (vous m'excuserez d'y revenir une fois de plus), n'est-ce pas LA RÉFÉCTION DE LA FRANCE PAR LA CONNAISSANCE DES CAUSES DE SA DÉCADENCE ?

« Ne nous pardons pas à chicaner nos pères ; les conditions de la lutte qu'ils avaient à soutenir les ont amenés à la division en départements et aux derniers excès de la centralisation.

« Faisons voir que les conditions dans lesquelles nous nous trouvons aujourd'hui permettent, c'est trop peu dire, commandent des mesures de décentralisation.

« Soyez des réalistes, apportez-nous des faits, mettez-vous à pied d'œuvre : dénoncez dans vos *cahiers* ce que la situation a d'intolérable dans votre région. Et chaque fois montrez comment on pourrait y remédier.

« Pour moi, il me semble que nous devrions réclamer tout d'abord :

- « 1° La multiplication des points de centralisation ;
- « 2° Une loi sur les associations ;
- « 3° L'autonomie des Universités.

« Programme immédiatement réalisable. Programme modéré. Il le faut tel, car la vie locale, sur quoi nous voudrions tout fonder, est atteinte en France.

« Par l'autonomie des universités nous aiderons puissamment l'esprit régional à réapparaître, à se dégager. Et puis — ceci, très important — dans cet actif laboratoire qu'est une digne université et par le système distributeur que seraient rapidement ses élèves, nous relions l'esprit local à l'universel ; car, il ne faut point aux communes, à la région (ce serait le danger) un esprit stagnant mais une âme qui concourt à la vie nationale, à l'humanité totale, en même temps qu'elle distribue au plus profond du pays les richesses spirituelles convenables.

« Ce résultat obtenu, nos fils auront un terrain plus favorable où faire croître les milles variétés de la plante française.

MAURICE BARRÈS.

---

*L'Administrateur-Gérant* : GERVAIS-BEDOT.

---

Nîmes. — Imprimerie Générale rue de la Madeleine, 21



# LA FORMATION PÉDAGOGIQUE

## DANS L'UNIVERSITÉ

Je ne m'étendrai pas sur ce que j'ai suffisamment développé ailleurs touchant l'éducation morale au lycée (1).

Offrir de donner une éducation morale suppose qu'on a : 1° une doctrine morale ; 2° des moyens d'action pour la communiquer ; 3° un personnel formé à cet effet.

Avons-nous une doctrine ? Quoi qu'il en soit , j'ai dit que le spiritualisme en formera la base, un spiritualisme ni conventionnel ni honteux , mais sincère et dogmatique, avec les grandes vérités nécessaires qu'il enseigne, Dieu, l'âme et les sanctions de la vie future.

C'est lui qui constituera la substance et la plus solide garantie des quatre principes fondamentaux que j'ai posés comme les assises de l'éducation universitaire : la loi morale, l'esprit d'initiative, le sentiment de la solidarité sociale et le patriotisme français.

(1) Voir mon *Education morale au Lycée*, Plon, éditeur.

T. XXVI, 1<sup>er</sup> Juin 1899.

Loin que mon intention ait été de supplanter les religions positives, j'en ai souhaité le concours, je crois aujourd'hui comme alors qu'il n'est rien de tel pour consolider la loi morale, pour élever les âmes et pour leur inculquer une notion grave de la vie.

J'ai dit aussi quelles sont les qualités professionnelles indispensables aux maîtres chargés de cette éducation ; par quels moyens le proviseur, les professeurs et les maîtres d'études, chacun dans sa sphère propre, ont la possibilité et le devoir d'agir efficacement sur le moral des jeunes gens.

Mais ce que je n'ai peut-être pas expliqué avec assez de détail, et sur quoi je veux revenir, c'est par quel moyen on rendra ces maîtres, professeurs et surveillants, aptes à donner cet enseignement.

En toutes choses il faut être franc. Où est la garantie que nos maîtres doivent faire de bons éducateurs ? Leur éducation personnelle ? Elle n'est pas toujours irréprochable....

Je ne me fie pas davantage à leur vocation pédagogique. Une vocation décidée est au moins aussi rare dans l'enseignement que dans les autres carrières. « La chose la plus importante à toute la vie, a dit Pascal, est le choix du métier : le hasard en dispose (1). » Le hasard, c'est ici les circonstances. La carrière universitaire est de toutes, je le dis à son éloge, celle qui procure le plus vite une situation matérielle convenable et qui permet à l'intelligence et au travail de triompher le plus sûrement des inégalités sociales. Voilà pourquoi elle plaît tant aux déshérités de la naissance et de la fortune. Mais on voit à quoi se réduit la vocation.

(1) *Pensées*, édition Havet, art. III, 4.



Si du moins à ces lacunes suppléait une préparation pédagogique quelconque ? Mais non, on exerce le futur pédagogue à tout, sauf à la pédagogie. On sera sévère aux examens sur ses barbarismes et ses solecismes grammaticaux, mais quant à ceux qu'il risque de commettre en éducation, qui s'en préoccupe ? Quelle idée il se fait de sa future mission, quel fonds moral la famille et la vie ont déposé en lui, vers quel idéal il se propose d'entraîner les jeunes gens qui lui seront confiés, bagatelle. L'essentiel semble être que ce pétrisseur d'âmes ne bronche pas sur la règle des « enclitiques. »

Voilà comment il arrive qu'il y ait des maîtres universitaires qui paraissent si étrangers à l'art d'élever la jeunesse, et pourquoi, quand ils s'entendent faire ce reproche, plus d'un se demande sérieusement en quoi cet art peut bien consister.

Il est temps de changer cela. Mais il convient aussi que le moyen employé s'accorde tout à la fois avec l'organisation actuelle de l'Université et avec son esprit, et qu'il n'équivaille pas à la détruire ou seulement à la défigurer. Autant dire qu'il ne sera celui ni de M. Demolins qui n'admet dans son collège aucun surveillant et très peu de professeurs, ni de M. Gabriel Monod qui substitue à nos répétiteurs laïques des ecclésiastiques.

Une amélioration souhaitable serait d'abord l'entrée en plus grand nombre dans l'Université des fils des classes supérieures de la société. Chaque catégorie sociale a, mêlées à ses défauts, des qualités propres. Les classes élevées, à côté de faiblesses qui leur sont spéciales, ont les leurs qu'on trouve moins aisément ailleurs et dont se ressentirait avantageusement le milieu universitaire dans son ensemble ;



la distinction des manières, une certaine élévation des sentiments, la délicatesse habituelle des procédés, le savoir-vivre, enfin tout un affinement dû à une longue culture héréditaire.

Quel moyen employer pour les attirer à nous ? Je n'en vois pas d'autre que de rendre la condition du professeur de lycée encore plus enviable, et surtout de marquer qu'on apprécie les qualités de ces classes-là, en leur faisant une part à côté de la valeur intellectuelle dans le jugement qu'on porte sur le professeur. Au surplus je dirai que si les maîtres venus de rangs sociaux inférieurs gagneraient au contact de leurs collègues mieux nés, c'est aussi dans leur propre intérêt qu'on ne saurait trop engager les classes supérieures à ne pas dédaigner l'enseignement : il y va de leur influence sur la direction des idées et des mœurs.

Mais arrivons à l'essentiel.

L'essentiel, l'indispensable est que les futurs maîtres trouvent, au lycée quand ils sont encore élèves, et plus tard à l'Ecole Normale ou aux Facultés, une formation appropriée aux devoirs qui les attendent, une formation *pédagogique*, puisqu'enfin c'est des *pédagogues* qu'ils veulent devenir. C'est là une de ces vérités que le souvenir de M. de la Palisse ferait honte d'exprimer, si on ne voyait trop combien on la néglige.

Du temps du lycée, je n'en dirai rien pour ne pas me répéter. Mais une fois bachelier et entré à l'Ecole Normale ou à la Faculté, à qui l'apprenti éducateur a-t-il affaire ? Si c'est un « scientifique », à des professeurs de sciences, mathématiques, physiques, naturelles ; si c'est un « littéraire », à des professeurs de grec, de latin, de français, d'histoire et de géo-

graphie. Le voilà donc en situation, pourvu qu'il soit doué et laborieux, de devenir un maître lui-même dans la spécialité qu'il aura choisie, un mathématicien, un physicien, un helléniste, un géographe : mais un pédagogue ? quelle plaisanterie ! Ayons la bonne foi de reconnaître que la préparation que ces jeunes geus auront reçue à leur future mission n'aura été que partielle, et puisqu'on ne cesse de répéter dans les sphères officielles comme ailleurs que de cette mission c'est l'éducation qui est la partie la plus importante, il suit que c'est justement le principal qui a été omis.

C'est l'opposé chez les maîtres ecclésiastiques. Les licenciés, les agrégés et les docteurs n'y manquent pas, mais c'est l'exception. En général ils sont des surveillants ou des professeurs improvisés. En revanche, l'entraînement particulier qu'ils subissent en vue de l'apostolat sacerdotal les prépare admirablement au métier d'éducateurs. Les pensées élevées sur lesquelles on les tient attachés, les sentiments de dévouement et de sacrifice dont on les pénètre, les leçons de psychologie pratique et de direction spirituelle qu'on leur enseigne, tout cela constitue des ressources pédagogiques de premier ordre, utilisables dès leur entrée en fonctions.

C'est dans ce sens que je voudrais voir nos jeunes maîtres recevoir eux-mêmes une éducation préalable. Il ne s'agit pas bien entendu d'une éducation cléricale, dont je serais le premier à me méfier. Mon vœu se borne à demander qu'on appelle leur attention sur le côté moral de leur mission, qu'on leur en fasse sentir l'importance, afin qu'ils ne se prennent plus seulement pour des vulgarisateurs des connaissances humaines, mais pour des modèles de



vie et des formateurs de caractères. L'éducation se fait un peu par l'esprit, mais si peu ! La formation de la conscience, voilà toute l'éducation ; et dans la conscience le cœur se trouve intéressé autant que la raison. Pour s'adresser à elle avec succès il faut une autorité morale, dans laquelle la supériorité intellectuelle n'entre pas pour rien, mais qui est faite surtout d'une doctrine élevée, de mœurs irréprochables et d'un dévouement sans bornes. On se donne moins les mœurs et le dévouement : c'est la part de la vocation. Mais on peut acquérir la doctrine et la méthode pour la communiquer : c'est où je veux en venir.

Créons donc à l'Ecole Normale et dans chaque Faculté un enseignement pédagogique commun aux « scientifiques » et aux « littéraires » qui se destinent à la carrière universitaire, commun aux futurs surveillants et aux futurs professeurs, une chaire de science de l'éducation ou de pédagogie. Cet enseignement ne prendra pas aux candidats une année de plus : il sera donné concurremment avec les autres. On trouvera sans peine dans la suppression de telle chaire de luxe le moyen de doter celle-là sans grever sensiblement le budget. Le principal, dans toute administration bien réglée, doit passer avant l'accessoire. Au lieu de tant de conférences facultatives suivies par deux ou trois rares auditeurs, on en aura une obligatoire, qui réunira tous les étudiants d'une université candidats à l'enseignement. Ce n'est pas du professeur qui en sera chargé qu'on pourra murmurer qu'il a une sinécure.

En quoi donc consistera cet enseignement ? Je l'ai dit ailleurs, il n'y a pas, selon moi, à proprement parler, de science de l'éducation. C'est surtout af-



faire de goût, de tact, et de bonté unie à de l'autorité. Néanmoins, depuis qu'il y a des hommes qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse, beaucoup de systèmes ont été proposés, dont l'expérience a montré le fort et le faible et qu'il y aurait certainement profit à connaître. Puis, quand c'est un grand corps tel que l'Université qui la dispense, il est inévitable que l'éducation ait un air qui la distingue de celle qu'on reçoit ailleurs, et qu'elle obéisse à des idées directrices qui s'imposent à tous ceux qui en font partie. Enfin, quelque part qu'on fasse aux qualités naturelles des individus, on peut bien dégager à leur usage quelques conseils généraux précieux à méditer. Et voilà quelle sera précisément la matière d'un enseignement pédagogique.

Entrons dans le détail, et distinguons dans cet enseignement trois parts, une historique, une théorique et une pratique.

Des trois cours que j'organiserais par semaine le premier serait naturellement consacré à l'histoire de l'éducation, et j'en conformerais le plan à celui du remarquable ouvrage de M. Compayré qui porte ce titre. Le professeur passerait en revue, en les critiquant, les diverses méthodes d'éducation proposées depuis les origines jusqu'à nos jours, sans distinction de pays ni de temps ; il montrerait ce qui en est resté au crible de l'expérience de pratique et d'utilisable. L'objet de ce cours, son importance, son intérêt sont trop faciles à comprendre pour que je ne me dispense pas d'appuyer.

Le cours théorique comprendrait le système d'éducation morale propre à l'Université et tel que j'ai essayé ailleurs de le définir.

Il ne s'agit ni de façonner artificiellement, comme

d'aucuns osent le proposer, des jeunes doctrinaires étroits et jaloux, claquemurés dans une formule comme les jésuites ou les dominicains le peuvent être dans leurs ordres respectifs (1), ni de changer le tempérament national de nos enfants, comme certains semblent le souhaiter (2), mais de développer et d'affermir en eux les qualités naturelles de la race; d'en faire, dans la vie privée, des hommes initiatifs, hardis, laborieux, amis des entreprises libres, agriculture, industrie, commerce, au lieu des fonctions bureaucratiques, ouverts d'ailleurs à toutes les choses grandes et belles, à l'héroïsme et à l'art, armés d'une volonté inébranlable de dire le Vrai, de faire le Bien, de réaliser le Beau ; — dans la vie publique, des citoyens libres et libéraux, respectueux des opinions et des croyances des autres, conscients de leur devoir de justice sociale, épris de la grandeur et de la richesse de leur pays, ayant le sens du passé de leur race et de son avenir, orientés au progrès et aux transformations nécessaires mais toujours dans le sens de la tradition nationale. Voilà l'idéal qui doit servir de moteur et de régulateur de la vie universitaire dans tous les ordres et à tous les degrés de l'enseignement ; nous devons l'avoir sans cesse devant les yeux comme le principe de l'unification morale de la nation.

On nous reproche avec raison de ne pas marquer nos élèves d'une empreinte morale assez profonde. De peur d'éveiller des susceptibilités d'ailleurs contradictoires, nous laissons échapper de nos mains

(1) La proposition et la comparaison sont de M. Alfred Fouillée, dans l'art. *Monopole Universitaire*, *Revue bleue* du 18 février 1899.

(2) M. Edmond Demolins et, en général, nos Anglo-Saxons, quoiqu'ils s'en défendent.



des caractères sans couleur et sans relief, que la vie fait muer ensuite sans résistance en indifférents, en sceptiques et en jouisseurs. C'est au professeur dont je parle qu'il appartiendra de graver, par un dogmatisme sans faiblesse, dans l'esprit et dans le cœur de ses auditeurs un type uniforme dans le principe, varié dans les manifestations, que ceux-ci iront ensuite répandre à travers les lycées et les collèges du pays tout entier.

C'est un préjugé soigneusement entretenu par les professeurs de philosophie et dont ils ont largement tiré profit pendant ces dernières années, de croire que cette catégorie de maîtres a des lumières particulières et des grâces d'état pour donner aux jeunes gens l'éducation morale et sociale. A l'heure où les élèves entrent dans cette classe, les fondations sont déjà jetées en eux ; et trop souvent le professeur de philosophie n'aboutit qu'à obscurcir des notions jusque-là très claires, si même sa sophistique n'est pas une école de scepticisme. La vérité, c'est que l'éducation n'est pas l'œuvre d'un cours spécial, elle est le résultat de l'action lente et combinée des enseignements et des exemples reçus durant toute la période scolaire de tous les maîtres sans exception.

Reste le cours pratique, qui sera des trois le plus utile, s'il n'est pas le plus relevé. Le professeur enseignerait d'abord les éléments de la psychologie infantine et juvénile. Eh quoi ? Aristote, Horace, Boileau ont senti l'importance qu'il y avait pour des orateurs et des poètes dramatiques d'étudier les caractères des hommes, et elle ne nous crèverait pas les yeux quand il s'agit de maîtres dont ce sera la profession de créer des caractères, non plus fictifs cette



fois, mais réels et vivants, appelés à exercer un jour une part d'influence sur les destinées de la patrie !

Le professeur appellerait l'attention sur les qualités et les défauts ordinaires de l'enfant et du jeune homme, il indiquerait les moyens éprouvés par l'expérience pour développer les unes et réprimer les autres. Il avertirait qu'il n'y a pas un type unique, abstrait, de l'élève, mais des types divers, et qu'à chaque catégorie correspond un traitement spécial, que le maître habile sait appliquer avec art. Tant et de si beaux travaux ont été publiés sur ce sujet par des savants contemporains, en France aussi bien qu'à l'étranger !

Le professeur enseignerait aussi à faire la classe, comment on y met de l'ordre et de la variété, la manière rationnelle de répartir le temps entre les différents exercices, et comment tout cela change suivant l'âge et le nombre des élèves. Il enseignerait au surveillant l'art de discipliner une étude sans faire de la discipline. Surtout il profiterait du voisinage d'un lycée pour s'y rendre de temps en temps avec tout ou partie de son auditoire, il y donnerait une leçon de choses soit en faisant la classe ou l'étude lui-même, soit en la faisant faire à l'un de ses disciples sous ses yeux et sous sa direction. On a là sous la main une école d'apprentissage et de perfectionnement qu'on a totalement négligée jusqu'ici. Quel est donc cet étrange privilège du métier universitaire où ce n'est pas en forgeant qu'on devient forgeron ?

Tout cela, d'ailleurs, je demande que ce soit fait sans pédanterie, mais avec bonne humeur et enjouement ; non pas de loin et de haut, mais de plain-pied avec l'auditoire ; non pas en savant qui laisse tomber dédaigneusement des formules sublimes, mais en

homme qui veut connaître ses élèves et les aimer. Le professeur causera, se promènera avec eux ; il les recevra chez lui, il tâchera de fonder entre eux une émulation de politesse et de bon ton. Il entrera, sans violence, dans leur intimité, il recevra leurs confidences, il calmera les impatients, aiguillonnera les tièdes, relèvera les découragés, communiquera à tous un idéal, une foi. Il sera pour tous une façon de directeur laïque et tout à fait un ami.

Et cela encore sera une leçon, dont ceux-ci pourront profiter plus tard dans leurs relations avec leurs élèves. Ils les traiteront à leur tour comme on les aura traités, se souvenant que le programme le mieux élaboré ne saurait se substituer à l'action directe de l'homme fait sur l'adolescent et que c'est par le contact seul que l'un peut, pour ainsi dire, se décalquer sur l'autre. Pour former le caractère de l'enfant il faut vivre *avec* lui, et non *à côté* de lui, comme nous le pratiquons trop actuellement. La supériorité de l'éducation religieuse est dans ce commerce assidu, dans cette cohabitation du maître et de l'élève. M. Demolins, qui l'a compris, veut imiter nos rivaux sur ce point, et il a raison. Nous le voudrions aussi, dans la mesure possible, et si cette mesure est condamnée à rester moins large que celle de M. Demolins parce que nos lycées seront toujours, quoi qu'on fasse, beaucoup plus peuplés que son école, parce que nos professeurs ne manifestent guère de goût pour habiter avec leur famille à l'intérieur, et que, au surplus, l'intérieur des lycées se prête mal à fournir tant de logements, elle ne s'en trouverait pas moins singulièrement élargie par l'adoption des réformes que j'ai préconisées ailleurs, surtout par la diminution du nombre d'élèves par classe et par



étude, et par le maintien du même professeur et du même surveillant à la tête des mêmes élèves pendant deux sinon trois années consécutives (1).

Le professeur ne se croirait plus quitte envers le maître d'études par un salut dédaigneux quand il le rencontrerait. Ils s'honoreraient l'un l'autre, et, s'étant connus sur le même banc d'apprentissage, ils seraient liés par un esprit de bonne camaraderie. Du même coup, paraissant plus estimé du professeur, le surveillant serait rellevé aux yeux des élèves. Le professeur se mêlerait de temps en temps aux jeux de la récréation et aux travaux de l'étude ; le surveillant assisterait quelquefois aux explications de la classe, et, s'il était bien choisi, pourquoi ne lui confierait-on pas, pendant la classe ou après, le soin de les continuer ou d'y revenir ? Sur lui aussi le professeur, mieux rétribué, se déchargerait des répétitions. Ensemble ils organiseraient pour leurs élèves communs une participation active à des œuvres de bienfaisance, de solidarité et d'assistance individuelles ou sociales ; ensemble, et sans autres formalités administratives, des conférences, des excursions et des jeux ; ensemble ils cultiveraient le moral de ces élèves conformément à l'idéal qui leur aurait été transmis. Il y a ailleurs des « unités de combat », il y aurait ici des sortes d'« unités d'éducation ».

Un autre moyen recommandé serait la création de ce qu'on a appelé des *directeurs d'études*. Les élèves internes et demi-pensionnaires de chaque lycée étant divisés par sections suivant l'âge et l'ordre d'études, des professeurs choisis pour leur vocation

(1) Ouv. cité, chap. *Le Professeur*.



d'éducateurs, et dont le nombre varierait suivant celui des élèves, seraient préposés à la vie scolaire tout entière de ces sections. En dehors de sa classe, chacun aurait à s'occuper en étude, en récréation, et sans doute aussi au réfectoire et au dortoir, de la section qui lui serait confiée. Pour lui faciliter sa tâche, on lui donnerait la faculté d'habiter avec les siens au lycée.

Il ne faut pas se dissimuler les inconvénients de ce système. Il n'aboutira guère en bien des cas qu'à la création d'une fonction de plus, et occupée peut-être plus souvent pour des raisons de convenance personnelle que d'adaptation véritable et de réelle vocation. Il maltraite, au profit des élèves de la classe du directeur d'études, ceux qui n'en seront pas, parce qu'ils intéresseront moins leur éducateur. Il dégage les autres professeurs vis-à-vis d'eux-mêmes d'une partie essentielle de leur charge. En frustrant le maître d'études de la partie de la sienne qui est la plus relevée il consacre son abaissement au rang de gardien. Il introduit enfin la réglementation froide et ponctuelle dans une mission qui vaut surtout par le goût inné, la générosité et le don de soi. Mais enfin cela sera, malgré tant d'imperfections, si supérieur à ce qui est qu'il convient d'en souhaiter la réalisation comme un progrès.

Ce que je tiens à faire observer, c'est que, à quelque moyen qu'on s'arrête, non seulement il ne dispense pas d'une formation pédagogique préalable, mais il la suppose. Car que ce soit chaque professeur et chaque maître d'études qui soient concurremment les éducateurs d'une génération d'élèves pendant deux ou trois années consécutives, — ce que je préférerais, — ou que ce soit un professeur

spécial qui cumule avec sa fonction d'enseignement celle d'éducation, ils ne feront jamais les uns et les autres que ce qu'ils auront vu faire à un autre, leur guide et leur modèle, et ils le feront suivant la même méthode, dans le même esprit et probablement avec le même zèle qu'ils le lui auront vu faire. C'est pourquoi je propose pour la formation pédagogique des maîtres de l'Université la création d'un rouage nouveau, dont le besoin me paraît évident, et dont l'influence serait à la longue considérable.

JACQUES ROCAFORT.



## COMPTE D'APOTHIKAIRE

En 1883 (nous étions encore jeunes alors), *Nemausa*, fondée par M. Gaston Maruéjol, publiait des essais locaux dus à quelques amis réunis sous sa bannière. *Nemausa* n'aurait pas dû mourir. Elle avait du tempérament, et sa mort, purement accidentelle et peut-être volontaire, fut une déception. J'y publiai une consultation de médecins au XVIII<sup>e</sup> siècle, tirée des archives d'Aimargues (*Nemausa* I, p. 119 et s.) Aujourd'hui je retrouve un compte d'apothicaire extrait du même dépôt à la même époque, et qui porte bien le caractère de la thérapeutique de l'ancien régime.

C'était un noble, M. de Rieutord, habitant Montpellier en 1667, qui confiait ses aristocratiques entrailles à l'apothicaire d'un prince du sang, l'illustre Charral. Celui-ci, ayant affaire à un bon client, réitérait son action lénitive dans de grandes proportions, et dégageait principalement la bourse de son homme, valeureux payeur, du reste, puisqu'il règle le 28 des remèdes absorbés du 13 au 22.

E. B.



## ARCHIVES D'AIMARGUES, FF. 68

CONTE DE CHARRAL, APPOTIQUAIRE DE PARIS

Monsieur de Riator à la ville de Montpellier doit au s<sup>r</sup> Charas app<sup>re</sup> ord<sup>re</sup> de Monsgr le duc d'orléans du 13 7<sup>bre</sup> 1667

|                                                                       |   |   |   |    |   |               |
|-----------------------------------------------------------------------|---|---|---|----|---|---------------|
| vn clystere laxatif & rafraichisent.....                              | L | 1 | — | 0  | — | 0             |
| du 14 son clystere reitere.....                                       | L | 1 | — | 0  | — | 0             |
| plus deux prises emulsions refrigerantes<br>& aperitives.....         | L | 2 | — | 10 | — | 0             |
| du 15 ses deux emulsions reiterees.....                               | L | 2 | — | 10 | — | 0             |
| plus vne bouteille ptisane de cien dent &<br>d'orge faite exprez..... | L | 0 | — | 8  | — | 0             |
| du 16 six g gargarisme compose de plu-<br>sieurs (1).....             | L | 4 | — | 0  | — | 0             |
| du 17 vne médecine laxative composée de<br>plusieurs .....            | L | 2 | — | 10 | — | 0             |
| du 18 son clystere reitere.....                                       | L | 1 | — | 0  | — | 0             |
| du 19 sa médecine laxative reiterée en deux<br>doses.....             | L | 2 | — | 10 | — | 0             |
| du 20 vn clystere laxatif et detersif.....                            | L | 4 | — | 0  | — | 0             |
| du 22 sa médecine reiterée en deux doses.                             | L | 2 | — | 10 | — | 0             |
|                                                                       |   |   |   |    |   | L 17 — 18 — 0 |

Je este paye du counte sus écrit par M<sup>r</sup> de Riator se  
28 7<sup>bre</sup> 1667..... par moy:

JOA : KEMP :

(1) Sous-entendre : espèces de plantes.

# CONFIDENCES

## COMÉDIE EN UN ACTE

### PERSONNAGES :

|                     |          |
|---------------------|----------|
| Henri de BRÉVILLE   | 37 ans ; |
| Suzanne de BRÉVILLE | 26 ans ; |
| Marie de LERNE      | 30 ans.  |

La scène représente un boudoir très élégant, tendu de soie pompadour, meubles Louis XV, laqués blancs, consoles anciennes dans les angles ; grands vases de cristal, où s'épanouissent des touffes de roses et d'œILLETS, fenêtres s'ouvrant sur un grand parc. Mme de Lerne et de Bréville sont assises et brodent, charmantes à voir toutes deux, Mme de Lerne dans une robe d'intérieur en linon bleu ciel garnie de vieilles guipures, Mme de Bréville en mauve, froufrou de dentelles et de rubans.

### SCÈNE PREMIÈRE

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Eh bien ! ma chère amie, comment le trouvez-vous ?

M<sup>me</sup> DE LERNE (*qui a parfaitement compris*)

Qui donc, ma petite Suzanne !

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Mais M. de Sontis, mon nouveau flirt, que je vous ai présenté hier au soir.

M<sup>me</sup> DE LERNE

Je le trouve très bien, suffisamment agréable, sans être joli garçon et surtout l'air intelligent et distingué.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Oui, n'est-ce pas, et puis surtout ce qui me plaît en lui, c'est qu'il est si discret et si respectueux...

T. XXVI, 1<sup>er</sup> Juin 1899.

32



M<sup>me</sup> DE LERNE (*d'un ton très naturel*)

Oui... il en est à la première période.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*étonnée*)

Qu'entendez-vous par là ?...

M<sup>me</sup> DE LERNE

Oh ! rien d'extraordinaire, je veux dire simplement qu'il en est à la phase du respect absolu, voire même de la timidité, car il n'est pas sûr de son terrain... ils débutent toujours ainsi lorsqu'ils ne sont ni brutaux, ni maladroits...

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*vivement*)

Si vous saviez quel souci il a de ne pas me compromettre, vous ne parleriez pas ainsi...

M<sup>me</sup> DE LERNE

Mais je n'en doute pas, je suis persuadée que c'est un charmant garçon, rempli des meilleures intentions, peut-être même sincèrement honnête, seulement...

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Seulement...

M<sup>me</sup> DE LERNE

Eh bien, avec le désir très réel qu'il a de ne pas vous compromettre, il ne vous quitte pas d'une ligne... à pied, à bicyclette, à cheval, en bateau, en voiture, en wagon, il vous suit comme votre ombre, et soyez convaincue que cela lui est si doux, si naturel, si instinctif, devrais-je dire, qu'il ne s'en rend pas compte lui-même et qu'il serait stupéfait, si vous lui en faisiez l'observation...

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*un peu froissée*)

Dites tout de suite que c'est un imbécile qui fait tout le contraire de ce qu'il prétend.

M<sup>me</sup> DE LERNE

Nullement, mais c'est un amoureux, et tout en vous voyant sans cesse, c'est si peu en comparaison de ce qu'il voudrait vous voir que cela lui fait illusion...

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Alors vous croyez qu'il ne restera pas indéfiniment comme il est maintenant, osant à peine m'effleurer les doigts et si parfaitement discret et correct ?



M<sup>me</sup> DE LERNE

Je le crains beaucoup, à moins qu'il ne soit une exception tout à fait, tout à fait rare... L'amour enfant se contente de presque rien, mais en vieillissant ses exigences augmentent... Vous verrez quand il voudra mettre ses premières dents !...

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*riant*)

Tous les enfants n'ont pas la dentition difficile, et d'aucuns se contentent fort longtemps d'un lait calme et pur... Je suis persuadée que M. de Sontis appartiendra à cette catégorie que vous qualifiez d'exceptionnelle... Hier encore il me disait qu'il avait préféré venir dîner à la maison, plutôt que de courir à un rendez-vous qui n'avait rien de platonique.

M<sup>me</sup> DE LERNE

Et n'a-t-il pas ajouté qu'il lui était plus doux, plus précieux de vous serrer la main, que d'être... au mieux avec une autre femme, si charmante soit-elle ?

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Oui... Quelque chose dans ce genre ; il m'a dit aussi que l'accueil qu'il trouvait chez nous lui était d'autant plus cher, que cela lui donnait comme une illusion d'intimité, comme une sensation du foyer domestique...

M<sup>me</sup> DE LERNE (*continuant sur le même ton*)

Comme un petit coin de famille, une oasis de repos, de fraîcheur et de paix !

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*étonnée*)

Précisément ! Mais vous nous avez donc écoutés ?...

M<sup>me</sup> DE LERNE

Pas du tout ! Mais si vous croyez que j'avais besoin de vous écouter pour savoir ce que vous disiez !

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Mais alors, comment êtes-vous si bien informée ?

M<sup>me</sup> DE LERNE

Tout simplement parce qu'il y a quelques mois, un homme charmant et... si respectueux m'a fait entendre la même chanson dont les variations sont infinies, mais dont le fond ne change guère... On aurait bien tort de le changer, d'ailleurs, puisqu'il suffit toujours, à nous charmer... seulement quand je suis partie...

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*vivement*)

Eh bien ! Quand vous êtes partie ?...

M<sup>me</sup> DE LERNE

Il commençait la crise de dentition, le lait calme et pur ne lui suffisait plus, et j'ai été vraiment heureuse de n'avoir pas à m'occuper de lui pendant ce que j'appellerais « la seconde période ».

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*riant*)

Vous auriez pu lui frictionner les gencives avec du miel, cela réussit si bien aux enfants !

M<sup>me</sup> DE LERNE

Merci du conseil ! J'aurais eu trop peur d'être mordue !

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Comme vous êtes sceptique ! Alors à vous croire, nous n'inspirerions que des sympathies plus ou moins extérieures, toujours superficielles, et tout dépendrait de la virtuosité du chanteur qui a entrepris nôtre conquête !

M<sup>me</sup> DE LERNE

Mais pas du tout ! Je suis persuadée au contraire, que vous êtes fort capable d'inspirer un sentiment très sincère et très profond ; ce dont je voudrais seulement vous convaincre, c'est que l'amitié absolument pure de tout alliage n'existe presque jamais entre hommes et femmes jeunes, et que vous commencez ces jours-ci un jeu des plus dangereux. On a beau se répéter que telle parole a été dite cent fois par la même bouche d'homme, qu'importe si elle nous va droit à l'âme et si elle nous enveloppe ? Reproche-t-on au duo de Roméo et de Juliette d'avoir charmé avant nous des milliers d'amoureux, et n'est-on pas plutôt tenté d'envier et d'imiter ceux qui peuvent le chanter encore à pleine voix et de tout cœur ? Il est si doux pour nous autres femmes d'être entourées d'une atmosphère de tendresse que nous voulons la croire idéale, et que nous nous aveuglons volontairement sur le danger qu'elle crée presque infailliblement, jusqu'au jour où les larmes nous réveillent de notre rêve, trop heureuses encore lorsque ce n'est pas le remords !... C'est pourquoi, ma chère Suzanne, endurcissez un peu votre bon petit cœur crédule, croyez-en une amie qui vous aime bien.



M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Serait-ce indiscret, ma chère Marie, de vous demander si vous avez toujours été aussi méfiante ?...

M<sup>me</sup> DE LERNE

Nullement... j'ai été comme vous, plus que vous peut-être, toute disposée à croire à l'amitié dont l'expression resterait toujours chaste, le regard toujours pur... à l'amitié qui ne serait qu'une fleur de l'âme intacte et immaculée... mais j'ai beaucoup regardé vivre autour de moi et j'ai acquis l'expérience qui me faisait défaut.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Et personnellement, n'avez-vous fait aucune expérience ?

M<sup>me</sup> DE LERNE

Si... il y a très longtemps, mais je m'en souviens comme si c'était hier.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Ah ! et que vous est-il arrivé ?...

M<sup>me</sup> DE LERNE (*d'un ton très sérieux*)

Il ne pouvait rien m'arriver... Seulement il a eu beaucoup de chagrin, et j'ai été très troublée, très malheureuse de sa souffrance... Il n'y a eu, d'ailleurs, entre nous, ni amertume, ni dépit, car nous étions trop intelligents l'un et l'autre pour nous faire aucun reproche... Ce n'était la faute de personne, même pas la nôtre, nous nous étions vus trop souvent, voilà tout !

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Et qu'est-il devenu ?

M<sup>me</sup> DE LERNE

Il s'est marié trois ou quatre ans après l'époque dont je vous parle.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Ah ! et... est-il heureux maintenant ?

M<sup>me</sup> DE LERNE

Je l'espère de tout mon cœur (*la regardant très affectueusement avec un sourire triste*), il me semble même qu'il aurait bien tort de ne pas l'être.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Le revoyez-vous quelquefois ?



M<sup>me</sup> DE LERNE

Assez rarement, mais toujours avec une joie émue, et des débris d'une sympathie irréalisable, nous nous sommes efforcés de faire une solide amitié.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*trionphante*)

Vous voyez bien que l'amitié est possible !

M<sup>me</sup> DE LERNE

Oui... peut-être, mais après des larmes et des luttes que je voudrais vous épargner.

. M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Comme c'est difficile, la vie ! et comme il est pénible d'écraser ainsi les jolies fleurs tendres qui germent sous nos pas ! Car nous autres, honnêtes femmes, nous ne *cherchons* jamais rien en dehors de notre foyer, nous sommes simplement gaies, aimables, quelquefois jolies, et il faut nous fâcher lorsqu'on nous le dit, il faut repousser le sourire qui accueille, le regard qui admire, l'esprit qui pétille, la sympathie qui s'offre ! et tout cela pourquoi ? ..

M<sup>me</sup> DE LERNE

Pour rester irréprochable et relativement heureuse... oui heureuse, car en dehors de la ligne droite, il peut y avoir des joies, des étourdissements, des plaisirs très vifs, mais du bonheur jamais !

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Si, au moins, mon mari savait me parler aussi bien que vous et s'il avait l'air d'apprécier quelque peu ce que les autres recherchent en moi... Mais il est généralement si froid, si indifférent, et il ne sort de son mutisme que pour me lancer quelques paroles cinglantes qui sont souvent injustes... Mais, à propos, ne le voyiez-vous pas souvent avant son mariage, lorsque vous étiez tous deux en garnison à Sampigny ? il me parle si rarement de cette époque, que je l'avais oublié. C'est M. de Sontis, auquel je contais hier au soir votre arrivée, qui me l'a rappelé, en ajoutant que mon mari était alors plein d'entrain et de gaieté.

M<sup>me</sup> DE LERNE (*un peu troublée*)

Oui, il était très recherché dans le monde où son esprit

brillant se donnait libre carrière, mais vous savez que les hommes changent beaucoup plus que nous leurs goûts et leurs habitudes en prenant des années, et que les maris tiennent rarement tout ce que promettent les célibataires et puis nous avons aussi nos défauts et nous leur devons beaucoup de patience.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*s'animant progressivement*)

Quel mal leur faisons-nous en oubliant un peu au dehors les épines de notre foyer ?... Nous leur restons strictement fidèles et ne donnons en somme aux autres que ce dont ils ne se soucient guère ! Et puis, comme c'est facile d'éviter tout hommage et toute admiration dans cette vie militaire, où l'on se voit deux fois par jour, où tout vous rapproche, où nous passons d'une partie de tennis à un bal et d'un pique-nique à une comédie ; là encore, neuf fois sur dix, on nous fait jouer les rôles d'amoureux pendant que la meilleure partie de l'auditoire s'extasie, (les innocents ! ) du naturel que nous y apportons, tandis que l'autre moitié nous calomnie méchamment. Il faudrait être héroïque pour s'enfermer à vingt-six ans loin de tout mouvement mondain, sans compter que très probablement les maris s'y opposeraient, car ils tiennent au succès de leurs femmes beaucoup plus qu'ils ne veulent en convenir et nous exposent fort souvent au bénéfice de leur amour-propre. J'ai connu des femmes qui allaient peu dans le monde et se renfermaient exclusivement dans leurs devoirs d'épouses et de mères ; si vous croyez que leurs maris leur en savaient le moindre gré ! Ils s'ennuyaient auprès d'elles et les comparaient sans cesse à d'autres plus brillantes. Je ne parle pas de celles si nombreuses qui dépourvues de charme et d'esprit n'ont aucun mérite à repousser des sympathies qui ne se présentent pas et à garder une attitude austère que nul ne songe à troubler. Elles n'ont pas de « flirts » c'est vrai, mais à moins de s'offrir... et encore ! ou d'être abandonnées en tête-à-tête sur une île déserte, je ne vois pas comment elles pourraient s'y prendre pour troubler, même en apparence, une fidélité conjugale dont leurs maris ne leur sont d'ailleurs aucunement reconnaissants, et qu'ils secouent pour leur part, le plus sou-



vent possible ! Quand on réfléchit à toutes ces questions on arrive à se demander presque, où est le vrai et le faux, et quel chemin il faudrait suivre pour aboutir à la vérité !

M<sup>me</sup> DE LERNE

La vérité, ma chérie, serait d'aimer son mari d'un amour si parfait, si complet et si exclusif, qu'on passerait au milieu des autres hommes sans les voir, qu'on entendrait leurs flatteries comme un murmure lointain, dépourvu de sens, et que rien ne vous toucherait de ce qui ne serait pas lui, le mari, l'élu de la première jeunesse et l'ami de toute la vie ! Mais cela est très difficile, c'est même parfois impossible, car bien des maris ne s'y prêtent pas, et avec la meilleure volonté du monde on ne peut pas toujours tromper son cœur et son esprit d'un idéal imaginaire qu'ils prennent parfois eux mêmes comme plaisir à détruire... ce qu'on peut toujours, par exemple...

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*émue*)

Eh bien, que peut-on toujours ?

M<sup>me</sup> DE LERNE (*se levant, très bas à son oreille*)

Ne pas *vouloir* en aimer un autre...

## SCÈNE II

M. DE BRÉVILLE (*entrant et baisant la main de Mme de Lerne*)

Vous vous êtes bien reposée sous notre toit, chère Madame ? (*se tournant vers sa femme sans presque la regarder*) Comment êtes-vous, ce matin ?

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Pas mal, comme vous voyez... je vous adresserai la même question n'ayant pas eu le plaisir de vous apercevoir depuis hier au soir 7 heures, cette réception militaire s'est bien passée, était-ce gai ?

M. DE BRÉVILLE

Non, pas du tout, ennuyeux et banal comme d'habitude.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Y avait-il beaucoup de monde, à côté de qui étiez-vous placé, qu'à t-on raconté de drôle ?

M. DE BRÉVILLE

Oh ! ma chère, pas tant de questions, je vous en prie, j'ai horreur qu'on m'interroge.



M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Mais, moi, cela m'amuse.

M. DE BRÉVILLE

Et moi, cela m'exaspère, tachez de vous en souvenir.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

A votre aise, mon cher, je me ferai tout raconter par M. de Sontis, je vous affirme que cela ne l'exaspérera pas, lui !

M<sup>me</sup> DE LERNE (*à part*)

C'est en effet fort probable ! Est-il assez maladroit !

M. DE BRÉVILLE

J'ai précisément rencontré Sontis ce matin et je l'ai invité à dîner pour demain, cela vous donnera le plaisir de coqueter à outrance, tâchez seulement d'avoir un peu plus de tenue avec lui que l'autre soir dans le jardin.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*énervée*)

Allez-vous êtes jaloux maintenant ?

M. DE BRÉVILLE (*très bref*)

Je ne suis pas jaloux, mais je ne veux pas être ridicule et si je n'avais pas un but en invitant Sontis chez moi, il y a longtemps que... (*il s'arrête*).

M<sup>me</sup> DE LERNE (*railleuse à Mme de Bréville*)

Serait-il indiscret de lui demander quel est son but, il a l'air si profond et si mystérieux...

M. DE BRÉVILLE (*mécontent*)

De me demander quoi, chère Madame ?

M<sup>me</sup> DE LERNE

Quel est le but que vous poursuivez en invitant sans cesse M. de Sontis, vous avez l'air d'exercer un sacerdoce à son égard et après les observations faites à votre femme il est permis de m'en étonner.

M. DE BRÉVILLE (*un peu embarrassé, cherchant ses mots*)

Mon but est assez mal aisé à bien définir... d'abord c'est un compagnon agréable et gai qui m'est utile sous certains rapports, il monte mes chevaux, promène mes chiens, amuse mes enfants, ensuite il met ma femme de bonne humeur et m'épargne quelque interminable promenade à bicyclette ou à cheval en la faisant avec elle, et puis... je ne sais pas au juste

je n'ai plus d'ailleurs de suite dans les idées, j'ai la tête vide et exactement la sensation que doit éprouver une montre dont le grand ressort serait cassé... et qu'on obligerait à marcher quand même.

M<sup>me</sup> DE LERNE

Allez faire un petit tour à Genève, les horloges y sont merveilleux...

M. DE BRÉVILLE

Oui, ils ont des ressorts de rechange, mais le mien est irréparablement brisé et nul être humain n'y peut rien. (*S'adressant à sa femme*). Vous voulez encore aller à bicyclette ce soir chez les d'Amboise, vous savez qu'il y a 32 kilomètres ?

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Peu importe, j'aime mieux cela que rester chez moi et puisque Mme de Lerne nous quitte à quatre heures, que ferais-je de ma soirée ?

M. DE BRÉVILLE (*ironique*)

C'est juste, comment ai-je pu penser qu'une soirée passée chez vous avec ma seule société ne vous ferait pas fuir... il suffit, je vous accompagnerai. (*Il se lève brusquement et heurte en passant un grand vase de cristal qui se brise en miettes*).

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Oh ! Henri, mon pauvre vase, vous me l'aviez envoyé plein de roses la veille de notre mariage... comme je le regrette !...

M. DE BRÉVILLE

Vraiment, je ne m'en souvenais plus... eh bien, ma chère, les roses se sont fanées depuis longtemps, n'est-ce pas, les illusions les désirs, les espoirs ont fait comme elles, il ne restait que cette coupe fragile, la voilà brisée à son tour... il ne reste donc plus rien, rien de ce beau jour, et c'est trop naturel !... Sonnez pour qu'on emporte les débris.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*agenouillée sur le tapis*)

Non, j'aime mieux les ramasser moi-même, je les garderai précieusement... (*Elle sort en soupirant, emportant les morceaux de cristal*).



## SCÈNE III

M<sup>me</sup> DE LERNE

Comme je vous trouve sombre et changé, mon pauvre ami !

M. DE BRÉVILLE

Jamais autant que je le trouve moi-même... il y a des jours où sans mon miroir je ne me reconnaitrais plus !... (*Avec violence*). Ah ! chère, chère amie, que je suis malheureux !

M<sup>me</sup> DE LERNE

Mais c'est incompréhensible, dans ce cadre charmant, avec une jeune et jolie femme, des enfants délicieux... situation, fortune, mais vous avez tout pour vous.

M. DE BRÉVILLE (*avec amertume*)

Oui, tout, tout, excepté un peu de paix et de bonheur. Si vous saviez ce qu'est l'agitation, le décousu de ma vie, l'ennui de mes journées, vous me plaindriez au lieu de me railler ! Grâce aux stupides occupations qui m'absorbent, au mouvement perpétuel dans lequel je me débats, je ne puis plus ni lire, ni écrire, et je perds jusqu'à la force de penser. Quelque temps qu'il fasse, en avant le sport et les innombrables exercices qu'il impose à ses fanatiques ! Avec la docilité des derviches tourneurs nous dévorons des kilomètres sur des routes poudreuses, nous ramons sans but pendant des heures sous un soleil de plomb, nous échangeons des balles de tennis jusqu'à ce que la fatigue nous ôte la raquette des mains, nous fuyons, en un mot, notre intérieur comme un lieu maudit, et quand nous sommes obligés, par hasard, d'y demeurer un jour, le morne ennui, l'absence de toute chère habitude nous rejettent bien vite au dehors. Ce que deviennent d'ailleurs, ce foyer jamais surveillé, ces pauvres enfants qu'on voit dix minutes par jour, tout cet ensemble de choses intimes et douces qui constituaient jadis le « home » je n'ai pas besoin de vous le dire. Puis, comme il est monotone de promener toujours en tête-à-tête, on s'adjoint quelques amis, parmi lesquels on fait un choix, et on donne bientôt à ses voisins le ridicule spectacle du ménage à trois qui ne se quitte pas de huit heures du matin à onze heures du soir ! Ce que les fem-



mes gagnent à ce genre de vie, je ne le vois guère, mais je vois bien, en revanche, ce que nous y perdons !...

M<sup>me</sup> DE LERNE

Il y a du vrai dans ce que vous dites, bien que le tableau soit très poussé au noir, et je comprends qu'une telle existence vous pèse, mais pourquoi ne rien faire pour y remédier ?

M. DE BRÉVILLE

Parce que j'ai horreur de la lutte et que je préfère suivre le courant qui m'emporte à la dérive plutôt que de le remonter.

M<sup>me</sup> DE LERNE

Vous que j'ai connu si vivant, si énergique, d'un si merveilleux entrain !

M. DE BRÉVILLE

C'était le bon temps, alors, nous nous voyions chaque jour..

M<sup>me</sup> DE LERNE

Oui..., beaucoup trop...

M. DE BRÉVILLE (*vivement*)

Pourquoi beaucoup trop ?... Êtes-vous donc si heureuse dans le présent, que les pensées d'autrefois n'aient aucune valeur à vos yeux ?...

M<sup>me</sup> DE LERNE

Ne parlons pas de moi, je vous en prie...

M. DE BRÉVILLE (*sans l'écouter*)

Comme vous étiez gentille alors, spirituelle et gaie, et bonne, d'une bonté indulgente et fine, qui rendait votre société harmonieuse. Je me souviens de vos jours de réception comme si c'était hier, et je vous vois allant de l'un à l'autre, toujours pleine de tact et d'adresse, faisant autant de frais pour le petit vétérinaire que pour le général, disant à chacun ce qui lui était le mieux adapté, si bien, que de vous regarder vivre ainsi m'était aussi agréable que d'entendre exécuter une sonate de Mozart, tant vos paroles, vos gestes et vos pensées s'accordaient merveilleusement ensemble ! Et puis, quand nous étions seuls, dans une intimité relative, comme la causerie ailée, sans réticences et sans banalité, savait nous charmer, nous emporter, quelles fusées de rires joyeux, quelles brillantes escarmouches, jusqu'à vos belles petites colères, lorsque je discu-

tais trop âprement ! Je me souviens d'un soir où j'avais attaqué vos chères croyances royalistes et assez sottement raillé d'ailleurs le parapluie du bon roi Louis-Philippe pour mieux exalter les victoires du grand Napoléon. « Vous oubliez donc toujours la fin, vous êtes-vous écriée, Waterloo et Sedan ne vous ont donc rien appris, vous aimez à être battu comme les folles et les coquettes ?... Quant à moi, je préférerais voir passer dans la rue douze mille parapluies ayant tous appartenu au roi Louis-Philippe, plutôt qu'un seul des escadrons de uhlans qui nous ont vaincus » ! Ah ! oui, je ne m'ennuyais jamais auprès de vous, vous étiez une adorable amie, et pas plus aujourd'hui qu'il y a dix ans, je ne pardonne au Ministre de la Guerre de m'avoir envoyé à Cambrai au lieu de Rouen, lors de mon deuxième galon.

M<sup>me</sup> DE LERNE

Mais mon pauvre ami, vous ne m'auriez point épousée, car vous ne m'auriez même pas regardée, j'étais alors une jeune fille candide, point bavarde, même pas jolie...

M. DE BRÉVILLE (*d'un ton très naturel*)

Vous ne l'êtes pas devenue.

M<sup>me</sup> DE LERNE (*riant*)

Je sais gré à votre franchise de me le rappeler, si j'étais tentée de l'oublier...

M. DE BRÉVILLE (*riant aussi*)

Pardonnez moi de penser tout haut devant vous, je vous sais si peu susceptible, non, je ne vous ai jamais trouvée ce qui s'appelle jolie, mais vous me plaisiez infiniment, et je ne vois pas pourquoi il y a dix ans, je n'aurais pas eu aussi un grand désir d'être votre compagnon de route.

M<sup>me</sup> DE LERNE

Parce que vous étiez alors ce que le monde appelle un brillant viveur et qu'il aurait fallu me sacrifier bien des plaisirs qui vous sont certainement encore maintenant d'agréables souvenirs.

M. DE BRÉVILLE (*d'un ton très doux*)

Au lieu de souvenirs, j'aurais eu vous... et je vous jure que,



je l'eusse préféré... et puis avouez que je n'avais pas l'air si blasé que cela, j'étais même à votre égard d'une sentimentalité enfantine, je gardais deux jours — en ayant soin d'en renouveler l'eau — la rose que vous me donniez comme boutonnière lorsque j'allais dîner chez vous.

M<sup>me</sup> DE LERNE (*riant*)

C'est vrai, je m'en souviens, et vous lui faisiez même prendre l'air en la promenant au Tennis, piquée au revers de votre veston... ça, c'était une ruse !

M. DE BRÉVILLE

Pas bien méchante, convenez en ! Et combien de fois le soir, rentré chez moi, après une soirée bruyante aux Manœuvres, à Paris, au camp, n'importe où, je me suis surpris à vous lire, à vous parler... là où j'étais, je voulais que vous fussiez aussi... vous étiez ma petite prière du soir.

M<sup>me</sup> DE LERNE

J'aime à penser que vous en faisiez une autre.

M. DE BRÉVILLE

Plus austère, oui, mais pas plus fervente. Et puis comme c'était amusant d'étudier ensemble les caractères si différents qui nous entouraient, d'épier leurs idées, d'observer leurs façons d'agir et de surprendre sur le vif leurs légers ridicules ! Vous vous souvenez de votre amie de Pierny qui avait la singulière manie de tout vouloir connaître, savoir et deviner. N'a-t-elle pas affirmé un jour hautement qu'elle m'avait entendu la veille passer sous ses fenêtres à une heure du matin (je sortais du bal des d'Avrincourt) et que j'avais fait là à plusieurs jeunes femmes du régiment cette profession de foi plutôt risquée. « Avec moi, cela dure toujours au moins 28 jours ! »

M<sup>me</sup> DE LERNE (*riant*)

Ce, à quoi vous avez répondu à Mme de Pierny le plus drôlement du monde : « Oh ! Madame, vous avez dû vous tromper, me prendriez-vous par hasard pour un réserviste de l'amour ! »

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*gaîment*)

Et les jolis petits billets que vous aimiez à m'écrire le matin pour une raison quelconque...



M<sup>me</sup> DE LERNE (*se récriant*)

Comment que j'aimais !... Mais ils n'étaient le plus souvent que des réponses aux vôtres, mes jolis petits billets. Avez-vous donc oublié, mauvais sujet, que tous les prétextes vous étaient bons pour m'écrire... Je me rappelle avoir laissé un jour une bague au Tennis, dans votre poche, entre parenthèse..., et je l'ai reçue le lendemain matin.

M. DE BRÉVILLE (*l'interrompant*)

Dans un bouquet de mugets blancs, de ces gentils mugets qui embaumaient la mousse des forêts d'Argonne et auxquels j'avais joint de pauvres petits vers que vous avez oubliés sans doute...

M<sup>me</sup> DE LERNE

Complètement... Je ne les ai même jamais sus et en voici la preuve. Elle récite :

« J'ai mis ma lèvre ardente au sein de l'émeraude  
» Le soir même en mon cœur une larme a jailli,  
» La bague a le baiser, et folle elle en a ri !  
» Était-ce par dépit ou pour venger la fraude ?... »

M. DE BRÉVILLE (*ému*)

Vous êtes gentille de vous en souvenir... Quand je vous disais que vous me donniez de l'esprit, aussi ce que je deviens bête, maintenant !

M<sup>me</sup> DE LERNE

Ne me le répétez pas tant, je finirais par le croire... à votre grande indignation ! et pourtant non, vous avez encore cette souplesse d'intelligence, cette fraîcheur et cette vivacité d'impression qui m'étonnaient souvent et me charmaient toujours.

M. DE BRÉVILLE (*qui s'est insensiblement rapproché, tout en causant, de Mme de Lerne*)

Oui, cela n'allait guère avec ma réputation de viveur, de sceptique... C'est que je m'étais bien souvent prêté et que j'aurais eu la folie de me donner peut-être ?... En prononçant ces derniers mots, il prend la main de Mme de Lerne et veut la porter à ses lèvres. Elle se dégage vivement, passe la main

sur son front, comme au sortir d'un rêve, puis devenue très sérieuse et d'une voix émue : « Tout cela appartient aux temps préhistoriques, mon cher ami, passons au déluge et parlons de vous. Comment se fait-il que l'homme charmant qui savait si bien me plaire, qui devait, d'ailleurs, la plupart de ses succès à son tact et à son esprit, soit devenu le mari acerbe et maladroit, passez-moi l'expression, qui vient de me surprendre ? Suzanne est bonne, honnête et franche, elle ne mérite pas d'être traitée aussi durement ».

M. DE BRÉVILLE

Si vous saviez ce qu'elle est coquette inconsciemment peut-être, mais non sans habileté. Elle va affoler Sontis et je m'attends tous les jours à ce qu'elle vienne m'appeler pour que je la délivre de ses assuiduités... cela lui est déjà arrivé !...

M<sup>me</sup> DE LERNE (*avec le plus grand calme*)

Vous ne sauriez faire d'elle un plus bel éloge. En auriez-vous dit autant des femmes que vous courtiesiez jadis et invoquaient-elles habituellement le secours de leurs maris contre vous ?...

M. DE BRÉVILLE

Non, sans doute, et il est heureux que je puisse avoir confiance, mais elle a d'autres défauts, elle est d'une inégalité d'humeur déconcertante, elle change de caractère dix fois par jour.

M. DE LERNE

C'est pour faire compensation avec vous qui êtes invariablement taciturne.

M. DE BRÉVILLE

Elle est folle de toilette, l'argent lui fond contre les doigts.

M<sup>me</sup> DE LERNE

Vous avez eu certainement des maîtresses qui vous ont coûté bien davantage, et aucune ne pouvait être plus jolie et plus séduisante.

M. DE BRÉVILLE

Enfin, je me demande parfois, si elle a eu, si elle a encore de l'affection pour moi...



M<sup>me</sup> DE LERNE

La fidélité qu'elle vous garde vous en est le plus sûr garant, car vous pouvez croire que les occasions ne lui font pas défaut. Mais souvenez-vous donc de votre jeunesse et soyez certain que plus d'un dans votre entourage épie sur son visage les indices de colère ou de tristesse qui font la voie aux consolateurs, que plus d'un cherche à la distraire pendant vos accès de mutisme, lui lance un regard caressant quand vous la mortifiez par des paroles blessantes, bref, est aussi adroit, affectueux et insinuant que vous l'êtes peu vous-même... J'ai connu une jeune femme qu'une trop nombreuse maternité avait énervée et douloureusement ébranlée ; quand elle descendait le matin dans son parc pour y lire en paix ses auteurs favoris, son mari lui jouait à deux pas de son fauteuil des airs de cor de chasse qui lui déchiraient le tympan et la faisaient fuir dans sa chambre... il voulait la dégoûter de la poésie... croyez-vous que si elle eut rencontré alors un esprit délicat et charmant, la tentation d'oublier, au contraire, la prose et les prosateurs, n'eût pas été très violente chez elle ? Or, tous les maris ont plus ou moins à leur disposition un cor de chasse... tâchez de jouer du vôtre le moins souvent possible !

M. DE BRÉVILLE

Allons, vous la défendez bien décidément et elle a trouvé en vous la meilleure des alliées, car votre blâme m'attriste, vous ne m'y aviez point habitué et je voudrais m'y soustraire. Que faudrait-il donc faire pour remonter dans votre estime ?

M<sup>me</sup> DE LERNE

Il faudrait être pour votre femme ce que vous saviez si bien être jadis pour d'autres ; lorsque vous la voyez triste, énervée, il faudrait la traiter avec ces douceurs de regards et de paroles qui nous consolent mieux que des baisers, lorsqu'elle est expansive et gaie il faudrait vous unir à elle avec ce brio de l'esprit, cette joyeuseté un peu gauloise mais si franche qui vous faisaient rechercher, lorsqu'enfin elle a besoin d'un conseil, voire même d'un reproche, il faudrait les envelopper de caresses pour qu'ils pénètrent profondément sans rien déchirer. Il faudrait lui faire aimer cet intérieur qu'elle délaisse



parce que rien ne peut l'y retenir, tandis qu'au dehors tout l'attire et la flatte et lui dire tout haut dans cette intimité reconquise ce que vous saviez si bien autrefois murmurer tout bas....(*avec une émotion croissante*). En vous parlant, avec cette franchise, mon cher ami, j'écrasé en moi ce qu'il y a peut-être encore de trop humain, de trop vibrant dans notre amitié, je n'ai rien oublié du passé que vous évoquiez tout-à-l'heure il m'est infiniment précieux... mais c'est au nom même des souvenirs que nous avons su garder purs que j'ose m'exprimer ainsi... Voyons, un bon mouvement, vous êtes encore si jeune, promettez moi d'essayer d'être heureux !

M. DE BRÉVILLE (*très ému s'est levé, Mme de Lerne lui tend la main et répète*)

Promettez moi.

M. DE BRÉVILLE (*lui prenant les deux mains*)

Je vous le promets. (*très bas avec passion*). Je vous aime tant mon amie chérie... (*Il se penche brusquement vers elle et lui met un baiser dans les cheveux, Mme de Lerne le repousse vivement, mais à ce moment précis entre Mme de Bréville, Mme de Lerne pousse une sourde exclamation : Mon Dieu ! et se retient au dossier d'un fauteil.*)

#### SCÈNE IV

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*les regarde en silence, puis d'une voix mordante*)

Je regrette vraiment d'entrer de façon si inopportune... désormais avant de pénétrer dans mon salon, je frapperai comme à la porte d'une chambre... d'amis ! (*s'adressant à Mme de Lerne*) Vous aviez raison, ma chère, de me prémunir contre les dangers de l'amitié masculine, car il est évident que pour vous...

M. DE BRÉVILLE (*cherchant à la couper*)

Plus un mot, Suzanne, je vous en prie, Mme de Lerne est en ce moment victime de la plus atroce des méprises, je suis seul coupable et...

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Naturellement !... et c'est la première fois, n'est-ce pas, que vos lèvres effleurent son front ! Trêve de mensonges, je

vous en prie, car je sais trop, hélas ! ce que l'honneur vous impose et si je méprise le mari, j'estime encore assez l'homme pour comprendre qu'il ne peut agir autrement... Epargnez-moi donc vos explications... (*s'adressant à Mme de Lerne*) Mais dites-moi quelque chose, vous, expliquez-vous, défendez-vous, je vous assure que cela en vaut la peine !

M<sup>me</sup> DE LERNE

Quelles paroles pourrais-je trouver, Suzanne, pour vous convaincre, alors que toutes les apparences me condamnent, oui tout... jusqu'aux confidences que vous me demandiez, jusqu'aux conseils que je puisais dans ma propre expérience ! Si votre cœur ne m'absout point, je renonce d'avance à me disculper, ne pouvant même pas vous demander pardon, puisque je ne suis pas coupable !

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Répondrez-vous au moins avec franchise aux questions que je vais vous poser ?

M<sup>me</sup> DE LERNE (*après un silence*)

Oui.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

L'homme auquel vous faisiez allusion tout à l'heure, dont l'amour vous avait troublée il y a de cela six ou sept ans, c'était bien mon mari, n'est-ce pas ?

M<sup>me</sup> DE LERNE

C'était bien lui, en effet.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Et... vous l'avez aimé, vous aussi ?

M<sup>me</sup> DE LERNE

Oui, de tout mon cœur, mais avec mon cœur seulement !

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*avec une âpre ironie*)

C'est cela, l'adultère moral, en attendant l'autre !...

M<sup>me</sup> DE LERNE

Vous pouvez flétrir de ce mot atroce le sentiment contre lequel j'ai lutté pendant deux années, rien ne m'enlèvera la conviction dont j'ai tant besoin d'ailleurs, que cet amour défendu me sera compté non comme une faute mais bien plutôt comme un mérite au dernier jour ! Je dois vous paraître impu-



dente, presque cynique, mais vous réclamez la vérité, eh bien la voici ! Oui, j'ai aimé votre mari d'une tendresse profonde et j'ai vécu au début de notre liaison dans un rêve de bonheur, un enchantement délicieux dont rien jusque là ne m'avait donné l'idée. Et le frémissement de joie qui m'agitait était si intense qu'il me fallait un effort de raisonnement pour bien me convaincre de la culpabilité d'un sentiment qui m'épanouissait ainsi, me rendait meilleure, plus intelligente et... plus jolie. Puis les larmes sont venues, et j'ai tant souffert, tant pleuré, que Dieu n'a pu me regarder qu'avec un peu de pitié et de miséricorde car, Lui n'injurie jamais, Il connaît la faiblesse humaine, et dans son Evangile si pur, parmi les préceptes qui nous disent de nous couper le bras, de nous écraser l'œil plutôt que de tomber dans le mal, où trouvez-vous qu'Il nous ordonne de nous arracher le cœur?... Il sait bien Lui, le Dieu de bonté et d'intelligence infinies, que cela n'est pas possible !

M. DE BRÉVILLE (*très ému, à sa femme*)

Abrégez cette scène, Suzanne, je vous en conjure, ne voyez-vous pas, combien vous êtes injuste ?...

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Croyez-vous donc que je l'interroge pour mon plaisir !... Mais, vous ne pensez qu'à elle naturellement ! (*S'adressant à Mme de Lerne*). Vous avez vraiment tant souffert ?

M<sup>me</sup> DE LERNE

Infiniment... quoi de plus cruel que de marcher chaque jour un peu sur soi-même, lorsqu'on blesse en même temps un être trop aimé... quoi de plus troublant que de sentir que le peu qu'on accorde est déjà trop pour ce qu'impose le devoir et infiniment trop peu pour ce qu'exigerait l'amour ! A de telles situations il n'y a qu'un seul remède : la séparation, la fuite, mais c'est le seul aussi qui soit impraticable, car vous le disiez, il y a une heure à peine, comment s'éviter, comment ne pas se voir dans la vie qui nous est faite, sans exciter un étonnement promptement changé en scandale ? A qui se confier, vers qui se réfugier, où trouver un conseil, un appui ?... Le mari ? Ce serait le blesser mortellement, faire naître en lui d'injurieux



soupçons, compromettre peut-être sa carrière, s'il agissait dans un premier mouvement de violence ? Les amis ? Ce serait aussi imprudent qu'inutile, sans compter qu'on ne peut disposer d'un secret qui ne vous appartient pas uniquement. Il faut donc rester seule en proie à la curiosité du monde qu'on sent grandir chaque jour comme une marée montante et lutter à la fois contre lui, contre l'ami bien-aimé et contre son propre cœur. Oh ! ce supplice de sentir ses moindres paroles commentées, parfois dénaturées, cette surveillance de tous les instants, plus impitoyable cent fois que celle d'un geolier, cette politesse mondaine qui vous ménage des à-parte avec une affectation qui frise l'insolence, ces allusions perfides, ces sous-entendus venimeux... j'ai connu tout cela... et lorsque chez moi j'en étais enfin délivrée, le cortège des remords et des tristesses intimes venait m'assaillir plus douloureusement encore. Ma conscience d'abord obscurcie par le rayonnement de notre amour naissant prenait sa revanche, je vous assure, et me reprochait comme des crimes, un regard trop affectueusement échangé, une pression de main si lente, qu'elle en devenait une caresse, une parole trop tendre entendue pendant le tourbillon de la valse... mille riens qui étaient *tout* cependant et qui me désespéraient.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*railleuse*)

Vous étiez trop sensible, ma chère, et trop accessible aux séductions de mon mari... Croyez bien, au fond, que j'en suis flattée, car il ne doit pas être très facile de vous plaire... et il vous plaisait visiblement beaucoup !

M<sup>me</sup> DE LERNE (*d'un ton très digne*)

J'étais et je suis en effet trop sensible, Suzanne, la meilleure preuve, c'est que je réponds par mes confidences trempées de larmes à vos railleries et à vos soupçons, tant je redoute de vous avoir peinée et d'avoir jeté de nouveaux ferments de discorde dans votre ménage si troublé déjà. Mais je comprends toute l'inanité de mes tentatives en face de vos sarcasmes, et je vous demande la permission de me retirer. Je prendrai le train de midi et vous serai reconnaissante de donner des ordres en conséquence. (*Elle sort*).

## SCÈNE V

M. DE BRÉVILLE

Quelle ironie que la vie ! Et dire qu'il y a des gens qui la trouvent bien faite ! Vous venez d'humilier, de désespérer Mme de Lerne, et si vous étiez entrée deux minutes plus tôt, vous l'auriez entendue vous défendre, avec une sincérité d'affection qui vous aurait profondément touchée.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Pourquoi me défendait-elle ? Vous m'attaquiez donc ?

M. DE BRÉVILLE

Je ne pouvais lui cacher le découragement où me jette souvent la vie que nous menons, l'existence follement dissipée que m'imposent vos goûts et vos habitudes !

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Si vous êtes si malheureux dans votre intérieur, cherchez à vous distraire au dehors... Que m'importe maintenant !

M. DE BRÉVILLE

Je n'ai nulle envie des distractions auxquelles vous faites allusion... Ce n'est point une maîtresse que je voudrais avoir, mais bien une femme !

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Il me semble que jusqu'à présent j'ai été l'une et l'autre !

M. DE BRÉVILLE

Il vous semble mal. Non, vous n'êtes point et vous n'avez jamais été la compagne discrète et sûre, l'amie indulgente et tendre qui seule mérite le nom d'épouse ! Si vous saviez pourtant ce que nous nous aimerions de nous comprendre, de nous suivre dans nos peines plus encore que dans nos joies, de nous encourager souvent et de nous consoler toujours ! Il n'est pas besoin, pour cela, d'être très forte, ni très habile, car plus les mains sont petites et douces, et plus sûrement elles tiennent nos cœurs d'homme prisonniers. Ce que nous cherchons avant tout auprès de vous, ce n'est pas le fol étourdissement d'une heure, comme auprès d'une courtisane, mais le repos délicat et pur, la communauté de l'esprit, le tête-à-tête avec une pensée qui vous sourit, vous berce et vous aime. Je me sou-



viens des vers que Sully-Prud'homme adressait aux berceaux, et qui exprimaient avec tant de charme, sous cette simple évocation, ce que j'essaie de vous faire comprendre. Je crois les retrouver dans un coin de ma mémoire :

Sur le cœur d'amis sûrs et bons,  
Femme sans tâche, sur le vôtre,  
C'est un berceau que nous rêvons  
Sous une forme ou sous une autre.

Cet instinct de vivre blottis  
Dure encore à l'âge où nous sommes,  
Pourquoi donc, sitôt trop petits,  
Berceaux, trahissez-vous les hommes ?

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*émue mais voulant cacher son trouble sous un ton railleur*)

Comment, vous me faites l'honneur d'une citation poétique, mais vous vous croyez donc encore avec Mme de Lerne.

M. DE BRÉVILLE (*très bref*)

Soyez tranquille, dans ce cas mon illusion n'aura pas été de longue durée.

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Si vous avez tant envie que cela de vivre blotti, félicitez-vous, mon cher, car mes bras sont plus jolis que les siens et doivent être plus doux...

M. DE BRÉVILLE

Je n'ai pas été à même de faire la comparaison. Mais voici bien votre éternelle erreur, cause de tant de maux ! Parce que vous êtes jeune et jolie, parce que le monde vous sourit et vous encense, vous vous croyez tout permis et vous vous imaginez racheter les journées d'énervement, de tristesse, que vous me donnez par une heure d'abandon. Vous croyez faire oublier toutes vos paroles méchantes en me tendant vos lèvres roses, et parce que votre bouche est vermeille, parce que vos grands yeux flamboient, vous estimez que l'heureux possesseur de votre beauté doit tout supporter en silence, colères,



coquetteries, dissipation folle ! Eh bien, vous vous trompez, et je le dis à mon honneur. A vingt ans peut-être, la fièvre des sens emporte tout, mais lorsque nous ne sommes pas tout-à-fait des brutes, nous nous ressaisissons vite, nous avons des exigences plus hautes, et nous ne songeons guère, je vous le jure, lorsque nous appuyons notre front brûlant sur votre épaule nue, à nous demander si elle ressemble à celle de la Vénus antique, mais bien plutôt si votre tendresse nous sera douce et votre sourire fidèle. Lorsque nous ne les trouvons pas, lorsque nous ne les trouvons jamais, nous prenons en dégoût l'amour capricieux et charnel que vous nous offrez — comme on jette un morceau de pain à un mendiant importun — et nous avons la hantise d'un baiser à la fois plus pur et plus profond, celui où les âmes se confondent avant que les lèvres s'unissent !

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Celui que vous eut peut-être donné Mme de Lerne... ce que vous devez le regretter !

M. DE BRÉVILLE

Je ne le nie pas... je ne suis qu'un homme fait de chair et de sang, et bien souvent j'en ai voulu à la charmante femme que vous venez d'insulter de se refuser à moi aussi opiniâtrement. Je me souviens même avec remords de la peine que lui infligeaient mes longs silences, mes réponses glaciales ou ironiques, j'aurais dû comprendre tout le prix de son affection restée vierge des basses compromissions, des mensonges vulgaires... mais je vous le répète, je n'étais qu'un homme et je n'ai eu qu'une seule sagesse : celle de lui laisser conduire la barque. Au milieu des écueils, de sa main élégante et fine, de son esprit subtil et gai, elle a été le pilote et j'ai été le manœuvre, j'aurais eu trop peur de mon sang, si j'avais tenu la barre, et lorsque la vie nous a séparés, forts de notre estime et de notre courage, nous avons jeté l'ancre en rentrant au port, tandis que la petite barque amoureuse, avec sa voilette restée *blanche* disparaissait si tristement dans le bercement de vague des souvenirs... (*il se couvre le visage de ses deux mains et reste un instant sans parler*),

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*très troublée*)

Henri, comme vous êtes ému, je ne vous avais jamais vu ainsi, vous me paraissez si sincère... mon Dieu, si je pouvais vous croire !

M. DE BRÉVILLE (*se levant et allant à elle*)

Vous pouvez le faire sans jamais avoir à le regretter, ma chère Suzanne, je devine le combat qui se livre en vous, vos poignantes incertitudes, je suis impuissant, hélas, à vous rendre la paix, mais laissez moi ajouter que si vous me donniez cette preuve d'amour, nous croire d'abord, et me pardonner ensuite, j'en serais profondément reconnaissant. Il n'y a rien d'irréparable entre nous, nous sommes encore jeunes et qui sait, la vie est si bizarre ! peut-être pourrions nous encore être heureux ?... Je vous quitte un instant, car tous deux nous avons besoin de calme (*il sort*).

## SCÈNE VI

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE (*seule*)

Oui... si je pouvais les croire... tout et là... si je pouvais chasser de devant mes yeux cette abominable vision de trahison matérielle, dont je n'ai aperçu probablement que le prélude ou que la fin ! Pourtant il y a tant de sincérité, tant d'émotion vraie dans leurs affirmations... mais ils sont si intelligents tous les deux, ils se possèdent si bien... et puis ce sourire railleur de M. de Sontis hier au soir auquel tout d'abord je n'avais pas pris garde, l'intention évidente avec laquelle il a souligné ces simples paroles : « Ah, vous recevez M<sup>me</sup> de Lerne, votre mari l'avait beaucoup connue autrefois, c'était, dit-on, une femme très séduisante... » Mille petits détails oubliés, inaperçus presque, me reviennent en foule... je sens malgré tout que je douterai toujours !

(*Elle se lève et marche dans le salon en proie à une vive agitation*)

Mais quel moyen trouver, qu'imaginer pour arriver à la certitude ?... Quelle qu'elle soit, je la préfère à l'angoisse qui m'étouffe ! (*Regardant un grand paravent dans l'angle du salon*) Ah ! je le tiens mon moyen, il n'est ni très nouveau, ni surtout très digne, mais quand on souffre, on n'y regarde pas de si



près ! Mon mari cherchera sans doute à revoir Mme de Lerne avant son départ. Je vais me cacher derrière ce paravent et j'écouterai tout... tiens, un bruit de pas, c'est elle, vite à mon rôle d'espion ! (*Elle se précipite derrière le paravent*).

## SCÈNE VII

*Mme de Lerne entre seule en costume de voyage, la voilette serrée autour d'une petite toque, elle range quelques menus objets, plie sa broderie, prend son sac à ouvrage, puis, s'asseyant devant une table à écrire : « Je préfère ne pas revoir Suzanne, cela vaut mieux pour elle et pour moi, je vais lui écrire quelques mots d'adieu ». Pendant qu'elle écrit, M. de Bréville entre doucement ; à sa vue, Mme de Lerne a un léger mouvement de recul et se lève précipitamment.*

M. DE BRÉVILLE (*d'une voix très triste*)

Ne vous sauvez pas, je vous en prie, je vous fais donc horreur maintenant ?...

M<sup>me</sup> DE LERNE

Vous savez bien que non, mais je viens de passer une heure affreuse et...

M. DE BRÉVILLE (*vivement*)

Et c'est précisément pourquoi je ne puis vous laisser partir sans vous supplier de me pardonner... Grâce à moi, vous venez d'être soupçonnée, humiliée, oh ! ces reproches, dont mieux que personne je connaissais l'injustice, ils m'ont cinglé le cœur, je vous le jure. Dites-moi que vous pardonnez l'impulsion folle sous laquelle j'ai agi..., car vous savez bien, vous, que c'est la première fois, et que cela servirait de circonstances atténuantes à de plus coupables que moi !

M<sup>me</sup> DE LERNE (*souriant à demi*)

En effet, je pourrais prêter serment devant le tribunal que vous n'êtes point un récidiviste !

M. DE BRÉVILLE

Chère amie, qui trouvez encore la force de sourire pour me consoler... Ainsi, c'est fini, vous allez partir, nous ne nous verrons plus !



M<sup>me</sup> DE LERNE

Il le faut, mon ami, ma vue ne pourrait qu'être odieuse à Suzanne, je ne puis lui en vouloir, et je vous prie de lui dire le mieux possible, — quand elle sera calmée, — tous mes regrets, car je l'aimais bien, cette gentille petite amie. Tâchez aussi qu'elle garde le secret de ce qui vient de se passer, car si ma réputation devait y sombrer, je serais vraiment punie au-delà de ce que je mérite !

M. DE BRÉVILLE

Je m'y engage en son nom et je réponds d'elle sous ce rapport. Quelle tristesse de vous laisser partir ainsi... car en dépit de tout et de tous, elles étaient bonnes, douces, chéries, les heures que nous passions ensemble !

M<sup>me</sup> DE LERNE

Elles l'étaient peut-être trop, et nous les avons expiées... (*A ce moment Mme de Bréville sort vivement de sa cachette et se jette dans les bras de Mme de Lerne*). Pardonnez-moi, chérie, j'ai tout entendu, je doutais encore, ne m'en veuillez plus...

M<sup>me</sup> DE LERNE (*rayonnante*)

Quelle bonne idée vous avez eue de nous épier, ma chère Suzanne, laissez-moi vous embrasser pour vous en remercier !

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Ne nous quittez pas si brusquement, maintenant que l'orage se dissipe, restons ensemble pour voir se lever l'arc-en-ciel.

M<sup>me</sup> DE LERNE

Non, ne me retenez pas, il faut que je parte. Nous vivons tous, voyez-vous, sous une discipline autrement dure que celle du régiment : c'est la discipline du monde. Elle nous apprend dès l'enfance à façonner notre manière d'être d'après les lois et usages reçus, à cacher nos impressions trop vives, à sourire lorsque nous voudrions pleurer, à soupirer lorsque la joie chante en nous, mais survienne une circonstance comme celle d'aujourd'hui, voici tous nos cœurs à vif et l'impeccable correction derrière laquelle s'abritaient tant de drames obscurs, tant de secrets tristes ou joyeux, s'émiette et disparaît : Nous ne sommes plus que de pauvres êtres malheureux, instinctifs, criant leurs peines, leurs colères et leurs

amours... et jusqu'au plus profond de nous-mêmes, la crise se propage et nous brise. Aussi, après de telles secousses il nous faut du silence, c'est comme pour les blessures graves, si on ne les entoure pas de calme, la fièvre vient tout de suite... Et la fièvre pour moi, pour vous, serait de rester ensemble aujourd'hui et de nous revoir trop souvent.

*(La porte s'ouvre et le valet de chambre annonce :) La voiture de M<sup>me</sup> de Lerne est avancée.*

M<sup>me</sup> DE LERNE *(souriant)*

Vous voyez, les simples paroles de ce brave homme sont plus éloquentes que tous mes discours et il a raison de les abréger *(tendant la main à M. de Bréville)* Adieu, mon cher ami *(embrassant Mme de Bréville)*. Au revoir, ma chérie, et à l'été prochain, chez moi, nous réunirons là nos enfants et nous tâcherons d'oublier dans leurs éclats de rire toutes nos larmes d'aujourd'hui. *(Elle sort)*.

## SCÈNE VIII

M. DE BRÉVILLE

Nos enfants ! elle a raison, Suzanne, nous n'y songions guère !

M<sup>me</sup> DE BRÉVILLE

Pauvres petits ! il faudra nous en occuper davantage, je me reproche souvent de ne pas le faire *(se rapprochant de son mari)*. Mais moi aussi, Henri, je vous ai beaucoup aimé, et si ce n'est pas seulement avec mon cœur *(souriant malicieusement)* à qui la faute ?

M. DE BRÉVILLE *(portant ses deux mains à ses lèvres)*

Pardonne-moi...

FAUVETTE.



# LES AVENTURES DU DUC D'UZÈS

DIT « LE BOSSU »

DURANT SON EXIL DANS SON DUCHÉ

Le duc d'Uzès, dit le bossu, né à Paris, le 1<sup>er</sup> janvier 1707, fils du duc et de la duchesse née Bullion, était un fort joli homme bien fait, d'une physionomie agréable et spirituelle.

A la bataille de Parme, livrée en 1734, où les Français, commandés par le maréchal de Créqui, battirent les armées impériales, il reçut une terrible blessure.

Tandis qu'il était à la tête de son régiment et au premier rang, genou terre, suivant l'usage de l'époque, une balle lui fracassa la mâchoire et sortit par l'épaule droite.

Cette blessure le rendit bossu, et les traditions locales lui ont laissé ce nom. Dès qu'il put supporter le voyage, il fut transporté à Paris, où, grâce aux soins dont il fut entouré, il revint enfin à la santé.

*Son duel.* — Comme distraction, il aimait beaucoup à aller à l'Opéra, il y avait apporté, un soir, en 1740, une boîte de bonbons à deux compartiments, une pour les dames qui contenait des bonbons exquis et une autre remplie de dragées amères qu'il



s'amusait à offrir à plusieurs seigneurs, notamment au comte de Rantzau, grand personnage allemand, parent de la reine Leczinska.

Le comte de Rantzau se fâcha et d'autant plus violemment qu'on riait de lui.

Il cracha à la figure du duc les dragées qu'il avait encore à la bouche, en ajoutant que s'il n'était pas un homme de qualité, il le traiterait encore autrement. Cette scène fit grand bruit. La garde intervint et chacun sortit. Le comte se rendit à Versailles et le duc le fit chercher dans Paris pour l'attaquer en duel.

La mère du duc, femme d'un grand caractère, ne pouvait s'empêcher de dire, aux personnes qui lui parlaient de cette affaire : « Après une insulte publique, un homme du rang de mon fils doit se battre, fut-il assuré de rester sur le carreau. J'aime mieux, malgré ma tendresse pour lui, le voir rapporter mort que de le voir vivre déshonoré ».

Le duel eut lieu dans Paris, au Luxembourg, derrière le couvent des Chartreux.

Le comte de Rantzau était grand et vigoureux, le duc était petit et contrefait par suite de la blessure qu'il avait reçue à la bataille de Parme.

Ils se blessèrent d'abord tous les deux légèrement, mais le combat ayant continué, le duc tua raide son adversaire.

*Son exil.* — Cette affaire fit grand bruit. On félicita le duc de sa bravoure et de son adresse, mais le roi se fâcha et, poussé par la reine, parente du comte de Rantzau, il exila le duc dans son duché d'Uzès.

Ce fut un grand bonheur pour notre ville.

Le duc, fort intelligent du reste, était, malgré sa blessure, d'un caractère gai et jovial.

On le questionna beaucoup sur la bataille de Parme et sur sa blessure.

Il racontait qu'on avait eu beaucoup de peine à lui faire avaler des aliments par la bouche.

Malgré sa blessure et ses souffrances, il ne put s'empêcher de rire de ce qui arriva à un de ses officiers blessé et son voisin de lit à l'hôpital. Cet officier avait reçu une balle à la cuisse. Pendant plusieurs jours les médecins ne firent que le sonder pour l'extraire.

L'officier leur demanda enfin ce qu'ils faisaient : « Nous cherchons la balle qui vous a blessé. — Il fallait me le dire plus tôt, répondit l'officier, je l'ai dans ma poche ».

Un autre officier ayant déjà une jambe de bois se trouva à cette bataille parmi les combattants. Un coup de canon lui emporta sa jambe de bois. On le releva sans mal. Il se mit à dire en riant : « Voilà de grands sots et un coup de canon perdus. Ils ne savent pas que j'ai deux autres jambes de bois dans ma valise ».

*Le capitaine Deloche.* — Le duc avait à son service un original de Montpellier du nom de Deloche, qu'il qualifiait par dérision du titre de capitaine de ses gardes, quoiqu'il n'en eût pas. C'était un excellent musicien un peu bouffon et rimailleur, mais très bon diable.

A l'occasion d'une fête donnée à Uzès par le duc de Saint-Mégrin, colonel du régiment Dauphin, voici les vers qu'on débita sur son compte, en faisant voir son portrait dans une lanterne magique :

Vous y verrez un vieux poète  
Plus desséché qu'un parchemin



Portant figure de squelette  
Les cheveux frisés en boudins  
Dans le bournier de l'hélicon  
Il pêcha un opéra bouffon  
Ah, la pièce curieuse  
La rareté merveilleuse, etc.

Ce Deloche fit relier son volume de poésie et le dédia au duc. Celui-ci fit relier quelques billets de change et les envoya au poète.

Le lendemain il lui dit : « hé bien, Deloche, comment avez vous trouvé mes poésies à moi ? — Monseigneur répondit-il, le premier volume m'a tellement charmé que j'attends le second avec la plus vive impatience. » Le duc lui envoya un second volume, mais il eut soin d'y faire insérer : second et dernier volume. »

*La bosse du duc.* — Le duc se livrait lui même à la poésie et il chanta sa bosse dans les vers suivants :

Depuis longtemps je me suis aperçu  
De l'agrément d'être bossu, bossu  
Par derrière et bossu par devant  
Les épaules en sont plus chaudement  
Et l'estomac est à l'abri du vent.

## II

Loïn que la bosse soit un embarras  
De ce paquet l'on doit faire grand cas  
Quand un bossu se tourne de côté  
Il règne en lui certaine majesté  
Qu'on ne peut voir sans en être enchanté



## III

Si j'avais eu les trésors de Crésus  
J'aurais rempli mon palais de bossus  
Et l'on verrait près de moi nuit et jour  
Tous les bossus s'empresser tour à tour  
Rien ne serait plus brillant que ma cour

## IV

Dans mon jardin sur un beau piédestal  
J'aurais fait mettre un bossu de métal  
Et par mon ordre un de mes substituts  
Aurait gravé sur tous ses attributs  
Vive la bosse et vivent les bossus

## V

Concluons donc pour aller jusqu'au bout  
Qu'avec la bosse on peut passer partout  
Qu'un homme soit sot, fantasque et bourru  
Qu'il soit crasseux, mal peigné, mal vêtu  
Il est charmant pourvu qu'il soit bossu (1).

*Le château des Touses.* — Le duc avait fait construire un superbe château dans la plaine des Touses près Uzès où il donnait de belles fêtes. Dans un bal un monsieur marcha par mégarde sur la traine d'une dame qui était fort décolletée — « Fichu maladroït, lui dit celle-ci, en se retournant. — Madame répliqua le monsieur, voilà un fichu qui serait bien mieux sur vos épaules que sur vos lèvres. »

Dans un diner le duc se trouva fort embarrassé pour placer à table, quatre dames qui occupaient à

(1) *Recherche sur St-Romain-le-serf*, par l'abbé Gamadier, p. 87.  
Tome XXVI, 1<sup>er</sup> Juin 1899, 34. --

peu près la même situation sociale. Il trancha la question de préséance par cette excuse originale « Quand j'ai un quatorze de dames au jeu de piquet je ne puis me résoudre à en écarter aucune, voyez donc mesdames à vous placer vous mêmes. » — Ce bon mot le tira d'affaire. On laissa l'étiquette de côté et on se plaça comme on se trouva.

*Un capucin d'Uzès.* — Le duc était très bien avec les capucins d'Uzès. Un jour l'un d'eux, le père André jouait dans le salon du château au piquet la veille des rois. Il eut un quatorze de rois sans le secours duquel il était perdu. — « Je suis si content dit-il, que ce quatrième roi me soit venu, que j'ai envie de l'annoncer demain dans le sermon que je dois prêcher à la cathédrale. » On paria qu'il n'oserait et le lendemain en commençant son exorde il dit : « Un roi, deux rois, trois rois arrivent, qu'eussent-ils faits sans le quatrième ? Rien. Mais il arrive ce quatrième et il arrive pour mon bonheur et pour le vôtre. Mes frères j'étais perdu et vous aussi. Avec lui toutes choses sont réparées. Ce roi, c'est Jésus-Christ que les rois mages viennent eux-mêmes adorer. »

*Le garde du duc.* — Tout près de son château, le duc possédait un moulin qu'il avait fait restaurer et qui, appartient aujourd'hui à Mme Lenthéric née Chambon. Son garde était en même temps éclusier. Aussi au-dessus de la porte il avait fait écrire ces deux vers :

Celui qui met un frein à la fureur des flots  
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

*Un déjeuner chez le bisaïeul de M. d'Albiouse.* — Le duc cherchait aussi des distractions à son exil,



dans la chasse. Un jour il se rendit chez mon bisaïeul à son domaine de Fontainebleau, près d'Uzès (1), et il lui dit qu'il viendrait en chassant lui demander à déjeuner. « Ayez la bonté de nous prévenir du jour près de votre arrivée, M. le duc, afin que nous puissions vous traiter convenablement. » « Non, non, répondit le duc, je viendrai vous surprendre. » En effet il se présenta à quelques temps de là, à l'improviste mais des ordres avaient été donnés pour n'être pas surpris et tandis qu'on faisait promener le duc dans le parc, le valet de ferme était parti à la hâte pour prévenir le maître d'hôtel du duc d'apporter au domaine de Fontainebleau, son déjeuner avec toute sa vaisselle.

Un fourgon ne tarda pas d'arriver apportant tout ce qu'il fallait et en entrant dans la salle à manger le duc comprit le stratagème. « Vous avez voulu nous surprendre, monsieur le duc, lui dit-on, et c'est vous qui devez être le plus surpris de voir ici votre propre déjeuner. » Et on se mit gaiement à table.

*Un curé de village.* — Une autrefois le duc alla dans un village. C'est la première fois qu'il y apparaissait. On l'attendait.

Le curé se présenta à lui à la tête de ses paroissiens et lui dit : « Monseigneur, les harangues sont incommodes et les harangueurs ennuyeux, aussi je me contenterai de vous chanter un couplet (le texte a été égaré).

Le duc enchanté du zèle chansonnier du pasteur lui dit : *bis*. Celui-ci obéit et répéta son couplet avec encor plus de gaieté.

Le duc lui remit un louis, le curé l'ayant reçu dit

(1) Ce domaine est devenu la propriété de ma sœur, M<sup>me</sup> Albin d'Amoureux née d'Albiousse.



au duc: *bis*, et le duc trouvant le mot plaisant lui doubla la somme.

*La vache du duc.* — A la suite de sa blessure reçue à la bataille de Parme, le duc ne put tout d'abord vivre qu'avec du lait. On acheta une vache, qui fut conduite à Uzès. Elle était déjà vieille. Durant son exil, le duc eut l'idée de la confier aux habitants de Belvèzet, ses vassaux, qui ne passaient pas alors comme aujourd'hui pour être bien intelligents. Il fit venir le doyen des habitants et lui dit :

« Vous allez soigner cette vache et je donnerai à la commune 1000 fr. par an, mais celui qui osera m'apprendre qu'elle n'existe plus sera *puni de mort*. »

La vache est amenée à Belvèzet où on apprend non sans une vive émotion la conversation et les menaces du duc.

Chacun fait de son mieux pour soigner l'animal. Un an, deux ans, trois ans se passent et chaque année une députation va au château ducal recevoir les 1000 fr. promis. Mais voilà qu'avant la fin de la quatrième année la vache meurt.

Grand émoi dans la commune. Qui voudra se sacrifier pour annoncer cette fatale nouvelle au duc et qu'arrivera-t-il si on la lui cache ?

Aussitôt, un des habitants qui était originaire de l'Auvergne, s'offre en victime.

« Je suis pauvre, dit-il, prenez à votre charge ma femme qui va devenir veuve et mes enfants orphelins, et je me charge d'annoncer cette mauvaise nouvelle à votre puissant seigneur. » On promet de secourir sa famille. On le félicite de sa détermination et de son courage.

Il part pour le duché au milieu de l'émotion générale.

« Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau, tu viens pour la vache, dit le duc.

— C'est que, Monseigneur, dit le paysan, votre vache ne mange plus.

— Ah ! dit le duc, l'appétit lui reviendra.

— Monseigneur, elle ne marche plus.

— Elle est si vieille, répondit le duc.

— Monseigneur, elle ne boit plus.

— Est-ce que ma vache est malade ?

— Ah ! non, Monseigneur.

— Est-ce qu'on l'a volée, tuée ?

— Non, Monseigneur.

— En ce cas, répondit le duc, elle est morte.

— Ah ! Monseigneur, pardon, s'écria l'Auvergnat en se mettant à genoux. C'est vous qui l'avez dit, ce n'est pas moi. »

Le duc ne put retenir un grand éclat de rire.

« Va, tu n'es pas de Belvèzet cela se voit, lui dit-il, en le relevant. Et, puisqu'elle est morte, garde l'argent pour toi. »

Et il s'en retourna à Belvèzet où on fut étonné de son aventure. (*Le tour de France*, Rambouillet, par la duchesse d'Uzès, p. 231 et suivantes).

*L'ordre de la boisson.* — Au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle un sieur de Posquières créa un ordre de la boisson dont plusieurs habitants d'Uzès firent partie. Les membres de cet ordre prenaient des noms analogues à leur goût : frère Jean des Vignes, frère Roger Bontemps, frère du Flacon-Plein, frère Bois-Sec, frère Bois-Sans-Eaux, frère Bois-Sans-Cesse, etc.

On reprochait à l'un d'eux de s'être grisé un vendredi saint. Il répondit : « Il est bien permis à l'humanité de chanceler quand la divinité succombe. »



Chaque associé avait un diplôme sur lequel figuraient deux mains, dont l'une versait du vin d'une bouteille, et l'autre le recevait dans un verre avec ces mots : *donec totum impleat*. Le concierge du château ducal faisait, dit-on, partie de cet ordre. C'était un ancien serviteur très dévoué à la maison d'Uzès, et on lui pardonnait de fêter un peu trop Bacchus.

Un jour l'intendant du duc, un peu pressé, chargea le concierge d'aller à la cave percer un tonneau, et comme il connaissait ses goûts il lui fit promettre de chanter pendant cette opération.

Ce brave concierge une fois à la cave entonna l'air en faveur des morts : *Libera me domine*, durant lequel le prêtre s'interrompt pour réciter mentalement le *Pater noster*, et pendant ce temps le brave concierge buvait du vin, puis il reprenait l'air des morts.

*Le maréchal duc de Richelieu à Uzès.* — Le duc d'Uzès, durant son exil ici, reçut dans son château le maréchal duc de Richelieu qui, nommé commandant en chef de la province du Languedoc, visitait les diverses villes de son commandement. Ces deux personnages qui s'étant connus à Paris aimaient à se trouver ensemble. Ils avaient du reste l'un et l'autre, les mêmes propensions à la bonne chère, au plaisir, à l'irreligion. Ils ne se gênaient pour railler le Christianisme et vanter les idées de Voltaire, ne pressentant pas que cette propagande de l'idée anti-religieuse amènerait la ruine de l'aristocratie.

En l'honneur du maréchal le duc donna aux principaux personnages de la ville, un grand dîner suivi d'un bal après le repas, les dames arrivèrent fort



décolletées. Aussi l'évêque s'empressa de sortir. Le duc le pria de rester. « Que voulez-vous, répliqua l'évêque. On me chasse par les épaules. »

En s'en allant il se trouva dans l'embrasure pratiquée dans le donjon dont les murs sont très épais, avec une dame qui ramenait sa robe le plus possible pour le laisser passer. « On met tant d'étoffes dans nos jupes », dit la dame. « Qu'il n'en reste plus pour le corsage », répliqua l'évêque.

*Un ambassadeur Turc à Uzès, 1741.* — Méhémed Saïd, ambassadeur extraordinaire de la Porte, vint à Uzès en 1741, se rendant en Orient par Cette. Il était accompagné de M. de Joinville, gentilhomme ordinaire du roi et d'une suite comprenant 140 turcs et 150 chevaux.

Il descendit au château ducal où le duc qui l'avait connu à Paris fut bien aise de le recevoir ainsi que M. de Joinville chargé par le roi de l'accompagner. Dès que Son Excellence fut installée au château, Elle reçut la visite du Maire, M. Gabriel Froment, seigneur d'Argillers qui lui offrit au nom de la ville, plusieurs corbeilles de fruits. Son Excellence remercia le Maire fort gracieusement et en Français. Peu après elle reçut la visite de personnes distinguées de la ville.

Vers le moment du coucher du soleil, l'ambassadeur se leva de son siège, se mit à genou et fit sa prière.

Puis sur l'invitation du duc il monta à cheval pour aller visiter la ville.

Son cheval était caparaçonné à la turque. Ses étriers étaient en vermeil. Au-dessous du caparaçon pendait du côté gauche un grand sabre et du côté droit une masue.

Il était précédé d'une partie de ses domestiques et suivi d'un détachement de la garnison.

Il avait à sa droite le duc et à sa gauche M. de Joinville.

En ce moment il vit passer le convoi d'une personne très considérable de la ville et il fit cette réflexion : « Je ne comprends pas pourquoi tant de flambeaux et des chants pour une personne qui ne voit ni n'entend.

Le soir un grand dîner suivi d'un bal fut donné au château ducal.

L'ambassadeur fut très aimable. C'est lui, du reste, qui fit à la sœur du duc, à la duchesse de Vaujours la réponse suivante, lorsque cette dame fort jolie lui demanda pourquoi chez les Mahométans on permettait la pluralité des femmes :

« C'est parceque, Madame, dans notre pays nous ne pouvons trouver qu'en plusieurs femmes les qualités qui se rencontrent ici dans une seule. »

*Mademoiselle de Gueydau.* — Le duc devint très amoureux d'une jeune fille d'Uzès extrêmement jolie, Mlle de Gueydau, appartenant à la petite noblesse du pays. Elle demeurait avec sa famille, rue Massargues, dans la maison qui est actuellement la propriété de la famille Boudet. Cette rue n'était alors qu'un cul-de-sac aboutissant aux remparts.

Le duc pour arriver plus facilement chez sa belle fit ouvrir le rempart et construire une porte, mais dans la crainte de l'opposition de l'Évêque, en sa qualité de co-seigneur d'Uzès, il fit tailler les pierres d'avance et achever tout le travail dans une seule nuit. Ce fut la cause d'un procès fort long. Mais la porte fut maintenue et fut appelée porte ducale.



Cependant le duc de plus en plus épris de la jeune fille qui était fort sage finit par l'épouser. A cette occasion une grande fête eut lieu au château ducal et pour que l'élément populaire put y prendre part, le duc fit dresser dans la cour de son château 3 tables de 200 couverts chacune pour les députés des différents corps de métier. La cour fut éclairée par 200 flambeaux de poix de résine qui produisirent une très vive illumination.

Alors on vit un spectacle grandiose.

Au dessert, 600 verres sont en l'air pour porter la santé du duc et de la jeune duchesse qui sont au balcon, tandis que toutes les fenêtres du château sont garnies de dames et de demoiselles, puis dans l'enthousiasme qui avait gagné tous les cœurs, les verres sont brisés, les cruches, les bouteilles ont le même sort, les farandoles se forment avec un entrain tout méridional autour des tables et l'air retentit de mille cris.

Durant ce temps, les boulangers, pour mieux signaler leur zèle, sortent en corps, vont chercher une prodigieuse quantité de fagots, dressent un immense bûcher devant la porte du château et y mettent le feu. Ce fut le signal d'une farandole échevelée par toute la ville avec des chants mêlés de coups de fusil et de pistolet en signe de joie.

L'année suivante la jeune duchesse mit au monde une fille qui fut tenue sur les fonts baptismaux par la municipalité d'Uzès qui dépensa pour cette cérémonie 500 livres(1).

(1) Cette somme fut répartie de la manière suivante :

A M. le curé 24 l., à M. Roux, vicaire, 12 l.; à M. Laval, vicaire, 12 l., un clerc 3 l., à la nourrice 36 l., à la gouvernante 24 liv., à la garde 18 l., à la sage-femme 18 l., à la première femme de chambre 18 l., à la deuxième femme de chambre 18 l., au mai-



L'enfant ne vécut pas longtemps. Le duc mourut bientôt après en 1762 et sa jeune veuve se remaria au duc de Crillon.

De son premier mariage avec Mlle de La Rochefoucauld, le duc d'Uzès dit le Bossu laissa un fils qui épousa Mlle d'Antin. Les nouveaux mariés vinrent tous les deux au château ducal et la ville leur fit une réception enthousiaste. Mais hélas ! tristes vicissitudes humaines ! A quelques années delà, le duc et la duchesse furent obligés de fuir devant la Révolution qui confisqua leurs biens. Ils vendirent pour vivre les parures apportées en exil, souvenirs des temps heureux et en furent réduits à vivre dans un état voisin de la misère. Aujourd'hui grâce surtout à la duchesse douairière née Mortemort Rochechouart ; la maison d'Uzès a recouvré son ancien éclat. Elle est connue du monde entier.

LIONEL D'ALBIOUSSE.

tre d'hôtel 12 l., au suisse 12 l., au valet de chambre 12 l., au cuisinier 12 l., à trois laquais 18 l., à trois domestiques 18 livr., pour le mouchoir 4 l. 10 s. 6 d., pour les cocardes 13 l. 12 s., à la Symphonie 36 l., aux six valets de ville 36 l., aux pauvres 24 l., pour diverses réjouissances 100 l.

## POÈTES RHODANIENS

### III

M. FRÉDÉRIC MISTRAL

(*Suite et fin*).

Nous l'avons déjà dit, *Mireille* n'a pu fournir, même à Gounod, le thème d'un opéra qu'au prix de mutilations cruelles ; la couleur provençale du poème a presque entièrement disparu : « Cette œuvre lyrique a été donnée, sur toutes les scènes du monde, travestie, peut-on dire, à la parisienne. L'inexpérience des librettistes a rapetissé le sublime poème de Mistral au niveau d'une œuvrette assez quelconque. Et que d'anachronismes dans la mise en scène, les costumes, les accessoires ! Quelle fadeur dans la plupart des personnages arrangés pour le plaisir du public un peu spécial de l'Opéra-Comique, qui n'aime que les demi-émotions ! (1) »

Le *Calendal*, qu'on joue depuis quelques années, n'a de commun que son titre, avec l'œuvre intense du félibre. *Nerte*, tôt ou tard, inspirera une répétition de *Faust*, de *Mignon* ou de la *Cloche du Rhin*.

Mais, pour continuer notre étude, la *Reine Jeanne*, holà ! sur quelle scène la voyez-vous bien, si vous l'avez lue attentivement ?

(1) Elz. Rougier, 1899.



En traduction ? Adieu encore une fois Mistral et la Provence !

Dans le texte ?

Où trouver des acteurs ?

La mise en scène, passe encore.

Après *Déjanire* à Béziers, après la *Mireille* panoramique des Arènes d'Arles (1), tout est désormais possible aux impresarios et aux machinistes, tout, jusqu'au balancement de la galère royale qui, de Naples à la Cour avignonnaise de Clément VI, porte la princesse accusée du meurtre d'Andréasse.

Pratiquer dans le libretto des coupures ?

Il n'y faut pas songer ; ce serait crime de lèse-poésie.

Alors ?

Alors, la *Reine Jeanne* partagera le sort du *Cromwell* hugolien ; tragédie à lire, poème dialogué à l'usage des amateurs de spectacles dans un fauteuil, au coin du feu, les pieds sur les chenets. Pourtant, le sous-titre affirme : TRAGÉDIE en cinq actes ; la liste des personnages n'est pas moins explicite ; très ample, shakspearienne, cette nomenclature, malgré les dédoublements prévus et indiqués par le poète. Formelles aussi les indications de décor et de conduite, y compris la musique de scène.

En écrivant sa pièce, M. Mistral a-t-il songé au théâtre d'Orange ?

C'est possible, et puisque, dans ces derniers temps, les journaux ont parlé, c'est certain. La *Reine Jeanne* devait paraître, le 15 août 1896, sur le théâtre romain d'Orange ; la Comédie française, — avec Mlle Lerou et M. Paul Mounet, — promettait

(1) V. la note à la fin de l'article.



son concours.... en langue provençale. D'autre part, le directeur du théâtre de l'*Œuvre*, M. Lugné-Poë, redoublait infructueusement auprès de M. Mistral ses instances pour obtenir l'autorisation de jouer, en français, à Paris, la tragédie qui nous occupe. L'an dernier, en terre félibréenne, la petite ville d'Eyguières, dans une fête organisée par MM. Monier, sénateur, et Jean Bayol, applaudissait un fragment de la *Reine Jeanne*, interprété dans le texte original par Mlle Julie Pariol. Cette année même, le 7 janvier, l'École de Lar, sur la scène franco-provençale d'Aix, a donné les principaux passages et un acte entier de ce merveilleux poème (1). Quelque jour, le *Ciéri* d'Orange prêterait la sonorité de ses échos à l'ensemble de la pièce. Le peuple méridional, pressé autour du félibre, acclamera des vers comme ceux-ci :

Que degun, a mens de sacrilège,  
Noun toque à nosti lei, coustumo e privilège ;  
Que jamais nous vengue gouverna  
En terro prouvençalo aquèu que noun es na ;  
Et que toustèms la noblo lengo d'Arle  
En país prouvençau se mantengue e se parle...

Qui vivra, verra. En attendant, qu'on nous permette de dire ici toute notre pensée sur la tragédie à l'étude. Une œuvre publiée appartient à la critique. Dès lors, ou la distinction des genres est un vain mot, ou la *Reine Jeanne* reste bel et bien une tragédie lyrico-dramatique, aussi difficile à représenter que pénible à suivre. Prosodiquement, le drame, disons mieux, le poème, resplendit des chatoie-

(1) Cf., les journaux de la région, et notamment l'*Aioli*. — Elzéar Rougier, *pages de route*, 9<sup>e</sup> fascicule, janvier 1899,

ments, des irradiations auxquelles *Calendau* a accoutumé nos yeux ; de la première à la dernière réplique, les protagonistes et les comparses parlent une langue qui sert aux oreilles les plus délicates un régal délicieux. Par malheur, au théâtre, l'action prime les sonorités, les fulgurences vocales. Les acteurs galvanisent trop souvent des cadavres et prêtent à des ombres de personnages toutes les apparences de la vie.

Mais, quelle que soit leur habileté professionnelle, ils ne peuvent longtemps donner le change. Or, la *Reine Jeanne* manque de ce qu'un critique appelle la vérité humaine. C'est une momie archéologique, — incomplète comme toute les restaurations, — à qui toujours feront défaut le milieu disparu, l'état d'âme aboli d'un monde oublié, le courant d'énergie passionnelle d'une société éteinte. L'histoire sur les planches reproduit le passé à peu près comme le phonographe rend la voix humaine. Certes, il ne faut point déformer à plaisir les figures que le temps a consacrées ; et cependant, ni le romancier, ni le dramaturge, ni même le peintre, ne peuvent se flatter de représenter les personnages tels qu'ils vécurent en réalité.

Affaire de goût et d'esthétique.

Ces hommes, ces *héros* eurent d'autres gestes, d'autres attitudes, d'autres passions, d'autres vertus que les nôtres ; gestes, attitudes, passions, vertus dont le *vrai* nous échappe aujourd'hui. Il nous faut prêter à ces figures une réalité factice qui réponde au concept actuel que nous nous formons des héros : « le théâtre reproduit les mœurs *contemporaines*. Un artiste ne copie et ne peut copier autre chose. Le lointain et la perspective historique ne lui servent que pour ajouter



la poésie à la vérité (1).» Le nom traditionnel formule une étiquette sur la foi de laquelle le public entend juger en dernier ressort ; il suffit à l'auteur de respecter la vraisemblance. Les Romains de Corneille, les Grecs de Racine, les Italiens de Shakspeare, les paladins de Voltaire, les hidalgos de *Hernani* sont-ils réels ? Peu nous importe. Le parterre leur demande seulement d'être humains. Ce n'est pas dans une salle de spectacle qu'on apprend l'histoire ; à la scène, le document nous touche bien moins que l'imitation de la vie ; la nature nous intéresse et nous plaît moins que l'art. Que nous fait Œdipe, après tout ? Mais qu'un homme, semblable à nous, se trouve dans l'affreuse situation du fils de Laïus, notre sympathie s'attachera invinciblement à l'histoire, à la fable, à la légende même de son existence tourmentée. « Car les hommes ne s'intéressent qu'à ceux qui leur ressemblent et c'est la raison qui les fait s'émouvoir et se passionner aux œuvres dans lesquelles ils ont à faire à des hommes comme eux (2). » Eh bien ! la *tragédie* de Jeanne de Naples ne communique à aucun moment cette saveur de force scénique. Œuvre robuste, toutefois, sous laquelle bouillonne, on le sent, une poussée de verve mâle ; poème éblouissant comme la réverbération des rayons d'août sur les roches crayeuses de la croulante cité des Baux. Quel dommage qu'à chaque instant l'envolée lyrique vous déconcerte en plein dialogue et que l'action interrompue vous échappe. N'est-ce point Racine qui assure que « les plus belles scènes sont en danger d'ennuyer du moment

(1) H. Taine. *Nouv. essais de critique*.

(2) Barbey d'Aurevilly, préface du *VICE SUPRÊME* par le Sar Péladan, 1884.



qu'on peut les séparer de l'action et qu'elles la suspendent (1) ? »

Ainsi au quatrième acte, Jeanne court se justifier devant le pape d'avoir étranglé son premier mari, Andréas de Hongrie. On va partir. Nous attendons sur le quai d'embarquement ; tandis qu'on détache les amarres, le poète accorde gentiment sa mandoline, pour inciter les poissons à gambader d'aise autour de la nef :

O mar, souto la pro d'aquesto noble nau,  
Amourro toun ourguei, courbo toun esquinau,  
Boumbissés à l'entour, doufin, dins sa carèno  
La galero reialo emporto la serèno !

Toute la pièce est marquetée de digressions, de dissertations, d'arabesques, qui mettent d'autant mieux en relief la maigreur de l'intrigue et la neurasthénie des caractères. A travers les apparitions de ces pâles ombres qui vont et viennent au gré d'une intrigue qu'elles semblent subir au lieu de la conduire, éclatent par rafales des outrances comme celle-ci. La Catanaise invective frère Robert :

O tros de mau vesti que l'envejo escaragno !  
D'ounte sortes, tu, que ? digo, long pelucard !  
Que de tis os pudent se la marrido car  
Toumbavo, restariés se coumo uno esco !...

(Act. 4, sc. 4).

Vraiment, comme le lui insinue Aufan de Siste-ron, Jeanne est une bouche d'or qui a :

De soucit mai digne  
Qu'aquèn di rimo vuejo e di prepaus d'amour.

(1) Préface de *Mithridate*.

Vraiment, le troubadour sisteronnais, a raison-de lui vanter la Provence :

Aquelo perlo vostro  
D'òu mounde ès l'abreuïat, lou mirau et la mostro  
Despièi l'urouso Niço ounte l'arange crèis.  
Despièi lis Isclo d'or ounte jogo lou pièis  
Jusqu'i barri neven que Briançoun aubouro  
A touti li bellesso et touti li tempouro...

(Act. 1, sc. 1.)

Vraiment, enfin, le Prince de Tarente a le droit de s'écrier avec une emphatique galanterie :

O bello entre li bello espandisse tis alo !  
Ensouven-té que siès la reïno prouvençalo  
E que, dins lou grand tems doù pople qu'es lou tièu  
Se l'espous èro rèi, es l'amour qu'èro Dièu !

Mais nous le demandons encore une fois, que devient l'action, où se cache le drame ?

Nous admettons, pour faire plaisir à M. Mistral, et après avoir lu la *préface* de la *Reine Jeanne*, que — « les personnages de cette tragédie, comme ceux qui figurent dans *Mireille*, *Calendal*, *Nerte* et le *Tambour d'Arcole*, durent vraisemblablement s'exprimer en provençal » ; — que « c'est cette *expression absolument naturaliste* de la vie indigène par le franc parler local qui fait la raison d'être de notre félibrige » ; — que la tragédie en cause offre un décalque fidèle du Midi au xiv<sup>e</sup> siècle ; du commerce, avec la foire de Beaucaire ; de la science, avec l'Université de Montpellier ; de la puissance impériale avec Arles, séjour de César, de Constantin, de Charlemagne et de Barberousse ; de la suprématie sacerdotale, avec les papes d'Avignon... Mais nous regrettons que la *lecture* du

T. XXVI, 1<sup>er</sup> Juin 1899.

35



drame ne nous ait point fait éprouver, — contrairement à l'espoir conçu par l'auteur, — une émotion particulière et locale, grâce « aux allusions, aux locutions, aux tirades... »

Esquissons le thème :

La reine Jeanne et André de Hongrie se débattent entre les griffes de Philippa la Catanaise et du frère Robert, deux abominables coquins ; c'est, en manière de symbole, la lutte astrale du Midi et du Nord. Le prince Louis de Tarente aime la reine, sa cousine, dont il deviendra le second mari ; cette inclination naissante laisse entrevoir un épisode qui demeure à l'état d'ébauche. Le pape réconcilie Jeanne (le Midi) avec André (le Nord) ; une chasse royale célébrera cet accord inespéré ; survient la mort tragique d'Andréas, œuvre de la Catanaise, mais dont frère Robert fait retomber sur Jeanne la responsabilité. La reine quitte Naples et vient se jeter aux pieds de Clément VI qui rend en sa faveur une sentence absolutoire au milieu des doléances et du tumulte de la cour papale.

Si du sujet nous passons à la forme, nous retrouvons notre Mistral et nous n'avons plus qu'à louer. Le dialogue, en classiques alexandrins, s'agrémenté de cantilènes écrites sur de vieux airs provençaux,

Ces airs dont la musique a l'air d'être en patois (1).

Tels, le céleusme (*soulomi*) des rameurs, dialogué, à l'acte 4<sup>e</sup>, entre le Gabier, le Comite (*lou Come*) et la chiourme ; chant typique interrompu par les cris de commandement du Comite :

Ièn ause amount lou gaù  
Que canto sus lou tème

(1) E. Rostand. *Cyrano de Bergerac*, acte 4, scène 1.



Adièu, patroun Sigaud,  
 Lou brande de sant Eùme!  
 Lou gaù o noun lou gaù,  
 Fassen coumo se l'èro,  
 Lanliro, lanlèro!  
 E vogo la galèro!

ou la légende de *Mélusine*, que détaille le poète  
 Aüfan de Sisteron :

*En capo cremesino ;*

ou la chanson :

*Au camin dis amoureux  
 Un ié perd l'autre ié gagno,*

dont la mélodie me rappelle un air qui fît la joie de  
 mon enfance ; ou *lou chafaret* du 5<sup>e</sup> acte :

Se ma reino plouro  
 Ièu vole ploura !

Autant de perles qu'il serait imprudent d'exposer  
 aux feux artificiels de la rampe, devant un parterre  
 de profanes. Elles y brouilleraient l'irrisation de  
 leur pur orient...

★ ★

Le *pouémo* doù *Rose* (1) nous redonne aussi le vrai  
 félibre de *Calendal*, transfiguré une fois de plus.  
 Dans son avatar ascensionnel, Mistral a jeté ce coup  
 ci par dessus bord de lest malencontreux des ri-  
 mes (2)

La rime! servante-maitresse qui désespérait Boi-  
 leau et dictait à Racine ce vers plutôt digne de Cha-  
 pelain :

(1) 1896. *La Nouvelle-Revue*. Paris.

(2) Cf. Milton *paradise lost*. — the verse,

Les juifs partout de joie en poussèrent des cris...

La rime, qui inspirait à Lamartine des « accents » comme :

Oh ! des fleurs qui tombaient de ses cheveux l'odeur  
Comment n'eût-elle pas enivré tout mon cœur ?  
Elle leva la tête, et regarda la lune  
Longtemps...

Donc, plus de rime. Le poète échappe ainsi à la dure nécessité — quel versificateur ne l'a connue — de rimer de cette sorte :

Baroun, evesque, rei e prince  
Touti, lou gros coumo lou MINCE (1).

Que M. Mistral s'en console ; il se trouve en bonne compagnie. Victor Hugo à la recherche d'une rime pour la carte du monde n'a rien rencontré de mieux que la cage *inféconde* où s'éteignait l'aigle impérial exilé à Sainte-Hélène. Vétilles, dira-t-on ; dans les choses d'art, il n'y a ni détails, ni vétilles, assure Michel-Ange : les détails font la perfection et la perfection n'est pas un détail. « Oui, reprend Voltaire, savoir parfaitement sa langue, la parler avec pureté, avec une harmonie continue, sans que *jamais la rime coûte rien au sens* ! »

Eh bien ! à l'exemple de Milton, on se passera de la rime ; même, on se passera du vers ; on n'écrira plus que de simples lignes mesurées, à cadences rompues, où seul, le nombre des syllabes rappellera — de loin — le travail métrique, *dijecti membra poetæ*.

S'il nargue la prosodie, le Rhône dépiste aussi l'analyse. Non qu'il n'y ait là dessous un plan ar-

(1) *Nerto*.



rété; mais c'est une œuvre absconse, de toute modernité, à prendre par doses homœopathiques, par petites *laisses*, pour savourer à l'américaine ces savantissimes cok-tail de mots, dilués en leurs alambics aériens par les abeilles du Parnasse.

Que voulez-vous ? « L'ode est impossible, car aujourd'hui nous nous méfions de toutes choses, et surtout de l'enthousiasme. Le poème épique est impossible, car les dieux sont partis pour ne plus revenir. Le drame aussi est impossible d'abord parce que toutes les combinaisons dramatiques sont depuis longtemps épuisées, et ensuite parce qu'en fait de drame, il s'en passe chaque jour devant nous, plus terribles, plus animés, plus redoutables, que les plus atroces fictions... La poésie sera de la *raison chantée* (1). » Le rêve du bon M. Jourdain de Molière : ni vers ni prose.

Ainsi le *poème du Rhône*. Peu d'intrigue ; au courant de l'eau ; l'ensemble, superbe de ton, franc, sincère, soutenu et voulu, Plus de poncif, plus de pochoir, plus de moulage : le plein air, le parti-pris, l'impression, l'art libre, le franc parler. Douze chants, — autant que *Mirèio*, — en vers blancs décasyllabiques, tous estompés par une désinence féminine.

Le poète retrace ici la vie des mariniers du Rhône, descendance disparue de ces nautes antiques qui avaient dans nos Arènes leurs places réservées, inscrites en onciales sur le podium : D.D.D.N. (2) ; — le halage, la « *descise* » et la remonte, de Condrieu à Beaucaire, de Beaucaire à Condrieu ; race, mœurs et

(1) Jules Janin.

(2) *Datum Decreto Decurionum Nemausensium* ; places réservées dans l'amphithéâtre aux mariniers de l'Ardèche et de la Saône, (musée lapid. de Nîmes).



métiers supprimés par l'établissement du réseau de fer qui enchaîne aujourd'hui les deux rives du fleuve Rose (1).

Mobile et varié comme l'admirable vallée dont il décrit les bords, le *Rhône* se déroule sur une trame menue : l'amour idéal du prince d'Orange pour l'énigmatique *Angloro*, fille d'un *mudaire* (pilote) rhodanien. Coutumes, jurons, sites, localités, monuments, topographie, légendes (le *Drac*, *Aucassin et Nicolette*) noms locaux, tout s'y rencontre à sa vraie place et la lecture de cette œuvre symboliquement suggestive m'a rendu l'une après l'autre toutes les sensations que j'avais jadis éprouvées durant la *descise* de Lyon à Avignon sur un bateau à vapeur de la Compagnie du Rhône : Bædeker poète.

Les douze chants se subdivisent en 114 numéros : le patron Apian, monté sur le « *Caburle* », quitte Condrieu, suivi de tout un convoi : pinelles ou *civadières*, bateaux de *carate*, *sisselandes*, *savoyardes* réservées au transport des houilles, *sapines* pour les marrons du Vivarais, coursiers-chaloupes, et quatre-vingts chevaux de halage...

On part :

Patroun Apian eù même sus la poupo  
Es au gouvèr què douno l'endrechiero.  
A de long peù en cadeneto griso  
Que sus li tempo entrena ié retoumbon,  
Eme dous grand tourtis d'or que ié penjon  
A sis auriho. Es aut de fourcaduro  
E, de sis iue lusènt sur chasco barco  
Doù tems que vèi se tout marchò dins l'ordre,  
De l'uno à l'autro, estacado à la filo

(1) Cf. *Histoire de la foire de Beaucaire* ; J. Ballivet, 1871. mém. de l'Académie du Gard.

Per la calaumo unenco et loungarudo,  
 En escatant dins lou gourgoui de l'aigo  
 Touti li barco à de rèng s'entrahinon,

(Ch. I).

A Vernaïson, un étranger demande le passage ; c'est, paraît-il, le fils aîné du roi de Hollande ; que vient-il faire ? est-il malade ? assoiffé de soleil ? dévoré du besoin de changer de place ? Non ! il désire assister à l'éclosion de la Naïade ; d'un poétique amour, il brûle pour la nymphe du Rhône, qu'il poursuit de canal en canal, de fleuve en fleuve, depuis les plaines flamandes jusqu'aux bords méditerranéens... Il court à la découverte de la « *fleur de Cygne*. »

On dépasse Givors, Vienne ; maintenant les brumes s'écartent, découvrant dans leur déchirure l'empire du soleil :

Salut, empèri douè souleù, que bordo  
 Coumo un orle d'argent lou Rose bleùge !  
 Empèri douè soulas, de l'alegrio,  
 Empèri fantasti de la Prouvenço,  
 Qu'émé toun noum soulet fas gaù au mounde !

L'horizon des Alpes ; évocation des conquérants du Rhône : Charlemagne, Annibal, César et Bonaparte...

L'*Angloro*, perle des grèves. Le côleau de l'Ermitage. Valence ; les ruines de Crussol. La duchesse de Berry... La chanson de la *belle Norine* et son anneaulet d'or. Viviers, Bourg-Saint-Andéol et Pont-Saint-Esprit. L'Ardèche... Le *drac* (chant 6°). Cette partie du poème est à nos yeux ce que Mistral a, jusqu'à présent, ciselé avec le plus de maîtrise. Ainsi de poste en poste, nous descendons à Beau-



caire. Au retour, le convoi de maître Apian est abordé par un bateau à vapeur, le *Crocodile* ; il sombre dans le fleuve :

*Ai ! Ai ! a creba vuèi per touti lou grand Rose !*

Le progrès a tué la vieille routine... Au nord, d'ailleurs, aussi bien qu'au midi, la marine fluviale a cessé d'exister :

*Tout aco vuèi est mort e mut e vaste !*

Une ou deux citations encore :

Le Caburle descend le fleuve, salué sur son passage ; tout un paysage en quatre lignes :

L'aigo esbrihaudo e ris ; li pesquierolo  
 Li barbasan, fasent l'aletto, rason  
 L'oundo fugento au gai soulèu que viro  
 ..... Li pescaire  
 A mando bras de lieun en lieun saludon.

Un pastel, maintenant. C'est le portrait de l'*Angloro* que nous rapprochons à dessein de celui de *Mirèio*, aquarelle datée de 1859 :

Pièi s'ero facho grando, arroganteto  
 Emai poulido proun. Ero que bruno ;  
 Mai uno bruno claro, o, per miès dire,  
 Lon rabat doù souleu l'avié daurado  
 Êmé d'iue de perdris, qu'èro de peno  
 De saupre se risien d'enfantoulige  
 O d'alegresso solo o ben per trufo.

Portrait de *Mireille*, au chant premier :

Dins si quinge an èro Mirèio....  
 Lou gai souleu l'avié spelido,  
 Sa caro, à flour de gauto, avié dous pichot trau.  
 E soun regard ero uno eigagno



Qu'esvalissié touto magagno...  
 Dis estello mens dous èi lou rai e mens pur ;  
 Ie negrejavo de trenello  
 Que tout de long fasien d'anello...  
 E louligaudò, e belugeto  
 E souvagello uno brigueto !...  
 Ah ! dins un vèire d'aigo, entre vèire aquèu biais  
 Touto à la fes l'aurias begudo.

Il nous semble superflu d'insister ; le lecteur n'a pas besoin de guide pour suivre et savourer par lui-même les intéressantes péripéties de la rencontre de l'Angloro avec le Prince de Hollande.

Nous avons parcouru dans son ensemble l'œuvre imprimée de M. Mistral. Ajoutons, pour être complet, que le félibrige lui doit l'organisation définitive qui le régit depuis 1876.



L'*Armana provençau* a publié en son temps le détail de cette organisation : Cinquante majors composent, sous le nom de *Consistoire*, l'Académie des dialectes méridionaux, avec le *Capoulié* (chef-moissonneur) pour président élu. Au second plan, les quatre *maintenances* : Provence (sud-est 1876) Languedoc (centre 1876) Aquitaine (sud-ouest) et Catalogne ; les deux dernières fondées en 1879. Les *Main-teneurs* ont à leur tête un syndic ; au-dessous se rangent les *soci*, ou membres associés. Chaque maintenance compte un certain nombre d'*écoles* sous la surveillance des *Cabiscols* (Caput Scholæ) ; telles, le *flourège*, école d'Avignon, 1854 ; les *Alpes*, à Forcalquier, antérieure à la fondation du félibrige ; la *Mer*, Marseille, 1877 ; l'école de *Lar*, Aix, même

date. Le *Parage*, de Montpellier, 1877 aussi; à Agen, l'école de Jasmin (1890) et l'école *Moundino* à Toulouse, etc. Tous les sept ans, le félibrige, sous le nom de *Jeux floraux*, tient de solennelles assises (1).

Dans ces réunions et dans les fêtes de sainte Estelle, M. Mistral s'est acquis justement la réputation d'un orateur de tous points accompli. Journaux et revues de la cause reproduisent à la grande satisfaction de leurs lecteurs ses intéressants discours qui, plus tard, constitueront les matériaux essentiels d'une histoire développée du mouvement littéraire contemporain en Provence. La collection de l'*Armana provençau* conserve, en attendant, ces pièces remarquables, que M. Mistral réunira probablement à ses *Mémoires* encore inédits, et à sa *correspondance*. L'auteur de *Mireille* partagera dès lors avec Voltaire la gloire d'avoir abordé tous les genres dans l'art d'écrire, de l'épigramme à l'épopée, sans oublier la traduction, dont il nous reste à dire un mot.

..

Depuis les origines du félibrige, en effet, M. Mistral et ses amis, ont constamment établi en regard du texte de leurs œuvres, une traduction systématique, dite *littérale*, et destinée à servir de lexique au lecteur peu familiarisé avec la langue d'oc ou ses dialectes. A notre avis, un glossaire succinct au-

(1) Pour plus de détails sur les dialectes modernes de la langue d'Oc nous renvoyons à M. G. Paris : *les Parlers de la France*. Le même philologue a étudié *ex-professo* dans la *Revue de Paris* l'œuvre de Mistral au point de vue linguistique. Ce travail approfondi nous paraît définitif. — Portal, *litter. prov. moderna*, déjà cité.



rait suffi, pour expliquer les termes difficiles, ceux surtout qui s'écartent le plus du français ou qui, dans le midi, sont moins usités de la foule. Les *notes* de *Mirèio* (édit. 1859, p. 488, notes du chant sixième) traitent cette question délicate qu'il ne nous déplait pas de reprendre pour notre part. Les traductions de cette sorte constituent donc un dictionnaire; mais un dictionnaire fluctuant, fuyant, incertain, qui pour un seul vocable, présente au cours d'une même œuvre plusieurs acceptions distinctes, et désoriente bientôt le lecteur. Nous critiquons ici, — faut-il le dire — non pas le principe de la traduction *en soi*, mais le paradoxe de la traduction-miroir. L'idée de l'auteur passe sans peine d'une langue en une autre. Mais qu'on puisse distiller le mouvement, la couleur !... Halte-là !... J'entends d'ici Voltaire qui ricane et fustige le docte abbé Desfontaines, traducteur de Virgile « en style de gazette. »

J'entends après lui Lamartine (*Discours de réception à l'Académie française, 1830*) déclarer à son tour :

« On ne traduit personne: l'individualité d'une langue et d'un style est aussi incommunicable que tout autre individualité. La pensée tout au plus se transvase d'une langue à l'autre; mais la forme de la pensée, mais sa couleur, mais son harmonie s'échappent, et qui peut dire ce que la forme est à la pensée, si ce n'est qu'une impression fugitive, un rêve inachevé de l'imagination ou de l'âme du poète; un son vague et inarticulé de sa lyre, une grâce nue et insaisissable de son esprit, que restera-t-il ? »



Hélas ! les collèges nous plient de plus en plus au snobisme de l'admiration par écho et par ordre (1).

Ainsi, nous parlons couramment de l'exquise harmonie de cette belle langue grecque dont nous martelons les diphthongues, dont nous nivelons les accents, dont nous empâtons les consonnes au point d'écarteler *poliflisvio* en PÔ-LU-FLÔ-HIS-BÔ-HI-Ô !...

Pauvre Racine, que resterait-il du charme de vos mélodies, si un gascon, je veux dire un méridional, ironisait à ce point l'heureux choix de vos termes ? s'il poussait l'irrespect jusqu'à lire :

Arianné ma so-e-ur dè qu-el amo-ur blessé-é  
Vo-usse mo-uru-tés a-ux bordsse o-u vo-usse futés  
la-ï-ssée.

Avec le provençal, tout est permis. M. Renan et d'autres... ont démontré que c'est une langue de sauvages. Mais, par pitié ! si nous laissons les hommes du nord dire sans goût ni grâce *nostô damô dé Lourdô*, ou bien *la Reinô Janô*, n'allons pas, en outre, les autoriser à dire et à faire croire, sur la foi de nos traductions, que les dialectes *patois*, comme ils disent, sont aussi dépourvus de lexicologie que d'accentuation, et de phraséologie que de stylistique.

Le temps des légendes toutes faites est passé. Aujourd'hui, nous savons admirer à la fois le palais de Fontainebleau, le Pont-du-Gard, le donjon de Coucy, le Louvre, les Arènes, la cathédrale de Chartres, le théâtre d'Arles et Versailles ; nous acceptons *Cyrano de Bergerac*, *Othello*, *Andromaque* ou *Polyeucte* ; nous savons mettre à leur juste place Mozart, saint Grégoire, Palestrina, Wagner ou Rossini. Eh bien ! pour rester dans notre sujet,

(1) Cf. Fouillé, *la Démocratie et les Études classiques*, passim., 1898.

l'impeccabilité verbale de Théophile Gautier, — un méridional, soit dit en passant (1), — se change en peccaminosité indigente, si on la compare à la richesse de Mistral. Celui-ci soumet le dialecte rhodanien à des exercices d'assouplissement, au cours desquels les *Zemgano* de la décadence se rompraient cent fois bras et jambes, se casseraient piteusement les reins, en leur jargon moderne. Là où le belge Huysmans « ratiocine » en langage wallon au « mitan des évêques » et « vire », non sans quelque lourdeur, « emmi le lapidaire symbolisme des narthex, des gâbles ou des triforiums anagogiques » de sa *cathédrale*, l'auteur du *Rhône*, alerte comme son jeune prince d'Orange, prodigue à ses lecteurs émerveillés

de poutoun, de sousselegue  
en murmuran de suavi paraulo  
que i'adusson l'espaime de plasenco (2)

Il se joue au milieu des diamants de sa linguistique néo-provençale, comme le *Drac* fantastique dans « *li vertoulet de l'oundo* », et de ses lèvres tremblantes et pâlies sortent des mots mystérieux qui se perdent au fil de l'onde, incompréhensibles...

Ah ! lecteur, lecteur, affadi par les béchamels de nos gendclettres, gardez-vous de lire le *Rhône* ! le sable de la rive se creuserait sous vos pas :

D'ana jamai gafa noun vous avèngue !  
Ai ! beu mignot, se !ou ped vous mancavo !

Mais le conseil est superflu. Vous ne dépasserez pas la quinzième page, surtout s'il vous faut dode-

(1) Né à Tarbes, d'une famille originaire du Comtat ; le Midi lui a prêté les chaudes couleurs de sa palette.

(2) *Lou Rose* ; chant VI, *Lou Drac*, 53.



liner de la tête pour lire simultanément le texte, à gauche, et, à droite, la translation. Oh ! alors...

Les traductions ! elles sont le péché mignon de Mistral ; peut-être, une de ses armes. En ce cas, l'arme blanche, l'ironie socratique, l'épée noble qui porte des coups sûrs, raffinés, toujours courtois.

— Pauvre langue française, semble dire le traducteur, tu te trémousses, tu te démènes, tu te débolles, tu te déhanches, tu te guindes sur la pointe des orteils, pour expliquer ma muse *patoise*. *Pecaire !* le patois, ce n'est point ce que je chante, moi, félibre, sur la page de gauche ; c'est bien plutôt ce que tu me fais dire, là, en face, dans ma traduction, à droite :

... Li pageso  
Entendon gaire i vers  
E li bourgeso  
Couprenon de travers  
La lèi franceso  
A tout mes à l'envés (1).

N'importe ! Pour essayer de faire entrevoir le fin du fin de ses ritournelles, M. Mistral abuse parfois de ses avantages. Alors, on jurerait voir l'évêque Fortunat forçant l'idiome de Tibulle ou d'Ovide à célébrer prosodiquement, devant les leudes ébahis, les gloires barbares de Chlodowiech, les grandeurs sauvages de Brunnchild ou les atroces mérites de Friedgund ! En doutez-vous encore ?

Essayez alors de transposer en français passable, sans trop de circonlocutions, sans dépréciation sensible de saveur, d'accent et de tonalité, des textes comme celui-ci :

(1) *Isclò d'or : La Rèino Jàno*, à M. Bonaparte Wyss.



Uno michour, uno frescour tebeso  
 D'un imourous chalun l'agouloupavo,  
 A flour de pèu. à flour de carnaduro ;  
 Vesiadamen li vertoulet de l'oundo  
 Le fasien de poutoun (1)...

Il fallait laisser au lecteur le soin de s'improviser à lui-même sa traduction. M. Mistral lui impose la sienne. C'est tant pis pour tout le monde. Eh bien ! n'en déplaise à l'auteur de la *Princessa Cléménço* (2), je me refuse à admettre que Michel-Ange, — même à la prière de Jules II, — eût consenti à vêtir les titaniques baigneurs de son jugement dernier. Ou bien, je le soupçonne plutôt, c'est une gagcure, une sorte de défi inconscient. On n'est pas fâché de prouver qu'une traduction n'est qu'une mutilation, un affadissement. Ceci, nous le savions pour l'avoir appris au collège.

Mais où nous demandons à M. Mistral la liberté de ne pas être de son avis, c'est lorsque de parti pris, il tourne le dos au sens.

Prenons quelques exemples dans les traductions *littérales* qui côtoient les poèmes en manière de garde-fous :

D'escalabra sus lis auturo  
 Eme la *faisso* à la centuro...  
 Aco's coucaguo  
 Quand lou matin emé l'eigagno  
 Escarrabihon e fan gau (3)...

Traduction de l'auteur : — De *gravir* sur les cimes, — avec la ceinture aux reins — amis lecteurs,

(1) *Ponèmo dou Rose*, Ch. VI, p. 148. Édition Lemerre.

(2) *Isclò d'or*.

(3) *Nerto*, prolog,

c'est *pain bénit*, quand le matin et la rosée *émoussent* les illusions.

A la page 16 de la même nouvelle :

S'es fin (il s'agit du diable) es pas lou mestre  
E per aquèu que voù lucha  
I'a toujours biais de lou *chaucha*.

Trad. — Le monstre est fin, mais il n'est pas le maître et pour celui qui veut lutter, il est toujours un moyen de le « vaincre »...

*Chaucha, cauca*, le Trésor du félibrige a soin de le dire, c'est la forme romane du verbe latin *Calcàre* sorti lui-même de *Calx*, le talon ; *Calcàre* — presser du talon, écraser, fouler aux pieds, piétiner, trépigner, opprimer, au sens propre comme au figuré :

... *Domitum pedibus calcamus amorem.*

(Ovide. Am. 3).

Et nous foulons aux pieds notre amour terrassé.  
Traduire *chaucha* par vaincre !

Qu'en résulte-t-il ? que les ignorants nous corrent aux oreilles : — Le français est impuissant à rendre l'énergique intensité de notre provençal : — *escrapouchina, escarrabiha, barrula*, etc. On nous objectera tout le vocabulaire ; la question est insoluble et tout le monde a raison, si la traduction reste sincère. Grâce à Dieu, même échenillée par les mains prudes d'Arthénice, la langue du Nord a conservé des ressources suffisantes pour soutenir la comparaison sans recourir au barbarisme.

\*  
\* \*

La foule, qui se désintéresse de ces querelles d'intérieur, a depuis longtemps perdu de vue



M. Mistral et ses traductions. Le félibre le constate lui-même, de la meilleure foi du monde et sans regret, dans la préface biographique des *Iscolo d'or*, à propos de *Calendau*.

Le divorce a été irrévocable, et M. Mistral s'en est consolé. Alfred de Vigny, se retranchait autrefois dans sa tour d'ivoire : *odi profanum* ! Mistral, pour s'isoler de la foule, restaure à son usage la tour de Barbentane, édifiée en l'an du Seigneur 1365, par le prélat avignonnais Anglic de Grimoardi :

Uno tourre  
Qu'enrèbio vent de mar e tremountano  
E fai despoutenta l'Esprit dou Mau.  
Assegurado  
Sus lou roucas  
Forto e carrado  
Escounjurado  
Porto au soulèu soun fron bouscas...

Tel le poète dans son œuvre sereine.  
Le peuple, — sans le comprendre — l'acclame de loin, comme sur un Sinaï inaccessible.

Mistral avait rêvé cette transfiguration. Dès *Mirèio*, chant premier, vers 17, il demandait à Dieu de l'isoler de la foule : « Enflamme mes paroles et donne moi du souffle. Tu le sais, quand mûrissent les fruits du figuier, l'homme avide comme une bête fauve (*aloubati*) vient dépouiller en plein l'arbre fertile. Mais sur la branche *la plus élevée* que l'homme insatiable ne peut ravager, l'oiseau apaise sa faim... Cette tige, je la vois ; au moindre souffle, elle balance dans l'azur son feuillage et ses fruits immor-

(1) *Iscolo d'or*.



tels... Ah ! puissé-je atteindre la branche des oiseaux (1) ! »

Le félibre de Maillane n'écrit plus pour la foule : il chante, là-haut, pour la *cause*...

Cela suffit aux Provençaux et consacre à leurs yeux l'impériale majesté du père de Mireille : la distance augmente le respect. Mistral est grand pour eux parce qu'il a prouvé à ceux de la langue d'*oui* que la langue d'*o* aussi bien que les parlers de *si* et de *ia*, se prête à tous les tons. Il le prouve, dans tous les genres (2), depuis quarante ans, avec une fougue, une ardeur, une science « *ufanouso* » pour lui emprunter un mot dont l'équipollence française est bien palote : *avec faste*..

Si la magie des mots, l'art de magnifier le verbe, font le poète, M. Mistral est au-dessus dans sa langue, de *tous* les poètes que la nôtre a possédés du xv<sup>e</sup> siècle jusqu'ici, sans excepter personne. Je demande à un lettré de profession quel morceau — prose ou vers — il peut opposer au sixième chant du *pouèmo doù Rose*. Il ne s'agit, je le répète, que de la *richesse* des mots : Mistral parle une langue « *milliardaire*. » Les strophes de *Mireille* et des *Iscolo d'or* dénotent un maître en rhythmopée ; *Calendal* et *Nerto* supposent assez d'imagination ; le *Trésor* dénote *quelques* connaissances.

C'est en nous fondant sur ces données que nous avons, plus haut, assimilé M. Mistral au poète du *paradis perdu*.

(1) *Mirèio*, 1<sup>re</sup> édition, p. 4 : « tu, segnour Dièu... fai que pos-que avera la branco dis aucèu ! » — Avant lui, Sapho avait dit : ... « la pomme qui rougit tout au haut de la branche, où le paysan l'a oubliée ; non il ne l'a point oubliée, mais il n'a pu l'atteindre. » (Fragm. 93).

(2) L'histoire seule exceptée. Les *mémoires* combleront cette lacune.

Milton, en effet, nous semble plus éloquent, plus érudit que le Tasse : amples descriptions, fiers discours. hautes images, brillants épisodes ; savoir prestigieux, composition puissante, harmonie variée.

Mistral possède les mêmes dons.

Chez lui, autant que chez le poète anglais, l'érudit assemble le cadre ; les personnages s'y groupent ensuite. Ils ne dominent point toute l'action ; ils en font partie sans la conduire.

C'est que la réalité psychologique, le mouvement pathétique manquent à Mistral.

Dans tous ses poèmes, de *Mireille* au *Rhône*, il se révèle comme un styliste étincelant, un descriptif pittoresque, un réaliste parfois sensuel ; mais il s'arrête au seuil de la vie passionnelle ; il ne pénètre point dans l'intérieur de l'âme.

Son œuvre est grandiose ; elle n'est point captivante ; elle ne s'impose pas. Mistral et Milton éblouissent ; ils n'enchaînent jamais le lecteur.

Or, le public qui lit se partage en deux camps inégaux :

Ceux qui lisent pour penser ;

Ceux qui ne lisent que pour lire. Les derniers composent l'immense majorité, — la foule. Prose ou vers, roman, chanson, drame ou poème, si le livre ne répond pas à leur attente, ils le ferment pour ne plus jamais le rouvrir.

Que veulent-ils donc ? — Oh ! peu de chose ! Ils veulent la peinture de l'homme ; le panorama des orages du cœur ; l'histoire de l'éternelle lutte entre la liberté-passion et la conscience-loi.

On nous assure que, chez les Athéniens, la foule même comprenait Sophocle, qui, après 2500 ans, reste le plus *humain* des poètes que la terre ait connus.



Eh bien ! au milieu de ce qui nous est parvenu de Sophocle, cherchez, par exemple dans *Edipe Roi*, la place occupée par le cadre, je veux dire le décor, le document, la mise en scène, l'érudition, l'archéologie, la couleur locale, le bibelot, que sais-je encore... Cette place est nulle.

Quelle simplicité ! et quelle impression pourtant !

Qui des deux a raison ? la foule ? le poète ?

Hélas ! c'est la foule : au poète de lui donner ce qu'elle attend, s'il veut chanter pour elle.

\*  
\* \*

Pour consoler M. Mistral, sans doute, certains admirateurs, plus affectionnés que clairvoyants, l'ont poussé vers l'Institut. Le félibre honorerait l'Académie, si jamais il y venait prendre séance. Mais quel avantage la cause retirerait-elle de cette distinction accordée à son chef ?

Car, pour conclure, — dans quel but le félibrige a-t-il été fondé ? Quelle est sa raison d'être ? M. Mistral nous l'a dit :

Le maintien courageux des idiomes méridionaux. Dès lors, on ne voit pas bien la Muse provençale travestie sous les livrées franchimandes : ceci tue-rail cela sans profit pour personne.

L'avenir du félibrige, en tant que société littéraire est désormais assuré. Mais le public se fatigue de ses évolutions périodiques ; il s'habitue à regarder l'étoile aux sept rayons comme une comète vagabonde dont la parabole excentrique échappe à tout calcul et déroute toute prévision.

« Heureusement, l'influence de M. Mistral dépasse



la félibrige... la connaissance et l'étude de ses poèmes répandraient de grands bienfaits chez nos écrivains de Paris (1).»—Cette vulgarisation des œuvres félibréennes s'opèrera, sans l'estampille de l'Académie, avec le temps, *col tempo*!

Nous avons cherché à le démontrer, en faisant connaître à la génération présente nos trois grands poètes rhodaniens, Aubanel, Roumanille, Mistral ; — le félibre spontané, le félibre moraliste, le félibre penseur.

Li floureto de Clémenco  
Vuèi Nime li fai reflouri  
Per vous, felibre de Prouvenço...  
La flour roujo, per Aubanèu ;  
La flour blanco, per Roumaniho ;  
E, per Mistrau, lou blad... (2)

L'oubli de la tombe pèse sur les deux premiers ; la solitude enveloppe le chantre des *iles d'or* d'une ombre d'autant plus épaisse qu'elle paraît intentionnelle. MM. Mistral et Tavan restent seuls aujourd'hui des sept fondateurs de Fontségugne...

Les hommes passent ; mais leurs œuvres subsistent.

Nous avons tenu à prouver que le Midi a le droit d'être fier de ses poètes, autant que le Nord peut se glorifier des siens :

Ei plen d'estello aperamount...  
Mai li estello paliran,  
Quand te veiran ! (3)

(1) P. Souchon : *F. Mistral*, le Geste, avril 1898.

(2) Pièce lue au cours de la soirée donnée à Nîmes, dans les salons de l'Hôtel-de-Ville, le 12 mars 1859, en l'honneur des félibres.

(3) *Mireille*.

D'autres étudieront la portée philosophique ou morale des poésies d'Aubanel, de Roumanille ou de Mistral. Nous n'avons pas voulu nous en occuper ici, pas plus que de la question de linguistique comparée que soulèvent ces belles œuvres. En combinant leurs efforts, nos félibres ont ébranlé le rocher de Sisyphe :

La pèiro es grosso e peuje, es egau ! à la cimo  
l'a l'éterne repaus ounte tout s'apasimo.  
Zoû toujours !... (1)

La pierre est en mouvement, le sentier s'aplanit, quelques uns, là haut, dénoncent le péril des langues restaurées ; qu'importe ! (2).

Douminant lou sort, Sisife l'indoumtable  
Guindara peramount lou clapas fourmidable.

Le roc peut retomber encore ; le *Crocodile* peut de nouveau aborder le *Caburle* (3) ; nous voulons que maître Apian reste parmi nous pour donner l'*endrechiero* :

Oh ! noun, ie vagués pas !...  
Eilà de que fariés din la grand Capitalo !...  
Eici, siès noste Rei, la Prouvenço t'adoro...  
E nautri, gent di mas, dins l'esclussi de l'astre,  
T'ou demande, Mistral, quau nous esclairarié ? (4)

Votre place est à Maillane, pour refaire l'éducation de ce peuple ; l'instruire, par les yeux d'abord ; l'attirer ensuite par l'esprit et le saisir enfin par le cœur. Le *Muséon Arlaten* fera plus pour la cause que

(1) *Isclò d'or*, page 127 : *lou Roucas de Sisife*.

(2) J. de Bonafon : *Un danger actuel*, Journal, 30 sept. 1898.

(3) *Pouèmo dou Rose*.

(4) Meste Eysetto, d'Aries : *Mistral à l'Académio*, sonnet.



Congrès, Ecoles ou maintenances. Dans le souvenir des provençaux, il restera votre œuvre maîtresse. De *Mireille*, le peuple n'a retenu que *Magali*; *Calendal*, *Nerte*, *la Reine Jeanne*, *le Rhône*, autant de lettres closes pour lui : le *Trésor* ne prête qu'aux riches, c'est-à-dire aux lettrés.

Zoù ! inaugurez sans retard le *musée*, même provisoire, afin que les fils au moins de ceux qui, parmi nous, ne purent lire ni entendre du premier coup *Calendaù* et *lou Rose*, apprennent à leurs enfants à se passer de traductions pour escalader le Ventoux à la suite du *Conse* de Cassis ; et pour refaire, sur un insummersible *Caburle*, la remonte du Rhône, de la Saône et de la Seine, aux cris inséparables de vive France et Provence ! car, vous le disiez naguère :

« Notre particularisme est moins dangereux pour la France que l'odieux niveau unitariste » et vous avez consacré votre « vie de poète à ranimer, à rajeunir les racines par lesquelles la province tient au sol et les attaches spéciales qui nous font aimer ce sol. » (1).

\*  
\* \*

Les pages qu'on vient de lire ne sont qu'un modeste essai, en dehors de toute coterie et de toute école. Le vent souffle aujourd'hui au régionalisme, c'est-à-dire, à la restauration de la vie provinciale par l'art et par les mœurs... Paris tend la main à ceux qui propagent ce mouvement ; Paris, « qui se meurt de cosmopolitisme, vous encourage à reprendre conscience de votre génie propre, à vouloir penser, agir, aimer par vous-mêmes et en vous-mêmes sans

(1) M. F. Mistral, lettre d'adhésion à la Ligue de la Patrie Française. Janv. 1899.



attendre le mot d'ordre d'une capitale qui ne peut rien vous rendre si vous continuez à ne pas faire affluer vers elle ce qui est votre cerveau.» (1)

Pour la Provence, ce mouvement remonte à la fondation du félibrige (1854). Il a donc un passé, un recul suffisant pour se prêter à l'étude critique. Nombreux sont les poètes, les littérateurs, les savants même qui ont écrit ou écrivent encore la langue du midi. Dans l'un ou l'autre de ses dialectes, ils ont abordé tous les genres. Les uns ont chanté le sentiment de la nature dans la variété de ses expressions : les champs, le ciel, la mer, l'amour ; leur poésie s'est faite amoureuse et galante avec Aubanel, patriotique avec Vidal, populaire avec Roumanille. Au dessus, planent Mistral et Félix Gras, le poète épique du félibrige (2) ; sur leurs traces marchent Ch. Boy, Pascal, Malignon, L. Bard, Giron qui affectionne la note religieuse, Gra, rival parfois heureux de Saboly, Roumieux et Mir, pleins de grâce humoristique. Floraison aussi féconde que variée, qui démontre la souplesse de l'idiome provençal, capable d'exprimer toute idée, tout sentiment, tout genre de poésie (3).

Sur les pentes fleuries de ce Parnasse où devissent fraternellement unis, tant de poètes, nous en avons choisi trois seulement, qui résument à nos yeux la *cause* tout entière : Aubanel, Roumanille et

(1) Conférence de M. André Theuriet, à Niort, sur la *Société d'ethnographie nationale et d'art populaire* ; Mars 1896.

(2) On doit à M. F. Gras, les *Charbonniers* (1876) et *Toulouse* (1887), deux poèmes qui ne pâlisent point devant *Calendal* et le *Rhône*. La « geste provençale » de *Tolosa*, chef d'œuvre de M. Gras, raconte la croisade de Simon de Montfort contre les Albigeois ; citons encore le *Romancero* provençal, et, en prose, le recueil de nouvelles qui a pour titre les *Papalino*.

(3) Cf. E. Portal, *Letteratura provenzale moderna*, Palermo, 1893. pp. 274 et suiv.

Mistral. Ayant connaissance de tout ce qui, depuis quarante ans, a été publié sur le félibrige et les félibres, nous avons essayé pour notre part, de ciseler trois médaillons appartenant à la première génération du félibrige, celui qui va de 1854 à 1876 ; M. Félix Gras, président ou *capoulié* actuel, représente la seconde.

A défaut de talent, nous osons espérer qu'on nous accordera au moins le mérite d'un travail sincère et personnel, *non nova, sed novè*, sur un sujet qui, des deux côtés de la Loire a soulevé tant de polémiques où la passion, la rancune et l'intérêt propre se dissimulent mal sous le couvert de la science, de l'art et de la littérature. — « En esperant, nautre, lausen Dièu que nous fai vièure dins lou trelus dou cèu Mistralen (1) ! »

J. BALLIVET,  
*Past. arcad.*

(1) Discours de S<sup>e</sup> Estelle, Aiguesmortes, juin 1898, par M. Félix Gras, capoulié du félibrige. (Armana Prouv. 1899, pp. 29-31).

Tous nos journaux de la région ont publié ces jours derniers le compte-rendu de *Mireille* aux arènes d'Arles (14 mai).



# LOU REBROUTUN

(LA FRONDAISON)

## I

L'èr se fai tebés, e lou rebROUTUN  
Escalo planet di racino i broundo  
E fai clareja li risènt de l'oundo  
Coume lou diamant que sort dou terrun.

Es lou rebROUTUN que vestis li branco  
De feuio e de grèl, e sus l'aubespın  
Aleno en passant, dou vespre au matin,  
Un eissam galoi de floureto blanco.

Oubrié misterious, meissagié de Diéu,  
Tapisso li vau, li colo e li prado,  
D'aquel velous vert que tant nous agrado  
E fernis d'amour i poutoun d'abrièu !

Es lou rebROUTUN qu'escaufo e fecoundo  
Lou gran escoundu au founs di garat.....  
Pèr nosti besoun e pèr noste agrat,  
Que fai que tout crèi, s'espand e desboundo !

Es lou rebROUTUN que de l'esparcet  
Couïfo li canoun de bèn plumet rouge ;  
Qu'announcio la fin de l'uba ferouge  
E fai rëndre au gran pèr un dès-e-set.

Es lou rebROUTUN qu'animo la sabo  
Qu'avié pièi jala l'ivèr despietous,  
Que nous dounara vin e pan goustous,  
S'un cop vèn l'estièu a mouloun, a jabo !



Es lou rebROUTUN que di bEU jouvènt,  
 Vai em' sis envane treboula lis amo  
 E lis empura d'uno ardènto flamo  
 Pèr, a dous, venci li jour avenènt !

Es lou rebROUTUN que dis a l'abiho :  
 Pèr faire toun mèu van naisse li flour ;  
 Que dis a l'aucèu : Canto tis amour,  
 Atrenco toun nis au mié di broundiho !

Courouna de rai, couchant l'escabour,  
 Vai em' soun clarun inounda li cimo...  
 Afiouca camiño, annouciant la primo  
 E lou gai soulèu, paire di bEU jour !.....

## II

Emé lou rebROUTUN arrivo l'iroundello.  
 Souto un tèuleamistous vai emplastra soun nis,  
 E tré que l'aubo pouncho, emé si richounello,  
 Esgaio lou drevèi quand l'oumbro s'esvalis.

Emé lou rebROUTUN, lou voulastré cridaire,  
 Is areno s'abrigo, au front di vièl clouchié,  
 E dou matin au vèspre en cieucle varaiaire,  
 Vermino e mouissaloun emplisson soun gousié.

Emé lou rebROUTUN veici la bouscarleto :  
 Seguido lèu-lèu-lèu dou divin roussignou,  
 E li grand bos, alor, soun plen de cansouneto,  
 E lou vièi tournamai redeven mai lou nou !

E l'aigueto dou riéu es mai cascadeleto,  
 E la tèpo verdejo e lou bouissoun flouris ;  
 Subre l'amarounié pouncho la blanco aigreto  
 Que tremolo i poutoun dou soulèu que ie ris !

E di maset nimouès s'adornon lis aléio !.....  
 Trefoulioun, coutello, oudourènt plumachié, (1)  
 Encaro quauqui jour, encaro quauqui vèio,  
 Dins l'aire expandiran milo parfum laugié !

Emé lou rebroutun s'aubouro l'esprenço !  
 Sout soun alen tebés revieu ço qu'èro mort...  
 Emé l'agrat de Diéu, i'aura sus la credanço,  
 E de pan e de vin e de fru dins lis ort !...

E la vido s'espand, s'alargo pouderoso !...  
 Mountede vers l'Autisme un inne misterious...  
 Regounflo de bonur, la naturo ufanouso,  
 Travaio pèr paga lou paure pèd-terrous

## III

Ai las ! pèr que faut-i quand tout pouso et s'ennauro,  
 Que tus, ô bello Franço, ô rèino di nacioun !  
 Davales dins la fango e servigues, ô Pauro !  
 De simbèu, de jouguet i plus tristi passiouun !...

O galant rebroutun ! Sus la Franço, ma maire,  
 Tant desunido aièui, dins li cor desavia,  
 Fai flouri la Justico ! e se se pou qu'en fraire,  
 De l'amour vrai canten l'eterne alleluia !...

LOUIS BARD, *Felibre*

20 d'abriéu 1899

*Mestre en gai-sabé.*



## LE MUSEON ARLATEN

On a inauguré à Arles, le 21 mai dernier, le *Museon Arlaten*, cette création géniale de Frédéric Mistral, nouveau fleuron ajouté à la couronne déjà si bien garnie de la vieille Arelate, et à celle de l'Homère de la Provence. Ce musée d'ethnographie, et de souvenirs locaux est né comme par enchantement. Il semble que la Providence — d'autres diront le hasard — ait présidé à la rapide organisation de cette œuvre artistique. Frédéric Mistral, après la représentation de *Calendau*, qui eut lieu l'an passé au théâtre de Nîmes, nous racontait lui-même, au cercle du Caveau, comment il avait trouvé providentiellement ses meilleurs collaborateurs, le docteur Marignan, de Marsillargues et une bonne vieille provençale habitant Marseille qu'il avait rencontrée aux eaux de Vacqueyras, si je ne me trompe, à laquelle il fit part de son projet et qui lui répondit aussitôt dans un provençal des plus familiers : « *Dé fatas, vous en dounaraï tan qué voudrès é de müblé é dé vieil fere* » enfin tout ce que mon mari m'a laissé dans la maison que j'habite à Marseille. » C'était là une mine pour Mistral, et il sut admirablement en profiter.

La première conception du *Museon Arlaten* date du 12 janvier 1896, époque à laquelle paraissait dans l'*Aïoli*, d'Avignon, un article de Frédéric Mistral, sur ce projet de musée provençal, article dédié à Mestre Eyssette. Ce dernier, cabiscot de l'Ecole du Lion, fit aussitôt reproduire les lignes du maître dans les deux journaux d'Arles, le *Forum* et l'*Homme de Bronze*. De là, à la réunion d'un comité, il n'y eut pas loin et voilà aussitôt un comité d'initiative constitué sous les auspices de MM. Eyssette et



Dauphin. Mais comme les membres qui le composaient, s'agitaient absolument dans le vide, au milieu de l'indifférence la plus complète des gens d'Arles, qui aiment un peu trop comme ceux de Nîmes, se reposer sur l'activité, et le dévouement de quelques-uns, Frédéric Mistral voyant son projet compromis, prit la résolution de s'atteler lui-même à son œuvre. Tout alors est sauvée.

C'est dans un banquet que le faisceau des bonnes volontés s'agglomère. O puissance du manger et du boire en commun ! Dans ces fraternelles agapes se réunirent le 2 juin 1896, les félibres les plus en renom et les plus zélés de la Provence : Mistral, Eyssette, Dominique Roman, Marius Dieudonné, Auguste Vèran, le frère Savinien, Dauphin et tant d'autres, et c'est au cours de ce banquet que le docteur Marignan donna lecture de ses *Instructions pour la récolte des objets d'ethnographie du pays arlésien*, c'est-à-dire tout le programme concrété de l'œuvre. L'idée faisait son chemin ; on commençait à en parler dans la contrée. Mais le comité n'ayant pas un sou vaillant, il fallait cependant ouvrir une souscription, pour faire face aux dépenses nécessaires, chose toujours délicate à Arles, où l'on aime, toujours comme à Nîmes, dépenser beaucoup d'argent au café ou au cercle, mais où l'on a toutes les peines du monde à mettre la main à la poche en faveur d'œuvres artistiques ou intellectuelles. L'argent n'était pas tout. Il fallait encore trouver un local convenable et... gratuit, ce qui n'était pas précisément chose facile. Des gens dévoués se mirent en campagne, et après bien des pérégrinations dans les rues tortueuses d'Arles, ils déclarèrent ne pouvoir rien trouver. Découragement sur toute la ligne. Mais Mistral veillait. Il relève les courages de ceux qui n'ont pas la foi, et encore dans cette occasion sa bonne étoile lui vient en aide. On découvre en effet, vers le milieu de 1897, au second étage du Tribunal de commerce, de vastes pièces abandonnées, donnant sur un couloir de 25 mètres de long, qui une fois restaurées, feront parfaitement l'affaire. Comme ce local appartient au département, on en obtient la jouissance grâce aux démarches du conseiller général, M. Jacques Martin et de M. Auguste Vèran, inspecteur des monuments historiques. Il restait à trouver

de l'argent. Frédéric Mistral va frapper lui-même à la porte des plus riches enfants de la Provence. On dirait qu'il a dans ses mains la baguette enchantée d'une fée. Toutes les bourses s'ouvrent généreusement à son appel, le comte Boni de Castellanne, député, s'inscrit en tête de la liste pour 5000 f., d'autres pour 1000 fr., 100 fr., 50 fr. La caisse déborde. Le succès est assuré. Et l'on ne va pas consulter le pouvoir central, des commissions et des bureaux, pour se mettre à l'œuvre ; on veut faire vite et bien, être prêt pour le concours régional de mai 1893, et l'on y réussit avec l'activité et la bonne volonté de tous. A côté du grand Capoulié, un artiste éminent, l'érigoule, directeur de l'école de dessin d'Arles, vient apporter son talent d'organisateur, de statuaire et de dessinateur. L'érigoule fera revivre au moyen de mannequins de cire les scènes passées de la vie provençale, avec les costumes de l'époque, qu'on peut admirer dans la salle du fond, ornée de tout l'attirail de la cuisine provençale, de meubles anciens, d'ustensiles tendant malheureusement à disparaître. J'en reparlerai plus loin.

Frédéric Mistral et ses collaborateurs ne peuvent cependant pas tout faire. L'argent n'est pas tout, il faut aussi des dons. Il fait un appel au Midi. Et les dons affluent. Il en vient de tous les coins de la Provence et même du Languedoc. Le *Museon Arlaten* est créé.

Il ne nous reste plus qu'à le visiter et à en faire la description, au moyen de notes que j'ai prises dans trois visites différentes. Un large escalier conduit à la fois au Tribunal de Commerce et audit musée, mais ce n'est qu'au second étage que le *museon arlaten* est installé. La cage de l'escalier, à partir du troisième palier, est recouverte de drapeaux, de bannières, d'affiches, auxquels se rattachent des souvenirs de Provence ; c'est ainsi que je remarque les bannières des Gardians, de St-Georges, des Maçons, des Portefaix du Rhône, des Ménagers, le drapeau des Félibres, la bannière des « Pêcheurs d'Arles » ancienne corporation aujourd'hui disparue ; le fond de cette bannière est grenat, sur le milieu une fine peinture sur toile représentant des pêcheurs retirant leurs filets. Cette curieuse pièce a été confiée à titre de dépôt au comité,



Enfin une immense bannière, de celles qu'on tendait dans les rues d'une toiture à l'autre pour les processions ou fêtes religieuses autrefois. Sur cette bannière, fond blanc, le portrait polychrome, grandeur nature, de M<sup>on</sup>seigneur Dulau, archevêque d'Arles, don de M. et Mme Fournier, d'Arles.

L'escalier conduit au long corridor dont j'ai parlé plus haut sur lequel s'ouvrent deux portes donnant sur les trois salles du musée. Les murs de ce corridor sont littéralement tapissés de gravures, d'aquarelles, de pastels, de crayons, de photographies, de toiles, parmi lesquels je remarque les monuments romains de Nîmes, des gravures extraites d'une superbe édition de Miréio, des dessins de Jules Salles, des vues d'Arles, des bas reliefs de Férigoule, une statuette fort curieuse de Notre-Dame-de-Vie, un sceau en vieux cuivre avec les vers ci-dessous :

La bello Margotoum  
Bon matin s'es levado  
A près soun bro d'argent  
A l'aïgo n'es anado. (cant populari)

Une immense gravure du xvii<sup>e</sup> siècle de trois mètres de long sur un de large, représente la cité d'Avignon le fort St-André-de-Villeneuve et la vallée du Rhône, avec leur aspect d'il y a deux cents ans, don de M. Félix Gras, le félibre; un vitrail portant le blason des Porcellets; un choix de vignettes représentant des types provençaux tirés de la *Cote d'azur*, don de M. Stephen Liégeard, auteur du dit ouvrage, un tableau encadré renfermant la statistique des Bouches - du - Rhône, avec anciens costumes, don de M. Isouard, de Marseille; un curieux diplôme sur parchemin de l'*Ordre de la grappe*, société de bons vivants qui existait en Arles au xvii<sup>e</sup> siècle, don de M. Paul Chaballier, de Marguerittes (Gard); une *peissounièro de Marsiho* portrait en pied, œuvre de Frédéric Bonnaud; une belle soupière en faïence blanche de Moustiers, portant sur son couvert un brin d'olivier avec ses olives, envoi de Mlle Marie Oden, de Marseille; des panneaux polychromes d'Hugo d'Alési, représentant : Hyères, Monaco, Menton; des lithographies des costumes d'Auvergne.



Une petite gravure : les joutes modernes sur le canal de Cette, don de la municipalité de Cette, sur la demande du félibre cettois Soulé, attire le regard ; parmi les photographies la superbe collection de M. Dominique Roman ; au fond du corridor un vieux bahut, dit *escudélié*.

Entrons dans la première salle. A droite une vitrine remplie de poteries anciennes d'Avignon, du Comtat et de Provence ; un peu plus loin une autre comprenant tous les instruments de musique du passé, tambourins, galoubets, la cabreto d'Auvergne, l'*auboï*, un tambour catalan, le tambour de la commune de Maillane en 1793, des cornes pour appel, etc. ; d'autres vitrines avec des santons, des souvenirs divers de la batellerie du Rhône, une panoplie de *targo*, les harnachements des mules du jour de la Sainte Eloi (*careto ramado*), toute une collection de sonnaïlles, dont une énorme, sculptée, don de M. Malarte, d'Arles ; des tridents, des selles camargues, des rênes en poils de chevaux camargues, puis des poids anciens, des objets de vannerie, d'instruments agricoles, des sceaux, des monnaies, des médaillons, des talismans, des amulettes, des fétiches, des cornes gravées, divers travaux sur bois faits par des pâtres, parmi lesquels une salière sculptée par un pâtre de Montarnaud, enfin comme pièce de premier ordre : la fameuse *Cabeladuro d'or des Baux*, splendide chevelure de femme trouvée en 1874 par M. Moulin dans un caveau de l'église des Baux et qu'on croit avoir appartenu à une princesse de la maison de ce nom (1471), don de Mme veuve Moulin, d'Arles.

Je dois relater encore dans cette salle une très fine statuette de cire costumée avec goût, don de M. Désiré Bernard, représentant *Mireille au cercueil*. La tête encadrée de fleurs des champs, Mireille en cravate, est enveloppée du long voile que les provençales arborent dans les cérémonies religieuses. Elle porte au cou une croix d'or retenue par un ruban de velours noir, un chapelet entre ses doigts, elle dort couchée dans un cercueil, dont les parois extérieures sont artistiquement décorées de peintures symboliques. Le couvercle notamment porte une vue de l'église des Saintes Maries de la Mer, ainsi qu'une branche d'olivier où grimpe une cigale évoquant la Crau d'où par-

tit l'héroïne de Mistral, et la Camargue où elle s'en fut mourir.

Une réduction de l'église des Saintes-Maries, souvenir de pèlerinage, don de Frédéric Mistral; deux vases poterie de Vallauris; un lot de médailles religieuses, saints ou saintes de Provence, don de M. Bounias, de Fontvieille; un fer à marker les bœufs, croix de malte, don de M. Eyssette; une écumoire en cuivre, ancienne; une *casseto* en cuivre jaune, don de M. Nicolet, horloger; cinq *chilé per li aucéloun*, cinq appeaux ou sifflets pour la chasse provençale au poste, don de M. Lombardon, avocat à Marseille; *uni forfe* ou *tounsouïro*, ciseaux de tondeur de brebis; un *pourre* vase de terre en forme de calebasse usité en Languedoc et Catalogne pour boire à la régalada, don de M. Ch. Artaud, de Maillane; un *douio*, cruche de vin usitée à Béziers, don de M. O. Martel de Cazouls lez-Béziers; deux *curjou* du bas Languedoc avec anses en torsade, don de MM. Bassajet-Boissier et Chevalier, de Marsillargues, un pot à eau fleurdelysé, faïence ancienne de l'Hérault, don de Mme Marignan; un *paler-de-la* du xvii<sup>e</sup> siècle talisman galactogène, don du Dr Marignan; un magnifique *cors* brodé en soie et un encrier en forme de cœur, en faïence, don de M. Paulin Féraud, d'Arles; un *pegau* de Marseillan, don de M. Rey, pharmacien à Marsillargues; une curieuse réduction de ferme languedocienne en ancienne faïence vernie d'Alais, don de M. Goirand, maréchal-ferrand à Marsillargues; un *inde*, gracieux vase de cuivre jaune, don de F. Mistral; un casque de *droulet* en soie couleur tabac; une *voletto* à fleurs; deux masques anciens de fer blanc peint, des jeux locaux de la fête Dieu à Aix, représentant le *facies* de Moïse et celui de Lucifer; les cinq sortes de cigales vivant à Barbentane lou garbelin, coiffure curieuse, dérivant de celle des canéphores grecques, usitée naguère dans la vallée des Baux chez les *pastreso* allant faire l'offrande à la messe nocturne de *Calendo*.

Dans la seconde salle, dite la *Chambre de l'Arlésienne*, c'est tout le mobilier riche du pays d'Arles. A côté du grand lit de chêne sculpté à baldaquin (*la litocho*), un berceau, le berceau même de Mistral. Dans les vitrines et les armoires, des robes de satin, des *cors*, des *droulets* du siècle



dernier. Au lit, l'accouchée, la *jacudo*, recevant les cadeaux symboliques : le pain, les alumettes, les œufs, que de charmantes arlésiennes en toilette apportent au nouveau-né. A remarquer encore une jolie poupée, habillée avec beaucoup de goût, du costume arlésien de l'ancien temps et ornée de bijoux anciens, don de Mme veuve Roman, à Arles.

Enfin, dans la troisième salle : la cuisine dumas, où toute une famille provençale célèbre la traditionnelle veillée de Noël (*Calendo*). Sous la grande cheminée, le chef de famille bénit le *cacho-fio*. Sur la grande table, tout est prêt pour le réveillon, auquel vont prendre part les convives qui sont là dans des poses frappantes de naturel : le *pelot*, sa femme, ses filles, le bouvier, le pâtre et le gardian, qu'embrassent les regards satisfaits de l'aïeule. Sur les murs, des panetières, des pétrins, des *estagnés*, des *verriers*, des chaudrons, des *archimbello*, des *gerlo* (urne pour l'eau), etc., etc. Et sur la cheminée ces vers naïfs :

Alègre ! Alègre ! Diou nous alègre !  
Calendo vèn, tout ben vèn,  
Diou nous fague la grâce de veïre l'an que vèn,  
Et sé noun sian pas mai, que noun fuguèn pas mèn !

C'est sur cette bonne impression que l'on sort de la dernière pièce du *muséon arlaten*.

Une foule de dons, non encore classés, arrivent tous les jours au musée. C'est ainsi que je dois encore mentionner : des rubans d'anciennes coiffures d'Arles ; un *cadaulo* provençale ; de vieux chandeliers en étain ; d'anciens *lorgnons* ; une écharpe de soie verte à frange d'argent, gagnée autrefois dans une course de chevaux, en Provence ; une crèche très ancienne (xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècle) ; des dagues du xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècle, trouvées dans les fondations du moulin de Joyeuse-Garde ; un éventail ancien ; des vêtements du siècle dernier ; un rouet provençal ; une veilleuse inversable ; une collection complète de grelots *cascaveou*, *bariano*, *boroumbo*, *reboumbo*, *bidouro*, *cascaïoun* ; un portrait de Mgr de Belzunce ; des gravures des saintes Maries sur leur bateau ; un canapé provençal ; un reliquaire arlésien ; un *drai*, grand crible à grains ; un chapeau mou



porté par les royalistes de Tarascon ; une vue d'Arles assiégée par Charlemagne ; un *flaloué* en métal : des cruches du pays ; un traité de lutherie datant de 1790 ; un plan de la cité de Carcassonne ; un recueil de deux conventions faites en 1385, entre Louis II comte de Provence et la ville d'Arles ; une paire de *carflo*, un grand *taio-les-co* ; une tabatière ; des portraits miniatures arlésiens ; une outre à vin en peau de bouc ; une bride de mule ; un plat à barbe ; un christ en croix, très ancien, sculpture sur bois ; deux cafetières, faïence provençale ; une curieuse niche symbolisant le purgatoire ; un grand fusain, vue de l'auberge tragique de Peirebeille, Haute-Ardèche : un beau clavier d'argent, autrefois en usage chez les femmes mariées de Provence ; des assignats de la caisse patriotique d'Arles 1792 ; deux colliers en fer, pour chiens dits *chin déparqué* du domaine de Roquemartine ; un *gardo la grosse agate*, talisman des nourrices, suspendu à leur cou, contre le retrait du lait causé par le mauvais œil, en Languedoc ; deux sceaux en plomb des anciens princes d'Orange ; un buste de sainte Marthe ; l'étui à lunettes de Mgr Dulau, archevêque d'Arles ; une énorme pipe en bois, usitée en Camargue ; des selles gardianes ; un grand bénitier en verre ; puis des broderies, des étoffes de soie, des gilets de différentes époques, etc., etc.

Comme on le voit, le *muséon arlaten* constitue une collection complète d'ethnographie. Sa création est une œuvre de décentralisation importante pour notre Midi. Il peut servir de modèle aux autres entreprises de ce genre, et produire ici, à Nîmes, le plus salubre exemple, en provoquant des dons en faveur de nos trois beaux musées nîmois. Nîmes est la sœur d'Arles, et lorsqu'une ligne ferrée directe reliera bientôt ces deux villes, les relations artistiques et commerciales s'accroîtront encore entre elles, et en feront pour ainsi dire le prolongement l'une de l'autre.

ADOLPHE PIEYRE.

## LA VIERGE D'ARGENT

Pendant la peste de 1640, les consuls catholiques de Nîmes firent le vœu d'offrir à l'église cathédrale « une nostre Dame d'argent en mémoire perpétuelle des actions de grâces qu'ils devoient à la bonté et miséricorde de dieu d'avoir, par le mérite de N<sup>re</sup> Sauveur et rédempteur Jésus-Christ et intercession de la glorieuse vierge Marye, sa digne mère et patronne de ceste ville, deslivré la ville de lad. maladie contagieuse de laquelle elle estoit affligée depuis le mois d'avril et auroit finy au mois doctobre... » (1)

Le « corps des catholiques », désireux d'observer son vœu, s'adressa à « diverses personnes pour faire et travailler à » cet objet d'art, ainsi qu'en font foi plusieurs « deslibérations. »

Onze années cependant s'étaient écoulées, le terrible fléau avait visité encore une fois notre ville et le vœu avait été solennellement renouvelé depuis deux ans (2), lorsque, « le dernier jour du mois daoust » 1651, « noble Anthoine de Peyremales S<sup>r</sup> de Dieusse, et Jean Guiraudenc, premier et troisième consuls catholiques de la ville de Nîmes,

(1) Voir, à ce sujet, Ménard, *Histoire de la ville de Nîmes...*, VI, p. 36.

(2) Voir Ménard (op. cit.) VI, 92 et preuves p. 30-31,



scindicz des habitans aussy catholiques, » traitèrent avec Jean Poujeaud, maitre orfèvre de la ville d'Arles, qui avait « offert faire et parfaire la susd. N<sup>e</sup> Dame d'argent dans le temps qui seroit advisé, et présenté ung dessain quil auroit crayonné. » Ce dessin, préalablement communiqué « aux principaux catholiques » avait reçu leur approbation.

Sous la garantie de Marcelin Poujeaud et de Noel Turc, marchands de la ville d'Arles, l'orfèvre Jean Poujeaud s'engagea : « A faire et dresser bien et deuement lad N<sup>re</sup> Dame d'argent du poidz de cinquante à cinquante cinq marcz ou environ, à bon tiltre du double poinçon, en la forme et tout ainsin quy se treuve exprimé au susd dessaing, laquelle sera de lhauteur de quatre pans ayant de soubz ses piedz ung serpent escrasé, plus..... ung soubz basement ou pied de destal pour soustenir lad N<sup>re</sup> Dame aussy d'argent du mesme tiltre et poinçon de lhautteur dun pan et de la largeur necess<sup>re</sup> a lentour, duquel y fera les ouvr[a]ges et sculptures désignées au susd dessain au devant duquel et à lendroit qui sera advisé seront gravées les armoyries de la ville....., le tout conformément aud dessain lequel a esté à ces fins signé et parraffé par lesd sieurs Consuls et Poujeau, entrepreneur, et laissé au pouvoir dud S<sup>r</sup> Poujeau pour y avoir recours lhors de la vérification dud travail. »

Poujeaud devait « fournir toutes chozes necessaires pour la perfection dud ouvrage » et l'avoir « bien et deuement faict, dressé parrachevé et accompli le premier jour du mois de décembre » suivant (1651) La vierge devait aussi, à cette date, être « portée et rendue » à Nîmes.

De leur côté, les consuls catholiques s'engagèrent



à payer à Poujeaud, « des deniers appartenant au Corps des catholiques suivant les mandemens qui seront à ces fins expédiés sur les recepveurs desd deniers, ce que se montera le prix et la valeur de lad N<sup>re</sup> Dame d'argent et son soubazem<sup>t</sup> à raison et au fur de trente sept livres dix solz le marc (1) que se treuvera employé aud ouvrage suivant le marché quen a esté arrêté entre lesd parties, payable icel-luy prix et valleur susd., scavoir présentement la somme de quinze cens livres, laquelle somme a esté à l'instant deslivrée aud M<sup>e</sup> Poujeau, priffachier, par M<sup>re</sup> Louis Martinet, M<sup>re</sup> app<sup>re</sup> de la présente ville, des deniers qu'il a en son pouvoir appartenant aux catholiques... et le restant dud prix et valeur de lad bezougne expeciffiée aud présent contract lesd sieurs consulz se chargent de payer aud priffachier des deniers desd catholiques lhors que led travail sera bien et deuement faict, parachevé et accomply conformément au sud dessain et présent contræet et que de ce en apparoistra par la relation des expertz et gens à ce cognoissans dont lesd sieurs consulz, au nom susd., et M<sup>re</sup> Poujeau, entrepreneur, conviendront amiablement et sans figure de procès à la première requisition de lun deux deulx dans le terme susd et pour le plus tard entre icy et le septième Decembre prochain.....»

L'acte, reçu par M<sup>e</sup> Pons Ferrand, notaire à Nîmes, (2) est passé dans la maison consulaire de Nîmes en présence de François Lieurre, prêtre, d'Arles, de Joseph de Villeneuve, prêtre et curé

(1) Le *marc* équivalait à la moitié de la livre et se divisait en 8 onces, ou en 6<sup>1</sup>/<sub>4</sub> gros, 192 deniers, 300 mailles, 4608 grains. Chéruel, *Dict. des institutions...* (Paris, Hachette, 1874), II, 732.

(2) Reg. de 1650 à 1657, f<sup>o</sup> 63 (Etude de M<sup>e</sup> Degors). Tout ce qui est guillemeté est emprunte à cet acte.

de l'église cathédrale de Nîmes, et de Jean Pierre, pratricien, témoins qui ont signé avec les parties.

En marge de ce « priffaict » se trouve, à la date du 25 novembre 1652, la quittance générale : Jean Poujeaud déclare avoir reçu de Maurice de Baudan et François Seres, « consuls catholiques dépputtés du corps des catholiques, » la somme de 400 livres pour « entier payement de la somme de deux mille cinq cens trente six livres douze sols qua esté accordée aud Poujol (*sic*) par délibération prinse par le corps des catholiques le jour dhier, scavoir deux mille quatre cens soixante trois livres doutze sols à laquelle revient le prix et valeur de lad N<sup>e</sup> dame d'argent suivant le poidz dicelle quest de soixante cinq marcz cinq onces et demy au prix réglé par led contract et septante deux livres huict solz que lui a esté accordé po<sup>r</sup> le desdomager des voyaiges quil a esté obligé de fere pour retirer son payement, lequel lui a esté faict savoir quinze cens livres par la quittance contenue au présent contract lhors de la passation dicelluy, cent cinquante livres des mains du sieur Louis Martin..., deux cens cinquante livres des mains dud sieur Guiraudenc... et cent trente six livres par led S<sup>r</sup> Guiraudenc... revenant lesd payemens avec lad somme de quatre cens livres présentement deslivrée a lad première de deux mille cinq cent trente six livres doutze sols... (1) »

La vérification « de la qualité de louvrage » avait été faite par Pierre Declaisse, Claude Fabre et Daniel Levieux, marchands, de Nîmes.

(1) On remarquera que cette indication des paiements effectués est erronée ; il y manque 100 liv.





La « grande Notre-Dame » qui figure en première ligne des pièces d'argenterie énumérées par Fléchier dans son « procès-verbal de la visite de la Cathédrale de Nîmes faite le 29 Mai 1693 » (1), a disparu depuis longtemps. Qu'est-elle devenue ? Je l'ignore. Mais il m'a paru utile de publier les détails qui précèdent et qui sont absolument inédits ; on chercherait en vain ailleurs la description de l'objet d'art, œuvre d'un orfèvre provençal du XVII<sup>e</sup> siècle, qui a été, pendant de nombreuses années, la pièce capitale du trésor de notre basilique.

F. ROUVIÈRE

(1) *Description de la Cathédrale...* publiée par A. de Lamoignon (Nîmes, Grimaud, 1874) p. 32.



## LES COUTUMES DU PRIEURÉ D'ESTAGEL D'APRÈS UN TEXTE DE 1617.

Estagel, aujourd'hui simple ferme du territoire de Saint-Gilles, était, avant la Révolution, un prieuré rural sous le vocable de Sainte-Cécile. La collation, qui appartenait d'abord à l'abbé de St-Gilles, passa ensuite au chapitre, dont l'un des membres, le *conrazier*, devint ainsi seigneur d'Estagel.

Cette possession fut contestée, puisque nous voyons, en 1322, le sénéchal de Beaucaire maintenir l'abbé et le conrazier dans la haute et basse juridiction d'Estagel (1).

Ce domaine appartenait, vers la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, au cardinal Anglic Grimoard, évêque d'Albano, qui le donna, en 1378, aux quatre prêtres de Vauvert, chapelains de la collégiale qu'il venait de fonder (2).

Dans le siècle suivant, les quatre prêtres le vendirent au chapitre de Saint-Gilles, sous la pension annuelle de 33 liv. 15 sous, qui leur fut payée jusqu'à la Révolution.

L'église d'Estagel existait dès l'an 879; elle fut reconstruite en 1118, et dédiée à Sainte-Cécile par le pape Gélase II ; les guerres civiles l'endommagèrent beaucoup.

Estagel, qui était, à l'origine, un village, possé-

(1 et 2) *Archives départementales du Gard*, G. 1203 et 1204.

dait, en 1384, lors du dénombrement de la sénéchaussée, une dizaine de feux ; plus tard on n'y compta plus que les ouvriers des champs employés dans le mas et dans les dépendances d'alentour.

Tous les ans, le jour de la fête de Sainte-Cécile, les officiers ordinaires de la juridiction d'Estagel, se rendaient à la métairie, où, devant tous les habitants préalablement convoqués, ils proclamaient les coutumes de ladite juridiction.

Un document du commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, nous a conservé le cérémonial de ces *Criées*. Le mercredi 22 novembre 1617, fête de Sainte-Cécile, à midi, se rendirent, à la métairie d'Estagel, MM. Etienne Courtois, second archidiacre, Honoré de Rovérié, capiscol, Michel Chevalier syndic, tous chanoines et députés du chapitre collégial de Saint-Gilles, prieur du dit Estagel.

Assis devant la porte de la métairie, ces messieurs, suivant l'ancienne coutume, et après en avoir conféré avec Pierre Granier leur rentier, *érigèrent* des officiers pour administrer la justice dans la juridiction dudit lieu. Sieur Claude Francony fut nommé *viguier* ; M<sup>e</sup> François de Rovérié, docteur et avocat en la cour présidiale de Nîmes, *juge* ; M<sup>e</sup> Jean Aubert, *procureur* ; Antoine Huc, *greffier* ; et Loys Arphan, *sergent*.

Ces officiers prêtèrent incontinent le serment *de bien et duement exercer leur charge, garder leur droict et des tenanciers du dit Estagelz et ses dépendances*.

Ensuite le viguier fit publier les criées et proclamations suivantes :

PROSPER FALGAIROLLE.



## COUTUMES DU PRIEURÉ D'ESTAGEL

Premierement, est faicte inhibition et deffances, de par lesd. sieurs chanoynes et prieurs, à toute personne, de quelque estat et conditions que soit, quils nayent à jurer ny blasphemer le nom de Dieu, ny la Vierge Marye, ny de sainte Cecille, ny daultres saints et saintes de Paradis, ny chose que soict sur la terre, suivant les commandemens de Dieu, sur peyne destre mis et demeurer au pillier de la justice à lad. jurisdiction ;

Item, ne porter armes, ny arnoys invazibes dans lad. jurisdiction d'Estagelz, sur la peyne de jour de dix livres tournois damande, de nuict vingt-cinq livres, et de confiscation desd. armes ;

Item, que nulle personne de quel estat et condition que soict naye à depopuller, ny couper arbres, ny aultres bois, dans les bois et drayes de lad. jurisdiction d'Estagelz, sans licence desd. sieurs, sur peyne de cent solz damende et de la talle que aurait faict ausd. arbres et bois ;

Item, que nulle personne naye a porter feu descouvert de meterye en meterye de jour ni de nuict, dans lad. jurisdiction, sur peyne de vingt solz damande et du dommaige quen pourroict advenir ;

Item, que nulle personne naye a mettre feu à ses restoubles, ny des aultres, de jour ny de nuict, ny aux bois et garrigues de lad. jurisdiction d'Estagelz, avant le jour et feste de Saint-Pierre, entrant en aoust, sur peyne de cent solz damande et du dommaige quen pouroict advenir ;

Item, que nulle personne naye à tenir ny mettre aucun bestail gros et menu, pour depaistre dans les debvois dud. Estagelz, ny chasser aux conilz, perdrix, lièvres, ny aultre chasse grosse ny menue, dans lesd. debvois, ny aux predz dud. Estagelz, sans licence desd. sieurs, sur peyne de dix solz pour chescune beste grosse, et douze deniers pour



beste menue, chascune fois se treuveront, et aultre peyne quen pourroict encourir ; et quand à la chasse, sur peyne de dix livres tz, pour chescune fois et confiscation des enginz et arnoix que se treuveront en chassant ;

Item, que nulle personne naye a labourer, ny cultiver terres, ny semer, couper aucun bois dans lad. jurisdiction, sans licence desd. sieurs, sur peyne de vingt solz damande pour chescune fois et perdition des arnoix ;

Item, que personne naye à lever, ni emporter les herbes, les mettre en gerbeyrons, et quelque grain que ce soict, des terres de lad. jurisdiction d'Estagelz, que au préalable ne soict deymé et prins le droict de disme, ou sanslicence desd. sieurs, sur peyne de vingt solz et aultre peyne que de droict sen pourroict ensuivré ;

Item, que nulle personne naye à lever et porter gerbes pour soy, ny pour aultre de nuit, heure suspecte, sur peyne de cinquante sols damande ;

Item, que personne naye à mener, de jour ny de nuict, son bestail tant gros que menu, dans la jurisdiction dud. Estagelz pour depaistre, sur peyne, quant au bestail gros, de dix solz pour chascune beste, et douze deniers pour beste menue de jour, et de nuict quinze sols pour beste grosse, et deux solz pour beste menue chascune fois ;

Item, que nulle personne naye à mener son bestial dans le debvois dud. Estagel, pour depaistre que les deux ou trois ne portent une sonalhe, ou au moins les huict deux sonalhes sur peyne du ban ;

Item, que nulle personne naye a cullir aucuns fruitz des arbres d'autrui, sans licence de ceulx à qui seront, dans led. terroir et jurisdiction d'Estagelz, sur peyne de trante solz pour chascun malfecteur, pour chascune fois, applicable la tierce partie ausd. sieurs chanoynes, l'autre tierce partie à l'accuzant, et l'autre tierce partie à celluy à quy seront les fruicts, et outre de lad. somme payeront douze deniers pour le ban pour chascune fois.

Item, que nulle personne naye aller moissonner ausd. terres dud. Estagelz, ny à celles de lad. jurisdiction, dans les restoubles, tant que les gerbes gavelles y seront, sans licence de qui seront lesd. gerbes et restoubles, sur peyne de ban ;

Item, que nulle personne naye à cullir aucunes herbes dans les bledz semés, ny dans les vignes à lad. juridiction, sans licence de qui seront lesd. bledz et vignes sur peyne de ban ;

Item, que nulle personne naye à jouer à dez. ny cartes, dans la juridiction, sur peyne de dix solz damande et de l'argent qui sera au jeu ;

Item, que nulle personne naye à mettre ny entretenir aucune putain, ny fere dormir passé une nuict, dans lad. juridiction d'Estagel, sur peyne du fouet et de la perte des robes et du lict, ny aussi les aye à tenir et receller sur mesme peyne ;

Item, que personne naye à mettre aucun bestail, pour depaistre dans les restoubles des terres, à lad. juridiction d'Estagelz, pendant que les gerbes et gerbeyrons y seront, sur peyne de dix livres damande et du ban ;

Item, que toute personne que tienne et possède aucuns fiefz et possessions, dans led. terroir et juridiction d'Estagelz, viennent dans quinze jours prochainz. reconnoistre ausd. sieurs, lesd. fiefz, porter et monstrier leurs instrumans, documans et droictz, avec inthimation que au refus de ce fere, lesd. sieurs chanoynes prandront lesd. fiefz et possessions pour comuns ;

Item, que tous les habitans de lad. juridiction d'Estagelz ayent à se trouver led. jour et feste de sainte Cécille, tous les ans, pour ouyr les présentes proclamations et criées aud. Estagelz, heure de midy, sur peyne de dix solz damande (1).

(1) *Arch. du Gard*, — G. 1205.



# CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE NIMES

(Suite)

## IV

SÉANCE. — VISITES A LA MAISON-CARRÉE, TEMPLE  
DE DIANE, JARDIN DE LA FONTAINE ET A LA TOUR-MAGNE

Vendredi 21 mai.

Dans la matinée, séance très intéressante dans laquelle nous avons eu le plaisir d'entendre M. Laneau, ayant lu un rapport sur les pièces de monnaies trouvées au camp de César, près Laudun. Mme Garidel présente des plans de monuments mégalithiques, dressés par son père, M. Allègre. Les découvertes faites à Uzès, aux époques préhistoriques, ont été savamment développées par M. Rochetin. Différentes communications figuraient à l'ordre du jour, mais j'ai le regret de ne pouvoir les énumérer, car j'avoue avoir écouté d'un air distrait la fin de la séance. Je suis pressé, ainsi qu'un grand nombre de mes collègues, de me rendre à la Maison-Carrée.

Quelques uns de mes confrères font une juste réflexion concernant ce qualificatif de *carrée* donné à cette construction, remontant aux premières années de l'ère chrétienne. Elle forme un parallélo-



gramme rectangle de 25 mètres de longueur sur 12 de large. Trente colonnes cannelées, d'ordre corinthien, hautes de 7<sup>m</sup>16, soutiennent la toiture qui, malheureusement, a été refaite en 1824, d'après un goût douteux. Le tiers de ces piliers cylindriques est encastré dans les murs, tandis que les dix autres servent de point d'appui à un gracieux péristyle, auquel on accède par un escalier de 15 marches. La porte d'entrée, haute de 6<sup>m</sup>83, est ornée de deux beaux pilastres. La frise et la corniche sont remarquables par la délicatesse de leurs sculptures. Une plaque en marbre noir, sur laquelle est écrit MVSEE (orthographe archaïque), annonce aux passants que l'intérieur de cet édifice sert actuellement de local destiné à renfermer les antiquités recueillies dans la ville de Nîmes et dans les environs. J'apprends que ce musée a été fondé en 1823.

L'entrée est placée au nord. Isolé au milieu d'une place protégée par une grille, ce monument a un aspect des plus gracieux. D'après Vitruve, on peut le classer parmi les pseudopériptères, et c'est un des plus remarquables qui nous ait été légué par l'ancienne Gaule. Il paraîtrait que Colbert avait formé le projet de le démolir pierre par pierre et de le faire réédifier à Versailles. Le cardinal Albéroni, ayant proféré des expressions imagées en maintes circonstances, surtout en italien (1), s'était écrié, lors de son passage à Nîmes, « qu'il fallait renfermer la Maison-Carrée dans un étui d'or ». L'abbé Barthélemy, dans son voyage d'Anacharsis, qualifie ledit monument de chef-d'œuvre, en parlant de l'architecture ancienne et le désespoir de la moderne.

Peut-on bien déterminer l'époque exacte de sa

(1) Voir *Mémoires de Saint-Simon*, t. III, p. 252.

construction ? Le savant Séguier, en 1770, aurait pu déchiffrer l'inscription se trouvant sur la frise et l'architecture de la façade. Les lettres en bronze ont disparu depuis des siècles, et c'est à l'aide des trous laissés par les crampons que cet illustre érudit a pu reconstituer l'inscription dédicatoire :

C. Cæsari. AVGVSTI. F. Cos

L. Cæsari. AVGVSTI. F. Cos

Designato Principibus Jv Ventibus (1).

*A Caius et Lucius César, petit-fils adoptif d'Auguste et princes de la jeunesse.*

Mais, il y a quelques années, M. Auguste Pelet, renversa cet échafaudage de suppositions épigraphiques et démontra que le C. était un M. Par conséquent la dédicace serait alors attribuée à Marc-Aurèle et Lucius Vêrus, petit-fils d'Antonin, ce qui ferait supposer l'année 140 après Jésus-Christ. Boucoiran fait justement remarquer (2) que c'était parfaitement l'époque à laquelle le style corinthien avait atteint son plus haut degré de perfection.

La Maison-Carrée était-elle un temple ? Je crois que l'on peut se prononcer pour l'affirmative, attendu que cette construction ressemble beaucoup à ce genre d'édifices consacrés au culte des dieux païens et érigés dans les Gaules, sous le règne d'Auguste. Des fouilles faites de 1822, ont mis à jour des supports de portiques latéraux, servant à une galerie couverte aux boulevardiers de l'époque. Ce qui fait abandonner l'hypothèse que ce temple était isolé. M. de Seynes a pensé que ces ruines devaient appartenir à l'ancien *Forum* de Nîmes.

(1) Ce qui ferait remonter l'époque de la construction aux premières années de l'ère chrétienne.

(2) *Nîmes et ses environs.*

Tome XXVI, 1<sup>er</sup> Juin 1899.



Dans les premiers siècles du christianisme, le Temple fut converti en église et placé sous le vocable de Saint-Etienne. Poldo d'Albenas, écrivain nimois du xvi<sup>e</sup> siècle, dit que la Maison-Carrée a servi longtemps de maison consulaire et fut vendue à un particulier (1) qui divisa l'intérieur en deux étages. Des traces de fenêtres se voient encore dans l'épaisseur des murs. Quelques années plus tard, un certain Brueys, seigneur de Saint-Chaptes, devenu propriétaire de cette merveille d'architecture la destina à un étable. Les colonnes du péristyle furent masquées par un mur en briques et un certain nombre de cannelures disparurent. Dans l'intérieur, ce vandale fit poser des poutres pour établir des greniers, des crèches, et des mangcoires. Le péristyle servait d'auvent destiné à abriter les bestiaux les jours de foire et de marché. En 1670, la confrérie des Augustins acheta la Maison-Carrée pour en faire la chapelle de la communauté. Le massif qui supporte le péristyle, servait de lieu de sépulture aux religieux. Par suite de constructions maladroites, opérées en dessous du monument, ces bons moines faillirent ruiner l'édifice, mais des réparations furent faites en temps utile. Pendant la Révolution, le joyau nimois devint un magasin d'entrepôt, puis le siège des séances de l'administration départementale. Comme je l'ai dit, il y a quelques instants, un musée de peinture fut fondé en 1823, puis transporté depuis rue Cité-Foulc.

Le musée des antiques se trouve dans l'intérieur de la Maison-Carrée, j'en ferai une analyse très succincte. Sous le portique se trouve une Amphore aux

(1) Pierre Boys qui reçut la Maison-Carrée, en échange d'un terrain où se trouve actuellement l'Hôtel-de-Ville.



dimensions colossales ayant une contenance de plus de 800 litres ; hauteur 1 mètre 90, sur 4 mètres 45 de circonférence. L'intérieur est parfaitement aménagé ; plusieurs vitrines renfermant une quantité d'objets précieux et d'une très grande valeur. Des bracelets gaulois en or, des colliers, des boucles d'oreilles, etc., etc... Plus loin, des mosaïques, une anse grecque. Sur un piédestal placé au centre du musée, on remarque une charmante Vénus, dite la Vénus de Nîmes, puis il ne faut pas oublier une portion de frise, décrite par Mérimée, représentant des *aigles soutenant une guirlande*. Un autel votif consacré à des Nymphes à la gravité imposante.

M. Goudard, membre de l'académie de Nîmes, conservateur du musée et notre collègue de la Société française d'Archéologie, nous adresse la bienvenue par quelques mots aimables. Je suis heureux de reproduire un passage de sa charmante allocution :

Mesdames, Messieurs,

« Un proverbe dit qu'à raconter ses maux on les  
« soulage. On peut bien ajouter, pour le numismate  
« qu'à partager ses joies, toujours il les augmente.  
« Il est doux de collectionner, mais plus doux en-  
« core de voir admirer par des hommes compétents  
« les trouvailles péniblement réunies et catalo-  
« guées. »

« Je suis heureux, Messieurs, d'offrir à votre bien-  
« veillante attention, ce médaillon, fruit de cin-  
« quante ans de travail, que la ville de Nîmes a bien

« voulu accepter et abriter dans notre incomparable  
« Maison-Carrée (1). »

M. le comte de Marsy remercie M. le Conservateur du Musée et lui adresse des compliments sur son acte de générosité, méritant d'être imité.

Les Congressistes se séparent pour aller déjeuner. A deux heures, nouvelle séance. M. Glugel, ingénieur à Avignon, lit un mémoire sur le passage du Rhône par Annibal et l'armée carthaginoise. Dissertation faite par M. l'abbé Durand, sur la question de savoir, si la cathédrale de Nîmes est bâtie sur l'emplacement d'un temple païen? Le savant archéologue nîmois ne partage pas cet avis. M. Bondurand, archiviste du département du Gard, communique une notice très documentée sur le château de Saint-Privat et conclut par des instructions relatives à la vie militaire à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Monographie présentée par M. Albert Durand, sur la tour de St-Laurent-des-Arbres, classée en 1892, au nombre des monuments historiques. Description de l'Aqueduc romain, du point de départ de l'Eure jusqu'au Pont-du-Gard, par le frère Sallustien demeurant à Uzès.

Je parlerai peu de la cathédrale attendu que ce monument remanié, à différentes époques, n'offre qu'un intérêt relatif. Cependant la frise de la façade est pourvue de sculptures datant du xi<sup>e</sup> siècle, reproduisant des scènes de l'Ancien Testament, depuis la création du monde jusqu'à la mort d'Abel. En 1820, le portail de style roman a été démoli pour les besoins du culte, c'est-à-dire élargi afin de don-

(1) Quelques jours après le Congrès, des voleurs s'introduisirent nuitamment par la lucarne du haut, dans le Musée, et firent main-basse sur la plus grande partie des monnaies. Cependant elles ont été retrouvées deux jours après, presque toutes, renfermées dans des sacs, près de la Tourmagne.



ner libre accès au dais destiné au Saint-Sacrement. Dans l'intérieur, on remarque les tombeaux de Fléchier et du cardinal de Bernis (1).

Le temple de Diane, situé au Jardin de la Fontaine, reçoit une nouvelle visite, — cette fois en plein jour. — On peut se rendre compte de l'importance de ce monument en ruines. Les trois portiques qui formaient la façade principale existent encore. On entre dans une *cella* triangulaire, la voûte est en partie effondrée. Douze niches sont adossées aux murs et devaient être occupées sans doute par des statues destinées à représenter les divinités du Plaisir, de la Nuit et des Songes. Telles étaient les conjectures de certains archéologues, qui s'étaient basés sur l'inscription découverte dans le voisinage

Isis... Scrapis, Vesta, Dianæ, Somni (2)

D'après les fouilles faites en 1836, il est probable que ces ruines provenaient d'un établissement hydraulique, annexe des anciens Thermes romains construits tout près de là, au lieu dit bassin de la Fontaine. La *cella* ne serait qu'une salle d'attente et que la niche principale était l'emplacement de la statue de Nemausus ou Dieu de la source. Il y a dans un couloir, servant probablement autrefois de vestibule, une superbe colonne dont la base est ornée de belles feuilles d'acanthé.

Le jardin de la Fontaine sert de promenade publique. Des arbres magnifiques, des statues de marbre, des ballustres servant de clôtures à des pelouses parfaitement peignées, parent d'une façon délicieuse ce véritable Eden. Il ne faut pas oublier

(1) Surnommé le *Gros pigeon pattu*, par Madame de Pompadour.

(2) Boucoiran, p. 36.



la statue de Jean Reboul, œuvre de Bosc, inaugurée en 1875. Un bas relief placé sur le piédestal, représente l'*Ange et l'Enfant* reproduisant sur le bronze le titre de la sublime poésie, passant pour le chef-d'œuvre du célèbre versificateur Languedocien.

La Fontaine consiste en trois bassins entourés de petites colonnades style XVIII<sup>e</sup> siècle — édifiées vers 1750, d'après les plans de Philippe Maréchal, ingénieur des fortifications. Pendant les basses eaux on peut voir les fondations des anciens Thermes romains, datant de l'an XXV après J.-C. (1). La source alimente un premier bassin déversant ses eaux limpides qui sont obstruées par un barrage. Dans un second bassin, appelé *Nymphia* ou bains réservés, c'est-à-dire le lieu jadis occupé par l'aristocratie. Le troisième bassin, appelé le bassin romain, était la place assignée à la classe moyenne. Les travaux dits de restauration, proposés par les Etats du Languedoc, commencèrent sous Louis XV et Philippe Maréchal crut faire œuvre de génie en élevant des terrasses en forme de bastions puis d'établir des constructions sans grâce sur les sous-bassements des monuments découverts en 1742. Des vases de mauvais goût et des petits amours joufflus — style Pompadour — se montrent comme ornements sur les pilastres entourant les bassins.

La journée se termine par l'ascension à la Tour Magne. Je dis ascension parce que ce monument se trouve placé sur le sommet d'une élévation dominant le jardin de la Fontaine. Cette colline, appelée aussi Mont Cavalier en souvenir du maire Cavalier, qui fit exécuter, il y a environ soixante ans des

(1) Constaté par deux inscriptions exactement semblables découvertes en 1718 dans le bassin de la source.

rampes sinueuses et en pentes douces, afin de permettre aux promeneurs d'accéder sans trop de fatigue à la Tour-Magne. Une véritable forêt d'arbres résineux et un grand nombre de plantes labiées ont pris racine dans les rochers et protègent d'une ombre bienfaisante, le touriste allant visiter cet antique édifice pouvant revendiquer la première place parmi les anciens monuments de Nîmes.

Malgré les dégradations opérées par la suite des siècles, cette masse est encore imposante. Elle atteignait autrefois, — d'après les déclarations des érudits, — une quarantaine de mètres de hauteur. Mais actuellement, à cause d'éboulements successifs, elle ne mesure plus que 36 mètres. On peut voir que cette tour comptait plusieurs étages en retraitc les uns sur les autres, ce qui lui donnait une forme octogone. Cette vaste pyramide rappelle l'architecture dorique. A quoi était destinée cette tour ? D'après M. Auguste Pellet, il croit que c'était un mausolée somptueux appelé *Septizonum*, probablement élevé à la suite d'une victoire et pour perpétuer le souvenir des combattants morts au champ d'honneur. En 747, Charles Martel avait conçu le dessein d'abattre la Tour-Magne, afin d'enlever ce poste d'observation aux Sarrazins. A la fin du xii<sup>e</sup> siècle, elle devint forteresse à l'époque de la domination des Comtes de Toulouse. Plus tard, elle servit de tour à signaux. Sous le gouvernement de Louis Philippe, on y avait établi un télégraphe aérien.

En 1843, on a construit l'escalier de 140 marches, tournant en spirale montant au sommet du monument. Vue splendide sur la ville et sur la campagne de Nîmes. Je termine par une strophe du poème de Jean Reboul, inspiré par la grandeur de cette ruine imposante :



Si je demande au temps ce que tu pouvais être  
Le temps t'effleure, passe et ne me répond pas  
Témoignage d'un deuil que tu n'as pu transmettre  
Portais-tu jusqu'au ciel le néant d'ici-bas.

Le soir, vers 8 heures 1/2, M. Émile Cartailiac, de Toulouse, nous a fait une conférence sur son voyage en Grèce, avec des projections lumineuses. L'orateur a vivement intéressé l'auditoire, accouru en foule à la Galerie des Arts, trop petite pour contenir l'affluence. L'année dernière, notre confrère a visité la presqu'île du Peloponèse depuis Olympie, la ville sainte, jusqu'à Corinthe. Cet intéressant voyage s'est terminé par une charmante description d'Athènes. L'éminent archéologue, doublé d'un artiste humoristique, a saupoudré son récit de piquantes anecdotes et l'assemblée a répondu par des applaudissements frénétiques.

*(A suivre).*

ED. DU TRÉMOND.



## BIBLIOGRAPHIE

**Des retraites ouvrières**, par Pierre COSTIER, avocat, docteur en droit. — 1 volume in-8° ; Larose, éditeur, 1899.

S'il est une situation vraiment poignante et capable d'inspirer le plus vif intérêt, c'est bien celle de l'ouvrier honnête et laborieux qui, après avoir péniblement gagné pendant de longues années de quoi suffire à ses besoins et à ceux de sa famille, se voit réduit à la misère lorsque l'âge vient arracher de ses mains l'instrument de travail, qui assurait sa subsistance. Il semble que, dans un organisme social bien constitué, pareille situation ne devrait pas se produire et l'esprit est choqué à la seule pensée que la misère puisse atteindre dans ses vieux jours celui qui a courageusement travaillé pendant le cours de longues années. Cependant, sont-ils nombreux les ouvriers, gagnant un salaire suffisant pour leur permettre de rassembler les économies nécessaires à la sécurité de leur vieillesse.

C'est sous l'impulsion de ces sentiments, que se sont créées des institutions destinées à permettre aux travailleurs de se constituer des retraites au moyen de versements annuels et la France entrait dans cette voie lorsque elle fondait en 1850 une caisse nationale des retraites pour la vieillesse.

Depuis cette date, l'idée socialiste a fait du chemin ; de grands peuples, tels que l'Allemagne, ont admis l'obligation de l'assurance à l'encontre des ouvriers et aujourd'hui l'on se demande en France si l'État ne doit point résoudre la question en se chargeant de l'organisation d'une vaste caisse de retraites et en contraignant les ouvriers à y participer.

Si le problème est loin d'avoir reçu une solution définitive, la multitude de projets qui s'occupent des assurances contre l'invalidité et la vieillesse prouve bien que la question passionne l'opinion publique. Aussi, peut-on saluer, comme venant à son heure, la remarquable étude que M. Costier vient de consacrer aux *retraites ouvrières*.

Conçu d'une façon large et élevée, méthodiquement distribué dans toutes ses parties, cet ouvrage constitue peut-être la meilleure étude de documentation, que nous fournisse actuellement la matière des assurances ouvrières. Mais si nous trouvons en le parcourant le tableau le plus complet de la question, ce n'est point cependant le travail d'un compilateur, mais bien une œuvre essentiellement personnelle, pleine d'un esprit de critique sagace, dont les tendances seront certainement l'objet de vives controverses, mais dont la hauteur de vues, la richesse de documents et surtout l'expression pleinement convaincue recueilleront, nous en sommes persuadés, d'unanimes éloges.

M. Costier étudie dans une première partie l'état actuel de la question des retraites ouvrières en France : il nous montre quels sont les résultats fournis par la caisse nationale des retraites pour la vieillesse, par certaines sociétés de secours mutuels ou par les institutions patronales pour examiner ensuite les solutions légales et obligatoires, qui ont réglé chez nous la question à l'égard des marins du commerce par la vieille institution des invalides de la marine et à l'encontre des ouvriers mineurs par la loi récente du 29 juin 1894.

La législation comparée du problème remplit une deuxième partie dans laquelle M. Costier nous initie à la façon dont la question a été résolue obligatoirement à l'égard de l'ensemble des ouvriers dans certains États comme l'Allemagne et le Danemarck ou bien seulement en faveur d'une catégorie spéciale de travailleurs tels qu'en Autriche les ouvriers mineurs. L'auteur nous expose ensuite les tentatives d'organisation qui, jusqu'ici, en Angleterre, en Italie, en Belgique et en Suède, ne sont arrivées à aucun résultat.

**PAGE NOT  
AVAILABLE**



l'on aura moralisé l'ouvrier et où on lui aura donné une plus claire intelligence de ses véritables intérêts.

Quelque séduisant que soit ce système, nous craignons pour lui qu'il ne cherche en vain à remonter un courant d'idée trop puissant. En outre, pour arriver à constituer une retraite bien faible, ne faut-il pas, en l'état actuel de l'abaissement du taux normal de l'intérêt, des versements annuels trop élevés ? Nous le redoutons et nous croyons que fatalement on se retournera du côté de l'État pour lui demander son concours : celui-ci au surplus, ne pourrait-il pas, sans verser dans le socialisme, accorder des majorations de retraites aux ouvriers, dont les versements individuels montreraient leur importance relative un esprit d'ordre et d'économie : ce seraient alors de véritables primes à la prévoyance.

Quoi qu'il en soit de ces réserves, l'ouvrage de M. Costier est un travail de longue haleine, savamment documenté et dans lequel un style élégant relève ce que le sujet pourrait avoir d'un peu aride. C'est une œuvre consciencieuse, que consulteront avec fruit tous ceux que préoccupent les grands problèmes sociaux de notre temps.

G. DE POUGNADORESSÉ.

---

*L'Administrateur-Gérant* : GERVAIS-BEDOT.

---

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 24.

# TABLE DES MATIÈRES

## HISTOIRE LOCALE ET RÉGIONALE

|                                                                                                         | Pages |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Documents pour servir à l'histoire de la construction du<br>Théâtre de Nîmes, <i>Ad. Crémieux</i> ..... | 93    |
| La démolition des remparts de Nîmes (1774-1790),<br><i>F. Rouvière</i> .....                            | 125   |
| Astruc, médecin de Louis XV, <i>Henri Roux</i> .....                                                    | 247   |
| Le château de Saint-Privas, <i>Ed. Bondurand</i> .....                                                  | 339   |
| Les moines de Saint-Maur à Saint-André de Villeneuve<br><i>M. Méritan</i> .....                         | 351   |
| Une excursion à Pompignan, <i>J.-L. Boudin</i> .....                                                    | 363   |
| Le Noël d'Adam, <i>Ad. Pieyre</i> .....                                                                 | 429   |
| Les aventures du duc d'Uzès dit « le Bossu » <i>Lionel</i><br><i>d'Albiouse</i> .....                   | 514   |
| La Viergent d'argent, <i>F. Rouvière</i> .....                                                          | 571   |
| Les coutumes du prieuré d'Estagel, <i>P. Falgairolle</i> .....                                          | 576   |
| Comptes d'apothicaire, <i>Ed. Bondurand</i> .....                                                       | 486   |

## ARCHÉOLOGIE

|                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------|-----|
| Simple promenade, <i>G. Carrière</i> .....                    | 87  |
| Congrès archéologique de Nîmes, <i>Ed. du Trémond</i> ....    | 299 |
| Le Museum Arlaten, <i>Ad. Pieyre</i> .....                    | 563 |
| L'inscription Phénicienne d'Avignon, <i>Ed. Bondurand</i> ... | 36  |
| Le lit du museum arlésien, <i>Ant. Chansroux</i> .....        | 41  |



## MORALE, RELIGION, EDUCATION

|                                                                                                      | Pages |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| La loi morale et le sentiment religieux dans l'éducation universitaire, <i>J. Rocafort</i> .....     | 4     |
| Un projet de réforme de l'enseignement secondaire, <i>J. Rocafort</i> .....                          | 375   |
| La formation pédagogique dans l'Université, <i>J. Rocafort</i> .....                                 | 471   |
| Projet de réunion des communions chrétiennes par un évêque du premier Empire, <i>A. Durand</i> ..... | 13    |
| Législation générale de l'enseignement primaire, <i>A. Carayon</i> .....                             | 47    |
| Science et foi, <i>Mgr Béguinot</i> .....                                                            | 67    |

## SOCIOLOGIE

|                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le musée social, fondation du Cte de Chambrun, <i>F. Bruneton</i> ..... | 179 |
| Protection, libre-échange, colonies, <i>M. Clavel</i> .....             | 279 |

## SCIENCES

|                                                                    |     |
|--------------------------------------------------------------------|-----|
| L'antisepsie dans l'allaitement, <i>D<sup>r</sup> Krüger</i> ..... | 55  |
| Etude sur les vers à soie, <i>Jules Gal</i> .....                  | 145 |

## VOYAGES

|                                             |     |
|---------------------------------------------|-----|
| En vacances, <i>Paul Clavel</i> .....       | 149 |
| A Tlemcen, <i>Jules Borély</i> .....        | 327 |
| Congé de Pâques, <i>Ed. Bondarand</i> ..... | 455 |

## THÉÂTRE

|                                        |     |
|----------------------------------------|-----|
| Les déclassés, <i>Aug. Atger</i> ..... | 227 |
| Confidences, <i>Fauvette</i> .....     | 487 |



## POÉSIES

|                                                                 | Pages |
|-----------------------------------------------------------------|-------|
| Ils sont entrés, <i>Alexandre Ducros</i> .....                  | 64    |
| L'Assaut, <i>Abel Letalle</i> .....                             | 144   |
| Poésies du banquet, <i>Louis Bard, Alex Ducros, J. Rédier</i> . | 220   |
| Sonnets, <i>Jean Renouard</i> .....                             | 465   |
| Lou Rebroutun, <i>Louis Bard</i> .....                          | 560   |
| A la mémoire du Dr Rédier, <i>J. Rédier</i> .....               | 371   |

## LITTÉRATURE

|                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------|-----|
| L'Hérésiarque, <i>S.</i> .....                                | 371 |
| La débandade, <i>M. Robert Saurel</i> .....                   | 265 |
| Vêpres lanées, <i>Marcel Vigouroux</i> .....                  | 410 |
| Poètes Rhodaniens, <i>Frédéric Mistral, J. Ballivet</i> ..... | 529 |

## TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

|                                                    | Pages |
|----------------------------------------------------|-------|
| <b>ALBIOUSSE (LIONEL d')</b>                       |       |
| — Les aventures du duc d'Uzès dit « le Bossu »...  | 515   |
| <b>ATGER (AUGUSTE)</b>                             |       |
| — Les déclassés .....                              | 227   |
| <b>BONDURAND (EDOUARD)</b>                         |       |
| — Le château de Saint-Privas.....                  | 339   |
| — Comptes d'apothicaire.....                       | 36    |
| — L'inscription phénicienne d'Avignon .....        | 446   |
| — Congé de Pâques .....                            | 455   |
| <b>BOUDIN (ABBÉ)</b>                               |       |
| — Une excursion a Pompignan.....                   | 363   |
| <b>BÉGUINOT (MGR)</b>                              |       |
| — Science et foi.....                              | 67    |
| <b>BRUNETON (FERNAND)</b>                          |       |
| — Le musée social, fondation du Cte de Chambrun... | 179   |
| <b>BORÉLY (JULES)</b>                              |       |
| — A Tlemcen .....                                  | 327   |
| <b>BARD (LOUIS)</b>                                |       |
| — Poésies du banquet.....                          | 220   |
| — Lou Rebroutun.....                               | 560   |
| <b>BALLIVET (ABBÉ J.)</b>                          |       |
| — Poètes rhodaniens, Frédéric Mistral.....         | 529   |



|                                                                                     | Pages |
|-------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| <b>CRÉMIEUX (AD.).</b>                                                              |       |
| — Documents pour servir à l'histoire de la construction du théâtre de Nîmes.....    | 93    |
| <b>CARRIÈRE (GABRIEL)</b>                                                           |       |
| — Simple promenade.....                                                             | 87    |
| <b>CARAYON (A.).</b>                                                                |       |
| — Législation générale de l'enseignement primaire.                                  | 47    |
| <b>CLAVEL (MARCELLIN)</b>                                                           |       |
| — Protection, libre échange, colonies.....                                          | 279   |
| <b>CLAUZEL (PAUL)</b>                                                               |       |
| — En vacances .....                                                                 | 149   |
| <b>CHANSROUX (ANT.).</b>                                                            |       |
| — Le lit du museum arlésien.....                                                    | 41    |
| <b>DUCROS (ALEXANDRE)</b>                                                           |       |
| — Ils sont entrés.....                                                              | 64    |
| — Poésies du banquet.....                                                           | 220   |
| <b>DURAND (ABBÉ A.).</b>                                                            |       |
| — Projet de réunion des communions chrétiennes par un évêque du premier Empire..... | 13    |
| <b>FALGAIROLLE (PROSPER).</b>                                                       |       |
| — Les coutumes du prieuré d'Estagel.....                                            | 576   |
| <b>FAUVETTE.</b>                                                                    |       |
| — Confidences.....                                                                  | 487   |
| <b>GAL (JULES).</b>                                                                 |       |
| — Etude sur les vers à soie.....                                                    | 145   |
| <b>KRUGER (DR).</b>                                                                 |       |
| — L'antisepsie dans l'allaitement.....                                              | 55    |
| <b>LETALLE (ABBI.).</b>                                                             |       |
| — L'assaut, .....                                                                   | 144   |



|                                                                               | Pages |
|-------------------------------------------------------------------------------|-------|
| <b>MÉRITAN (ABBÉ M).</b>                                                      |       |
| — Les moines de Saint-Maur à Saint-André de Villeneuve.....                   | 351   |
| <b>PIEYRE (ACOLPHE).</b>                                                      |       |
| — Le Museon arlaten.....                                                      | 563   |
| <b>ROCAFORT (JACQUES).</b>                                                    |       |
| — La loi morale et le sentiment religieux dans l'éducation universitaire..... | 1     |
| — Un projet de réforme de l'enseignement secondaire.                          | 375   |
| — La formation pédagogique dans l'Université....                              | 471   |
| <b>ROUVIÈRE (FRANÇOIS).</b>                                                   |       |
| — La démolition des remparts de Nîmes (1774-1790)                             | 125   |
| — La Vierge d'argent.....                                                     | 571   |
| <b>RÉDIER (ABBÉ).</b>                                                         |       |
| — Poésies du banquet .....                                                    | 220   |
| — A la mémoire du Dr Rédier.....                                              | 371   |
| <b>RENOUARD (JEAN).</b>                                                       |       |
| — Sonnets .....                                                               | 465   |
| <b>ROUX (HENRI)</b>                                                           |       |
| — Astruc, médecin de Louis XV.....                                            | 247   |
| <b>SAUREL (MAURICE).</b>                                                      |       |
| — La débandade .....                                                          | 265   |
| <b>TRÉMOND (ED. DU).</b>                                                      |       |
| — Congrès archéologique de Nîmes.....                                         | 299   |
| <b>VIGOUROUX (MARCEL).</b>                                                    |       |
| — Vêpres fanées.....                                                          | 410   |

+

---

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21.



















**THE UNIVERSITY OF MICHIGAN  
GRADUATE LIBRARY**

**DATE DUE**

**SERIAL**

DEC 9 1973

NOV 26 1973



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 03038 4120

BOOK CARD  
DO NOT REMOVE

A Charge will be made  
if this card is mutilated  
or not returned  
with the book

GRADUATE LIBRARY  
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN  
ANN ARBOR, MICHIGAN

GL

REVUE-MIDI

199

HHH

001

M-811634

DO NOT REMOVE  
OR  
MUTILATE CARD

Digitized by Google

Original from  
UNIVERSITY OF MICHIGAN



